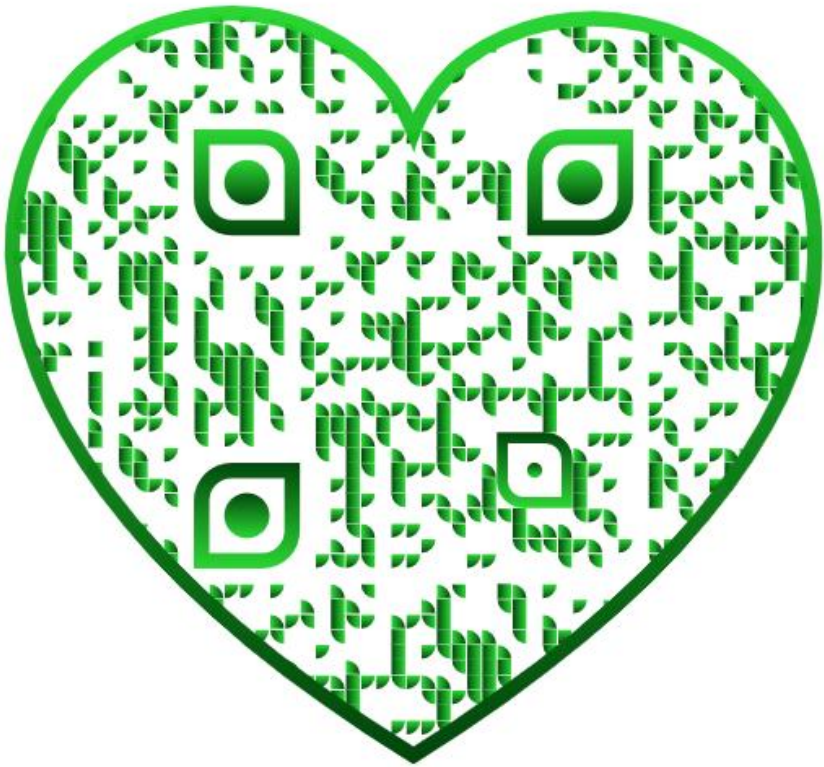
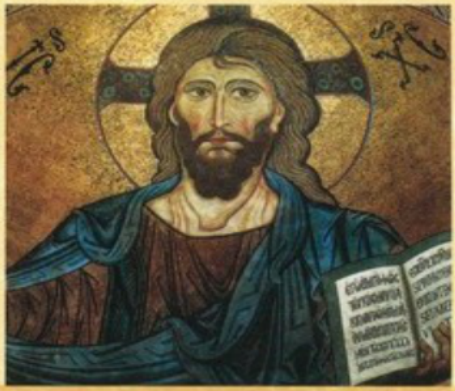
Didier
Decoin
de l'académie Goncourt

Dictionnaire amoureux de la Bible

Plon



Didier
Decoin
de l'académie Goncourt



Dictionnaire amoureux de la Bible

Plon

DIDIER DECOIN

de l'académie Goncourt

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE LA BIBLE

Dessins d'Audrey Malfione

Plon
www.plon.fr

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-CLAUDE SIMOËN

© Plon, 2009

EAN : 978-2-259-21418-6

La liste des ouvrages du même auteur figure en fin de volume

Alphabet extrait de *Fancy Alphabets*, édité par The Pepin Press www.pepinpress.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

A Chantal, Benjamin, Benoît et Julien,
mes paradis sur terre…

« *Dans cet immense océan qu'est la Bible,*
dont on ne peut suivre les rives
sans que le regard demeure attiré
vers les profondeurs de l'infini,
Dieu a donné un travail interminable
à l'intelligence humaine. »

P. Marie-Joseph
LAGRANGE

« *Le fait que l'on n'ait pas trouvé*
la selle du chameau d'Abraham ne signifie pas
qu'Abraham n'avait pas de chameau ni de
selle. »

Rabbin Ken SPIRO

« *Éprouvez tout et retenez ce qui est bon*. »

ORIGÈNE

Abraham

« Avec sa gueule de métèque, de Juif errant, de pâtre grec », Abraham est l'un des héros non seulement de la Bible*[1] mais de l'aventure humaine. Revendiqué par les juifs, les chrétiens et les musulmans (dans l'ordre chronologique). Pour David Van Biema, spécialiste des religions au magazine *Time*, Abraham est « quelqu'un comme un père qui aurait laissé un testament âprement disputé ».

Père (donc) de tous les croyants, Abraham prêcha un Dieu unique, ce qui était furieusement original à l'époque où l'on présume qu'il aurait pu vivre, mais aussi, et ça n'était pas moins novateur dans un monde où régnait l'arbitraire, un Dieu juste qui se gardait bien d'exterminer l'innocent en même temps que le coupable.

On le représente généralement barbu et la chevelure neigeuse – voir tout de même, *a contrario*, l'époustouflante lithographie de Salvador Dali, *L'Épreuve d'Abraham*, où le patriarche, sur le point d'égorger Isaac*, est peint noir de poil, plutôt fringant, dégingandé, et si maigrichon que les os lui percent sous la peau.

C’est vrai, on en oublie qu’il a été jeune. Et sans doute le premier de la longue lignée des ados contestataires. Et que c’est peut-être à son attitude conflictuelle qu’on doit l’émergence du concept révolutionnaire du Dieu unique.

Abraham, au temps où il ne s’appelait encore qu’Abram, vivait à Ur en Chaldée. C’était aux alentours de 1900 avant notre ère, à l’époque du bronze moyen. On sait peu de chose de sa famille, sinon que son père, Terah, était idolâtre et qu’il affichait d’autant plus sa dévotion aux idoles qu’il en faisait commerce. Terah possédait une boutique avec un tour de potier pour façonner ses dieux d’argile, un four pour les cuire, une salle pour les exposer, et surtout un fils pour les vendre.

Le midrash[2] Bereshit Rabba raconte en effet que Terah, lorsqu’il devait s’absenter, avait pour habitude de confier la garde du magasin à Abram. Et la plupart du temps, quand Terah réintégrait la boutique, il constatait que son garçon avait fait de bonnes ventes – la clientèle l’appréciant pour son honnêteté, mais aussi pour l’agrément qu’il y avait à discuter avec lui : à défaut de consentir des rabais sur les divinités de terre cuite, Abram ne manquait jamais de gratifier les acheteurs d’une réflexion inattendue qui faisait rire sur l’instant (« Cet Abram, disait-on, quel numéro ! En voilà un qui n’a pas sa langue dans sa poche ! ») mais qui donnait à réfléchir une fois qu’on avait quitté la boutique pour se plonger à nouveau dans le bruit, la chaleur et les remugles des ruelles sinuant entre les maisons de briques crues.

Un jour, en regagnant sa boutique, Terah la retrouva dévastée. Toutes les idoles – il en avait toujours plusieurs centaines en stock – gisaient par terre, fracassées, décapitées, démembrées. Un seul dieu, le plus imposant de tous ceux qu’il avait fabriqués, avait échappé au massacre. Un bâton serré dans sa main d’argile, il se tenait droit au milieu du désastre, rigide, indifférent.

Terah chercha dans la poussière des débris qui jonchaient le sol les traces de bêtes sauvages qui, pourchassées peut-être, auraient pu se retrouver acculées, piégées dans la boutique où, prises de frayeur, elles eussent alors mené une sarabande infernale. Aucun animal (voir : Animaux) pourtant n’avait marqué le sol de son empreinte.

L’idée d’une vengeance perpétrée par des clients insatisfaits l’effleura un instant. Mais qui pouvait se plaindre de la marchandise dont il faisait négoce ? Vides de toute espèce de mécanisme, ses idoles ne risquaient pas de se détraquer. Muettes, elles ne contrariaient personne. Quant à savoir si elles exauçaient les prières, cela ne relevait pas de Terah : il leur façonnait des oreilles en terre cuite – sensiblement plus grandes que des oreilles humaines, ça rassurait la clientèle –, mais son implication s’arrêtait là. Il n’avait d’ailleurs jamais trouvé aucun critère permettant d’évaluer les performances des idoles. Voilà sans doute pourquoi cette production, au contraire d’autres techniques chaldéennes, n’évoluait guère.

Le seul reproche qu’on aurait pu faire à Terah était que ses dieux n’étaient pas d’une solidité à toute épreuve. Mais ne fallait-il pas une certaine

fragilité du produit pour que la clientèle fût obligée de renouveler ses achats et que l'entreprise tournât ? N'importe qui pouvait comprendre ça. Car en plus d'Abram, Terah devait subvenir aux besoins de deux autres fils, Haran et Nahor, de ses belles-filles Saraï et Milka, de sa femme et de l'ensemble de ses serviteurs et ouvriers, sans compter ses troupeaux.

Dans les rais de soleil tombant des claies de roseaux de la toiture, Abram balayait les tessons de terre cuite. Il n'avait pas l'air particulièrement consterné.

— M'expliqueras-tu enfin ce qui s'est passé ici ? demanda Terah.

— Voici le coupable, dit Abram en désignant le plus grand des dieux d'argile, celui qui était resté debout. Tu vois ce bâton qu'il serre dans sa main ? Eh bien, il l'a brandi, il l'a abattu sur les autres idoles, il a cogné et cogné encore, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que ces débris éparpillés.

Terah considéra Abram en silence. Puis il hocha la tête avec commisération, comme on fait en présence de quelqu'un qui n'a pas toute sa raison :

— Voyons, mon fils, une idole que j'ai façonnée de ma main et durcie dans mon four est incapable de faire ce dont tu l'accuses : ce n'est qu'une statue de terre cuite.

— Oh, vraiment ? triompha Abram. J'espère que tes oreilles entendent ce que ta bouche vient d'articuler…

Car il y avait longtemps qu'Abram savait à quoi s'en tenir sur les idoles terreuses. À plusieurs reprises, il s'en était ouvert à son père : aucune de ces effigies de glaise n'avait jamais rien fait de bon (ni de mauvais non plus, soyons juste) pour les hommes. Leur seul mérite était d'être de beaux objets – oui, ô Terah mon père, rien que des *objets*, et c'est une supercherie, à la limite de l'escroquerie, de les vendre comme *sujets*. Pourtant Terah n'en démordait pas : si les habitants d'Ur, réputés pour avoir le sens des affaires, lui achetaient ses idoles sans presque jamais marchander, c'était forcément qu'elles leur donnaient satisfaction.

Alors Abram avait eu cette idée, tout à l'heure, d'abattre les faux* dieux de la boutique, n'en laissant qu'un seul intact – précisément pour provoquer la réflexion de son père : *voyons, mon enfant, ce n'est qu'une statue de terre cuite.* Et quand Abram les avait renversées, fracturées, disloquées, aucune des idoles n'avait émis le moindre chuintement de protestation. Mortes elles étaient, mortes elles avaient *toujours* été.

Pour autant, Abram ne savait pas par quoi remplacer les idoles de son père. Il fallait certainement qu'il y eût un dieu, au moins un, mais lequel ? Il se disait : la lune, pourquoi pas la lune qui est déjà révérée sous le nom de Nanna ou de Sîn, à qui Ur a élevé un temple*, qui a son clergé, ses adorateurs ? Va pour la lune. Sauf que la lune, à l'aube, pâlissait jusqu'à disparaître tandis que le soleil irradiait le ciel. Très bien, constatait Abram, c'est le signe que le soleil est un dieu plus puissant que la lune – soleil ou lune, au fond, qu'est-ce que cela me fait, à moi ? Pourtant, le soir, le soleil

s'enfonçait, et c'était au tour de la lune d'escalader à nouveau le firmament. La lune l'emportait donc finalement sur le soleil – mais pour un temps seulement, car l'aurore venait, qui remettait tout en question.

Abram en avait conclu que lune et soleil n'étaient pas des divinités très fiables. Il devait exister un dieu plus puissant qui les dominait, aigle au-dessus des alouettes. C'est à ce dieu qu'Abram ferait allégeance s'il le rencontrait jamais. Mais une vie entière, fût-elle aussi longue que celles d'Adam* (neuf cent trente ans) ou de Noé (neuf cent cinquante ans), ou même de ce pauvre Sem (un des fils de Noé, mort à six cents ans, autant dire à la fleur de l'âge), risquait de ne pas suffire à établir un tel contact.

Le temps passa. Terah rassembla sa famille et ses serviteurs, et quitta la Chaldée en direction de Harran, ville abritant un sanctuaire dédié à Sîn, le même dieu Lune qu'on adorait à Ur.

Située au carrefour des routes de Damas et de Ninive, Harran était une importante cité caravanière ; en plus de l'afflux de marchandises extraordinaires venues de loin, elle était renommée pour ses artisans spécialisés dans le travail du verre, du cuivre, et, à l'instar de Terah, de la poterie. C'était une ville bruyante, effervescente, aux senteurs fortes. L'urine des hommes et des bêtes imprégnant le bas des murs, rongeant la brique jusqu'au cœur, levant une odeur ammoniaquée qui grattait la gorge, piquait les yeux. S'y mêlait le parfum lourd des baumes, des sauges, du dictame, du bdellium babylonien, de l'amome et des racines d'acore, de l'huile de cèdre, senteurs âcres, riches, épicées.

Surtout, grâce à la rivière Balikh que faisaient régulièrement déborder des torrents saisonniers dévalant des montagnes, Harran, aujourd'hui sèche, friable et brune, était alors une terre bien irriguée, un sol verdoyant où poussaient d'abondance les céréales pour le pain des hommes, l'herbe savoureuse pour le régal des bêtes.

Pour la majorité des biblistes, Terah et ses fils n'étaient pas du tout des marchands d'idoles, mais des nomades* voyageant avec leurs troupeaux. Bien que je lui préfère un Terah boutiquier de faux dieux pulvérisés par le futur Abraham, l'hypothèse d'une famille de maquignons est en effet la plus plausible. Elle justifie que Terah et les siens aient non seulement fait halte à Harran pour que leurs bêtes, après la longue traversée des steppes arides, puissent s'y abreuver et s'y nourrir à satiété, mais qu'ils aient établi aux portes de la ville un campement au long cours : où mieux qu'à Harran auraient-ils pu se livrer au négoce des chameaux*, des bœufs, des ânes et des moutons ?

Terah s'éteignit au terme d'une existence bien remplie – il avait vécu deux cent cinq ans.

C'est alors que la question lancinante que se posait Abram (lui-même avait à présent soixante-quinze ans, ça faisait donc longtemps qu'il cherchait !) à propos d'un dieu moins illusoire que ceux de Mésopotamie trouve enfin sa réponse.

Car voici que quelqu'un s'adresse à lui, qu'une voix s'élève qui domine

tous les beuglements, les bêlements, les braiements, les blatèrements des caravansérails d'Harran, une voix qu'Abram est seul à entendre, le verbe d'un certain Yahvé* qui a déjà parlé à Adam, à Caïn*, à Noé, mais Abram n'en sait rien, il reconnaît seulement l'autorité, la puissance, la légitimité de cette parole, c'est abrupt, c'est brutal, ça s'impose et ça dit : « Quitte ton pays, tes origines, la maison de ton père, va dans le pays que je te montrerai. Je vais faire de toi une grande nation, et je te bénirai. J'exalterai ton nom et tu seras source de bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront, je maudirai ceux qui te maudiront ; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi. »

Abram rassemble ses proches, ainsi que les biens dont il s'est enrichi durant le long séjour à Harran, et qui ne sont pas rien. C'est tout un clan, toute une tribu qui prend la route. Lot, le neveu d'Abram, chemine avec eux.

Ce n'est pas seulement une descendance infinie que Yahvé donne à Abram, c'est une infinie transhumance. J'aime ce piétinement des sabots, cette puanteur fruitée des crottins, des bouses, cette buée qui monte, à l'aube, du flanc des bêtes, le bourdonnement des mouches, l'essaim des taons, la cascade du lait gras dans les jarres, le crépitement des feux de camp, les tentes qui claquent au vent. Yahvé bouvier, et plus tard, Jésus* berger : le Dieu de la Bible* est paysan. Il sent le suint de la laine fraîchement tondue, la crème du beurre fraîchement baratté, la litière fraîchement remuée. Du paysan, il a la malice, l'évidence, la rudesse quelquefois. Et la parole vraie. On peut, bien sûr, vouloir en faire un philosophe abscons ou un mathématicien prodigieux jonglant avec des ∞ et des $\not\subset$, mais en réalité c'est un Dieu campagnard, un Tout-Puissant des pâtures et des greniers dont il décalque le petit monde chaud pour composer ses paraboles. Ce pourquoi, ô Dieu, il n'est pas facile de comprendre pourquoi tu as aimé le blé au point de te confondre toi-même avec un fragment de pain, et réprouvé le lard qui se marie pourtant si bien avec.

On se dirige vers le Levant, le Pays de Canaan où l'on pénètre par la route usuelle, celle des caravanes de Damas.

Le pays est habité. Les gens ont-ils suspendu leurs travaux, sont-ils sortis sur le seuil de leurs maisons pour regarder passer le long cortège d'Abram ? Ce n'était sans doute à leurs yeux qu'une caravane comme les autres, comment se seraient-ils doutés que de cet homme naîtraient des rois et des prophètes, des pâtres et des psalmistes, des prêtres et des tailleurs, des conquérants et des esclaves, des violonistes et des martyrs, un peuple incroyablement pluriel dans son singulier, qui allait faire mémoire de tout, et qui de toute mémoire ferait loi, et de toute loi ferait rite, et de tout rite ferait fête ?

Abram traversa Canaan du nord au sud, jusqu'à un bois de pistachiers térébinthes dans la vallée de Sichem. D'après le théologien et orientaliste suédois Olof Celsius (1670-1756), qui fit de nombreux voyages pour recenser et décrire les plantes citées dans la Bible, cet arbre pouvait vivre mille ans. Les nomades le recherchaient presque autant que les points d'eau, car rien

n'était plus délicieux, au terme d'une longue course dans la touffeur et la poussière, que de dresser la tente sous son ombre. De ses branches tombait un parfum enivrant, poivré et chaud, qu'exaltait le soleil – une fragrance tellement plus raffinée, tellement plus « divine » que les pestilences graillonneuses des sacrifices* qui étaient l'odeur *sui generis* des villes de ce temps-là.

À ces arbres se mêlaient quelques chênes verts, les deux essences cohabitent volontiers, et c'est près d'un de ces grands chênes que Yahvé apparut à Abram. Cette fois, ce n'était plus seulement une voix dans la nuée, il y avait image, mais image tramée, filtrée, dégradée, car l'homme, dit Dieu, ne peut voir ma face sans mourir. Sous son arbre, Abram apprit que ce Pays de Canaan était celui que Yahvé destinait à sa descendance.

Bien que, de descendance, il n'en eût toujours pas.

La pérégrination continue, un peu erratique, entrecoupée d'épisodes guerriers sur lesquels les rédacteurs de la Genèse passent rapidement, mais qui sont âpres et violents car Abram affronte une coalition de plusieurs rois.

La victoire est acquise sans l'intervention de Dieu, ce qui explique peut-être la bouffée d'humeur d'Abram : « Tu ne m'as toujours pas donné d'enfant, fait-il remarquer à Yahvé. Si j'avais été tué au cours des terribles batailles que je viens de livrer, tout ce que je possède serait allé à Éliézer, mon serviteur le plus proche. »

Le texte prenant soin de souligner que Yahvé pousse alors Abram à sortir de chez lui pour contempler le ciel étoilé, c'est donc que la scène se passe la nuit, apprécions cette précision qui a son petit côté *la marquise sortit à cinq heures*, il s'agit d'ailleurs d'un *incipit*, celui de l'histoire d'Israël*, de l'histoire des Arabes, et de la nôtre aussi.

« Regarde vers le ciel, Abram, et compte les étoiles – si du moins tu peux les compter. Telle sera ta postérité… »

On imagine le rédacteur de ces versets reposant un instant le roseau qui lui sert à écrire pour lever lui aussi les yeux vers le ciel nocturne, et commencer à compter à partir d'un secteur où les étoiles lui semblent aisément repérables ; mais au fur et à mesure que sa rétine s'accoutume aux ténèbres, d'autres astres se révèlent à lui, et ce quadrant du ciel qui lui avait d'abord paru porter une quantité d'étoiles assimilable tant par le regard que par le calcul, dévoile au contraire un fourmillement d'astres qui donne le vertige. Des spécialistes ont établi qu'Abram, à condition de jouir d'une excellente acuité visuelle, pouvait distinguer environ neuf mille trois cents étoiles. Le nombre peut sembler étriqué s'agissant de la fameuse « grande nation » que Dieu lui a promise. Mais Abram et Saraï ont à présent les cheveux blancs, la peau flasque et fripée, ils s'acheminent doucettement vers leurs cent ans, alors il serait déjà prodigieux que Saraï réussisse à avoir *un seul* enfant.

Il est vrai que Yahvé n'a pas précisé que la descendance d'Abram partirait de Saraï. Contrairement aux idoles dont Abram et sa tribu ont vu

fumer les autels au cours de leur long voyage, dieux muets ne s'exprimant que par la voix de leurs prêtres aux mains gluantes d'entrailles, l'Éternel, lui, est loquace, et surtout il choisit ses mots avec un soin extrême : s'il avait voulu que Saraï fût la matrice de la postérité d'Abram, certainement il l'aurait spécifié.

Mais si Saraï n'est plus féconde, peut-être existe-t-il un expédient pour que la promesse de Dieu passe néanmoins par elle ?

C'est ainsi qu'avec près de trois mille cinq cents ans d'avance, la vieille épouse invente le principe des mères porteuses : la tenant aux épaules (si fort qu'elle sent s'incruster dans la paume de sa main gauche, presque douloureusement, le bronze d'une fibule), le nez enfoui dans son opulente, sa sombre et très parfumée chevelure, elle pousse vers son mari la plus belle de ses servantes, la plus déliée, la plus sensuelle, la plus ambrée, Agar l'Égyptienne. « Je te la donne », dit-elle à Abram.

Abram et Agar firent l'amour, et presque tout de suite l'Égyptienne fut enceinte.

« C'était mon idée, jubilait Saraï, et c'est mon enfant qu'elle porte. » Bien, très bien. Mais ce que n'avait pas prévu Saraï, c'était l'arrogance que lui manifestait à présent sa servante, comme si Agar fût devenue la merveille des merveilles, et elle, Saraï, juste un vieux ventre mort, une femme-rebut.

Alors Saraï punit Agar, la traitant non plus comme la concubine d'Abram mais comme l'esclave qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. L'accablant, la dégradant, l'humiliant. Sans toutefois la blesser de peur de mettre en danger l'enfant que portait l'Égyptienne.

Agar accoucha, Abram se réjouit, c'était un garçon, on l'appela Ismaël. « Celui-là sera un onagre d'homme, un âne sauvage, dit la Genèse, un indomptable, il se dressera contre tous et tous se dresseront contre lui, il sera un vivant défi pour tous ses frères. »

Ismaël, l'ancêtre des Arabes.

En attendant, Agar n'en pouvait plus des mauvais traitements que lui infligeait Saraï. Celle-ci ne ratait pas une occasion de la malmener quand elle la croisait flottant dans de vastes tuniques alourdies de fils d'or (cadeaux d'Abram ? Saraï enrageait !) d'où débordaient de jeunes seins aux pointes souples comme deux petites langues violettes, étirées à force d'être tétées par ce goulu d'Ismaël, des mamelles gorgées de lait riche, abondant, qui donnaient à la vieille Saraï des envies de pinçon, de crachats au visage, de coups de badine sournois sur la pulpe des cuisses.

Agar s'en ouvrit à Abram. Mais Abram était déjà tout assourdi de l'autre oreille par les plaintes de Saraï contre Agar : « Mais pour qui se prend-elle, celle-là ? Qu'est-ce qu'elle se croit ? Elle est ma jarre, mon alabastre, mon aryballe, tout ce qui a juté et germé dans sa coupe est à moi, je suis en droit d'en faire ce que je veux, alors flanque-la dehors, débarrasse-moi d'elle et de son petit singe d'Ismaël ! » piaillait Saraï.

Abram céda, il bannit Agar et Ismaël, les chassa vers le désert*.

Douleur d'Abram : et s'ils allaient mourir là-bas, cette femme qu'il avait aimée, et ce fils qu'elle lui avait donné et qu'il s'arrachait à lui-même comme s'il s'ouvrait la poitrine pour en extirper le cœur ?

« Bah ! une esclave et un bâtard, chuintait Saraï, qu'est-ce que ça peut bien te faire s'ils crèvent, ô vieil homme ? » (Pourquoi la haine rend-elle le souffle putride ? se demandait alors Abram-aux-yeux-cernés.)

Des nuits, des jours, des endormissements lents à vous prendre, et des réveils brutaux, haletants, en sueur au mitan des ténèbres, et puis un jour enfin, à Mamré, dans le parfum des térébinthes, le soleil à son zénith, Abram est assis sur le seuil de sa tente, on voit très bien la chose : le dos protégé par l'ombre de l'auvent de toile bise mais le visage recuit par la chaleur réverbérée, Abram au teint de brique, la peau sèche, granuleuse comme celle des idoles que façonnait son père – et soudain : « C'est moi, El Shaddaï ! »

El Shaddaï, un des innombrables noms de Dieu. À en croire William F. Albright, archéologue et spécialiste des langues sémitiques, le mot *shaddaï* aurait un lien avec *shadayim* (les mamelles, en hébreu). El Shaddaï serait donc une façon pour Dieu de signifier qu'il va parler fertilité, fécondité, procréation : « Ton nom ne sera plus Abram, mais Abraham. »

Abraham sonne un peu comme Abram, pourtant ça n'a plus le même sens : Abram, c'était *Père très haut*, *Père de race noble*, Abraham, c'est *Père d'une multitude*.

« Et tu n'appelleras plus ta femme Saraï, poursuit El Shaddaï, son nouveau nom est Sara. – Sara, répète docilement Abraham. Très bien, va pour Sara. – Et l'année prochaine, Sara aura un fils. »

Abraham écoute, prosterné, le nez dans la poussière. Il rit, et son rire chasse la poussière devant ses narines. Il répond à El Shaddaï (ah ! la belle époque où les hommes osaient tenir tête à Dieu) qu'il a bientôt cent ans, et qu'à bientôt cent ans un homme ne peut plus procréer, surtout (et là, le rire d'Abraham reprend de plus belle) avec une femme qui en a quatre-vingt-dix.

D'ailleurs, quand il s'en ouvre à Sara, elle aussi éclate de rire. Dieu est le seul à garder son sérieux.

Cet enfant du rire, ce fils de l'impossible, c'est Isaac – « le nom même d'Isaac, a écrit le bibliste André-Marie Gérard, transcription de *Yiçhaq-[El]* ("Que [Dieu] rie"), évoque la bienveillance divine et la joie qu'elle procure aux hommes ». Isaac ne sera pas pour autant un comique. Patriarche de transition, autrement dit un peu falot, il joue surtout les faire-valoir. Jamais dupe mais toujours effacé, telle pourrait être sa devise.

Est-ce pourquoi l'on parle plus volontiers du sacrifice d'Abraham que du sacrifice d'Isaac* – l'hébreu* choisissant le terme de *ligature* d'Isaac puisque le sacrifice n'a pas eu lieu ?

Il m'a longtemps semblé que cette histoire n'était au fond à la gloire de personne. Qu'il y avait de la part de Dieu comme une sorte de coquetterie, de complexe de Volpone : « Voyons si tu es digne de tous les bienfaits dont j'ai promis de te combler, Abraham – sait-on jamais avec vous autres les Créés, il

n'y a pas longtemps que nous nous fréquentons et déjà vous m'avez trompé, menti, désobéi, alors même que je vous restais immuablement fidèle. » Vrai. Mais pour aussi légitime qu'elle soit, cette divine méfiance justifie-t-elle que Dieu demande au patriarche de lui sacrifier son fils Isaac, autrement dit de l'égorger, de le découper, de le tronçonner pour en faire rôtir les morceaux sur un bûcher ?

Je ne voyais pas que le consentement du vieillard fût plus admirable. Sa docilité (ne devais-je pas dire son renoncement, ou même son indifférence ?) me paraissait la manifestation d'une pensée qui s'éteint : sénilité féroce à défaut d'être précoce. Car enfin, pourquoi ne discutait-il pas un ordre non seulement cruel et inique, mais surtout absurde ? En exigeant d'Abraham qu'il plonge le couteau sacrificiel dans la gorge d'Isaac, Dieu ne donnait-il pas, de son côté, un sérieux coup de canif dans le contrat par lequel il s'était engagé lui-même à doter Abraham d'une progéniture innombrable ? Certes, il restait Ismaël, mais cet autre fils – qu'Abraham avait d'ailleurs déjà sacrifié d'une certaine façon – pouvait-il à lui seul remplir la promesse de Dieu ?

Le patriarche avait peut-être réfléchi que si Dieu était terrible, il n'était pas capricieux, car il cesserait à jamais d'être crédible si une seule fois il se déjugeait ; alors, Abraham avait pu se persuader que cette histoire de sacrifice était cousue de fil blanc et qu'il ne risquait rien à se montrer docile : quelque chose arriverait qui sauverait la vie d'Isaac.

Dans *L'Existentialisme est un humanisme* (1946), Jean-Paul Sartre avance une hypothèse intéressante : si c'est Dieu qui ordonne à Abraham de lui sacrifier son fils unique, on admet qu'Abraham puisse difficilement refuser ; mais, dit Sartre, qu'est-ce qui prouve à Abraham que c'est bien Dieu qui lui parle ? Et si ce n'était qu'un mauvais plaisant embusqué derrière le pan d'une tente brune ? Ou bien une voix virtuelle qu'Abraham entendrait dans sa

tête ? Les cas sont innombrables de ces tueurs en série qui justifient leurs crimes en affirmant avoir obéi à des voix venues d'ailleurs.

Cependant, pas un instant Abraham ne doute que l'ordre abject lui vienne de Dieu ! Il est vrai – ce que Sartre n'a pas pris en considération – qu'Abraham connaît, et donc reconnaît, le timbre, le ton, la scansion de la voix de Dieu.

Alors, pourquoi ne s'est-il pas assis à l'ombre odorante des pistachiers térébinthes pour palabrer un peu, d'autant qu'il sait par expérience que Yahvé ne déteste pas marchander ? Le vieil homme n'a-t-il pas récemment négocié pied à pied avec l'Éternel pour le convaincre d'épargner Sodome où résidaient alors Lot et sa famille ? C'était mission impossible, cette affaire de Sodome, et pourtant Abraham avait obtenu que Dieu baisse le prix de sa colère et laisse la vie sauve à Lot et aux siens. Ce qu'il a osé et réussi pour le fils de son frère, pourquoi ne pas le tenter pour son propre fils ?

Non seulement il n'a pas élevé la moindre protestation, mais il a réglé tous les détails comme pour s'assurer qu'aucun grain de sable ne viendra gripper le fatal engrenage : il se lève aux aurores pour fendre le bois de l'holocauste (au cas où il n'en trouverait pas sur la montagne désignée par Dieu ? Ô mon père Abraham, quel zèle atroce !), il en a lui-même chargé son âne avant d'aller réveiller Isaac et deux serviteurs qu'il a l'intention d'emmener. N'oubliant ni la corde pour lier la victime, ni le couteau pour l'égorger, ni la pierre à feu pour enflammer le bûcher.

Je me souviens, petit garçon, du dégoût que provoquait en moi l'histoire du sacrifice d'Abraham. Entre l'exigence de Yahvé et le consentement du patriarche, c'était la course à l'ignoble, le double naufrage d'un homme et de son Dieu.

On se met en chemin. Il faut trois jours pour atteindre le mont Moriah, lieu élu pour le sacrifice.

Les rabbins ont calculé qu'Isaac, que la tradition représente sous les traits d'un enfant ou d'un jeune adolescent, avait en réalité trente-sept ans. Même en tenant compte de la longévité exceptionnelle que la Bible prête aux hommes de ce temps, et particulièrement aux Patriarches, Isaac n'était évidemment plus un petit garçon naïf. Il n'était pas non plus aussi physiquement « maniable » que l'eût été un bambin, surtout quand l'homme qui doit le coucher sur le bûcher est un plus-que-centenaire. J'en conclus qu'Isaac non seulement n'est pas dupe, mais qu'il est consentant, complice incontournable de sa mise à mort.

Le Caravage, Rembrandt, Rubens, Laurent de La Hire, Pieter Lastman, le Tintoret, plus récemment Nat Mayer Shapiro, ont été inspirés par cet infanticide avorté *in extremis*. Pour moi, rien ne surpasse *Abraham et Isaac en route vers le lieu du sacrifice*, cette vision de Chagall qui semble celle d'un témoin sur le bord du chemin : au lieu de s'élever vers les hauteurs de la montagne et celles du sacrifice, le père et le fils paraissent comme attirés par le vide, happés par la pesanteur, déjà chutés – oui, c'est une chute d'anges* –

dans la tragédie.

Mais est-ce bien une tragédie ?

Car lorsqu'ils atteignent le pied du mont Moriah, Abraham dit aux serviteurs : « Vous deux, attendez-nous ici avec l'âne. Isaac et moi allons monter là-haut pour adorer l'Éternel. Après quoi nous reviendrons vers vous. »

Attendez-*nous* ? *Nous* reviendrons ? Alors quoi, Abraham mentirait ? Sur le point d'égorger son fils tant aimé, il abuserait ces deux braves garçons auxquels il n'a par ailleurs aucun compte à rendre ? Qu'a-t-il à craindre d'eux ? Il est leur maître, ils ne peuvent certainement pas l'empêcher d'accomplir ce pour quoi il est venu.

Il y a une autre hypothèse : Abraham sait que Dieu, par nature, par essence, ne veut pas de ce sacrifice, qu'il n'en a jamais voulu, que jamais il ne voudra d'une telle horreur. Et moi, à la grandeur douteuse d'un pitoyable Abraham obéissant les yeux fermés à un ordre insensé, je préfère la grandeur radieuse d'un homme, un simple bonhomme d'Abraham qui, le premier, a l'intuition que le Dieu qui s'est manifesté à lui est Amour. Et que cet amour ne lui demande pas tant son obéissance que sa confiance.

Abraham a-t-il pu – a-t-il *su* – expliquer cette trouvaille prodigieuse à Isaac tandis que tous les deux s'engageaient sur les pentes du mont Moriah ? Mais en était-il besoin ? Isaac n'avait-il pas compris, lui aussi ?

Sara meurt à cent vingt-sept ans, Abraham à cent soixante-quinze. Isaac finit par faire fortune : récoltes faramineuses, troupeaux innombrables. Il devient si riche qu'on le prie d'aller voir ailleurs. Il part sans discuter. Il parvient au torrent de Guerar où son père Abraham a autrefois creusé des puits. Les Philistins les ayant rebouchés, Isaac les fait rouvrir. L'eau vive coule à bouillons – autre richesse. Les bergers de Guerar revendiquent les puits. Isaac les leur cède les uns après les autres. Il ne veut pas de guerre. Pas pour de l'eau qui dort là, sous les pieds des uns et des autres. Plus tard, Isaac creuse un puits qui, celui-là, ne sera réclamé par personne, et Isaac appelle ce puits Liberté.

Sagesse et prémonition d'Isaac, celui qui a le rire dans son nom.

Adam

Dans *Va, vis et deviens*, très beau film de Radu Mihaileanu, le jeune Schlomo est un prétendu petit *falasha* (juif noir d'Éthiopie) rapatrié en Israël* où il s'efforce de faire admettre sa judéité par le rabbinat. L'une des étapes majeures de cette reconnaissance est la participation de Schlomo à un concours de controverse biblique dont le questionnement est : noire ou blanche, quelle était la couleur de la peau d'Adam ?

Si l'homme est né dans la Rift Valley, cicatrice de 7 500 kilomètres qui

fouaille du sud au nord le versant oriental de l'Afrique, et qui pourrait être la cosse d'où se sont envolées les graines de l'humanité, Adam avait probablement la peau noire. Mais si l'on privilégie la localisation biblique de la nursery du monde en Mésopotamie, peu ou prou l'Irak d'aujourd'hui, dans un jardin* d'Éden idéalement irrigué par le Tigre, l'Euphrate, le Pischon et le Guihon – ces deux derniers fleuves n'ayant jamais été retrouvés, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'ont pas existé –, alors Adam devait avoir la peau plutôt blanche.

Le gosse Schlomo, lui, ne pense ni noir ni blanc. À son idée, rouge brique était le cuir d'Adam. Parce que, en hébreu*, la langue que parle la Bible*, *adama* signifie terre et *adom* veut dire rouge. Et du coup, pense l'astucieux Schlomo, Adam l'Africain ou Adam l'Irakien seraient en réalité Adam le Cuivré, façon Cheyenne ou Txucarramae, Kiowa ou Yanomani, Apache ou Nambikwara.

L'Ancêtre était en tout cas délié, gracile, joliment animal, éphèbe tellement plus que titan. Il suffit pour s'en convaincre de contempler en souriant (la délectation est toujours souriante) trois peintures du XV^e^ siècle, trois chefs-d'œuvre en tête desquels l'archi-lumineux, l'architendre Pol de Limbourg miniaturisant *Les Très Riches Heures du duc de Berry*, puis les fresques des Piémontais itinérants Baleison et Canavesio (pousser l'huis de la maigrelette, de la même pas droite chapelle Saint-Sébastien à Saint-Étienne-de-Tinée, Alpes-Maritimes, et lever les yeux vers les compartiments de la voûte où figurent quatre scènes tirées de la Genèse : création* d'Adam, création d'Ève*, union d'Adam et Ève, expulsion du Paradis*), et finir à la Bayerische Staatsbibliothek de Munich devant l'enluminure qu'on trouvera à la « Messe VI » du deuxième volume du Missel de Berthold Furtmeyer.

C'est alors, par trois fois, Adam dans la fraîcheur de l'aurore du monde.

Profitons-en, car le malheureux ne tardera pas à connaître les mêmes humiliations que tout homme qui vieillit : alourdi par Jan Van Scorel, poilu et ventru chez Le Titien, épaissi par Rubens, on lui voit les os chez Véronèse, quand Martin Schongauer en fait un cauchemar et Botero un être patapoufiesque – qui a encore assez de pudeur, toutefois, pour poser de dos.

Le pire étant sans doute cette gravure sur cuivre de 1638 où Rembrandt dégrade le physique d'Adam jusqu'à le rendre répugnant, montrant ainsi que le péché investit, contamine, gangrène le visage et le corps de ceux qui y succombent. Ce qui n'empêcha pas un couple élégant – elle avait la blondeur candide qu'on prête à Ève, il avait la chevelure argentée et portait une veste d'un bleu profond comme l'infini du firmament – de voler, le dimanche 20 mai 2007, une de ces eaux-fortes de Rembrandt dans une galerie de Chicago sans se soucier des répercussions que leur acte risquait d'avoir sur leur physionomie.

On a beaucoup médit d'Adam. Quand on ne l'a pas carrément maudit. C'est évidemment très injuste. Une relecture moderne de ce que la presse appellerait aujourd'hui « l'incident du Jardin d'Éden » fait apparaître qu'il

s'agit d'une histoire fort banale : celle d'un brave type déchiré entre son employeur (Dieu) et son épouse (Ève).

Employeur, oui, car en Éden Adam ne se tourne pas les pouces. Il faut n'avoir pas lu la Bible, ou l'avoir mal lue, pour imaginer un Adam désœuvré se baladant dans un jardin où il n'a rien d'autre à faire que se gaver de fruits en attendant que la lumière décline, que les animaux* tout neufs aux grands yeux tendres et naïfs regagnent leurs pénates (l'agneau entre les pattes du lion, la bergeronnette orange sous les vibrisses du chat), et que lui-même rejoigne Ève pour un festin de fleurs grillées, avant de l'enlacer sur leur couchette en plumes d'oiseaux paradisiers. En vérité, Adam avait du travail jusque par-dessus la tête, ainsi qu'il est dit en Genèse 2, 15 : « Yahvé prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Éden pour le cultiver et le garder. » Ce n'était pas un jardin qui fructifiait tout seul, il fallait biner, serfouir (sauf que le premier homme n'avait pas de serfouette, les instruments aratoires n'existaient pas encore), déchaumer, râteler (sans râteau, bien sûr), émotter (il pleuvait si rarement – pour ainsi dire jamais), marcotter, essarter les taillis, emblaver. Adam avait à traire les arbres à lait, à mettre en tranches les fruits de l'arbre à pain. Entre autres.

Adam n'imaginait pas devoir jamais choisir entre l'obéissance à Dieu et la satisfaction d'Ève. C'est pourtant ce qui arriva, et il fit alors le choix que l'on sait, et qui lui valut de perdre sa situation, son vivre et son couvert. Sans parler d'une réputation d'homme influençable, pusillanime et laxiste, qui allait s'attacher à lui pour les siècles des siècles, sans parler non plus de la réprimande virulente qui accompagna sa mise à pied.

J'ai du mal à lui en vouloir. Car comme l'a fait remarquer le père François Varillon, si le premier homme n'avait pas péché, le deuxième, ou le troisième, ou le centième, aurait peut-être fini par commettre l'irréparable. La désillusion de Dieu eût été la même, et toute pareille sa sainte colère, mais quel dilemme au moment de punir ! Il aurait dû séparer le et la coupable des autres habitants de l'Éden, scindant ainsi l'humanité en deux branches inconciliables : celle des enfants du paradis et celle des damnés de la terre.

La Bible précise qu'Adam mourut à neuf cent trente ans. Ses années d'Éden ne comptant pas (jusqu'à la pitoyable affaire du fruit défendu, il n'était pas soumis à la mort, et donc sans âge), on peut en conclure que ces neuf cent trente années sont celles qu'il passa hors du Paradis sur une terre infructueuse qui ne lui donnait que des épines, des chardons et des herbes sauvages (Gn 2, 18). Ce qui n'est pas si mal en termes de survie pour quelqu'un qui a subi le premier traumatisme, le premier exil*, les premiers remords, et qui a dû tout faire de ses mains.

La Bible ne dit quasiment rien du quotidien de cet Adam laborieux. Pour se donner une petite idée de ses peines et de ses joies, il faut se référer à l'un des plus riches avatars d'Adam : Robinson. Que ce soit le rugueux marin écossais Alexandre Serkirk qui inspira Daniel Defoe, ou ce père post-apocalyptique (*post-nuke*, comme disent les initiés) qui, dans *La Route* de

Cormac McCormick, erre avec son fils à travers un monde dévasté, gris, froid et menaçant, tout rescapé est un Adam sur qui pèse la nostalgie de l'Éden perdu.

On ne sait pas précisément quand apparut le premier homme, c'est-à-dire un être si profondément différent des animaux qu'il lui était impossible de se trouver parmi eux un partenaire de vie (Gn 2, 20), mais il est certain qu'il y aura un dernier Adam ; et que s'il existe alors un quelconque observateur – une machine, un insecte particulièrement évolué… –, il sera possible de déterminer avec une précision absolue l'instant de la disparition totale et irréversible de l'humanité. Ce qui ne présentera strictement aucun intérêt ni aucune utilité puisque cet événement, de loin pourtant le plus tragique de l'histoire humaine, ne sera déchiffré par personne. Dérisoire et splendeur de l'aventure d'Adam.

Avant d'en arriver là, Adam, qui n'est tout de même pas que l'incarnation d'une impasse, a inspiré la première pièce de théâtre jamais écrite en français (un français clair, charmant, frais comme l'aurore) et qui fut jouée hors de l'enceinte de l'église, ce qui était une extrême nouveauté. *Le Jeu d'Adam*, composé au XIIe siècle, s'ouvrait sur les circonstances du péché originel et s'achevait sur le défilé des Prophètes annonçant la venue du Christ. On ignore le nom de l'auteur, mais l'Histoire a retenu que la mise en scène était assez sophistiquée pour intégrer un serpent mécanique qui s'entortillait autour de l'Arbre de la Connaissance.

Au fond, Adam est un poète. Le premier poète, ce qui vaut peut-être mieux que d'être le premier homme. Il est poète parce que Dieu fit défiler devant lui tous les animaux afin qu'il leur donne un nom, et qu'Adam eut assez d'inspiration pour mettre un nom sur chacun. Il est poète parce qu'il fut assez fou pour croire qu'une femme pouvait avoir raison contre Dieu. Il est poète parce que la vie sur la terre, à laquelle il a beaucoup contribué en en posant les jalons, est un bien court mais bien joli moment. Un haïku, en somme.

Adamique

Ne pas confondre avec adamite, qui désigne une des sectes qu'Augustin d'Hippone – le grand saint Augustin – inscrivit sur la liste des églises hérétiques qu'il établit en l'an 428 à la demande du diacre Quodvultdeus. Les adamites préconisaient d'imiter la nudité d'Adam* avant la Chute. Ils étaient contre le mariage, car, disaient-ils, Adam n'avait eu des relations sexuelles avec Ève* qu'après le péché et l'exclusion du paradis* terrestre. Leur Église constituait le vrai paradis retrouvé puisque, comme au temps béni de l'Éden, les hommes et les femmes venaient y prier et y pratiquer leur culte dans un état de nudité complète…

Sur la liste de saint Augustin, les adamites figuraient dans la burlesque compagnie des sévériens qui ne buvaient jamais de vin parce qu'à leurs yeux la vigne était née du coït de Satan* et de la terre, des artotyrites qui ne communiaient qu'avec du pain et du fromage, des valésiens qui proclamaient qu'il était impossible d'être sauvé si l'on n'était pas eunuque, et des passalorynchites qui, pour être sûrs de se taire quand ils estimaient devoir garder le silence, s'enfonçaient profondément les doigts dans le nez.

Autrement sérieux, le mot adamique qualifie – entre autres – le langage supposé que parlait l'Adam de la Genèse. On sait que notre ancêtre, à peine créé, fut mis à contribution : « L'Éternel Dieu forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les fit venir vers l'homme, pour voir comment il les appellerait, et afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme. Et l'homme donna des noms à tout le bétail, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs » (Gn 2, 19-20). C'est donc Adam qui, le premier, appela un chat un chat.

Mais l'élaboration de cet interminable bestiaire, qui constituait aussi le premier échange verbal entre Dieu et l'homme, imposait que les deux locuteurs usent d'un langage commun. De cette nécessité naquit la langue adamique. Ce serait elle la matrice de toutes les parlures, de tous les idiomes, dialectes et sabirs, la langue originelle que Dieu, dans un moment de courroux, allait faire voler en éclats pour empêcher que la Tour de Babel* n'atteignît jusqu'aux cieux.

Retrouver la langue adamique, la reconstruire en tant que langue parfaite, espéranto parfaitement divin et parfaitement humain, est le rêve impossible d'Umberto Eco et de quelques acteurs les plus marquants de la culture européenne. Impossible parce que, en dépit des efforts de la kabbale* pour la débusquer sous la lettre de la Torah*, malgré la quête obstinée d'érudits comme Guillaume Postel (qui croyait qu'on pouvait tout à la fois prier la Bible* et le Coran, et que les femmes sauveraient le monde – au XVIe siècle, ça ne manquait pas d'audace !) ou le jésuite Athanase Kircher (philologue passionné de langues orientales et de hiéroglyphes, et inventeur –

probable – de la lanterne magique), nonobstant l'engouement de Dante Alighieri pour la question, rien ne prouve qu'une telle langue ait jamais existé.

Ce qui passionnait Dante était de savoir qui, d'Adam et Ève, avait été le premier locuteur véritable, c'est-à-dire la première créature à user du langage « sensible ». On avait toujours pensé que c'était Adam à qui Dieu avait demandé de donner un nom aux animaux* qu'il faisait défiler devant lui. Mais, se disait Dante, le mode de communication de Dieu n'est-il pas plutôt télépathique que vocal ? Auquel cas, il en arrivait à la conclusion que le premier locuteur avait été une locutrice : Ève, lors de sa discussion avec le serpent. Or l'auteur de *La Divine Comédie* postulait « qu'il est plus raisonnable de croire que l'homme a parlé le premier, car il ne convient pas de penser qu'un acte si noble du genre humain ne soit pas en premier émané de l'homme plutôt que de la femme ». Ce qu'il fallait mettre en évidence. Et force est de reconnaître que la démonstration de Dante est moins d'un philologue que d'un misogyne doublé d'un erpétophobe (personne atteinte de la phobie des serpents) : ayant décrété que l'hébreu* avait été « la » langue adamique, il en déduisit que cette langue de grâce, *sacratum ydioma*, langue future du Peuple élu et langue du Christ, ne pouvait décemment pas avoir été chuchotée pour la première fois par une femme et un serpent qui mijotaient un mauvais coup. À Dante on pardonnera cette bouffée de machisme parce qu'il a beaucoup aimé Béatrice…

Amish

Ma petite Amish – qui n'était ni mienne ni petite, c'est une simple bouffée de nostalgie qui me fait écrire ainsi – s'appelait Katie Stoltzfus. Une ribambelle d'Amish s'appellent Katie Stoltzfus. Et elles sont – elles ont toujours été, seront longtemps encore – des milliers à porter, comme la mienne, une robe couleur figue faite par leur mère, plus légère et plus flottante que la raideur de la coupe ne le laisserait supposer, un tablier bleu noué dans le dos, des chaussures noires, et, pour cacher leurs longs cheveux qu'elles ne coupent pas de peur de commettre un péché de coquetterie, un bonnet d'organdi blanc, symbole de pureté, légèrement cireux au toucher à cause de l'apprêt. Les autres, je ne sais pas, mais ma Katie sentait l'odeur miellée des fleurs de seringat, c'était son *odor di femina* bien à elle, génétique sans doute, car évidemment elle n'employait aucun parfum – toujours cette vieille guerre amish entre la femme et la frivolité.

C'est à Arthur, village de l'Illinois, que je l'avais rencontrée à la fin des années 1960. Arthur c'était non seulement l'Amérique profonde mais sa *country* plus profonde encore, un peu plus de deux mille habitants, à seulement trois heures de route de Chicago et pourtant à des siècles de distance. J'avais vingt ans et des poussières, elle dix-sept, j'aurais donné n'importe quoi pour m'enfouir dans son odeur de seringat, pour l'embrasser sur ses lèvres roses, roses de ce vrai rose d'une jeune fille de dix-sept ans nourrie au lait, au maïs, au veau sous la mère, mais Katie Stoltzfus, elle, ne faisait que me parler de Dieu, de la Bible et des prophètes. Faut-il que ce livre – la Bible* – soit puissant pour que je ne l'aie pas aussitôt pris en grippe !…

Katie n'avait pourtant aucune intention de me convertir à quoi que ce soit. Les Amish ne sont pas prosélytes. Mais la fraîche demoiselle baignait dans le biblique, ou plus exactement dans cet aspect de la Bible qu'ont gommé trop de commentaires tonitruants, d'exégèses à grand spectacle, de visions hollywoodiennes : la *gelassenheit*, ou « acquiescence », selon la traduction (qui me plaît bien) qu'en propose le philosophe Gérard Guest, ou encore sérénité, non-révolte, acceptation de la souffrance, abandon à Dieu. La *gelassenheit* est en tout cas la manière d'être et de vivre de tout Amish qui se respecte. Ceux-ci sont aujourd'hui près de deux cent mille en Amérique du Nord à pratiquer les vertus bibliques « oubliées » que sont l'humilité, la solidarité, la rigueur, le détachement, le pardon. Sacré programme. Austères et joyeux tout à la fois, ils ont pour règle de vivre dans ce monde sans être de ce monde. « N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui ; car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, ne vient point du Père, mais vient du monde. Et le monde passe, et sa convoitise aussi ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (1 Jn 2, 15).

Katie Stoltzfus menait une vie simple qu'elle tenait pour heureuse. Pas à cause du folklore un peu candide consistant à se déplacer en carriole à cheval (le célèbre buggy dont la silhouette noire et grêle, caractéristique du paysage

amish, se découpe si bien sur l'horizon doré des champs de blé), ni des adorables petits agneaux, veaux et poulains, qu'elle dorlotait (Katie devait *aussi* s'occuper de vaches nauséabondes, d'un taureau atrabilaire et d'un cheval cabreur plutôt vicieux), mais parce qu'elle se sentait profondément en accord avec cette existence. Son père et ses quatre frères, habillés et chapeautés de noir, faisaient tourner la ferme dont les étables étaient si propres qu'on aurait pu s'y installer pour manger en compagnie du bétail. Les Stoltzfus n'avaient ni téléphone, ni radio, ni télé. Ils s'éclairaient au gaz. Ils puisaient leur eau dans le sous-sol grâce à une vieille éolienne dont l'hélice aux palettes brillantes faisait un bruit d'avion au bord du crash. Pas d'électricité. Mais devant la recrudescence d'accidents, surtout les jours de brouillard, ils avaient équipé leur buggy de clignotants à piles. La mère de Katie cousait des quilts. Le quilt est une spécialité des femmes amish qui le composent uniquement de couleurs unies, mais dont les nuances varient avec des subtilités infinies. L'emploi d'étoffes imprimées et les compositions figuratives sont considérés comme frivoles. Katie me montra le quilt sous lequel elle dormait, il était de mille tons de bleu. Elle refusa que je la photographie pudiquement assise sur son quilt, parce que c'était aller contre le commandement de Dieu : « Tu ne feras pour toi ni sculpture ni image de ce qui est dans les cieux en haut, de ce qui est sur la terre en bas et de ce qui est dans les eaux sous la terre » (Ex 20, 4-5). Pour fuir mon objectif, elle cachait en riant son visage sous le quilt qu'elle avait remonté jusque par-dessus son bonnet d'organdi.

Les Amish ne sont pas une secte, c'est une « petite Église » issue du mouvement anabaptiste qui, au début du XVI^e^ siècle, en Suisse, refusait le baptême des petits enfants et récusait la hiérarchie de l'Église et l'autorité spirituelle de l'État. Sous la conduite du prédicateur Jacob Amman – de lui vient le nom amish –, ils passèrent en France au XVII^e^ siècle et s'installèrent dans la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines. Inventant de nouvelles techniques d'irrigation et de rotation culturale (alternant par exemple les cultures céréalières et fourragères), réussissant d'audacieux croisements de leurs cheptels, les Amish se forgèrent une réputation de cultivateurs et d'éleveurs d'exception. Lorsque éclata la Révolution et que la jeune République eut besoin de lever des troupes, ils vinrent à Paris pour se déclarer objecteurs de conscience, au grand risque d'être aussitôt guillotinés comme déserteurs et traîtres à la Nation. Non seulement ils ne furent pas inquiétés, mais le Comité de salut public émit la recommandation suivante : « Nous avons vu des cœurs simples en eux […] c'est pourquoi nous vous invitons à user envers les Anabaptistes de la même douceur qui fait leur caractère, et d'empêcher qu'on les persécute… » Quand on sait que ce document fut signé par les trois pires sanguinaires de l'époque : Robespierre, Couthon et Saint-Just, on n'est pas loin de croire au miracle. Napoléon n'eut pas la même sagesse : il leur imposa de porter les armes (et de s'en servir !) comme tout un chacun. Les Amish ne se fâchèrent pas, mais ils tournèrent les talons et s'embarquèrent aussitôt pour

les Amériques. Provoquant du même coup la fin de l'agriculture florissante dans la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines.

Depuis vingt ans, la population des Amish a doublé. Et le nombre de touristes désireux de vivre *A fabulous Amish experience* en passant quelques heures, voire quelques jours chez les Amish, est en constante augmentation. La balade en buggy, le repas super-bio (produits de la ferme cultivés sans pesticides mais avec beaucoup de foi – ils sont d'ailleurs particulièrement savoureux), la chambre d'hôtes avec son lit recouvert d'un quilt sublime (qu'on peut acheter, bien sûr), la boutique de souvenirs où l'on peut acquérir châle d'hiver, bonnet d'organdi, chapeau noir ou Bible luthérienne, sont devenus des *must* incontournables du tourisme aux États-Unis. Bien que – et croyez-en toutes les Katie Stoltzfus du pays amish, qu'elles soient jeunes filles ou grands-mères – il y ait autre chose à découvrir, ou à redécouvrir, chez les gens du Vieil Ordre.

« Seule la perception erronée place tout dans l'objet, quand tout est dans l'esprit », rappelait déjà Marcel Proust.

Anges

Le monde biblique ne déambule pas au rythme placide de l'âne, du chameau* ou de ces colonnes d'hommes et de femmes qui suivent le fil de sentes écrasées de soleil, poussant devant eux des chèvres brunes et faméliques. Le monde biblique est effervescence, ébullition, turbulence, bouillonnement, trépidance. Des nations vont, des peuples viennent. Pour le commerce ou pour la guerre, des tribus se déplacent sur des distances considérables. Tout est houle, impétuosité, éruption. Les portes claquent. Yahvé* ne s'est pas choisi un peuple flegmatique : l'Hébreu a le sang chaud, le geste vif, la langue agile.

Pour réguler ce tohu-bohu – mot issu de l'hébreu* *tohou-vavohou* qui désignait le chaos originel juste avant la création* du monde –, il fallait des émissaires taillables et corvéables à merci, capables de se déplacer à la vitesse du vent (la vitesse de l'éclair, c'était encore mieux), fiables et véridiques pour le Créateur comme pour les créatures : ce seront les anges. Créés avant l'homme, ils ont eu le temps de voir venir ! Ils sont de presque toutes les crises, agents régulateurs ou précurseurs : ils délivrent les messages divins, les promesses radieuses comme les verdicts terribles. C'est un ange, Gabriel, qui porte à Marie* l'éblouissante et douce nouvelle qu'elle attend : un petit garçon qui sera rien de moins que le Sauveur du monde. Mais ce sont aussi des anges que l'Éternel charge de missions horrifiantes – tels l'Ange Exterminateur qui, durant la nuit du 15 Nissan (premier jour de Pessa'h), fait mourir tous les premiers nés égyptiens de sexe mâle, ou cet autre ange qui, en l'espace d'une nuit, réussit l'exploit (?) d'occire à lui tout seul « dans le camp

d'Assour cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Ils se sont levés tôt le matin, et voilà : ce ne sont plus que cadavres » (2 R 19, 36).

Ils ont beau agir pour la très bonne et très juste cause, celle de Dieu, convenons que ces anges-là ne sont pas des anges au sens où nous l'entendons. Nous ne sommes d'ailleurs pas au bout de nos surprises. L'homme ne pouvant voir la face de son Dieu sans mourir, celui-ci use du subterfuge d'un ange pour nous approcher. Ce sont bien les mots de l'Éternel qui sont dits, mais c'est un ange qui les prononce à sa place. Épargnant ainsi la mort au mortel – mais pas forcément l'effroi, car tous les anges n'ont pas ce physique de rêve que nous leur prêtons.

Les anges sont en effet d'une beauté bouleversante dès lors qu'ils revêtent – et d'une certaine façon transcendent – l'apparence humaine. Alors ils émerveillent, ils subjuguent. Au point de provoquer des malentendus, comme à Sodome où Lot, qui avait accueilli chez lui deux étrangers qui étaient en réalité des anges venus exterminer la ville, manqua de peu se faire lyncher par les hommes de la cité pécheresse : « Ils sont tous là, sans exception, du petit garçon jusqu'au vieil homme. Ils appellent Lot : "Où sont les hommes qui sont venus chez toi cette nuit ? Fais-les sortir, nous allons les violer" » (Gn 19, 5).

Certains anges sont infiniment moins attirants que les visiteurs du neveu d'Abraham*. C'est le cas des chérubins.

Leur nom, à la suite d'un véritable détournement linguistique, évoque la joliesse infantile, l'attendrissement devant la petite enfance – alors que chérubin vient de l'hébreu *kerouvim* qui lui-même correspond au nom babylonien de *kâribu* attribué aux génies menaçants qui montaient la garde à la porte des temples* et des palais. Loin d'être les bébés ailés et potelés dont d'innombrables escadrilles volettent à travers l'iconographie sacrée (Cupidon romains et petits Éros athéniens devenus les *putti* de la Renaissance), le vrai chérubin a en réalité l'aspect peu engageant d'un sphinx monstrueux, d'une créature à forme mi-humaine mi-animale : « Chacun d'eux, révèle le prophète

Ezéchiel, avait quatre faces, et chacun avait quatre ailes. Leurs pieds étaient droits, et la plante de leurs pieds était comme celle du pied d'un veau, ils étincelaient comme de l'airain poli. Ils avaient des mains d'homme sous les ailes à leurs quatre côtés ; et tous les quatre avaient leurs faces et leurs ailes. Leurs ailes étaient jointes l'une à l'autre ; ils ne se tournaient point en marchant, mais chacun marchait droit devant soi. Quant à la figure de leurs faces, ils avaient tous une face d'homme, tous quatre une face de lion à droite, tous quatre une face de bœuf à gauche, et tous quatre une face d'aigle. Leurs faces et leurs ailes étaient séparées par le haut ; deux de leurs ailes étaient jointes l'une à l'autre, et deux couvraient leurs corps. Chacun marchait droit devant soi ; ils allaient où l'esprit les poussait à aller, et ils ne se tournaient point dans leur marche. L'aspect de ces animaux* ressemblait à des charbons de feu ardents, c'était comme l'aspect des flambeaux, et ce feu circulait entre les animaux ; il jetait une lumière éclatante, et il en sortait des éclairs » (Ez 1, 5-28).

Ce sont d'ailleurs des chérubins, de surcroît armés d'épées crachant des spirales de feu, que l'Éternel dispose aux portes du Paradis* terrestre pour dissuader l'homme d'y jamais revenir.

Dieu a donné aux anges une prodigieuse mobilité. Ils sont des myriades et des myriades de myriades à courir le monde, à faire la navette en un clin d'œil entre le ciel* et la terre – certes, Jacob voit des anges qui se servent d'une interminable échelle pour passer du Ciel à la terre et *vice versa*, mais Jacob est endormi et il rêve. En vérité, rien n'arrête, ne ralentit ni ne perturbe la course des anges, aucun mur, aucune porte de prison, ils peuvent se tenir au milieu des flammes sans en éprouver le moindre désagrément, et, bien sûr, ils n'ont pas besoin de nourriture* pour garder leurs forces ; cela dit, si on les invite à un repas et qu'ils ne sont pas trop pressés, ils acceptent aimablement – surtout s'agissant d'un festin comme celui qu'Abraham offrit à trois anges venus le visiter à Mamré, et qui se composait de croustillantes galettes tout juste sorties du four, d'un veau tendre et délicieux parfumé aux herbes, de fromage caillé et de lait frais.

Codifiée au VI^e^ siècle par Denys l'Aréopagite, mais non reconnue par l'Église, il existe une hiérarchie des créatures célestes. Il s'agit, dans l'ordre croissant d'importance, des Anges, des Archanges, des Principautés, des Vertus, des Puissances, des Dominations, des Trônes, des Chérubins et, tout en haut, des Séraphins.

La Bible* mentionne plus de trois cent soixante-dix fois ces créatures célestes. Essayer d'en savoir un peu plus sur elles est un bon investissement puisque Jésus* nous assure qu'une fois au Ciel – si nous y sommes admis, mais ceci est une autre histoire – nous serons comme des anges (Mc 12, 27).

Infiniment puissants, immensément gentils et doux, les anges sont parfois tentés par la vie terrestre, prêts à renoncer à leurs attributs les plus ébouriffants pour se mêler à nous. C'est du moins l'image qu'en donnent certains films. Qui peuvent confiner au chef-d'œuvre, un peu comme si un

ange, justement, en avait inspiré l'auteur. C'est le cas des admirables *Ailes du désir* de Wim Wenders ou du troublant (et trouble) *Théorème* de Pasolini ; on peut aussi fréquenter les ambassadeurs célestes de *La Cité des anges* de Brad Silberling, de *Himlaspelet* du Suédois Alf Sjöberg, ou de *It's a Wonderful Life* de Frank Capra, sans oublier l'ange Heurtebise des films de Cocteau. « Nous abritons un ange que nous choquons sans cesse. Nous devons être les gardiens de cet ange. » On ne saurait mieux dire. Et c'est de Cocteau, justement, dans *Le Rappel à l'ordre.*

Animaux

Je prendrai mon bâton et sur la grande route
J'irai et je dirai aux ânes mes amis
Je suis Francis Jammes et je vais au paradis
Car il n'y a pas d'enfer au pays du Bon Dieu.
Je leur dirai : « Venez, doux amis du ciel bleu,
pauvres bêtes chéries qui, d'un brusque mouvement d'oreille,
chassez les mouches plates, les coups et les abeilles. »

« Prière pour aller au paradis
avec les ânes »

Francis Jammes, poète du Sud-Ouest qui n'avait rien d'anglais (ne dites pas [djèms] mais [jam]), rata son baccalauréat à cause d'un zéro en français et ne fut pas élu à l'Académie française. Mais il fut l'ami de Claudel* et de Gide, et Proust et Mallarmé l'admiraient. Il aimait Dieu et les ânes, tendrement.

De toutes les bêtes du bon Dieu, l'âne est l'animal biblique par excellence. Il est le compagnon de route d'Abraham*, la monture douce et persévérante du Christ, et, comme il vient d'être dit, l'ami de Francis Jammes. Pour Régis Debray, il est même l'animal allégorique du judaïsme : « l'âne s'obstine : la mémoire juive » – âne au braiement duquel répondent le bêlement de « l'agneau qui attendrit : l'amour chrétien », et le hennissement du « cheval qui conquiert : la guerre sainte »… Les ânes de Terre sainte ont même droit à leur Paradis* terrestre depuis qu'une Anglaise, Lucy Fensom, a fondé en Israël* et dans les Territoires palestiniens une organisation charitable, *Safe Haven for Donkeys in the Holy Land* (Zone de sécurité pour les Ânes en Terre sainte), qui recueille, soigne et nourrit les centaines d'ânes maltraités, malades, abandonnés à eux-mêmes pour cause de maladie ou de vieillesse.

L'âne d'Israël a un cousin. On voudrait dire un frère, mais ce serait politiquement anticipé – sinon zoologiquement incorrect, car ces deux-là ne se reproduisent pas entre eux. C'est l'âne de « l'autre » fils d'Abraham, l'âne d'Ismaël, l'âne sauvage, le bel onagre à la robe claire (dont Balzac fait la peau de chagrin de son roman éponyme), fier, indépendant, vagabond, qu'évoque avec respect le Livre de Job* : « Qui a lâché l'onagre en liberté, qui a délié la

corde de l'âne sauvage ? À lui, j'ai donné le désert* pour demeure, la plaine salée pour habitat. Il se rit du tumulte des villes, il n'entend pas les cris d'un maître. Il explore les montagnes, son pâturage, à la recherche de toute verdure » (Jb 39, 5-8). Il ne subsiste aujourd'hui qu'environ cinq cents onagres répartis entre Israël et l'Iran, ce qui condamne cette sous-espèce à une disparition à peu près inéluctable.

Une charmante et édifiante histoire d'âne biblique est celle de l'ânesse de Balaam le magicien. Nous sommes aux jours où le peuple d'Israël sort du Néguev pour atteindre enfin la Terre promise. Celle-ci n'est pas un songe creux, Moïse*, juste avant de mourir, a pu la voir depuis les hauteurs du mont Nebo, à travers la légère brume bleutée qui, ce matin-là, la voile pudiquement.

Les Hébreux ont dressé leur campement à l'est de la vallée du Jourdain*, dans les hautes plaines de Moab dont la fertilité les émerveille, comparée à l'aridité assommante des paysages où ils ont erré pendant quarante interminables années. Balak, roi de Moab, a vu avec effroi ces gens – d'après lui, ils sont au moins six cent mille hommes, soit près de deux millions d'individus en comptant les femmes et les enfants – s'abattre sur son pays comme une nuée de criquets. Certainement, ils laisseront en partant Moab à l'état de désert. Balak prévoit bien de les attaquer, mais pas avant d'avoir lancé contre eux une malédiction qui les affaiblira. Car jusqu'à présent, que ce soit contre Sihôn, roi de l'Amorite, ou contre Og, roi de Bashan, les guerriers d'Israël se sont taillé une réputation d'invincibilité qui fait froid dans le dos. Par chance, Balak connaît justement un magicien, il s'appelle Balaam, dont les pouvoirs sont immenses. Il lui dépêche ses Anciens les plus persuasifs pour le convaincre, forte somme à l'appui, d'aller prononcer la pire malédiction de son répertoire sur le peuple d'Israël. Balaam reçoit ces vieillards le plus courtoisement du monde, les invitant à passer la nuit chez lui, car, leur dit-il, il doit réfléchir avant de prendre une décision. Or voici que Dieu lui apparaît durant la nuit et lui défend d'aller maudire le peuple que lui, l'Éternel, a béni. Logique. Balaam s'excuse donc après des Anciens de Moab et les renvoie chez le roi Balak. Ce dernier digère assez mal l'échec de son ambassade, mais il ne renonce pas : il charge les grands dignitaires de Moab de faire une seconde tentative ; et puisque l'argent s'est montré inopérant, c'est cette fois une avalanche de privilèges honorifiques, de titres et de médailles, que les émissaires de Balak offrent à Balaam en échange de sa malédiction. Comme précédemment, le magicien dit qu'il lui faut une nuit de réflexion avant de s'engager. Et de nouveau Dieu lui apparaît : « Bon, lui dit l'Éternel, puisque ces hommes sont venus te chercher, va avec eux. Mais tu feras seulement ce que je te dirai de faire. »

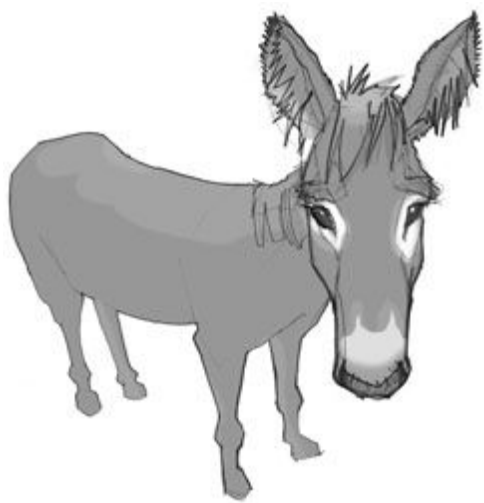
À l'aube, Balaam selle son ânesse et prend la route avec les princes moabites. Mais un ange de Dieu, tenant à la main une épée nue, se met en travers du chemin pour empêcher Balaam d'aller plus avant. L'ânesse (quel dommage qu'on ne sache pas son nom !) voit l'ange, et elle choisit de s'en écarter en prenant par les champs. Balaam, lui, n'a rien vu. Croyant à un

caprice de son ânesse, il la frappe pour la ramener dans le chemin.

Alors, l'ange de l'Éternel se place au milieu d'un sentier pas bien large et bordé de chaque côté par un mur. L'ânesse repère aussitôt l'ange à l'épée, et elle se serre contre le mur pour éviter de le frôler ; et ce faisant, elle racle le pied de son maître contre les pierres. Balaam, qui n'a toujours pas vu l'ange, frappe à nouveau sa monture.

L'ange de l'Éternel va se placer un peu plus loin, là où il n'y a aucun moyen de le contourner en prenant à droite ou à gauche. Reconnaissant l'ange, l'ânesse fait la seule chose en son pouvoir pour prémunir son maître contre un coup d'épée : elle fléchit ses jambes fines et nerveuses et s'effondre comme si elle était brusquement terrassée par la chaleur et l'épuisement. Renversé sur le sol caillouteux, Balaam trouve que sa monture a dépassé les bornes, et il la gratifie d'une volée de coups de bâton.

Si Balaam est furibond, la petite ânesse, qui n'a jamais cherché qu'à protéger son maître, est révoltée par l'injustice de cette bastonnade. Dieu lui permet alors d'utiliser la langue des hommes – c'est à ma connaissance la seule occasion où l'Éternel prête notre langage à un animal –, et l'ânesse dit à Balaam : « Que t'ai-je donc fait pour que tu m'aies frappée déjà trois fois ? – Tu t'es moquée de moi, répond le magicien. Si j'avais une épée à la main, je te tuerais, là, tout de suite ! »



Les grands yeux doux de la petite bête se noient de tristesse : « Ne suis-je pas ton ânesse, celle que tu montes depuis toujours ? Est-il dans mes habitudes d'agir comme je l'ai fait sur cette route ? »

Alors, après avoir ouvert la bouche de l'ânesse, Dieu ouvre les yeux de Balaam qui voit enfin l'ange de l'Éternel lui barrant le chemin, son épée nue dans la main. « Je suis là pour te retenir d'aller plus loin, lui dit l'ange, car ce voyage est précipité. Sois heureux que ton ânesse m'ait vu et qu'elle ait réussi à te détourner de moi. Car pour t'empêcher d'avancer, j'étais prêt à te tuer –

mais elle, je lui aurais laissé la vie… » (Nb 22, 7-35).

Un petit âne peut donc être plus clairvoyant qu'un puissant magicien, et Yahvé* choisir un humble aliboron pour être son porte-parole. Voilà qui corrige l'idée qu'on se fait quelquefois d'un Dieu de la Bible* altier, fier et froid, dénué de fantaisie.

Avec au moins cent trente mentions, l'âne se taille la part du lion – si l'on ose dire – par rapport aux autres animaux qui, tous ensemble, cumulent six cent trois citations dans l'Ancien Testament. Tout démocratique et utilitaire que soit le baudet, monter un âne, comme le feront Marie* et Jésus*, ne signifie pas qu'on appartienne à une classe sociale particulièrement modeste ; c'est même le contraire, le signe d'une certaine aisance, la preuve qu'on n'est pas contraint de fouler en sandales la poussière du chemin. Aux temps bibliques, on pérégrinait à âne comme on prend aujourd'hui la route à bord d'une jolie auto grise, décapotable et consommant peu…

On a largement critiqué le sort cruel que le monde biblique réservait aux animaux, à ceux du moins qui constituaient la matière première des sacrifices* – d'autant que l'on sacrifiait d'abondance : « Le nombre des holocaustes offerts par l'assemblée fut de soixante-dix bœufs, cent béliers et deux cents agneaux ; toutes ces victimes furent immolées en holocauste à l'Éternel. Et l'on consacra encore six cents bœufs et trois mille brebis… » (2 Ch 29-32). Dieu lui-même avait pourtant fait savoir qu'il ne trouvait aucune satisfaction dans ces exécutions à la chaîne : « À quoi me sert la multitude de vos sacrifices ? » (Is 1, 11), « Je veux la piété et non le sacrifice, la connaissance de Dieu plutôt que des holocaustes » (Os 6, 6), « Car je n'ai point parlé à vos ancêtres et je ne leur ai point donné de commandement au sujet des holocaustes et des sacrifices […] Mais voici ce que je leur ai commandé : obéissez à ma voix et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple » (Jr 7, 22-23), « Dieu n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de voir mourir les êtres vivants » (Sg 1, 13).

Aujourd'hui, la *shehita*, méthode d'abattage rituel des animaux, mammifères et oiseaux, selon ce que prescrit la loi juive sur la base de la Torah*, et qui consiste à égorger l'animal pour le vider de tout son sang, mais sans l'avoir au préalable « étourdi » d'aucune façon, donne lieu à polémique, même chez des juifs pratiquants. Mais si la méthode est en effet critiquable, le principe est louable : au lieu de satisfaire mécaniquement, abstraitement, son besoin (qui n'est parfois qu'un désir) de chair, l'homme obéit à des préceptes divins qui, en le contraignant à abattre et le à préparer rituellement sa viande, lui font prendre conscience que se nourrir implique dans la plupart des cas un acte grave : la mise à mort d'un animal.

Il serait injuste de juger à l'aune de ces seules pratiques l'attitude biblique envers les animaux. La Bible manifeste à ceux-ci une tendresse quelquefois surprenante dans un ensemble de discours où l'on ne cède pas facilement à l'apitoiement. Certains récits sont particulièrement touchants – voire même un peu naïfs, comme l'histoire, que le prophète Nathan raconte au

roi David*, de cet homme pauvre qui est au désespoir parce qu'un méchant riche lui a pris la petite brebis qu'il chérissait, qui grandissait entre ses fils et lui, qui mangeait de son pain, buvait à sa coupe, dormait dans ses bras, qui était pour lui comme sa fille.

La Torah et ses commentaires abondent en recommandations qui vont toutes dans le sens d'une attention, d'un respect, d'une compassion pour l'animal : il ne faut pas museler le bœuf pour l'empêcher de se nourrir durant son travail aux champs (Dt 25, 4), il faut obligatoirement laisser les animaux se reposer le shabbat (Ex 20, l0), si quelqu'un voit l'âne de son ennemi succomber sous sa charge, il doit donner la main pour aider à le décharger (Ex 23, 5), l'interdiction de faire souffrir un être vivant est un ordre de la Torah (Talmud*, traité Baba Metzia, 32b), il faut nourrir les animaux avant de prendre son repas (traité Guitine, 62a), il est interdit d'atteler ensemble un bœuf et un âne, car leurs forces et leurs allures sont différentes, et le plus faible en souffrirait (commentaire de Ibn Ezra de Dt 22, 10) – et bien entendu, interdiction de la chasse comme loisir (Rabbi Ezéchiel Landau).

Cette attention au monde animal passe par son observation, et celle-ci ne manque pas de finesse. Au terme de leur longue et impitoyable *disputatio* (au sens universitaire et médiéval du terme), c'est à un véritable examen de zoologie appliquée que Dieu soumet le pauvre Job* qui, cette fois, n'en peut mais : connaît-il, lui demande l'Éternel, le genre de proies dont la lionne nourrit ses lionceaux, pourrait-il les servir en pitance aux petits fauves ? Job sait-il à quelle époque les mouflons mettent bas, et combien de lunes dure la grossesse des biches, et quelle position elles adoptent lorsque vient pour elles le moment d'accoucher ? A-t-il la moindre idée de la méthode dont on use pour capturer un hippopotame enfoui sous les lotus et les roseaux du fleuve ?

Dans la même lignée d'un inventaire à la Prévert, inoubliable est le bestiaire amoureux du Cantique des Cantiques* où cerf et biche des champs, petit chevreuil et petit renard, gazelle et jument, chèvres noires et noir corbeau, lions et léopards, sans omettre deux faons adorables et une colombe, vont servir à l'amant pour chanter les beautés de sa bien-aimée.

Les animaux sont souvent aussi l'occasion pour Dieu de manifester sa protection et sa compassion pour les hommes. Six semaines après leur sortie d'Égypte* et leur entrée dans le désert pour un Exode qui devait durer quarante ans, les Hébreux se plaignent de manquer de viande. Qu'à cela ne tienne, Yahvé leur envoie par deux fois un nombre phénoménal de cailles. Poussés par le vent, exténués, les petits oiseaux s'abattent par millions et recouvrent tout le campement d'Israël sur une épaisseur d'un mètre. Si ces chiffres sont sans doute très excessifs, le passage des cailles au-dessus du désert est une réalité : migratrices, elles vivent l'hiver en Afrique et vont pondre en Europe et Asie.

Évidées puis séchées au soleil, les cailles représentent une source de protéines d'autant plus appréciable que les Hébreux savent qu'ils ne pourront pas exploiter toutes les rencontres. Croiser un vaste troupeau d'autruches,

celles-ci eussent-elles été grassouillettes et les enfants d'Israël au bord de la cachexie, n'aurait excité aucune convoitise puisque Moïse, au nom de l'Éternel, avait décrété leur chair impure – comme celle du hibou, de la mouette, de la cigogne, du héron, du corbeau, etc. Contrairement à une idée reçue, l'impureté déclarée de tel ou tel aliment ne découle pas de considérations sanitaires. Même s'il est vrai que certaines chairs exposées aux touffeurs du jour et aux mouches vont se corrompre plus vite que d'autres, impropre à la consommation et impur ne disent pas la même chose. En réalité, personne ne sait pourquoi il est licite de manger des bêtes ayant le pied fourchu, le sabot fendu et qui ruminent, et abominable de se repaître du porc qui a le pied fourchu, le sabot fendu, mais qui ne rumine pas ; ni pour quelle raison consommer une langouste grillée (à la mayonnaise, c'est pareil) est une horreur aux yeux de Dieu alors que l'Éternel vous verra d'un très bon œil grignoter des sauterelles ou des grillons. Au fond, ce qui justifie l'interdiction, c'est qu'il n'existe aucune justification, sinon celle de soumettre l'homme, qui par instinct n'est que désir, à la volonté restrictive, contraignante du Créateur, pour l'amener à servir Dieu de façon désintéressée. C'est évidemment un raisonnement plus transcendant que celui qui veut que l'autruche ait été déclarée impure parce que cette reine des têtes en l'air (il est vrai qu'elle porte haut son occiput) a la manie d'abandonner ses œufs n'importe où dans la poussière, sans se soucier qu'on puisse alors marcher dessus et les écraser : « Celle-là, constate avec mépris le Livre de Job, Dieu lui a refusé la sagesse, il ne lui a pas départi d'intelligence… » *Struthio camelus syriacus*, la belle emplumée de la Bible, était tellement étourdie qu'elle a trouvé le moyen de disparaître complètement du désert de Néguev où elle pullulait. Depuis peu, on procède à sa réintroduction – du moins celle d'une de ses proches parentes. Au mois de mai 2005, treize de ces oiseaux ont ainsi été livrés au Néguev. Dans une lumière d'un gris violet, ils ont pris leur galop pour se réapproprier ce royaume sec, acéré, minéral et splendide. Ce n'est pourtant pas l'autruche qui vient d'être désignée comme l'oiseau symbole d'Israël, mais la huppe fasciée, *doukhifate* en hébreu*. Oiseau ravissant bien que chair impure, c'est elle qui aurait apporté à Salomon* le *chamir*, cet extraordinaire petit ver rongeur de pierre, qui l'aida à bâtir le Temple*.

Doukhi, diminutif de doukhifate, ferait un joli prénom féminin. Comme tant d'autres, venus de la Bible, qui sont aussi des noms d'animaux : Rachel qui signifie petit agneau ou jeune brebis, Deborah* qui veut dire abeille, Yael, bouquetin, Jonah, colombe, Hamor, âne, Nahash, serpent, Oreb, corbeau. Olivette Genest, qui enseigne la théologie à l'Université de Montréal, a raison : les animaux entrent dans la Bible par la première page et y demeurent jusqu'à la dernière.

Annonciation

L'épisode le plus délicat, le plus lumineux, le plus pur, le plus doux du Nouveau Testament – et l'un de ceux qui ont eu le plus de conséquences sur la société humaine : « Le sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, à Nazareth, à une vierge, nommée Marie » (Lc 1, 26-38). Oublions ce sixième mois qui ne doit pas être le bon (il supposerait que Jésus* naquît neuf mois plus tard, c'est-à-dire en décembre, ce qui est peu probable, mais arrêtons-nous à Nazareth. Qu'est-ce donc que Nazareth dont il n'est pas fait une seule fois mention dans l'Ancien Testament ? On connaît le mot du brave Nathanaël auquel Philippe, disciple tout neuf, vient annoncer qu'il a rencontré quelqu'un d'extraordinaire, un certain Jésus de Nazareth : « Nazareth ? Bah ! que peut-il sortir de bon de Nazareth ? » (Jn 1, 46.)

Nazareth, année zéro-moins-neuf-mois de notre ère, ce n'est pas grand-chose : un village à l'écart des routes commerciales, sans intérêt stratégique, on n'a même pas jugé utile de l'entourer de remparts ; trois collines couvertes de figuiers*, oliviers et amandiers, lui sont une protection suffisante ; c'est tout juste si l'on a érigé de petites tours de guet pour dissuader les voleurs de vin – parce que la plupart des familles sont vigneronnes, le raisin se plaît au flanc des coteaux gavés de soleil. Ils sont quelque deux cents habitants à s'être installés là au retour de l'exil* de Babylone*, séduits par les grottes naturelles creusées dans les collines. Ça permettait de n'avoir plus à bâtir qu'une moitié ou un tiers de maison. Jours tranquilles à Nazareth.

Difficile de situer avec certitude la maison qu'habitait Marie* et où l'ange Gabriel lui rendit visite. Plus difficile encore de dire comment était cette maison. À moitié troglodyte, sans doute, avec une avancée en torchis – celle-ci faisait-elle terrasse, et est-ce sur ce couvercle de terre ocre que Marie s'occupait aux travaux domestiques lorsque Gabriel s'avança ?

Les Grecs orthodoxes croient que le bel ange aborda Marie alors qu'elle allait puiser de l'eau, et ils ont construit leur église de l'Annonciation sur un puits. Les catholiques ont bâti la leur sur une grotte. Conçue par Giovanni Muzio et Antonio Barluzzi, cette basilique, vue de l'extérieur, n'est pas vraiment une réussite. Réputée la plus grande église du Moyen-Orient, lourde, massive, elle n'évoque ni la juvénilité ni la pureté de Marie, ni l'élégance diaphane du messager de Dieu. Mais on entre, et tout change. Elle se dédouble : la basilique supérieure éclairée *a giorno* par un dôme de lumière qui évoque le lys épanoui, c'est l'*Ave*, le salut solennel de l'ange et des hommes, et la basilique inférieure, celle qui renferme la grotte où Gabriel trouva la Vierge en train de broder, ou de pétrir le pain, ou de tresser des fleurs, ou de prier, ou de rêver – on n'en sait rien, peut-être simplement chantonnait-elle en peignant ses longs cheveux encore embrouillés de sommeil –, c'est *Maria* telle qu'en elle-même, modeste, enfouie, jeune fille comme une amande.

Que s'est-il donc passé dans ce trou de Nazareth ? Fiancée à Joseph (charpentier du village, il fabriquait des hottes pour les vignerons, équarrissait des poutres pour les maisons, assemblait des tables, des bancs et des cuillers

en bois), Marie, quinze ans tout au plus, fille de Joachim et d'Anne, a reçu la visite d'un ange.

Il s'appelle Gabriel, ce n'est pas n'importe quel ange, il est « Force de Dieu ». Et il a déjà une annonciation à son actif : c'est lui qui a averti Zacharie que sa femme Élisabeth, stérile, allait lui donner un fils qui serait Jean le Baptiste. Et Gabriel d'annoncer à Marie qu'elle va porter et mettre au monde un enfant qui sera appelé Fils du Très-Haut. Or Marie est vierge et a fait vœu de le rester – elle épouse Joseph par convention sociale, parce que le célibat est déconsidéré et qu'une femme a besoin d'un soutien, d'un protecteur. Aussi ne comprend-elle pas comment la promesse de l'ange va pouvoir se concrétiser.

Sa stupéfaction devant ce mystère sera celle de millions d'autres éberlués, d'autres incrédules, elle fera sourire et se gausser certains, mais elle en jettera d'autres à genoux dans un émerveillement sans fin.

Après le fait ahurissant d'être honorée de la visite d'un ange (même à cette époque riche en prodiges, ça n'arrivait pas tous les jours, surtout dans un coin perdu comme Nazareth), le premier étonnement de Marie est le respect avec lequel l'ange s'adresse à elle : « Le Seigneur est avec toi », lui dit-il – ce qui, précise le journaliste bibliste André-Marie Gérard, est la salutation la plus déférente jamais adressée par une personne du Ciel* à une créature de la terre. Mais le plus incroyable est encore à venir : non seulement Gabriel annonce à Marie que l'Éternel l'a choisie entre toutes les femmes passées, présentes et à venir, pour être celle qui engendrera son Fils, mais il lui fait comprendre que Dieu n'en sollicite pas moins son acquiescement…

Le oui de Marie – *fiat* en latin, *qu'il en soit fait ainsi* – est le oui parfait, le oui à l'incompréhensible en même temps qu'à la confiance absolue. On est loin du temps où les Hébreux de l'Exode rechignaient parce qu'il y avait des

cailles à tous les menus, de la manne* tous les matins. Le passage de l'Ancien au Nouveau Testament est aussi le passage de la contestation à l'acceptation. Les enfants d'Israël* n'ont eu de cesse d'interpeller Dieu et de discuter ses directions – ils ont d'ailleurs réussi quelquefois à le faire changer d'avis. Marie, elle, résume en un oui simple, court et frais, ce que sera la nouvelle économie du Salut qui culminera dans le dernier soupir du Christ sur la croix* : *in manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* – entre tes mains, mon Dieu, je remets mon âme…

Et voici que Joseph rentre du travail. Marie, trop pure pour soupçonner un seul instant qu'on puisse douter de la véracité de ses propos, lui raconte ce qui est arrivé. Mettons-nous un instant à la place de Joseph : cette histoire d'ange, comment n'aurait-il pas du mal à y croire ? N'est-elle pas un peu trop irréelle, un peu trop sublime pour être honnête ?

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'une « annonce » du même type sème la perturbation dans un couple. Il y a, dans le Livre des Juges (Jg 13, 2-24), une anecdote réjouissante à propos de la femme, réputée stérile, d'un certain Manoah. Un soir que ce dernier rentre au foyer conjugal, voici que son épouse, tout en lui servant son repas, lui conte une histoire à dormir debout : « Figure-toi, lui dit-elle, qu'un homme de Dieu est venu me trouver… – Holà ! ma femme, comment sais-tu qu'il était un homme de Dieu ? – Nigaud, va ! tu crois que ça ne se voyait pas ? Il était si impressionnant qu'il avait toutes les apparences d'un ange divin. Et là-dessus, voilà qu'il m'annonce – non, mais tu t'imagines ! – que je vais me retrouver enceinte d'un fils qui va sauver Israël des griffes des Philistins. Donc à partir de maintenant, fini le vin pour moi, finies les boissons fortes et les nourritures impures… » Manoah ne peut qu'approuver ces saines résolutions, mais il insiste tout de même pour rencontrer cet ange à son tour et tenter de se faire une idée plus précise de son identité. Quant à l'épouse de Manoah, elle va suivre son régime et donner naissance à Samson*.

Revenons-en à Joseph. S'il croit en l'honnêteté, en la sincérité, en la pureté de Marie, alors il doit reporter ses doutes sur la nature de son visiteur : le prétendu bel ange ne serait-il pas un peu trop humain, et terriblement voyou pour avoir osé abuser d'une si jeune fille ? Mais que le dénommé Gabriel soit un ange ou un suborneur, le problème est que dans le cas d'une infidélité commise pendant la période des fiançailles, la coupable est promise à la lapidation. Marie, la diaphane, la lumineuse, l'éblouissante Marie, disloquée et défigurée à coups de cailloux ? Non, hurle Joseph, non, pas ça, je ne veux pas ! On le dit indulgent, magnanime. Sans doute. Il y a aussi qu'il est amoureux de Marie – elle est irrésistible. Donc il réfléchit, il cherche un moyen, peut-être une argutie juridique, qui lui permette de répudier Marie (c'est le moins qu'il puisse faire pour éviter le plus tonitruant scandale de l'histoire de Nazareth) sans pour autant la vouer à une mort horrible.

Alors Gabriel rendosse sa tenue de facteur. Il profite de ce que Joseph a tout de même fini par succomber au sommeil, et, telle la lettre glissée sous la

porte, il se faufile dans un de ses rêves et le rassure : il peut garder sa fiancée près de lui, il peut l'épouser, rien n'a jamais éraillé ni n'éraillera jamais la pureté merveilleuse de Marie.

Le 9 septembre 1972, à Rome, le pape Paul VI déclara Gabriel patron des télécommunications. Ce qui n'était que justice.

Apocalypse

Dernier livre du Nouveau Testament. Il est vraisemblable – mais pas assuré – qu'il ait été rédigé par Jean, le plus jeune des douze apôtres de Jésus*, qui est aussi l'auteur du quatrième Évangile. On montre à Patmos, île grecque du Dodécanèse, la grotte où Jean aurait écrit l'Apocalypse, ou l'aurait dictée à son disciple Prochoros.

Apocalypse n'est nullement synonyme de cataclysme pétrifiant, de désastre absolu, de fin du monde. Le mot vient du grec *apokalupsis* qui veut dire révélation. Ce n'est d'ailleurs pas le seul texte apocalyptique de la Bible* (Ézéchiel, Amos, Joël, Zacharie, Daniel, en ont commis, eux aussi !), sans compter les nombreux ouvrages du genre qui firent florès entre le IIe siècle avant et le IIe siècle après Jésus-Christ. Mais aucun n'a la fulgurance spirituelle de celui de Jean, ni sa puissance et sa beauté littéraires : même détaché de son contexte religieux, ce livre reste un texte envoûtant, dont la splendeur barbare est comme l'autre versant de l'adorable Cantique des Cantiques*.

Néanmoins l'injustice va se nicher même dans la Bible : bien qu'ils soient à peu près aussi complexes à déchiffrer l'un que l'autre, l'un de ces deux textes est adulé (on devine lequel…) et l'autre accusé d'être porteur d'effroi et de désespérance. Le scénario de l'Apocalypse décrit pourtant la victoire inéluctable du Christ sur les puissances des ténèbres. Précisant toutefois que cela n'ira point sans ravages, dévastations et exterminations en tout genre – l'Adversaire étant du genre à vouloir entraîner le plus de monde possible dans sa chute. Mais la bonne nouvelle, c'est tout de même que tout ça finira bien.

Il faut d'ailleurs rappeler que Jean n'est pas Nostradamus. Il ne prétend pas faire de la prophétie « appliquée ». Si vision il a eue, il s'agit d'une vision qui, même après décryptage, et si tant est que celui-ci soit possible, n'est pas descriptive mais intuitive. Il est probablement vain de chercher à débusquer des codes (voir : Code) derrière l'enchevêtrement des images* prodigieuses de l'Apocalypse. Et si ce texte est un vaste rêve, rappelons-nous que les songes se nourrissent de ce qui est et de ce qui a été, et qu'ils sont impuissants à discerner l'avenir.

À intervalles réguliers, des visionnaires plus ou moins charlatans

prévoient la fin du monde en indiquant le jour et l'heure – j'en ai dénombré pas moins de quarante-six « sérieux » (c'est-à-dire n'ayant pas été dépistés comme malades mentaux et bénéficiant d'une audience dépassant leur cadre familial) à nous avoir promis, entre 1914 et 2008, le cataclysme ultime sous une forme ou sous une autre. Le fait qu'ils se soient tous fourvoyés ne décourage pas certains crédules qui frétillent de jubilation mystico-sado-maso à l'annonce d'un quelconque Armageddon. Le prochain désastre universel est attendu pour le 21 décembre 2012. Raison invoquée : c'est la date à laquelle s'arrête le calendrier maya qui a, paraît-il, toujours fait preuve d'une précision confondante.

Sauf que les Mayas ont un contradicteur prestigieux en la personne du théoricien de la gravitation universelle, Isaac Newton* (1642-1727). Excédé lui aussi par les incessantes prophéties de fin du monde dont on lui rebattait les oreilles, le génial mathématicien passa plus de quinze ans à calculer, à partir des écrits bibliques, la date exacte à laquelle le monde finirait. Il trouva 2060, tout en précisant qu'il ne s'agissait pas forcément de l'année de la fin du monde mais de celle avant laquelle le monde *ne pouvait pas* finir.

L'Apocalypse de Jean est peut-être moins prophétique que politique. Vraisemblablement écrit à la toute fin du règne de Domitien qui avait cruellement persécuté les premiers chrétiens, ce texte est de plus en plus volontiers décrypté comme étant (aussi) une dénonciation du totalitarisme idolâtre de l'Empire romain que symbolisent, entre autres, les figures du Dragon, des Bêtes et de la Grande Prostituée. Ce qui n'empêche pas cette œuvre mystérieuse et somptueuse de posséder une dimension mystique indéniable. Et inépuisable.

Arche d'alliance

Qu'est donc devenue l'Arche d'alliance, ce coffre en bois d'acacia d'environ 1,20 mètre de long sur 0,80 mètre de haut, revêtu d'or, et qui renfermait les tables du décalogue*, les fameux « Dix Commandements » que Moïse* avait reçus de Dieu au sommet du Sinaï ? Surmonté de deux chérubins qui le protégeaient de leurs ailes, le couvercle du coffre – le propitiatoire, en or très pur – était considéré comme rien de moins que le trône, la résidence terrestre de Yahvé*.

Durant la longue pérégrination des Hébreux depuis le mont Sinaï jusqu'à la Terre promise, l'Arche fut portée par les lévites du clan de Qehat (grand-père de Moïse et de son frère Aaron) qui marchaient avec trois journées d'avance sur la masse du peuple. Elle permit le passage à sec du Jourdain* dont les eaux s'écartèrent devant elle à la façon de celles de la mer Rouge, et elle fut au cœur du cortège des sonneurs de chofar (trompe faite à partir d'une corne de bélier) qui firent s'écrouler les murailles de Jéricho.

L'Arche – qui vient de l'hébreu* *aron*, mot formé de la racine *ar* (lumière) et du suffixe *on* (la force) – était l'objet le plus éminent et le plus sacré de la foi en Yahvé. Elle avait en outre la réputation de provoquer des tumeurs et des brûlures incurables à tous les ennemis d'Israël*. D'où le coup de théâtre que provoqua le prophète Jérémie lorsqu'il annonça, vers 607 avant notre ère, que l'Arche portative allait devenir inutile et que c'était désormais Jérusalem* qui serait « trône de Yahvé ».

Si l'Arche, conformément à la prédiction de Jérémie (Jr 3, 16-17), disparut bel et bien de la Bible*, cela ne signifie pas qu'elle ait été détruite. Et sa survie théorique dans quelque cachette secrète continue d'enflammer les imaginations. D'autant que ce ne sont pas les hypothèses qui manquent…

Le second Livre des Maccabées (2 M 2, 4-8) raconte que c'est Jérémie lui-même qui fit sortir l'Arche du Temple de Jérusalem pour la mettre à l'abri dans une grotte située sous le mont Nebo où mourut Moïse. Mais les recherches entreprises sur cette montagne de Jordanie n'ont fourni aucun indice sur la présence éventuelle d'un objet pouvant s'apparenter à l'Arche.

D'autres « chasseurs d'Arche », à juste titre impressionnés par le site de Qumran, sont persuadés que l'Arche, si elle se trouve quelque part, doit être enfouie dans une des profondes cavernes de la rive ouest du Jourdain, là où des bergers découvrirent les extraordinaires Manuscrits de la mer Morte*.

Du coup, les fictions construites autour de l'Arche, depuis le très réjouissant film de Steven Spielberg *Les Aventuriers de l'Arche perdue* jusqu'au livre du journaliste britannique Graham Hancock *The Sign and the Seal : The Quest for the Lost Ark of the Covenant*, n'ont plus l'air d'être si hurluberlues. En tout cas, tout concourt à faire rêver l'amateur d'arcanes : le *Da Vinci Code* est une devinette pour enfants à côté de certaines énigmes de la

Bible.

Bien sûr, nombreux sont ceux qui soutiennent que l'Arche n'a pas quitté Jérusalem. Certains sont persuadés qu'on la retrouvera sous la colline où se dressait le Temple*, lorsque le jour sera venu de reconstruire celui-ci. D'autres la croient dissimulée dans le sous-sol de la ville, probablement dans un souterrain creusé dans le roc, ou bien sous le lugubre Golgotha où Jésus* a été crucifié.

Les chrétiens éthiopiens, enfin, affirment que l'Arche fut volée au Temple de Jérusalem par Ménélik, fils légendaire du roi Salomon* et de la reine de Saba, et qu'elle est gardée dans une chapelle de la petite ville d'Axoum, qui passe pour avoir été la capitale de la reine de Saba. Défendue depuis près de trois mille ans par des moines qui font vœu de ne pas s'en éloigner jusqu'au jour de leur mort, cette chapelle est en effet interdite d'accès.

Archéologie

L'archéologie est-elle la meilleure amie ou la pire ennemie de la Bible* ? L'affrontement est parfois violent, presque toujours douloureux, entre le croyant qui refuse de remettre en question un passé auquel il s'est fié, une histoire qu'il a cousue à sa propre histoire comme Peter Pan, l'éternel enfant, le fait de son ombre, et l'archéologue prêt à percer cette bulle, à la faire éclater au nom de la vérité*.

Nous scrutons la poussière et le sable, nos ancêtres fouillaient les mots.

Ainsi fut Samuel Bochart (1599-1667), érudit normand et pasteur protestant, qui consacra trente ans de sa vie à écrire le *Hiérozoïcon*, traité de tous les animaux* dont il est fait mention dans la Bible, y compris les plus improbables comme le tragelaphus, l'onocentaure, la licorne* ou la sirène. Parlant dix-sept langues dont l'hébreu, l'éthiopien, le copte, le persan, l'arabe, le chaldéen, le syriaque, le celtique, etc., Bochart pensait pouvoir expliquer la formation des idiomes à partir des trois fils de Noé. Postulant que ceux-ci avaient eu l'hébreu* comme langue maternelle, il en concluait que toutes les langues avaient des origines hébraïques – dont l'anglais qui, affirmait-il, avait reçu sa transfusion d'hébreu à travers des marins phéniciens hébréophones venus chercher de l'étain aux îles Britanniques. Éblouis par cette érudition, ses contemporains le surnommèrent « La plus vive lumière des Lettres sacrées », « Le plus docte de tous les hommes vivants », « Le miracle de son siècle ».

Il n'est pas certain que l'archéologue Israel Finkelstein et le journaliste Neil Asher Silberman, auteurs de *La Bible dévoilée*, jouissent d'une semblable unanimité. Leur contribution à l'histoire des temps bibliques, et à la façon dont nous lisons la Bible, est pourtant considérable.

Flash-back : de 1930 à 1970, dans le sillage de William Foxwell Albright (1891-1971), archéologue américain et bibliste, des équipes composées de savants comme le père de Vaux (qui bouscula les idées reçues sur les Patriarches), comme Nelson Glueck (il découvrit pas moins de mille cinq cents sites), ou Ygaël Yadin (chef d'état-major de l'armée israélienne, c'est lui qui fouilla le site de Masada), ou René Neuville (archéologue, préhistorien et diplomate), ou encore François Bordes (préhistorien lui aussi, et adulé des amateurs de romans de science-fiction – sous son pseudonyme de Francis Carsac, il est notamment l'auteur de l'époustouflant *Terre en fuite*), explorent, sondent, creusent, excavent la Terre sainte. Ils n'ont qu'un but : prouver *par le terrain*, quitte à devoir mettre toute la Terre sainte sens dessus dessous, que la Bible a dit vrai.

Bien que cette archéologie biblique (« La pioche dans une main, la Bible dans l'autre… ») ait toujours des pratiquants, elle n'est plus considérée comme une science objective dans la mesure où ses recherches sont gouvernées par ce qui est dit dans la Bible. L'archéologie moderne, à l'inverse, part du terrain et non pas du livre, et ne se soucie nullement que ses trouvailles confirment ou infirment le texte biblique. Au point que les auteurs de *La Bible dévoilée* en arrivent à contester toute historicité aux récits bibliques. Ils font partie de ce club de plus en plus large des « minimalistes » pour qui la longue et sanglante histoire de la conquête de Canaan (la Terre promise) serait pure fiction, ainsi d'ailleurs que l'épisode de l'Exode, tandis que le grand et mirifique Salomon* n'aurait été qu'un roitelet couvert de poussière et le roi David* un mauvais garçon. Tous deux auraient régné sur un peuple de cultivateurs rugueux et de bergers pauvres et analphabètes. Et Jérusalem*, loin d'être la cité prestigieuse que vante la Bible, aurait, au plus haut de sa splendeur, sur une maigrelette superficie d'à peine soixante hectares, « ressemblé à n'importe quelle bourgade du Moyen-Orient […] avec son bazar et ses masures, entassés à l'ouest et au sud d'un palais royal de fort modestes dimensions… ». Et Finkelstein et Silberman de préciser leur pensée : « La saga historique que nous conte la Bible – depuis la rencontre entre Dieu et Abraham* […] – ne doit rien à une quelconque révélation miraculeuse ; elle est le brillant produit de l'imagination humaine. »

Des fouilles sur les hautes terres de Canaan font apparaître qu'il existait déjà, à partir de l'an 1200 avant notre ère, de petites communautés de nomades* qui s'y seraient sédentarisées, en privilégiant la partie nord de Canaan (ce sera le royaume d'Israël*) par rapport à la partie sud plus aride, plus isolée (le royaume de Juda). Parallèlement, on ne trouve aucune trace, aucun vestige des grandes batailles (Jéricho, Aï, Gabaon, Mérom…) dont se rengorge la Bible. Pour l'archéologue, le doute n'est donc pas permis : les premiers Israélites ne seraient pas ces quelque deux millions (en comptant femmes, enfants et vieillards) d'Hébreux en rupture d'Égypte* qui, emmenés par Josué*, capitaine héroïque, formidable chef de guerre, auraient déboulé sur Canaan et volé de victoire en victoire en massacrant tout ce qui s'opposait à leur avancée : en fait de conquérants sanguinaires, les Israélites seraient essentiellement de pacifiques Cananéens d'origine indigène.

Il n'était d'ailleurs pas besoin d'attendre le verdict des archéologues pour deviner que le passage où le soleil et la lune suspendent leur course dans le ciel* jusqu'à ce que Yahvé* finisse d'écrabouiller les ennemis des Israélites sous un déluge de pierres énormes (Jos 10, 12-13) devait beaucoup à l'imagination de son (ou ses) auteur(s)…

Face à Finkelstein, une petite bonne femme rieuse, blonde, poupine, dodue, fait front. Son nom : Eilat Mazar, archéologue israélienne. En 1997, elle publie un article en forme de défi : elle a la conviction que Jérusalem a bel et bien été la capitale de David* et qu'il y a bâti un formidable palais. « Si certains, écrit Eilat Mazar, pensent que mon hypothèse est trop spéculative, je propose de la mettre à l'épreuve à la manière dont les archéologues vérifient leurs théories : en procédant à des fouilles. » Après huit années de démarches et de patience, elle peut enfin ouvrir son chantier. Et là où elle l'avait prévu, elle met au jour une section de mur (trente mètres de muraille, ça n'est pas rien) qui témoigne que se dressait là un bâtiment de grande dimension. La découverte de ce mur s'accompagne de trouvailles de tessons de poterie du XIe siècle av. J.-C., ce qui n'est pas anodin si l'on se réfère au texte biblique qui date justement de la fin du XIe siècle la construction par David* d'un

palais de type phénicien.

À quoi Israel Finkelstein – qui se refuse à admettre que David, qui n'était selon lui qu'un petit monarque insignifiant, ait pu bâtir une quelconque construction d'importance – rétorque qu'Eilat Mazar a daté ses fragments de poterie du XIe siècle tout simplement parce qu'elle rêvait qu'il en fût ainsi. De plus, il semble qu'aucune datation au carbone 14 n'ait encore été effectuée, alors que cette méthode aurait sans doute permis de lever l'ambiguïté.

D'un autre côté, les chronologies établies par Israel Finkelstein sont fortement contestées dans la communauté archéologique…

Alors, qui a raison ? À ce stade des fouilles et de leur exploitation (y compris médiatique), il est difficile de donner raison à un camp contre l'autre.

On doit reconnaître que la méthode Finkelstein/Silberman, qui consiste à laisser parler la science pure et dure avant de s'abandonner à l'envoûtement du chant biblique, est sans doute la plus sage. À condition toutefois de ne pas faire dire à l'archéologie ce qui n'est pas de son domaine. Que les récits concernant l'histoire d'Israël aient été, comme l'affirment Finkelstein et Silberman, rassemblés et « cousus » au VIe siècle avant notre ère à la demande du roi Josias, réformateur politique et religieux qui entendait donner à son peuple une identité fondée sur un passé glorieux, ne signifie pas que ces récits aient été inventés *ex nihilo*. Sans doute la « mise en forme » des religions – je parle de celles qui ont changé le monde – impose-t-elle sa part de « mise en scène ». Donc une dose de maquillage, de fabulation, mais aussi un fond incontournable d'authenticité. Si Hâpy, le dieu du Nil dans l'Égypte ancienne, n'avait aucune existence réelle, la crue du fleuve, dont il était le symbole et le régulateur, conditionnait bel et bien la survie du peuple.

En 1894, Pierre Loti* écrivait : « Nous sentons, derrière nous, remonter l'abîme des temps bibliques, à la lueur du jour finissant. » Admettons que cet abîme ait sa part d'insondable – sans pour autant nous interdire d'y lancer des cailloux pour tenter d'en calculer la profondeur…

1- Les astérisques renvoient aux entrées correspondantes.

2- Commentaire d'un texte biblique, parfois empreint de merveilleux.

Babylone

Au cœur d'une plaine de sables jaunes et de boues grises, arrosée par l'Euphrate, rafraîchie (et en partie nourrie) par une palmeraie irriguée selon un système de vis hydrauliques que même les Égyptiens, pourtant imbattables en la matière, n'avaient pas imaginé, la Babylone du VI^e^ siècle av. J.-C. était plus grande que le Paris d'Henri IV. Protégée par des douves, ceinte de murailles défendues par deux cent cinquante tours de guet et percées de portes de bronze (emporté par son enthousiasme, Hérodote, père des historiens et des explorateurs, en a compté cent ; mais il ne devait guère y en avoir plus de huit ou neuf, dont la principale, la porte d'Ishtar, recouverte de briques à la glaçure bleu cobalt, ornée de dragons et de taureaux, était d'une extraordinaire splendeur), la cité monumentale abritait une telle densité de population que l'habitat s'était en partie développé à la verticale et que les « immeubles » de quatre ou cinq étages n'étaient pas rares.

Ces hautes maisons faisant obstacle à la lumière du soleil, ces rues encaissées et tortueuses où stagnaient comme un brouillard les fumées grasses des échoppes et des ateliers, ce grouillement humain avec ses excès et ses

violences inévitables, tout cela conférait à Babylone la réputation d'une ville à la fois fascinante et sulfureuse.

Hérodote raconte qu'une loi obligeait toutes les femmes à se livrer à la prostitution au moins une fois dans leur vie. Prostitution d'autant mieux considérée que la déesse Ishtar elle-même avait un temple* spécifique où elle était adorée comme patronne et protectrice des prostituées. Ce détail suffit-il à justifier que la Bible* ait fait de Babylone la Grande Prostituée alliée de l'Antéchrist dont parle l'Apocalypse* (Ap 17) ? Certes non, et d'autant moins que les Chaldéens (autre nom des Babyloniens) avaient des règles morales assez strictes. Ce qui ne veut pas dire qu'ils les aient pratiquées. Mais avant d'être un lieu de perversité, la cité était un centre intellectuel et spirituel, et l'un des plus importants de l'époque. Les cerveaux qu'elle rassemblait formaient une véritable encyclopédie vivante d'à peu près toutes les connaissances du temps. On y trouvait les scribes qui étaient seuls à savoir manier l'écriture très complexe inventée par les Sumériens plus de trois mille ans auparavant, les lettrés tenant le registre des lois, des savoirs et des échanges commerciaux, les savants astrologues et astronomes, les prêtres-médecins qui traitaient les malades à la fois par la magie et par la pharmacopée (ils disposaient d'environ cinq cents remèdes), voire par la chirurgie.

Babylone battait aussi des records dans le domaine religieux : ses temples, chapelles et autels dédiés à une multitude de dieux, se comptaient par centaines, même si le clergé avait fait de Mardouk le dieu majeur de la cité, le souverain de tous les autres divinités. C'était bien la ville du paganisme triomphant.

Or Jean Bottéro, qui fut l'un des grands spécialistes des religions sémitiques, affirme, et il n'est pas le seul, que « c'est là qu'ont puisé les Israélites auteurs de la Bible… ».

En – 586, après un siège de dix-huit mois, Jérusalem* tombe en effet aux mains de Nabuchodonosor II. La ville mise à sac, le Temple pillé et incendié, le roi de Juda, Sédécias, choisit alors la fuite. Mais il est repris dans les environs de Jéricho et ramené devant Nabuchodonosor. Lequel, après avoir forcé Sédécias à assister à la mise à mort de ses fils, lui crève les yeux et l'emmène en exil* à Babylone. Avec le souverain mutilé sont également déportées les élites du royaume : dix mille notables et leur famille, ce n'est pas rien ! Ne restent dans le royaume de Juda, avec pour horizon les ruines longtemps fumantes de Jérusalem, que quelques modestes cultivateurs, vignerons et petits artisans.

On se fait souvent une idée fausse de cet exil. Le (très long) séjour des Israélites en Mésopotamie ne fut pas aussi calamiteux qu'ils le redoutaient, du moins pour ceux qui firent contre mauvaise fortune bon cœur et mirent en pratique les paroles du prophète Jérémie : « Bâtissez des maisons et habitez-les, plantez des jardins et mangez leurs fruits… Cherchez la paix de la ville où je vous ai fait déporter, et priez Yahvé pour elle, car sa paix sera votre paix »

(Jr 29, 5-7).

Les jardins* préconisés par Jérémie ne sont pas les illustres jardins suspendus de Babylone, chef-d'œuvre botanique et architectural que Nabuchodonosor II aurait fait aménager pour rappeler à son épouse Amytis, fille du roi des Mèdes, la végétation des montagnes de son pays d'origine. Certes, les dates concordent, et les prisonniers juifs auraient pu apporter la compétence et la main-d'œuvre nécessaires à une pareille entreprise. Mais aucun historien ni voyageur dignes de confiance – pas même Hérodote – n'a rapporté avoir vu ces jardins qui ne devaient pourtant pas passer inaperçus puisqu'ils constituaient une des sept merveilles du monde. Réputés présenter plusieurs étages en terrasses, de larges voûtes et de forts piliers en brique, accessibles grâce à un monumental escalier de marbre, ils auraient dû laisser des vestiges plus concluants que ceux découverts lors des fouilles. Les archéologues ont tendance à penser que ces jardins ont existé, mais qu'ils se situaient plutôt à Ninive (aujourd'hui Mosul).

Les « déportés » s'installèrent donc dans leur nouvelle vie, s'intégrant du mieux qu'ils pouvaient – et ce mieux dépassa souvent leurs espérances : des tablettes font état de familles juives s'enrichissant de façon spectaculaire à la suite d'affaires rondement menées. Pour nombre d'exilés, le cauchemar fut un beau rêve.

Pourtant le véritable trésor de Babylone, ce n'était pas son or : c'étaient ses légendes.

En effet, de plus en plus nombreux sont les historiens biblistes qui, à l'exemple de Finkelstein et de Silberman (voir Archéologie), pensent que les livres les plus fondateurs de la Bible, ceux qui fixent l'Histoire et les lois d'Israël*, ont été révisés et récrits à cette période de grande humiliation, ou peu de temps après, dans un but politique : au milieu de la tourmente qui risquait de faire voler en éclats l'identité nationale, il fallait revisiter les événements passés pour leur donner la grandeur et la cohérence qui aideraient le peuple dérouté (au propre comme au figuré) à comprendre, à déchiffrer, et donc à supporter les désastres présents. Dieu ne pouvant s'être trompé, et encore moins mentir, il fallait faire coïncider la tragique réalité – destruction du Temple et perte de Jérusalem, dispersion, exil, soumission à un roi étranger, situation d'esclavage, etc. – avec la promesse faite à son peuple par l'Éternel.

Pour nourrir leur inspiration, les rédacteurs – ou plus exactement les rewriters – de la Bible ont infusé dans leurs textes des éléments issus des plus beaux mythes babyloniens, tels le *Poème de la Création* (*Enuma Elish*) qui raconte comment le dieu Mardouk fit le monde, ou la formidable *Épopée de Gilgamesh* où l'on trouve la description d'un déluge* dont les analogies avec celui de la Bible sont aveuglantes. Sans oublier tout ce que le récit de la captivité en Égypte* et de l'Exode dans le désert* doit à l'expérience de l'exil à Babylone – cet emprunt expliquerait en tout cas pourquoi on n'a retrouvé, dans le désert du Sinaï, aucune trace des quarante années de campement et

d'errance d'une immense troupe estimée à deux millions d'individus…

On reconnaît là la confrontation entre une Bible supposée dire l'Histoire, et qu'on a du mal à croire, et une histoire qui prétend expliquer – mais aussi ébranler, bousculer – la Bible, et qu'on a du mal à aimer. Mais peut-être la Bible doit-elle se lire en vision stéréoscopique : le regard de la raison d'un côté, le regard de la foi de l'autre. Alors, et alors seulement, se révèle tout son relief.

Comme le rappelle Claude Lévi-Strauss dans sa réflexion sur les mythes et le structuralisme, « ce ne sont pas les vérités* symboliques ou historiques qui donnent aux mythes leur importance, mais ce qu'ils nous dévoilent sur la pensée humaine ».

Barabbas

Porté par le tollé, le tapage, le tumulte d'une ville en ébullition – et de l'ébullition à la révolte, il n'y a pas long –, il fut choisi par les habitants de Jérusalem* pour être gracié à la place de Jésus*, au prétexte que c'était la tradition de libérer un condamné à l'époque de la Pâque. Pour l'historien, le problème est qu'on ne trouve nulle part trace d'un tel usage. Ce qui fait peser l'ombre d'un doute sur l'historicité du sieur Barabbas. À moins que Ponce Pilate n'ait inventé cette prétendue coutume pour se dépêtrer d'une situation où il se sentait mal à l'aise : en offrant au peuple le choix entre Jésus de Nazareth accusé d'être religieusement incorrect, ce dont Pilate n'a que faire, et Jésus Barabbas (oui, ils ont le même prénom) au pedigree chargé de sang, le procurateur romain est sûr de la réponse : les Juifs sauveront le Nazaréen. Soulagement pour Pilate qui a épousé une femme d'origine gauloise, et donc superstitieuse en diable, laquelle l'a prévenu qu'il attirerait le malheur sur lui s'il condamnait à mort l'homme de Nazareth.

Sauf que le peuple, conditionné par des membres du Sanhédrin qui noyautent la foule et l'incitent à perdre Jésus, demande, réclame, exige la grâce de Barabbas.

On ne sait pas vraiment qui fut Barabbas. D'après les évangélistes Marc et Luc, il aurait tué une ou plusieurs personnes lors d'une émeute à laquelle il participait comme résistant juif à l'occupation romaine, ce qui pourrait en partie justifier sa violence. Selon l'apôtre Jean, c'était un bandit.

En fait, dans l'affaire Barabbas, le plus intéressant n'est pas tant l'homme qu'il est que l'homme qu'il va être *après*. Un très beau roman du prix Nobel suédois Pär Lagerkvist, intitulé sobrement *Barabbas*, scrute l'avenir du bandit miraculé. Roman qui fit l'admiration d'André Gide (« C'est bien là le tour de force de Lagerkvist, de s'être maintenu sans défaillance sur cette corde raide tendue à travers les Ténèbres, entre le monde réel et le monde de la foi… »), et dont s'inspira Richard Fleischer pour son péplum*

éponyme (et plutôt réussi) où Anthony Quinn campe un Barabbas inquiet, indécis, « hanté par la personnalité écrasante de cet homme mort à sa place, note avec beaucoup de pertinence le critique Denis Brusseaux, qui ajoute : Barabbas, c'est l'Homme dans toutes ses contradictions, incapable de choisir entre son matérialisme et son envie, confuse, de croire ».

Ô Barabbas, notre frère…

Mais le vrai, le beau, le grand mystère de Barabbas, c'est son nom : tout incite à penser qu'il s'appelait en réalité Jésus Bar-Abbas, ce qui veut dire Jésus Fils du Père. Ce qui est très précisément le nom sous lequel le Christ aime à se faire reconnaître. Rien que pour cette coïncidence – qui certainement n'en est pas une – il fallait sauver le bandit Barabbas.

Béatitudes

Le Paradis*, c'est comme midi : chacun le voit à sa porte. Dans son *Dictionnaire amoureux de l'Islam*, Malek Chebel rappelle que « le Paradis musulman est une géographie inspirée, presque littéraire, une sorte de promesse infinie. […] Il se définit comme ce jardin large comme le ciel et la terre, […] un éden où coulent les ruisseaux, où les croyants trouveront une eau incorruptible, un lait au goût inaltérable, un vin délicieux, un miel purifié […], des épouses pures appelées houris, et des jeunes gens [appelés] ghilman ». Dans le judaïsme, le Paradis est une notion floue, imprécise. « À l'Éternel ce qui est caché, dit Moïse, à nous et à nos enfants ce qui est dévoilé » (Dt 29, 28). Sous-entendu : s'il existe un paradis, il sera toujours temps de découvrir à quoi il ressemble quand nous en pousserons la porte. Ce qui n'empêche pas certains de s'en faire déjà une petite idée où le délicieux humour juif donne toute sa mesure : « Une tradition, raconte le rabbin Philippe Haddad, décrit le Paradis juif : une maison de bois vétuste, des meubles usés, des ustensiles vieillis, un étudiant penché sur un livre. Quelle différence avec ce monde-ci ? Au Paradis, l'homme comprend enfin ce qu'il lit… ! »

Le chrétien, lui aussi, doit apparemment se contenter de rêver. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père », dit Jésus* (Jn 14, 2) sans détailler davantage, laissant entendre qu'il pourrait s'agir d'un Paradis à la (dé)mesure de chacun, où l'élu jouira de la plénitude d'être et d'aimer qui pourra le mieux dilater son âme et la faire jubiler.

Pour moi, le Paradis a pourtant déjà son ambassade, sa chancellerie sur la terre : une colline de Galilée*, entre Capharnaüm et Tabgha, sur la rive nord du lac de Tibériade. On l'appelle le « mont des Béatitudes ». Ce n'est pas l'endroit le plus éblouissant des terres bibliques, même si la nature y déploie cette luxuriance policée, cette trichromie propre aux paysages galiléens, verts profonds et vernissés, gris en camaïeux argentés, ocres légers comme ceux qui

poudrent les ailes de certains papillons, la lumière y est très belle, avec quelque chose de bleuté dû sans doute à sa réflexion sur les eaux du lac en forme de lyre – je ne suis pas sûr d'apprécier autant l'église octogonale, basalte noir et calcaire blanc, qu'on y a dressée. Mais c'est là que Jésus a prononcé les Béatitudes. Et celles-ci ont quelque chose du Paradis, quelque chose d'indicible qui fait battre le cœur, et qui mouille les yeux, car elles sont la réponse aux aspirations de l'homme à la fois les plus essentielles et les plus utopiques, les plus simples et les plus impossibles à combler. Elles sont le catalogue exact de nos vraies faims, de nos vraies soifs. Si elles ne sont pas le Paradis, elles en sont peut-être la description apéritive la plus juste qui en ait été donnée :

« Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le Royaume des Cieux est à eux.

Heureux les doux, car ils posséderont la terre,

Heureux les affligés, car ils seront consolés.

Heureux les affamés et assoiffés de la justice, car ils seront rassasiés.

Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.

Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.

Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu.

Heureux les persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux.

Heureux êtes-vous quand on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement contre vous toute sorte d'infamie à cause de moi. Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux. »

Bethléem

Si j'avais vécu au temps du Christ, c'est à Capharnaüm que j'aurais installé mes pénates – et j'aurais eu pour voisin Jésus* lui-même, qui fit de cette bourgade le cœur du rayonnement de sa vie publique.

Habiter un port me semble en effet le comble du bien-être terrestre. Même si Capharnaüm n'était alors qu'un modeste havre aux tristounettes maisons de basalte noir, niché au bord d'une prétendue « mer » de Galilée* qui n'était en réalité que le lac de Tibériade, on devait y trouver ce pittoresque grouillement des ports, les enivrantes (pour moi, en tout cas) senteurs du goudron, du bois, du chanvre mouillé, des poissons séchant au soleil.

À défaut de Capharnaüm, j'aurais opté pour Bethléem. Contrairement à celles de Capharnaüm, ses maisons étaient blanches, faites d'une pierre locale qui devenait éblouissante sous le soleil de Judée. Jolie petite ville en vérité, que la Bethléem de l'an zéro et des poussières. Nullement effarouchée par le

désert* de Juda campant à sa porte, la bourgade, perchée à 800 mètres d'altitude, jouissait d'une fertilité surprenante. Encouragés par un climat délicieux, oliviers et figuiers* colonisaient la moindre échancrure entre deux murets pierreux, tandis que les vignes épousaient les plis et replis des vallons.

Est-ce à cause de la douceur du climat sur les collines de Bethléem qu'on y cultivait aussi de bien belles histoires ? L'une d'elles est celle de Ruth, la Moabite. Elle est relatée en quelques pages dans le Livre de Ruth, un de ces jolis textes brefs et incisifs comme des nouvelles – ainsi en est-il du Livre d'Esther* ou de ce chef-d'œuvre qu'est le Cantique des Cantiques* – qui aèrent la Bible* entre les « blockbusters » que sont le Livre de Job*, d'Isaïe ou d'Ézéchiel.

« Au temps du gouvernement des juges, la famine s'étant abattue sur la terre d'Israël, un homme de Bethléem émigra au pays de Moab, accompagné de sa femme et de ses deux fils. La femme [s'appelait] Noémi » (Rt 1, 1-2).

Élimélec, mari de Noémi, mourut. La veuve resta avec ses deux fils, qui épousèrent des femmes moabites. L'une se nommait Orpa, et l'autre Ruth. Au bout d'une dizaine d'années, les fils moururent à leur tour. Plus rien ne la retenant au pays de Moab, Noémi décida de rendre leur pleine liberté à ses brus et de s'en retourner à Bethléem. Orpa sanglota à l'idée de devoir quitter sa belle-mère, mais elle finit par y consentir. Ruth, quant à elle, refusa absolument de se séparer de Noémi : « Où tu iras [lui dit-elle], j'irai. Où tu passeras la nuit, je veux passer la nuit. Désormais, ton peuple est mon peuple, et ton Dieu est mon Dieu. Je veux mourir où tu mourras, et y être ensevelie avec toi » (Rt 1, 16-17).

Les deux femmes reprirent la route de la Judée en direction de Bethléem, où elles arrivèrent au début de la moisson des orges. Les deux pauvres veuves n'ayant même plus de quoi manger, Ruth se résigna à aller dans les orges cueillir les épis oubliés par les moissonneurs. Le hasard voulut qu'elle se trouvât un jour à glaner dans un champ qui appartenait à un homme du nom de Booz, lequel était apparenté au défunt mari de Noémi. Ce Booz était ce qu'on appelle un type bien : ayant remarqué cette jolie femme courbée vers la terre sous le soleil de feu, œuvrant sans repos à récolter les quelques grains que les moissonneurs et les oiseaux négligeaient, Booz s'enquit de savoir qui elle était. Ayant appris la fidélité dont elle faisait preuve envers Noémi, et comment elle avait quitté sa famille et sa terre natale pour un pays et un Dieu inconnus, il ordonna à ses serviteurs non seulement de ne pas chasser Ruth, mais de laisser tomber derrière eux de pleines poignées d'épis afin qu'elle puisse en ramasser à satiété.

Lorsque le temps de la moisson fut échu, Noémi dit à Ruth de se coiffer, de se parfumer, de s'envelopper de son manteau et de s'enfoncer dans la nuit jusqu'à trouver Booz endormi près d'un tas d'orge qu'il aurait vanné : « Alors, petite Ruth, tu ôteras ton vêtement et tu te coucheras près de lui… »

La fin de l'histoire est un conte de fées : se réveillant et découvrant la si docile et si ravissante Ruth endormie tout contre ses pieds pour les lui

réchauffer (les nuits sont parfois très fraîches à 800 mètres d'altitude, et l'Éternel, qui veille à tout, avait dû faire en sorte que cette nuit-ci fût particulièrement froide), Booz décida de la prendre pour épouse. Et comme dans les contes, ils vécurent heureux longtemps et eurent, sinon beaucoup d'enfants, au moins un garçon, Obed, qui fut le père de Jessé, qui lui-même fut rien de moins que le père de David*…

Être la ville natale de David, ce prophète et roi dont le nom apparaît plus de mille fois dans la Bible, ce n'est déjà pas si mal pour un quasi-village, et Bethléem aurait pu en rester là. Mais la bourgade s'appelait aussi Ephrata, ce qui veut dire la féconde, et elle allait justifier (ô combien !) son toponyme associé.

À la fin du VIIIe siècle avant notre ère, Michée, un prophète issu de la classe paysanne, avait clairement désigné Bethléem comme le berceau du futur Messie : « Et toi, Bethléhem Ephrata, petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi Celui qui dominera sur Israël, et dont l'origine remonte aux temps anciens, aux jours de l'éternité » (Mi 5, 1).

Bethléem – *Beit Lehem* – signifie maison du pain. Mais de là à prétendre nourrir l'espérance des hommes à travers les siècles des siècles en se posant comme la ville d'où se lèverait le Messie, l'Oint de Yahvé*, celui à travers qui l'Éternel exercerait son autorité, le vainqueur ultime du combat du Bien et du Mal, il y avait un pas. Ou plutôt, autant de pas que nécessaire pour couvrir les cent treize kilomètres séparant Nazareth de Bethléem.

La lumineuse et douce histoire est connue, mais d'aucuns – et j'en suis – ne se lassent pas de l'entendre répéter : « Or, en ce temps-là, parut un décret de César Auguste pour faire recenser le monde entier. Ce premier recensement eut lieu à l'époque où Quirinius était gouverneur de Syrie. Tous allaient se faire recenser, chacun dans sa propre ville ; Joseph aussi monta de la ville de Nazareth en Galilée à la ville de David qui s'appelle Bethléem en Judée, parce qu'il était de la famille et de la descendance de David, pour se faire recenser avec Marie son épouse, qui était enceinte. Or, pendant qu'ils étaient là, le jour où elle devait accoucher arriva ; elle accoucha de son fils premier-né, l'emmaillota et le déposa dans une mangeoire… » (Lc 2, 1-5).

J’ai été longtemps sans m’intéresser à ce gouverneur Quirinius. J’avais tort. Dans ses *Antiquités judaïques*, l’historien Flavius Josèphe (37-100) écrit : « Quirinius vint aussi dans la Judée, puisqu’elle était annexée à la Syrie, pour recenser les fortunes. […] Après avoir liquidé les biens […] et terminé le recensement, ce qui eut lieu la trente-septième année après la défaite d’Antoine par César à Actium… » Cette double évocation du recensement de Publius Sulpicius Quirinius et de la bataille d’Actium – terrible combat entre plus de cinq cents navires, qui, le 2 septembre de l’an 31 de notre ère, opposa la flotte d’Octave, fils adoptif de César, à celle de Marc Antoine et Cléopâtre – est à la fois précise et précieuse. Car si le recensement de Quirinius, dont Luc affirme qu’il a parfaitement coïncidé avec la naissance du Sauveur, a eu lieu trente-sept ans après Actium, alors le Christ est né en l’an 6 ou 7… après Jésus-Christ ! Bien sûr, Luc a pu se tromper. Mais il est difficile d’imaginer une erreur de cette importance – et plus difficile encore d’admettre qu’elle n’ait pas été repérée, relevée, claironnée haut et fort par les innombrables adversaires du christianisme naissant, et donc rapidement corrigée par les copistes des premiers exemplaires de l’Évangile lucanien.

Mais si Luc est dans le vrai en précisant que Jésus est né pendant le recensement de Quirinius, et si Flavius Josèphe a raison de situer ce recensement trente-sept ans après Actium, comment expliquer que l’année zéro de l’apôtre soit l’année 6 ou 7 de l’historien ? Les explications le plus souvent avancées sont qu’il aurait pu y avoir deux recensements, l’un concernant la province de Syrie et l’autre la Judée, ou que Quirinius aurait à deux reprises gouverné la Syrie (et la Judée) comme *Legatus Augusti pro praetore*…

Au fond, qu’importe ? Cette petite obscurité-là n’est rien à côté du vertigineux et tendre mystère de la Nativité.

Le 29 mars 1894, Pierre Loti*, parti pérégriner en Terre sainte à la recherche de la foi de sa jeunesse, parvient en vue de Bethléem : « Oh ! Bethléem, s'écrie-t-il, il y a une telle magie autour de ce nom que nos yeux se voilent. Je retiens mon cheval parce que je pleure en contemplant l'apparition soudaine, attirante comme une suprême patrie… » Mais plus il approche, et plus il éprouve l'impression « d'une rafale de grêle chassant de son âme un monde de rêves longuement caressés » : Bethléem, sa grotte matricielle, sa crèche adorable, c'est donc cette ville bruyante, malodorante, indifférente, plus acharnée à commercer qu'à prier ? Non seulement Bethléem n'apporte aucune réponse à sa quête – « oh ! nul ne m'entend, nul ne me voit ! » – mais il en repart plus désenchanté que jamais. La certitude atroce du ciel* vide, de la mort débouchant sur le néant, le brûle comme un acide.

Aujourd'hui encore, aujourd'hui surtout, le « syndrome de Loti » guette le visiteur de Bethléem. Ce n'est décidément pas une ville pour Peter Pan : la ville de l'Enfant n'est pas faite pour les âmes aux nostalgies d'enfances. Il faut en effet lâcher tous les chiens de l'imagination pour coudre, fût-ce à très lâches sutures, la ville au songe qu'on s'en faisait. Ce n'est pas dans l'architecture lourde et solennelle des lieux de dévotion que l'on retrouvera la grotte sainte des cartes postales, les odeurs piquantes de la paille, du suint, des laitages, la caverne tout embuée par les haleines de l'âne et du bœuf, le sourire bouleversant de la Vierge encore dolente, déjà reine. On le sait, pourtant : les boutiques de Bethléem ont beau aligner des santons en bois d'olivier, des mangeoires de poupée garnies de *real straw from Bethléem*, la crèche n'est pas d'ici – elle est de Greccio, sur les pentes du mont Lacerone, dans les Appenins, « inventée » là-bas en 1223 par saint François d'Assise qui, pour rappeler la naissance de l'Enfant à Bethléem, avait eu cette inspiration touchante d'en reconstituer la scène dans une grotte de la montagne, utilisant les villageois de Greccio pour interpréter les personnages de la Nativité.

Gavée d'enfants, hantée d'hommes en armes – et quelquefois leurs visages, qui autrement pourraient être très beaux, sont masqués par une cagoule –, parcourue comme à petits frissons par des femmes inquiètes, mais d'autant plus braves et aimantes, taguée de mots de haine et d'amour, défigurée, déchirée, partagée, et que je te tire à hue, et que je te tire à dia, et que finalement je te tire en plein cœur – oh ! ma Bethléem des humiliés, des foudroyés…

Ainsi donc, le berceau du Christ serait devenu cette grande prison surpeuplée ? N'empêche, quand le vent ne lève pas trop l'odeur recuite des bennes à ordures, la prison continue de sentir rudement bon le citron vert, la figue chaude, les pêches, les falafels, l'hummous, les poulets grillés et le shawarma…

Bible

D'après le père Guth, vieux protestant suisse-allemand qui l'habita jusqu'à sa mort, la maison faisant face à notre demeure familiale, juste de l'autre côté de la rue, avait été un relais de poste. Et pas n'importe lequel : s'y arrêta Charlotte Corday, en route pour Paris où elle devait rencontrer Marat dans les circonstances « piquantes » que l'on sait ; et, de fait, j'ai pu voir le registre dudit relais, sur lequel il était inscrit qu'un carafon de vin rouge avait été porté au débit de la belle assassine. Toujours selon le père Guth, une autre particularité de cette maison était la présence d'un trésor dissimulé quelque part dans ses murs.

Ni le fantôme de la petite Charlotte, ni le spectre d'un trésor n'influèrent sur la décision que prit mon père, à la mort de monsieur Guth, d'acheter la maison de ce dernier – laquelle lui parut simplement un prolongement idéal de la propriété familiale.

Toutefois, l'hypothèse du passage de la demoiselle Corday dans notre village s'étant révélée historiquement fondée, mon père ne tarda pas à se demander si, par extraordinaire, l'histoire du trésor n'aurait pas, elle aussi, quelque chance d'être authentique. Alors, avant que les corps de métier ne prissent possession de la maison pour une révision complète, il en scruta les planchers, sonda les murs, ausculta les conduits de cheminée, rasa clapier et poulailler, retourna le potager, etc. Mais au lieu du trésor espéré, ce grand chambardement n'apporta que des désillusions : une source glougloutait sous le parquet du salon, la cheminée principale était lézardée, les murs gorgés de salpêtre, et les poutres rongées à cœur par des générations de termites.

La guérison de la maison prit beaucoup plus de temps – et d'argent – que prévu. Ah ! soupirait mon père, quel dommage que le trésor du brave père Guth n'ait existé que dans son imagination ! Un jour, pourtant, notre attention fut attirée par une étroite fenêtre qui s'ouvrait tout en haut du mur pignon. Elle n'avait rien de remarquable, sinon qu'elle ne correspondait à aucune pièce connue de la maison. Si haut perchée, elle ne pouvait éclairer qu'une mansarde ou un petit grenier dont, pour une raison ou pour une autre, l'accès avait été muré. Nous en déduisîmes que cette pièce condamnée ne pouvait être que la chambre où était entreposé le trésor du père Guth…

Il fut décidé d'investir séance tenante dans l'achat d'une échelle assez haute pour grimper jusqu'à la fenêtre (seul moyen d'y accéder), d'un diamant de vitrier pour découper le carreau (le seul mot de diamant nous mettant l'eau à la bouche) et d'une poulie pour redescendre notre butin.

Il ne restait plus qu'à attendre le mitan d'une nuit sans lune, car nous jugions plus prudent d'extraire notre trésor sans le claironner *urbi et orbi*.

Missionné pour être le premier à escalader l'échelle et à jeter un coup d'œil à l'intérieur, j'attendis que les ténèbres complices recouvrent la terre (ou du moins cette partie d'icelle qui s'appelait encore la Seine-et-Oise), et je m'élevai fébrilement le long du mur pignon. Arrivé là-haut, je braquai ma lampe torche à travers le carreau. Bien qu'assourdi par les innombrables toiles d'araignées qui s'étaient accumulées contre le vitrage, le rayon lumineux

révéla, sur le plancher fait de grosses planches engluées de déjections d'oiseaux, la présence d'un objet qui semblait échappé d'un rêve de petit garçon nourri de romans d'aventures : un coffre en bois sombre, clouté, au couvercle bombé, muni de trois imposantes serrures frontales.

— Hourra, criai-je, trésor en vue !

— Moins fort, rugit mon père, tu vas ameuter tout le village. Ça a l'air de quoi, ce trésor ?

— D'un coffre bourré de doublons, papa. Ou de pierres précieuses. Ou peut-être les deux.

Bien entendu, manié par moi, le diamant refusa de découper la vitre (ce qui nous renforça, mon père et moi, dans l'idée qu'un trésor aussi bien protégé devait être vraiment magnifique) et je dus briser le carreau à coups de pied. Après quoi, sous le regard réprobateur de quelques oiseaux nichés dans les anfractuosités de la charpente, je me frayai un chemin à travers les toiles d'araignées jusqu'à tomber à genoux devant le coffre – car il méritait bien qu'on s'agenouillât devant lui, ce bougre-là : il était vraiment énorme, et surtout si lourd que je ne réussis même pas à le soulever.

— Je vois ce que c'est, devina mon père, il n'y a là-dedans ni doublons ni bijoux, mais des lingots d'or. Remarque, je préfère : c'est plus facile à négocier.

Devant l'impossibilité de faire descendre le coffre par le moyen de la poulie, je résolus de l'ouvrir sur place. Je riais tout seul à l'idée que j'allais ensuite devoir, au sens propre du mot, jeter tout cet or par la fenêtre…

Dévorées par la rouille, les trois serrures ne résistèrent pas aux coups de burin que je leur infligeai. Et je pus alors soulever le couvercle bombé et contempler enfin le légendaire magot du père Guth : il consistait en une centaine de grosses bibles protestantes, toutes en allemand, que le coffre en bois avait protégées des attaques des rongeurs.

Un inestimable trésor pour ce luthérien convaincu qu'avait été monsieur Guth. Et il avait raison, l'excellent homme : la Bible *est* un trésor.

Comme tous les trésors, elle réveille nos instincts comptables. On sait aujourd'hui qu'il fallut environ 50 auteurs travaillant sur près de 1 300 ans pour en rédiger les 1 189 chapitres ; traduite en 2 303 langues et dialectes, on en vend chaque année près de 50 millions à travers le monde – un demi-milliard si l'on tient compte de sa diffusion par extraits. À elle, tous les superlatifs : elle est le livre le plus vendu, le plus lu, le plus répandu à la surface de la terre (bien que d'aucuns prétendent que le catalogue Ikea la surpasse désormais grâce à ses 160 millions d'exemplaires annuels…), le plus offert en cadeau, celui qui a bénéficié du plus grand nombre de traductions*, elle est le plus gros livre commercialisé sous le plus petit volume – l'imprimerie d'Oxford, qui à une époque publiait à elle seule 90 éditions différentes de la Bible, réussit l'exploit d'en fabriquer une, *The Mite Bible*, dont les 876 pages et 24 gravures hors texte tenaient sur moins de 5 × 3 × 1 centimètres (elle était d'ailleurs vendue avec une loupe de

2 millimètres d'épaisseur, faute de quoi elle eût été à peu près illisible), et dont le poids n'excédait pas 16 grammes ; *The Mite Bible* est aujourd'hui dépassée : des experts du Technion's Russel Berrie Nanotechnology Institute ont en effet réussi à transcrire 300 000 mots de la Torah* sur une surface de 0,5 millimètre carré de silicium recouvert d'une couche d'or.

J'ai pu admirer à l'université d'Uppsala, en Suède, une des plus précieuses bibles qui soient, la célèbre Bible d'Argent, ou *Codex Argenteus*, qui contient les Évangiles* écrits à l'encre d'argent sur des feuilles d'un parchemin teint avec la pourpre du murex. Comble de raffinement : des lettres d'or enluminent les trois premières lignes de chaque Évangile. La Bible d'Argent est aussi un trésor linguistique : traduite au VIe siècle d'une bible établie par l'évêque Wulfila (311-383), elle est rédigée en langue gothe, la plus ancienne des langues germaniques, disparue au VIIe siècle.

Si les bibles de monsieur Guth ne méritaient évidemment pas d'être conservées dans une université, on ne savait pas trop quel sort leur réserver. Mon père ne croyait pas en Dieu, mais il avait cru très fort au trésor de monsieur Guth ; à cause de ces minutes de foi et d'espérance (eh bien, oui, c'est ce qu'il avait éprouvé tandis que je lui criais mes « hourra ! »), il ne pouvait se retenir d'éprouver une sorte de respect pour ces volumes noirâtres qui exhalaient, quand on les ouvrait, des remugles de papier humide, de vieux cuir, de chandelle de suif. Il finit par les porter à un marchand de livres anciens qui les lui acheta au poids. Il m'est arrivé une ou deux fois de retrouver une de ces bibles chez un bouquiniste des quais de la Seine. Me remonte alors en mémoire le souvenir épatant de la nuit de Seine-et-Oise, cette nuit sans lune qui avait fait de moi un émule du jeune Jim Hawkins découvrant, dans le coffre du pirate Billy Bones, la carte indiquant la cachette du trésor du capitaine Flint. Parce que ma bible à moi, en ce temps-là, c'était *L'Île au trésor* de Stevenson…

Bible belt

Cette bible-là sent le maïs grillé, le T-bone steack, la sauce barbecue, le cheese-cake et le café (très, très) allongé. *Bible belt*, « ceinture biblique », est une appellation datant des années 1920, et dont on attribue l'invention au journaliste satirique H. L. Mencken. Initialement donnée au Sud et aux plaines du Middle West tenus pour être les champions du fondamentalisme protestant, la formule s'est élargie à l'ensemble du monde rural conservateur.

La Bible* a été, et continue d'être, la référence d'une part importante de la société américaine, et de la quasi-totalité des *rednecks* (les « cous rouges », surnom donné aux fermiers et assimilés). Et ça ne date pas d'hier, comme pourraient le confirmer, si l'Éternel n'avait pas limité leur vocabulaire aux gloussements, les quelque 45 millions de ces autres « cous rouges » que sont

les dindes que l'on rôtit chaque année pour célébrer le *Thanksgiving Day*, jour où l'on remercie le Seigneur d'avoir protégé les Puritains débarqués en 1620 dans la baie de Cape Cod.

Ces protestants très pieux (cent deux hommes, femmes et enfants, entassés à bord du *Mayflower*, un navire de moins de trente mètres de long !) qui affrontèrent les périls d'une traversée de l'Atlantique pour échapper à l'intransigeance religieuse du roi d'Angleterre Jacques Ier, voyaient dans leur périple une réplique de l'Exode biblique. Dans les premières colonies qu'ils établirent sur les terres encore vierges du futur Massachusetts, il n'y avait d'ailleurs que la Bible pour code légal. Et des siècles après la traversée du *Mayflower*, les nouveaux immigrants gardaient encore la conviction qu'ils vivaient une épopée comparable à celle des Hébreux marchant vers la Terre promise. Michel Tournier le montre parfaitement dans son roman *Éléazar, la source et le buisson*, qui décrit l'exode d'un pasteur et de sa famille fuyant l'Irlande affamée (l'action se passe en 1845, lors de la crise de la pomme de terre) pour gagner la Californie : Éléazar trouve le sens de sa vie lorsqu'il comprend que son destin est comparable à celui de Moïse*. Pétris de biblisme, lui et les siens ne peuvent que se sentir en osmose avec cette Amérique dont, dix ans plus tôt, Tocqueville notait que « les références à la Bible [font] partie du langage courant dans toutes les classes de la société ».

Le coton (du Sud) et le maïs (du Middle West) ne sont donc pas seuls à s'épanouir dans la *Bible belt* : on y cultive aussi, et sous forme de culture intensive, l'alliance avec Dieu telle qu'elle figure dans la devise des États-Unis : *In God we trust*, c'est-à-dire : en Dieu nous mettons notre confiance, ce qui est le fondement même du judaïsme et le leitmotiv de la Bible.

Le premier projet de sceau officiel de la jeune Amérique (soutenu notamment par Benjamin Franklin) représentait les Hébreux traversant la mer Rouge avec l'affirmation que « la résistance aux tyrans est une obéissance à Dieu ». Si grand était l'engouement pour tout ce qui était hébraïque que des membres du Congrès allèrent jusqu'à proposer l'interdiction pure et simple de l'anglais et son remplacement par l'hébreu. La motion échoua, ce qui n'empêcha pas que des cours dispensés dans des universités parmi les plus réputées (Yale, Princeton, Columbia, etc.) fussent donnés en hébreu*, de même que c'est aussi l'hébreu que choisissaient certains étudiants* pour prononcer leur allocution de fin d'études.

Ici, dans la « ceinture », il fait bible comme ailleurs il fait beau. Pour le *redneck* d'aujourd'hui, le cliquetis de sa vieille éolienne à ailettes évoque irrésistiblement le bruit de castagnettes des branches de palmiers de Terre sainte, les nuées de poussière (*dust bowls*) capables d'ensevelir de vastes territoires agricoles font penser aux vents de sable du Néguev, les granges qui pointent au-dessus des maïs ont la blancheur mate et sèche des petites maisons nazaréennes, et le panneau décoloré par le jeu des pluies et du soleil, qui accueille le voyageur à l'orée de tel ou tel village du Tennessee ou de Pennsylvanie, ne fait pas la réclame pour une marque de bière mais pour les Dix Commandements – en commençant d'ailleurs curieusement par « D'adultère tu ne commettras point ».

Quelques fausses notes viennent évidemment troubler le cantique de la *Bible belt*. La pire étant que le Texas, qui s'enorgueillit d'être une des plus authentiques « boucles » de la « ceinture biblique », soit aussi l'État le plus acharné à prononcer et à appliquer la peine de mort.

Si l'Esprit de Dieu visite la *Belt*, je doute que ce soit pour assister à l'exécution d'un condamné qui va mourir les bras en croix (pas de clous dans les poignets, mais les aiguilles d'une perfusion létale dans chaque bras – ce que l'homme appelle s'améliorer…), ou à l'élection d'une *Miss Bible belt* choisie chaque année parmi les plus jolies des demoiselles *rednecks* – non, je l'imagine plutôt planant au-dessus de ces champs de maïs où les fermiers tracent d'immenses labyrinthes reproduisant, sur de vastes surfaces de cinq à dix hectares, les visages de Barack Obama, d'Oprah Winfrey, de John Wayne,

ou la bouille de Charlie Brown, ou la silhouette de Muhammad Ali en train de boxer.

Tout cela n'est visible que du ciel* – par Dieu, donc, par ses anges* et par ses saints, et accessoirement par les pilotes qui, à bord de leurs vieux biplans, épandent des pesticides sur la *Bible belt*.

Bible du Diable

De même que Satan* a ses *Évangiles du Diable*, publiés en 1964 par l'écrivain et folkloriste Claude Seignolle qui avait pour ce faire dressé le catalogue des faits et gestes du Malin dans la France paysanne, le Diable a sa Bible*. Elle date du XIIIe siècle, et il n'en existe qu'un seul exemplaire – mais quel exemplaire ! Également connu sous le nom de *Codex Gigas*, son manuscrit, l'un des plus grands du monde, mesure 92 × 50 × 22 centimètres, et pèse 75 kilos. La fabrication de ses 312 feuilles de parchemin (soit 624 pages) a requis l'emploi de 160 peaux d'ânes. Au Moyen Âge, on n'hésitait pas à comparer la Bible du Diable aux sept merveilles du monde.

Si Seignolle consacra vingt-cinq ans de sa vie à recenser pour ses *Évangiles du Diable* des milliers de récits démoniaques appartenant au fonds inépuisable du folklore français, l'énorme Bible du Diable, qui contient – entre autres – plusieurs ouvrages dont la Vulgate (la Bible en latin), les *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe et des traités savants et ésotériques, aurait, elle, été écrite, enluminée, illustrée en une seule nuit…

Son copiste était un moine du monastère bénédictin de Podlažice, en Bohême. Ayant gravement manqué à la Règle, le religieux avait été condamné à être emmuré vivant. Pour échapper à cette mort atroce, il s'était engagé à composer, en l'espace d'une seule nuit, un livre tout à la gloire de son monastère, qui recenserait toutes les connaissances des hommes. Mais au milieu de la nuit, il lui apparut clairement qu'il ne viendrait jamais à bout d'un tel challenge. Du moins, pas tout seul. Il proposa alors au Diable de lui vendre son âme en échange d'un sérieux coup de main. Satan accepta le marché, et, avant qu'il fît jour, il avait achevé de calligraphier l'énorme ouvrage. Éperdu de soulagement (même s'il était assuré désormais d'aller en enfer), le moine tint à manifester sa gratitude envers Satan en dessinant et en enluminant le portrait de celui-ci sur une page entière, et en l'incluant dans cette Bible à laquelle le Prince des Ténèbres avait si bien collaboré. C'est à cette image satanique que la Bible de Podlažice doit son appellation de Bible du Diable. Sa présence dans le livre saint n'a jamais pu être expliquée autrement…

Biblia pauperum (Bible des pauvres)

Il existe aujourd'hui des bibles *low cost*. « La Bible* pour le prix d'un café ! » proclame la Société biblique de Genève qui vend la sienne dans les grandes surfaces pour 1,50 euro.

Autrefois, une bible était un objet qui, selon la façon dont elle était imprimée, illustrée, et surtout reliée, pouvait en dire long sur le rang social et la piété de celui qui la possédait. Doit-on en déduire que la fameuse *Biblia pauperum* – Bible des pauvres –, apparue à la fin du Moyen Âge, fut une bible au rabais ? Certes non, même si son impression présentait un aspect plutôt fruste – on gravait texte et illustrations sur un bloc de bois, on badigeonnait d'encre, et on appuyait là-dessus une feuille de papier. Système basique, qui coûtait évidemment moins cher que l'impression avec des caractères en plomb mise au point par Gutenberg.

En fait, ce qui démarquait la Bible des pauvres des autres bibles, c'était d'abord son concept. Pour un ouvrage du XVe siècle, elle était en effet furieusement originale : écrite le plus souvent en langue vernaculaire, elle comportait au moins autant (sinon davantage) d'illustrations que de texte, ce dernier pouvant être condensé en quelques mots qui sortaient de la bouche des personnages de l'illustration, exactement comme les « bulles » d'une BD. Tout cela parce qu'elle se voulait un ouvrage d'enseignement avant que d'être un livre de dévotion : ses nombreuses images* particulièrement « parlantes » étaient en effet destinées à aider ceux qui ne savaient pas lire à comprendre néanmoins les grandes lignes de l'Histoire sainte*.

Les pauvres auxquels s'adressait la *Biblia pauperum* n'étaient donc pas ceux qui n'étaient pas assez fortunés pour acquérir une bible, mais ceux qui n'avaient pas reçu assez d'instruction pour la lire. Les analphabètes ne sont pas tout à fait les pauvres en esprit auxquels les Béatitudes* promettent le Royaume des Cieux, mais ils s'en approchent…

Bomberg (Daniel)

Je n'en suis pas à imaginer, sous le clapotis des vaguelettes léchant la Cad'Oro, le grincement de la vis en bois d'une antique presse à bras, ni à traquer, derrière le subtil parfum des glycines frôlant les eaux du Grand Canal, la réminiscence de l'odeur de lin et de suie d'épineux des anciennes encres grasses. Mais le fait est : une de mes innombrables raisons d'aimer (que dis-je, aimer ! le mot juste est adorer) Venise, c'est l'imprimerie.

Non seulement c'est à Venise que les frères Wendelin de Spire, puis le Français Nicolas Jenson, mirent au point le caractère romain pour remplacer le gothique que sa rigidité et sa compression rendaient difficile à lire, mais c'est aussi sur la lagune vénitienne qu'Alde Manuce, le prince des typographes, inventa l'italique.

Et puis encore, la Sérénissime fut la capitale du livre hébraïque imprimé.

Natif d'Anvers, un chrétien, Daniel Bomberg, débarqua à Venise en 1515 pour y assouvir sa double passion de l'imprimerie et de l'hébreu* – qu'il avait appris tout seul. Il se fit appeler Daniel « ben Corniel » Bomberg et installa ses presses à bras (le modèle Gutenberg, inspiré des pressoirs des vignerons) dans le Ghetto. Car c'était l'époque où le Sénat de Venise avait décidé de confiner les Juifs dans le quartier de Cannaregio. Le Ghetto, dont toutes les fenêtres donnant sur la Venise extérieure avaient été aveuglées, était fermé la nuit. Le jour, les Juifs étaient libres d'en sortir à condition d'arborer une rouelle (petite roue) jaune cousue sur la poitrine, rappel des trente deniers qu'avait reçus Judas* pour livrer le Christ, ou de coiffer un chapeau, jaune lui aussi, cette couleur étant alors celle, infamante, de la folie, du crime, du soufre supposé empuantir les brasiers de l'Enfer. Déroger à cette obligation coûtait cher : une forte amende ou un mois de prison – et on n'était jamais assuré de ressortir indemne des cachots vénitiens particulièrement insalubres.

En dépit de ces brimades, les Juifs de Venise ne s'estimaient pas malheureux. Malgré l'exiguïté du Ghetto, ils disposaient de cinq synagogues pour célébrer leur culte. De plus en plus nombreux (tant par les naissances que par l'afflux de nouveaux arrivants), ils augmentaient leur espace vital en bâtissant désormais les logements les uns sur les autres jusqu'à atteindre sept, huit, voire neuf étages. On a parlé d'un « petit Manhattan du Moyen Âge », mais j'y verrais plutôt une sorte de Babylone* recommencée : les langages se mêlaient, les savoirs se croisaient, s'échangeaient, s'enrichissaient, les kabbalistes le disputaient aux gnostiques, lesquels s'affrontaient avec les alchimistes, eux-mêmes en grand palabre avec les talmudistes, et les ruelles encaissées bruissaient d'histoires merveilleuses, de récits secrets comme au temps de l'Exil* où les Juifs avaient découvert les prodigieuses légendes mésopotamiennes sur la Création* du monde ou le déluge selon Gilgamesh*.

Daniel Bomberg se sentait chez lui dans ce monde juif. Il aimait la langue, la culture, la pensée hébraïques. Fondant ses propres caractères selon la recette de Gutenberg (un alliage de plomb, d'étain et d'antimoine), fabriquant lui-même son papier, il imprima en 1517 une Bible* rabbinique – le texte hébreu au centre de la page, accompagné sur le pourtour de commentaires de rabbins qui en dégageaient et éclairaient le sens – qui fait encore autorité. Trois ans plus tard, il s'attela à la première impression de la version complète du Talmud* de Babylone. Un travail si abouti que toutes les éditions qui se succédèrent depuis ont adopté rigoureusement la même numérotation des pages que celle initiée par Bomberg.

Il faut dire que Daniel ben Corniel Bomberg avait su s'entourer des meilleurs ouvriers imprimeurs du Ghetto. Non seulement parce qu'il les payait bien, mais aussi parce qu'il leur avait obtenu un privilège tenu alors pour exorbitant : sur requête de leur cher patron, ils furent en effet les seuls Juifs à être dispensés d'arborer la rouelle ou le chapeau jaunes…

Caïn (et Abel)

Rares sont les mythes qui finissent tellement mal qu'ils laissent tous leurs protagonistes insatisfaits. Même s'agissant de celui de Sisyphe roulant éternellement sa pierre énorme, laquelle, tout aussi éternellement, redévale la pente où il l'avait hissée, Camus dit bien qu'il faut imaginer Sisyphe heureux. Et si le mythe est piloté par une entité douée de pouvoirs d'exception (une divinité, un génie, une fée), alors nul doute que celle-ci jouira d'un happy end – le contraire serait la négation de sa puissance, de sa transcendance.

Rien de tel dans l'histoire de Caïn et Abel, sorte d'immense ratage où il n'y a que des perdants. Abel est tué alors qu'il est l'archétype du jeune homme parfait et qu'il n'a rien fait pour mériter ça. Caïn, son meurtrier, est condamné à errer sans fin de par le monde, tenaillé par sa conscience, et, bien que marqué par Dieu d'un signe destiné à le soustraire à leur colère, traqué par les proches de sa victime. Adam* et Ève*, les parents des deux garçons, déjà traumatisés pour avoir été expulsés du Paradis*, pleurent la mort d'un de leurs enfants et l'exil* de l'autre. Dieu lui-même, enfin, ne peut que constater les dégâts qu'il a provoqués en préférant à celui de Caïn le sacrifice* offert

par Abel. On s'attendait à plus de psychologie de la part de l'Éternel. Sans compter que son choix est diététiquement incorrect : entre la chair animale (*et sa graisse*, précise la Bible*) que fait rissoler Abel, et les végétaux cultivés et récoltés par Caïn, Dieu ne donne pas vraiment le bon exemple aux générations futures en récusant les fruits et légumes au profit de la viande. Je plaisante à peine : faites l'expérience de tester ce récit sur des enfants, et vous constaterez que le choix de Dieu les déconcerte presque autant que la violence de Caïn. Violence explicable – je ne dis pas excusable. Caïn est *visiblement* blessé par l'attitude de Yahvé* : toutes les traductions* de la Genèse parlent du brusque changement survenu dans sa physionomie, de son abattement, de sa profonde tristesse.

Outre l'incontournable épisode de *La Légende des siècles* que Victor Hugo conclut par le célébrissime « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn », ce drame a inspiré à Baudelaire un fulgurant poème de révolte : « Abel et Caïn » (voir *Les Fleurs du mal*), où le poète invite Caïn rien de moins qu'à monter au Ciel* pour prendre la place de Dieu après avoir jeté celui-ci sur la terre, ainsi qu'à John Steinbeck un des plus beaux romans de la littérature américaine : *À l'est d'Éden*, dont Elia Kazan a réalisé le film éponyme avec James Dean dans le rôle de Cal (Caïn, donc), le fils mal-aimé.

Mais le texte le plus fascinant est à mes yeux la pièce *Caïn* que lord Byron, grand connaisseur de la Bible bien qu'incroyant notoire (« On est assez misérables dans cette vie sans y ajouter l'absurdité de parier sur une autre »), publia en 1821. On y voit un Caïn scandalisé parce que Adam et Ève, ses parents, veulent rendre grâce à l'Éternel. Or Caïn estime qu'il n'y a vraiment aucune raison de remercier le Dieu qui, en les chassant du Paradis, les a soumis à la mort. Car Caïn éprouve une peur d'autant plus panique de la mort qu'il ignore à quoi elle ressemble – et comment le saurait-il puisque, à ce jour, personne encore n'était mort ? Pour être infligée par Dieu comme le châtiment des châtiments, il suppose que ce doit être quelque chose (ou quelqu'un, car Caïn l'imagine volontiers sous une forme humaine) d'absolument effroyable. Lucifer apparaît alors au jeune homme et l'entraîne dans un voyage à travers les temps préhistoriques pour lui montrer ce qu'était la Terre avant que Dieu n'ait créé l'homme. Caïn découvre que d'étranges créatures habitaient la planète, les dinosaures par exemple, et qu'elles ont disparu pour laisser la place à d'autres, ce qui prouve que la mort était inscrite à l'ordre du monde bien avant l'existence de l'homme : Dieu est ce genre de Créateur qui se sert autant d'une gomme que d'un crayon. Revenu au présent (*son* présent, c'est-à-dire l'époque de la Genèse), Caïn va alors tuer Abel pour défier le Dieu destructeur et prouver à celui-ci qu'il n'est pas le seul à pouvoir anéantir ses créatures.

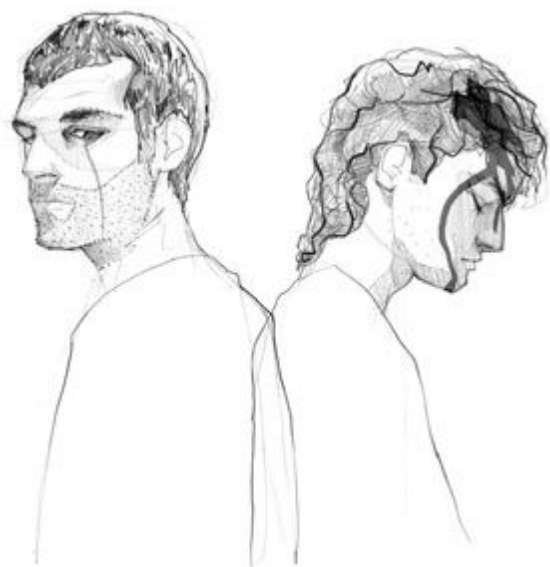
Ce postulat désespéré semble devoir déboucher sur le concours du Meilleur Exterminateur entre l'Éternel et la première poignée d'hommes sur la terre. Yahvé ne va d'ailleurs pas tarder à prendre une sérieuse option sur la victoire : le Déluge*, en effet, est pour bientôt…

Malgré le soutien militant de Goethe, de Walter Scott et de Shelley, le *Caïn* de Byron provoqua un énorme scandale. Il fut jugé blasphématoire au point que la Haute Cour de justice dépouilla son éditeur de tous ses droits « attendu qu'il s'agit d'une œuvre destinée à moquer et à discréditer les saintes Écritures ».

Or donc, dès les prémices de la formation de la race humaine, voici une victime innocente : Abel, le doux pasteur qu'on imagine avec un agneau à la Zurbarán en travers des épaules, Abel, « revêtu de lin blanc et de probité candide » tel le Booz que décrit Victor Hugo, Abel, dont le nom vient de *hebel* qui, en hébreu*, signifie buée, vapeur, haleine, souffle léger – nom prédestiné qui parle déjà d'éphémère, d'évanescence et de disparition.

Ce premier meurtre sert de référence à tous les affrontements fraternels, qu'ils soient le fait d'individus, de groupes, de sociétés, de nations. Comment ne pas évoquer la déchirure entre Caïn et Abel lorsqu'on voit la haine que se vouent certains Juifs et Palestiniens – je dis bien certains, car j'ai la conviction que les deux peuples seraient loin d'une telle exécration si nul ne les y poussait. Mais Jéhovah ayant lui-même créé les conditions d'un conflit entre Caïn et Abel, pourquoi les hommes politiques se gêneraient-ils pour inciter leurs coqs de combat à donner de l'ergot ?

Ce premier meurtre est aussi la première manifestation de regret d'un criminel. Lorsque Dieu lui demande où est Abel, la défense que présente Caïn – « Est-ce que je suis le gardien de mon frère ? » (Gn 4, 9) – est celle d'un homme mal à l'aise, embarrassé, qui n'assume pas son geste. Un homme qui regrette. Et du regret au remords, il n'y a pas si loin. C'est un meurtrier hanté sans répit par le souvenir de son acte qui s'établit à l'est d'Éden.



Exilé, certes, mais pas privé de descendance – ce qui eût été le signe

incontestable de la malédiction de Yahvé. En fait de malédiction divine, on peut se demander si ce récit n'est pas, en même temps que l'illustration du regret d'un criminel, celle d'une repentance de Dieu, de sa contrition d'avoir allumé l'ire de Caïn et provoqué la mort d'Abel – repentance dont on peut voir une autre illustration dans la naissance de Seth, le « fils de consolation » que Dieu accorde à Adam et Ève. Créée peu de temps après Adam, Ève doit avoir peu ou prou l'âge de son compagnon, ce qui veut dire qu'elle a cent trente ans quand elle accouche de ce troisième fils dont descendra Joseph, le discret mais lumineux charpentier qui sera l'époux platonique de Marie* et le père terrestre de Jésus*.

À cause de quoi, et pour parodier Camus et son Sisyphe, il faut imaginer Caïn heureux…

Cana

Ce n'est pas parce qu'il s'abîmait de longues nuits en veille et en prière, et soumettait son corps au jeûne et aux mortifications, que Martin Luther, moine augustin d'Erfurt et père du protestantisme, manquait d'humour. Il devait être au contraire un maître en la matière, comme le prouve cette affirmation qu'il aimait à énoncer avec la même gravité que s'il se fût agi de la découverte d'un onzième commandement : « Il faut de l'eau pour les vivants, et du vin pour les morts… » À quoi il ajoutait aussitôt : « … mais cette règle s'applique aux poissons. »

J'en déduis que Luther devait aimer l'épisode des noces de Cana, délicieuse et drolatique histoire d'eau et de vin. Est-elle véridique ? On pourrait en douter, car on n'en trouve le récit que dans l'Évangile de Jean. Ce qui est insuffisant selon le principe qui veut qu'une information ne soit réputée crédible que si elle est recoupée à partir de trois sources différentes. Mais au bénéfice de Jean, notons que l'apôtre n'est pas du genre à s'esbaudir facilement : de tous les miracles du Christ, son évangile n'en retient que sept, ce qui amène à penser que, s'il s'arrête avec force détails sur celui de Cana (Jn 2, 1-12), c'est qu'il en a été singulièrement marqué, et que cette comédie légère (que ni Matthieu, ni Marc ni Luc n'ont jugée digne d'être retenue) paraît à Jean plus profonde qu'elle n'en a l'air. Et c'est Jean, bien sûr, qui a raison : Cana est beaucoup plus qu'un charmant tour de magie, Cana est « ce gentil miracle [Daniel-Rops *dixit*] qui a un bon parfum de choses naturelles, qui est proche de la terre, qui, tout en étant un fait réel et extraordinaire, est aussi le symbole d'une opération plus haute [là, c'est saint Augustin qui s'exprime], il est une image du changement que le Christ demande aux âmes ».

Cana est aussi le délicat et merveilleux hommage que Jean rend à la femme à nulle autre pareille que Jésus*, en mourant sur la croix*, lui a donnée

pour mère : Marie. À Cana, rien ne serait arrivé sans la Pleine de Grâce qui a tiré les ficelles, d'abord en faisant remarquer à son fils que les invités de la noce n'avaient plus rien à boire, et ensuite en signifiant aux serviteurs de faire tout ce que Jésus leur dirait, même si ça leur paraissait pour le moins absurde – et rien n'était plus hurluberlu, en effet, pour se procurer du vin, que de remplir jusqu'à ras bord six jarres de pierre avec de l'eau. On sait que de ces (presque) sept cents litres d'eau, Jésus fit (presque) sept cents litres de vin, et du meilleur. Ce qui fait bondir Samuele Bacchiocchi, adventiste du Septième jour, professeur de théologie et d'histoire de l'Église, et surtout apôtre de la tempérance : « La cohérence morale, écrit-il[1], exige que Christ ne puisse pas avoir miraculeusement produit entre 120 et 180 gallons (454 et 681 litres) de vin alcoolisé à l'usage des hommes, des femmes et des enfants réunis à la fête des noces de Cana, sans devenir moralement responsable de leur intoxication. » Le Dr Bacchiocchi – et il est aujourd'hui loin d'être le seul – a la conviction que nous interprétons mal le mot « vin » quand nous lisons la Bible* : quand ce terme est employé dans un sens péjoratif (voir Gn 9, 21, Rom 13, 13, 1 Co 6, 9, etc.), il s'agit bien de vin alcoolisé susceptible de provoquer sur l'organisme les ravages que l'on sait ; mais quand le mot vin est utilisé dans un contexte positif, comme c'est le cas à Cana, il désignerait alors du jus de raisin non fermenté.

Si le vin de Cana n'est que du jus de fruit, comment expliquer la réflexion du maître de cérémonie qui précise, en goûtant la boisson transformée par Jésus : « D'habitude on sert le bon vin en premier, et quand les invités sont ivres [… et donc que leur sens gustatif est passablement engourdi], on sert le moins bon. Toi, tu gardes le meilleur pour la fin » ?

J'avoue préférer la mystique de Bernard Pivot qui, dans son *Dictionnaire amoureux du vin*, estime que « Dieu a mis le vin à la disposition des hommes pour que, libres de leur choix, ils en usent pour le pire ou le meilleur […] Dieu n'a pas donné à Noé le houblon, l'orge, le seigle, le riz, l'agave, ou toute autre plante dont le six fois centenaire aurait pu tirer de l'alcool. La vigne fut son divin cadeau. Ainsi le Créateur manifestait-il la prééminence du vin sur tous les alcools à venir. Ainsi faisait-il entrer […] la vigne et le vin dans la Bible et dans la partie sacrée de la mémoire des hommes. C'est l'une des raisons pour lesquelles il n'est pas acceptable que le vin soit traité par les hygiénistes sans égard particulier, comme s'il n'était qu'un alcool parmi tant d'autres. »

Le diable n'est pas dans le vin, mais il hante l'esprit tordu de certains vinophobes. Antoine Bailly, de l'Université de Genève[2], raconte qu'en 1924, durant la Prohibition, un éditeur new-yorkais, aussi sectaire que malhonnête, paya deux professeurs de Yale, à charge pour eux de supprimer les mots vin, vigne et vigneron, chaque fois qu'ils les rencontreraient dans la Bible – soit quatre cent quarante et une fois. Les deux censeurs ne tardèrent pas à s'apercevoir que c'était mission impossible : la suppression de ces mots rendait les passages des textes sacrés où ils se trouvaient à peu près aussi

incohérents que s'ils eussent été rédigés par un ivrogne…

Reste qu'on aimerait savoir quelle robe délicate, quel(s) arôme(s) indicibles, quel goût exquis a bien pu avoir le vin « miraculé », et, d'une façon générale, à quoi ressemblaient les crus de ce temps-là. Les cépages ayant changé, et les méthodes de vinification et de conservation ayant évolué (c'est un euphémisme), j'ai en effet de sérieux doutes quant aux rapports du *Cana Wedding Cabernet Merlot Special Monastery of Holy Land*[3] avec le nectar christique. D'autant qu'il devait exister presque autant de saveurs que de buveurs, car les Hébreux aromatisaient leurs vins et disposaient pour cela d'une centaine de plantes leur permettant des variations aussi complexes qu'infinies. Ce qui est sûr, c'est qu'ils avaient d'une certaine façon inventé l'alcootest : pour la fête de Pourim (voir Esther), une sentence talmudique conseille de s'enivrer jusqu'au moment où l'on est incapable de faire la différence entre les deux phrases « Béni soit Mardochée » (*Baroukh Mordekhaï*), et « Maudit soit Haman » (*Arour Haman*).

On n'en sait guère plus sur l'endroit où furent célébrées les noces de Cana que sur le vin qu'on y but. Il en existe trois localisations possibles. L'une au Liban Sud, à douze kilomètres de Tyr, « Qanah dans le territoire de Sidon la Grande », selon Eusèbe de Césarée qui, au IVe siècle, posa les jalons, et même un peu plus, de l'histoire ecclésiastique ; mais cette ville semble tout de même trop distante de Nazareth. Les deux autres sont proches de Nazareth, et proches aussi l'une de l'autre – mais laquelle est la bonne ? Kefr Kenna, joyeuse et animée, est une charmante bourgade qui, vue de loin, ressemble à un jeu de cubes blancs, gris, roses et ocre. Riche de deux églises, l'une catholique et l'autre orthodoxe, Kefr Kenna est surtout très fière de posséder la fontaine où aurait été puisée (et pourquoi pas, après tout ?) l'eau que Jésus allait changer en vin. Située légèrement plus au nord, Kirbet Cana, la troisième candidate au titre décidément très disputé de vraie Cana, n'est qu'un amas de quelques ruines même pas spectaculaires. Ce qui n'empêche pas sa toile de fond, notamment la riche vallée de Bet Netofa, d'être un écrin de toute beauté, comme c'est souvent le cas des paysages de Galilée*. Les prétentions de cette Kirbet Qana à avoir été la véritable – et donc la vénérable – Cana ne sont pas vaines : aucune source n'y jaillit, ce qui justifie parfaitement la présence des six grandes jarres de plus de cent litres chacune (c'est Jean qui précise, preuve que cette contenance n'est pas banale) destinées aux purifications.

On doit à la vérité de dire qu'il existe des arguments solides en faveur des deux hypothèses galiléennes. Mais après tout, voir double est un des apanages du buveur…

Cantique des Cantiques

Elle, c'est la Sulamite aux « yeux colombes », elle qui se voit – qui se sait – « noire et magnifique, pareille aux tentes de Kédar, pareille aux voiles de Salomon […], le lys de Sharon, la rose des profondeurs ». Lui, son Amant, dont « la tête est d'or, d'or vierge, [dont] les boucles flottent, noires comme le corbeau, [dont] les jambes [sont] des colonnes d'albâtre sur des socles d'or », est tantôt pâtre, tantôt Salomon*. Il fait nuit sur Jérusalem* (probablement Jérusalem), « la pluie a pris fin […], le figuier embaume ses pousses […], nos vignes sont en fleur ». Dans la chambre tiède et odorante d'une demeure dont « les poutres sont cèdres et les cyprès lambris », la Sulamite attend l'Amant qui, « guettant par les lucarnes, épiant par les treillis » […], viendra « nuiter entre [ses] seins ».

À travers la ville, à travers la nuit, à travers les songes – car peut-être tout cela n'est-il qu'un rêve –, la Sulamite et son Amant mi-pâtre mi-roi se cherchent, se trouvent, se frôlent, s'enlacent, s'étreignent, se perdent, et de nouveau se quêtent, se troublent, s'effleurent, et de nouveau s'unissent, s'éblouissent – « une brassée de blé entouré de lys, oh ! ton ventre, tes deux seins tels deux faons jumeaux d'une gazelle, ton cou tour d'ivoire » – et de nouveau se donnent des baisers sur la bouche – « ses lèvres, oh ! des lys trempés, la myrrhe s'écoule […] odeur de ton souffle comme des pommes »…

Soie des caresses sous la pulpe des doigts, saveurs enivrantes sous la

pulpe des lèvres, liqueurs de la bouche et du sexe à la pointe de la langue – où sommes-nous égarés ? Cela, est-ce donc la Bible* ? Oh, que oui, c'est elle ! C'est même son texte – son livre ou son rouleau, comme il convient de dire – le plus beau.

Le Cantique des Cantiques, ou *Chir Hachirim* (*chir* signifie chant ou poème, on peut donc aussi l'appeler le Poème des Poèmes, ce qui lui convient peut-être mieux) se situe dans les *Ketouvim* (les Écrits) entre le Livre de Job* et celui de Ruth. Considéré comme le mille sixième et dernier chant écrit par Salomon – bien que celui-ci n'en soit certainement pas l'auteur –, c'est un texte court : cent dix-sept versets seulement.

On a dit à son propos tout et son contraire. Des Pères de l'Église de la stature d'un saint Ambroise ou d'un saint Éphrem y voyaient à coup sûr une allégorie de la Vierge Marie*, saint Bernard une transposition de l'union mystique de l'âme et de son Dieu, Bossuet un divertissement scénique pour les fêtes du mariage de Salomon avec la fille de Pharaon, Ernest Renan affirmait qu'il s'agissait du livret d'un spectacle musical destiné à être joué dans des réunions de famille, tandis que Goethe et le philosophe Jean Guitton pariaient sur un drame littéraire moralisant, et que des biblistes allemands croyaient reconnaître dans le Cantique les poèmes d'amour du dieu solaire Tammuz contant fleurette à la déesse de la lune Ishtar. Et les théories de se succéder, qui allaient du poème bucolique au manuel de sexualité conjugale, en passant par le traité d'alchimie, le grimoire d'occultisme, le dialogue amoureux entre Jésus-Christ et son Église – à moins que le Cantique ne fût, comme le conjecturait l'ésotériste et mystique Paul Sédir (1871-1926), « cette chose inexplicable et inconcevable pour nous : le mystère de l'union des trois Personnes divines ».

Le moins qu'on puisse dire est que depuis sa création (probablement au IVe siècle av. J.-C.), il constitue une fascinante énigme. Il y a plus de mille ans, Saadia ben Joseph al-Fayumi, directeur des académies talmudiques de Babylonie, rabbin, polémiste, exégète, grammairien, philosophe, théologien, législateur, poète liturgique (excusez-le du peu !), affirmait déjà que le Cantique était « un texte dont on a perdu la clef ». Si l'immense Saadia lui-même en était réduit à échafauder des hypothèses sans jamais rien pouvoir prouver, c'est que le sens secret du Cantique était (est toujours) singulièrement bien crypté…

« De quel secret s'agit-il dans ce texte ? se demande Marc-Alain Ouaknin, rabbin, philosophe et poète. Sans aucun doute de l'amour ! La question essentielle, en effet, que pose le Cantique des Cantiques, est celle de l'amour, aussi bien entre les hommes et Dieu qu'entre les humains eux-mêmes. » Et bien sûr, le rabbin Ouaknin a raison : c'est bien d'amour qu'il est ici question, d'un amour aussi torride et passionné que celui de Roméo et Juliette, d'Orphée et Eurydice, Abélard et Héloïse, Tristan et Yseult…

Si d'aucuns considèrent le Cantique comme un modèle de pureté et de fraîcheur, d'autres éprouvent, à son contact, la sensation (d'ailleurs pas

forcément désagréable) de braver un interdit, de feuilleter sous le manteau un de ces ouvrages licencieux dévolus en principe à « l'enfer » des bibliothèques. Sa sensualité affirmée et revendiquée – car oui, ce livre est terriblement sensuel, parfaitement érotique – faillit d'ailleurs valoir au Cantique des Cantiques de ne pas figurer parmi les livres de la Bible. S'y ajoutait, il est vrai, ce crime des crimes : on n'y cite pas une seule fois le nom de Dieu. Rabbi Akiba (qui mourut en l'an 135 de notre ère d'une mort injuste et particulièrement cruelle : il fut écorché vif par les Romains, débité copeau de chair après copeau de chair) obtint finalement l'indulgence pour le *Chir Hachirim* en affirmant que ce texte n'était pas autre chose que la transcription symbolique de l'amour entre l'Éternel et Israël* : « Le monde entier, s'écria-t-il, n'a été créé qu'en vue du Chir Hachirim ! » Rabbi Akiba avait beau être alors âgé de cent vingt ans (d'après le Talmud*), gageons qu'il n'avait tout de même pas la vue si basse ni le cerveau si ramolli qu'il ne ressentait pas tout ce que ce texte brûlant contenait de sensualité purement charnelle.

Paul Claudel* est un des rares auteurs modernes à avoir récusé le déchiffrement humain du Cantique. S'offusquant – et quand il tempêtait, ça portait loin ! – de certaines images*, comme celle où l'Amant compare la joue de la Sulamite à un fragment de pomme grenade : « Une pomme grenade, c'est à peu près comme un cuir de giberne, c'est râpeux, c'est absolument épouvantable, ça n'a rien de beau ! Alors, aller dire à une femme qu'elle a une peau comme un soulier, ça n'est pas précisément une très belle chose !… »

Chagall

J'avais douze ou treize ans, guère plus, lorsque je tombai en arrêt devant mon premier Chagall. J'écris « en arrêt » ni par hasard, ni par automatisme : devant la vitrine de cette galerie de tableaux de l'avenue Matignon, j'étais bel et bien en arrêt comme un setter irlandais – enfin, presque : il me manquait l'aspect racé, athlétique, bâti pour la vitesse, de ce chien ; mais à cette triple nuance près, j'étais terriblement setter, immobile sur mon bout de trottoir, le regard fixe, tout mon esprit (toute mon âme ?) tendu vers une débauche de bleus, où flottaient en apesanteur des ânes et des fiancés. Le job du chien d'arrêt, c'est de repérer le gibier, d'indiquer sa cache au chasseur, et, une fois la proie foudroyée, de rapporter celle-ci. J'avais réussi les deux premières phases du jeu : j'avais repéré un Chagall, et je m'étais figé devant lui, littéralement transformé en bloc de pierre. Il ne me restait plus qu'à aller le chercher. J'entrai alors dans la galerie, et, sans me rendre compte à quel point j'étais ridicule, je m'enquis du prix du tableau. C'était le premier Chagall de ma vie, j'ignorais tout du peintre et de son œuvre, je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait valoir une de ses toiles. Le directeur de la galerie (il fallait que je lève rudement haut mon menton imberbe pour accrocher les

deux glaçons qui lui tenaient lieu de regard) se contenta de me dire : « C'est bon, mon garçon, tu sors sans faire d'histoires, d'accord ? » Son index était tendu vers la porte de façon aussi rigide que je l'avais été vers le Chagall. Je fis donc comme cet homme disait, et quittai son royaume. J'étais à la fois humilié et fou de joie : certes, on m'avait éconduit sans ménagement, mais j'avais rencontré *mon* peintre, celui qui servirait désormais de référence – de « maître » étalon – à ma vision picturale du monde, comme Yasunari Kawabata serait ma vision la plus haute de la littérature.

Marc Chagall, à son insu – oh ! j'ai pourtant tout tenté pour le rencontrer, mais je n'y suis jamais parvenu –, me fit entrer dans la Bible* par un passage secret. Jusqu'alors, c'est-à-dire jusqu'à lui, la Bible était pour moi, visuellement parlant, un monde de ruines qui avaient été des palais, des villes fortes, un territoire de murailles fendues par l'ardeur du soleil à défaut des trompettes de Josué*, abrasé par les sables nomades*, un monde de villages et de collines roses, beiges, indigo, jetés en tohu-bohu dans la lumière, de routes poussiéreuses encombrées de peuples allant sans hâte de cité en cité, de siècle en siècle, peuples de froment, de miel, d'huile, et de ce labdanum dont ils recueillaient la glu parfumée dans la barbe des chèvres et des boucs qui avaient brouté certains cistes, peuples de pistaches et d'amandes, de dattes et de figues, en éternelle bisbille avec leur Dieu bavard, pointilleux, amoureux, colérique et jaloux – curieusement plus humain que l'homme créé par lui –, un monde parti en fumée à l'image de ce Talmud dont Louis IX (Saint Louis !…) fit réduire en cendres vingt-quatre charretées, le 6 juin 1242 en place de Grève.

Et voici que sous cette Bible des vignettes de mon manuel d'Histoire sainte* inspirées de Gustave Doré, apparut, hésita (c'était une telle révolution !), puis s'épanouit une autre Bible où dérivaient, dans un ciel* de nuit, des images* flottantes de poissons, de coqs, de chèvres et d'ânes, et de rouleaux de la Torah*, de chandeliers à sept branches, d'étoiles de David* : la Bible de Chagall dont les couleurs sont, paraît-il, inspirées de celles du plastron du grand prêtre : « Tu feras le pectoral du jugement, œuvre d'art, comme l'œuvre de l'éphod tu le feras en or, bleu, pourpre, écarlate cramoisie et lin tissé » (Ex 28, 15).

Né à Vitebsk (Biélorussie), sur les bords de la Dvina, de la Vitba et de la Luchesa, dans une famille juive hassidique, Chagall, dont le père était commis dans un dépôt de harengs et dont la mère tenait une modeste épicerie, connut une enfance pauvrette, froide, neigeuse, bercée par les criailleries des corneilles. La maison parentale où il vivait avec son frère et ses sept sœurs, était un petit monde aigrelet, humide et gris. Rien à voir avec la vastitude somptueuse, tranquille, des paysages bibliques – une terre promise par Dieu ne peut pas être, comme la rue Pokrovskaia, ravinée d'ornières et puer la suie, le chou, le caillé.

Qu'importe la maussaderie du décor ! Les hassidim ont érigé la gaieté en mystique, et ils enseignèrent à Chagall que la joie, manifestée par le chant et

la danse, était une voie vers Dieu. À la musique endiablée et aux envols des danseurs par-dessus les tables, Chagall aurait bien ajouté cette autre joyeuseté qu'était pour lui la peinture. Mais, problème : le hassidisme défend la représentation du visage humain.

Or comment peindre un univers sans yeux ni sourires ?

Alors, Chagall transgressa. Et tout de suite, le monde s'enchanta. Et, malgré tout le respect que je porte aux hassidim, je suis sûr que Dieu lui-même exulta en voyant ces grands animaux* gais, ces cirques (l'Éternel était-il jamais allé au cirque – pas le cirque des césars, celui des enfants – avant que Chagall ne nous y mène tous ?), ces féeries, ces amants et ces anges*, et ces chèvres chapeautées, ces samovars et ces cerises qui, soutenus par un trait de génie, dansaient haut dans des ciels aux bleus stupéfiants.

En 1930, le marchand parisien Ambroise Vollard, pour qui Chagall avait déjà illustré *Les Âmes mortes* de Gogol et les *Fables* de La Fontaine, lui commanda un nouvel ouvrage. Le peintre choisit l'Ancien Testament, et partit pour la Palestine voir à quoi ressemblait la Bible quand elle était chez elle.

Il revint émerveillé, enivré jusqu'au vertige par la Terre sainte, par son festin de lumière, et par cette mémoire qu'elle lui rendait, cette mémoire de son enfance russe dans la grisaille de Vitebsk, qui, grâce aux récits familiaux et aux chants des hassidim, avait été *sa* bible avant *la* Bible.

En 1972, Marc Chagall fit don à l'État français des dix-sept grandes toiles constituant *Le Message biblique*. Les douze premiers tableaux illustrent des thèmes de la Genèse et de l'Exode, les cinq autres s'inspirent du Cantique des Cantiques*. Dix-sept chefs-d'œuvre de la peinture. Et de la poésie (« La Bible est la plus grande source de poésie de tous les temps », disait Chagall). Et de la mystique. On vérifie tout ça les larmes aux yeux – larmes d'émotion, de bonheur – au Musée national message biblique Marc Chagall, à Nice, au cœur d'un jardin* méditerranéen, sur l'antique colline de Cimiez.

À plus de mille kilomètres au nord-ouest de la baie des Anges, Tudeley est un village typique du Kent. On y retrouve ce qui fait le charme des villages anglais : sous-bois tapissés de primevères crème fraîche et de jacinthes sauvages aussi bleues que dans le film de James Ivory *Retour à Howards End*, maisons de briques et greniers à houblon, crépuscules mauves et brouillards matinaux (qui peuvent s'obstiner plusieurs jours de suite) d'un gris follement distingué – et, bien sûr, l'incontournable pub *George et le dragon*.

Tudeley possède aussi – et surtout – une petite église du XIIIe siècle, restaurée au XVIIIe, *All Saints Church*, qu'illuminent douze vitraux de Chagall. Ils ne sont évidemment pas tombés du ciel. L'histoire commence le 19 septembre 1963. Sarah Venetia d'Avigdor-Goldsmid, une ravissante jeune fille de vingt et un ans, vit alors à Somerhill, un château à la fois sévère et étourdissant que possèdent ses parents, et que Turner peignit en 1811. Au cours d'une sortie en mer au large de Rye, le voilier de Sarah et de son fiancé chavire. Agrippés à l'épave, les deux jeunes gens luttent aussi longtemps qu'ils le peuvent, mais la fatigue et le froid finissent par avoir raison de leurs forces, et ils se noient.

Ravagés par le chagrin, Sir Henry et Rosemary d'Avigdor-Goldsmid, les parents de Sarah, n'ont plus qu'une pensée : faire en sorte que survive à jamais la mémoire de leur fille. Une survie que seul peut assurer l'art au sommet de son expression. Or, deux ans avant sa mort tragique, Sarah a visité l'exposition que le Louvre avait consacrée aux vitraux réalisés par Chagall pour le Hadassah Medical Center de Jérusalem*. Des vitraux bien évidemment inspirés par la Bible : « Tout le temps que j'y travaillais, dit Chagall, je sentais mon père et ma mère penchés par-dessus mon épaule – et derrière eux, des Juifs, des millions d'autres Juifs pareillement disparus, des Juifs d'hier et de milliers d'années. » Sarah est sortie bouleversée de l'exposition : Chagall est *le* choc culturel de sa jeune vie.

Sir Henry conçoit alors un projet fou : convaincre Marc Chagall – qu'il ne connaît pas – de créer un vitrail destiné à perpétuer la mémoire de Sarah, et qui sera enchâssé dans la petite église de Tudeley, à un battement d'ailes de Somerhill. Contre toute attente, le merveilleux bonhomme Chagall dit oui. Et le voilà qui mobilise, pour Sarah, ses fleurs, ses bêtes volantes, ses couleurs de feu…

Le vitrail montre la noyade de la jeune fille dans les furieux tourbillons de la mer. C'est ce que l'on voit tout d'abord. Puis on distingue, à gauche, Rosemary d'Avigdor qui étreint ses deux filles : la sœur de Sarah représentée en tons vifs et brillants, et Sarah comme un fantôme pâle – elle est morte, n'est-ce pas, mais *ô Mort, où est ta victoire ?* Car voici que, surgissant du maelström, une échelle – comme dans le rêve de Jacob – s'élance vers le ciel, jusqu'à la face du Christ. Un Christ juvénile, à l'image des jeunes gens qu'il s'apprête à accueillir dans sa lumière, dans son amour. Un compagnon de Sarah – son fiancé, péri avec elle dans le naufrage – a déjà atteint le sommet de l'échelle, tandis qu'au pied de celle-ci Sarah, évadée des flots, va s'élever à

son tour.

Il apparaît au spectateur que la jeune fille, au cours de son ascension vers le Christ, croisera un cheval rouge qui flotte dans le mitan du ciel. « C'est que pour moi, avait expliqué Chagall, les chevaux représentent le bonheur. Mais chacun est libre d'y voir le symbole qui lui plaît. »

Le vitrail est intitulé *La Résurrection de Sarah*. Quand Chagall le vit posé dans l'ogive ouest de la modeste église de Tudeley, il en fut si heureux qu'il décida de créer des vitraux pour les onze autres fenêtres. Il lui fallut quinze ans pour venir à bout de ce défi qu'il s'était lancé à lui-même. Le dernier vitrail de Tudeley fut scellé en 1985, l'année de la mort de Chagall. Il avait quatre-vingt-dix-huit ans. Nul doute qu'il gravit à son tour l'échelle qui mène là-haut dans le bleu, qu'il croisa le cheval rouge qui gambade dans le ciel, et que l'ange qui figure à côté du visage du Christ s'empressa de lui présenter Sarah qui l'attendait.

Chameau

Camelus dromedarius (à une bosse graisseuse) ou *camelus bactrianus* (à deux bosses) sont des camélidés de la famille des fauteurs de trouble – ce trouble qui s'empare du malheureux croyant quand on lui assène que tout ce à quoi il se fiait n'est que falsification et mensonge éhonté – tout bidon, quoi !

La Bible* retentit du blatèrement des chameaux (qui étaient peut-être des dromadaires, mais ils ont le même cri : rauque et désagréable), et on ne compte plus les graciles chamelles à robe acajou, ni les puissants chameaux

chargés de riches marchandises, dont les caravanes ondulent et chaloupent entre les versets bibliques. C'est parce que Rebecca donne à boire aux chameaux d'Éliezer, le serviteur d'Abraham*, qu'elle est trouvée digne de devenir l'épouse d'Isaac*, et c'est sur des chameaux que Jacob se dépêche de jucher femmes et enfants quand il fuit le pays d'Harran où il est outrageusement spolié par son oncle Laban. Etc.

Mais voici que des spécialistes (à la fois de la Bible et des camélidés) de plus en plus nombreux affirment, à partir de sources sérieuses et plurielles, que ces chameaux-là n'ont existé que dans l'imagination des rédacteurs de la Bible : le brave animal n'aurait été utilisé comme bête de somme qu'à partir de 1000 ans av. J.-C., soit longtemps après qu'Abraham, Isaac et Jacob eurent quitté cette vie. Dont acte. Sauf que, tout aussi indiscutables, d'autres éléments viennent brouiller ces nouvelles certitudes : on a en effet découvert à Canophori (Syrie du Nord) des tablettes dressant une liste d'animaux* domestiques parmi lesquels figure nommément notre ami le chameau – or ces tablettes datent de 1800 ans avant notre ère ; de la même époque, on a également exhumé un sceau illustré d'un personnage assis sur un chameau. Alors que croire ? Je me rangerai volontiers à l'avis du rabbin Ken Spiro, exégète de la Torah* : « Le fait que je n'aie pas trouvé la selle du chameau d'Abraham, dit-il, ne signifie pas qu'Abraham n'avait pas de chameau ni de selle. »

Qu'on ne retrouve pas la selle du chameau d'Abraham ne me frustre pas autant que la disparition du caméléopard. Bien que citée (voir Dt 14, 5-6) dans d'anciennes traductions* du Pentateuque, et que l'on trouve jusqu'à la fin du Moyen Âge des textes prouvant qu'on croyait dur comme fer à son existence – tout comme, d'ailleurs, à celle de la licorne* ou du léviathan –, cette créature n'a jamais existé. Du moins en tant que fruit de l'union improbable d'une chamelle et d'un léopard. On sait aujourd'hui que cet animal, présenté par Moïse* comme « impur », était en réalité une sorte d'élan ou de chamois, voire de grand mouton sauvage couvert de poils roux en lieu et place d'une toison laineuse. À moins que ce ne soit Caïus Julius Solin, écrivain romain de la seconde moitié du IIIe siècle ap. J.-C., qui ait eu raison : la description qu'il donne, dans son ouvrage *Collectanea rerum mirabilium mundi*, du caméléopard – appelé *nabus* par les Éthiopiens, il aurait l'encolure du cheval, les pieds du bœuf, le faciès du chameau et des taches blanches sur fond de pelage fauve –, fait irrésistiblement penser à la girafe. Du coup, tous ceux qui (non sans raison) doutaient de la réalité du caméléopard, s'engouffrent dans la brèche : le mystère est résolu, la bête étrange (le caméléopard était-il bossu comme sa mère ? grimpait-il aux arbres comme son père ?) n'était finalement qu'une simple girafe. Rassurant, non ?

Le problème, avec Solin, c'est qu'il n'est pas très rigoureux. N'oublions pas que c'est à lui qu'on doit le portrait des fourmis d'Éthiopie, dont il nous assure qu'elles sont de la taille d'un gros chien, et qu'elles extraient l'or des mines grâce à leurs pattes qui ont la forme de celles des lions. Et surtout,

comment Solin réussit-il l'exploit de décrire la girafe sans faire une seule allusion à la longueur de son cou ?

Mais sans doute est-il de la nature de la Bible de trousser davantage d'énigmes qu'elle ne propose de réponses. Jean Cocteau avait raison, qui disait qu'« un beau livre, c'est celui qui sème à foison les points d'interrogation ».

Ciel

Le ciel biblique est un couvercle. Les hommes de la Bible* regardent les cieux comme une immense voûte solide – *rakiah* en hébreu*, que les Grecs traduisent par *stereoma* qui signifie fermeté, et les latins par *firmamentum*, du verbe *firmare*, rendre ferme et solide. Des luminaires (soleil, lune, étoiles) sont accrochés à cette calotte sous laquelle circulent les nuages, les vents, les oiseaux. C'est en somme un plafond de théâtre, percé de trappes d'où peuvent choir des rochers (« Comme ils fuyaient devant Israël* […] l'Éternel fit tomber du ciel sur eux » – « eux », ce sont cinq rois amorites coalisés contre les Israélites. Lire toutes affaires cessantes le Livre de Josué* [Jos 10, 1-43], époustouflant scénario pour superproduction dopée aux effets spéciaux – « de grosses pierres jusqu'à Azéka, et ils périrent »), de vannes d'où s'effondrent les cataractes d'un Déluge* musclé, d'où fusent des ordres divins et des langues de feu, d'où pleuvent des grenouilles et des sauterelles, s'échappent des chants suaves, papillonnent des pétales de manne* et des anges* qui font du Yo-Yo entre ciel et terre.

Le ciel ne se refermera que pour abandonner dans la déréliction celui qui en est pourtant le roi : le Crucifié, dont la plainte poignante « *Elôi, elôi, lama sabachthani* – mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » – est la preuve que Jésus* a vraiment tout connu de la nature humaine, jusqu'à ce qui a dû être pour lui l'inimaginable : le silence, l'absence de son Dieu et surtout père, à l'instant où l'amour du fils atteint son paroxysme. On a beaucoup dit, et beaucoup donné à voir, les souffrances physiques du Christ. Je ne sais pas si l'on a assez parlé de ses souffrances morales.

Au-dessus du premier ciel qui est en quelque sorte le ciel atmosphérique, et du deuxième ciel qui est cette voûte solide où sont punaisés les astres, il y a un troisième ciel : c'est là, d'après les Hébreux, que Dieu habite en compagnie de ses anges et de quelques rarissimes privilégiés *ravis* au ciel (des *invités*, en quelque sorte) sans qu'ils aient eu à passer par le sas de la mort. À dire vrai, l'Ancien Testament n'en officialise que deux : Hénoch, arrière-grand-père de Noé et père de Mathusalem, réputé avoir vécu trois cent soixante-cinq ans sans jamais s'être écarté du chemin de Dieu, et le grand, l'immense prophète Élie*, « homme velu, la taille ceinte d'un pagne de peau de bête », auteur de la première résurrection attestée par les Écritures – il

rappelle un enfant à la vie –, et qui, sous le regard stupéfait de son disciple Élisée, est enlevé au ciel par un char de feu (2 R 2, 9-12).

Mais que signifie aller au ciel ? Pour commencer, il faut quitter la terre, c'est-à-dire mourir. Sans doute n'est-ce pas le plus difficile, tant et tant de gens l'ayant déjà réussi avant nous. Mais à quoi ressemblera l'Après, c'est ce que nous sommes incapables d'appréhender. Jésus lui-même s'est montré pour le moins peu loquace : « Ne soyez pas bouleversés, dit-il aux disciples avec qui il vient de partager le pain ("Ceci est mon corps"…) et le vin ("Ceci est mon sang"…), et qui pressentent qu'il va se passer quelque chose de funeste. Vous faites confiance à Dieu, alors faites-moi aussi confiance. Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. […] Quand je vous aurai préparé la vôtre, je reviendrai et je vous accueillerai près de moi, afin que là où je suis vous soyez aussi » (Jn 14, 1-4). Paroles rassurantes, infiniment : que peut-on rêver de mieux qu'une intimité éternelle et radieuse avec le Fils de Dieu ?

Il y a une métaphore sur l'Éternité dont je ne connais pas l'auteur, mais qui m'enchante : imaginez une sphère d'un volume équivalent à celui de la Terre et constituée du métal le plus dense qui se puisse trouver. Une plume (de bébé colibri, par exemple) est suspendue par un fil au-dessus de cette sphère, et se balance de façon à effleurer ladite sphère une fois tous les dix mille ans. Lorsque la sphère aura été entièrement usée par le va-et-vient de la plume de bébé colibri, alors l'Éternité aura à peine commencé d'un dix milliardième de seconde…

Dès lors, on comprend que d'aucuns, pour assurés qu'ils soient que la fête sera éblouissante, n'en demandent pas moins un aperçu du programme, au prétexte que les réjouissances vont durer longtemps ! Or c'est justement là-dessus que la Bible est muette : autant le Paradis* terrestre était décrit comme un jardin* admirable, autant les contours et les couleurs du Ciel restent imprécis. Personne n'est capable de dire ce qui nous attend. Il y a bien les descriptions que donne l'apôtre Jean dans l'Apocalypse* : « [L'ange] me montra la cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu. Elle brillait de la gloire même de Dieu. […] Son éclat rappelait une pierre précieuse, comme une pierre d'un jaspe cristallin. […] Celui qui me parlait tenait une mesure, un roseau d'or, pour mesurer la cité, ses portes et ses remparts. La cité était carrée : sa longueur égalait sa largeur. Il la mesura au roseau, elle comptait douze mille stades[4] […] Les matériaux de ses remparts étaient de jaspe, et la cité était d'un or pur semblable au pur cristal. Les assises des remparts de la cité s'ornaient de pierres précieuses de toutes sortes. La première assise était de jaspe, la deuxième de saphir, la troisième de calcédoine, la quatrième d'émeraude, la cinquième de sardoine, la sixième de cornaline, la septième de chrysolithe, la huitième de béryl, la neuvième de topaze, la dixième de chrysoprase, la onzième d'hyacinthe, la douzième d'améthyste. Les douze portes étaient douze perles. Chacune des portes était d'une seule perle. Et la place de la cité était d'or pur comme un cristal

limpide. Mais de temple, je n'en vis point dans la cité, car son temple, c'est le Seigneur, le Dieu tout-puissant ainsi que l'Agneau. La cité n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine, et son flambeau, c'est l'Agneau. »

Personne ne conteste que cette surenchère du précieux, du fastueux, de l'exorbitant, soit aussi métaphorique que l'approche de l'Éternité à partir d'une plume de colibri ; mais elle dit bien que le paradis final, celui promis aux Justes après leur mort, sera un éblouissement. Et pour les Juifs imprégnés de l'Ancien Testament, c'était une révolution.

Jusque-là, on se suffisait du Sheol, le séjour des morts, la tombe commune de l'humanité. Oh, ce n'est pas qu'on aspirait à s'y retrouver : c'était un lieu morne, terne, sombre et poussiéreux, où tout n'était que grisaille, mélancolie, ennui infini. Qu'on ait été le meilleur des Juifs, observateur scrupuleux de la Loi, ou qu'on ait bafoué les commandements de l'Éternel et trahi son peuple, la destination finale était la même pour tous. Inutile d'espérer une récompense, inutile aussi de craindre un châtiment : Yahvé* ne se souciait pas des morts, il n'était pas leur Dieu, et eux n'étaient plus que des ombres errant sans but ni raison. Dans *What the Bible Says about Death, Afterlife, and the Future*, le Pr Tabor, titulaire de la chaire d'Études religieuses de l'Université de Caroline du Nord, rappelle que « les anciens Hébreux n'imaginaient nullement l'idée d'une âme immortelle, vivant une pleine vie après la mort, pas plus qu'une résurrection ou ressuscitation quelconque. Les hommes comme les bêtes provenaient de la poussière et retournaient à la poussière. Le mot *nefesh*, traditionnellement traduit par "âme vivante" mais plutôt compris comme "être vivant", est le même mot utilisé pour toutes les créatures et n'implique aucune idée d'immortalité… Tous les morts s'en vont dans le Sheol, et y reposent ensemble, bons ou mauvais, riches ou pauvres, libres ou esclaves. On le décrit comme une région sombre et profonde, "la Fosse", "le pays de l'oubli", coupé de Dieu et de toute vie humaine. Bien que, dans certains textes, le pouvoir de Dieu puisse atteindre le Sheol, l'idée dominante est que les morts y restent abandonnés à jamais ».

On imagine le bouleversement qu'apporte Jésus quand, dans le contexte évoqué par le Pr Tabor, il appuie son enseignement sur l'existence d'un monde futur qui rassasiera toutes nos espérances, y compris celles dont nous n'avons même pas idée ni conscience. En tout cas, il me semble vain de concevoir le Ciel comme s'il devait être un monde terrestre revu et corrigé : le Ciel n'est pas d'une autre dimension, il est d'une autre création. « Ce que nul homme n'a jamais vu ni entendu, et ce à quoi nul homme n'a jamais pensé, Dieu l'a préparé pour ceux qui l'aiment », rappelle saint Paul* (1 Co 2, 9).

Claudel (Paul)

J'ai eu, avec trente et un autres petits privilégiés, le plus génial professeur de lettres qui fût au monde. C'était en classe de troisième, il s'appelait Jacques Bernier. Il assumait héroïquement le programme plan-plan, maussade et poussiéreux, équivalent littéraire des endives bouillies et de la limande pochée, concocté par les fonctionnaires d'une Éducation nationale sans imagination. Mais dès que l'un ou l'autre d'entre nous commençait à bâiller, monsieur Bernier le rattrapait comme on cueille un somnambule sur la corniche d'un gratte-ciel : renvoyant à lanlaire les jérémiades rousseauistes et les frissons bidons de Chateaubriand à Combourg, il nous initiait à Steinbeck (*Des souris et des hommes*), nous déclamait Aragon (*La Semaine sainte*), nous révélait Reverdy, Éluard, Saint-John Perse. Un jour de pluie, il apprivoisa pour nous *Tête d'or* de Paul Claudel. Lorsqu'il nous décortiqua, comme on ouvre une noix fraîche, la scène de la princesse et du déserteur, je sus que j'étais contaminé, victime à vie d'une *claudélite* incurable et chronique. Ce fut mon éblouissement culturel, une manière littéraire de chemin de Damas. À compter de ce jour, je dévorai Claudel et en fis mon viatique. Je le citais dans tous mes devoirs, et pas seulement les compositions françaises : je me souviens d'un 19 ½ en géographie dû à une longue digression sur la culture des mirabelliers en Lorraine, que m'avait inspirée une réplique de la *Jeanne d'Arc au bûcher* de Claudel et Honegger. On me croyait érudit, je n'étais que passionné – et légèrement monomaniaque.

Tout cela pour dire que si les jeunes excités de Mai 68 avaient commencé par m'inspirer une énorme sympathie, je me sentis plus anéanti qu'après un matraquage en règle lorsque je déchiffrai, charbonnés par eux sur les murs de la Sorbonne, des graffitis qui proclamaient *Claudel plus jamais !* Ainsi donc, « mon » auteur génialissime ne faisait pas l'unanimité ? Il avait des détracteurs, des contempteurs, des dénigreurs parmi des jeunes gens qui avaient à peu près mon âge (je n'avais que vingt et un jours de plus que Cohn-Bendit) et qui voyaient dans Claudel l'archétype du vieux con ?

Le pire étant qu'ils n'étaient pas les seuls : si quelques chefs-d'œuvre de son théâtre – *Partage de midi*, *L'Échange*, *Le Soulier de satin*, *L'Annonce faite à Marie*, *La Ville* – volaient déjà beaucoup trop haut pour être rattrapés par les quolibets, l'ensemble des écrits que Claudel avait consacrés à la Bible* étaient traités avec ironie – sinon avec mépris : « Son commentaire [biblique] n'est qu'un invraisemblable fatras où il est difficile de trouver une page supportable ! », tonnait le très érudit Dom Charlier[5], tandis que le théologien Pierre Grelot, membre de la Commission biblique pontificale, jugeait l'œuvre biblique de Claudel « dénuée de valeur […], irrémédiablement anachronique, […] des fruits d'arrière-saison ». Quant à l'immense philosophe que fut Emmanuel Levinas, il fut tout aussi sévère : « [Claudel] part sur des interprétations qui sont parfois absolument délirantes. »

Ce qu'on attaquait là, c'était pourtant l'essentiel du travail de Claudel, un labeur auquel il consacra les vingt-cinq dernières années de sa vie, s'occupant de la Bible comme on soigne un jardin* – avec une patience, une

constance, une opiniâtreté de glaiseux, de paysan qu'il n'avait jamais cessé d'être sous ses atours de grand poète officiel, de dramaturge vénéré, d'ambassadeur de France et d'académicien. « C'est que, bougonnait-il, l'Écriture n'est pas la propriété des spécialistes, c'est un jardin public où tous les chrétiens ont le droit de se promener. »

Ce qui dérange les ronchonneurs, quand Claudel se mêle de Bible, c'est qu'il ne sépare pas la poésie de la piété : au contraire, il les gémellise. De même que Dieu s'est fait homme dans le sein de la Vierge, l'Éternel se fait poète dans les pages de la Bible – voilà comment Claudel voit la chose, lui qui sait si bien le difficile de la foi et le difficile du poème, lui qui tremble d'une admiration éperdue en découvrant le mystérieux, l'inexplicable, le sublime Cantique des Cantiques*.

Pour Levinas, les « délires » de Claudel étaient dus au fait que l'écrivain ne parlait pas l'hébreu*, la langue de la Bible – et n'avait d'ailleurs aucune intention de l'apprendre. Je ne suis pas sûr que l'hébreu soit en cause. Je crois plutôt que c'est l'amour qui entraîna Claudel sur d'improbables (et merveilleux) chemins de traverse. Car Claudel était amoureux, il s'était épris de la Bible comme d'une jeune amante. La Bible, c'était sa Sulamite à lui.

Le coup de foudre date de 1886, à Notre-Dame de Paris. Claudel raconte : « Je vivais […] dans l'immoralité et, peu à peu, je tombai dans un état de désespoir. J'avais complètement oublié la religion et j'étais à son égard d'une ignorance sauvage. [Le soir du 25 décembre] n'ayant rien de mieux à faire, je revins aux vêpres. Les enfants de la maîtrise en robes blanches et les élèves du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet qui les assistaient, étaient en train de chanter ce que je sus plus tard être le *Magnificat*. J'étais moi-même debout dans la foule, près du second pilier à l'entrée du chœur, à droite du côté de la sacristie. Et c'est alors que se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En un instant, mon cœur fut touché et je crus. Je crus, d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée, n'ont pu ébranler ma foi, ni, à vrai dire, la toucher. J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'innocence, de l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable. »

L'office terminé, il rentra chez lui. C'est à peine s'il reconnaissait les rues pluvieuses qu'il suivait. Le monde avait tellement changé. Dès son arrivée, il prit une bible protestante dont une amie allemande, autrefois, avait fait présent à sa sœur Camille. Il ouvrit le livre au hasard. Il tomba sur la fin de l'Évangile de Luc, l'épisode des disciples d'Emmaüs*. La lenteur à croire, et puis la fulgurance de la reconnaissance, et la joie si violente qu'on pense en mourir…

Et maintenant qu'il est équipé d'une Foi toute neuve, une Foi comme une cavale vive et fringante, Paul Claudel va nous dire la Bible à sa façon féconde, et bonhomme, et dont la drôlerie jette à terre les cavaliers trop

guindés : « Je me permettrai, écrit-il dans *L'Évangile d'Isaïe*, à ma manière misérable, de comparer le bon Dieu à un auteur dramatique qui s'est rendu coupable d'un plan, un beau plan, longuement, amoureusement, astucieusement médité. Il ne s'agit plus que de le mettre en scène. Mais alors quelle pagaille, quel sabotage général ! Quels interprètes l'auteur n'a-t-il pas pris soin lui-même de se procurer ! Le souffleur avec la brochure, on ne peut pas mettre la main dessus, où ça peut-y être qu'il s'est fourré ? Mais le principal embêtement, c'est que ça n'en finit plus ! C'est trop long, trop compliqué ! Toutes ces gourdes, tous ces empotés qui ne savent pas un mot de leur rôle ! L'auteur est pris d'un accès de rage ! C'est moi-même, dit Dieu, qui vais prendre la chose en main ! »

Claudel est mort au milieu d'une phrase inachevée, celle d'un nouveau commentaire qu'il était occupé à écrire – à propos d'Isaïe, justement.

« Je n'ai pas peur », tels furent ses derniers mots.

Code

On pense depuis belle lurette (depuis « le temps du vieux bon Dieu », comme on dit joliment en Belgique) que la Bible* est à la fois littéraire et mathématique. Autrement dit, qu'elle est constituée de mots lisibles et intelligibles, mais aussi de nombres obtenus en associant un chiffre à chaque lettre de l'alphabet hébraïque, nombres dont la combinaison doit permettre de déchiffrer ce qui se trouve crypté dans le texte. La Bible serait ainsi rien de moins qu'une suite d'écrits codés : il suffirait de savoir traduire en mots la structure numérique de la Torah* pour lire l'avenir du monde à livre ouvert.

Dès le XIe siècle, la Kabbale* affirmait qu'une dimension secrète, ésotérique, de la Loi que YHVH* avait oralement confiée à Moïse* sur les hauteurs du Sinaï, avait été dissimulée dans les versets bibliques. Mais l'affaire prit toute son ampleur quand, au début du XXe siècle, à la suite d'exégètes passionnés comme Henry Browne avec son *Ordo saeculorum*, F.W. Grant et l'imposante *Numerical Bible* en sept volumes, ou E. W. Bullinger et ses *Numbers of the Scriptures*, le mathématicien russe Yvan Nicolayevitch Panin affirma à son tour que la « structure numérique » de la Torah prouvait sans conteste possible que la Bible ne pouvait pas être le produit d'une intelligence humaine.

Puis ce fut Eliyahu Rips, mathématicien juif d'origine russe, spécialiste de la théorie des groupes et de la mécanique quantique, et qui avait émigré en Israël* après avoir pu quitter les prisons soviétiques, qui attesta avoir découvert dans la Torah, grâce à la numérologie, des messages adressés aux hommes de notre temps : « La probabilité qu'un tel événement soit dû au hasard ? Moins d'une chance sur 2 milliards », soutenait Rips.

Impressionné par les découvertes de Rips et consorts, Michael Drosnin,

ancien reporter au *Washington Post* et au *Wall Street Journal*, se lança à son tour dans le décodage. La méthode employée, pour monotone qu'elle soit, est d'une simplicité… biblique. On l'appelle ELS, *Equidistant Letter Sequences*. Si le cœur vous en dit, et si vous lisez la langue hébraïque, voici la recette : après avoir choisi un passage de la Bible, supprimez la ponctuation et les espaces entre les mots de façon à obtenir une longue suite de lettres attachées ; plus cette suite est longue, plus vous avez de chances d'y faire des « trouvailles ». Puis, composez des mots en sautant toujours le même nombre de caractères – décidez par exemple de retenir systématiquement une lettre sur quinze. Bien sûr, vous pouvez opérer de gauche à droite comme de droite à gauche, de haut en bas ou de bas en haut, voire même en diagonale. Avec une bonne dose de persévérance (et tout de même un minimum de chance), il n'est pas du tout impossible que vous dégagiez du texte un ou plusieurs mots à peu près cohérents.

C'est ainsi que Drosnin certifia avoir décodé, le jour de l'attentat contre le World Trade Center, les mots « tours », « jumelles », « avion » et « deux fois ». Il aurait pareillement décrypté l'assassinat d'Yitzhak Rabin trois ans avant l'attentat qui coûta la vie à ce dernier. Une avance inutile, puisque le Premier ministre israélien ne tint apparemment aucun compte des mises en garde que Drosnin assura lui avoir adressées.

Les partisans du code de la Bible n'éprouvent aucun trouble lorsque leurs prédictions échouent. La Bible, vous disent-ils, prévoit ce qui *peut* arriver, mais pas forcément ce qui *va* arriver, dans la mesure où des hommes avertis peuvent toujours modifier un événement qui les menace. Michael Drosnin avait ainsi cru lire qu'une apocalypse nucléaire anéantirait le monde en 2006. Laquelle n'a pas eu lieu, ce qui ne veut pas dire que notre mathématicien-prophète se soit trompé : après tout, si la planète n'a pas pris feu, c'est sans doute que la société humaine s'est montrée plus sage que la Bible ne l'avait prévu. Alléluia !

Les rationalistes, les incrédules, les cartésiens, se sont évidemment demandé si l'on ne pouvait pas obtenir des résultats comparables en appliquant l'ELS à des livres autres que la Bible, et qui fussent même dépourvus de tout caractère sacré. Michael Drosnin était tellement sûr de sa théorie qu'il n'hésita pas à défier ses détracteurs : si ceux-ci parvenaient à trouver, dans *Moby Dick* par exemple, un message annonçant la mort d'un Premier ministre quelconque, alors il reconnaîtrait s'être fourvoyé.

Un mathématicien australien, Brendan McKay, releva le gant. Dans l'admirable *Moby Dick*, il dénicha pas moins de neuf prédictions d'assassinat d'un Premier ministre ! Cerise sur le gâteau : il y découvrit aussi, en termes indiscutables, l'annonce de la mort de Lady Di. Cette triste prophétie était accompagnée du nom de Dodi al-Fayed et de celui de M. Paul, le chauffeur de la voiture à bord de laquelle la princesse de Galles trouva la mort…

Création

Pourquoi y a-t-il quelque chose au lieu de rien ? Aristote, qui tenait pour impossible qu'une matière pût surgir du néant, croyait en un monde existant depuis toujours, qui n'avait donc pas été créé. La Genèse, premier livre de la Bible*, apporte une réponse radicalement opposée : non, dit-elle, le monde n'a pas existé de tout temps, et l'univers n'est apparu que parce que Dieu l'a voulu ; et que, l'ayant voulu, Dieu l'a fait.

Reste à savoir comment il s'y est pris. Chaque religion, ou peu s'en faut, a sa cosmogonie : le monde serait né tantôt d'un chaos primordial (le tohu-bohu auquel fait allusion la Genèse), tantôt d'un œuf, d'un arbre, de ténèbres liquides, d'un souffle, du soleil, de diverses sécrétions. Certains pensent même que le monde n'existe tout simplement pas, qu'il n'est que le rêve intangible d'un dieu endormi. Ou encore qu'il est tombé d'un cornet de dés géant agité par le Hasard…

Rabbi Moché ben Maïmon, que notre Occident connaît et honore sous le nom de Maïmonide*, né à Cordoue en 1138 et mort en 1204, penseur et savant d'exception, admirable guide spirituel, homme d'un immense savoir et d'une tout aussi immense tolérance, fut un jour interpellé par un incroyant notoire : « Comment un homme tel que toi, si éminent dans toutes les philosophies et toutes les sciences, peut-il fonder sa vie sur un Dieu dont personne n'a jamais pu prouver l'existence ? Il n'y a pas de Dieu créateur : ce monde, et nous tous qui l'arpentons, sommes l'effet du hasard ! » Maïmonide ouvrit alors un des nombreux traités de médecine qu'il avait rédigés (il avait en effet écrit sur l'anatomie, la physiologie, les humeurs, la déontologie, la symptomatologie, les troubles de la parole, la thérapeutique générale, les fièvres, les saignées, les purgatifs et les vomissements, la chirurgie, la gynécologie, la balnéation, les aliments et les boissons, les drogues, les médicaments magiques, les relations sexuelles entre époux ou le traitement des hémorroïdes, etc.) et s'arrêta sur une page décrivant par le détail les symptômes et les traitements d'une maladie particulièrement complexe : « Alors que je me demandais comment j'allais pouvoir décrire cette maladie, j'eus un geste maladroit et renversai mon encrier. L'encre, en coulant sur la feuille encore vierge, forma, par le plus grand des hasards, des mots qui étaient la réponse précise à ma préoccupation. – Allons, c'est impossible ! – Tu refuses de croire que quelques mots aient pu naître du hasard d'une coulée d'encre, mais tu soutiens que le même hasard a très bien pu faire surgir et organiser les innombrables et prodigieuses merveilles du monde ? Tu n'entends donc pas chaque parcelle de la Création te crier : c'est le Créateur qui m'a créée ?…. »

Bien entendu, Maïmonide avait raison : le hasard est impuissant à expliquer le monde. Mais la croyance en un Dieu créateur, loin d'aplanir toutes les difficultés, fait surgir de nouveaux problèmes. Dont celui du degré de fiabilité qu'il faut accorder aux récits de cette création divine.

Pour les créationnistes modernes, principalement américains, la Genèse est à prendre au pied de la lettre. Longtemps marginalisés, aujourd'hui les créationnistes triomphent : rien qu'aux États-Unis, des dizaines de millions de personnes (ils sont là-bas 55 % – dont plus de 30 % diplômés d'une université – à croire dur comme fer que Dieu a créé les êtres humains dans leur forme actuelle, sans leur infliger le passage un peu rabaisse-caquet par des Toumaï et autres Cro-Magnon, et 65 % à réclamer que les thèses créationnistes soient enseignées en même temps que la théorie de l'évolution[6]) refusent de s'écarter de la version biblique de la création, à savoir que Dieu fit l'univers en six jours, et qu'en l'an 3761 av. J.-C. (on n'a pas l'heure, mais ça ne saurait tarder…) il façonna Adam* à partir de l'argile du sol, puis Ève* à partir d'une côte d'Adam.

Ken Ham, un des créationnistes les plus intransigeants et les plus motivés, ancien professeur de sciences naturelles en Australie, a fondé le mouvement *Answers in Genesis* (*Les Réponses sont dans la Genèse*). Lui et les membres de son groupe ont dépensé vingt-sept millions de dollars pour ouvrir à Petersburg (Kentucky) le premier musée créationniste. Et c'est un succès : les visiteurs se comptent par centaines de milliers. Pour un droit d'entrée de vingt dollars (quinze seulement si vous laissez vos coordonnées afin que *Answers in Genesis* puisse continuer à vous « informer »), vous êtes invité à parcourir un Jardin* d'Éden reconstitué tel qu'au premier jour, à vous émouvoir au spectacle de vos chers ancêtres Adam et Ève s'ébattant dans un bassin, à admirer l'Arbre de la Connaissance (dont on est prié de ne pas cueillir les fruits – mais ça, il y a longtemps qu'on le sait !), à vous esbaudir en découvrant qu'il n'aura fallu en réalité que quelques mois d'érosion due au Déluge* pour que se creuse le Grand Canyon, au lieu des dix-sept millions d'années de formation que lui consentaient les géologues – quand ceux-ci n'allaient pas, tels ces impies de l'université du Colorado, jusqu'à prétendre que le Grand Canyon avait dû commencer à se raviner voici soixante-cinq millions d'années, et qu'on y trouvait des roches vieilles de près d'un milliard sept cents millions d'années. Chiffres vertigineux qui font se convulser de rire (et d'horreur) les créationnistes : s'appuyant sur la Bible, ils prônent que Dieu a créé le monde voici très exactement six mille ans. Une création filaire, sans à-coups, engendrant des animaux* et des végétaux à leur stade de formation complète, une création prête à l'emploi.

Comme le montre ce musée pour grands enfants crédules, nos amis les dinosaures faisaient partie de la création – sinon, comment expliquer qu'on en retrouve des fossiles ?

D'après Ken Ham, Noé, lorsque sonna l'heure du Déluge, traita les dinosaures exactement comme les autres animaux. Il en accueillit un couple à bord de l'Arche, profitant sans doute de ce que la famille dinosaure était composée d'individus très divers pour récuser les tyrannosaures et embarquer plutôt une paire de ces drôles de petits dinos qui ressemblaient à des poulets de dessin animé. Tous les autres dinosaures périrent noyés lors du déferlement des eaux. Lorsque celles-ci se retirèrent, le monde ne ressemblait plus du tout à ce qu'avaient connu Noé, sa famille et les animaux survivants. Tout n'était que marécages et gadoue partout. Détraqué par l'excès d'humidité, le climat avait beaucoup changé, et avec lui l'habitat et les ressources vitales des animaux. Faute de pouvoir s'adapter, de nombreuses espèces disparurent alors, parmi lesquelles les ridicules petits dinosaures aux allures de poulets.

Pour les créationnistes, toute personne niant la véracité totale et absolue de la Genèse est un hérétique qui récuse l'existence de Dieu. Il semblerait que Charles Darwin ait eu lui-même à en pâtir : sa femme Emma (qui était rien de moins que ravissante) était consternée à l'idée qu'elle ne pouvait manquer d'aller au Paradis*, tandis que son cher mari brûlerait en Enfer du fait de ses théories sacrilèges.

Ce qui m'a toujours ému dans l'acte de la Création, c'est que Dieu crée comme par effroi de la solitude. Car tant que Dieu n'a que sa propre aura à aimer, son aura ou son ombre, il n'est pas accompli dans l'amour, il lui manque quelque chose d'affolant et d'exigeant, et donc, affligé d'une pareille béance, il ne peut pas pleinement être Dieu – ce qui revient à dire qu'alors il ne l'est pas du tout.

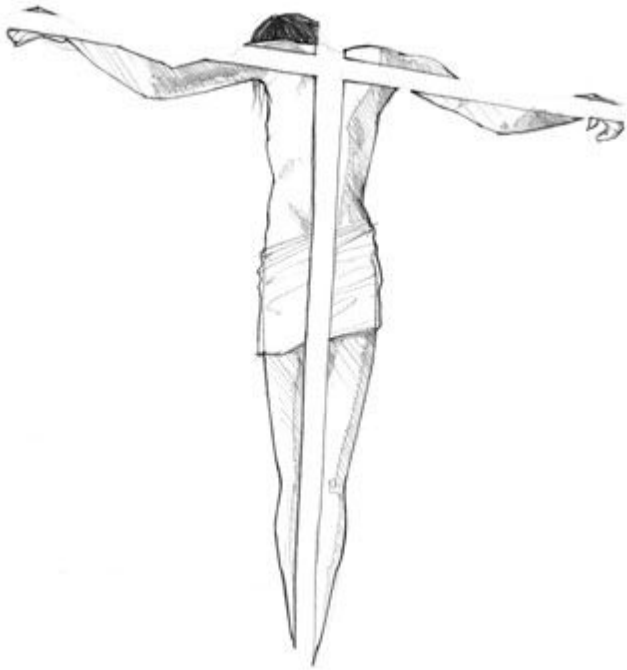
Un jour, un de mes fils fut attristé par la vue d'un âne solitaire dans une vaste pâture qui descendait en pente douce jusqu'à la mer. Cette situation lui

apparut comme l'une des plus profondes détresses pouvant affecter une créature vivante, bien que la solitude de l'âne fût dans le mitan de l'herbe et des fleurettes – il était en quelque sorte seul au cœur de son assiette, ce qui est un sort plus enviable qu'être seul au milieu de nulle part. Le Dieu d'avant-Genèse, lui, n'avait ni herbe ni petites fleurs, rien pour rassasier son appétit d'aimer ; affamé dans les ténèbres, il tournoyait au-dessus de l'abîme, du chaos, du monde informe et vide, sans même une table sur laquelle donner du poing, sans même un mur contre lequel donner du front.

Si l'amour de Dieu n'a personne d'autre à aimer que lui-même, il se navre. C'est pourquoi, j'imagine, il donna naissance au monde, et pilota cette invention géniale : l'humanité. Et c'est vrai qu'à lire la Bible, on doute que la création de la vie ait été un hasard ou une nécessité – ce fut un aboutissement sentimental, comme l'invitation à dîner ensemble, voire plus si affinités, qui suit toute première rencontre.

Croix

Le supplice de la croix, réputé dater de l'époque des guerres puniques qui opposèrent Rome à Carthage entre 264 et 141 avant notre ère, fut l'un des moyens les plus atroces imaginés par l'homme pour mettre à mort son prochain. On sait précisément à quoi ressemble la lente agonie du crucifié : la traction que le poids de son corps exerce sur ses bras compresse sa poitrine, réduit ses capacités respiratoires et l'amène au bord de l'asphyxie. Pour respirer, il doit se hisser en tirant sur ses bras, ce qui relance la douleur qui irradie ses poignets transpercés. Et puis vient le moment où ses bras, du fait de leur position, sont tétanisés par des crampes. Pour happer une maigre bouffée d'oxygène, le supplicié est alors contraint de se soulever en prenant appui sur ses pieds cloués, ce qui lui occasionne des souffrances intolérables. Il se laisse retomber, et subit à nouveau les affres de l'asphyxie. Certains condamnés particulièrement résistants ont ainsi souffert leur martyre, augmenté d'une soif dévorante, pendant plus de vingt-quatre heures. Considéré comme le plus barbare, le crucifiement était aussi le plus avilissant des supplices. En plus des cris déchirants du supplicié, il faut imaginer son corps disloqué, souillé par ses propres déjections.



Que la croix, figure géométrique, ait été un symbole sacré largement répandu dans le monde antique, soit. Mais s'en réclamer en tant qu'instrument de mise à mort eût été une idée sinistre et absurde qui ne serait venue à l'idée de personne. Et certainement pas aux premiers chrétiens qui, d'une extrémité à l'autre de l'Empire romain, se retrouvèrent par milliers fixés sur l'effroyable gibet par des clous en fer – ceux qu'on utilisait pour traverser leurs pieds croisés l'un sur l'autre devaient avoir une longueur réglementaire de dix-sept centimètres de long. Malgré la dévotion de l'apôtre Paul* envers cette croix grâce à laquelle Jésus* a racheté le monde, l'Église naissante avait préféré associer le christianisme à l'image du poisson dont le nom grec, *ichthys*, était l'anagramme de ***I***esous ***Ch***ristos ***Th***éou ***Y***ios ***S***oter, qui signifie Jésus Christ, Fils de Dieu, Sauveur.

Il faudra attendre l'aube du 28 octobre 312, soit trois siècles après la mort et la résurrection du Christ, pour que la croix devienne le principal emblème et le glorieux symbole des chrétiens.

Ce jour-là, les armées de Constantin et de Maxence, qui tous deux se disputent le titre d'empereur de Rome, n'attendent qu'un signal pour s'élancer l'une contre l'autre. Les cohortes prétoriennes de Maxence ont hâte de passer à l'action tant elles sont confiantes dans l'issue de la bataille : fortes de cent mille légionnaires, elles auront vite fait de massacrer les cinquante mille hommes seulement (et peut-être même un peu moins, à en croire les derniers rapports des éclaireurs) que peut aligner Constantin.

Lequel n'est pas loin de faire le même diagnostic que son adversaire. Certes, ses troupes ne manquent pas de courage, et lui-même a déjà prouvé

qu'il était un chef de guerre aussi habile qu'audacieux. Mais à un contre deux, il lui faudrait plus que son talent de stratège pour l'emporter – il lui faudrait l'aide des dieux.

C'est alors qu'il voit apparaître, dans le ciel* mauve où la nuit le dispute encore au jour, une croix aussi étincelante que si elle était constituée d'étoiles, ainsi que les deux premières lettres grecques du mot Christ (XP), tandis qu'une voix lui dit *Εν Τουτῳ Νικα* – en latin *In hoc signo vinces*, c'est-à-dire : Par ce signe, tu vaincras.

S'il avait le choix, Constantin opterait peut-être pour l'aide du dieu Mars, ou celle du puissant Jupiter, enfin n'importe quelle divinité plutôt que ce Juif crucifié dont la secte est persécutée avec une telle constance et une telle efficacité qu'on peut penser qu'elle va bientôt disparaître – ce qui d'ailleurs ne réjouit pas particulièrement Constantin : pour le peu qu'il en connaît, la doctrine de ces chrétiens-là vaut mieux que toutes les répugnantes calomnies dont on la salit. Mais puisque ce pauvre Jésus de Nazareth est apparemment le seul dieu à s'intéresser à lui, Constantin ne fait pas la fine bouche : il suit son conseil au pied de la lettre et ordonne à tous ses soldats de peindre les initiales XP sur leur bouclier.

Quelques heures plus tard, malgré l'écrasante supériorité numérique de son adversaire, Constantin remporte une victoire qui sent bon le miracle : alors que Maxence, son état-major et une centaine de ses meilleurs hommes franchissent le Tibre sur un pont flottant, celui-ci se désarticule, noyant Maxence et ses compagnons.

Dès son entrée dans Rome, le premier acte de Constantin est d'attribuer tout son succès au Christ Jésus, et de faire proclamer, sur tout l'empire qu'il va désormais diriger, la fin des persécutions contre les chrétiens.

Et bien sûr, Rome met le crucifiement au ban des châtiments. Non par compassion pour les condamnés, mais parce qu'il serait blasphématoire d'infliger à des individus reconnus coupables de crimes abominables le même supplice que celui qu'a subi le Fils de Dieu pour racheter l'humanité.

Hélène, la mère de Constantin, avait quatre-vingts ans lorsqu'elle décida de se rendre à Jérusalem* pour tenter d'y retrouver tout ou partie de la croix où avait été cloué Jésus, et grâce à la vision de laquelle son fils était devenu le seul maître de tout l'immense Empire romain.

Hélène fut si pleinement le précurseur des innombrables archéologues qui allaient, après elle, tourner et retourner la terre palestinienne où avait vécu Jésus, qu'elle eût amplement mérité d'être leur patronne. Au lieu de quoi elle doit se contenter du titre de protectrice des marchands de clous et d'aiguilles – tandis que la caste des archéologues, à la différence de celle des bateliers de la Seine, des fromagers, des ivrognes ou des skieurs, n'a toujours pas de saint patron à son service exclusif. On consent quelquefois à lui prêter saint Jérôme*, mais celui-ci, déjà patron des bibliothécaires et des traducteurs, manque de disponibilités.

La merveilleuse vieille impératrice commença par se lancer dans une longue et difficile enquête pour identifier les sites probables où Jésus avait enseigné, accompli ses miracles, ou simplement mangé, bu, dormi un peu. On imagine ce que furent ces recherches pour une femme fragilisée par son grand âge, soumise à l'inconfort d'un voyage dans un pays indocile, sous un soleil torride et sur des routes de poussière. Elle n'en suivit pas moins la trace de Jésus, depuis la grotte de Bethléem* jusqu'au Golgotha. Et là, un grand désarroi la saisit : la place où était mort le Christ, et où la vieille femme avait tant espéré pouvoir se recueillir, était travestie, défigurée, violée par la superbe d'un temple* que les païens avaient élevé en l'honneur de Vénus et de Jupiter.

Hélène n'hésita pas : elle commença par faire abattre et raser le sanctuaire idolâtre, puis, quand il ne resta plus que la roche austère et nue où l'on avait fiché le pieu vertical appelé *stipes*, auquel avait été assujetti le *patibulum* porté par Jésus jusqu'au lieu de son supplice, elle fit creuser jour et nuit, guidée par sa conviction que la croix du Christ était ensevelie là.

En fait, on découvrit les restes de trois croix, dont l'une portait encore dans son bois les longs clous qui avaient déchiré les poignets et les pieds du condamné qu'on y avait supplicié. On trouva aussi la pancarte de dérision que Pilate avait fait placer au sommet du gibet : *Iesus Nazarenus Rex Iudæorum*, c'est-à-dire Jesus de Nazareth, Roi des Juifs.

Restait à déterminer sur laquelle de ces trois croix avait été martyrisé le corps du Sauveur, les deux autres ayant dû servir à l'exécution des brigands mis à mort en même temps que lui. Pour le savoir, on fit amener une civière où gisait une femme ravagée par une maladie à laquelle elle allait bientôt succomber. Hélène lui fit toucher la première des trois croix sans que l'état de la malheureuse montrât la moindre amélioration. La deuxième croix n'eut pas davantage d'effet. Mais à peine la malade eut-elle effleuré la troisième croix – celle qui avait encore des clous fichés en elle – qu'elle se trouva guérie. « Voici donc la vraie croix du Christ ! » s'écria Hélène, dont le visage rayonna alors d'une telle joie que ceux qui l'entouraient crurent un instant que la vieille impératrice allait, elle aussi, bénéficier d'un joli miracle, et se mettre à rajeunir de plusieurs dizaines d'années. Il n'en fut rien : non seulement Hélène garda son âge et les maux qui allaient avec, mais elle mourut à Nicomédie, capitale de la Bithynie, en Asie Mineure, lors de son retour de Terre sainte. Elle avait eu le temps d'envoyer une partie de la « Vraie Croix » à Byzance – la Nouvelle Rome, qui ne s'appelait pas encore Constantinople, mais qui était déjà une ville époustouflante.

Ravie par les Perses, puis perdue par eux, la Croix se retrouva aux mains des empereurs latins de Byzance – qui s'appelait maintenant Constantinople, et qui était plus que jamais une ville époustouflante – avant d'être mise en gage auprès des Vénitiens, auxquels le roi Louis IX (*alias* Saint Louis) la racheta en même temps qu'une fiole contenant un peu du sang du Christ.

Ornée de pierres précieuses et recouverte de cristal de roche, la Vraie

Croix fut solennellement conduite dans la Sainte-Chapelle que le roi de France avait fait construire à son intention et à celle d'autres reliques (la sainte Couronne d'épines, la sainte Éponge, la sainte Lance, etc.).

Mais le 25 avril 1794, un groupe de révolutionnaires investit ce sanctuaire, brisa le cristal de roche qui protégeait la Vraie Croix, dépouilla celle-ci de ses précieuses parures, et l'emporta pour la jeter au feu ou dans la Seine.

Heureusement, *stipes* et *patibulum* formaient un ensemble assez conséquent pour qu'on n'eût pas hésité au fil des siècles – et sainte Hélène ne fut pas la dernière ! – à en prélever des fragments dont la présence est aujourd'hui attestée dans de très nombreux lieux de culte comme Notre-Dame de Paris, l'église Saint-Étienne de Lille, un charmant village du Morbihan appelé d'ailleurs La Vraie-Croix, l'hospice de Baugé, la collégiale Sainte-Croix de Liège, l'abbaye (magnifique !) de Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Hérault, la basilique Saint-Sernin de Toulouse, ou encore en Grèce dans un monastère du mont Athos, à Rome et à Venise, à Bruxelles et à Gand – liste non exhaustive…

Il existe un nombre infini de représentations de la crucifixion du Christ. Quelques-unes, sans doute, sont des œuvres d'art admirables, devant lesquelles se plantent, dans les musées, des foules béates. Lesquelles, peut-être, réussissent à oublier, en tout cas à dépasser, le fait que l'objet de leur contemplation est la mise en image de l'agonie particulièrement effroyable d'un condamné à mort. L'émotion artistique plus forte que l'émotion primale. C'est possible. Moi, je n'aime pas trop les crucifixions, même géniales.

La plus extraordinaire, la plus bouleversante, la presque intolérable aussi, la plus terriblement humaine et la plus mystique que je connaisse est une sculpture sur bois datant de la moitié du XIVe, œuvre d'un maître rhénan anonyme, conservée au Provinzialmuseum de Bonn sous le sobre intitulé de *Pietà*. La croix en est absente, car le Christ vient d'en être décloué, et son corps rendu à Marie*. Mais plus poignant que le bois du gibet, il y a ce cadavre de bois, à la fois tétanisé et abandonné ; il s'en dégage une impression d'agonie absolument atroce, innommable, remarquez sur les mains et les pieds ces efflorescences de bois figurant le sang giclé qui s'est coagulé comme une vomissure, comme un terril de taupe, voyez le visage ravagé de la Vierge, sa bouche blessée par le cri qu'elle retient, qu'elle mâche, puis qu'elle avale, et qui la dévore, qui se niche en elle comme un organe de plus – un organe dont Marie serait la seule femme au monde à être affligée, un organe dont la double fonction serait d'exsuder à jamais une indicible douleur et un indicible amour.

Que Jésus ait choisi de périr comme condamné à mort est un signe très fort. Du renversement des valeurs, d'abord : le gibet le plus infamant, le plus déshonorant, devenant l'emblème d'une gloire supérieure à celle du plus glorieux des rois. Symbole, ensuite, de la fragilité, sinon de la faillibilité, de la justice des hommes. Et enfin, et c'est ma certitude depuis toujours, signe de la condamnation par Dieu, sans appel, de la peine de mort.

1- *Wine in the Bible*, Signal Press, 1989.

2- Géographe, spécialiste de géographie urbaine, de science régionale et de médicométrie.

3- Cabernet merlot des noces de Cana spécial monastère de Terre sainte.

4- Environ deux mille deux cent vingt kilomètres.

5- Lui-même auteur d'une *Lecture chrétienne de la Bible*, Le Seuil, 1964.

6- Sondage CBS de 2004.

David

Il se peut qu'Israel Finkelstein et ses disciples n'aient pas tort, et que David ait été davantage un roitelet quelque peu campagnard que le puissant et radieux souverain dont Israël* garde la mémoire un peu comme la France celle de son Roi-Soleil. Reste que la Bible* (où David est cité pas moins de 1138 fois !) le présente comme le roi par excellence, la préfigure du Messie ; et que, pour un amoureux de la Bible, l'histoire qui nous en est contée est trop éblouissante – jusque dans ses crimes, car s'il fut berger, musicien, poète, soldat, prophète et roi, il lui manqua d'être un ange – pour qu'on lui préfère sa version rurale.

David naquit à Bethléem*. Il descendait, par Jessé, de ce couple charmant que furent Booz et Ruth. Israël avait alors un roi, le premier de son histoire : Saül. Mais Saül avait déplu à Dieu, qui, pour le punir, l'avait livré à un esprit mauvais qui l'accablait de mélancolie et d'idées noires. Nous dirions aujourd'hui que Saül était victime d'une dépression nerveuse. Il n'était pas question que la royauté restât dans sa lignée, mais pourtant il ne renonçait pas à régner.

D'ailleurs, Yahvé* n'avait – officiellement du moins – pas encore choisi son successeur. Et puis, il y avait une guerre à mener, l'interminable guerre contre ces diables de Philistins, plus nombreux, mieux entraînés, possédant un meilleur matériel de guerre. Une bataille était justement sur le point de s'engager dans la vallée d'Élah (*elah* veut dire térébinthe). Les Philistins avaient pris position au sud, entre deux collines dont l'une était couverte de ces fameux térébinthes, tandis que les Israélites se tenaient au nord. Les deux armées s'étaient longuement observées, et puis un homme s'était détaché des rangs des Philistins. Voici qu'il s'avançait vers les Israélites en les provoquant de la parole et du geste. C'était Goliath, le géant, visage bestial, peau sombre, nez crochu, bouche épaisse. La Bible rapporte que sa taille était de six coudées et un empan (1 S 17, 4), soit près de trois mètres. Il portait en outre un harnachement guerrier comme les Israélites n'en avaient jamais vu : heaume de bronze, plastron en cuivre, jambières de même, lance impressionnante équipée d'une terrible pointe en fer forgé de plus de six kilos.

Le jeune David, lui, n'était encore rien ni personne. Plutôt moucheron que lion, il avait à son actif d'être joli garçon (bien que roux de poil, couleur de toison que la Bible réserve en principe aux félons : Caïn*, Dalila [voir : Samson], Judas*…), et de jouer de la cithare à ravir. Ce pourquoi Saül l'avait pris dans sa suite : la musique et le chant de David avaient la vertu d'apaiser un peu la tristesse sans fond qui étouffait le roi. Mais savoir pincer les cordes d'une cithare et être bien proportionné n'est que de peu d'utilité sur un champ de bataille. David n'en était pas moins exaspéré par les rodomontades de Goliath : qu'un « incirconcis » pût insulter impunément les Israélites et prétendre les obliger à déguerpir d'une terre que leur avait donnée l'Éternel, c'était plus que le moucheron rouquin n'en pouvait supporter ; et bien qu'il n'eût pour toute arme qu'une fronde et cinq cailloux qu'il venait de ramasser dans le *wadi* tout proche, David supplia Saül de le laisser relever le défi de Goliath.

On connaît la suite de l'histoire : faisant tournoyer sa fronde, David atteignit Goliath au front. Déséquilibré, celui-ci tomba à la renverse. Empêtré et alourdi par son attirail guerrier, il ne put empêcher David de se jeter sur lui, de lui arracher son épée et de le décapiter.

On sait aujourd'hui que la taille de Goliath, loin d'être un atout dans son duel avec le gracile petit rouquin, fut probablement une des causes de sa mort. Cette forme de gigantisme est en effet causée par une maladie appelée acromégalie, due à la production en excès d'une hormone de croissance. Or l'un des symptômes de cette anomalie se traduisant par un rétrécissement important du champ visuel, on peut penser que Goliath ne vit pas David s'approcher de lui pour lui décocher un tir tendu. À quoi s'ajoute que les patients atteints d'acromégalie sont fréquemment victimes de malaises – nausées, sueurs profuses, jambes molles, etc. – qui justifieraient qu'un simple caillou ait suffi à faire s'écrouler le Philistin.

Ainsi commença l'irrésistible ascension de David, devenu en quelques

instants un héros national. Ascension qui excita la jalousie du roi Saül au point que David dut prendre le maquis, et, pour un temps, disparaître dans les collines odorantes plantées de pistachiers, de lupins bleus, d'iris, de sauge et d'amandiers.

Marié à Mikal, la fille cadette de Saül, dont il avait obtenu la main en échange de cent prépuces prélevés sur des Philistins (comment ne pas tomber amoureux d'un texte qui recèle d'aussi merveilleux délires ?), il se prit en même temps d'une telle passion pour Jonathan, un des fils de Saül, que d'aucuns sont persuadés, et ça ne date pas d'hier, que les deux garçons entretenaient une relation homosexuelle – en 1279, déjà, un frère dominicain, Laurent du Bois, illustra son traité de morale *La Somme le Roy, livre des vices et des vertus*, par une image éloquente de David embrassant Jonathan, tandis qu'Oscar Wilde, lors de son procès, cita l'histoire de David et Jonathan comme « celle d'un amour qui n'ose pas dire son nom ». Le fait est que la mort de Jonathan, tué aux côtés du roi Saül lors de la bataille du mont Guilboé, inspira à David un chant pour le moins ambigu : « J'ai mal à cause de toi, Jonathan, mon frère. Tu avais pour moi tant d'attrait ! Ton amour pour moi m'était une merveille, plus que l'amour des femmes ! » (2 S 1, 26.)

Saül disparu, le peuple choisit son héros, David, pour régner sur les tribus d'Israël et de Juda. Après avoir infligé quelques cuisantes défaites aux Philistins, le rouquin flamboyant s'empara d'Uruchalimu – nom originel de Jérusalem*, en tout cas le premier à apparaître, voici quatre mille ans, dans les *Textes d'exécration* du Moyen-Empire égyptien, textes destinés à attirer la malédiction sur des villes que Pharaon voulait vaincre ; mais d'autres hypothèses patronymiques sont tout aussi recevables, car, d'après la tradition juive, Jérusalem aurait porté pas moins de soixante-dix noms. Ce qui est certain, c'est que la ville appartenait aux Jébuséens, descendants d'Ésaü*, lorsque David s'empara d'elle pour en faire tout à la fois sa capitale, une cité fortifiée, et une ville sainte grâce à la présence sacrée de l'Arche d'alliance* qui, pour la première fois, abandonnait le nomadisme pour s'installer « dans ses murs ». La cité conquise ne fut pas pour autant vidée de ses habitants : tout au contraire, David les encouragea à demeurer pour bâtir avec les Juifs la prospérité de Jérusalem, allant même jusqu'à choisir parmi les Jébuséens des prêtres, des magistrats, des généraux, préfigurant un peu cette Jérusalem plurinationale qui est aujourd'hui une utopie pour les uns, et une espérance pour les autres.

Légendaire depuis trois mille ans, David est né à l'Histoire voici moins de vingt ans. Jusqu'alors, il n'y avait en effet que la Bible pour parler de lui. Aucun document non biblique n'attestait qu'il eût jamais vécu, aimé, souffert, chanté et gouverné sous le soleil de Judée. Mais le 21 juillet 1993, le Pr Avraham Biran, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans, et qui avait fouillé pendant trente-trois ans le site archéologique de Tel Dan proche du Jourdain* et du mont Hermon, fit une trouvaille extraordinaire. Non loin de la porte extérieure de l'ancienne cité biblique, il découvrit un morceau de basalte un

peu plus grand qu'une feuille de papier A4. Aussitôt qu'il l'eut déchiffré, des larmes coulèrent sur les joues du vieil archéologue, se mêlant à la poussière millénaire qui poudrait son visage : le fragment portait une inscription en araméen datant du IXe siècle av. J.-C. et qui mentionnait le « Roi d'Israël » et la « Maison de David » – maison étant à prendre ici dans le sens dynastique du mot. Avraham Biran tenait entre ses mains la première preuve scientifiquement incontestable de l'existence du roi David, de son peuple, de sa lignée…

Un an plus tard, après avoir étudié la stèle de Mesha – une autre pierre de basalte noir, découverte, elle, en 1868 sur le site de l'antique Dibôn, mais gravée à la même époque que celle de Tel Dan, et érigée pour commémorer la victoire du roi moabite Mesha –, le savant français André Lemaire confirma la découverte d'Avraham Biran : bien que très difficilement déchiffrable en raison des dégradations qu'elle avait subies (elle avait été brisée, et des mots entiers avaient ainsi disparu), la trente et unième ligne de la stèle du roi Mesha contenait, elle aussi, la phrase la « Maison de David ».

David n'était pas que roi : il fut aussi poète. D'aucuns lui accordent la paternité de la moitié des cent cinquante psaumes* dont la réunion constitue l'un des plus beaux livres de la Bible. On ne saura sans doute jamais si David a été un psalmiste aussi prolifique : des psaumes réputés écrits *par* lui l'ont peut-être été *pour* lui.

Mais du moins est-on sûr qu'il a composé lui-même certains d'entre eux, qui comptent parmi les plus saisissants, les plus bouleversants, sous le coup des horribles remords qui le taraudèrent à la suite de ses amours avec Bethsabée.

Résumé de l'histoire : un soir que stagnait une chaleur étouffante sur Jérusalem, David monta sur la terrasse de son palais respirer l'air nocturne. Même s'il fait tout aussi chaud sous les étoiles, la nuit orientale est souvent courue de souffles suaves et parfumés, qui, à défaut de fraîcheur, procurent une délicieuse illusion de légèreté – laquelle, dit-on, serait d'ailleurs à l'origine de la légende des tapis volants. En contrebas, dans une sorte de patio, David vit une jeune femme qui se rafraîchissait en prenant un bain. La vasque dans laquelle elle baignait son corps nu était en albâtre presque transparent, veiné de bandes laiteuses qui semblaient des nuages. La jeune personne était d'une beauté merveilleuse. Pour vous en faire une idée, rien ne surpassera jamais votre propre et secret imaginaire ; mais, à défaut, et après avoir fait l'impasse sur la grasse et vulgaire Bethsabée de Rembrandt, courez au Louvre rencontrer la fine, l'exquise, la mutine Bethsabée que Jean Massys peignit en 1562.

Non seulement David était marié, mais il s'était constitué un harem – un roi ne pouvait moins faire (2 S 5, 13). Or la femme dans la vasque d'albâtre surpassait en beauté toutes celles sur lesquelles, jusqu'à cette nuit brûlante, David avait posé son regard séducteur, plein de convoitise, d'impudence et de charme. Il fit demander qui elle était, et on lui répondit qu'elle s'appelait

Bethsabée, fille d'Éliam, femme d'Urie le Hittite. Celui-ci était l'un des officiers de David, il avait quitté Jérusalem pour aller assiéger une ville que son souverain convoitait. Ce dernier profita de l'éloignement du mari pour ordonner à ses gens d'aller lui chercher la jolie baigneuse de nuit. Bethsabée respectait trop le roi pour se dérober à ses désirs : « Elle vint vers lui, et il coucha avec elle. […] Après quoi, elle retourna dans sa maison. Puis, constatant qu'elle était fécondée, elle fit dire à David qu'elle était enceinte » (2 S 11, 4-5).

David rappela alors Urie, auquel il conseilla de vite rentrer chez lui pour profiter des charmes de sa femme ; il espérait ainsi lui faire endosser la paternité de l'enfant. Urie, simple figurant biblique mais personnage épatant, refusa de prendre le moindre plaisir tant que ses hommes, restés au front dans l'inconfort et les périls de la bataille, ne pourraient pas en faire autant. Alors David le renvoya assiéger la ville, non sans avoir secrètement ordonné à son général en chef de placer Urie au cœur de la bataille, à un poste tellement exposé que le Hittite ne pourrait pas longtemps échapper à la mort. Et en effet, Urie fut bientôt tué. David laissa Bethsabée pleurer son mari ; mais au premier jour qui suivit le deuil légal, il l'épousa.

De leur union naquit un fils. Cependant Dieu, qui avait trouvé répugnante la façon dont David s'était conduit envers Urie, leur reprit l'enfant au bout de sept jours d'agonie. C'est alors que David composa les psaumes dits de repentir – ils sont sept, voici quelques passages des trois plus poignants :

Cantique de David, […]
Quand Nathan le Prophète vint vers lui,
lorsqu'il alla vers Bethsabée.
Miséricorde, Elohim ! […]
Lave-moi bien de mon abjection, purifie-moi
de mon péché.
Car je connais mes crimes, mon péché est toujours
devant moi […]
Délivre-moi du sang, Elohim !

Psaume 51

Mon silence usait mes os, j'ai rugi tout le jour […]
Je t'ai confessé mon péché, je n'ai pas recouvert mon iniquité,
j'ai dit : je confesserai contre moi mes péchés à Adonaï,
et toi tu me relèveras de l'iniquité de ma faute, sélah !

Psaume 32

Prière de l'humble quand il défaille et répand sa plainte
devant Adonaï […]
Mes jours s'évanouissent en fumée, mes os brûlent comme
un tison […]
Aux échos de ma douleur, mes os collent à ma chair.
Je ressemble au pélican du désert, je suis comme le hibou
des ruines.
Je veille et je suis comme l'oiseau seul sur le toit […]
Je mange de la cendre en guise de pain, je mêle mes larmes
à ma boisson […]

Mes jours déclinent comme une ombre, moi, pareil à l'herbe,
je me dessèche…

Psaume 102

Elohim, Adonaï – enfin, Dieu – pardonna. Et pas du bout des lèvres : David et Bethsabée eurent un nouvel enfant mâle. Un fils magnifique, qui devint le roi Salomon*.

Les psaumes de David faillirent avoir un coauteur pour le moins inattendu : Voltaire*, à qui le duc de La Vallière, un jour de 1756, vint demander de récrire les psaumes en les versifiant à sa façon. But de l'opération : ramener à Dieu la marquise de Pompadour qui, comme David, se prenait à regretter les folies de sa vie amoureuse, et implorait qu'on lui donnât à lire des ouvrages édifiants. Mais les textes sacrés l'ennuyaient à mourir. Aussi La Vallière avait-il pensé qu'elle se laisserait plus aisément toucher par la grâce si on enveloppait, tout exprès pour elle, les livres saints dans le paquet-cadeau d'une écriture plus brillante, plus contemporaine. Et le moderne, l'éblouissant, c'était alors Voltaire ou personne.

S'agissant d'une bonne œuvre, La Vallière n'entendait pas rétribuer Voltaire – qui, de toute façon, était riche à millions. Mais si ce dernier acceptait de rimailler pour Dieu et pour la Pompadour, le duc s'engageait à lui obtenir infiniment plus que de l'argent : le chapeau de cardinal.

La chose ne se fit pas. Dommage : il ne manquait à M. de Voltaire qu'une robe rouge pour avoir tout à fait l'air d'un délicieux vieux petit diable…

Déborah

Alors que la plupart des peuples de l'Antiquité n'auraient pu vivre sans se doter d'un prince, les tribus d'Israël* avaient une conception plus pragmatique du gouvernement : les lois données par Yahvé* régissant à la perfection toutes les circonstances et aléas de la vie personnelle et sociale, et de toute façon Israël n'aimant rien tant que faire l'expérience de sa maturité et de sa liberté, il fallait une pression extérieure grave, généralement la menace d'un conflit armé, pour qu'Israël se choisisse alors un chef. Celui-ci portait le titre de Juge (en hébreu* : *chofet*, mot issu de la racine en trois lettres *chafat* qui veut dire juger, régner).

L'un des plus grands Juges de l'histoire d'Israël fut une femme : Déborah, dont le nom signifie abeille. Et le fait est que Deborah, de 1260 à 1221 av. J.-C., fut à la fois le miel et le dard.

Le miel au sens où, non seulement juge mais prophétesse, ses décrets et monitions, et surtout ses commentaires de la Torah*, étaient empreints d'une si profonde sagesse qu'on venait la consulter de très loin. Comme il eût été inconvenant pour une femme de se retrouver seule dans une maison en

compagnie d'un (ou plusieurs) homme(s), Deborah prit l'habitude de siéger dehors, sous un palmier.

Elle usa de son dard, de sa piqûre létale, lorsque le roi cananéen Yabin, qui ne cessait de harceler Israël, rassembla des forces impressionnantes sous les ordres de Sissera, son généralissime : face aux malheureux dix mille hommes de Barak, chef des armées d'Israël, Sissera disposait de trois cent mille guerriers suréquipés, et surtout de neuf cents chars de guerre. Légers, incroyablement rapides, ces chariots de fer à deux roues, montés par des archers, étaient alors une sorte d'arme absolue. Quelques années auparavant, lorsque Égyptiens et Hittites s'étaient affrontés à Qadesh, ils avaient engagé plus de cinq mille de ces chars, et c'étaient ces engins qui avaient finalement donné la victoire à Pharaon. Or Israël ne disposant d'aucun char de combat à opposer à ceux de Sissera – les tribus d'Israël n'avaient jamais excellé dans l'art du fer –, une défaite sanglante des Juifs semblait inévitable. C'était en tout cas, au plus fort de la bataille, ce que se disait, navré, le général Barak.

Déborah, elle, gardait confiance : le moment venu, Yahvé saurait comment arrêter, bousculer, renverser les chars cananéens. Et elle avait raison : alors que les chars de Sissera, bondissant sur la pierraille, fondaient sur les fantassins d'Israël, le proche torrent du Qishôn se mit soudain à gronder, à bouillonner, à sortir de son lit – un orage inattendu venait de se déchaîner, des trombes d'eau de pluie transformant aussitôt le sol en un répugnant marécage dans lequel les roues des chars de fer s'engluaient les

unes après les autres.

Devinant que la partie était perdue, Sissera voulut au moins sauver sa vie. Il abandonna son char paralysé par la boue et s'enfuit. Pataugeant misérablement dans la fange, trempé, épuisé, assoiffé, les soldats de Barak sur ses talons, il se crut enfin tiré d'affaire en apercevant la tente d'un certain Héver, un Qénite qui entretenait d'assez bonnes relations avec le roi Yabin, le maître de Sissera. D'ailleurs, Yaël, l'épouse d'Héver, avait reconnu le fuyard, et elle l'invitait à entrer : « Fais-moi la grâce de détourner tes pas jusque chez moi, mon seigneur, et suis-moi sans nulle crainte » (Jg 5, 18). Oh, la petite rouée ! Sissera se vit hors de danger, d'autant que Yaël le réconforta de lait bien crémeux, le dissimula sous une couverture, et l'assura qu'elle veillerait sur son repos. En fait, dès qu'il fut assoupi, Yaël prit un piquet de tente, en positionna la pointe sur la tempe de Sissera, et, en deux ou trois coups de marteau, l'enfonça dans le crâne du général cananéen jusqu'à ce que la pointe, ayant traversé la tête, se fût plantée dans la terre.

Je ne reproche pas tant à Yaël d'avoir tué Sissera – qui était une cruelle fripouille – que d'avoir piégé sa victime de façon éhontée. Crapuleuse, dirai-je. Étrange anecdote que celle-ci, qui atteste combien la guerre est hideuse même quand elle est gagnée par le camp des justes, même quand la victoire est l'œuvre d'une femme. Compte tenu de l'époque, de l'oppression contre laquelle Israël devait réagir – question de vie ou de mort pour cette nation encore désunie, encore dans l'enfance – le geste de Yaël, sans doute, est-il explicable. Déborah en a appelé à la puissance de Dieu, et l'Éternel a mis sa colère dans les flots du torrent pour le faire enfler, déborder, déferler ; mais c'est Yaël qui, dans l'ombre et la solitude d'une tente (voyez la scène gravée par Gustave Doré, pour une fois presque trop sobre), a scellé toute seule le destin de Sissera, avec juste deux outils très banals.

À l'actif de Yaël (que j'ai toujours imaginée jeune et jolie, malgré ma prévention contre elle – ou bien serait-ce à cause de cette prévention ? Lire la Bible* n'est jamais si innocent qu'on croit), je relève qu'avant d'accomplir son geste meurtrier, elle attendit que Sissera fût endormi : « Recru de fatigue, Sissera dormait profondément, et c'est ainsi qu'il mourut » (Jg 5, 21-22).

L'exégèse se plaît à comparer ces deux femmes, Déborah et Yaël, l'une ouvrant le récit et l'autre le fermant – mais elle oublie trop souvent la troisième femme de l'histoire, la plus humaine pourtant : la mère de Sissera, qui, derrière une fenêtre à grillage, guette le retour de son fils. Elle a un mauvais pressentiment : « Pourquoi son char n'arrive-t-il pas ? Pourquoi son attelage est-il si poussif ? » (Jg 5, 28). Des filles en essaim, des sœurs de Sissera, des suivantes, lui répondent que, comme tous les grands vainqueurs – car qui peut douter que le généralissime l'ait emporté ? –, Sissera est occupé au partage du butin : « Pour chaque guerrier, une gorge de femme, ou plutôt non : deux gorges ! […] Et pour mon cou, en prime, un châle teint et une broderie, ou plutôt non : deux broderies ! » (Jg 5, 30).

Tandis que babillent les petites coquettes, la mère de Sissera, à travers le

grillage, pousse un cri plaintif…

Décalogue

Mai 1988. Quelques millénaires après Moïse* redescendant du mont Horeb avec les Tables de la Loi, un cinéaste polonais, Krzysztof Kieslowski, monte les marches tendues de rouge du Palais des Festivals pour, lui aussi, présenter au bon peuple de Cannes son *Décalogue*, c'est-à-dire les dix paroles impératives, les Dix Commandements de Dieu – ou du moins l'un de ceux-ci, le cinquième selon la version catholique, le sixième selon la version juive : « Tu ne tueras point. »

Rien à voir avec les grandioses *Dix Commandements* produits et réalisés par Cecil B. DeMille en 1956 – mais peut-être une sorte de cousinage avec, toujours de Cecil B. DeMille, une version de 1923 de ces mêmes *Dix Commandements*, dont les deux tiers se passaient à l'époque contemporaine : le décor de Kieslowski, pour les dix films constituant le *Décalogue*, est en effet celui d'un grand ensemble bétonné – une « barre stalinienne » – de la banlieue nord de Varsovie : c'est moche, c'est morne, c'est froid, débilitant, plus gris que gris, ça pue le chou et on se massacre les pieds sur des tessons de bouteilles de vodka. *Tu ne tueras point* raconte – non : montre – le meurtre interminable, insoutenable, d'un chauffeur de taxi assassiné sans raison par un jeune homme. Lequel jeune homme est appréhendé, jugé, condamné à mort, exécuté par pendaison. Et la mort de l'assassin à la fin du film est tout aussi détaillée, tout aussi effroyable que l'a été, au début, la mort de l'assassiné. Le film décroche le Prix du jury. « Un électrochoc, écrit un critique, une expérience cinématographique absolue. » En Pologne, l'impact du film est tel que le pays décrète aussitôt un moratoire sur la peine de mort – celle-ci sera officiellement abolie en 1996. Grâce au *Décalogue*, Kieslowski devient une sorte de Moïse : il guide le cinéma polonais vers cette Terre promise qu'est la reconnaissance internationale – agrémentée de la manne des capitaux étrangers…

Mais, toujours comme Moïse, Kieslowski ne fera qu'entrevoir cette Terre promise. De santé fragile, écartelé entre le rêve cinématographique et l'impitoyable réalité de la vie réelle, il meurt d'une crise cardiaque à cinquante-cinq ans après avoir annoncé qu'il renonçait à réaliser des films pour se consacrer désormais à l'écriture scénaristique. Il venait de mettre en chantier une trilogie consacrée au paradis*, à l'enfer et au purgatoire. Sur son scénario (polonais, donc), *Heaven* est réalisé par un Allemand (Tom Tykwer), coproduit par des Français et des Américains, interprété par une Australienne (Cate Blanchett) et un Américain (Giovanni Ribisi), et parlé en italien. Ce n'est plus Moïse, c'est Babel (voir : Tour de Babel). Mais ça reste la Bible*, toujours la Bible. Pour nous laisser profiter encore un peu de Krzysztof

Kieslowski, l'Éternel aurait bien dû tonner un onzième commandement sur le sommet du mont Horeb : « Tu ne mourras point – enfin, pas si tôt… »

Déluge

À côté des voiliers acérés et surtoilés de l'America Cup, l'Arche de Noé fait piètre figure. Comme la pauvre Hélène de la chanson de Brassens, « les trois capitaines [pourraient] l'appeler vilaine », l'Arche n'était pas belle, elle était même franchement pansue, ventrue, mafflue, moche et au-delà du moche, exhalant sans doute des puanteurs ammoniaquées de litières rancies, des remugles de latrines, des fumets de dortoirs mal aérés, des miasmes de soupes aigries.

Je me souviens, à l'époque où je dirigeais la fiction de France 2, d'avoir visionné le film encore inédit d'Ermanno Olmi : *Genèse, la Création et le Déluge*, sorte de prototype d'une luxueuse série italo-germano-américaine consacrée à la Bible* et à laquelle notre chaîne songeait à s'associer. La première partie, consacrée à la Genèse, était une sorte d'oratorio somptueux, mais flirtant parfois avec l'abstraction. Puis venait le Déluge, qui était au contraire d'un réalisme saisissant : issu d'un milieu paysan des plus modestes, Olmi savait mieux que quiconque ce que pouvait signifier la cohabitation dans l'Arche de tous ces animaux* et le labeur inouï qui devait en découler, et il avait traité son sujet avec le même respect tout à la fois minutieux, sec et tendre, qu'il avait mis dans *L'Arbre aux sabots* qui lui avait valu la récompense suprême à Cannes en 1978. À des années-lumière des péplums* fabriqués à Hollywood ou à Cinecittá, les dessous du Déluge selon Olmi avaient le ton et la véracité d'un documentaire qui ne faisait l'impasse sur aucune de ces questions pratiques que la Bible ne soulève même pas – le genre *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur l'Arche de Noé sans jamais oser le demander* : comment vivait-on à bord, qui faisait quoi, comment était stockée, conservée et répartie la nourriture* des animaux, comment ceux-ci recevaient-ils les soins dont ils avaient besoin – car les fils de Noé s'y entendaient sans doute pour engraisser des veaux et tondre des moutons, mais comment s'y prenaient-ils pour manipuler des tigres qui souffraient peut-être du mal de mer ?

Arche vient du latin *arca*, qui veut dire coffre, et voilà exactement ce qu'était l'Arche : une boîte en bois grossièrement équarrie, badigeonnée de goudron, longue de trois cents coudées (environ cent trente-sept mètres), large de cinquante (soit à peu près vingt-six mètres) et haute de trente (seize mètres). Soit, à un mètre près pour la longueur et six pour la hauteur, les dimensions exactes d'un sous-marin nucléaire lanceur d'engins de la classe *Triomphant* – la toute dernière en date.

Elle avait trois niveaux : le pont inférieur qui recueillait les déchets et les

eaux usées (reconditionnés pour les moins exigeants des animaux – pour les porcs, peut-être, ceux-ci n'ayant pas encore été officiellement frappés d'anathème alimentaire), le pont médian occupé par Noé, sa famille, leurs serviteurs et les animaux purs, et le pont supérieur où s'ébattaient les bêtes impures et les oiseaux.

Les biblistes divergent quant aux essences employées pour la construction du navire : des résineux, disent les uns, du cèdre, affirment les autres, ou peut-être était-ce du cyprès, à moins qu'on n'ait assemblé, comme on le ferait quelques millénaires plus tard avec des tôles d'acier, des panneaux de roseaux tressés et enduits de brai. On estime le volume de l'Arche à 40 000 m^3 (un peu moins de la moitié de Notre-Dame de Paris), son espace habitable à un peu plus de 900 m^2 (les appartements privés de l'Élysée ne représentent que 300 m^2), son déplacement à 22 000 tonnes (soit la moitié de celui du *Titanic*).

Le Déluge est réputé avoir duré quarante jours et quarante nuits, ce qui, en langage biblique, veut tout simplement dire qu'il fut long à ne pas en voir la fin.

D'après la tradition rabbinique, les animaux se comportèrent de façon exemplaire : afin de ne pas perturber le décompte des couples lorsqu'ils seraient enfin autorisés à sortir de l'Arche, ils allèrent jusqu'à éviter de se reproduire à l'intérieur du bateau. Les deux seuls incidents dont l'écho soit parvenu jusqu'à nous semblent avoir été un léger différend entre Noé et le lion (mais j'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé ce qui avait pu le provoquer), et le caprice du corbeau mâle qui, lorsque l'Arche se fut posée sur le mont Ararat, refusa de quitter le bord parce qu'il craignait que Noé en profitât pour mettre sa femelle à la casserole.

Dès que l'Arche eut touché terre, et tandis que Dieu déployait son arc-en-ciel de réconciliation, Noé, laissant ses proches s'occuper du débarquement des animaux, farfouilla parmi les représentants du règne végétal qu'il avait aussi embarqués, et trouva un pied de vigne. Lequel il planta, en récolta le raisin, vinifia celui-ci, le goûta, apparemment le trouva bon, et en but plus que de raison jusqu'à s'enivrer.

Curieusement, alors même que l'Église punissait avec sévérité la moindre peccadille, n'hésitant pas à brûler vifs de pauvres bougres, le Moyen Âge se montra singulièrement indulgent envers ce premier ivrogne de l'humanité, faisant de lui et de son ivresse un thème récurrent de l'iconographie du temps. Il faut dire que Noé n'avait pas fait exprès de se soûler : ignorant tout du phénomène de la fermentation, il ne s'attendait pas que du jus de raisin fût brusquement doté du pouvoir de le plonger dans une profonde torpeur en lui faisant oublier toute pudeur – car le vin l'avait assommé au point qu'il s'était endormi nu comme un ver (Gn 9, 20-27).

Trop de récits à travers le monde – on en a répertorié plus de cent cinquante, et sur tous les continents, les plus célèbres étant sans doute ceux issus de la mythologie assyro-babylonienne, notamment le *Poème d'Atrahasis*

et surtout la célèbre *Épopée de Gilgamesh* – font référence à un fléau destructeur de type diluvien avec pluies torrentielles, montée et débordement des eaux, pour que le Déluge ne recouvre pas quelque réalité, l'hypothèse la plus vraisemblable étant qu'il a pu trouver son origine dans des inondations cataclysmiques du Tigre et de l'Euphrate. Le fait troublant est qu'on a découvert dans la région d'Our, prise en sandwich entre deux couches saturées de vestiges laissés par deux civilisations différentes, une couche d'alluvions épaisse de trois mètres et absolument vierge, elle, de toute trace d'activité humaine.

Quelle qu'en soit la version, le Déluge a eu pour fonction d'effacer la première Création* en éliminant toute vie de la surface de la Terre – à l'exception d'une seule poignée d'êtres qui parurent justes aux yeux de Dieu : Noé, sa famille proche, ainsi qu'une paire de chacune des créatures du règne animal qui devaient servir à repeupler la planète ravagée.

Quelles fautes impardonnables avaient donc commises les humains ? À dire vrai, l'affaire n'est pas claire. L'acte d'accusation parle en termes sibyllins d'une génération corrompue, mais la Bible ne nous dit pas grand-chose à son propos, sinon que les hommes avaient engendré des filles tellement ravissantes que les « habitants du Ciel* » – que certaines versions n'hésitent pas à appeler les « fils de Dieu » – descendirent sur Terre pour en faire leurs épouses. Qui étaient ces séducteurs célestes ? La réponse, si jamais elle fut connue, s'est perdue dans la nuit des temps et dans celle, peut-être plus épaisse encore, des traductions* bibliques.

Tout ce qu'on en sait nous vient d'un Apocryphe, le Livre d'Hénoch (patriarche antédiluvien, père du célébrissime Mathusalem, et initié supposé aux mystères de l'Éternel), qui raconte comment deux cents anges* rebelles, entraînés par un certain Shemyaza, osèrent transgresser la loi et descendre sur Terre pour s'accoupler avec les irrésistibles petites mortelles.

Un de ces anges, Azazel, aurait même abusé de la situation pour initier les femmes à l'art du maquillage, et pour apprendre aux hommes à fabriquer des armes et à frapper de la monnaie. La séduction, la guerre, l'argent, voilà réunis tous les ingrédients des désastres de la société humaine, merci, Azazel ! « Les hommes se débauchèrent, dit le Livre d'Hénoch, ils s'égarèrent et se perdirent dans toutes les voies. […] La terre entière a été dévastée par les œuvres apprises d'Azazel : impute à celui-ci tous les péchés. »

Bien que réputés asexués, les anges révoltés connurent (au sens biblique du mot) les demoiselles terrestres, et de leur union naquirent des enfants dont le métissage se traduisit par une insubordination et une méchanceté du cœur et de l'esprit héritées de ces diables d'anges. Dieu en conçut un tel dégoût qu'il décida de froisser la Création comme un dessin raté, et de tirer dessus la plus formidable chasse d'eau qu'on ait jamais vue.

Parmi les engeances condamnées à disparaître, il y eut les mystérieux Nephilim. La Bible les évoque à deux reprises, notamment lors des prolégomènes du Déluge (Gn 6, 4), en les qualifiant de géants. C'est d'ailleurs à peu près tout ce qu'elle nous en révèle. Certains biblistes pensent que ces Nephilim pourraient être les « métis » issus des rapports contre nature entre les anges et les femmes, et qu'ils seraient au fond la raison pour laquelle l'Éternel décida de détruire un monde abâtardi, dégénéré, corrompu, qui ne correspondait plus à son dessein – osera-t-on dire à son rêve ?

Quoi qu'il en soit, il semble que tous les Nephilim n'aient pas été éliminés. Car voici qu'on entend reparler d'eux – ou du moins de leurs descendants – alors que les Israélites approchent de Canaan, la Terre promise, et que les hommes que Moïse* a envoyés en éclaireurs reviennent faire leur rapport : « Ce pays […] c'est un pays qui dévore ses habitants. Ce peuple, nous l'avons vu. C'est un peuple de géants. Nous avons vu les Nefilim […] nous étions des sauterelles à leurs yeux. »

Comment ces géants ont-ils pu survivre au Déluge ? Le Talmud* a sa petite idée sur la question, et cite une légende d'après laquelle un Nephilim plus malin que les autres aurait réussi à se cacher sur le toit de l'Arche. Premier voyageur clandestin, premier boat people de l'Histoire, il n'aurait eu ensuite qu'à attendre un peu pour trouver, parmi la progéniture des fils et des brus de Noé, la jeune fille qui lui permettrait d'assurer sa descendance…

La Bible est formelle : après que les eaux eurent baissé durant cent cinquante jours, « l'Arche, au dix-septième jour du septième mois, trouva repos sur les hauteurs d'Ararat » (Gn 8, 3-4), un sommet qui culmine à 5 165 mètres, ce qui donne une idée de la hauteur d'eau atteinte par l'inondation.

La précision du lieu de l'échouement ne pouvait qu'inciter les hommes à tenter de retrouver les restes du navire que le froid régnant tout en haut du mont Ararat avait dû protéger de la corruption.

La grande quête, dont la dimension épique vaut bien celle du Graal, commence au IVe siècle avec Eusèbe de Césarée. Prêtre et théologien, Eusèbe

est aussi un historien pointilleux qui n'avance rien sans s'appuyer sur une documentation sérieuse et vérifiable, démarche habituelle de nos jours mais très novatrice à son époque. Or il affirme qu'on peut apercevoir l'épave de l'Arche tout en haut du mont Ararat – les lunettes d'approche n'existant pas, il devait tout de même falloir jouir d'une sacrée bonne vue ! Et Eusèbe d'ajouter que les gens de la montagne ont pour habitude de grimper jusqu'à l'épave pour gratter le bitume ayant servi à calfater le bateau, afin d'en faire des antidotes ou des amulettes.

La première expédition de recherche digne de ce nom fut tentée en 1829, par l'Allemand Friedrich Wilhelm von Parrot, naturaliste, médecin, voyageur, ascensionniste – le mot alpiniste n'existait pas encore. Malgré les mises en garde des Arméniens pour qui la présence (à leurs yeux incontestable) de l'Arche sur le mont Ararat faisait du sommet de celui-ci un lieu sacré et inaccessible – sinon interdit – aux hommes, Parrot se mit en marche. Il s'était adjoint un compagnon en la personne d'un jeune diacre arménien, Katchadour Abovian. Charlie Buffet, journaliste au *Monde* et spécialiste des questions d'alpinisme, rapporte que l'impréparation de l'ascension était si grande que les deux grimpeurs n'avaient tout simplement rien pour se protéger du froid mordant – dès leur première nuit en altitude, qu'ils passèrent à l'endroit où Noé était supposé avoir planté la première vigne, ils durent s'emmitoufler dans les feuilles de papier buvard qu'ils avaient emportées pour recueillir de quoi constituer un herbier.

Malgré leur courage et leur ténacité, ils revinrent bredouilles de leur expédition.

Moins de cinquante ans plus tard, en 1876, l'Anglais James Bryce trouva une pièce de bois longue de 1,30 mètre qui avait manifestement été travaillée par l'homme. Bryce l'identifia évidemment comme un vestige de l'Arche, bien que tout porte à croire qu'il s'agissait plutôt du morceau d'une croix* que, toujours selon Charlie Buffet, von Parrot et Abovian, lors d'une seconde tentative, avaient emportée avec eux dans l'intention de la planter sur les hauteurs de l'Ararat.

En 1883, des géologues partis étudier le mouvement des avalanches affirmèrent avoir découvert « une énorme construction en bois, très noire, qui sortait d'un glacier », une sorte de « coque » divisée en compartiments (des stalles pour les animaux ?) d'environ 4,50 mètres de hauteur. Mais personne ne s'enhardit sur la montagne pour aller vérifier leurs dires.

En 1905, ce fut au tour d'un jeune homme et de son père de prétendre avoir repéré l'Arche qui, à les en croire, comportait une cinquantaine d'ouvertures ressemblant étonnamment à des hublots. Ils avaient bien essayé de découper un fragment du navire pour prouver qu'ils n'avaient pas rêvé – mais le bois était trop dur, pétrifié par le froid et les millénaires.

Un aviateur russe, Vladimir Roskovitski, ayant repéré une forme de coque près du sommet du mont Ararat, le tsar Nicolas II envoya un important détachement militaire prendre des photos de ce qui ne pouvait être que les

vestiges de l'Arche. Malheureusement, la Révolution éclata avant que les clichés ne fussent développés et remis au tsar, lequel fut arrêté et fusillé tandis que les plaques photographiques étaient perdues et englouties dans les soubresauts de l'Histoire.

Qu'à cela ne tienne ! En 1952, un alpiniste espagnol qui gravissait l'Ararat trouva, dans une crevasse, une pièce de bois plus ou moins lapidifiée qui relança l'intérêt des chercheurs. Au point que l'astronaute américain James Irwin, qui fut le pilote du module lunaire Apollo XV, et qui avait acquis à cette occasion des connaissances en géologie extrêmement poussées, monta lui-même deux expéditions sur le mont Ararat, mais qui n'eurent aucun succès.

Aujourd'hui, deux sites se disputent le privilège d'être celui où s'échoua l'Arche de Noé.

L'un se situe à Dogubayazit, en Turquie, à une vingtaine de kilomètres de l'Ararat. C'est là que Ron Wyatt et David Fasold, en 1977, repérèrent une langue de terrain ressemblant singulièrement à un bateau (c'est vrai !) et ayant peu ou prou les dimensions que la Bible prête à l'Arche. Ayant fouillé le site, ils y trouvèrent des montants de bois fossilisé, des rivets de métal, une ancre en pierre, et, plus étonnant, des poils d'animaux. Bilan impressionnant. Sauf que Ron Wyatt (à présent décédé) et David Fasold sont deux fondamentalistes chrétiens qui ne se cachent pas de vouloir prouver que chaque verset de la Bible dit l'absolue vérité, ce qui est un *a priori* difficilement compatible avec l'indispensable objectivité scientifique.

L'autre site se trouve sur le mont Ararat lui-même, à 4 724 mètres d'altitude. Connu sous le nom d'« anomalie de l'Ararat », il a été relevé pour la première fois en 1949 par des avions de l'US Air Force. Les photos prises par ces appareils ont été longtemps tenues secrètes – peut-être parce que personne, au Pentagone, n'avait les moyens de dire ce que diable ça pouvait bien être.

Il existe aujourd'hui, enfin accessible au public, une image en haute définition de ladite « anomalie » saisie par le satellite QuickBird de DigitalGlobe, et qui évoque de façon troublante la forme d'une coque de navire. La CIA, après avoir longtemps refusé d'émettre un avis, trouve à présent urgent de faire savoir qu'il pourrait s'agir de « couches linéaires de glace recouvertes par de la glace et de la neige plus récemment accumulées ». Pour en avoir le cœur net, il suffirait d'aller voir. Mais les autorités turques refusent obstinément d'autoriser l'accès au site, sous prétexte qu'il s'agit d'une zone militaire. Les chasseurs d'Arche ont encore de beaux jours devant eux.

Désert

La Terre promise est cernée de toutes parts par les déserts : désert de Sin, de Parân, d'Étam ou de Shur, de Cin, de Moab, du Néguev, de Ziph et d'Engaddi, déserts de Juda et de Teqoa, désert de Cadès…

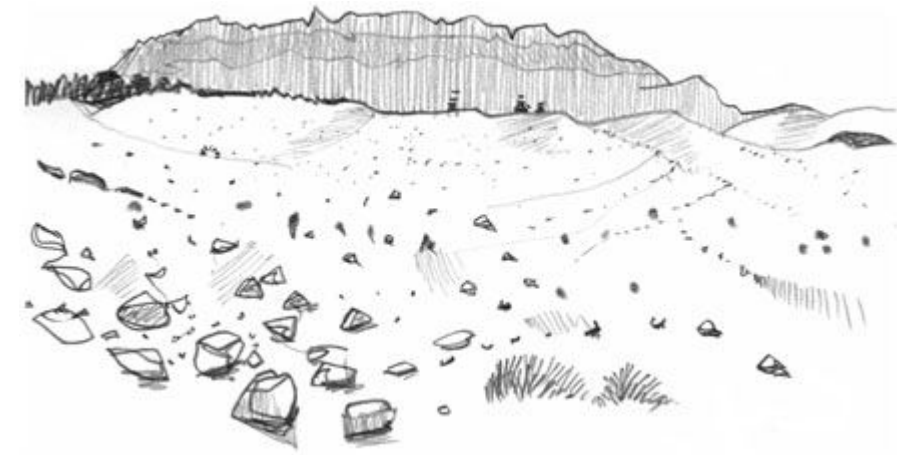
Le paysage biblique est par nature celui de l'ocre, du crayeux, du sablonneux, de l'absence d'ombre, de la nudité – ni arbres, ni graminées, ni espoir de moissons. « Le fond d'une mer depuis longtemps retirée, décrit Chateaubriand. Plages de sel, vase desséchée, sables mouvants […], mais le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. […] Le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel. »

Le désert biblique n'a rien de romantique. Mais romanesque, il l'est. Et du romanesque le plus haletant : on y court, on s'y réfugie, on s'y cache, on y combat, on y aime. Dieu lui-même, quand il se sent au bord de la crise de nerfs, aspire à s'y retirer : « Qui me fournira au désert un gîte de voyageurs [dit Dieu], que je puisse quitter mon peuple et loin d'eux m'en aller ? Car tous ils sont des adultères, un ramassis de traîtres ! » (Jr 9, 1). Ce qui fait discrètement sourire le psalmiste : « Est-il capable, Dieu, de dresser une table au désert ?… » (Ps 78).

Si les déserts sont fréquemment évoqués dans la Bible*, trois d'entre eux revêtent une importance particulière.

Le premier, au moins par ses dimensions (56 000 km^2), est évidemment le désert du Sinaï où, fuyant l'Égypte* sous la conduite de Moïse*, « les enfants d'Israël partirent de Ramsès pour Socoth, au nombre d'environ six cent mille hommes de pied sans compter les enfants » (Ex 12, 27).

Après avoir franchi la mer des Roseaux – et non la mer Rouge, confusion qui serait due à l'un des lettrés ayant collaboré, vers 270 av. J.-C., à la traduction en grec de la Bible hébraïque ; mais d'aucuns font porter le soupçon sur un copiste de la Bible anglaise du roi Jacques qui aurait écrit *red sea* (mer Rouge) au lieu de *reed sea* (mer des Roseaux) – et remporté là une grande victoire sur la cavalerie de Pharaon lancée à leur poursuite, les Hébreux s'engagèrent dans un désert caillouteux, creusé de canyons, hérissé d'éboulis rocheux jaunes, rouges, verts, mauves, dominé par de hautes montagnes dont certains sommets dépassent les 2 000 mètres, tel le Gebel Musa (2 285 mètres) sur la cime duquel Moïse est réputé avoir reçu les Tables de la Loi.



Présenté par la Bible comme un territoire de probation, d'épreuve et de purification, le désert du Sinaï est en réalité l'un des plus beaux sites qui soient au monde. À condition, peut-être, de ne pas y tourner en rond pendant quarante ans – alors le temps d'une vie humaine –, nourris d'un régime immuable de petites cailles dodues et de manne* à la saveur miellée. Cette errance fut sans doute lassante, mais moins stérile qu'il y paraît : « C'est au cours de leur séjour dans le désert du Sinaï, rappelle le philosophe Armand Abécassis, que les Hébreux reçoivent la charte du monothéisme mosaïque. » Ce qui, évidemment, n'est pas rien…

Tout autre sera le désert du Précurseur, ce désert de Juda où Jean le Baptiste installera son ermitage sur les rives du Jourdain* – cohabitent en effet le désert et le fleuve, car le Jourdain n'est ici qu'un « rafraîchissement » trop fluet pour féconder une terre qui se révèle particulièrement aride dès qu'on s'éloigne des murmures de l'eau. Le Baptiste établit là son habitat, sa garde-robe (une peau de chameau* lui suffit) et son garde-manger (il se nourrit de sauterelles). Son désert affiche complet, refuse du monde : bravant les inconforts du lieu et les saintes colères du prédicateur, une multitude de gens viennent se faire baptiser par cet homme dont l'allure de bête sauvage et les rugissants appels à la pénitence n'en laissent pas moins rayonner quelque chose du grand espoir messianique – ce n'est peut-être qu'un rêve, mais ô combien salutaire est-il en ces tristes temps d'occupation romaine !

Le troisième désert, celui où Jésus* se retira après avoir reçu le baptême des mains de ce même Jean-Baptiste, n'est pas nommé. Peut-être est-ce le désert de Juda où officiait le Précurseur, mais plus vraisemblablement s'agit-il d'un désert mystique, plus approprié à cet affrontement du Christ et du Satan*. De toute façon, les déserts de la Bible ne sont pas forcément des espaces, ni des temps, il sont tout aussi bien des états d'âme : déréliction, solitude, voire une disponibilité pour rencontrer Dieu, pour l'écouter. Le père Xavier de Chalendar, à l'occasion du chapitre consacré au désert biblique dans le *Livre des déserts*, rappelle qu'en hébreu* « le désert se dit *midebar*. Les

consonnes (sachant que l'hébreu n'a pas de voyelles écrites) sont les mêmes que pour parole qui se dit *dabar* ».

Quand Jésus n'en peut plus de la fournaise des bains de foule, quand il a besoin de s'isoler un moment, il se retire non dans le désert mais dans un de ces lieux écartés, une colline, la rive d'un lac, un bouquet d'oliviers, que Xavier de Chalendar appelle justement de *petits déserts*.

L'ultime désert du Christ – mais celui-ci est le plus grand, qui s'ensource dans le roc du Golgotha, qui tend vers l'infini du ciel*, qui embrasse le monde de ses deux bras ouverts – sera la Croix* sur laquelle la soif dévore comme au désert, où l'asphyxie brûle plus ardemment qu'un soleil fou, où la solitude est si extrême que Dieu lui-même semble absent – *Elôi, elôi, lama sabachthani ?…*

Tout cela étant, je ne crois pas que le désert entre dans le plan final, le plan paradisiaque de Dieu. Il est un creuset d'expérimentation, d'épure, voire d'illumination pour un Charles de Foucauld chrétien ou pour une Isabelle Eberhardt musulmane, mais il n'est pas un aboutissement, pas une finalité.

Il n'y avait pas de désert en Éden. Il ne devrait donc pas y en avoir en Paradis* – mais à côté peut-être, en un lieu appelé Purgatoire.

Deutéronome

Du grec *deuteros* qui veut dire second et de *nomos* qui veut dire loi, le Deutéronome est cette « seconde loi » – après les Dix Commandements promulgués directement par Dieu – donnée aux Hébreux par Moïse* alors qu'ils étaient sur le point de franchir le Jourdain* et d'entrer (enfin !) sur la Terre promise, ce pays de Canaan où Dieu les assurait que coulaient le lait et le miel. La lecture de ce texte, cinquième et dernier livre de la Bible* hébraïque ou Pentateuque, m'a toujours plongé dans le ravissement : quel bonheur ce doit être que de savoir, au détail près, ce qu'il convient de faire (ou de ne pas faire) pour contenter l'Autre – que cet Autre soit Dieu, des parents, une femme, un partenaire professionnel…

Certains ne voient dans le Deutéronome qu'un catalogue réglementaire et formaliste, voire carrément liberticide. À quoi je répondrai en citant le pasteur Serge Guilmin du journal *Ensemble*, qui dit que « les lois du Deutéronome (aussi bien que toutes les lois bibliques) ne se présentent pas comme des législations. Elles ne permettent pas aux lévites ou au maîtres des peuples d'en faire des instruments de coercition. Elles sont placées devant chacun comme un choix. Et l'histoire nous montre que ce choix est bien loin d'être une évidence pour chacun ».

D'autres, qui professent le plus souvent un antisémitisme rampant, lui reprochent d'être un texte sanguinaire, plein de sauvagerie et d'incitation au massacre. Le Deutéronome, disent-ils, a pour principe de justifier par la

religion le meurtre sous toutes ses formes : ôtez du texte l'idéal de destruction, et il ne reste rien du Deutéronome ! Voilà une curieuse non-lecture de ce livre qui, s'il comporte en effet quelques violentes exhortations – mais on en trouve à foison dans tous les ouvrages de l'époque biblique –, contient aussi de nombreuses recommandations en faveur des pauvres, des veuves, des orphelins, et de tous les déshérités en général. Sans oublier cette belle idée de désigner trois villes où tout meurtrier ayant tué sans l'avoir voulu et sans avoir éprouvé d'inimitié pour sa victime, pourrait se réfugier et jouir de l'impunité.

Pour moi, le Deutéronome est un très pertinent petit traité de philosophie. Les réponses qu'il propose font souvent écho aux questions les plus rebattues de la philo praticable – j'appelle ainsi cette philo bavarde et enjouée des cafés, des copains et des pauses cigarette, qui est à celle de Husserl, Scheler ou Levinas, ce que le globish[1] est à l'anglais oxfordien : que sont le bien et le mal, de quel poids pèsent-ils dans la relation entre la société des hommes et Dieu ? Comment déterminer la meilleure conduite possible face à une situation donnée ? Selon quels critères un homme peut-il juger un autre homme, et, une fois le jugement rendu, de quelle manière appliquer au mieux la peine prescrite ? Quelles sont les lois qui régissent le cours des événements collectifs ? Sur quoi ou sur qui fonder la légitimité du pouvoir ?…

L'un des charmes discrets du Deutéronome est de glisser avec aisance du transcendantal au trivial ; mais un trivial imprégné de sagesse sociétale, comme dans ce passage qui préconise d'avoir toujours dans son bagage un instrument pour creuser un trou afin d'enfouir ses excréments « car ton Dieu marche au milieu de ton camp » (non dit mais sous-entendu : « et tu ne voudrais tout de même pas qu'Il pataugeât dans ta crotte ? »), un trou qui, tout en protégeant l'Éternel contre la vision rebutante des déjections humaines, évitera aussi à des compagnons de campement de mettre les pieds dedans.

Aux marches des vertes collines de Canaan – si du moins ce fut bien alors et là-bas que fut promulguée cette seconde loi –, le peuple dut jubiler. Car pour nombreux qu'ils fussent, les commandements de la « seconde loi » ne semblaient pas trop contraignants à respecter : il n'y avait rien d'impossible à entourer son toit-terrasse d'une balustrade pour éviter que quelqu'un n'en tombe ; rien non plus d'héroïque, le jour où l'on croisait en chemin un nid d'oiseau avec la mère couchée sur ses œufs, à ne s'emparer que de ces derniers et à laisser aller la mère ; et comment ne pas apprécier l'originalité de cette prescription qui, dans le cas du viol d'une jeune fille vierge, conseillait de punir celle-ci si l'agression avait eu lieu en ville (car la petite aurait dû hurler pour qu'on vienne à son secours ; or, en ville, il se serait forcément trouvé quelqu'un pour lui venir en aide – sinon, c'est qu'elle était de mèche avec son violeur), mais de ne pas la condamner si le viol avait eu lieu dans les champs (car en rase campagne, la pauvrette avait fort bien pu appeler à l'aide sans être entendue de personne). Et si c'était une lapalissade de rappeler qu'il était interdit d'égarer les pas d'un aveugle, le fait de le

décréter solennellement ne prouvait-il pas l'infinie sollicitude de l'Éternel qui condescendait à légiférer même sur l'évidence ?…

Dieu, lui, ne se faisait guère d'illusions : quand son peuple aurait bien festoyé, il renouerait avec ses vieilles lunes, retomberait dans ses ornières, se reprendrait à adorer de faux* dieux, et YHVH* devrait le punir. Le châtiment serait sévère : entre autres afflictions, les enfants d'Israël* seraient frappés de la peste, de la jaunisse, de gangrène, d'ulcères malins aux cuisses et aux genoux, d'hémorroïdes, de gale, de teigne, de délire, ils seraient dépouillés de tout, d'absolument tout, au point de songer à dévorer leurs propres enfants.

« Écoute, Israël ! Shema, Israël ! » n'en tonnait pas moins Moïse depuis le sommet du mont Nébo (Moïse qui allait bientôt mourir – et jeune encore, puisqu'il n'avait que cent vingt ans). « Le Seigneur notre Dieu est l'Unique. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. Ces commandements que je te donne aujourd'hui resteront dans ton cœur. Tu les rediras à tes fils, tu les répéteras sans cesse, à la maison ou en voyage, que tu sois couché ou que tu sois levé ; tu les attacheras à ton poignet comme un signe, tu les fixeras comme une marque sur ton front, tu les inscriras à l'entrée de ta maison et aux portes de tes villes… »

Le *Shema, Israël* : naissance d'un texte inoubliable – et inoublié. Où je ne vois ni rigidité juridique, ni appel au meurtre. Mais plutôt une histoire d'amour.

Doura Europos

« Le signal fut donné et les meilleurs de nos piocheurs dégagèrent la couche de terre qui masquait le mur ouest. Comme une couverture ou une série de couvertures, la terre tomba et révéla des images, des fresques, de couleurs éclatantes, étonnantes ; si fraîches qu'elles semblaient avoir été peintes un mois auparavant […] Le travail dans les autres tranchées s'arrêta presque. Les membres de l'expédition qui n'étaient pas déjà là furent appelés en hâte. C'était comme dans un rêve ! Dans l'espace infini du ciel bleu clair et du désert gris et vide, un miracle se produisait, une oasis de peintures surgissait de la terre monotone […] Nous nous tenions ensemble dans un silence muet et un étonnement complet. Quelqu'un passant là par hasard et voyant les peintures émerger soudain de terre aurait été étonné […] S'il avait été un spécialiste de la Bible ou un érudit d'art antique, et qu'on lui avait dit que l'édifice était une synagogue, et que les peintures étaient des scènes de l'Ancien Testament, il ne l'aurait tout simplement pas cru. Cela ne se pouvait pas, il n'y en avait absolument aucun précédent, et il ne pouvait y en avoir… »

Ainsi parle Clark Hopkins (1895-1976), professeur d'art et

d'archéologie classique à l'Université du Michigan, directeur des fouilles de la mission franco-américaine qui, en novembre 1932, fit la découverte extraordinaire d'une synagogue dans la ville antique de Doura Europos, poste frontière et ville caravanière au sud-est de la Syrie, à une trentaine de kilomètres de la frontière irakienne.

Le paysage de Doura Europos est splendide et parfaitement invivable : une chaleur d'enfer cuit et recuit les quelque soixante-dix hectares du vaste site archéologique. Il n'y a pas un arbre, et pourtant le jour résonne du chant assourdissant de milliers d'oiseaux : guêpiers de Perse, moineaux de la mer Morte, cratéropes d'Irak, ils sont près de cent cinquante espèces à peupler les rives, les îles et les roselières de l'Euphrate que domine le plateau où s'étend le champ de ruines. La nuit, c'est moins gai, pour ne pas dire franchement lugubre, lorsque se déchaîne le concert des chacals et des hyènes.

Ce n'est pas son âge (elle date du IIIe siècle) qui rend exceptionnelle la synagogue exhumée par Hopkins, mais l'ensemble des fresques figuratives qui ornent ses murs. Fresques dont la beauté n'a d'égale que leur extrême fragilité, et qui retracent des scènes de la vie d'Abraham*, de Jacob, de Moïse, d'Aron, de Samuel, de David*, de Salomon*, d'Élie*, d'Esther*… Un cycle d'images bibliques qui n'aurait jamais dû exister si l'on en croit le deuxième des Dix Commandements qui est là-dessus sans équivoque : « Tu ne te feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre » (Ex 20, 4-5).

Les images, semble dire le Décalogue*, c'est bon pour les païens dont les faux* dieux n'ont d'existence que parce qu'ils sont sculptés, moulés, peinturlurés. Le vrai Dieu, lui, est impossible à représenter d'aucune façon puisque, comme le rappelle Ernest Namenyi[2], ancien conservateur du Musée juif de Budapest, « toute image devant avoir un original, on ne peut pas faire une image de Dieu car, par sa transcendance même, il n'est prototype de rien, il ne peut donc pas être le modèle d'une image ». L'une des grandeurs du judaïsme étant précisément cette affirmation que l'Éternel doit être adoré pour son existence et non pour son apparence.

Alors, comment expliquer cette profusion d'images (pas moins de cinquante-neuf épisodes de la Bible* sont représentés à Doura) dans un lieu de culte juif, même si, à l'époque où furent peintes ces fresques, l'aniconisme était moins absolu qu'il n'avait été (c'est entre le retour de l'exil* babylonien et le IIe siècle de notre ère que la proscription de l'art figuratif fut la plus virulente) ?

Ce n'est pas le fait de créer des images qui est mauvais en soi – l'Éternel a lui-même suscité un grand artiste, le premier de l'histoire de l'art juif : « J'ai appelé par son nom Betsalel, fils d'Ouri, fils d'Hour, de la tribu de Juda. Je l'ai rempli de l'Esprit de Dieu, de sagesse, d'intelligence et de compétence pour toutes sortes d'ouvrages, pour concevoir des plans, pour travailler l'or, l'argent et le bronze, pour graver les pierres à enchâsser, pour tailler le bois et

pour exécuter toutes sortes d'ouvrages […] À lui et à Oholiav [son assistant, son aide], j'ai donné habileté pour entreprendre l'ouvrage du ciseleur, du brodeur sur bleu, pourpre, écarlate cramoisie et lin… » (Ex 35, 30-35.) L'interdiction des images relève plutôt d'une sorte de principe de précaution destiné à empêcher Israël* de tomber dans le péché le plus effroyable aux yeux des Juifs des temps bibliques : l'idolâtrie. Pour éviter cette abomination sans pour autant s'abstenir de peindre ou de sculpter, la seule stratégie possible consistait à créer des œuvres qui n'étaient pas figées de façon hiératique comme le sont les idoles. C'est pourquoi les peintres de Doura choisirent de procéder par « narration continue » et, dans un même tableau, de montrer le même personnage à différentes phases d'un événement – ce que Bergson appelle « la création infiniment continuée », signe de la présence de Dieu et de son action jamais interrompue. Les fresques de Doura Europos sont en quelque sorte de l'art cinétique avant la lettre, sauf qu'il ne s'agit pas d'esthétique mais de *mystique* du mouvement.

« Bien qu'elle ne soit pas aussi connue ni autant mise en avant que les Manuscrits de la mer Morte, écrit l'historien d'art Joseph Gutmann, la synagogue [de Doura Europos] n'en a pas moins des implications révolutionnaires de grande importance pour tous les étudiants de l'histoire, de la religion et de l'art antiques. Premier monument d'art juif à avoir jamais été mis au jour, elle contient les plus anciens cycles d'images bibliques connus. Des décors figurés d'une complexité et d'une surface comparables n'apparaissent pas dans l'art chrétien avant le Ve siècle. »

Mais si Doura Europos était pour l'art juif une quasi « première », où les peintres de ces fresques admirables sont-ils allés chercher leur inspiration et leur technique ? L'hypothèse la plus plausible est celle de manuscrits enluminés que des artistes juifs de la diaspora auraient réalisés pour rendre leur judaïsme plus compréhensible et plus attractif envers les Gentils – en somme, une sorte de sublime bande dessinée à la fois pédagogique et promotionnelle –, et que les futurs peintres de Doura auraient admirés, et probablement copiés, dans une bibliothèque de la ville d'Antioche où ils étaient conservés.

Bien qu'imprégnées d'hellénisme, les fresques de Doura sont les premiers chefs-d'œuvre recensés de cet art juif antique, injustement ignoré (sinon maltraité) alors que, pendant plus de mille ans, les artistes chrétiens vont largement se nourrir de ses premières transpositions visuelles des récits bibliques.

« Leur aspect général, écrit Ernest Namenyi, s'inspire des œuvres grecques, mais ce ne sont que des survivances […] Il s'agit plus de vérisme oriental que de plasticité grecque. La peinture n'a que deux dimensions. Les accessoires, les costumes prennent toute l'importance. L'intention n'étant pas de propager la majesté, la puissance d'une personne, mais de faire ressentir l'autorité d'une abstraction, de la volonté divine… »

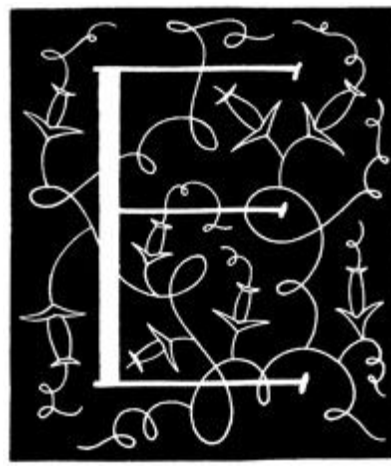
Après avoir été exhumées par Clark Hopkins et son équipe, les fresques

de Doura Europos furent déposées au Musée national de Damas, où la synagogue fut intégralement reconstruite, avec sa cour à péristyle, sa salle d'assemblée et son plafond dont on reconstitua jusqu'à la moindre tuile peinte. L'inauguration eut lieu en 1936, dans la liesse et l'espérance que le monde allait connaître une longue ère de sérénité – on sait ce qu'il en fut…

Aujourd'hui, déplore l'historienne Annabel Jane Wharton, cette reconstitution « qui est indubitablement la pièce maîtresse des collections du musée, et en justifie à elle seule la visite, est, pour des raisons politiques, presque cachée aux visiteurs […] Fermée à clef, elle nécessite l'intervention spéciale d'un gardien pour être ouverte, et son existence est à peine mentionnée dans les guides touristiques officiels ». En fait, si les fresques sont dissimulées derrière des tentures noires qu'un gardien ouvre à la demande (et d'une façon théâtrale qui s'accorde bien avec l'exceptionnalité des œuvres), c'est pour protéger celles-ci de leur ennemi mortel, la lumière : lors de leur exhumation, la caresse du soleil, deux heures à peine après qu'elles avaient été dégagées, les avait déjà attaquées, endommageant sérieusement leurs couleurs.

1- Mot formé à partir de *global* et de *english*, désignant cet anglais simpliste parlé par presque n'importe quel habitant de la planète.

2- *L'Esprit de l'art juif*, Éditions de Minuit, 1957.



Égypte

Merci à Gérard de Nerval, à Rilke, au *Quatuor d'Alexandrie* de Lawrence Durrell, aux *Poils de Cairote* de Paul Fournel (aussi incontournables que *L'Immeuble Yacoubian* d'Alaa El Aswany), merci à Robert Solé, à Sophia Poole, à Naguib Mahfouz et à Ismaïl Kadaré, à Christiane Desroches-Noblecourt et aux *Lettres d'Égypte* de lady Lucie Duff-Gordon, à Rudyard Kipling, à Gabriel Charmes et au *Nil* de Maxime Du Camp, et merci, bien sûr, aux romans d'Albert Cossery – il fut un temps où je connaissais presque par cœur son *Complot des saltimbanques*… À eux tous (et cette liste est loin d'être limitative : comment ne pas citer mon ami le cinéaste Youssef Chahine, les photographies de Max Van Berchem, ou ce « péplumissime » *Israel in Eygpt* peint par Sir Edward John Poynter, ou encore – ou *surtout* – les paysages de William Holman Hunt ?), je dois d'avoir contracté ce mal chronique, pérenne, incurable : l'égyptophilie.

Or donc, j'aime l'Égypte, ou plutôt *les* Égypte, car il y en a autant qu'on en peut rêver. La première, claire, évidente, celle qui enchante, émerveille, émeut des millions de visiteurs, est celle des croisières sur le Nil, en felouque,

en sandal[1] ou à bord du *S/S Sudan*, ancien yacht du roi Farouk, vraie machine à vapeur, vraies roues à aubes, vrais lits à baldaquin dans les cabines, et qui servit de décor flottant au film inspiré du roman d'Agatha Christie *Mort sur le Nil* ; c'est l'Égypte des chats figés comme autant de petits dieux hiératiques autour des tables de miséricorde[2], celle de l'extraordinaire bibliothèque ressuscitée d'Alexandrie, des pains baladi farcis au foul, mélange idéal de fèves, lentilles, persil, olives, et des salades de baba ganoush, le tout arrosé d'infusion de fleurs d'hibiscus, l'Égypte des gigantesques affiches peintes à la main qui font la promotion des films, du rayon de soleil levant qui, aux équinoxes, fuse entre les colonnes du temple* miraculé d'Abou Simbel pour venir toucher la statue de Ramsès, l'Égypte du sublime et désuet *Old Winter Palace* de Louxor, l'Égypte de brume et de rose insolent que découvre le passager du paquebot entrant lentement, à l'aube, en baie d'Alexandrie – je vais m'en tenir là pour cette Égypte douce et tiède, car je sens déjà monter en moi une dangereuse crise de nostalgie…

Il y a l'Égypte qui distille dans les veines une peur aussi élégante et raffinée qu'un grand single malt d'Écosse, l'Égypte captive, exilée dans nos musées par sarcophages interposés, qui évoque davantage le *fog* londonien que les fournaises d'Orient, l'Égypte des momies qui, dans la solitude et les ténèbres des musées, se délient de leurs bandelettes, étirent leurs membres décharnés, et se muent en créatures horrifiques et tueuses, l'Égypte des romans d'épouvante aux couvertures crépusculaires, l'Égypte des tombeaux maudits, de lord Carnavon et d'Howard Carter, et des innombrables victimes (supposées, certes, mais faisons semblant d'y croire tant le frisson est délicieux) impitoyablement châtiées pour avoir violé la sépulture et dérangé le repos de Pharaon…

Et puis, *at last but not least*, il y a l'Égypte de la Bible*, plus mystérieuse, plus énigmatique encore que celle des momies assassines.

D'après la Bible, Hébreux et Égyptiens cohabitèrent sur les rives du Nil pendant quatre cent trente ans (Ex 12, 40). Ce qui, convenons-en, n'est pas rien. Or, bien que l'Égypte, pays alors exemplaire pour l'excellence de son administration, fût abondamment pourvue en scribes, il ne subsiste aucune relation écrite ni comptable, ni d'ailleurs aucune trace archéologique, du long séjour des enfants d'Israël*. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, de ces quatre siècles et plus d'une vie commune entre deux peuples dont l'un (l'Égyptien) était réputé l'employeur de l'autre (les Hébreux[3]), il ne reste strictement rien. Côté égyptien du moins, car la Bible, elle, cite le nom de l'Égypte près de sept cents fois.

Plusieurs explications ont été avancées. Dont la plus simpliste est que le peuple hébreu ne serait tout simplement jamais allé en Égypte. Le récit de son long esclavage et de sa libération, l'Exode, serait en fait une « récupération » de l'expulsion des Hyksôs par les Égyptiens.

Ces Hyksôs étaient une population d'origine sémitique – des sceaux retrouvés à Avaris, leur ancienne capitale dans le Delta oriental, comportent

en effet des patronymes typiquement sémites, tel Yaqob-her qui désigne un pharaon Hyksôs de la XV^e^ dynastie. Arrivés en Égypte vers 1730 av. J.-C., possédant une science exceptionnelle des techniques guerrières, les Hyksôs auraient apporté aux Égyptiens une arme alors révolutionnaire : le char de guerre. Ce qui est certain, c'est que plusieurs rois hyksôs gouvernèrent le nord de l'Égypte, tandis que Thèbes, au sud, acceptait le rôle de vassal dans le cadre d'un simple partenariat commercial. Jusqu'au jour où les Hyksôs prétendirent interdire aux Thébains le sacrifice* rituel des hippopotames (!) au prétexte que l'un de leurs dieux revêtait parfois l'apparence de cet animal (voir : Animaux). Ulcérés, les princes de Thèbes entreprirent alors la reconquête de la Terre du Nord, et, vers 1570, les Hyksôs furent finalement boutés hors d'Égypte. Notons qu'après leur départ, et selon une habitude qu'avaient prise les Égyptiens d'effacer physiquement un passé qu'ils reniaient, on s'empressa de détruire jusqu'au moindre vestige de l'occupation hyksôs.

D'après une autre théorie qui, en son temps, intéressa beaucoup Sigmund Freud*, et que défendent aujourd'hui deux chercheurs hébraïsants, Messod et Roger Sabbah qui ont travaillé vingt ans sur la question, les Hébreux seraient en réalité des Égyptiens schismatiques qui, suivant l'exemple du pharaon Akhenaton, auraient abandonné le polythéisme pour ne plus adorer qu'un seul dieu. Cette hérésie les aurait condamnés aux yeux des prêtres des autres divinités égyptiennes, entraînant leur mise à l'index, et, finalement, leur bannissement. À la suite de quoi ces exilés se seraient réfugiés, puis sédentarisés, au proche pays de Canaan – cette éviction forcée ayant été plus tard revue et corrigée pour devenir l'histoire mythique de la conquête glorieuse de la Terre promise [voir Vérité(s)].

Il faut aussi évoquer les Apirous (ou Hapirous, ou Habirous), dont le nom, phonétiquement parlant, évoque peu ou prou celui des Hébreux. À dire vrai, au contraire des Hyksôs, ils ne sont pas une ethnie : *apirou*, qui signifie poussiéreux, couvert de sable, ne désigne pas un peuple mais une condition sociale « aussi péjorative que celle de nos marginaux actuels », précisait à leur propos Jean Bottéro, le grand bibliste et assyriologue disparu en 2007. Il s'agissait en l'occurrence de bandits semi-nomades vivant surtout du pillage des longues caravanes ondulant entre le Levant et l'Égypte, et qui s'enrôlaient parfois comme ouvriers sur les grands chantiers égyptiens, tel celui des temples grandioses, du palais royal, du port et des arsenaux de Pi-Ramsès. On peut supposer que ces Apirous fort peu recommandables, ayant eu maille à partir avec les fonctionnaires du pharaon, se soient vus contraints de quitter l'Égypte ; ils auraient alors traversé le désert*, puis se seraient implantés en Canaan (la Terre promise, toujours elle !). Leur triste odyssée aurait servi de base à la narration de l'Exode compilée par des membres du clergé juif environ sept cent cinquante ans plus tard.

À supposer, aussi improbable que ce soit, que les Hébreux (les vrais, ni Hyksôs ni Apirous) aient séjourné en Égypte, il n'est pas impossible que la

même démarche de « nettoyage » qui avait suivi le départ des Hyksôs ait été entreprise après leur fuite, ce qui expliquerait qu'on n'ait rien retrouvé de la présence d'Israël dans les temples, sur les stèles, dans les tombeaux et dans les sables d'Égypte – à l'exception de quelques hiéroglyphes gravés sur une stèle retrouvée dans le temple funéraire du pharaon Mérenptah, et qui constataient par ces mots une victoire sur une coalition incluant les Hébreux : « Israël est dévasté, sa semence n'est plus. » Certes, l'entreprise consistant à effacer les traces de plusieurs siècles de présence de tout un peuple aurait été colossale ; mais après tout, dresser des pyramides et creuser des nécropoles prodigieuses n'était pas non plus une mince affaire. Quant au fait troublant que les Égyptiens ne parlent nulle part d'avoir perdu une fraction de leur population (endogène ou exogène, peu importe), c'est peut-être, ainsi que le suggère le Pr J. A. Wilson dans *The World History of the Jewish People*, que « les récits égyptiens étaient toujours positifs, insistant sur les succès du pharaon ou du dieu, sans jamais parler des échecs ni des défaites… » À une époque où les grands travaux se voulaient une vitrine de la gloire et du destin éternel de Pharaon, la débandade précipitée d'un ou plusieurs milliers d'ouvriers œuvrant pour son immortalité avait dû représenter, sinon une catastrophe, du moins une sérieuse déconvenue qu'il valait mieux draper d'un silence pudique.

Mais le mystère ne s'arrête pas là !

Car après le silence des Égyptiens, voici que la Bible elle-même fait des cachotteries : elle n'indique nulle part le nom du pharaon sous le règne duquel les Hébreux fuirent l'Égypte. Ramsès II est considéré comme le plus vraisemblable, mais on n'en a aucune preuve. Merenptah, son treizième fils et successeur, celui de la fameuse stèle, est lui aussi un candidat possible, ainsi que Touthmosis IV, Aménophis III et Aménophis IV…

Or cet anonymat est une énigme, car on ne voit pas ce qui pouvait retenir les rédacteurs du texte biblique de désigner Ramsès II (ou un autre) comme le pharaon de l'Exode. D'autant que la sortie d'Égypte est précédée d'un affrontement spectaculaire entre Moïse* et Pharaon, que ponctuent les terribles dix plaies que le Dieu d'Israël inflige aux Égyptiens pour les convaincre de laisser partir son peuple ; or un adversaire aussi prestigieux que Ramsès II aurait rendu plus incontestable encore la prédominance de Moïse et de l'Éternel transformant les eaux du Nil en sang nauséabond, submergeant le pays de grenouilles, changeant la poussière du sol en moustiques, faisant surgir des nuées de taons, provoquant la mort de tous les troupeaux, couvrant gens et bêtes d'ulcères et de pustules, faisant tomber la grêle pour hacher menu les récoltes et convoquant les milliards de sauterelles pour dévorer le restant des moissons, plongeant trois jours durant l'Égypte dans les ténèbres – puis dans l'horreur absolue lorsque apparaît l'Ange (voir : Anges) exterminateur qui, durant la nuit de la Pâque, et tandis que les Hébreux nouent déjà leur ceinture, chaussent leurs souliers et empoignent leur bâton de marche, met à mort tous les premiers-nés des Égyptiens « depuis le premier-

né de Pharaon assis sur son trône, jusqu'au premier-né du captif dans sa prison, et jusqu'à tous les premiers-nés des animaux […] Et il y eut de grands cris en Égypte, car il n'y avait point de maison où il n'y eût un mort ».

Un peu radical, comme moyen de persuasion. Au point de souhaiter que tout cela ne soit finalement qu'une légende – inspirée, si l'on veut, d'authentiques cataclysmes naturels : les vols de criquets sont une triste réalité, de même que les épizooties, la remontée de limons rougeâtres dans certains fleuves, ou les épidémies de méningite frappant des enfants en bas âge.

Il se pourrait pourtant que la fable n'en soit pas une. Car on a trouvé à Memphis un papyrus écrit vers 1650 av. J.-C. par un scribe égyptien nommé Ipuwer. Traduit et publié à Leipzig en 1909 par un égyptologue anglais indiscutable, Sir Alan Gardiner, le document décrit un enchaînement de catastrophes ayant affligé l'Égypte à une époque qui pourrait être celle que la tradition juive donne pour celle de l'Exode. De plus, une lecture comparative révèle une similitude plus que troublante entre les plaies décrites par la Bible et celles recensées par le papyrus d'Ipuwer.

Est-ce à dire que tout ce que nous (moi, en tout cas, qui suis furieusement allergique aux dieux sanguinaires) espérions être de l'ordre de la légende pourrait être vrai à la grenouille ou à la sauterelle près ? Certes, un antique papyrus effrangé et troué est loin de constituer une preuve irréfutable. Mais comment ne pas citer cette réflexion de Vincent Michel, un des archéologues français les plus réputés : « L'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence » ? Et si nous avons aujourd'hui des motifs « raisonnables » de douter de la réalité du séjour égyptien et de la fuite des Hébreux tels que nous les conte la Bible – « Les allusions à l'Égypte dans la Bible servent essentiellement à nourrir l'histoire interne des Hébreux, en donnant un vague décor à certains épisodes, et sont sans rapport avec ce que l'histoire actuelle enseigne », insiste Christiane Desroches-Noblecourt dans *Symboles de l'Égypte* –, le Grand Rabbin de Bruxelles, Albert Guigui, est lui aussi parfaitement fondé à écrire : « Qui dit que, demain, des chercheurs ou des archéologues ne mettront pas la main sur des fouilles qui pourraient renverser nos données scientifiques actuelles ? A-t-on mis un point final à la recherche scientifique et archéologique dans cette région du monde ? »

Non, nous n'avons pas fini de scruter ni de questionner l'Égypte – et celle-ci n'a pas fini de nous faire rêver. Quant à moi, parviendrait-on à me démontrer sans contestation possible que l'esclavage en Égypte et l'Exode sont de pures fictions, je persisterais à dire comme Boris Vian dans *L'Écume des jours* : « … Et les quelques pages de démonstration qui suivent tirent toute leur force du fait que l'histoire est entièrement vraie, puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre. »

Il est fascinant de constater qu'en dépit de nos moyens d'investigation de plus en plus performants aux mains de chercheurs de plus en plus compétents, objectifs et rationnels, un événement ayant impliqué au bas mot

plusieurs centaines de milliers de gens pendant plus de quatre siècles dans un des pays les plus évolués en son temps, continue de faire de la résistance. La Bible est peut-être une très vieille dame, mais c'est aussi une coquette toujours prête à changer d'atours pour mieux surprendre et séduire ses amoureux. Pas étonnant qu'elle en ait tant…

Élie

Il a inspiré Philippe de Champaigne, Rubens et Chagall*, Mendelssohn lui a consacré un oratorio (assez méconnu, ce qui est injuste), Paulo Coelho un livre (*La Cinquième Montagne*), il a son monastère au soleil du mont Parnasse et son église sous la neige à Yaroslav, et la tradition rabbinique enseigne que par lui seront résolues toutes les questions laissées sans réponse. En dépit de quoi Hollywood et Cinecittá semblent l'avoir méconnu : ni sa personne ni sa vie n'ont inspiré le moindre péplum*.

Le prophète Élie est pourtant l'un des héros les plus époustouflants de la Bible*, auteur d'exploits qui surpassent ceux de David*, de Salomon* ou de Samson*.

Tout commence au IXe siècle avant notre ère. Juda et Israël* sont alors séparés en deux royaumes. Sur celui du Nord, Israël, règne Achab. C'est à la fois un monarque puissant qui marche à la tête d'une armée de deux mille chars de guerre et de dix mille soldats, chiffres impressionnants pour l'époque, et un homme faible, soumis à sa femme Jézabel (voir Faux), cruelle et idolâtre, adoratrice de Baal – ou plutôt *des* Baals, car il s'agit en réalité d'un dieu pluriel dont le culte est évidemment un objet de scandale et de détestation aux yeux des fidèles (qui, d'ailleurs, ne le sont pas tant que ça) du Dieu unique. La seule constante de Baal, au fond, c'est d'être foncièrement méchant : il se régale de sacrifices* humains, avec une préférence pour les victimes enfantines.

Or Achab, cédant à sa dominatrice et chipie de Jézabel, vient d'inaugurer un magnifique temple* à la gloire de Baal.

YHVH*, qui ne tolère pas qu'on lui préfère une idole, surtout quand celle-ci inspire à son peuple des actes aussi innommables que d'égorger des enfants pour les rôtir et les dévorer, désigne Élie, homme velu portant un pagne de cuir noué autour de la taille, natif du village de Tichebé en Galaad, pour aller prévenir Achab que Dieu est en colère et qu'il va punir Israël en lui infligeant plusieurs années d'une terrible sécheresse ; non seulement il ne pleuvra plus, mais même l'humble rosée du matin disparaîtra.

Après qu'Élie eut délivré l'information, dont on imagine aisément qu'elle ne dut pas plaire à Achab, l'Éternel l'envoya se cacher dans une grotte donnant sur l'oued de Kerit. YHVH avait tout prévu : Élie pourrait s'abreuver à l'eau d'un torrent, et sa nourriture* – du pain et de la viande – lui serait

apportée matin et soir par des corbeaux.

Ayant épuisé les charmes tout relatifs de ce menu – passe encore pour le pain, mais la viande, elle, ne devait pas être très ragoûtante, car les corbeaux sont volontiers charognards –, Élie se rendit à Sarepta, ville phénicienne de la côte méditerranéenne entre Sidon et Tyr, où il trouva refuge chez une veuve accueillante. La pauvre femme n'avait qu'un fond de jarre de farine et un fond de cruche d'huile, mais Élie fit en sorte que ce tout petit peu de farine et ce tout petit peu d'huile ne s'épuisent pas et suffisent à les nourrir, lui, la veuve et son fils, durant les trois années où le royaume d'Israël fut privé de pluie. Notre prophète fit plus (et surtout mieux) encore : le jeune fils de son hôtesse étant mort des suites d'une maladie, Élie obtint du Seigneur que l'enfant fût rappelé à la vie.

C'est à cette époque qu'Élie, qui était alors le seul prophète de YHVH, défia les prophètes de Baal qui, eux, étaient quatre cent cinquante. Le défi lancé par Élie consistait à ce que chaque parti dressât un bûcher, y disposât le corps d'un taurillon, et invoquât son dieu pour que celui-ci mît le feu aux fagots sans que les hommes eussent à intervenir. Les prophètes de Baal prièrent leur idole du matin jusqu'au soir, dansèrent autour du bûcher, poussèrent des hurlements, se lacérèrent jusqu'au sang, mais rien n'y fit : pas la moindre flammèche ne jaillit de leur bûcher. Ce fut donc à Élie d'appeler sur ses fagots le feu de l'Éternel. Avant cela, comme pour compliquer la chose et la rendre plus spectaculaire, Élie fit noyer son bûcher sous une énorme quantité d'eau, jusqu'à ce que celle-ci ruisselât et remplît la douve creusée tout autour. « Il est impossible que le feu prenne, disaient les gens, aussi impossible que de prétendre incendier la mer ! » Mais Élie invoqua YHVH, et tout aussitôt le feu tomba du ciel*, dévora le taurillon, consuma le bois, réduisit en cendres les pierres de l'autel, et avala l'eau de la douve.

Alors Élie ordonna que l'on capture les prophètes de Baal. Et il les mit à mort – oui, il égorgea ces quatre cent cinquante imposteurs, voyez la prodigieuse gravure que Gustave Doré a tirée de ce passage du Livre des Rois (1 R 18, 40-41).

Le prophète Élie accomplit bien d'autres exploits encore, dont le moindre n'est pas d'avoir été emporté au Ciel dans un char de feu ; ce qui ne laisse pas d'exciter l'imagination des ufologues pour qui ce char était à n'en pas douter un engin spatial surgi des profondeurs de l'univers pour récupérer Élie, lui-même étant supposé être un extraterrestre venu faire profiter notre planète si fruste des avancées technologiques et morales (oh ! surtout morales) des civilisations des galaxies lointaines…

Mais ce sont ses sombres oiseaux nourriciers qui ont fait le plus pour la réputation d'Élie. Pendant des millénaires, le prophète a été davantage célèbre (et célébré) pour avoir été nourri par des corbeaux que pour tout le reste. Jusqu'au jour où des philologues découvrirent qu'il y avait de fortes probabilités pour que ces prétendus volatiles aient été en réalité des êtres humains : le mot hébreu* signifiant *corbeau* ressemble en effet furieusement,

à une voyelle près, au mot qui veut dire *arabe*.

Ce serait donc grâce à la longue et fidèle aumône de nourriture que lui firent les Arabes que le prophète le plus considérable de l'histoire d'Israël devrait d'avoir survécu.

On voudrait y voir une prophétie : « Ils briseront leurs épées pour en faire des socs / et leurs lances pour en faire des serpes. / On ne lèvera plus l'épée nation contre nation, /on n'apprendra plus à faire la guerre » (Is 2, 4).

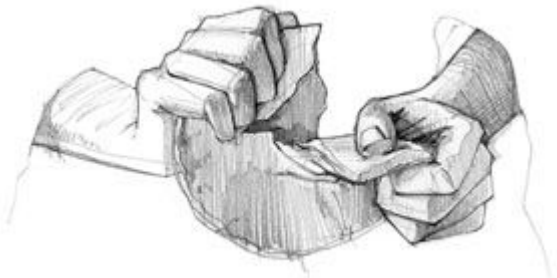
Emmaüs

Le dimanche de la Résurrection (mais pour tout un chacun, à l'exception des femmes qui avaient à l'aurore découvert le tombeau vide, le linceul soigneusement plié, et qui avaient conversé avec des anges, il ne s'agissait encore que d'un dimanche comme les autres), deux voyageurs (l'un s'appelait Cléophas, on ne sait pas qui était l'autre – certains commentateurs avancent qu'il pourrait être une femme, mais Épiphane de Salamine [315-403] tient pour assuré qu'il s'agissait d'un certain Natanaël), deux voyageurs, donc, faisaient route vers Emmaüs. Quelle affaire les y appelait, on l'ignore. Comme on ignore aussi où situer le village d'Emmaüs dont l'Évangile de Luc se contente de dire qu'il se trouvait à soixante stades (environ onze kilomètres) de Jérusalem* ; pour moi, la localisation la plus juste, parce que la plus christique, est celle que donnait l'abbé Pierre quand il évoquait la fondation du mouvement Emmaüs en 1949 : « Notre nom, Emmaüs, est celui d'une localité de Palestine où des désespérés retrouvèrent l'espérance… »

Bientôt, au croisement d'un chemin de traverse, voici qu'un troisième homme se joint aux deux premiers. Drôle de voyageur sans paquetage, dont le seul équipement est un bâton destiné à écarter les vipères noires qui pullulent sur ces routes de cailloux, de broussailles et de chaleur. La conversation s'engage à propos de l'événement qui, ces derniers jours, a défrayé la chronique : la crucifixion de Jésus* de Nazareth. « Nous avions l'espoir qu'il serait celui qui allait délivrer Israël, disent Cléophas et Natanaël. Mais les chefs de nos prêtres et nos dirigeants l'ont livré pour le faire condamner à mort et on l'a crucifié. Depuis, trois jours se sont écoulés. Quelques femmes de notre groupe ont jeté le trouble parmi nous : tôt ce matin, elles sont allées au tombeau, mais elles n'ont pas trouvé son corps. Elles sont revenues nous raconter que des anges* leur étaient apparus, disant qu'il était vivant. Alors, certains d'entre nous sont allés au tombeau, et ils ont trouvé celui-ci dans l'état que les femmes avaient décrit ; mais Jésus, lui, ils ne l'ont pas vu… »

Le voyageur sans bagage leur rappelle que cette terrible histoire et ses rebondissements (ah oui, parce qu'il n'est pas encore dit que tout soit fini !) étaient inscrits dans les Écritures, depuis Moïse* et les Prophètes. Il

commente, éclaire, justifie. Si bien que lorsque le trio arrive en vue d'Emmaüs, les explications fournies par le nouveau venu sont si passionnantes que les deux autres insistent pour qu'il fasse halte avec eux et partage leur repas. L'inconnu consent, s'assied avec eux. Et subitement, à l'instant où il prend le pain, le bénit, le partage et le leur donne, ils reconnaissent en leur compagnon de tablée ce Jésus dont ils pleuraient la mort, Jésus revenu à la vie… et qui disparaît aussitôt à leurs yeux.



C'est en somme l'histoire d'un instantané, d'un éclair. D'où la tentation d'aller voir dans le répertoire pictural s'il ne s'y trouverait pas un peintre qui l'ait fixé. La réponse est évidemment oui : du Caravage au Titien, de Véronèse à Bloemaert, d'Adam Elsheimer (un Allemand de la fin du XVI^e^ siècle, stupéfiant de modernité) au toujours inspiré Maurice Denis (lequel a donné à sa toile une matité et des teintes argileuses – blanc grisâtre, ocre pâle, pêche pas mûre, coquille d'œuf, etc. – qui rappellent la terre et la pierre dont Jésus vient de s'extraire), nombreux sont les artistes à avoir confronté leur talent, quelquefois leur génie, à cet épisode à la fois parmi les plus réconfortants et les plus déroutants du Nouveau Testament.

Tant qu'il s'agit de représenter des événements dont le visage des protagonistes est comparable à quelque chose qui nous est connu, la peinture est un vecteur privilégié. Mais dès lors que l'artiste fait le choix d'un épisode où le surnaturel investit et bouscule le physique, où l'irrationnel (voire l'impossible) terrasse le sensible, le risque est grand de dépiter le spectateur du tableau. Déçu, je l'ai moi-même souvent été devant ces *Résurrections* enchâssées dans de pesantes dorures ternes, pâteuses, pendues à la limite de portée du regard dans les chapelles latérales de sombres églises vénitiennes ou madrilènes, ou dans les salles mal éclairées de quelque musée vieillissant. Rares sont les œuvres dont la composante mystique résiste à de tels accrochages qui ont quelque chose d'une mise en pénitence.

Il est un tableau qui, pourtant, même reclus dans les ténèbres d'une cave, continuerait de rayonner, d'insoler, d'irradier : *Les Pèlerins d'Emmaüs* de Rembrandt. Non pas le chef-d'œuvre (c'est du moins ainsi que le qualifient la plupart des spécialistes du maître du clair-obscur) de 1648, mais la toile qu'il peignit en 1628, à l'âge de seulement vingt-deux ans.

Rien de plus sobre, de plus dépouillé, de plus « maigre » que ce tableau

qui, pourtant, rend compte d'un fait considérable : l'incapacité de notre regard humain à supporter la vision du Christ ressuscité. Car l'essentiel de l'anecdote que relate la toile de Rembrandt ne porte pas tant sur la révélation – « Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent ; mais il disparut de devant eux » (Lc 24, 31) – que sur l'éblouissement, à la fois physique et spirituel, que provoque la vision du Ressuscité. Du Christ semble fulgurer une lumière irréelle (je ne crois pas, contrairement à ce que soutiennent nombre de critiques d'art, qu'on puisse « réduire » cette éclaboussure de lumière à la seule lueur d'une bougie fichée sur la table, et qui nous serait masquée par les personnages), une lumière sublime qui me fait rêver à ce fameux « flash » de la Résurrection qui aurait provoqué, dit-on, l'impression comme un négatif photographique du corps et du visage du Christ sur le Suaire de Turin. Pour Rembrandt, si soudaine, si vive, si violente a été l'illumination, qu'un des disciples a envoyé promener sa chaise pour se jeter aux genoux de Jésus et enfouir son visage dans les plis de son vêtement. L'autre disciple attablé, le seul à être vu de face, « se recule, saisi d'effroi devant un spectacle incroyable », écrit Max Milner, un des rares critiques littéraires à être aussi aisément transdisciplinaire[4]. Tout au fond, dans ce qu'on suppose être la cuisine de cette modeste auberge de village, on distingue la silhouette d'une femme qui attise le foyer – mais la lueur du feu paraît bien lointaine et bien faible en comparaison de la lumière du Ressuscité.

Fasciné par ce thème, Rembrandt a consacré dix tableaux aux pèlerins d'Emmaüs. Mais pas une de ces toiles n'atteint, à mon sens, la pureté et la hauteur mystique de celle de 1628.

Or donc, peu importe que l'on ne parvienne toujours pas à situer avec certitude l'emplacement de l'authentique Emmaüs : celui de Rembrandt, au musée Jacquemart-André, est plus vrai que nature.

Éphèse

« Vers la quatrième année qui suivit la mort du Christ […] Jean conduisit Marie à Éphèse. La maison [de Marie] était située à trois lieues et demie [d'Éphèse], sur une montagne […] qui s'abaissait en pente douce vers la ville. [La maison] était carrée, la partie postérieure seule était arrondie ; les fenêtres étaient pratiquées au haut des murs, et le toit était plat. Elle était divisée en deux parties par le foyer, placé au centre. À droite et à gauche du foyer, de petites portes conduisaient à la partie postérieure de la maison, plus sombre que la partie antérieure… » Cette description de la petite maison de la sainte Vierge près d'Éphèse est l'une des visions d'Anne-Catherine Emmerich (1774-1824), mystique et stigmatisée allemande, religieuse augustine, béatifiée en 2004 par le pape Jean-Paul II.

Anne-Catherine ne transcrivait pas ses visions par écrit, mais les

racontait à un poète romantique, Clemens Brentano, devenu son secrétaire et, d'une certaine façon, son interprète. Brentano passa six ans au chevet de la visionnaire de Dülmen, consignant tout ce qu'elle disait. En plus de recueillir ses paroles, l'écrivain les « remettait en forme » – intention fort louable de sa part, mais qui pose évidemment la question de savoir quelle part lui revient dans les récits d'Anne-Catherine.

Pour ma part, j'avoue mon scepticisme devant les visions incroyablement (c'est le mot) détaillées que donne Anne-Catherine Emmerich – ou plutôt le tandem composé d'Anne-Catherine et de Brentano – de la vie de Jésus*, visions dont Mel Gibson s'est d'ailleurs inspiré pour le film hyperréaliste qu'il a consacré à la Passion. En 1890, en tout cas, deux prêtres lazaristes, les pères Poulin et Jung, étaient déjà des plus prudents à l'égard de ces textes. Ils se trouvaient à Izmir, anciennement Smyrne, lorsque l'occasion leur fut donnée de lire l'ouvrage décrivant les visions de la sœur Emmerich – ouvrage qui avait reçu l'*imprimatur* en février 1864. Les deux bons pères furent exaspérés par la débauche de descriptions invérifiables dont regorgeaient les fameuses visions ; et lorsqu'ils en furent aux dernières pages et aux précisions sidérantes que donne la voyante sur le séjour de la Vierge à Éphèse, il leur parut incontournable d'aller confronter sur place (Izmir n'est distante d'Éphèse que de quelques dizaines de kilomètres) la réalité du paysage avec les descriptions, hautement fantaisistes croyaient-ils, qu'en faisait Anne-Catherine. Ainsi apporteraient-ils la preuve qu'on ne devait pas prendre ces visions au pied de la lettre, et qu'elles ne constituaient surtout pas un nouvel évangile.

La direction de l'expédition fut confiée au père Jung. Il était le plus sceptique de tous, et bien décidé à fouiller le Bülbül Dagi (ou « mont » Rossignol, 358 mètres de haut, sur lequel, d'après la sœur Emmerich, saint Jean avait bâti une petite maison pour Marie*) aussi longtemps qu'il faudrait pour démontrer l'inanité de ces « rêveries de filles ».

Mais bien entendu, les choses ne se passèrent pas du tout comme l'avait prévu le père Jung.

Tout d'abord, le paysage que les lazaristes avaient sous les yeux correspondait indéniablement à celui décrit par la voyante. La similitude était même impressionnante. « Du coup, expliqua le père Poulin, on oublie la fatigue, on grimpe, on court, on arrive au sommet de la montagne. Plus de doute : voilà sur la droite Aya Solouk, le Prion et la plaine d'Éphèse qui l'entoure en fer à cheval ; et voici, sur la gauche, la mer tout près, avec Samos en vue ! » Tout est exactement comme Anne-Catherine l'avait dit.

Après ce premier instant de stupéfaction, force est de constater que l'endroit a beau être appelé par les gens du cru *Panaya Kapoulou*, c'est-à-dire la Porte de la Toute-Sainte, il y règne en fait une chaleur du diable ! Des paysannes qui travaillent dans un champ de tabac désignent aux prêtres et à leurs compagnons un bouquet de platanes et d'oliviers séculaires : là-bas, ils trouveront une source d'eau pure pour boire et se rafraîchir. Ils s'y précipitent.

Mais avant même de boire, nouvel éblouissement : ils découvrent, enfouies sous les grands arbres, les ruines d'une chapelle byzantine qui semble du Ve ou du VIe siècle (ses soubassements vont se révéler dater du Ier siècle) et qui enchâsse dans ses éboulis les vestiges d'une humble maisonnette. Il ne faut que quelques minutes aux lazaristes pour s'apercevoir que cette maison a très exactement la configuration et les dimensions de celle que sœur Emmerich a vue comme étant celle de la Vierge.

Et les pères de se rappeler que, dix ans plus tôt, un autre prêtre français, l'abbé Gouyet, avait déjà rédigé un rapport sur la découverte qu'il avait faite de ce pauvre logis qu'il n'avait pas hésité à attribuer à Marie ; mais son rapport avait essuyé de vives critiques (notamment de l'autorité romaine), et personne n'avait été commis pour dégager ces ruines et tâcher d'en savoir davantage.

Il en sera cette fois tout autrement. Réhabilitée, *Meryem Ana Evi*, « la Maison de Marie Mère », a reçu la visite d'innombrables pèlerins, tant chrétiens que musulmans (seule femme nommée dans le Coran, Marie y est évoquée pas moins de trente-quatre fois et la sourate 19 porte son nom), et plusieurs papes, dont Paul VI, Jean-Paul II et Benoît XVI, sont venus s'agenouiller dans ce qui est considéré comme la chambre de la Sainte Vierge.

Si chétive, si dépouillée, si inattendue dans sa naïveté, si peu solennelle est cette demeure de poupée, qu'on peine à imaginer qu'elle abrita les jours ultimes de la Reine du Ciel. Et qu'elle fut assez grande pour contenir tous ceux que les anges*, d'après Anne-Catherine Emmerich, avaient convoqués pour assister à l'Assomption de Marie : les apôtres Pierre, Mathias, André, Thaddée, Jude, Simon, Thomas (qu'un ange avait traqué jusqu'au fin fond de l'Inde, où il faisait oraison dans une cabane de roseaux au bord du Gange),

Barthélemy, Philippe, Jacques le Mineur (qui était le plus beau et ressemblait à Jésus), le diacre Nicanor et Érémenzéar, Jean-Marc et Barnabé, et le petit-fils du vieux Siméon, sans oublier les parents et amis de la Sainte Famille…

On peine aussi à comprendre pourquoi, si cette maisonnette fut effectivement occupée par la Vierge, les actes du Concile d'Éphèse, qui se tint en 431 dans une basilique dédiée à la Mère de Dieu et proclama solennellement la maternité divine de Marie, ne mentionnent pas sa maison qui devait donc se trouver tout près.

En fait, la présence et la mort de Marie à Éphèse relèvent de la pure spéculation. La majorité des écrits (presque tous datés entre le IVe et le VIe siècle) relatant la fin terrestre de Marie situent celle-ci à Jérusalem*, même s'il n'existe aucun texte canonique pour appuyer cette hypothèse. L'un des Apocryphes les plus volontiers cités, l'évangile du pseudo-Jean, situe le prologue de la Dormition à Bethléem* : « Pendant qu'elle [Marie] priait, les cieux s'ouvrirent, et l'archange Gabriel descendit vers elle et lui dit : "Salut, ô toi qui as donné naissance au Christ, notre Dieu ! Ta prière, parvenue aux cieux auprès de celui qui est né de toi, a été exaucée. Dans peu de temps, selon ta demande, tu laisseras le monde, tu partiras vers les cieux, auprès de ton fils, pour la vie véritable et éternelle." [À quoi Marie répondit, s'adressant à Jésus :] "Mon Seigneur Jésus-Christ, toi qui as daigné dans ta grande bonté être enfanté par moi […] envoie-moi ton apôtre Jean, pour que sa vue me procure les prémices de la joie. Envoie-moi aussi tes autres apôtres, soit ceux qui sont déjà arrivés près de toi, soit ceux qui sont encore dans ce siècle, quel que soit l'endroit où ils se trouvent…" »

… lesquels apôtres arrivèrent alors tous en même temps, portés par des nuées lumineuses depuis les extrémités de la terre, même ceux qui étaient morts. Et des événements prodigieux se produisirent : la maison de Bethléem fut entourée d'une multitude d'anges, de puissances et de séraphins, et le soleil et la lune vinrent ensemble au-dessus de la maison ; quiconque, étant malade, touchait le mur de cette maison était aussitôt guéri. Tout cela provoqua l'extrême jalousie des prêtres – peut-être ceux-là mêmes qui avaient obtenu la condamnation à mort de Jésus. Ivres de fureur, ils persuadèrent le gouverneur d'envoyer des soldats (pas moins d'un millier…) rétablir l'ordre à Bethléem. Les apôtres s'empressèrent alors de conduire Marie hors de la ville, où le Saint-Esprit leur envoya une nuée qui les emporta jusqu'à Jérusalem où l'on recense au moins trois « possibles » maisons de Marie : l'une à Bethesda (proche de la fameuse piscine où Jésus guérit un malheureux qui, depuis trente-huit ans, attendait d'être délié de sa paralysie), une autre sur le mont Sion (mais qui serait en réalité celle de l'évangéliste Marc, dont la mère s'appelait aussi Marie), une autre encore à Gethsémani (qui est peut-être la moins improbable de toutes).

Des siècles après saint Modeste, patriarche de Jérusalem, à qui l'on doit la première affirmation que le corps virginal de Marie n'a pas connu la corruption, la constitution apostolique *Munificentissimus Deus*, promulguée

par Pie XII en 1950, confirme en effet que « … c'est un dogme divinement révélé que Marie, l'Immaculée Mère de Dieu toujours Vierge, à la fin du cours de sa vie terrestre, a été élevée en âme et en corps à la gloire céleste ».

Mais rien qui dise que Jérusalem ait été la cité d'où la Sainte Vierge fut « happée » vers le Ciel* – rien non plus qui vienne donner tort ou raison à ceux qui défendent l'autre hypothèse, celle d'Éphèse.

Légende contre légende, conte contre conte, rêverie contre rêverie. Au fond, il n'y a dans tout cela qu'une chose qui soit ferme et solide : la petite maison grise sous le grand ciel bleu d'Éphèse. Peut-être ne fut-elle jamais qu'une masure de bergers sentant le feu de bois et le suint, peut-être Marie ne foula-t-elle jamais les pentes du Bülbül Dagi (encore qu'on se demande comment elle aurait pu négliger un lieu au nom si parfaitement marial : mont Rossignol – Marie n'est-elle pas celle qui continue de chanter l'espoir, même et surtout quand il fait très nuit sur nos vies ?). N'importe, j'ai partagé là, dans le soir qui tombait, dans les derniers chuchotis puis le silence des oiseaux, une des eucharisties les plus émouvantes de ma vie.

Ésaü

Dans *Bouquet de bohème*, livre de charme et d'érudition aujourd'hui trop méconnu, Roland Dorgelès parle d'Ésaü comme du type même du nez en l'air, de l'imprévoyant, mais aussi du prévisible car tout le monde sait bien ce qui fait craquer ce fils d'Isaac* : les lentilles. Ésaü, que la Bible* décrit comme hirsute, velu et rouquin (la rousseur était très mal vue), raffolait de ces légumineuses de la famille des papilionacées, au point d'échanger son droit d'aînesse contre un brouet d'icelles (Gn 25, 25-34), ce que la Bible juge plus sévèrement encore que les taches de rousseur, car le droit d'aînesse, c'est l'héritage du père, et il faut être complètement irresponsable pour préférer un peu de soupe à beaucoup de sous.

Pour moi, la gourmandise de ce mal peigné d'Ésaü me le rend très sympathique. Enfant, j'étais consterné par le jugement peu amène que Dieu porte sur lui : « Jacob, je l'aime, Ésaü, je le déteste » fait dire à YHVH* le livre de Malachie (Ml 1, 6). Au nom de quoi ce petit rusé de Jacob, qui, sous l'instigation de sa mère, profite de la cécité d'Isaac pour se faire passer pour Ésaü et arracher ainsi au vieux père une bénédiction usurpée, vaut-il mieux que son affamé de frère ?

D'Ésaü descendront les Édomites (*edom* veut dire roux ou rouge), tandis que Jacob engendrera les Enfants d'Israël* (Benei Israel). Et la haine sera tenace entre les deux peuples.

Pourquoi Dieu n'aime-t-il donc pas Ésaü ? Parce que, dit-on, celui-ci a méprisé son droit d'aînesse en le cédant contre cette chose triviale et éphémère : une assiette de potage aux lentilles. Eh bien, que celui qui n'a

jamais éprouvé de pulsion gourmande jette la première pierre à ce grand bâfreur devant l'Éternel, digne émule en goinfrerie d'un Pityrée de Phrygie, d'un Cambès de Lydie, d'un Thyos de Paphlagonie, d'un Charidas, Cléonyme ou Pisandre, d'un Mithridate de Pont, Calamodrys de Cyzique, Timocréon de Rhodes, d'un Cantibaris de Perse et d'un Gargantua, d'un Renaud de Beaune (prélat ami d'Henri IV, qui ne pouvait dormir quatre heures de rang sans se réveiller tenaillé par une faim incoercible) ou d'un Balzac que n'effrayaient pas douze douzaines d'huîtres en guise d'amuse-bouche…

En fait, Ésaü n'a jamais eu de passion fétichiste pour les lentilles : il se trouve simplement que le pauvre garçon revenait d'une longue partie de chasse, qu'il mourait de faim, et qu'il s'est rué sur les lentilles que préparait son frère Jacob comme il aurait pareillement sauté sur n'importe quel autre mets. Ce qui n'empêche qu'il soit à jamais indissociable de ce joli petit féculent (car la lentille *n'est pas* un légume), et que moult recettes de soupes et potages portent aujourd'hui son nom. Bizarrement, certaines de ces recettes intègrent du lard ou du saindoux, ce qui les rend immangeables pour des Juifs pratiquants. Mais que ces derniers n'en éprouvent aucune frustration : une des recettes parmi les plus goûteuses, et celle-ci parfaitement casher, est à base de lentilles rouges cuisinées à l'huile d'olive, aux petits oignons, aux tomates, aux carottes et céleri, le tout rehaussé d'un peu d'ail, de zestes de citron, de cumin et de poivre de Cayenne. Essayez. Avec un plat d'agneau grillé, c'est l'Éden ou peu s'en faut…

Esther

Mme de Maintenon, épouse secrète (sinon discrète) de Louis XIV, croyait aux vertus éducatives du théâtre. Il est vrai que vivre en un siècle dont les dramaturges s'appelaient Corneille, Molière ou Racine – entre autres – pouvait y inciter. Or donc, ayant fondé Saint-Cyr pour y accueillir et éduquer des jeunes filles nobles mais pauvres, Mme de Maintenon initia celles-ci au théâtre. On commença par leur faire jouer *Cinna ou la Clémence d'Auguste*, tragédie de Corneille. Las ! ces demoiselles mirent une telle passion à interpréter les scènes d'amour qu'il fallut mettre un terme aux représentations. Mme de Maintenon se tourna alors vers Jean Racine. Misant sur la crise mystico-scrupuleuse que traversait l'auteur de *Phèdre*, la fine mouche lui commanda « quelque sujet de piété et de morale ». Racine fouilla l'Antiquité, chercha, tergiversa, puis se décida pour Esther.

Cette histoire pleine d'amours et de fourberies, pétillante de secrets, de rebondissements et de suspense, est de celles qui font le bonheur des romanciers. La pièce qu'en a tirée Racine n'est pas, elle, sa plus réussie (ô combien je lui préfère *Iphigénie* !), mais rappelons qu'elle était destinée à être jouée par une troupe d'ingénues (en tout cas supposées l'être) sur la scène

d'une institution pieuse – voir à cet égard l'intelligent et fort émouvant *Saint-Cyr*, film de Patricia Mazuy d'après le roman *La Maison d'Esther* d'Yves Dangerfield.

Le Livre d'Esther, ou plutôt le « rouleau » (*meguillah*) puisque c'est sous cette forme qu'il se présente dans la tradition juive, fait partie des Livres historiques de l'Ancien Testament. La scène est à Suse, alors capitale de l'Empire persan qui s'étendait sur cent vingt-sept provinces, depuis l'Inde jusqu'en Éthiopie. Suse n'est plus aujourd'hui qu'un champ de ruines, mais au Ve siècle avant notre ère, la ville jouissait d'un immense prestige. C'est là qu'Esther, jeune fille d'une exceptionnelle beauté – mais orpheline et juive, ce qu'elle tenait secret –, fut accueillie et formée dans le harem royal, puis choisie comme épouse par le puissant roi de Perse Assuérus, nom que donne la Bible* à Xerxès, qui régna de 485 à 465 av. J.-C. Les premiers temps de leur union furent un enchantement, d'autant qu'Esther bénéficiait de la protection vigilante d'un certain Mardochée qui l'avait adoptée à la mort de ses parents, et qui occupait à la Cour une haute fonction lui permettant d'être proche tout à la fois de sa pupille et du roi.

Premier personnage de la Bible à être qualifié de « Yehoudi », c'est-à-dire de Judéen, nom des habitants du royaume de Juda et qui a donné Juif, Mardochée déjoua un complot contre Assuérus. Les conjurés – des eunuques – furent pendus, et Mardochée gagna davantage encore la confiance du roi. Ce qui provoqua la jalousie de Haman, le grand vizir, d'autant plus furieux contre Mardochée que celui-ci refusait de s'incliner devant lui – refus motivé par la défense faite aux Juifs de se prosterner devant tout autre que Dieu. Pour se venger, Haman persuada Assuérus que les Juifs présents dans son royaume étaient des fomenteurs de troubles, des rebelles qui méprisaient ouvertement les lois édictées par lui. Et le grand vizir, avec quelque vingt-cinq siècles d'avance sur Hitler, préconisa ni plus ni moins que de procéder à l'élimination physique de tous les Juifs – en s'y prenant bien, insista-t-il, on pourrait tous les liquider en une seule journée : « Les lettres furent envoyées par les courriers dans toutes les provinces du roi, pour qu'on détruisît, qu'on tuât et qu'on fît périr tous les Juifs, jeunes et vieux, petits enfants et femmes, en un seul jour, le treizième du douzième mois, qui est le mois d'Adar, et pour que leurs biens fussent livrés au pillage… »

Apprenant cela, et avant que le massacre ne commence, Mardochée supplia Esther de plaider la cause des Juifs auprès du roi. La première réaction d'Esther fut de refuser : il lui faudrait avouer à Assuérus qu'elle-même était juive, ce qui, dans le contexte violemment antisémite dû aux manipulations du vizir Haman, risquait de lui coûter la vie. Mais Mardochée insista, trouvant les mots qu'il fallait pour émouvoir la jeune reine, et Esther, après avoir demandé à tout son peuple de jeûner et de prier pour elle pendant trois jours, se présenta devant le roi.

Très fine psychologue, audacieuse et subtile, Esther se montra une avocate si habile qu'elle retourna complètement Assuérus et le gagna à la cause des Juifs. Haman fut pendu à la potence où il avait rêvé d'accrocher Mardochée : « Quel changement de scène ! s'enthousiasme le bibliste suisse Henri Rossier. Pour les âmes, plongées dans la nuit du désespoir, le soleil s'est levé ; il y a lumière pour les Juifs "au temps du soir". Où régnaient l'appréhension et la terreur, on ne trouve plus que joie et allégresse. C'est un jour de festin, un jour de fête […] La joie s'étend à la capitale des nations : "La ville de Suse poussait des cris de joie et se réjouissait", en voyant apparaître, investi de puissance, avec un vêtement royal bleu et blanc, une grande couronne d'or et un manteau de byssus et de pourpre, celui [Mardochée] qui avait déjà parcouru ses rues comme un sauveur. Mais aussi la frayeur des Juifs [re]tombe sur un grand nombre, qui se font Juifs pour échapper au jugement… »

De ce jour date la fête (et quelle fête !…) des Pourim qui commémore le salut des Juifs exilés en Perse, et le châtiment d'Haman qui avait planifié leur extermination. Une sentence talmudique recommande de boire pendant Pourim « jusqu'à ce qu'on ne puisse plus distinguer la phrase "maudit soit Haman" [*Arour Haman*] de "béni soit Mardochée" [*Baroukh Mordekhaï*] ».

Je raffole des fêtes juives. Au rêve qu'elles célèbrent, elles intègrent des éléments du concret, du charnel, tel le *ra'ashan*, cette crécelle en bois que l'on agite à la synagogue pour couvrir la voix du lecteur de la *meguillah* lorsqu'il prononce le nom maudit de Haman. De même la sonnerie du *chofar* (trompe ouvragée à partir d'une corne de bélier) reste-t-elle, de nos jours encore, la

tradition la plus caractéristique de Roch Hachana, la fête du Nouvel An juif, le jour où toutes les créatures du monde reconnaissent Dieu pour leur Roi. Ou encore, à Kippour, le jour des Expiations, cette liste d'interdits : ne rien manger ni rien boire, défense de se baigner, d'avoir des relations conjugales (ne parlons même pas de cinq-à-sept adultères…), d'utiliser des cosmétiques et de porter des semelles de cuir. Dans les villes israéliennes, on surnomme Kippour la Fête des Bicyclettes à cause des nuées de gamins qui pédalent en liberté dans les rues vides de toute circulation automobile. Et que dire de Soukkot, la Fête des Tentes, pendant laquelle les Juifs sont invités à se bricoler par eux-mêmes une sorte de cabane (*soukka*) où, sept jours durant, en mémoire des abris fragiles où se nichèrent les Hébreux pendant les quarante ans de leur traversée du désert*, ils vivront en famille, prendront leurs repas et, si possible, dormiront. J'aime aussi Hanoukka, la fête lumineuse qui commémore le miracle de cette fiole qui contenait à peine assez d'huile pour alimenter pendant un seul jour la Menorah (chandelier à sept branches) du Temple* de Jérusalem*, et qui pourtant nourrit sa flamme durant huit jours pleins. La petite cruche d'huile d'olive est ainsi devenue le symbole, juste et joli, de la survie improbable des enfants d'Israël* au long de leur interminable histoire faite de tourments, d'afflictions, de vicissitudes. Pessah, fête de la pâque juive, signifie « passer par-dessus », en mémoire de l'ange (voir : Anges) exterminateur missionné par YHVH* pour tuer tous les premiers-nés égyptiens (il y a heureusement de fortes chances que ce soit une légende – voir Moïse) et qui en effet « passa au-dessus » des maisons des Hébreux sans toucher à leurs enfants. Avant que Pessah ne commence, et pour rappeler que leurs ancêtres, dans leur hâte de fuir l'Égypte*, avalèrent leur pain sans lui laisser le temps de lever, les Juifs fouillent les coins et recoins de leur habitation, traquant sans pitié la moindre nourriture* à base de levure afin de la détruire. La sensualité des fêtes juives, leur gourmandise, compensent les rigidités de la loi.

Mais revenons à l'histoire d'Esther dont le fameux rouleau est le seul « livre » à ne pas figurer parmi les extraordinaires trouvailles faites à Qumran. Il est aussi – ceci expliquerait-il cela ? – le seul à ne jamais citer le nom de Dieu. Pas une seule fois, non, sous quelque forme que ce soit, alors que l'on a attribué au Dieu de la Bible tellement de patronymes que d'aucuns ont émis l'hypothèse que ce Dieu réputé unique pourrait être issu de quelque polythéisme. Quoi qu'il en soit, voilà un récit dont YHVH, Élohim, Adonaï, Hashem, El, Ehyeh Asher Ehyeh (« Je suis qui je suis »), Shaddaï, HaKaddosh Baroukh Hou (« le Saint, béni soit-Il ») ou Jéhovah, n'est pas. Du moins de manière évidente, car les commentateurs bibliques déduisent de cette omission flagrante du nom divin que, même lorsqu'il se tient caché, Dieu n'en continue pas moins de faire agir sa Providence – n'est-ce point elle qui inspire Mardochée, qui convainc Esther et raffermit son courage, et qui pénètre enfin le cœur d'Assuérus ?

Tout le monde ne partage pas cette analyse rassérénée : « Après

l'Holocauste, remarque le bibliste John Bowker, l'absence du nom de Dieu dans le livre d'Esther a été interprétée comme le symbole du drame de la déportation et du terrible silence de Dieu devant l'horreur de la Shoah. » Certes. Mais le silence de Dieu ne fut pas le seul à être assourdissant : le Livre d'Esther rapporte que Mardochée, lorsqu'il apprit qu'Assuérus avait promulgué l'extermination de tous les Juifs de son royaume, se revêtit d'un sac, répandit sur lui de la cendre, et se mit à sillonner les rues de Suse en poussant des cris de désespoir – or, combien de Mardochée parcoururent les rues des grandes cités pour en appeler au monde lorsque Hitler décida la mise en œuvre de la solution finale ?

Étudiant(e)

À la Bible* des grands espaces flambés par le soleil, la Bible en terre cuite (au sens propre), répond une bible qui sent le poêle à charbon, la chandelle, l'encaustique, la nappe amidonnée. C'est la Bible de la *yeshiva*, l'école rabbinique où l'on se consacre à l'étude de la Torah* et du Talmud*, la Bible des étudiants à papillotes et chapeaux ronds, la Bible que rêve d'étudier Yentl.

Yentl est l'héroïne d'une admirable nouvelle d'Isaac Bashevis Singer – et du film ravissant (dans l'acception étymologique du mot : qui vous saisit et vous arrache à la pesanteur) qu'en a tiré Barbra Streisand. Singer, prix Nobel de littérature 1978, n'a pas apprécié l'adaptation de Streisand, ce en quoi je lui donne absolument tort ; mais c'est son œuvre, pas la mienne – hélas !

L'histoire se situe en Pologne, au début des années 1900. Parce qu'elle est de sexe féminin, la jeune Yentl n'a pas le droit d'étudier la Torah ni le Talmud. Pourtant sa soif d'apprendre lui fait braver les interdits : elle se déguise en garçon – « Après avoir étudié son reflet dans le miroir [elle estimait] avoir l'air d'un jeune homme sombre et bien fait » – et se fait appeler Anshel. Mais une fois adoptée cette nouvelle nature (car la métamorphose dépasse manifestement le simple stade de la vêture), Yentl va devoir pousser jusqu'à l'extrême la comédie qu'elle a commencé à jouer : elle est contrainte d'épouser Hadass, une jeune fille aussi ravissante qu'ingénue – une chance pour Yentl-Anshel qui va pouvoir compter sur la naïveté de sa jeune épousée pour lui faire croire que leur mariage a bel et bien été consommé…

Chacun peut donner au récit la dominante qu'il souhaite. Nul doute qu'Isaac Bashevis Singer ait été intéressé par le passage de Yentl d'un sexe à l'autre. Pour moi, j'ai été plus sensible à la fascination qu'éprouve la jeune femme pour ce Talmud interdit, et au monde de l'étude que restitue si parfaitement (et même si amoureusement) le film de Streisand, et qu'il faut rapprocher de ces pages d'Elie Wiesel* dans *Tous les fleuves vont à la mer* :

« Avec le temps, l'étude devenait pour moi une véritable aventure. Mon premier instituteur, le Batizer rebbe, un vieillard doux dont la barbe, blanche comme la neige, dévorait le visage, nous désignait les vingts-deux lettres divines de l'*aleph-beth* et disait : "Voici, mes enfants, le commencement et la fin de toute chose. Mille et mille ouvrages ont été écrits, ou seront écrits avec ces lettres. Regardez-les donc, étudiez-les avec amour : elles seront vos liens avec la vie. Et avec l'éternité […] En lisant à voix haute le premier mot, *Bréshit* (au commencement), je me sentis transporté dans un univers lointain, envoûté. En comprenant le sens du premier verset, j'éprouvai un bonheur intense et nouveau. "C'est avec les vingt-deux lettres de l'*aleph-beth* que Dieu créa le monde", nous disait le vieux tuteur qui, réflexion faite, n'était pas si vieux. "Prenez-en soin et elles prendront soin de vous. Elles vous accompagneront partout. Elles vous feront rire et pleurer. Mieux : elles pleureront quand vous pleurerez, elles riront quand vous rirez ; et puis, si vous le méritez, elles vous permettront de pénétrer des sanctuaires cachés où tout devient…" Cette phrase restait toujours inachevée. Où tout devient… quoi ? Poussière ? Vérité ? Vie ? »

Évangiles

Sur quatre livres minces reposent la foi et l'espérance de millions d'hommes. Et la mienne. Quatre opuscules si maigrelets que c'en est une pitié !

Un opuscule, c'est un petit livre, tout le monde sait cela – mais selon quels critères un livre est-il considéré comme petit, à partir de quel nombre de pages, ou de mots, dégringole-t-il de la catégorie des livres à celle des opuscules ? Si l'on se base sur la traduction* grecque de la Bible*, l'Évangile selon saint Jean ne comprendrait – selon une source extérieure, je n'ai pas compté moi-même – que 13 578 mots, contre une moyenne d'environ 44 000 pour un court roman. Mais peu importe. Pour moi, il n'est pas de plus grand livre que ces quatre-là qui d'ailleurs n'en font qu'un : l'Évangile de Jésus-Christ. Ouvrir ce livre, le feuilleter, c'est comme rentrer chez moi, retrouver les senteurs connues, la douceur des objets familiers sous la main, la voix de la femme aimée, c'est traverser la maison dans la nuit sans être désorienté, sans rien heurter ni bousculer, savoir qu'ici je suis en territoire ami, pays de repos, d'apaisement, un toit au-dessus de moi, des murs protecteurs, ici je sais où trouver de l'eau, de la lumière, une source de chaleur – il faisait grand froid dans ce dehors d'où je viens, où je devrai sans doute repartir demain –, je me glisse dans l'Évangile comme sous un gros édredon joufflu, l'Évangile si léger (si nuageux, dirai-je) et qui dispense si délicieusement sa chaleur, il fait tiède en Évangile, on se sent bien de partout à la fois – la tête, le cœur, et jusqu'au bout des orteils. Je suis amoureux de ce livre.

Les paroles d'Évangile sont pourtant de celles que certains voudraient faire rentrer dans la gorge de celui qui les a prononcées : que le rabbi Jésus* s'étouffe avec ses mots d'amour, voilà le rêve de Satan* qui, depuis deux mille ans et quelque, a tout essayé pour rendre l'Évangile illisible – il l'a déchiré à coups de fouet, déchiqueté à la tenaille ou à la bombe à fragmentation, brûlé au soufre ou au napalm, il l'a noyé, jeté aux fauves ou à l'égout, recouvert de plomb fondu, de sang, de crachats sanieux.

Mais rien n'y fit : l'Évangile, c'est le genre chèvre de monsieur Seguin. Comme la petite Blanquette, il fait tête au loup. Comme elle, il essuie des coups de dents, des attaques assassines, des sournoiseries mortelles dont aucune autre œuvre ne se relèverait. Mais l'Évangile, si. Pour l'amour de nous, il fait feu de ses quatre livrets, comme la chevrette de ses quatre petits sabots. Tout pareil, vous dis-je. Sauf qu'au contraire de Blanquette que le loup mangea, l'Évangile ne mourra pas.

D'ailleurs, il n'est nullement certain que le loup mangea la chèvre. Il y a des gens qui pensent autrement. Tout récemment, les enfants de l'école communale de Tiège (Belgique) ont écrit des suites à l'histoire de Blanquette parce qu'ils la trouvaient décidément trop triste ; ils ont imaginé qu'un bouquetin l'emmenait dans sa famille qui saurait la protéger et la choyer, ou que ce bon monsieur Seguin arrivait à temps pour embrocher le loup avec sa fourche, ou bien que la chèvre réussissait à pousser le loup au fond d'un ravin où il s'écrasait, ou encore que la biquette avait l'idée géniale de foncer contre un rocher qu'elle descellait, provoquant une avalanche de pierres qui écrasait le loup, etc. Qu'ils soient de Tiège ou d'ailleurs, les enfants ont sûrement raison puisque l'Évangile, justement, les place en tête de ceux qui entreront dans le royaume de Dieu. Grâce à eux, la jolie petite chèvre blanche l'emporte donc sur le loup. Et moi qui suis un vieil enfant, je ne doute pas que l'Évangile, lui aussi, sortira vainqueur de son duel avec le Malin.

Oxyrhynque. Ce nom sonne un peu comme celui de l'ornithorynque, cauchemar des dictées et charmant animal australien qui a longtemps rendu les scientifiques à peu près fous, car la petite bête est une vivante anomalie zoologique : équipée d'un cloaque, possédant un bec de canard et pondant des œufs, il semblerait qu'on puisse la ranger dans la catégorie des volatiles… sauf qu'elle est couverte de poils et qu'elle a des mamelles pour allaiter ses petits, ce qui fait d'elle un parfait mammifère. De même que l'ornithorynque, la ville d'Oxyrhynque, à quelque cent soixante kilomètres au sud du Caire, et qui tient son nom d'un poisson du Nil supposé avoir avalé le pénis d'Osiris, mérite elle aussi de défrayer la chronique : elle est très probablement la plus grande corbeille à papier du monde.

Quand les Égyptiens l'appelaient Per-Medjed et qu'elle était la capitale du XIX^e^ Nome (c'est-à-dire Région) de l'Égypte* antique, ses habitants avaient pour habitude de se défaire de leurs vieux papiers en les empilant dans des paniers d'osier qu'ils allaient confier au désert* qui borde la ville. Or Per-Medjed ayant été bâtie sur un emplacement que n'inondaient pas les crues du Nil, et où de surcroît personne ne se souvenait d'avoir jamais vu tomber la moindre goutte de pluie, les feuilles d'impôts, les procès-verbaux, factures, lettres administratives, bilans comptables, certificats religieux et autres testaments rejetés par les habitants, furent peu à peu engloutis sous les sables brûlants qui les protégèrent de la corruption pendant des siècles et des siècles.

En 1896, Bernard Pyne Grenfell et Arthur Hunt, jeunes archéologues membres du Queen's College (Université d'Oxford), entreprirent de fouiller le site de l'antique Per-Medjed devenue Oxyrhynque, à la recherche de chefs-d'œuvre perdus de la littérature grecque antique. Grenfell et Hunt furent très désappointés en ne voyant de prime abord qu'une montagne de détritus peu engageante. Mais ils comprirent vite que cet empilage de déchets constituait rien de moins que les archives de la ville depuis près de deux millénaires, au point, rapporte Grenfell « qu'il suffisait souvent de retourner le sol avec sa chaussure pour exhumer un papyrus… ». C'est ainsi que les deux

archéologues arrachèrent à la décharge prodigieuse des extraits de plusieurs pièces perdues de Sophocle, comme l'*Ichneutae*, des poèmes de Pindare, de Sapho et d'Alcée de Mytilène, et d'innombrables fragments de textes dont certains concernant les Évangiles selon saint Marc et selon saint Matthieu (pour les canoniques), ainsi que les Évangiles des Hébreux et l'Évangile selon Thomas (pour les Apocryphes).

Mais la trouvaille la plus considérable fut faite par Grenfell, non pas en fouillant les détritus mais en achetant sur un marché égyptien, pour une bouchée de *réghif* (galette) de pain *baladi*, un lot de vieux papyrus dans un état lamentable, parmi lesquels figurait un modeste fragment de seulement six centimètres sur neuf, écrit recto verso, sur lequel étaient inscrits des caractères grecs. Grenfell rapporta le petit morceau de papyrus en Angleterre, où on le remisa parmi les rebuts non identifiés de la John Rylands Library de Manchester – construite dans le style d'une cathédrale gothique, c'est probablement l'une des plus impressionnantes bibliothèques qui soient au monde.

Il fallut attendre 1934 pour que Colin H. Roberts, un universitaire d'Oxford passionné par les écrits antiques, qui s'évertuait à classer des centaines d'extraits de manuscrits grecs encore non répertoriés et mélangés les uns aux autres, identifie au premier coup d'œil le modeste fragment comme étant un passage de l'Évangile de saint Jean. Il était écrit au recto : « Pilate leur dit donc : Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi ! Les Juifs lui dirent : Il ne nous est pas permis de tuer quelqu'un ! Cela afin que s'accomplisse la parole que Jésus avait dite, pour signifier de quelle mort il allait mourir. Pilate rentra dans le prétoire, appela Jésus et lui dit : Es-tu le roi des Juifs ? » (Jn 18, 31-33). Et au verso : « Pilate lui dit : Toi, tu es donc roi ? Jésus répondit : C'est toi qui dis que je suis roi. Moi, si je suis né et si je suis venu dans le monde, c'est pour rendre témoignage à la vérité*. Quiconque est de la vérité entend ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? Après avoir dit cela, il alla de nouveau trouver les Juifs au-dehors, et il leur déclara : Moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation » (Jn 18, 37-38).

Ce fragment n'avait l'air de rien, et c'était pourtant – c'est toujours – un trésor : il s'agit tout simplement de l'extrait le plus ancien parmi les quelque treize mille manuscrits du Nouveau Testament (cinq mille en grec, huit mille en d'autres langues) dont nous disposons. Il pourrait dater de l'an 125, soit moins d'un siècle après les faits qu'il rapporte – rappelons qu'il s'en est tout de même fallu de neuf siècles entre le moment où César rédigea ses *Commentaires sur la guerre des Gaules* et la première copie manuscrite que nous en ayons…

Il semble qu'après avoir cru à un retour imminent du Christ, les premières communautés chrétiennes aient ressenti la nécessité de fixer par écrit l'enseignement de Jésus et les principaux faits ayant marqué sa vie, afin d'éviter qu'ils ne soient déformés par le jeu de la transmission orale. Ces mémoires écrits furent sans doute d'abord des œuvres anonymes, composées

peut-être à plusieurs mains, et ce n'est que plus tard, au cours du IIe siècle, qu'on leur attribua des noms d'auteurs – ce que rend fort bien la formulation : Évangile *selon* saint Marc, *selon* saint Matthieu, saint Luc ou saint Jean.

L'Évangile selon saint Marc dut être rédigé dans sa forme définitive vers 70, celui de Matthieu vers 80, celui de Luc en 90, et celui de Jean au tournant du Ier siècle. À en croire l'historien Eusèbe de Césarée qui ne consacra pas moins de dix volumes aux événements, personnages et œuvres littéraires de l'Église antique, ce qui lui valut le surnom de Père de l'Histoire ecclésiastique, la grande aventure des Évangiles commença à Rome, sous le règne de Claude, après une série de prêches que venait de donner Pierre. Enthousiasmés par les paroles de l'apôtre, ses auditeurs « ne tinrent pas pour suffisant de l'avoir entendu une fois pour toutes, ni d'avoir reçu l'enseignement oral du message divin […] Par toutes sortes d'instances, ils supplièrent Marc […] qui était le compagnon de Pierre, de leur laisser un monument écrit de l'enseignement qui leur avait été transmis oralement : ils ne cessèrent pas leurs demandes avant d'avoir contraint Marc et ainsi ils furent la cause de la mise par écrit de l'Évangile appelé "selon Marc". »

Les premiers évangélistes furent au départ anonymes, et surtout passablement nombreux, ainsi que le précise Luc dès les premiers versets de son propre Évangile : « Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous […] j'ai décidé, moi aussi, après m'être informé de tout depuis les origines, d'en écrire pour toi l'exposé suivi, excellent Théophile, pour que tu te rendes bien compte de la sûreté des enseignements que tu as reçus » (Lc 1, 1-4).

Les trois premiers Évangiles, ceux de Matthieu, Marc et Luc, sont dits synoptiques parce qu'ils racontent des faits quasiment identiques, les présentant dans la même chronologie, parfois même en usant des mêmes tournures. De là à en déduire que l'un de ces textes aurait pu, sinon servir de moule, du moins fortement inspirer les deux autres, il n'y avait qu'un pas que les chercheurs ont vite franchi : l'Évangile étalon a certainement été celui de Marc. Étant le plus court des trois, et le moins raffiné sur le plan littéraire, il est en effet logique de penser que les deux autres ont pratiqué sur lui des rajouts tant en quantité qu'en qualité.

Mais tout n'est pas si simple. Car si l'on met à part ce qui découle directement de Marc, on remarque qu'il subsiste encore de très nombreux points communs entre Matthieu et Luc. Ce qui tendrait à prouver qu'il a dû exister, en plus de cet Évangile de Marc, une deuxième source à laquelle ont puisé Luc et Matthieu. Cette source, à ce jour non identifiée, a reçu un nom de code* : c'est la Source Q, de l'allemand *Quelle* qui signifie précisément source. Introuvable à ce jour, la Source Q dort peut-être au fond d'une caverne ou sous les sables d'un désert, attendant d'être découverte par des émules d'Indiana Jones ou du professeur Langdon, le héros du *Da Vinci Code* de Dan Brown.

Cette allusion au *Da Vinci Code* me rappelle l'une des hypothèses sur

laquelle l'auteur bâtit son roman : nos quatre Évangiles canoniques seraient en réalité des écrits commandités, et donc orientés, par l'empereur Constantin, tandis que les seuls textes vraiment fiables seraient leurs frères bâtards, les Apocryphes, dont le nom signifie caché, secret, et non scandaleux comme on le croit parfois. Les Apocryphes sont souvent d'une réelle qualité littéraire – Dante lui-même s'est inspiré de l'Évangile de Nicodème dont un long passage est consacré à la visite de Jésus aux Enfers –, même si certains, tel l'Évangile de Thomas l'Israélite, brillent surtout par leur naïveté (Renan les traitait de « bavardages de nourrices »). L'Église, qui sait être romantique mais qui n'est guère romanesque, s'est toujours montrée d'une grande sévérité à l'égard de ces textes. « L'Église a quatre Évangiles, les hérétiques en ont une multitude ! » tempêtait déjà Origène*, grand théologien et mystique du IIIe siècle, fondateur de l'exégèse biblique. En fait, la prétendue multitude contre laquelle il vitupère, se réduit, pour le Nouveau Testament, à une soixantaine d'Apocryphes, dont la plupart semblent avoir été conçus pour combler les vides laissés par les textes canoniques. L'exemple le plus frustrant de ces « trous » n'est-il pas l'absence d'un récit de la Résurrection de Jésus, pourtant le plus fantastique (et l'adjectif est pauvre !) événement de tous les temps ? Certes, il n'y avait aucun témoin dans le tombeau à l'heure prodigieuse, personne pour rendre compte de l'inouï. À défaut de décrire cet instant que je ne peux même pas imaginer où, dans les ténèbres de la sépulture, la Vie éblouissante investit à nouveau le Crucifié, l'Évangile Apocryphe de Pierre – c'est-à-dire le seul fragment qu'on en possède, découvert en 1886 dans la tombe d'un moine, sur le site d'Akhmîm en Haute-Égypte – propose au moins cette relation de ce qui « aurait pu » se passer dans les environs immédiats du sépulcre : « Dans la nuit qui précéda le dimanche, tandis que les soldats relevaient la garde deux par deux [Pilate ayant désigné une escouade, sous les ordres du centurion Petronius, pour garder le tombeau afin d'empêcher que des disciples de Jésus ne dérobent son corps], une grande voix retentit dans le ciel*. Et ils virent s'ouvrir les cieux et deux hommes, nimbés de lumière, en descendre et s'approcher du tombeau. La pierre qui avait été placée à la porte roula d'elle-même, et se rangea de côté, et le tombeau s'ouvrit et les deux jeunes gens entrèrent. À cette vue, les soldats réveillèrent le centurion et les Anciens, qui étaient là, eux aussi, à monter la garde. Et quand ils leur eurent raconté ce qu'ils avaient vu, ils virent à nouveau trois hommes sortir du tombeau ; deux d'entre eux soutenaient le troisième et une croix* les suivait. Et tandis que la tête des deux premiers atteignait le ciel, celle de l'homme qu'ils conduisaient par la main dépassait les cieux. Et l'on entendit une voix disant des cieux : "As-tu annoncé la nouvelle à ceux qui dorment ?" Et de la croix on entendit la réponse : "Oui." Ces gens combinaient entre eux d'aller rapporter ces prodiges à Pilate. Ils en débattaient encore, quand on vit à nouveau les cieux s'ouvrir et un homme descendre et entrer dans le sépulcre. À ce spectacle, le centurion et son escorte, dans la nuit, coururent chez Pilate, abandonnant le tombeau dont ils

assuraient la garde, et en grand émoi, ils racontèrent tout ce qu'ils avaient vu, disant : "Il était véritablement le fils de Dieu." »

Les Apocryphes comblent aussi d'autres vides : c'est grâce à eux que nous connaissons Anne et Joachim, les parents de la Vierge Marie*, que nous savons le nom des deux sages-femmes qui faillirent (elles arrivèrent trop tard !) assister Marie : elles s'appelaient Salomé et Zélémi, c'est par eux que nous avons appris la présence d'un âne et d'un bœuf dans la crèche de Bethléem*, c'est eux qui nous relatent la mort de Joseph à l'âge de cent onze ans, après une agonie curieusement longue et pénible, voire angoissante. Ils n'ont qu'un défaut, mais rédhibitoire : ce sont au minimum des contrefaçons, des chimères, des légendes, au pire des hérésies. Mais si charmantes, si habilement tournées, que l'on comprend qu'elles aient pu abuser – et surtout enchanter – des générations de fidèles, et inspirer une part considérable de l'art chrétien.

« C'est du délire ! » fulminait Daniel-Rops. À quoi mon cher Origène répond : « Éprouvez tout, et retenez ce qui est bon. »

Parole d'Évangile…

Ève

Ève a-t-elle été conçue pour perpétuer le genre humain ? Dans la première partie de la Genèse (ce qu'on appelle le « document sacerdotal », et qui date d'environ 500 ans avant notre ère), Dieu crée un adam, c'est-à-dire un « genre humain », à sa ressemblance, un être qu'il fait tout à la fois mâle et femelle, *zarar* et *nekeva*, et qu'il charge de remplir la terre, de la conquérir en régnant sur les bêtes de la mer, du ciel* ou du sol. L'hermaphrodisme permettant à cet adam de se reproduire à l'infini sans encourir jamais les désillusions ni les dérives de l'amour. Mais dans la deuxième version de la Genèse (connue sous le nom de « document yahviste » parce que Dieu y est appelé Yahvé*, et qui doit dater d'une dizaine de siècles avant notre ère), il semble que le projet de Dieu – de Yahvé, donc – soit moins de peupler le monde que de fournir une aide, une « assistante », à ce pauvre Adam* qui est tout seul pour s'occuper du Jardin*.

Adam, qui alors n'est plus hermaphrodite, baptise femme (*isha*) cette charmante partenaire issue de lui, que Dieu a façonnée à partir d'une de ses *côtes* d'après certaines traductions*, à partir de son *côté* selon d'autres – mais contrairement à ce que suggère une certaine iconographie, notamment de l'époque médiévale, la montrant « sortant » du flanc d'Adam comme si elle naissait de lui, Ève est bel (… belle) et bien créée par Dieu – l'élément que le Créateur chipe à Adam n'est qu'une substance, une pâte à modeler.

Un midrasch rabbinique (rappelons qu'il s'agit d'un commentaire exégétique) détaille les raisons qu'eut Yahvé de choisir cette partie du corps pour façonner Ève : « Dieu aurait décidé de ne pas la créer à partir de la tête d'Adam de peur qu'elle ne fût prétentieuse, ni à partir de son œil de peur qu'elle ne fût curieuse, ni à partir de son oreille de peur qu'elle ne fût indiscrète, ni à partir de sa bouche de peur qu'elle ne fût médisante, ni à partir du cœur de peur qu'elle ne fût jalouse, ni à partir de la main de peur qu'elle ne fût chapardeuse, ni à partir du pied de peur qu'elle ne fût coureuse. Il l'a donc créée à partir de la côte, une partie d'Adam plutôt modeste – et malgré cela elle réunit tous les défauts cités plus haut ! » Pour être exégète, ce rabbin n'en était pas moins furieusement misogyne. Et puis, son argumentation néglige un détail essentiel : ce n'est pas à la médisance que sa bouche fraîche et pulpeuse conduisit d'abord Ève, mais à la gourmandise – le plus sympathique des péchés, qui venait providentiellement nourrir (si j'ose dire) les confessions de mes condisciples et de moi-même, à l'époque du collège et des culottes courtes, quand nous désespérions de trouver dans nos vies encore si lisses quelque faute à chuchoter à l'oreille des bons pères qui nous confessaient ; sans doute commettions-nous de vrais péchés, mais ceux-là n'affleuraient même pas notre plus bas niveau de conscience.

Notons au passage qu'il serait temps, même si elle n'est que pur mythe à défaut d'être pur fruit, d'en finir avec cette histoire de pomme que croqua Ève. Tout le monde (ou presque) s'accorde aujourd'hui pour dire que le fruit défendu ne pouvait en aucun cas être celui du pommier, sinon l'amant du

Cantique des Cantiques n'eût jamais comparé l'haleine délicieuse de sa petite Sulamite adorée au parfum de la maudite pomme ; ce devait plutôt être une figue, une orange, un coing ou un abricot, voire une banane si l'on en croit la légende indienne qui affirme que c'est la raison pour laquelle, sur les deux rives du Gange, la banane (dont on a en effet trouvé là-bas des résidus fossilisés datant de 600 ans av. J.-C. – et rien n'empêche qu'il y en ait de plus anciens) est appelée fruit du paradis.

Je me suis toujours demandé ce qui serait arrivé si Adam et Ève, masquant leur nudité sous des feuilles de figuier* (ou de bananier), n'avaient pas été chassés du Paradis*. Auraient-ils peuplé l'Éden, ou bien étaient-ils pubères, et donc inféconds, et le seraient-ils restés, se suffisant l'un à l'autre et batifolant comme deux gamins égoïstes dans un décor naïf et vert à la Douanier Rousseau ?

Leur désobéissance a eu les conséquences que l'on sait : la pénibilité de la condition humaine, la souffrance, la mort. Mais elle s'est accompagnée d'une dimension radieuse : le pullulement humain. Jean-Noël Biraben, médecin et démographe, a calculé que depuis l'apparition du genre *Homo*, soit il y a quelque 2,8 millions d'années, ce sont un peu plus de 85 milliards d'hommes qui ont foulé notre terre. Parmi eux, mais il y a seulement 150 000 ans, vivait la femme considérée aujourd'hui comme la plus récente ancêtre commune de l'Humanité : celle qu'on appelle l'Ève mitochondriale, du nom des mitochondries, ces structures microscopiques logées dans le cytoplasme des cellules, et qui possèdent leur propre ADN – ce qui implique que l'ADN mitochondrial ne provient *que* de la mère. Qu'il soit fille ou garçon, chaque être humain, dont la plus grande part de l'hérédité découle de la combinaison de l'ADN de sa mère et de celle de son père, dispose grâce à l'ADN mitochondrial d'un petit capital de données génétiques qu'il tient exclusivement de sa mère. Ce qui ne suffira évidemment pas à lui donner le génie d'Einstein, ni la bêtise de Zhou, cambrioleur chinois honoré du titre de

voleur le plus stupide du monde pour avoir réussi à dérober pour 65 000 dollars de bijoux, au nombre desquels deux bagues ornées de gros diamants qu'il s'empressa de jeter dans les W-C parce qu'il était persuadé que d'aussi beaux diamants étaient forcément faux (« La bêtise humaine est la seule chose qui donne une idée de l'infini », aimait à dire Ernest Renan).

Seule cette Ève mitochondriale, dont on situe l'origine au Kenya ou en Tanzanie, a engendré une chaîne ininterrompue de filles jusqu'à aujourd'hui. Et tous les humains descendent donc d'elle par leur génome mitochondrial. Mais ils descendent aussi de plusieurs milliers de ses contemporains pour le reste de leurs gènes : pour être notre mère, l'Ève mitochondriale n'est pas la seule.

Et elle ne fut sans doute pas la plus affriolante. Au concours de l'Ève la plus jolie, j'élirais volontiers celle de la *Chronique dite de la Bouquechardière* de Jean de Courcy (XVe siècle) où elle apparaît toute intimidée, c'est juste après sa grosse bêtise de la pomme (mais comme l'humilité sied bien à notre ravissante !), celle de Lucas Cranach dit l'Ancien, où, tout en offrant un fruit à Adam, Ève caresse ingénument le serpent lové sur l'arbre (et alors, c'est elle-même qui devient tentation !), et enfin celle qu'a enluminée Pol de Limbourg pour les *Très Riches Heures du duc de Berry*, une Ève exquise de candeur et de surprise à l'instant d'être expulsée du Paradis.

Il existe à Djeddah, en Arabie Saoudite, un cimetière musulman terreux, caillouteux, poussiéreux et gris, où est un mausolée blanchi à la chaux. Ce monument a été érigé à l'endroit présumé de la sépulture d'Ève – c'est en tout cas ce qu'indiquent les inscriptions à l'entrée. On n'en a évidemment pas le commencement d'une preuve, et d'ailleurs aujourd'hui la tombe est vide, mais n'importe : sa légende figure dans les manuels scolaires. Des femmes voilées, par petits groupes, s'y rendent régulièrement en pèlerinage. En arabe, le mot *djeddah* signifie grand-mère.

Mark Twain est l'un des meilleurs écrivains américains. On connaît de lui *Les Aventures de Tom Sawyer* et/ou *Les Aventures de Huckleberry Finn*, on devrait aussi connaître *De la religion : Dieu est-il immoral ?*, pamphlet d'une telle violence que Twain lui-même en avait interdit la publication durant les quatre siècles à venir. Il fait de l'Ancien Testament un réquisitoire contre Dieu, dévoilant constamment « sa nature vindicative, injuste, mesquine, impitoyable et vengeresse… ». Mais c'est à ce furieux (je parle de Mark Twain, là, pas de Dieu) que l'on doit pourtant ce que l'homme a écrit de plus ravissant concernant sa si lointaine aïeule. Extrait du *Journal d'Ève* (1905), dans une traduction de Guillaume Villeneuve – c'est Adam qui parle :

« Peut-être faut-il se souvenir qu'elle [Ève] est très jeune, une simple gamine, et montrer de l'indulgence. Elle est toute passion, ardeur, vivacité, le monde est pour elle un charme, une merveille, un mystère, une joie ; elle reste bouche bée de ravissement lorsqu'elle trouve une nouvelle fleur, il faut qu'elle la dorlote, la caresse, la respire, lui parle, déverse sur elle mille petits noms affectueux. Et puis elle est folle de couleurs ; les roches brunes, le sable jaune,

la mousse grise, le feuillage vert, le ciel bleu ; la nacre de l'aube, les ombres pourpres sur les montagnes, les îles dorées flottant sur les mers écarlates au crépuscule, la lune pâle qui vogue sur le tréteau déchiqueté des nuages, les joyaux étoilés scintillant dans les gâtines de l'espace – rien de tout cela n'a la moindre valeur, autant que je puisse voir, mais qu'ils aient de la couleur et de la majesté, voilà qui lui suffit, lui fait perdre l'esprit. Si elle pouvait se calmer et rester tranquille deux minutes d'affilée, elle ferait un spectacle apaisant. Je crois que j'aimerais la contempler, alors ; en fait, j'en suis certain car je commence à comprendre qu'elle est remarquablement séduisante – agile, mince, élancée, ronde, galbée, légère, gracieuse ; un jour où elle se tenait debout sur un amas de roches, blanche comme le marbre et noyée de soleil, sa jeune tête rejetée en arrière, sa main portée au front en visière, tandis qu'elle observait l'envol d'un oiseau dans le ciel, j'ai admis qu'elle était belle. »

Évolutionnisme

Je comprends mal les créationnistes qui poussent des clameurs indignées quand on leur annonce qu'il y a de très fortes probabilités pour qu'ils ne descendent pas directement d'un Adam* et d'une Ève* moulés comme vous et moi – les vêtements en moins – voici six mille ans, mais d'une brochette de créatures de plus en plus frustes à mesure qu'on remonte vers l'origine de l'humanité. Bien qu'elle ne soit qu'une ancêtre collatérale (une sorte de grand-tante, en somme), la célèbre Lucy, du haut de ses 350 000 ans et de son 1,06 mètre, ne me fait pas honte ; et je fais chœur sans hésiter avec T.H. Huxley (professeur de zoologie, physiologie et anatomie comparée, accessoirement grand-père d'Aldous Huxley, l'auteur du *Meilleur des mondes*), s'écriant devant le savant aréopage réuni à Oxford le 30 juin 1860 pour assister à la présentation par Darwin de sa théorie de l'évolution : « … et moi, messieurs, je prétends qu'il n'y a pas de honte pour un homme à avoir un singe pour grand-père. Si je devais avoir honte d'un ancêtre, ce serait plutôt d'un homme ! » Cela dit, chimpanzés et gorilles ne sont que des cousins passablement éloignés, aucunement des grands-pères ; hommes et singes ont sans doute pour ancêtre commun un singe hominoïde, mais nos deux espèces se sont séparées voici environ dix millions d'années pour faire route chacune de son côté.

Je la trouve charmante, moi, la gamine Lucy. Pas sous la forme de son squelette composé de cinquante-deux fragments osseux, bien sûr, mais telle qu'elle a été reconstituée : couverte d'une toison emberlificotée mais seyante (genre ours en peluche couleur caramel), « toute petite, la longue chevelure sombre sur des yeux de gazelle et une bouche tendue, comme pour s'offrir… Lucy, c'est Elle, la belle Préhumaine, grimpante, pimpante et pleine de ruses, et d'émotions » – ainsi la décrit presque amoureusement Yves Coppens, qui a

participé à sa découverte (pardon : son « invention ») lors de la campagne de fouilles menée en 1974 dans le territoire des Afars en Éthiopie sur le site de Hadar.

Mais revenons à Darwin. Le 24 novembre 1859, lorsqu'il publia *De l'origine des espèces* (de son vrai titre : *De l'origine des espèces par le moyen de la sélection naturelle, ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*), avait-il conscience d'être tout simplement en train de défier le livre indiscutable par excellence : la Bible*, et subodorait-il que sa théorie risquait d'ébranler, de fissurer, voire de fracasser et jeter bas des certitudes millénaires et – peut-être – les civilisations qui avaient vécu de ces convictions ? On mesure mal, aujourd'hui, l'effet que pouvait produire sur le public du mitan du XIX^e^ siècle, un livre exprimant un concept aussi nouveau et stupéfiant que celui de Darwin. Ce qui est sûr, c'est que celui-ci envisagea de reporter *sine die* la publication de son ouvrage… avant de se décider finalement pour la parution, ce en quoi il eut bien raison : le soir même, l'intégralité du premier tirage était épuisée.

Pour l'Église, exception faite de l'épouse de l'évêque de Worcester qui eut ce mot charmant : « Descendre d'un singe, espérons que cela n'est pas vrai – mais si cela était, prions pour que cela ne se sache pas ! », le scandale fut énorme : l'hypothèse d'une origine animale de l'homme était en complète contradiction avec la Bible. Dès l'année qui suivit la publication du livre de Darwin, un concile allemand réuni à Cologne mit les points sur les i : « Nos parents ont été créés par Dieu immédiatement. C'est pourquoi nous déclarons tout à fait contraire à l'Écriture sainte et à la foi l'opinion de ceux qui n'ont pas honte d'affirmer que l'homme, quant au corps, est le fruit de la transformation spontanée d'une nature imparfaite en d'autres de plus en plus parfaites jusqu'à la nature humaine actuelle. »

Cela n'empêcha pas la thèse sur l'origine des espèces de prospérer. Ni la Bible de continuer à combler la faim qu'ont de Dieu des millions de croyants. Ce qui est navrant, c'est la façon dont les intuitions de Darwin furent déformées, dévoyées. La seconde partie de sa proposition, celle qui évoque *la sélection naturelle et la préservation des races les plus fortes*, de celles les mieux armées dans la compétition pour la vie (mais au détriment des plus faibles, immanquablement), fut habilement récupérée afin de justifier les politiques impérialistes, les conquêtes coloniales, etc. Et le darwinisme engendra alors un rejeton nauséabond : le darwinisme social, qui appliquait aux hommes le principe de sélection naturelle des animaux* et des végétaux, légitimant ainsi, par les inégalités sociales et les conflits armés, la disparition des races (!) humaines et des êtres que la « nature » jugeait trop faibles pour survivre.

Ce darwinisme-là n'aurait laissé aucune chance à la petite Lucy qui avait pourtant accompli l'exploit d'atteindre l'âge de vingt ans…

Exil(s)

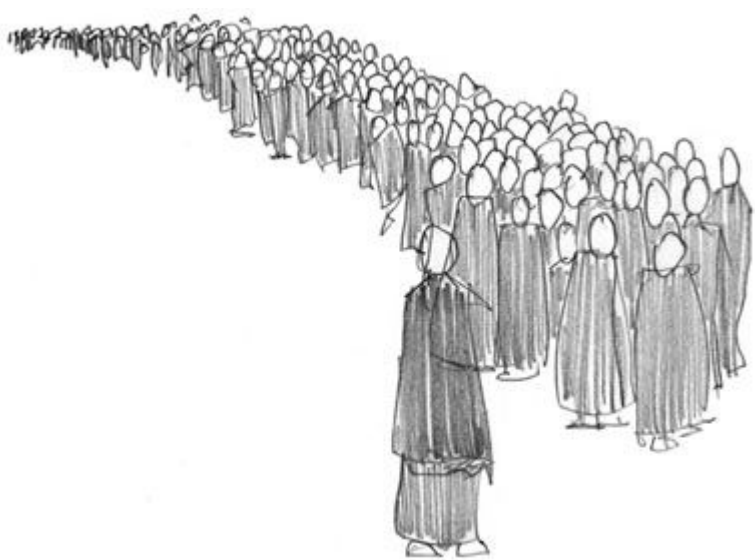
La peine de bannissement m'aurait été intolérable. J'ai la conviction de vivre dans le plus beau pays du monde (c'est mon côté français), et je n'aime rien tant que mon fauteuil près de l'âtre en hiver, et ma margelle tiède et ensoleillée l'été (c'est mon côté chat). Certes, mû par une inexplicable et subite bouffée de curiosité pour la vie de *Cheilopogon spilonotopterus* (un des plus élégants parmi les poissons volants) ou happé par l'irrésistible senteur de shampooing aux œufs frais qu'exhale certaine petite salle de cinéma new-yorkaise de ma connaissance, voire aimanté par la voix d'ange de Natalie Dessay chantant *Lucia di Lammermoor* à l'autre bout du monde, il m'arrive de quitter mon périmètre casanier. Mais ce n'est jamais pour longtemps. J'aime que les voyages soient nombreux, mais plutôt courts. Au-delà d'un mois, la nostalgie de la France l'emporte sur le plaisir, cependant bien réel, de la découverte d'autres êtres, d'autres mœurs, d'autres horizons. Le jeune étudiant en médecine Jean Hofer avait parfaitement raison lorsqu'il inventa en 1688 le mot nostalgie qu'il composa à partir du grec *nostos* (retour) et *algos* (douleur) : lorsque le désir du retour au pays natal est contrarié, le fait est qu'il engendre un état de souffrance dont les conséquences peuvent, paraît-il, se révéler mortelles. Sans avoir connu ce quotient de nostalgie, je devine et comprends la dimension tragique que prend le mot d'exil dans la Bible*.

D'autant que cet exil est pluriel. Le premier – il dure encore et nous concerne tous – est la conséquence de l'expulsion d'Adam* et Ève* hors du Paradis* terrestre. Le deuxième, ce sont les quatre cent trente années de servitude que les Hébreux sont réputés avoir passées en Égypte*. Historiquement contestable, celui-ci met en scène des événements (Moïse* sauvé des eaux, les dix plaies d'Égypte, le passage de la mer Rouge, les Tables de la Loi dictées sur le mont Sinaï, etc.) qui comptent parmi les plus flamboyants, mais aussi les plus rebattus, voire les plus défigurés de la Bible. Les troisième et quatrième exils sont de beaucoup les plus passionnants. Le troisième concerne spécifiquement Israël*, le royaume du Nord, qui, à la mort de Salomon*, a fait sécession et s'est séparé de Juda, le royaume du Sud. En 721 avant notre ère, le roi d'Assyrie déferle sur Israël et met le siège devant Samarie, sa capitale. Grâce à une armée moderne disposant de nouvelles machines d'assaut qui se jouent des plus hautes et des plus épaisses murailles, grâce aussi au fait que la garnison de Samarie est épuisée par le long blocus préparatoire que lui ont infligé les Assyriens, ces derniers enlèvent facilement la ville, laquelle est méthodiquement pillée et sa population emmenée en captivité vers la Haute-Mésopotamie et la Médie. Cette déportation, estimée à environ trente mille personnes, frappe bien sûr les notables (dont le roi et sa cour), mais touche surtout les artisans sur qui les Assyriens comptent pour faire de Ninive, leur cité, la plus grande et la plus magnifique de toutes les villes – ce qu'elle n'était déjà pas loin d'être avec ses sept cent cinquante hectares de superficie, ses douze kilomètres de murailles hautes de vingt-cinq

mètres et dont l'épaisseur, aux endroits stratégiques, approchait les quarante-cinq mètres, ses quinze portes monumentales, ses jardins* irrigués, ses avenues pavées, ses luxueuses résidences, et son palais qu'on appelait à juste titre « le Palais sans rival »…

Mais en 612 av. J.-C., une coalition formée par les Babyloniens et les Mèdes submerge l'Empire assyrien et rase Ninive la somptueuse, livrant ses vestiges au désert*. Sept ans plus tard, Nabuchodonosor fonde l'empire chaldéen et choisit pour capitale Babel (Babylone*, qui atteint alors quatre-vingt mille habitants).

Juda, le petit royaume du Sud avec Jérusalem* pour capitale, avait jusqu'alors réussi à passer à travers l'orage. Mais sa chance ne dura pas : en 586 avant notre ère, Nabuchodonosor II mit le siège devant Jérusalem. Après de longs et terribles mois de résistance, la ville fut investie, ses plus beaux édifices incendiés et, tragédie des tragédies, le Temple*, qui était tout à la fois le cœur battant du culte de l'Éternel et le symbole de la royauté davidienne, fut détruit ; et pour faire bonne mesure, les Babyloniens passèrent au fil de l'épée le grand prêtre et tous ceux qui étaient au service de YHVH*. Ne laissant dans le pays que les paysans les plus pauvres, Nabuchodonosor II envoya à leur tour les Judéens en captivité.



Où qu'ils aient été déportés, les exilés d'Israël et de Juda surent se faire apprécier. Nombreux furent ceux qui s'intégrèrent au point de participer intensément, et au plus haut niveau, à l'économie du pays. L'historien André-Marie Gérard relate la trouvaille de tablettes constituant « les archives de la maison "Murachou et fils" fondée […] par une famille juive […] et qui compte d'innombrables succursales en Moyenne et Basse-Mésopotamie où ses agents traitent à très grande échelle toutes opérations bancaires, tous

contrats d'assurance et de ventes et locations de biens meubles ou immeubles ». Ce qui, ajoute André-Marie Gérard, explique « la relative opulence de certains rapatriés des premiers convois du Retour, avec leurs milliers de serviteurs et de servantes, de chevaux, mulets, chameaux et ânes… ».

Non seulement leur séjour forcé enrichit les exilés en numéraire, mais ceux-ci en tirèrent un immense profit spirituel : ils découvrirent avec admiration la force, la poésie, le lyrisme des légendes assyro-babyloniennes dont certaines allaient inspirer directement des passages entiers de la Bible (voir Déluge). Certes, la perte des deux royaumes d'Israël et de Juda, et par-dessus tout la destruction du Temple de Jérusalem, provoquait des moments d'affliction : « Au bord des fleuves de Babylone, dit le psaume 137, nous étions assis et nous pleurions, nous souvenant de Sion. » Mais la Babylonie n'était pas le bagne, et il restait aux Juifs leur religion pour s'affirmer et se maintenir en tant que nation, même si cette religion fut souvent forcée de s'adapter aux conditions de l'exil – c'est ainsi que les sacrifices* qui avaient lieu au Temple furent remplacés par la prière et la lecture de la Torah*, rituels pour lesquels on « inventa » alors ces lieux de rassemblement et de culte que sont les synagogues. C'est en tout cas durant cet exil que, très probablement, furent fixées par écrit les lois et l'histoire du peuple juif – cette dernière étant « revisitée » dans le but éminemment politique d'assurer l'unité des exilés, et de rendre à ces déracinés espoir et confiance en leur représentant le passé glorieux qui avait été le leur, d'où la surenchère de batailles victorieuses (celles-là mêmes que l'archéologie moderne dément). Et c'est là, dans cette Mésopotamie de basalte, de diorite et d'albâtre, où les forteresses aux murailles énormes et lasses semblaient moulées dans la poussière, sur cette terre bistre, gravée en creux, où la moindre flaque de boue pouvait rêver de devenir ziggourat, cette terre de lapis-lazuli sous un ciel* d'où pleuvait plus de sable que de pluie, c'est ici que naquit vraiment la Bible étymologique, c'est-à-dire une collection d'ouvrages sous l'apparence d'un livre unique – en somme une bibliothèque, du grec *biblía* que l'on peut traduire par feuilles de papyrus, papiers, livres. Il semble que son auteur principal – ou son « éditeur », que d'aucuns préfèrent qualifier de « rédacteur en chef » – ait été Esdras (ou Ezra), prêtre et scribe passionné par l'étude de la loi de Moïse, auquel on doit probablement les cinq livres du Pentateuque : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, et mon cher Deutéronome*. L'atteste en tout cas l'émouvante enluminure du VIIIe siècle, *Esdras travaillant à la nouvelle rédaction de la Bible*, qui est conservée à la Bibliothèque laurentienne de Florence.

À tout le moins, Esdras écrivit un livre qui porte son nom, inclus dans la Bible entre ceux de Daniel et de Néhémie, et dans lequel il rapporte, avec un luxe de détails digne d'un exploit d'huissier, la façon dont se déroula le retour des exilés. Car en 538 avant notre ère, Cyrus, roi des Perses, s'était emparé de Babylone où il était entré en libérateur. Un de ses premiers actes avait été de

faire proclamer et afficher partout la déclaration suivante : « Ainsi parle Cyrus, roi de Perse : Yahvé, le Dieu du ciel, m'a remis tous les royaumes de la terre, c'est lui qui m'a chargé de lui bâtir un Temple à Jérusalem, en Juda [où était-il allé chercher cet ordre de mission ? Peu importe, il n'en fallait pas davantage pour que certains Judéens voient en lui rien de moins que le Messie…]. Quiconque, parmi vous, fait partie de tout son peuple, que son Dieu soit avec lui ! Qu'il monte à Jérusalem, en Juda, et bâtisse le Temple de Yahvé, le Dieu d'Israël c'est le Dieu qui est à Jérusalem. Qu'à tous les rescapés, partout, la population des lieux où ils résident apporte une aide en argent, en or, en équipement et en montures [voilà qui mettait du baume, et du plus suave, au cœur des exilés…] en même temps que des offrandes de dévotion pour le Temple de Dieu qui est à Jérusalem » (Esd 1, 1).

Comme on pouvait s'y attendre, nombreux furent les déportés à prendre la route du retour. Mais nombreux aussi furent ceux qui manquèrent à l'appel. D'abord parce que certains préférèrent rester dans cette Babylonie où ils avaient si bien réussi leur intégration. Et surtout parce que certains – et quand je dis « certains », il s'agit de plusieurs dizaines de milliers – avaient tout simplement… disparu !

Ce sont en effet les dix tribus d'Israël (qui étaient en réalité dix et demie : Ruben, Siméon, Issacar, Zabulon, Dan, Nephthali, Gad, Asher, les deux demi-tribus issues de Joseph* : Manassé et Éphraïm, et une partie de la tribu de Lévi, celle-ci tribu sacerdotale sans territoire) qu'on ne revit jamais, dont on ne sait toujours pas ce qu'il advint d'elles, et qu'on désigne aujourd'hui sous un vocable qui claque comme le titre d'un de ces romans d'aventures et de mystère qui enchantèrent mon enfance : Les Dix Tribus perdues d'Israël !

L'Éternel les avait prévenues qu'il les punirait pour avoir péché contre Lui (encore une affaire d'idolâtrie, avec adoration de veaux en métal) : « Je vous disperserai parmi les nations » (Lé 26, 33). Selon le deuxième Livre des Rois, rédigé environ un siècle et demi après les événements, ces tribus furent en effet disséminées par les Assyriens dans diverses régions de leur vaste empire : « Neuf ans après le début du règne d'Osée, le roi d'Assyrie […] déporta la population d'Israël en Assyrie et l'installa dans la région de Hala, dans celle de Gozan où coule le Habor, et dans les villes de Médie » (2 R 17, 6). Ces précisions géographiques seraient satisfaisantes si l'on avait retrouvé (et ce n'est pas faute de les avoir cherchées !) les tribus manquantes sur ces territoires ; mais non, elles semblent s'être diluées dans l'espace, le temps et l'Histoire…

Certaines légendes proposent une version assez émoustillante : les dix tribus – toujours en châtiment de leur idolâtrie – auraient été déportées loin vers l'Orient, au-delà d'un fleuve dont on ignore l'emplacement mais dont on connaît le nom : le Sambatyon. Quel fleuve que ce Sambatyon ! Imaginez une sorte d'énorme torrent furieux, nourri de millions de mètres cubes d'eau écumante, et charriant des roches avec une telle violence que personne ne peut

seulement concevoir qu'il soit franchissable. Du moins pendant six jours. Parce que le septième jour de la semaine, le Sambatyon s'apaise, devient placide, quiet, serein, il coule comme un ange. Mais ce n'est pas pour autant que les tribus d'Israël pouvaient alors espérer le passer pour rejoindre celles de Juda : car ce septième jour, c'était celui du shabbat, le jour où les Juifs n'ont pas le droit de se déplacer…

Comme tant d'autres, j'ai rêvé de découvrir le Sambatyon. Je ne me rappelle plus comment j'avais appris son existence mythique (sans doute par une allusion d'un des producteurs juifs avec lesquels mon père travaillait – l'un d'eux était un conteur né, il n'avait pas son pareil pour nous faire délicieusement frissonner avec la légende du Golem, cette créature d'argile qui prend vie quand on lui met dans la bouche un parchemin portant inscrit le mot *Émet* qui est un des noms de Dieu), mais je me souviens des expéditions estivales que j'organisais, armé d'une baguette de sourcier et d'un revolver à amorces (pour me défendre contre les dangereuses convoitises qu'allait immanquablement faire naître ma découverte du Sambatyon, ben voyons !) à travers le jardin de la maison des vacances, guettant le moindre glouglou révélateur d'un ruisselet gadouilleux : puisque personne ne savait vraiment où il coulait, pourquoi le Sambatyon n'aurait-il pas pris sa source dans notre jardin de Seine-et-Oise, d'autant qu'une rivière souterraine traversait celui-ci ?

Si le Sambatyon a vite été rangé au rayon des contes et légendes, l'étrange affaire des tribus perdues d'Israël n'a cessé de fasciner voyageurs, explorateurs, archéologues, ethnologues, etc. Elle a inspiré des auteurs comme Arthur Koestler, Pearl Buck, Jacques Lanzmann, Rudyard Kipling, Eliette Abécassis, et d'autres encore. Enquêtes et expéditions ont permis de repérer en Extrême-Orient, en Asie centrale, en Afrique, aux Amériques, et jusque chez les aborigènes d'Océanie, des populations susceptibles de descendre des dix tribus. En Europe même, des groupes de Britanniques et certains Danois sont persuadés d'en être les lointains rejetons.

Le cas le plus avéré est celui des Falashas d'Éthiopie qui, en 1975, ont été officiellement reconnus comme juifs, et ont pu ainsi immigrer en Israël (voir à ce propos le merveilleux film de Radu Mihaileanu, *Va, vis et deviens*, qui raconte l'aventure d'un petit Éthiopien d'une dizaine d'années que sa mère chrétienne, mourante, persuade de se faire passer pour juif afin d'échapper à la famine).

Vraiment curieuse est l'histoire des Pashtouns. Ils seraient les descendants de la tribu de Joseph qui, après s'être installée à Ghor, une province isolée du centre de l'Afghanistan, aurait migré vers le sud et l'est. À cheval sur trois pays (Afghanistan, Pakistan du Nord et Cachemire indien), leur population pourrait atteindre aujourd'hui quinze millions d'âmes. Bien que musulmans, ils arborent des papillotes – cheveux laissés longs sur les tempes pour obéir au Lévitique qui commande de ne pas tailler sa chevelure en rond (Lv 19, 27) –, ils portent des amulettes cubiques avec l'inscription

Shema Israël, ils prient en se couvrant la tête et le haut du corps d'un grand châle, ils observent le shabbat (buvant du vin le vendredi soir), ils ne mélangent pas le lait et la viande (« Tu ne cuiras pas le chevreau dans le lait de sa mère », dit le Deutéronome), leur code* tribal, le *pashtounwali*, s'inspire de la Torah, ils sont nombreux à respecter le jeûne de Kippour, et sans doute les seuls musulmans à donner fièrement à leurs fils le prénom Israël.

Plus folklorique, la secte japonaise des *makuya*, fondée en 1948 par Abraham* (!) Ikuro Teshima, est intimement persuadée que les Japonais ne sont pas les fils du Soleil Levant mais ceux d'une des tribus perdues. La secte est aujourd'hui créditée de soixante mille adhérents.

Citons encore les Bayuda du Congo, les Luba du Katanga, les Abayudaya d'Ouganda, les « Juifs » du Ghana, du Zimbabwe, du Cap-Vert, d'Afrique du Sud, sans oublier les Tutsi (il existe en effet de troublantes convergences entre leurs pratiques et le judaïsme talmudique) qui préfèrent d'ailleurs être appelés « Kushites » en référence à l'ancien empire de Kush, entre la cinquième et la sixième cataracte sur la rive droite du Nil, d'où était originaire l'épouse de Moïse (Nb 12, 1), et où régnèrent la reine de Saba et son fils Ménélik – tous ces gens-là se réclament des tribus fantômes d'Israël. À tort ou à raison ? Il faudra peut-être en passer par l'ADN. Personne, en tout cas, ne prend ces affaires à la légère. Et l'État hébreu moins que quiconque.

En 1950, le parlement israélien a voté la loi du retour : « Tout juif a le droit de venir dans ce pays comme un Oleh » – c'est-à-dire celui qui a fait la « montée » (*aliyah*), le retour à l'Eretz Israël biblique. Mais depuis peu – depuis que s'est tarie l'arrivée des Juifs en provenance de l'ex-Union soviétique – les chiffres de l'immigration n'ont jamais été aussi bas. Ce déficit en immigrants se doublant d'une recrudescence d'émigrants (en quinze ans, Israël aurait perdu près de 3,5 % de sa population), la situation est devenue assez préoccupante pour que le gouvernement offre aux nouveaux arrivants des avantages fiscaux particulièrement attractifs, comme d'être exemptés d'impôts sur leurs revenus israéliens pendant dix ans.

Un afflux massif d'immigrants revendiquant leur filiation avec les dix tribus perdues serait-il à même de combler les espérances du ministère israélien de l'Immigration ? Sans doute, mais avec le risque de remplacer un problème par un autre : cet exil à l'envers pourrait amener plusieurs dizaines de millions d'individus dans un étroit pays qui en compte à peine plus de sept, ce qui ne manquerait pas d'entraîner des conséquences sociales, économiques, politiques et démographiques imprévisibles.

Reste que l'événement capital de l'Exil et de la disparition des dix tribus débouche sur la réalité inattendue que le peuple juif aujourd'hui reconnu comme tel ne descend donc pas d'Israël, mais du seul royaume de Judée constitué par les tribus de Juda et de Benjamin.

Un autre exil, autrement plus cruel, devait suivre celui de Babylone : le 8 septembre 70, Jérusalem fut détruite par les armées romaines placées sous les ordres de Titus. Le Temple, qui avait été rebâti au retour de Babylone et

fastueusement agrandi par Hérode le Grand, fut entièrement rasé et incendié – il n'en subsista que l'actuel mur des Lamentations. Le siège avait duré deux ans, les souffrances des assiégés donnant lieu à des scènes abominables, dont celle-ci que relate Flavius Josèphe dans le Livre VI de *La Guerre des Juifs* : « Une femme, appartenant aux tribus d'au-delà du Jourdain, nommée Marie, fille d'Éléazar […] distinguée par sa naissance et ses richesses, vint avec le reste de la multitude se réfugier à Jérusalem et y subit le siège […] Le peu de nourriture qu'elle avait pu réunir lui [fut] ravi dans les incursions quotidiennes des sicaires […] Comme personne ne consentait à la tuer dans un mouvement de fureur ou de pitié, qu'elle était lasse de chercher la moindre nourriture pour le profit des autres, que d'ailleurs il était déjà impossible d'en trouver nulle part, que la faim courait par ses entrailles et ses nerfs, alors […] elle fit affront à la nature et saisissant le fils qu'elle avait à la mamelle : "Malheureux enfant, dit-elle, pour qui dois-je te conserver, au milieu de la guerre, de la famine, de la sédition ? Chez les Romains, à supposer que nous vivions jusque-là, l'esclavage nous attend […] Va donc et deviens ma nourriture : sois […] aux yeux de l'humanité entière, le héros de la seule aventure qui manquât encore aux malheurs des Juifs." En parlant ainsi, elle tua son fils, puis le fit rôtir et mangea la moitié de ce corps, dont elle cacha et mit en réserve le reste. Bientôt arrivèrent les factieux qui, aspirant l'odeur de cette graisse abominable, menacèrent la femme de l'égorger sur-le-champ si elle ne leur montrait le mets qu'elle avait préparé. Elle répondit qu'elle leur en avait réservé une belle part et découvrit à leurs yeux les restes de son fils. Aussitôt, saisis d'horreur et de stupeur, ces hommes s'arrêtèrent épouvantés. "Voilà, dit-elle, mon propre fils, et voici mon œuvre. Mangez-en, j'en ai mangé moi-même. Ne soyez pas plus faibles qu'une femme, ni plus compatissants qu'une mère."

Poignantes et dévorantes femmes de la Bible. Ce sont ses sept cents épouses officielles et ses trois cents concubines (1R 11, 1), Moabites, Ammonites, Araméennes, Sidoniennes, Hittites – il aurait pu chanter avec Aragon : *J'aimais déjà les étrangères / Quand j'étais un petit enfant* – qui grignotèrent peu à peu, jusqu'à le rendre fou complètement, la sagesse de Salomon, lui qui avait supplié l'Éternel de lui donner cette sagesse pour seul trésor…

1- Bateau emblématique du Nil, c'est une sorte de felouque en plus gros et en plus confortable.

2- Tables chargées de nourriture que les gens riches installent dans les rues pour permettre aux plus pauvres, ainsi qu'à ceux qui sont empêchés de rentrer chez eux, de se restaurer quand vient l'heure de l'*iftar*, le repas du soir qui rompt le jeûne du ramadan. Rien qu'au Caire, on en dresse plus de vingt mille chaque soir…

3- Contrairement à une idée reçue, les Égyptiens ne pratiquaient pas l'esclavage : les Hébreux n'ont donc pu être que des ouvriers volontaires et rétribués.

4- De Max Milner, disparu le 21 juin 2008, il faut lire (entre autres !) : *Rembrandt à Emmaüs*, Corti, 2006.

Faux

Faux dieux et usage de faux dieux : au hit-parade des crimes dont regorge la Bible*, l'idolâtrie est le plus impardonnable des péchés, celui qui déclenche à coup sûr l'ire divine : *Je suis un Dieu jaloux*, a prévenu l'Éternel. Le Veau d'or que les Hébreux fondent à partir des bijoux (des anneaux d'oreilles, précisent certaines traductions*) qu'ils ont pu emporter en fuyant l'Égypte*, ce Veau d'or qu'ils adorent pendant que Moïse*, tout là-haut sur le Sinaï, environné de nuées et couronné d'éclairs, reçoit de Yahvé* les Tables de la Loi – ce Veau, c'est la trahison par excellence. Ses éclats allument non seulement la colère de Dieu, mais aussi son dépit immense : comment le Créateur de l'univers et des innombrables merveilles qui s'y déploient pourrait-il comprendre que le peuple si fragile avec lequel il a conclu une alliance lui préfère une bête statue métallique (qu'elle soit d'or ne change rien à l'affaire) ? Certes, Yahvé sait tout des petits hommes dont il sonde les reins et les cœurs, mais là, quand même, c'est beaucoup lui demander ! Sa riposte est d'ailleurs fulgurante : il ordonne à Moïse de tuer tous ces hérétiques : « Moïse se plaça à la porte du camp, et dit : À moi ceux qui sont pour

l'Éternel ! Et tous les enfants de Lévi s'assemblèrent auprès de lui. Il leur dit : Ainsi parle l'Éternel, le Dieu d'Israël* : Que chacun de vous mette son épée au côté ; traversez et parcourez le camp d'une porte à l'autre, et que chacun tue son frère, son parent. Les enfants de Lévi firent ce qu'ordonnait Moïse ; et environ trois mille hommes parmi le peuple périrent en cette journée » (Ex 32, 26-28).

Le Veau d'or est l'alpha de la longue lignée des contrefaçons dont on est loin de voir apparaître le bout du nez de l'oméga. À côté des fausses Rolex, faux sacs Hermès, faux Vuitton et faux Lacoste (les petits dieux de notre époque ?), on falsifie aujourd'hui les soupentes de parachutes, les brouettes, les capots de rechange pour automobiles et, bien sûr, les médicaments. Les temps bibliques avaient plus grande ambition, ils pullulaient de faux prophètes, de faux magiciens, de faux messies, de faux frères, de faux christs, de faux apôtres, de faux chrétiens, de faux miracles. Mais aussi quelquefois de petits truqueurs sordides intéressés surtout par l'aspect lucratif des embrouilles. Parmi eux s'illustra Jézabel qui traîne la réputation de femme la plus méchante de la Bible, et qui fut aussi la mère d'Athalie (relire Jean Racine : « C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée… »). Jézabel avait épousé Achab, roi d'Israël. Ce dernier lorgnait une vigne appartenant à un certain Naboth. Achab était assez riche pour acheter cette vigne au moins mille fois le prix qu'elle valait, mais Naboth, au prétexte que ces quelques ceps lui venaient de son père, ne voulait s'en dessaisir à aucun prix. Après avoir traité son mari de mollasson, Jézabel prit l'affaire en main, suscitant des faux témoignages (cette sale petite peste en avait largement les moyens !) pour faire accuser Naboth de blasphème contre Dieu et contre Achab. Le pauvre homme fut condamné à être lapidé, et Achab eut la vigne – qu'il arracha pour en faire un potager, ô l'infâme ! Il n'en profita guère, car il fut bientôt tué lors d'une bataille contre les Syriens. Après les règnes très brefs d'Achazia et de Joram, Jéhu fut désigné pour monter sur le trône. Un de ses premiers actes fut d'ordonner à ses eunuques de jeter Jézabel par la fenêtre. Les grassouillets serviteurs obéirent avec empressement, et la dépouille de la reine fut dévorée par des chiens qui n'en laissèrent que le crâne, les pieds et les mains.

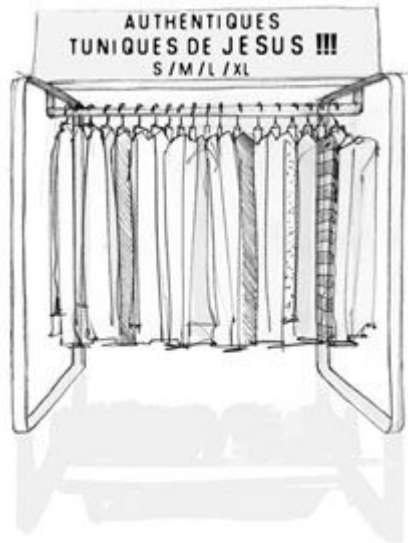
Pour mémoire, citons encore Moïse contrefait en Égyptien (d'aucuns pensent d'ailleurs que ce fut tout le contraire : Égyptien de naissance, et même Égyptien de noble famille, ce n'est qu'ultérieurement qu'il aurait été « réputé juif »), ou l'affaire de la tunique lacérée et souillée du sang d'un bouc que les frères du jeune Joseph* présentent à Jacob pour lui faire croire que son malheureux enfant a été déchiqueté et dévoré par des bêtes sauvages, alors qu'en réalité ses frères l'ont vendu à des marchands d'esclaves pour vingt sicles d'argent (Ex 37, 31-33). On n'en finirait pas d'accumuler les exemples d'impostures, déguisements, frelateries, masques et artifices. Même aux jours (que nous croyons lointains, mais c'est peut-être une feinte…) de l'Apocalypse*, la contrefaçon continuera de sévir avec son cortège de faux

prophètes de la bouche desquels sortiront des esprits malins grimés en grenouilles (Ap 16, 13-14).

L'idée de supercherie a toujours hanté ceux qui, pour de multiples raisons, ont approché la Bible : et si rien de tout cela n'était arrivé, si tout n'était que chimère, mythe et fable ? s'angoisse le croyant, tandis que l'athée redoute l'inverse : et si ce qu'il tenait pour un fatras de légendes finissait par se révéler vrai, même un tout petit peu ? Pour apporter la preuve de ce qui, justement, ne pouvait pas être prouvé, le Moyen Âge a accumulé les fausses reliques bibliques. Au risque de décrédibiliser l'ensemble de la Bible, il a tressé des centaines de « vraies » couronnes d'épines, forgé d'innombrables « vrais » clous de la Passion, cousu assez de « vrais » suaires et de « vrais » linceuls du Christ pour fournir en voilure toute une flotte de haute mer ; sans oublier deux « vrais » crânes de saint Pierre qui furent un temps proposés à la vénération des fidèles de Rome, tandis qu'on dénombrait à travers l'Europe douze « vraies » têtes et soixante « vrais » doigts de saint Jean, et pas moins de quinze prépuces tous censés être celui de Jésus*, recueilli le jour de sa circoncision.

J'avoue que j'en suis plus attendri que choqué. Je n'ai pas la vénération des reliques, et je ne vois aucune synonymie entre le mot naïveté et le mot merveilleux qui, lui, fait partie de ma foi : car il est *merveilleux* que Jésus, fraîchement ressuscité des morts, ait partagé encore un repas de pain chaud et de poissons grillés avec sept de ses disciples – Pierre, Thomas, Nathanaël, les deux fils de Zébédée et deux autres dont les noms ne nous sont pas parvenus ; et il est *merveilleux* que Jésus ait lui-même allumé un feu sur le rocher de Tabgha et, sur les braises, posé ce pain et ce poisson de son dernier petit déjeuner en ce monde en compagnie de ses amis (Jn 21, 4-14).

Mais peut-être y a-t-il, parallèlement à la Bible des mots, une Bible des vestiges, des fragments de pierre, de terre cuite, d'os ou d'or, une Bible dont les ruines enfouies dans les sables d'Orient sont une réserve inépuisable pour les chercheurs de Graal aussi bien que pour les escrocs qui, dans le même temps qu'ils plument leurs victimes, procurent à celles-ci d'inestimables jouissances. Souvenons-nous du mathématicien Michel Chasles, celui-là même qui donna son nom à un théorème fameux, et à qui, entre 1861 et 1870, le faussaire Denis Vrain-Lucas vendit des lettres de Lazare* à saint Pierre, de Marie-Madeleine à Jésus, d'autres signées Judas* Iscariote ou Ponce Pilate, toutes écrites de sa main et… *en français* – du vieux français, soit, mais tout de même ! Lors du procès de Vrain-Lucas, Chasles implora l'indulgence de la cour pour son trompeur : certes, l'aventure lui avait coûté cher en argent (150 000 francs de l'époque) et en moqueries, mais quels beaux rêves il avait faits !



À la même époque, à Jérusalem*, il n'était pas un voyageur se rendant en Terre sainte qui ne connût l'adresse d'une échoppe située dans le quartier chrétien, boutique tenue par Moïse Shapira, juif d'origine ukrainienne, où l'on pouvait se procurer au meilleur prix aussi bien l'équipement indispensable du parfait petit pèlerin que des lots de poteries antiques, lézardées et rafistolées, mais dont Shapira garantissait l'authenticité, affirmant les tenir de Bédouins qui les exhumaient en travaillant leurs terres arides. En réalité, Shapira se fournissait auprès d'un certain Selîm el-Qâri, potier arabe, qui les lui fabriquait en série.

Un jour, el-Qâri entretint Shapira d'une trouvaille qui venait d'être faite à Dibhan, ville de Jordanie citée dans la Bible sous le nom de Dibon. Il s'agissait d'un grosse pierre de basalte noir, une pierre gravée de cette même teinte profonde et vernissée que les noirs iris qui sont une des merveilles de la région, et qui sans doute fleurissaient déjà les franges du désert* au temps des rois moabites. La stèle en question – mais ça, on ne le savait pas encore – relatait précisément les victoires d'un de ces souverains, Mesha, qui avait combattu et écrasé le royaume d'Israël en 850 av. J.-C. : « Le roi d'Israël avait construit Atarot pour lui-même. J'attaquai la ville et je la pris. Je tuai tout le peuple de la ville pour réjouir Kamosh [le grand dieu de Moab]. Et Kamosh me dit : "Va, prends Neboh à Israël." J'allai de nuit et je l'attaquai depuis le lever du jour jusqu'à midi. Je la pris et je tuai tout, à savoir sept mille hommes et garçons, femmes, filles et concubines parce que je les avais voués à Ashtar-Kamosh. J'emportai de là les vases de Yahwé et je les traînai devant la face de Kamosh. »

Ce qui intriguait Selîm el-Qâri, c'était l'excitation fébrile que manifestait un certain Charles Clermont-Ganneau, jeune interprète et chancelier par intérim du consulat de France à Jérusalem, à l'égard de ce sombre caillou.

Surtout depuis que Selîm avait accepté de se rendre à Dhiban et de lui rapporter une copie rapide de l'inscription gravée sur la stèle. Aussi rudimentaire fût-elle (Selîm n'était pas familiarisé avec les caractères de l'alphabet paléo-hébraïque), cette première transcription avait enthousiasmé Clermont-Ganneau.

Le jeune homme, qui ne pouvait quitter Jérusalem à cause de son travail au consulat, décida de faire procéder à un estampage de la stèle. Il enseigna à Yâqoub, un de ses serviteurs, l'art et la manière de prendre une excellente empreinte, et envoya cet homme à Dhiban, non sans lui donner deux cavaliers pour assurer sa sécurité – il y avait encore des risques, à l'époque, à s'aventurer dans ces régions proches de la mer Morte ; et il fit bien car, tandis que Yâqoub appliquait le papier d'estampage sur la surface noire, quelques-uns des Bédouins qui prétendaient être les propriétaires de la pierre commencèrent à se quereller. La dispute s'envenima et gagna l'ensemble du campement. Bien qu'il fît tout pour se tenir à l'écart, Yâqoub reçut une blessure assez sérieuse pour l'empêcher de sauver son estampage. Ce que voyant, l'un des deux cavaliers qui l'escortaient fonça alors vers la stèle où, avec l'habileté d'un joueur de bouchkachi, il arracha l'estampage encore tout détrempé et partit avec au triple galop.

Bien que le papier fût partiellement déchiré, Clermont-Ganneau, quand il le récupéra et le déchiffra, eut la certitude que la pierre noire allait jouer un rôle inestimable dans l'exégèse biblique et l'histoire de l'archéologie*. Dès lors, le mieux n'était-il pas de convaincre les Bédouins de lui vendre la stèle ? Les tractations commencèrent. Mais plus le Français en offrait gros, plus les gens de Dhiban se faisaient méfiants. Persuadés que le jeune homme s'intéressait à leur drôle de pierre parce qu'un trésor était caché dedans, ils la soumirent à un feu d'enfer avant de l'inonder d'eau froide, ce qui eut évidemment pour effet de la faire éclater en plusieurs morceaux.

Sans se décourager, Clermont-Ganneau marchanda et acheta les débris un par un (il y avait, par chance, deux fragments relativement importants), puis il les assembla patiemment en s'aidant de l'estampage réalisé par Yâqoub et qu'avait pu sauver le cavalier. Même si elle présente pas mal de lacunes, on peut aller rêver au Louvre (département des Antiquités orientales) devant cette stèle qui est un des plus importants témoignages d'époque sur le monde de la Bible, et où figure la plus ancienne mention d'Israël connue.

Grâce à Selîm el-Qâri, Moïse Shapira avait pu suivre toutes les péripéties de la stèle du roi Mesha. En commerçant avisé, il n'avait pas manqué d'être frappé par l'engouement manifesté pour cette pierre par Clermont-Ganneau d'abord, puis par l'ensemble des savants de toutes nations qui se bousculaient à Jérusalem et sur la plupart des sites bibliques. La pensée lui vint qu'il y avait là de quoi amasser une petite fortune. Il persuada el-Qâri d'orner désormais ses terres cuites d'inscriptions de l'époque des rois de Moab, directement inspirées de la stèle noire dont ils reproduisaient gauchement quelques caractères. Leurs textes étaient très approximatifs, pour

ne pas dire carrément abscons ; mais après tout, personne n'avait jamais prétendu que les Moabites fussent des génies littéraires. Les deux escrocs se plaisaient parfois à graver des scènes érotiques, lesquelles se vendaient fort bien tout en leur donnant moins de fil à retordre que l'écriture paléo-hébraïque. Enfin, pour convaincre leurs crédules acheteurs (biblistes et archéologues débutants pour la plupart) de l'authenticité de leur marchandise, Shapira et el-Qâri n'hésitaient pas, en exagérant les périls qui les attendaient, à les conduire dans la fournaise du désert de Moab où de « féroces » Bédouins à leur solde avaient préalablement enfoui les fausses pierres sous une couche de sable.

Quand il vit que son affaire prenait de l'envergure – en plus de quelques prestigieux collectionneurs privés, un très sérieux musée de Berlin s'était porté acquéreur de nombreuses « pièces moabites » – Moïse Shapira décida de frapper un grand coup. Il confectionna des fragments de parchemin sur lesquels, en caractères sémitiques anciens, il calligraphia les Dix Commandements… mais en les nuançant quelque peu à sa façon. Il reproduisit aussi quelques passages du Deutéronome* qu'il interpréta à sa manière. C'étaient ces « différences », pensait-il, qui allaient exciter l'intérêt du monde scientifique, et à travers lui la curiosité du public, et donc faire sa fortune. Il ne fut pas loin d'avoir raison. Affirmant les avoir trouvés sur les bords de la mer Morte, il proposa ses rouleaux (il en avait confectionné quinze) au British Museum de Londres pour la somme faramineuse d'un million de livres sterling. Tandis que les hommes de loi étudiaient la proposition de Shapira, celui-ci, grand seigneur, autorisa le musée à exposer deux des quinze rouleaux. Dès le jour de l'inauguration, des milliers de Londoniens se bousculèrent pour voir cette nouvelle version – *enfin la vraie !* disait-on – d'un des passages les plus fondateurs de la Bible.

C'est alors que sa chance abandonna Moïse Shapira. Car parmi les premiers visiteurs de l'exposition se trouvait Charles Clermont-Ganneau qui, discernant au premier coup d'œil que les parchemins étaient des contrefaçons, alerta le British Museum contre la tentative d'escroquerie. Shapira réussit à quitter Londres avant d'être interpellé, erra quelque temps à travers l'Europe, puis échoua à Bloemendaal, Hollande du Nord. Là, sous un ciel* uniformément bas et gris, dans un hôtel assailli par le vent de la mer, Moïse Shapira se tira une balle dans la tête. On était le 9 mars 1884. Les rouleaux falsifiés furent mis aux enchères chez Sotheby's où ils trouvèrent acheteur pour à peine plus de dix livres. Ils partirent en fumée en 1887 dans l'incendie de la maison de leur dernier propriétaire. D'autres contrefaçons de Shapira et de Selîm el-Qâri dorment encore dans les caves de quelques grands musées, mais personne ne les voit.

Au début des années 2000, Oded Golan, un Israélien mondialement connu comme collectionneur et revendeur d'antiquités, présente un coffre en pierre contenant des ossements et portant une inscription en araméen disant qu'il s'agit de l'ossuaire de *Jacques, fils de Joseph, frère de Jésus*. Cette

trouvaille met en émoi savants, biblistes et autorités religieuses de tous bords. Car si l'authenticité de l'ossuaire est confirmée, c'est la découverte la plus sensationnelle de toute l'archéologie du Nouveau Testament : on tiendrait alors la première preuve archéologique – donc scientifique – de l'existence historique du Christ.

Las ! en juillet 2003, un comité d'experts israéliens révèle que l'ossuaire censé contenir les os du frère de Jésus, est un faux ; ou plus exactement, l'ossuaire lui-même est authentique, mais l'inscription qui fait toute sa valeur – *Jacques, fils de Joseph, frère de Jésus* – a été gravée à notre époque à l'aide d'instruments modernes, avant d'être vieillie par un procédé chimique. Oded Golan est arrêté avec trois complices présumés, et mis en examen pour contrefaçon, une activité qu'on l'accuse de pratiquer depuis une vingtaine d'années. Oded Golan continue de protester de son innocence.

La Bible n'est pas un long livre tranquille…

Figuier

La figue, dit-on, est pour les Juifs une allégorie parfaite de l'étude de la Bible*, car ses graines, au lieu de se rassembler dans des « niches » cloisonnées, sont disséminées dans toute la chair du fruit, exactement comme les versets de la Torah* dont le moindre d'entre eux, même atrophié et pris au hasard, peut ensemencer et féconder toute une vie. Sans doute est-ce assez vrai. En tout cas, longtemps avant que je ne découvre cette jolie métaphore fruitée, la Bible avait déjà pour moi un parfum de figue ; celui-ci en était même la note de tête, dominant l'odeur rêche des déserts*, l'âcreté des fumées montant des campements nomades*, la légère senteur de suint sur Jérusalem*, les bouffées de chair grillée, de sang, de bêtes sacrifiées qu'on devait renifler dans les parages du Temple*, les arômes de musc, de miel, et de cette huile à la rose dont s'enduisaient reines et servantes, les substances odoriférantes, essentiellement des résineux, que faisaient fondre les cuiseurs d'onguents, et le fumet pestilentiel des piscines de tannage.

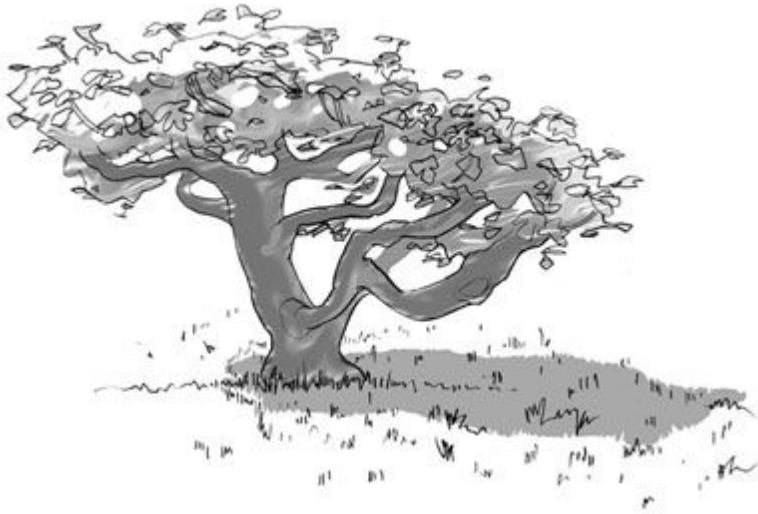
Figue et figuier sont fréquemment cités dans la Bible. Non seulement la figue était un fruit très apprécié (particulièrement vantées étaient les figues de Lod, de Tsippori et de la vallée de Guinossar), mais le figuier lui-même était légalement protégé : il était interdit d'en consumer le bois sur l'autel du Temple de Jérusalem – alors qu'à Rome, raconte Pontoppidan, les monstres étaient brûlés sur des bûchers de figuier « non pas à cause de ses qualités purificatrices, mais parce qu'il avait lui-même quelque chose de monstrueux ».

Pour les Hébreux, la figue était un aliment, une friandise, mais aussi un remède aux mille et une vertus : Ezékias, excellent roi de Juda qui avait notamment réussi à éradiquer l'idolâtrie, ayant contracté une maladie

mortelle, fut guéri grâce à un cataplasme de figues que le prophète Isaïe appliqua sur sa tumeur (2 R 20, 1-7).

La figue, les héros bibliques auraient pourtant dû s'en méfier : il y a de fortes probabilités pour qu'elle ait été, en lieu et place de la pauvre pomme, le vrai fruit de la Tentation, du Péché, de la Chute. Ce qui est sûr, c'est qu'il devait y avoir un figuier à proximité immédiate d'Adam* et Ève* : « Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils surent qu'ils étaient nus. Ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes » (Gn 3, 7). Dans le livre qu'il dédie au figuier, le botaniste et écrivain Alain Pontoppidan note que ces pagnes devaient être quelque peu urticants, certainement plus proches du cilice que de l'habit de noces, « comme un premier contact avec la rudesse du monde, avec l'innocence perdue… ».

Je raffole des figuiers. Déjà rien que pour leur nom qui s'ouvre sur la même consonance pointue et mouillée que *fille*, et se clôt sur le son guttural et coquelet de *garçon*. Le figuier n'est pas pour autant hermaphrodite, c'est même tout le contraire : il y a des figuiers définitivement femelles, dont les fruits sont exquis, et des figuiers irrémédiablement mâles, dits caprifiguiers, dont les fruits sont immangeables. J'imagine d'autant mieux le désarroi des premiers hommes de la Bible qui entreprirent de le cultiver que j'ai moi-même longtemps buté contre ce mystère : pourquoi mes figuiers se couvraient-ils d'insolents petits fruits verdâtres et durs, alors que ceux de mes voisins engendraient de belles figues potelées, violines, à la chair humide et sucrée ? Cela, m'assure-t-on, tient à la présence (ou non) de *blastophaga plenes*, minuscule petite guêpe que la Providence a chargée de la fécondation du figuier. La stratégie est d'une complexité qui laisse pantois : à l'automne, la miniguêpe est censée pondre dans l'ovaire du figuier mâle (oui, je sais : la présence d'ovaires chez un mâle est déconcertante – mais s'agissant du figuier, *tout* est déconcertant). Ce figuier mâle va produire des fruits, mais qui ne seront pas comestibles : ce ne sont en somme que des « figues porteuses », dans l'abri douillet desquelles se développent les larves de *blastophaga plenes*. En mai, ces larves sont devenues de petites guêpes qui s'envolent hardiment de leur figue pour aller polliniser les fleurs d'un figuier femelle, lequel donnera alors en septembre des figues idéalement mûres, succulentes – et sans larves croquant sous la dent. Mais si par malchance l'insecte pollinisateur manque à l'appel, le figuier se pare de nombreux fruits riquiqui qui n'arriveront jamais à maturité. Ils seront encore là fin octobre, solidement accrochés à leur branche, à vous narguer en vous faisant espérer une croissance et un embonpoint qui n'arriveront jamais – jusqu'à ce que la première tempête d'équinoxe les précipite à terre où ils vont se dessécher et noircir.



Peu importe, je n'ai pas accueilli chez moi quelques figuiers pour qu'ils me comblent de fruits. Je me régale assez du gris argent de leurs branches, de leurs torsions imprévisibles qui finissent pourtant par échafauder un arbre aux harmonies de candélabre, de leurs feuilles en effet revêches et cartonneuses, de la taille, de la forme, de la tiédeur de leurs fruits (je parle de ceux achetés au marché…) quand je les niche dans le creux de ma main, de leur peau si sensuelle, plus animale que végétale, du pétillement de leurs petites graines sur la langue, de leur parfum qui évoque davantage le poisseux que le sucré, cette odeur du vieux placard aux étagères imprégnées de cannelle, de caramel, de cassonade, sur lesquelles s'alignaient jadis les confitures de l'été qu'il ne fallait pas ouvrir avant Noël – la gourmandise fut longtemps la première expérience de liturgie que firent les enfants.

Quant au figuier de la Bible, il m'enchante parce qu'il est lui-même un arbre enchanté, digne des plus délicieux dessins animés de Walt Disney : « Les arbres se mirent un jour en chemin pour oindre un roi qui règnerait sur eux […] Ils dirent au figuier : Viens donc, toi, et règne sur nous ! À quoi le figuier leur répondit : Eh quoi ! je devrais renoncer à ma douceur et à mon fruit succulent pour m'en aller planer au-dessus des autres arbres ? » La scène n'est pas tirée des *Fables* de La Fontaine, mais du très sérieux Livre des Juges (Jg 9, 8-12).

Passant de l'Ancien au Nouveau Testament, voici que nous rencontrons, sur la route de Béthanie, Jésus*, le Dieu fait homme qui murmure à l'oreille des figuiers : « Au matin, comme il [Jésus] retournait en ville, voici qu'il eut faim. Le long de la route, il aperçut un figuier. Il s'en approcha. Mais l'arbre ne portait que des feuilles. Alors il lui dit : Que jamais aucun fruit ne naisse de toi ! Et à l'instant même, le figuier se dessécha… » (Mt 21, 18-19).

« En Italie du Sud, rapporte Alain Pontoppidan, on prétend parfois qu'un diable se cache dans chacune de ses feuilles, et qu'il ne fait plus de fleurs

depuis que Judas [se serait] pendu à une de ses branches… »

Le Nouveau Testament ne dit rien de tel, mais Léon Bloy, écrivain mystique et imprécateur, l'affirme dans *Le Salut par les Juifs* (1892), suivi en cela par quelques commentateurs des Évangiles* qui précisent même que c'est à une fourche de ce figuier maudit par le Christ que Judas* se pendit. D'autres exégètes penchent plutôt pour le tremble : ce serait par effroi du rôle qu'il a dû jouer que ce malheureux arbre verrait, depuis, ses feuilles agitées des tremblements incoercibles qui lui ont valu son nom. Le sureau noir (*Sambucus nigra*) a aussi ses partisans, qui font remarquer que la honte d'avoir été utilisé à l'occasion d'un acte aussi abominable suffit à justifier que ses baies soient toutes petites et comme flétries. Mais c'est l'arbre de Judée, que les Anglo-Saxons appellent d'ailleurs *Judas Tree*, et dont les fleurs seraient une évocation des larmes de Jésus, qui reste le plus souvent désigné comme le gibet de Judas.

Laissons là Judas qui n'est qu'un éclair sombre dans la longue carrière biblique du figuier. Non content d'être le dessert (et parfois aussi le plat de résistance, quand faisaient défaut le chevreau, la caille, le blé et l'orge), la figue a souvent le beau rôle. Si les seins adorables de la Sulamite du Cantique des Cantiques sont comparés à la pomme plutôt qu'à la figue, c'est tout de même à cette dernière qu'échoit l'honneur d'annoncer le temps de l'amour : « Déjà, les figues s'arrondissent […] Ô ma colombe qui te caches, apparais ! » Lorsque vient l'heure de faire du jeune David* le nouveau roi d'Israël*, et que des milliers d'hommes en armes se rassemblent à Hébron pour lui remettre la couronne de Saül selon l'ordre de YHVH, « on vit s'avancer des ânes, des chameaux, des mulets et des bœufs lourdement chargés de […] gâteaux de figues… » (1 Ch 12, 39-41). Les figues font encore partie des provisions dont Judith, que la Bible semble considérer comme la veuve la plus fondante, la plus craquante, la plus ravissante qui ait jamais foulé les chemins de Judée (voyez le tableau que fit d'elle Cristofano Allori en 1613), se charge pour rendre visite à Holopherne, un général qui, sur ordre de Nabuchodonosor, est en train de ravager le royaume de Juda. Aussitôt qu'il voit Judith, Holopherne en tombe éperdument amoureux et ne sait qu'inventer pour la séduire : « [Il] fit conduire Judith à sa table, qui était couverte de vaisselle d'argent, et ordonna qu'on lui servît de son ragoût et qu'on lui versât de son vin. Mais Judith lui dit : "Je ne peux pas en manger, sinon je commettrais une faute contre la loi de mon Dieu. Ce que j'ai apporté avec moi [c'est-à-dire les fameuses figues, ainsi que du pain et de l'orge pilée] me suffira." Holopherne lui dit alors : "Mais quand tes provisions seront épuisées, comment ferons-nous pour t'en procurer de semblables ? Car il n'y a aucun Israélite dans notre camp. – Aussi vrai que tu es vivant, maître, lui répondit Judith, avant que j'aie fini de consommer mes provisions, le Seigneur se sera servi de moi pour réaliser son plan." » Le Livre de Judith (un des plus réussis de toute la Bible, du moins selon mes critères littéraires) raconte ensuite comment, après avoir enivré Holopherne, Judith lui subtilisa son grand sabre et lui coupa la tête

avec autant d'aisance qu'elle en mettait à éplucher ses figues.

At last but not least, voici une autre figure féminine et une autre histoire de figues : Abigaïl, elle aussi très jolie – d'après la Haggadah, terme qui désigne le récit de la sortie d'Égypte* qui est lu rituellement lors de la fête de Pessah, elle était même l'une des quatre plus belles femmes de l'histoire du peuple juif –, était la jeune épouse d'un certain Nabal, espèce de butor dont la mauvaise humeur chronique n'avait d'égale que son immense fortune. Or, en ce temps-là, le futur roi David n'était pas encore le grand souverain que l'on sait. Certes, il avait connu son heure de gloire en abattant Goliath, mais, *sic transit gloria mundi*, il était à présent en pleine traversée du désert (au figuré comme au propre, puisqu'il en était réduit à vivre dans des grottes en compagnie de quelques centaines de compagnons, des marginaux pour la plupart). Ayant appris que Nabal campait dans les environs et faisait procéder à la tonte de ses moutons, David lui dépêcha des émissaires : « Accueille mes serviteurs en ce jour de fête ; et, je t'en prie, donne-leur ce que tu pourras, à eux et à moi, David » (1 S 25, 6-8). Nabal haussa les épaules avec dédain, faisant mine de n'avoir jamais ouï parler de David – alors que celui-ci et ses hommes avaient discrètement protégé ses troupeaux : « Mais qui est ce David ? […] Je sais bien qu'il y a pas mal d'esclaves, ces temps-ci, qui s'échappent de chez leur maître, mais quoi ? je devrais donner [de mes provisions] à ces gens dont je ne sais rien ? » (1 S 25, 10-11). Lorsqu'on lui rapporta la réponse de Nabal, David, qui avait le sang chaud, commanda à quatre cents de ses hommes de ceindre leur épée et de le suivre sus au campement de Nabal.

Au même moment, l'adorable Abigaïl apprenait elle aussi la façon indigne dont s'était conduit son mari. Connaissant la nature fière et ombrageuse de David et le caractère odieux de Nabal, elle pressentit que tout cela risquait fort de tourner au massacre. Alors elle fit rôtir cinq moutons, rassembla cent grappes de raisin, et, *as a cherry on the cake*, elle fit confectionner (ou touilla, moula et cuisit elle-même) deux cents gâteaux à la figue. Chargeant le tout sur un âne, elle se lança à la rencontre de David. L'apercevant, elle se jeta à ses genoux et lui offrit les mets qu'elle avait apprêtés pour lui et ses hommes. Il paraît que David fut sensible au geste d'Abigaïl, à l'excellence de ses pâtisseries à la figue, et sans doute aussi à sa beauté, car sa colère s'envola. Non seulement il épargna Nabal, mais, lorsque celui-ci mourut une dizaine de jours plus tard (de ce qui semble avoir été une crise cardiaque – forcément, à force de se mettre en rage à propos de tout et de rien…), David appela Abigaïl auprès de lui, et il l'épousa. La Bible ne dit pas si la jeune femme continua de lui préparer ses délicieux et pacifiants gâteaux de figues, mais leur recette a traversé les millénaires[1]. Laissez-vous tenter, c'est plutôt bon. Et puis, quand on en a plein la bouche, on comprend qu'il soit difficile de se laisser en même temps aller à la colère…

Fou (Le Christ)

Titre d'un lavis à l'encre de Chine exécuté en 1973 par Roland Peter Litzenburger. Jésus* décomposé, anéanti, terrifiant de détresse et d'angoisse, à la limite de la démence. À voir pour en finir avec les christs artistiquement arqués sur leurs crucifix d'or, d'argent, d'ivoire ou d'ébène – de luxe en tout cas. Il faut, devant cette image de Litzenburger, méditer sur ce que fut la douleur sans nom – parce que sans *non*, c'est-à-dire sans refus possible – du Fils de Dieu qui ne peut que dire oui à la déréliction la plus atroce.

Fresquistes

La fresque est non seulement une peinture murale, mais une technique essentiellement italienne qui consiste à peindre sur une surface humide, donc « fraîche », d'où le nom de fresque (*a fresco*). Procédé délicat et contraignant car, une fois la fresque sèche, on ne peut plus rien ajouter ni corriger sous peine de voir les couleurs posées à sec irrémédiablement se dégrader, se détacher, disparaître. Le remords est donc pratiquement interdit au fresquiste qui, en cas d'insatisfaction ou d'erreur, doit tout gratter et recommencer. Si certaines grandes (qui le sont parfois davantage par leur format que par l'émotion qu'elles font naître) peintures d'inspiration religieuse – je pense au Tintoret, à Raphaël, à Rembrandt, à Solimena – évoquent irrésistiblement des conjugaisons au passé, de lourds imparfaits du subjonctif, la fresque est un verbe au présent. Ce pourquoi les fresquistes sont sans doute les « passeurs » qui ont le plus (et le mieux) rapproché les écrits de la Bible* de la vie des hommes.

Avec les fresquistes de la Renaissance, et surtout les Florentins, l'image biblique se libère de la majesté compassée, de la fixité, du hiératisme byzantin. Enfin, l'œil respire ! Exactement comme la souplesse de cœur du Nouveau Testament marque une rupture avec le légalisme, forcément rigide, qui imprègne la Torah*. Car voici qu'à Florence, Sienne, Ferrare, Mantoue, Urbino, Milan, Rome, Naples, etc., le petit peuple s'engouffre dans les églises et les chapelles, déferle dans les couvents, envahit les murs – droits ou tarabiscotés, peu importe. Les modèles sont choisis dans la rue, dans le caniveau devrait-on dire, et il n'est pas rare qu'une prostituée, pour peu qu'elle soit jeune et jolie, soit engagée pour figurer un archange.

Filippo Lippi, dont les fresques sont d'une pureté et d'une luminosité intérieures qui font monter les larmes aux yeux (aux miens, en tout cas), recrute ses madones dans les bordels de Florence. Le fait est qu'à une époque où les artistes sacrifient plutôt à l'amour des garçons, Lippi se singularise par son amour des femmes. Que dis-je, son amour : sa fièvre, son adoration. « Il ne peint jamais si bien les femmes qu'après avoir fait, avec elles, l'amour »,

écrit Sophie Chauveau dans *La Passion Lippi*. Le plus stupéfiant étant la modernité de ses critères d'engouement, alors que six cents ans nous séparent de lui. Ainsi Lucrezia Buti, fraîche petite nonne de vingt ans à peine, que Filippo Lippi, alors âgé de cinquante-deux ans, n'a aucun scrupule à séduire.

Le scandale éclate, Florence est horrifiée (ou fait mine de l'être), l'autorité ecclésiastique dont dépend Filippo (car il est clerc, le bougre !) exige sanction et réparation, et les juges florentins se disent déterminés à faire un exemple et à condamner Filippo Lippi à mort pour corruption de nonne.

C'est alors qu'intervient Cosme de Médicis, fondateur de la dynastie politique des Médicis, passionné d'art et de science pour lesquels il est prêt à engager sa fortune et sa réputation. Apprenant la menace qui pèse sur ce cher vieux voyou de Filippo Lippi dont il est un des plus fervents admirateurs, Cosme l'Ancien (comme on l'appelle) se rend au Vatican pour plaider la cause du peintre auprès du nouveau pape, Pie II.

Or Pie II étant lui-même l'auteur d'un bouquet d'œuvres érotiques, dont la sulfureuse *Histoire des deux amants*, il n'est pas trop surprenant qu'il montre compréhension et indulgence pour les frasques de Filippo et de sa nonette.

Relevés de leurs vœux par le pape, *fratello* Filippo et *sorella* Lucrezia convolent en justes noces quelques semaines plus tard. Béni soit Pie II de les avoir graciés, car la si merveilleuse, si émouvante, si juvénile, si lumineuse, si adorable *Vierge à l'Enfant avec deux Anges* que l'on peut (que l'on *doit*, oui, que l'on *doit absolument*) voir aux Offices de Florence, n'est autre que la

petite Lucrezia, des perles dans les cheveux et toute de bleu vêtue. Et moi, je donne toutes les Mona Lisa du monde contre cette divine Lucrezia…

Ô combien plus sage (il a d'ailleurs été béatifié en 1984 par Jean-Paul II), Guido di Pietro, *alias* Fra Angelico, est pour moi le plus bouleversant de ces dessinateurs et coloristes des murs, poètes de la simplicité, de la pureté, de la transparence – parce qu'on voit à travers eux « la nature […] comme création* divine [et qui, comme telle] doit porter en quelque façon les traces de la splendeur du créateur[2] ». Fra Giovanni en religion, il mérite bien son surnom de Fra Angelico, le frère angélique, parce que si les anges* peignaient ils peindraient certainement comme lui. Lorsque Cosme de Médicis, toujours lui, le charge de décorer le couvent San Marco, ce sont véritablement des visions paradisiaques que Fra Angelico fait apparaître sur les murs des quarante-quatre cellules des moines et de quelques-unes des parties communes ; même les thèmes les plus ténébreux (je pense aux nombreuses scènes de crucifixion ou au dramatique *Christ aux outrages* de la cellule 23) sont traités comme en apesanteur, dans des teintes d'effleurement qui donnent à rêver que ce sont les anges eux-mêmes qui ont enluminé ces fresques par la seule caresse des plumes de leurs ailes poudrées de couleurs célestes.

Cela me fait penser à un passage du premier Livre des Rois qui m'a toujours touché : pour échapper à la rage meurtrière de la reine Jézabel qui en veut à sa vie, le prophète Élie* se réfugie dans une grotte du mont Horeb. Là, il assiste à ce qu'il croit être une triple théophanie[3] : survient d'abord un ouragan tellement formidable que la seule puissance du vent suffit à fracasser des rochers, puis c'est au tour d'un séisme assez violent pour ébranler la montagne, et c'est enfin un grand feu dévorant. Pour être grandiose, c'est grandiose. Et pourtant, Dieu n'est présent dans aucun de ces cataclysmes. Or, le calme revenu, voici que l'haleine d'une brise légère glisse sur l'Horeb – et c'est dans cette brise, dans ce souffle, dans ce doux zéphyr que se trouve l'Éternel (1 R 19, 11-13).

« C'est cette infinie discrétion, écrit Sylvie Germain dans *Les Échos du silence*, […] cette légèreté de Dieu, cette capacité qu'il a de se rendre accessible qui fait toute sa richesse… » Ce qu'avaient compris les biblistes des murs humides, Fra Angelico, Filippo Lippi et son fils Filippino, Luca Signorelli, Simone Martini, Pietro Lorenzetti et son frère Ambrogio, Masolino, Masaccio, Gozzoli et autres Domenico Ghirlandaio…

Freud

L'année de mes dix-huit ans, trois auteurs entrèrent dans ma bibliothèque, autant dire dans ma vie, et n'en sont plus sortis : l'un était le J. D. Salinger des *Nouvelles* et de *L'Attrape-Cœur*, un autre le Jean Ray des *Aventures de Harry Dickson*, et le troisième Sigmund Freud et son

Introduction à la psychanalyse. Cette trinité fit de moi tout à la fois un chasseur de merveilles littéraires (en ai-je accumulé, depuis, de ces bouquins de rêve qui vous tiennent éveillé des nuits entières, car les grandes lectures sont nocturnes, comme il n'y eut longtemps de grands trains que de nuit), un incorrigible fouineur ès terreurs (anglo-gothiques de préférence, même si Jean Ray, mon maître du genre, était flamand), et un collectionneur passionné de ces lapsus et autres actes manqués qui prouvent à l'évidence que nous cachons quelque part un inconscient – lequel est peut-être une version laïque de l'âme.

Sigismund Schlomo Freud, fils d'un modeste marchand de laine, était fort précocement tombé dans la marmite biblique : « Mon absorption […] dans l'histoire biblique, presque aussitôt que j'appris l'art de la lecture [c'est-à-dire vers l'âge de six ou sept ans] a eu, comme je le reconnus bien plus tard, un effet durable sur la direction de mon intérêt. » Dans son livre passionnant sur *Freud lecteur de la Bible*, Théo Pfrimmer signale avoir relevé, dans l'œuvre de Freud, pas moins de quatre cents citations de l'Ancien et du Nouveau Testament. Et Jacques Natanson[4] de rappeler que les initiales des prénoms des six enfants nés du mariage de Sigmund et de sa femme Martha formaient le mot Mosche – Moïse* en hébreu*…

Pour autant, Freud était un athée convaincu : même s'il ne cessa jamais, jusqu'à sa mort en 1939, d'examiner, d'analyser, d'approfondir avec passion le fait religieux dans son acception la plus large, il considérait la religion comme une névrose obsessionnelle de l'humanité[5]. Il est vrai que les religions, la catholique surtout, n'étaient guère bienveillantes à l'égard de la psychanalyse : treize ans après la disparition de Freud, un texte issu de la curie romaine condamnait encore la méthode psychanalytique en affirmant qu'il était « difficile de ne pas taxer de péché mortel quiconque l'adopterait et s'y soumettrait sciemment ».

S'il n'y a rien d'étonnant à ce que Freud, dont on sait l'importance que revêtait pour lui l'interprétation des songes (il plaçait sa *Science des rêves* en tête de ses ouvrages les plus importants), se soit intéressé au Joseph de la Bible*, ce jeune Juif capable de lire à livre ouvert dans les rêves du pharaon, il semble plus surprenant qu'il ait été littéralement ensorcelé par Moïse au point d'élaborer sur lui une théorie vraiment extravagante : l'hypothèse des deux Moïse. Sans doute Freud s'est-il inspiré des idées d'un de ses contemporains, un certain Ernst Sellin, théologien allemand passionné d'archéologie biblique ; mais l'approche freudienne de Moïse n'en est pas moins éminemment personnelle, notamment par la « charge » paternelle dont Freud revêt le personnage, et par la référence au complexe d'Œdipe. Ce que Freud nous conte ici (à en rendre Schéhérazade jalouse…) relève de la pure fantasmagorie, mais c'est précisément ce qui me fascine : qu'il réussisse, d'un ton imperturbable, à conférer une apparence de parfaite cohérence à un scénario qui apparaît aujourd'hui d'autant plus délirant que l'historicité d'un « simple » Moïse reposait déjà, avant que Freud ne le dédouble, sur une série d'hypothèses invérifiables ! Au fond, cette vision freudienne de Moïse en dit

davantage sur Freud lui-même que sur son sujet – mais on ne pouvait en attendre moins de l'inventeur de la psychanalyse…

Or donc, il était une fois, au XIVe siècle av. J.-C., un jeune pharaon du nom d'Aménophis IV. Monté sur le trône à l'âge de quinze ans, il avait épousé la femme la plus exquise de son temps : Néfertiti, la perle du Nil, dont le nom signifie « la belle est venue ». Tout autre que notre pharaon aurait consacré à son épouse l'essentiel de son temps et de ses pensées. Mais Aménophis était un intellectuel doublé d'un idéaliste à tendance utopiste : il croyait que les hommes naissaient égaux, et par conséquent que le culte divin ne devait pas rester le pré carré des prêtres et des hauts dignitaires. Sans aller jusqu'à imaginer que chaque Égyptien devait pouvoir bénéficier du long et coûteux service post mortem (embaumement, momification, ensevelissement dans un tombeau inviolable, etc.) garantissant l'accès à l'au-delà, il rêvait de rendre l'univers des dieux accessible à tous. C'est pourquoi il remplaça le culte du dieu Amon, appelé aussi « le Caché, l'Inconnaissable », par celui d'Aton, le dieu solaire, que tout un chacun pouvait adorer rien qu'en levant le nez en l'air. On se gardera pourtant d'en déduire que le pharaon, qui du même coup avait changé son nom d'Aménophis (« Celui qui satisfait Amon ») en Akhenaton (« Celui qui est bénéfique pour Aton »), avait introduit le monothéisme en Égypte* : si Aton était devenu le dieu prédominant, ce qui lui valait une vénération préférentielle, les dieux antérieurs n'étaient pas interdits de culte ; toutefois, le fait de considérer le Soleil comme dieu suprême rejetait d'emblée les autres divinités dans l'ombre, et avec elles le clergé pléthorique et impudent qui les servait – ou plutôt qui se servait d'elles pour élargir son pouvoir et s'enrichir. Mais en simplifiant la religion, en fermant des temples* et en dépouillant les prêtres d'une part importante de leurs prérogatives, Akhenaton porta à sa nouvelle religion le coup fatal qui devait l'anéantir.

Et c'est ici qu'intervient Freud.

À en croire celui-ci, c'est à l'heure crépusculaire de la chute d'Aton qu'entra en scène un dignitaire égyptien (« peut-être un prince, un prêtre, un haut fonctionnaire », suggère Freud), un certain Moïse connu pour avoir défendu avec fougue la thèse qui faisait du Soleil le dieu des dieux. Mais à présent que le pauvre Akhenaton était mort (en l'an 1337 avant notre ère, un jour qui, par extraordinaire, avait été celui d'une éclipse totale du soleil) et que le dieu Aton était en disgrâce, Moïse passait pour un imbécile. De nos jours, on se remet sans trop de peine d'avoir soutenu le mauvais candidat lors d'une élection politique ; mais dans l'Antiquité, rien ne déconsidérait davantage que de s'être réclamé d'un dieu que le peuple, maintenant, déboulonnait. Pour avoir voulu détrôner Amon et chanté la gloire d'Aton, Moïse était accusé d'être un impie, un renégat, un blasphémateur. Les enfants lui lançaient des bouses, les femmes lui crachaient au visage, les vieillards tendaient leur canne en travers de sa route pour le faire trébucher et s'étaler le nez dans la poussière.

Rejeté par ses compatriotes, Moïse chercha alors refuge parmi des gens

qui, comme lui, étaient traités en parias : les Hébreux.

Admirons l'audace tranquille avec laquelle Freud (inspiré par Sellin) procède au retournement des nationalités : son Moïse n'est plus le petit enfançon juif abandonné dans une corbeille au fil du Nil, et que recueille, parmi les nénuphars, une tendre et belle princesse égyptienne, il est au contraire un Égyptien adulte, de haut lignage, sans doute fortuné, ayant appartenu au premier cercle du pharaon défunt, et qui, brusquement renié par ses concitoyens, rejoint les Hébreux qui travaillent à la construction des cités de Pi-Ramsès et de Pithom. Bien accueilli par eux, il leur enseigne la religion d'Aton dans laquelle il s'est investi, et que probablement il « refonde » alors en la structurant sur des préceptes et des lois de son cru, ce qui, si c'était vrai, ferait de lui non seulement le scribe du Pentateuque mais son inspirateur et son auteur.

On imagine en tout cas les prodiges d'éloquence qu'il dut déployer pour persuader les Juifs, peu enclins au masochisme, de se vouer à un dieu qui venait d'essuyer un si cuisant échec ! Peu importe : pour Freud, c'est ainsi que les Hébreux, qu'il soupçonne de n'être alors que les adorateurs naïfs d'un panthéon de divinités de métal ou de glaise, s'initièrent aux charmes du monothéisme et firent du radieux Aton le non moins éblouissant YHVH* – lui non plus, nul ne pouvait le regarder en face.

C'est après avoir quitté l'Égypte à la tête des tribus sémites en rupture de travaux forcés que les choses se gâtèrent pour Moïse.

On peut envisager, suggère Freud, que les lois religieuses que Moïse édicta pour les Hébreux aient été plus contraignantes que celles appliquées sur les chantiers de Pharaon ; ou à tout le moins plus difficiles à vivre, compte tenu de cette longue et pénible errance dans le désert* qui avait fini par dresser le peuple contre Moïse : « Que ne sommes-nous morts […] dans le pays d'Égypte, quand nous étions assis près des marmites de viandes, quand nous mangions du pain à satiété ! Car vous nous avez menés dans ce désert pour faire mourir de faim toute notre multitude » (Ex 16, 3). Alors, les Hébreux se révoltèrent, ils décidèrent de retourner au culte des idoles (l'épisode du Veau d'or ?) et assassinèrent Moïse, abolissant du même coup le culte d'Aton.

Ce qui subjuguait Freud dans ce scénario, c'était évidemment le meurtre du père, pierre d'angle de la psychanalyse. Un double meurtre du père, en l'occurrence : une première fois lorsque Moïse abolit, et donc *tue*, le culte des idoles, figure archaïque du père totémique, et une seconde fois lorsque Moïse est assassiné par ces mêmes Hébreux qu'il a *paternellement* pris sous sa houlette.

On pourrait d'ailleurs envisager un troisième meurtre : celui perpétré symboliquement par Freud lui-même qui, en tant que juif, s'oppose au père de son peuple, à Moïse, au point de destituer celui-ci de sa judéité : « Déposséder un peuple de l'homme qu'il célèbre comme le plus grand de ses fils est une tâche sans agrément et qu'on n'accomplit pas d'un cœur léger, avoue-t-il dans

Moïse et le monothéisme. Toutefois aucune considération ne saurait m'induire à négliger la vérité au nom d'un prétendu intérêt national […] Peut-être paraissait-il monstrueux d'admettre que Moïse ait pu être autre chose qu'un Hébreu. En tout cas […] tout en reconnaissant l'origine égyptienne du nom de Moïse, on n'a tiré de ce fait aucune conclusion quant à l'origine du prophète lui-même. »

Freud ajoutait que le meurtre de Moïse avait probablement été refoulé dans l'inconscient. Dès lors, ce meurtre ne pouvait être expié que par celui du fils, et il était inévitable que Jésus* fût à son tour mis à mort.

Je simplifie, bien sûr, mais c'est à peu près la façon dont Freud voyait les choses, au point de souhaiter devenir millionnaire (de son époque) pour financer la poursuite des fouilles de Tel el-Amarna, le site de l'ancienne capitale d'Akhenaton, dans l'espoir d'y trouver la preuve indiscutable qu'il avait vu juste, que Moïse était bel et bien un noble Égyptien, et que Yahvé, contre toute attente, avait un père : Aton, le dieu Soleil…

1- Voir *King Solomon's Feast : Culinary Delights from the Cuisine of Biblical Israel*, 1994, ouvrage autoédité par Cuia et Tibor S. Rodin.

2- Luc Ferry ne pensait pas particulièrement à Fra Angelico en écrivant cette phrase dans son livre *La Tentation du christianisme* (Grasset, 2009), mais ces mots éclairent si parfaitement mon propos que j'espère que l'auteur ne m'en voudra pas de les lui emprunter…

3- Apparition ou révélation d'une divinité.

4- « Lectures psychanalytiques de la Bible de Freud à nos jours », *Imaginaire & inconscient*, n° 11, 2003.

5- *L'Avenir d'une illusion*, 1927.

Galilée

Je me suis longtemps fait des paysages bibliques l'image d'une terre ocre, sèche, pierreuse, mâtée de figuiers* de barbarie (grande stupidité de ma part : originaire du Mexique, cette plante y resta confinée jusqu'aux voyages de Christophe Colomb ; mais ensuite, il est vrai, quelle revanche pour ce « barbare » qui n'eut aucun mal à coloniser tout le pourtour méditerranéen au point d'en devenir une icône indissociable), semée de courtes maisons se chevauchant (imaginez des grappes de raisins dont les grains seraient cubiques), sommées de terrasses plates et chaudes où rêvassent de vieilles gens enveloppées dans des burnous (odeur mêlée de laine, d'âge et de suint), une terre sonnant du bruit de crécelle des moutons et des petits ânes gris divaguant dans le bleu des ombres, du crissement sans trêve des insectes, des végétaux racornis, crispés sous l'effet de fournaise – enfin bref, je voyais ça comme une glèbe surcuite, oubliée dans le grand toaster de l'Éternel.

Mais dans *La Guerre des Juifs* (75-79 ap. J.-C.), Flavius Josèphe dit tout le contraire, et c'est lui qu'il faut croire : « La région tout entière est fertile, riche en pâturages, plantée d'arbres de toute espèce, de sorte que l'homme le

plus paresseux pour les travaux de la terre se sent une vocation d'agriculteur devant de telles facilités. De fait, toute la surface est cultivée par les habitants, pas une parcelle n'est laissée en friche. »

Dès lors, on « entend » différemment la parole que l'ange* du tombeau adresse aux trois femmes (Marie mère de Jacques, Marie-Madeleine et Salomé) montées de bonne heure au sépulcre, le dimanche matin, pour procéder à la toilette mortuaire du cadavre de Jésus* – cadavre qui n'est plus dans sa tombe : « Ne vous effrayez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié ? Il est ressuscité, il n'est plus ici : voyez l'endroit où on l'avait déposé. Allez dire à ses disciples et à Pierre : il vous précède en Galilée, c'est là que vous le verrez… » (Mc 16, 6-7).

Les anges ne parlent jamais pour ne rien dire, ils vont à l'essentiel, pesant chacun de leurs mots comme si d'articuler le langage des hommes était pour eux une épreuve pénible, comme s'ils s'exprimaient en remuant des oursins dans leur bouche, alors cette allusion – cette *précision* – à propos de la Galilée n'est certainement pas là pour la seule couleur locale.

Une hypothèse qui vient à l'esprit, c'est évidemment celle du sauve-qui-peut : ayant reconnu le danger qu'il y avait pour les proches de Jésus à rester à Jérusalem* où ils ne manqueraient pas (si ce n'était déjà fait…) d'être suspectés de complicité avec un insoumis, un rebelle à la loi juive et à celle de Rome, l'ange leur indiquait un itinéraire de repli. Peut-être. Mais la Galilée du temps de Jésus n'était pas seulement une terre d'asile, un pis-aller pour comploteurs en délicatesse avec la justice : c'était aussi un petit monde riant, généreux, pourvoyeur de lait frais, de fleurettes (ses collines étaient piquetées de corolles, de clochettes, de grappes, de hampes, oh ! rien de prétentieux : nous sommes là-bas chez Jésus, Marie*, Joseph, des gens qui ne se haussent pas du col), de légumes potelés, gorgés de saveurs, de poissons que les pêcheurs débarquaient à Capharnaüm ou dans l'un des seize ports ceinturant le lac de Tibériade qui, fort de ses 160 kilomètres carrés et de ses tempêtes légendaires, était aussi appelé mer de Galilée.

Et surtout, la Galilée était un havre de paix, de tolérance : les citoyens de Capharnaüm et les troupes d'occupation romaine cohabitaient en bonne intelligence, au point que c'est un centurion qui fit bâtir à ses frais la synagogue où allaient prier les Juifs, en reconnaissance de quoi ceux-ci firent assaut d'insistance auprès de Jésus pour qu'il acceptât de guérir le serviteur de ce bon centurion (Lc 7, 1-10).

Il me plaît décidément beaucoup, ce rendez-vous de Galilée que l'ange du jardin des morts, au nom du Ressuscité, donne aux saintes femmes – et à travers elles aux disciples, et à travers eux à nous tous. Car Jésus aurait tout aussi bien pu manifester sa gloire toute neuve sur les parvis de Jérusalem : même en ces temps crédules où l'on rencontrait le merveilleux au coin de chaque ruelle, ressusciter d'entre les morts devait tout de même en impressionner plus d'un, alors imaginez la tête de Pilate, et la tête de Caïphe, si Jésus, éblouissant, avait gravi les marches de leurs palais. La foule, si versatile, aurait fait un triomphe inouï à celui dont elle avait trois jours auparavant réclamé la mort. Et par la même occasion, quel soulagement pour nous, car c'est du coup que les témoignages sur la Résurrection auraient abondé, tous plus fiables les uns que les autres. Et la Résurrection ne serait plus de l'ordre de la foi, mais de celui de l'évidence, ce qui, il faut hélas en convenir, n'est pas ce que Dieu a choisi pour nous – d'où la Galilée, sas nécessaire et charmant avant l'envolée belle, avant l'Ascension.

Que se passa-t-il en Galilée au cours des quarante jours – quarante

n'étant, rappelons-le, qu'un nombre symbolique signifiant « très nombreux » – qui séparent Pâques de l'Ascension ?

Saint Paul* parle d'une occasion où Jésus « … s'est montré à plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart sont encore vivants » (1 Co 15, 6). Ce qui est sûr, c'est que Jésus vivait désormais à l'écart de ses disciples, peut-être parce que son corps glorieux n'était pas compatible avec leurs corps mortels (ce pourrait être l'une des explications du troublant *Noli me tangere* !* [« Ne me touche pas ! »] par lequel Jésus repousse Marie-Madeleine lorsque, reconnaissant enfin le Seigneur sorti du tombeau, elle est sur le point de se jeter dans ses bras). Cette séparation est en tout cas relevée par l'Évangile* de Pierre, un Apocryphe de la première moitié du IIe siècle dont un fragment a été trouvé dans la tombe d'un moine de Haute-Égypte (voir : Égypte) : « Chacun de nous, attristé [par la mort de Jésus et la disparition de son corps], s'en retourna vers sa maison. Moi, Simon-Pierre et mon frère André, ayant pris nos filets, nous partîmes vers la mer [le lac de Tibériade], et avec nous Lévi, fils d'Alphée, que le Seigneur… » Ici, malheureusement, le texte s'interrompt. Mais on peut penser que la suite relatait, du point de vue de Pierre, la fameuse partie de pêche qui s'acheva, sur le rocher de Tabgha, par un festin de pain chaud et de poissons grillés – ils en avaient pris cent cinquante-trois, précise l'Évangile de Jean, et des gros (Jn 21, 11) ! – et par la désignation de Pierre comme chef de l'Église. Dans *Jésus en son temps* (qui date de 1945 mais n'en continue pas moins d'être un des livres incontournables sur la personne du Christ), Daniel-Rops ajoute que le Ressuscité entraîna l'apôtre à l'écart, qu'ils marchèrent le long de la plage « d'un rose si tendre, où le sable se jonche de petits coquillages brillants », et que Jésus fit alors à Pierre ses ultimes recommandations. Simple supposition de la part de l'auteur, bien sûr, car rien n'a transpiré de ces supposées confidences. Or ce n'est pas du tout le genre de Daniel-Rops, quand il se fait historien comme dans cet ouvrage, et historien particulièrement exigeant, que d'inventer des scènes ; s'il suggère cet *a parte* d'après banquet (on croit entendre l'invitation de Jésus à Pierre : « Marchons un peu, veux-tu ? Ça nous fera digérer, et puis j'ai deux ou trois petites choses à te dire… »), c'est sans doute qu'il a été, lui aussi, emporté par l'atmosphère paradoxalement si charnelle qui nimbe toutes les scènes d'après la Résurrection.

Bien d'autres événements durent occuper ces quarante jours, puisque Jean clôt son Évangile sur ces mots : « Jésus a fait beaucoup d'autres choses. Si on les écrivait une à une, le monde, je pense, ne pourrait pas contenir tous les livres qu'on écrirait » (Jn 21, 25). Ainsi donc, nous ne savons pas tout. Je m'en doutais un peu. Et je m'en console d'autant mieux que j'ai toujours pris un plaisir (pervers ?) à me cogner le nez aux mystères du Christ. Ils me rappellent, ces mystères, les plus belles années de mon enfance, quand tout m'était secret, question, arcane et voile tendu – alors, le monde était plus beau parce qu'il n'était pas réglé, qu'il ne répondait à aucune logique, songez qu'il me suffisait de m'affubler d'une moustache en barbe de maïs et de me jucher

à la fourche d'un tilleul agité par le vent pour me croire Blériot en route pour traverser la Manche !

Or donc, plutôt que Jérusalem et les tambours médiatiques, Jésus choisit la verdoyante, la rurale et discrète Galilée. De même qu'elle a été celui de sa naissance, de son enfance, de sa vie cachée, elle est le lieu d'élection de ses derniers jours sur la terre.

Alors oui, la petite Galilée est immense, elle dont les chemins, les grèves, les collines, furent arpentés, foulés, frôlés par le Ressuscité. Elle est le territoire charnel du Christ, sa vraie terre d'incarnation (à Jérusalem, il alla en quelque sorte livrer sa chair, et puis la reprendre, mais il ne s'y enracina pas). C'est en Galilée qu'il aimait à mâchonner, tout en marchant, les épis de blé tiède, à Cana* qu'il transforma l'eau des purifications rituelles en vin d'excellence (grande était la réputation, déjà, du vignoble galiléen), et le soir venu, à la halte, sandales délacées, il s'asseyait dans la poussière pour grignoter des olives de la vallée de Beth-Hakerem, de Kfar Yasif, de Yarka, de Julis et Jedida, des pressoirs d'Hirbet Zabdi, il parfumait de leurs huiles blondes et riches les poissons grillés dont il raffolait au point d'en apprêter lui-même pour ses amis lors du dernier « brunch » qu'il improvisa pour eux sur cette terre, à Tabgha, et cela bien que son corps glorieux le dispensât de devoir se nourrir – *glorieux*, dites-vous, pour parler de ce corps éclaboussé de lumière, qu'il était impossible de ne pas reconnaître bien qu'il fût absolument méconnaissable, ce corps qui traversait les murs comme en se jouant ? Oh, quand j'y pense, quel pauvre et bien pâle adjectif que ce *glorieux* tant rebattu ! Bon, je vous accorde qu'il fallait en trouver un, d'adjectif, qui fût à la fois assez ronflant et assez imprécis pour suggérer quelque chose qui nous dépasse infiniment, alors nous avons opté pour le mot gloire, si facile à mettre à toutes les sauces. Mais un corps de ressuscité, ce corps qui sera notre chair d'éternité, c'est bien plus que de la gloire : « Les justes resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père », prédit saint Matthieu (Mt 13, 43).

Ce corps-tellement-plus-qu'un-corps aura, selon certains théologiens, quatre attributs : l'éblouissante clarté dont parle Matthieu, plus l'impassibilité, l'agilité et la subtilité. À ces singularités, mon bon maître Origène*, philosophe mystique et grave exégète biblique, en ajoute une cinquième : notre corps glorieux aura la forme d'une… sphère !

La Bible* rend fous même les plus sages – ce qui n'est d'ailleurs pas le moindre de ses charmes.

Galilée (Galileo Galilei, dit)

Autant *la* Galilée* fut (et reste) humble, autant *le* Galilée (1564-1642, physicien et astronome génial) était prétentieux. Affirmant notamment que lui seul avait découvert tout ce qu'il y avait dans le ciel. Je lui passe volontiers ce

travers détestable, car il fit beaucoup pour mon livre préféré : en effet, s'il ne croyait pas que la Bible* pût avoir absolument raison contre la science (et je ne le crois pas non plus, oh ! que non), il n'admettait pas davantage que la science piétinât et écrasât la Bible. Mieux encore : il s'était mis dans l'idée de les concilier l'une et l'autre, position d'autant plus intenable à son époque que les défenseurs acharnés de la vérité scientifique finissaient plus souvent qu'à leur tour entre les mains de la Sacrée Congrégation de l'Inquisition romaine et universelle (créée par le pape Paul III en 1542, bulle *Licet ab initio*), laquelle les condamnait régulièrement à être brûlés vifs. Tel avait déjà été le sort du médecin Michel Servet qui, ayant lu la Bible en entier dans toutes les langues où elle avait été traduite, assurait n'y avoir trouvé aucune trace de la Sainte Trinité et ajoutait qu'à son avis Jésus* n'était pas Dieu mais un homme – admirable, certes, mais rien qu'un homme – qui avait été, le temps de sa vie terrestre, investi de l'essence divine ; convaincu d'hérésie, Servet avait été réduit en cendres le 27 octobre 1553 ; lui avait succédé l'Italien Giordano Bruno qui défendait la théorie d'un univers infini et l'existence de mondes parallèles au nôtre, qui fut exécuté en dépit de sa capacité à pouvoir réciter à la demande et dans n'importe quel ordre sept mille passages de la Bible – mais il est vrai que ses juges avaient pris soin de lui faire arracher la langue…

Malgré son orgueil démesuré, Galilée consentit à abjurer ses incongruités astronomiques : bien sûr que la Terre ne tournait pas autour du Soleil comme l'avait prétendu cet illuminé de Copernic avant lui, il fallait avoir un esprit dérangé pour soutenir une pareille absurdité ! Non, non, statique et immobile dans l'espace, la Terre était définitivement l'ombilic de l'Univers. La légende veut que Galilée ait ajouté à mi-voix : *E pur si muove*, et pourtant elle tourne !

Assigné à résidence jusqu'à sa mort, il fut aussi condamné à réciter chaque jour les sept psaumes* de la pénitence composés par le roi David*, lesquels « dévotement recités & premédités, reduysent le pénitent de l'estat de péché a l'estat de grâce & vertu ». Il semble que Galilée n'ait pas goûté l'admirable poésie des psaumes du roi David, car il se débrouilla pour que sa fille, qui était religieuse, s'acquittât de cette obligation à sa place…

Gédéons

Automne 1898. Quarante ans auparavant, la population de cette petite ville du Wisconsin se limitait à deux bûcherons réputés mauvais coucheurs, ce qui n'incitait pas d'autres larrons à venir s'y installer. Mais le chemin de fer s'est arrêté à Boscobel et, depuis, la ville se développe à une vitesse exponentielle, attirant de plus en plus d'hommes d'affaires. John H. Nicholson, trente-neuf ans, est l'un d'eux – disons, plus modestement, qu'il est voyageur de commerce pour le compte d'une entreprise dont il vend

les produits sur l'ensemble de l'État du Wisconsin. Le menton enfoncé dans le col de son manteau que l'averse diluvienne a transformé en serpillière, cassant l'échine pour offrir moins de prise au vent aigre qui charrie une odeur de rivière (ça, c'est à cause de la zone marécageuse qui fait tampon entre la ville et le fleuve), Nicholson remonte Wisconsin Avenue, *downtown*. À travers le rideau de pluie, il aperçoit déjà les lumières de l'objet de tous ses désirs : le Central Hotel, un établissement de trois étages en pierre de limestone, où il a ses habitudes. Au point que ce soir, il n'a même pas songé à télégraphier pour réserver une chambre. Ce en quoi il a eu grandement tort : comme chaque année aux approches de Thanksgiving, des familles en visite ont rempli l'hôtel qui à présent affiche complet. Nicholson ne tente même pas d'user de sa qualité de « vieux » client pour obtenir un passe-droit – très soucieux de son prochain (depuis l'âge de douze ans, fidèle au serment qu'il a fait à sa mère mourante, il lit et médite tous les soirs un long passage de la Bible*), il préférerait supplicier ses vertèbres en leur infligeant une nuit sur un des bancs de bois de la gare plutôt que de se faire attribuer la chambre d'un autre client. Mais, comme dans les premières pages de *Moby Dick*, lorsque le tavernier propose au jeune Ismaël de se glisser dans la couche du harponneur (Queequeg, le « cannibale »), Nicholson se voit invité à partager la chambre à deux lits – le numéro 19 – qu'occupe déjà un autre voyageur de commerce, Samuel E. Hill.

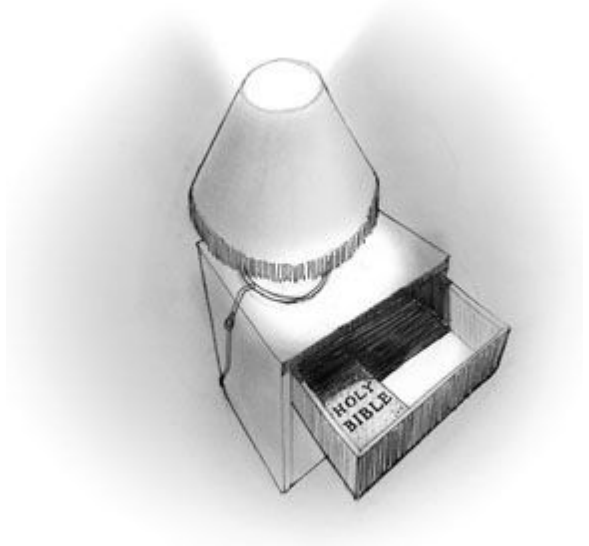
Si John H. Nicholson a une bonne bouille de fermier, Sam Hill, avec sa barbiche bien ordonnée et ses petites lunettes cerclées, fait plus ou moins penser à un idéologue de parti politique. Tout en s'installant, les deux hommes découvrent qu'ils partagent non seulement la même chambre et le même métier, mais aussi et surtout les mêmes convictions religieuses. Alors, s'agenouillant côte à côte, et tandis que le ciel* continue de déverser ses cataractes sur le Central Hotel, Nicholson et Hill lisent la Bible et prient en commun, bénissant le Seigneur d'avoir permis qu'ils se rencontrent – mais se désolant que les milliers d'autres représentants de commerce qui courent cette nuit les routes, les pistes et les rivières d'Amérique, soient réduits à se croiser sans se reconnaître comme frères, et à passer, dans des chambres souvent minables, d'interminables nuits solitaires, froides et stériles, au lieu de partager ensemble les merveilles de la parole de Dieu.

Nicholson et Hill se séparent le lendemain matin après le breakfast pris en commun, pensant ne jamais se revoir : l'Amérique est grande, et les firmes pour lesquelles ils voyagent n'ont guère de points communs. Pourtant, quelques mois plus tard, le 31 mai 1899, leurs routes se coupent à nouveau, à Beaver Dam cette fois, petite ville mi-fermière mi-industrielle, située au bord d'un des lacs les plus charmants du Wisconsin. Cette nouvelle rencontre était si improbable que les deux hommes en concluent que c'est Dieu qui leur a donné rendez-vous à Beaver Dam, et que, certainement, Il attend d'eux une action concrète – comme par exemple de fonder une association de voyageurs de commerce chrétiens qui deviendraient en quelque sorte des témoins du

Christ dans ces hôtels où ils passent (et perdent…) tant d'heures de leur vie. Enthousiasmés par cette idée, ils s'en ouvrent à tous les confrères qu'ils connaissent, les convoquant à un « congrès » le 1er juillet 1899 à Janesville. Malgré la désaffection de leurs collègues – un seul, William J. Knights, assiste à la réunion ! –, Nicholson et Hill se félicitent du bilan de ce premier meeting. Ils ont adopté, sur une proposition de Knights, un nom pour leur association : les Gédéons (*The Gideons* en vo), en référence à ce Gédéon qui fut l'un des plus fameux juges[1] d'Israël*. Bonne pioche, car Gédéon est un des personnages les plus sympathiques du Livre des Juges. Ne serait-ce que par sa modestie et son solide bon sens paysan. Ainsi, un jour qu'il s'était mis à la tête des Israélites pour repousser une attaque des Madianites et autres pillards du même acabit, Gédéon fut-il pris d'un doute : était-ce vraiment lui que Yahvé* voulait pour mener son peuple au combat ? Décidé à en avoir le cœur net, il dit à Dieu qu'il allait étendre une toison de laine sur l'aire où l'on battait le blé : « Si, durant la nuit, la rosée se dépose seulement sur la toison et que le sol tout autour reste sec, je serai convaincu que tu te serviras de moi pour délivrer Israël comme tu l'as affirmé » (Jg 6, 37). Bien entendu, c'est ce qui arriva, au point que, quand Gédéon pressa la toison, il en fit sortir assez de rosée pour remplir toute une bassine. Mais notre homme n'était pas satisfait – peut-être, comme le suggère André-Marie Gérard dans son *Dictionnaire de la Bible*[2], pensait-il qu'il n'y avait là rien de très miraculeux : le soleil levant avait séché le sol plus vite que l'épaisse toison de laine, voilà tout. Alors, Gédéon s'adressa de nouveau à Yahvé : « Ne te mets pas en colère si je te demande encore quelque chose, mais je voudrais faire un autre essai avec la toison : il faudrait, cette fois, que la toison seule soit sèche et qu'il y ait de la rosée sur le sol tout autour… » (Jg 6, 39). Dieu ne se fâcha pas, et, cette nuit-là, le désir de Gédéon fut exaucé : la rosée couvrit toute la surface de l'aire de battage, tandis que seule la toison restait sèche.

Voilà quel genre d'homme était ce Gédéon que notre trio de voyageurs de commerce prit pour parrain lors de son « congrès » inaugural. L'idée simple et magnifique de « remplir les mains vides avec un exemplaire de la Parole de Dieu » en déposant une bible sur le comptoir de chaque hôtel où l'on ferait halte, demandant seulement au patron de l'établissement de la prêter aux clients qui sembleraient s'y intéresser, n'intervint qu'en 1908. Et cette année-là, les débuts furent modestes : les Gédéons ne « placèrent » que vingt-cinq bibles. Mais quarante ans plus tard, ils en avaient distribué plus de quinze millions à travers le monde. On estime qu'ils ont diffusé à ce jour près d'un milliard et demi d'exemplaires de la Bible traduits en quatre-vingts langues.

Je ne manque jamais, en prenant possession d'une chambre d'hôtel, d'ouvrir le tiroir de la table de chevet pour voir s'il contient une bible *placed by the Gideons*.



Je suis toujours ému de l'y trouver : c'est mon amie, je la reconnais, c'est la sœur jumelle de celle que j'ai déjà feuilletée dans le précédent hôtel où j'ai passé la nuit. À force de dormir dans les tiroirs, elles exhalent toutes cette même petite odeur de bois blanc et de dissolvant qui est la signature du mobilier de la plupart des chaînes hôtelières. Ne vous étonnez pas si elles donnent l'impression d'être neuves : ce n'est pas que peu de gens les lisent, c'est que les Gédéons, qui contrôlent leur parc biblique à peu près tous les deux ou trois ans, les remplacent dès qu'elles montrent des signes de dégradation. Des bibles sont également distribuées sur les campus, dans les casernes, les hôpitaux et les prisons.

Les Gédéons ne sont ni une secte ni une entreprise commerciale : ils ne se livrent à aucun prosélytisme, et, totalement bénévoles, éditent leurs bibles grâce aux seuls dons qu'on leur consent. Ce qui ne les empêche pas d'avoir des ennemis : la Société des Abimelechs (du nom du fils naturel du Gédéon du Livre des Juges – une franche crapule qui s'évertua à démolir l'œuvre de son père), fondée au Canada dans les sixties, et dont le but est d'anéantir les Gédéons en retirant le plus possible de bibles placées par eux.

Scott Fitzgerald, quand on lui demandait sa définition du superflu, répondait : « C'est comme une Bible au Ritz. »

Vérification faite, il y a des bibles *placed by the Gideons* dans les tables de nuit du Ritz – en tout cas celui de Londres. Mais leurs jours sont peut-être comptés : à la suite de l'enquête qu'elle a menée, Roya Wolverson, journaliste du *Newsweek Web*, estime que les bibles des Gédéons, comme tant d'autres « incontournables », disparaîtront dans un avenir relativement proche. Quantité de nouveaux établissements hôteliers choisissent en effet de mettre plutôt des préservatifs, voire des jouets sexuels, à la disposition de leurs clients. Pourtant, de nombreux témoignages font état de personnes qui, ayant

pris une chambre d'hôtel pour s'y suicider, une chambre souvent très au-dessus de leurs moyens car évidemment l'argent n'a alors plus aucune importance, ont été sauvées parce qu'une bible des Gédéons était là, qui les attendait dans le tiroir : ils l'ont saisie, et ouverte, ils en ont lu un passage, cela a suffi pour leur faire retrouver l'espérance, la vie, et Dieu – toutes ces choses tellement surannées aux dires des Abimelechs et des *managements* de certains grands palaces modernes…

Gilgamesh

De l'avis de ses professeurs, George Smith est un enfant doué qui a toutes les aptitudes à recevoir une éducation supérieure. Il est, hélas, entravé par son milieu : une modeste famille de la classe moyenne de l'Angleterre victorienne. Et à quatorze ans, George est arraché à son école et placé comme apprenti imprimeur chez Bradbury & Evans, à Londres. Il s'y spécialise dans la gravure des billets de banque, dont il devient un véritable virtuose.

Quand il réussit à se ménager un peu de temps libre, il se rue vers le British Museum (qui se trouve par chance à deux pas de l'imprimerie) pour dévorer tout ce qui a été écrit sur la civilisation assyrienne, pourtant affligée de la pire réputation de cruauté dont ait jamais joui un peuple de l'Antiquité. Mais George Smith n'en a cure, car il a relevé autre chose chez les habitants de Ninive : leur génie de bâtisseurs et de sculpteurs de bas-reliefs, de lions et de taureaux ailés monumentaux, leur goût pour la musique, leur raffinement dans l'art d'écrire.

Pour mieux les comprendre, et sans pour autant renoncer à son emploi chez Bradbury & Evans, Smith se met à étudier l'écriture cunéiforme, qu'il sait bientôt déchiffrer presque aussi aisément que sa langue maternelle.

Or vingt ans auparavant, en 1850, à Mossoul, ville d'Irak qui n'est autre que la Ninive des temps bibliques, un jeune Anglais du nom de Layard a fait des trouvailles extraordinaires, dont la bibliothèque du roi Assurbanipal (668-630 av. J.-C.) qui comprenait rien de moins que trente mille tablettes cunéiformes contenant tout le savoir et une part importante des légendes des différentes civilisations de cette époque. Comme il n'y avait personne à Mossoul qui sût lire les caractères cunéiformes, les précieuses (mais qui savait à quel point elles l'étaient ?) tablettes furent expédiées à Londres et entreposées dans les sous-sols du British Museum où tout le monde les oublia…

Tout le monde, sauf George Smith qui, les redécouvrant en 1872, s'empressa de les traduire. Comme elles étaient empilées en désordre, il procéda au hasard, lequel fit bien les choses car les premières tablettes que Smith déchiffra racontaient des événements qui rappelaient de façon plus que troublante l'histoire de Noé et du Déluge* décrite dans la Bible*. Sauf qu'ici

Noé s'appelle Uta-Napishtim, et que le Déluge auquel il a survécu (de la même manière que Noé : « Démolis ta maison pour te faire un bateau, lui dit Ea, le dieu de la Sagesse […] et embarque avec toi des spécimens de tous les animaux ») est relaté sur une tablette gravée aux environs du XIIIe siècle av. J.-C., c'est-à-dire très longtemps avant que la Bible ne soit écrite. Le plus troublant, c'est que de nombreux détails concordent : « Six jours et sept nuits durant, bourrasques, pluies battantes, ouragans et déluge continuèrent de saccager la terre », puis le ciel* referme ses vannes, Uta-Napishtim lâche une colombe dans l'espoir qu'elle trouvera une terre émergée, et enfin le bateau se pose sur le sommet d'une montagne.

Il n'y a qu'une conclusion à en tirer : les rédacteurs du Déluge biblique se sont inspirés de la légende sumérienne d'Uta-Napishtim – mieux connue sous le nom d'*Épopée de Gilgamesh*.

Le 3 décembre 1872, en présence du Premier ministre Gladstone, George Smith lit devant la Société d'archéologie* biblique le passage de l'*Épopée de Gilgamesh* qu'il a traduit et qui concerne le Déluge.

La stupéfaction est intense. Non parce qu'on vient d'entendre lire ce qui constitue de fait le plus vieux récit littéraire de l'humanité, mais parce que ce qu'il implique est énorme : si le Déluge a déjà été raconté dans un autre livre que la Bible, ne va-t-on pas découvrir que c'est tout l'Ancien Testament qui est une adaptation de textes plus anciens ?

L'épisode du Déluge est le chapitre qui, à l'époque, frappe les esprits. Mais il n'est pourtant qu'une parenthèse dans le récit de trois mille vers qui court sur les douze tablettes. L'*Épopée de Gilgamesh*, dont il est extrait, raconte l'histoire de Gilgamesh, roi d'Uruk, qui a un ami qu'il aime comme un frère : Enkidu. Mais Enkidu tombe malade et meurt. Inconsolable, Gilgamesh n'accepte d'enterrer son ami que lorsque celui-ci se décompose au point que les vers lui sortent des narines. Bouleversé par le spectacle hideux de la mort et décidé à ne jamais subir celle-ci, Gilgamesh quitte Uruk en quête du secret de la vie éternelle que, pense-t-il, possède forcément Uta-Napishtim, l'homme qui a survécu au Déluge. Mais en route, Gilgamesh apprend que la vie sans fin est un leurre, que les dieux ont créé les humains mortels : dès lors, il ne reste à l'homme qu'à « se remplir la panse […] regarder tendrement le petit qui [le] tient par la main et faire le bonheur de la femme serrée contre [lui]. Car telle est l'unique perspective des hommes ! »

En mars 1876, le British Museum enverra George Smith fouiller à nouveau la bibliothèque d'Assurbanipal, au cas où il y resterait quelque chose. Mais à Ikisji, près d'Alep, Smith contracte la dysenterie et meurt le 19 août. Il laisse une veuve et plusieurs enfants, à qui la reine Victoria accorda une annuité de cent cinquante livres. Une goutte d'eau pour la famille de l'homme qui, d'une certaine façon, loin de démentir le Déluge, en avait fourni une confirmation indépendante. À ce jour, plus de deux cents récits de « déluges » ont été recensés à travers le monde. Tous offrant des parentés troublantes avec ce que décrit Uta-Napishtim dans *L'Épopée de Gilgamesh*. Évidence – sinon

preuve – qu'il s'est vraiment passé quelque chose…

Gordon (Charles)

1883, en Palestine sous mandat britannique. Dans sa baignoire remplie d'eau glacée (il ne dérogerait en aucun cas à ce rituel d'un bain froid pour commencer sa journée), le major-général George Charles Gordon soupire : comme on s'ennuie à Jérusalem* où il ne se passe jamais rien ! Ces derniers temps, le seul événement sortant un peu de l'ordinaire aura été la première *alyah* (immigration de Juifs en Terre sainte) provoquée par la violence des pogroms russes. Parmi les nouveaux arrivants, Eliezer Ben Yehuda, originaire de Lituanie, qui rêve de ressusciter la langue de David*, de Salomon* et des prophètes : l'hébreu* devenu, sinon une langue morte, du moins une langue endormie. Apprendre la langue de la Bible*, voilà un projet fait pour plaire à Gordon ; bien que parlant et écrivant déjà couramment une vingtaine de langues, dont le chinois et l'arabe, il craint que l'apprentissage de l'hébreu ne soit pour lui qu'un aimable divertissement insuffisant à pimenter ses journées. Et il soupire à nouveau. C'est que, voyez-vous, le général Gordon a toujours eu une vie bien remplie : idolâtré par tous les hommes qu'il a commandés en Crimée, en Chine, en Égypte*, au Soudan, considéré par eux comme une véritable divinité de la guerre – d'un courage proprement insensé, il marche au feu sans s'encombrer d'une arme, avec juste son stick sous le bras et un cigare aux lèvres –, il a besoin d'action. Quand il n'est pas sur un champ de bataille, il milite activement en faveur des opprimés de tous bords, s'opposant à l'ordre colonial en Irlande, en Écosse, en Afrique du Sud, en Inde, au Botswana, en Rhodésie, au Soudan ou en Palestine, il protège les minorités noires chrétiennes et animistes du Soudan contre les fondamentalistes musulmans, il abolit l'esclavage au Liban, il crée à Londres, avec ses propres deniers, une société charitable dont s'inspirera le pasteur William Booth pour fonder l'Armée du Salut, et tout cela dans le respect scrupuleux de la règle qu'il s'est donnée : quelles que soient les urgences, ne *jamais* commencer sa journée de travail avant huit heures du matin.

Tel était (et encore ne donné-je ici qu'un aperçu des plus succincts de sa vie) cet Anglais qu'on appelait Gordon Pacha, et qui, du fond de sa baignoire d'eau froide, se demandait à quoi il allait bien pouvoir consacrer son énergie dans cette Palestine trop tranquille…

C'est alors que l'idée lui vient de rechercher l'endroit où le Christ a été crucifié.

Certes, ce lieu a été officiellement identifié depuis longtemps : construite en 335, l'église du Saint-Sépulcre englobe à la fois l'emplacement de la crucifixion et celui du tombeau appartenant à Joseph d'Arimathie où fut enseveli Jésus* ; et personne n'a jamais douté de l'authenticité du site où

l'affluence des visiteurs est telle que, quelques années auparavant, en 1840, un début d'incendie a fait que douze pèlerins ont été piétinés à mort par leurs coreligionnaires. Mais le général Gordon, homme extraordinairement minutieux s'il en fut, est troublé par un détail : ce Golgotha patenté ne lui évoque d'aucune façon un crâne – il n'est au fond qu'une collinette gentiment plantée d'oliviers, et ne correspond pas vraiment aux descriptions qu'en donnent les Évangiles* : un lieu d'exécution « appelé Golgotha, c'est-à-dire lieu du crâne » (Mc 15, 22), situé « dans un jardin » (Jn 19, 41). Or pour Gordon, la Bible ne peut pas se tromper, en tout cas certainement pas sur un point d'une telle importance, d'autant que la mort et l'ensevelissement du Christ se sont déroulés en présence de nombreux témoins, deux à trois cents peut-être. Alors le général d'en conclure que si le Saint-Sépulcre ne recouvre rien qui ressemble peu ou prou à un crâne, c'est qu'il faut chercher ailleurs la place où fut crucifié et enseveli Jésus.

Il bondit hors de sa baignoire, se sèche, se frotte, appelle son officier d'ordonnance, demande qu'on lui apporte aussitôt un costume de Palestinien.

Coiffé du keffieh tenu par un cordon noir tressé, portant le shabariyeh (poignard) au côté, revêtu de l'abbayah qui le protège de la chaleur torride, il se met en marche. Pendant des semaines, le général Gordon mène son enquête comme une bataille, confrontant chaque soir les observations qu'il a faites sur le terrain avec les nombreuses versions et traductions* de la Bible dont il dispose. Il use de sa parfaite connaissance de l'arabe pour questionner ceux qu'il croise. Un jour, enfin, un vieil homme lui révèle l'existence d'une antique tradition – peut-être n'est-elle même qu'une légende – qui fait état d'un lieu qui n'est pas une colline, mais une falaise creusée de plusieurs tombes réputées très anciennes et abritant un jardin* secret connu seulement de quelques rares initiés. Proche de la muraille nord et dominant la vieille ville, cette falaise aurait été exploitée pour l'extraction des pierres destinées à la construction du Temple*, puis comme lieu d'exécutions publiques par les communautés juive, arabe et romaine.

Gordon constate que le secteur est en effet particulièrement sinistre, et il n'a aucune peine à l'imaginer hérissé de croix* sur lesquelles agonisent de pauvres êtres décharnés. Mais il ne voit rien qui puisse – ou qui ait pu jadis – faire penser à un crâne. Inutile, donc, de s'y attarder.

Pourtant, l'endroit l'a troublé. À tel point qu'il y revient quelques jours plus tard. Cette fois, l'aube commence tout juste à poindre, et sa lumière rasante révèle dans la falaise la structure incontestable d'une tête de mort, avec deux cavités figurant les orbites vides, des trous pour les fosses nasales, et des lignes rocheuses dessinant le bombé du front, les mâchoires et quelques dents.

Le général Gordon a trouvé son Golgotha.

Ses découvertes ne vont pas s'arrêter là : comme le lui a indiqué le vieillard qui l'a renseigné, il y a aussi un jardin et une tombe, lesquels correspondent exactement à ce qu'affirme la Bible : « À l'endroit où l'on avait

mis Jésus en croix, il y avait un jardin, et dans ce jardin il y avait un tombeau neuf dans lequel on n'avait jamais déposé personne » (Jn 19, 41).

Cette tombe a été découverte en 1867, mais personne n'y a attaché d'importance – surtout pas les autorités religieuses qui se voyaient mal admettre qu'elles s'étaient trompées de saint sépulcre pendant plus de dix-huit siècles. La thèse selon laquelle le jardin où se trouve la tombe était la propriété de Joseph d'Arimathie semble confortée par des archives romaines, et des traces dans le sol prouvent que la sépulture était effectivement fermée par une grande pierre que l'on roulait – ce qui n'était pas une configuration fréquente.

Gordon Pacha serait donc l'inventeur du véritable tombeau du Christ ?

Les catholiques latins, les Grecs orthodoxes, les Syriaques, les coptes, les Éthiopiens et les Arméniens qui se partagent, non sans parfois quelques pugilats, le contrôle du Saint-Sépulcre (dont les clés sont détenues par les Jouedh et les Nusseibeh, deux sympathiques familles… musulmanes !), n'en démordent pas : Gordon Pacha a tout faux.

Les protestants, en revanche, auraient tendance à faire confiance au général. Peut-être parce qu'il est anglais et qu'il porte bien la moustache.

Et puis, en 1980, les ouvriers d'un chantier de construction à Talpiot, une banlieue de Jérusalem, font la découverte accidentelle d'un caveau funéraire contenant une dizaine d'ossuaires. Des noms gravés sur ces ossuaires, tels que *Jésus fils de Joseph*, *Maria*, *Mariamene* (en qui, bien sûr, l'on vit Marie-Madeleine) ou *Juda fils de Jésus*, firent d'abord croire qu'on avait découvert le tombeau de la famille du Christ. Simcha Jacobovici et James Cameron (le prestigieux réalisateur de *Titanic*) tournent un film dont la conclusion est qu'on a retrouvé le tombeau de Jésus de Nazareth (et peut-être ses ossements ?), que Marie-Madeleine (*alias* Mariamene) était son épouse, et qu'ils eurent ensemble un fils qu'ils appelèrent Juda…

En fait, et après moult expertises, il ressort qu'aucun des arguments tendant à justifier cette thèse ne résiste à la critique scientifique.

D'autres théories tout aussi délirantes continuent de nourrir la naïveté humaine – et dans certains cas de rapporter quelques sous à ceux qui les échafaudent. D'aucuns avancent notamment que le tombeau de Jésus serait à Rennes-le-Château (ville déjà fameuse à cause d'un certain abbé Saunière soupçonné d'y avoir exhumé un fabuleux trésor), d'autres qu'il est au Japon, tandis que le Coran (sourate 23, verset 50) postule que Jésus n'est pas du tout mort sur la croix : « Puis nous fîmes du fils de Marie*, ainsi que de sa mère, un prodige. Nous leur donnâmes à tous deux pour refuge une colline paisible et dotée d'une source. » Cette colline paisible serait au Cachemire, et la tombe du Christ à Srinagar – sur le panonceau annonçant que oui, c'est bien ici que l'on peut visiter le tombeau de Jésus, il est précisé en gros caractères, et en anglais, que les dons doivent être déposés dans le tronc prévu à cet effet et surtout pas à côté.

Aussi abracadabrantesques soient-ils, ces tombeaux ont un point

commun singulièrement rassurant pour tous ceux qui, comme moi, croient *vraiment* que Jésus est ressuscité d'entre les morts : ils sont vides.

1- À propos de ce qu'était un « juge », voir Déborah.

2- *Dictionnaire de la Bible*, Laffont/Bouquins, 1989.

Habacuc

Il existe à la Meermanno Koninklijke Bibliotheek de La Haye une bible* d'Utrecht dont une enluminure m'a toujours enchanté : elle montre le prophète Daniel donnant à manger à un dragon (plutôt sympathique sur ce dessin où la bestiole a un petit côté Walt Disney) sous le regard d'un roi de Babylone* que l'on suppose être Cyrus.

Bêl (forme chaldéenne de l'infâme dieu Baal) était alors le dieu suprême des Babyloniens. Sa statue, considérée bien sûr comme étant le dieu lui-même, trônait dans un temple où elle était nourrie chaque jour de ces mets savoureux dont la cuisine orientale a toujours eu le secret. Le roi Cyrus mettait d'ailleurs un point d'honneur à faire constater à ses hôtes l'excellent appétit du dieu Bêl qui, c'est vrai, ne laissait jamais une miette de ce qu'on lui offrait, tout en se montrant assez délicat pour attendre d'être seul dans son temple, la nuit venue et les portes closes, avant de se ruer sur son repas. Et tout le monde de s'extasier, sauf Daniel, le prophète de Yahvé*, qui affirmait qu'il s'agissait là d'une supercherie montée par les prêtres de Bêl, car il était impossible qu'une statue inanimée pût engloutir la moindre nourriture*. Les

prêtres soutenant mordicus le contraire, Cyrus décida d'en avoir le cœur net : des aliments furent disposés devant l'idole, après quoi le roi scella de son anneau la porte du temple.

Le lendemain matin, le sceau royal fut retrouvé intact, preuve que personne n'avait pénétré à l'intérieur. Or il ne restait rien de la nourriture offerte à la statue.

Les prêtres exultaient, chantant la gloire de Bêl et réclamant que Daniel fût mis à mort pour avoir blasphémé contre leur dieu. Cyrus s'apprêtait à leur donner satisfaction, lorsque Daniel lui montra la cendre qu'il avait discrètement répandue la veille tout autour de l'idole : elle était ce matin couverte d'empreintes de pas, et ces empreintes, que l'on mesura au « doigt » près (unité babylonienne représentant la vingt-quatrième partie d'une coudée, elle-même correspondant à l'alignement de cent quarante-quatre grains d'orge de grosseur moyenne placés côte à côte – c'est dire si l'on fut précis), se révélèrent être celles des prêtres, de leurs femmes et de leurs enfants. Sommés de s'expliquer, ils reconnurent qu'eux et leurs familles s'introduisaient nuitamment dans le temple grâce à un passage souterrain connu d'eux seuls, et qu'ils faisaient ensuite main basse sur les offrandes. Cyrus admira la perspicacité de Daniel qui les avait si bien percés à jour, et lui permit d'abattre la statue de Bêl et de démolir son temple, tandis que les prêtres et leurs familles étaient livrés aux bourreaux.

Mais les Babyloniens adoraient d'autres faux* dieux, dont une sorte de serpent aux allures de dragon. « Cette fois, dit Cyrus à Daniel, tu ne pourras pas prétendre que notre dieu n'est qu'une stupide chose inerte. Ce dragon respire, mange et défèque, il est aussi vivant que toi et moi, aussi n'as-tu aucune raison de ne pas l'adorer – Sans doute est-il vivant, admit Daniel, mais il n'en est pas moins une créature sur laquelle Yahvé m'a donné tout pouvoir. Tiens, je te parie que je peux le mettre à mort sans avoir besoin de me servir d'une épée ni d'un bâton. » Et Daniel confectionna des boulettes à base de goudron, de graisse et de poils de chameau*, qu'il fit ingurgiter au dragon. La pauvre bête ne supporta pas cette mixture et en creva.

Alors Cyrus commença à se dire que, décidément, le Dieu que prêchait Daniel était plus puissant que les divinités de Babylone ; cependant le peuple, outré qu'un Juif se permît de ridiculiser ainsi ses dieux, exigea que celui-ci fût châtié. Cédant à la pression populaire, Cyrus fit jeter Daniel dans une fosse où rugissaient des lions féroces qu'on avait cessé de nourrir pour qu'ils se précipitent sur le prophète et le dévorent. Mais les fauves se couchèrent à ses pieds et lui léchèrent les mains, et c'est Daniel qui eut faim.

Or, au même moment en Judée, le prophète Habacuc, qui était aussi fermier (la fonction de prophète n'étant pas assez lucrative), venait de faire cuire une bouillie revigorante et s'apprêtait à la porter à ses moissonneurs qui travaillaient dans les champs.

Juste comme il sortait de chez lui, un ange* du Seigneur l'arrêta : « Ce repas que tu tiens, porte-le à Babylone, à Daniel, qui est dans la fosse aux lions. » Habacuc répondit qu'il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait Babylone, et qu'il ignorait pareillement où était cette fosse aux lions. Alors l'ange du Seigneur le saisit par le haut de la tête (doit-on voir dans ce geste un signe d'exaspération envers ce petit prophète qui ne savait même pas où était la grande Babylone ?) et, le tenant par les cheveux, le transporta ainsi jusqu'à Babylone où il le déposa juste au-dessus de la fosse aux lions. « Daniel, serviteur de l'Éternel, cria Habacuc, prends le repas que je t'apporte de la part de Dieu ! » Daniel se leva, prit la bouillie et la mangea, tandis que l'ange du Seigneur ramenait aussitôt Habacuc en Judée.

Le septième jour, le roi Cyrus vint à la fosse pour pleurer Daniel dont il pensait que les bêtes féroces n'avaient fait qu'une bouchée ; or, se penchant sur la fosse, il vit Daniel paisiblement assis au milieu des lions, et il rendit gloire à Yahvé (Dn 14, 32-39).

Fendre les airs sur près de mille kilomètres, distance approximative entre la Judée et Babylone, suspendu par la chevelure, et tout ça pour apporter une portion de bouillie à un prisonnier (franchement, il devait exister un moyen plus pratique de nourrir Daniel…), voilà bien le genre d'histoire qui m'a toujours fait considérer la Bible comme *le* livre à emporter sur une île déserte – pas seulement parce que c'est un livre édifiant, mais parce qu'il est infiniment réjouissant.

Pourtant, si vous feuilletez une bible hébraïque ou protestante, vous n'y trouverez pas ce récit : il n'y a jamais été admis, parce que, vers l'an 280

avant notre ère, ainsi que sept autres textes[1], il avait été rédigé en grec et non en hébreu*, la langue de sainteté – certains rabbins ayant même été jusqu'à affirmer que « le jour où la Torah fut traduite en grec […] fut aussi mauvais pour Israël que le jour où le veau d'or fut fabriqué, puisque la Torah ne pouvait pas être traduite adéquatement… ». Même attitude dédaigneuse des protestants pour qui cette histoire rocambolesque n'a décidément rien d'un texte inspiré par Dieu. Catholiques et orthodoxes, en revanche, la reconnaissent parmi les livres deutérocanoniques, c'est-à-dire ceux qui ont été admis secondairement dans le canon (du grec *deutéros*, second).

Mais d'avoir vu son voyage dans les airs récusé par les juifs et les protestants n'empêche pas que, des siècles et des siècles plus tard, le « petit » prophète Habacuc faillit entrer glorieusement dans l'Histoire. Car c'est son nom qu'avait choisi Churchill pour baptiser l'une des opérations les plus époustouflantes du XXe siècle : le Projet Habbakuk[2].

Récit. Geoffrey Nathaniel Pyke était un super-espion au service de Sa Majesté. La différence entre James Bond et Pyke, c'est que ce dernier n'attendait pas qu'on mît des gadgets à sa disposition : il se chargeait lui-même de les inventer. En 1941, travaillant à l'état-major des Opérations combinées, il se demanda comment empêcher que les navires apportant l'aide américaine en Grande-Bretagne fussent de plus en plus nombreux à être coulés par les U-Boot lors de leur traversée de l'Atlantique, faute notamment d'une couverture aérienne que rendait impossible l'autonomie alors limitée des avions de combat. Sans doute pouvait-on multiplier la construction des navires, mais l'acier était si coûteux ! Il eut alors une idée délirante, mais qu'il n'hésita pas à soumettre à Mountbatten, à cette époque vice-amiral, qui considérait Pyke comme un génie : il s'agissait de transformer des icebergs naturels (ou d'en fabriquer d'artificiels) en porte-avions géants. Les torpilles des U-Boot seraient impuissantes contre des navires de glace dont il suffirait d'un peu d'eau bien froide pour reconstituer les parties touchées. Loin d'éclater de rire, Mountbatten conduisit aussitôt Pyke chez Churchill : « Et maintenant, dites au Premier Ministre ce que vous venez de me raconter. » Pyke s'exécuta. Et Churchill, lui non plus, ne rit pas. Il alluma posément un cigare, en tira quelques bouffées, puis grommela quelque chose où Pyke crut reconnaître des mots comme « Idée grandiose… application immédiate… priorité absolue… ».

Les premiers calculs effectués par les bureaux d'ingénierie navale furent plus qu'encourageants : construire un bateau de glace ne demanderait que 1 % de l'énergie nécessaire pour lancer un navire traditionnel du même tonnage. Dès lors, on pouvait envisager des bâtiments d'une taille gigantesque. L'un d'eux, qui serait long de cinq cents mètres, emporterait deux cents chasseurs Spitfire ou cent bombardiers de type Mosquito, quatre cent quatre officiers et trois mille deux cent seize hommes d'équipage, le tout à une vitesse de croisière de sept nœuds grâce à des moteurs Diesel et électriques disposés dans des nacelles en déport pour éviter que leur chaleur ne fasse fondre la

glace.

Car le problème majeur était cette fonte qui entraînait une désagrégation dangereuse de la structure même du navire. Pyke, qui n'était jamais à court d'idées, imagina de mêler de la pâte à bois (14 % environ) à la glace, obtenant ainsi un matériau incroyablement solide qu'il appela le Pykrete.

On décida alors de fabriquer une maquette d'environ mille tonnes destinée à être expérimentée sur un lac canadien. Il ne fallut que deux mois à une dizaine d'ouvriers pour la construire et la mettre à l'eau. Mais il était déjà trop tard, le projet Habbakuk ne dépassa jamais le stade de cette maquette : les avions pouvaient désormais emporter assez d'essence pour n'avoir plus besoin d'une base intermédiaire ; et surtout, la nécessité de truffer les navires de glace d'un immense réseau de tubulures de refroidissement capables de maintenir en permanence la température du Pykrete à moins seize degrés centigrades aurait coûté cher, infiniment trop cher.

Tout pragmatique qu'il fût, Churchill le regretta. Et quand il évoquait quelquefois son armada des glaces, il ne manquait pas de citer cette phrase qu'il avait trouvée dans le Livre d'Habacuc : « Soyez saisis d'étonnement […] car de votre vivant une œuvre va être accomplie, une œuvre telle que vous n'y croiriez pas si quelqu'un vous la racontait » (Ha 1, 5).

Hébreu

J'étais encore adolescent quand je fus pris du désir irrépressible de parler italien. Cette envie me brûlait comme une fièvre chaque fois que je voyais un film de Fellini, d'Antonioni, de Vittorio de Sica (liste non limitative), ou que j'entendais Teresa Stratas ou Mirella Freni chanter le grand air de *La Bohème* de Puccini, *Si, mi chiamamo Mimi, ma il mio nome è Lucia*. À dire vrai, l'envie ne m'a jamais quitté, et il m'arrive encore régulièrement de m'offrir une méthode genre *L'Italien pour les nuls* que, faute de temps, j'abandonne avant qu'elle ait pu faire de moi un locuteur à peu près potable. J'ai eu plus tard la même dilection pour le japonais, fasciné que j'étais, et que je suis toujours, par la splendeur de ce pays, par sa culture (je raffole de l'époque Heian qui s'est épanouie à Kyoto entre l'an 800 et l'an 1200, et qui est la période de son histoire où le peuple japonais atteignit un degré – et surtout une constance – de raffinement dans le domaine des idées, de la vie sociale et des arts, qu'aucune civilisation, je crois, n'a retrouvés depuis) ; il se trouve aussi que je suis amoureux de la littérature japonaise en général, et de celle de Yasunari Kawabata en particulier, écrivain miraculeux que j'ai toujours rêvé de pouvoir lire dans le texte (ouvrez, ou rouvrez, ses *Belles Endormies*, son *Lac*, sa *Danseuse d'Izu*, entre autres chefs-d'œuvre, et je suis sûr que vous me comprendrez) ; mais ce rêve n'a pas résisté à la vision des quelque deux mille *kanjis* (idéogrammes) qu'il m'aurait fallu mémoriser…

Ma troisième tentation linguistique fut pour l'hébreu. Parce que c'est la langue de la Bible*, bien sûr, mais pas seulement : l'hébreu est une langue particulièrement fascinante pour un romancier, car c'est une des rares à être tout autant un personnage vivant qu'un assemblage de lettres, de syllabes et de mots régis par des lois grammaticales, une des rares (peut-être la seule, d'ailleurs) à avoir eu une existence si aventureuse qu'on l'a même crue morte, un peu comme ces héroïnes promises à une fin inéluctable et qui sont sauvées *in extremis*, telle la jolie Rebecca arrachée au bûcher par Ivanhoé – Dieu, que j'ai pu lire et relire cette scène du livre de Walter Scott ! Une autre raison, qui n'est secondaire qu'en apparence, d'aimer l'hébreu, c'est que c'est une langue dont l'écriture est carrée alors que la plupart des autres alphabets privilégient les courbes, les boucles, les cambrures qu'il est d'évidence plus facile d'associer en élégantes ondulations – bien qu'il existe une calligraphie hébraïque, la tradition religieuse exigeant la main d'un *sofer* (scribe rituel chargé d'écrire les textes inclus dans les objets du culte juif) pour copier certains textes, lequel *sofer* doit avoir une écriture « belle et parfaite ». Les caractères hébraïques, que je peux déchiffrer isolément mais qui me deviennent totalement hermétiques dès qu'ils sont associés pour former des mots, me font penser à des briques ou à des pierres mises à disposition d'un architecte, d'un bâtisseur – mais pour élever quelle muraille, pour ceindre quel nouveau Temple* ?

L'hébreu, sous sa forme originelle proto-sémitique (c'est-à-dire d'ancêtre commun à toutes les langues sémitiques), est probablement né en Afrique avant de remonter vers le Moyen-Orient lors de grandes migrations que l'on situe vers l'an 5000 avant notre ère, et de faire souche au Pays de Canaan dont la population se composait d'Hébreux, de Phéniciens, de Moabites et autres peuplades. « Avec l'Aleph-Beth [*aleph* est la première lettre de l'alphabet hébraïque, *beth* la deuxième – on voit tout de suite d'où vient le mot alphabet ; certes, l'étymologie officielle lui donne pour parents l'α (alpha) et le β (bêta) grecs, mais cet alphabet a été apporté aux Grecs par les Phéniciens qui le tenaient eux-mêmes de l'alphabet hébraïque…], on remonte le temps jusqu'à Sumer qui nous plonge à la lisière du néolithique, constate Frank Lalou[3]. Quand en France on construisait encore des dolmens, dans cette région de l'Asie Mineure on inventait l'écriture et le livre, ceci 3 300 ans avant Jésus-Christ… »

L'écriture alphabétique de cette époque était plutôt sommaire et d'un archaïsme qui la rapprochait davantage des pictogrammes que des signes abstraits. Elle connut peut-être une éclipse, du moins du point de vue des Hébreux, pendant la période où ceux-ci furent « esclaves » en Égypte* et où ils adoptèrent vraisemblablement l'écriture hiéroglyphique de leurs « maîtres ». Mais à leur sortie d'Égypte et leur installation au Pays de Canaan, ils renouèrent sans doute avec leur alphabet sous la forme de ce que les philologues appellent l'écriture paléo-hébraïque.

Et puis, au milieu du Ve siècle avant notre ère, lorsqu'une partie des

exilés de Babylone* rentrèrent en Israël*, ils rapportèrent avec eux une nouvelle forme d'écriture dite assyrienne, employée couramment à Babylone. Ce n'était en fait qu'une adaptation de leur ancienne écriture hébraïque : c'est elle la fameuse « écriture carrée », celle qu'on continue d'utiliser aujourd'hui, mais raffinée, dégourdie, embellie.

Elle prolonge le passé avec si peu de heurts que les enfants de l'ère électronique n'ont aucune difficulté à lire des textes vieux pourtant de plus de deux mille ans – et les « jeunes » tags sur les murs de nos villes n'adoptent-ils pas étrangement, eux aussi, une calligraphie quadrangulaire ?

Les caractères hébraïques possèdent un attribut sacré, Dieu s'en étant servi pour écrire les Tables de la Loi, et les Prophètes pour rédiger la Torah*. C'est pourquoi les lettres de cet alphabet, tant dans leurs noms que dans leurs formes, ont un sens ésotérique, une signification cachée, et bien sûr une valeur numérique. « Les lettres hébraïques sont constamment scrutées, étudiées, interprétées. On améliore leurs formes scribales et ornementales. On y retrouve de nouvelles significations et commentaires. Chaque fois qu'on les étudie, elles redoublent de vie et restent à jamais familières et jeunes, malgré leur vieil âge. C'est, peut-être, la force vitale, miraculeuse et divine cachée en elles, qui les fait apparaître avec autant de vigueur, de beauté et d'éclat », s'enthousiasme à leur propos Joseph Cohen, docteur en langues, histoire et civilisation de l'Antiquité.

Le paradoxe, c'est que l'hébreu biblique est d'une surprenante pauvreté : la Bible n'utiliserait pas plus de 8 000 mots. À titre de comparaison, l'anglais selon l'*Oxford English Dictionary* est crédité de 600 000 termes et expressions, le français d'un peu plus de 200 000, tandis que l'arabe comprendrait 60 000 mots (dont 1 000 rien que pour exprimer l'idée du chameau*). La faiblesse numérique du vocabulaire biblique ne l'empêche pourtant pas de produire des textes d'une immense beauté formelle. Ainsi, bien que l'hébreu biblique n'use que d'un nombre extrêmement limité de couleurs (le blanc, le noir, le rouge et le bleu), la Bible n'en donne pas moins une impression de polychromie chatoyante. En somme, il en est un peu de la Bible comme des *Visiteurs du soir* de Marcel Carné, film en noir et blanc dont une enquête avait démontré que près de 40 % des spectateurs en gardaient le souvenir d'un film aux couleurs somptueuses.

Pour des raisons essentiellement liées à la diaspora, on cessa d'utiliser l'hébreu comme langue orale aux alentours du IIIe siècle, tout en lui conservant sa place sacrée de langue liturgique. Or une langue qui n'est plus

parlée que dans certaines circonstances risque de devenir une langue morte – il n'est que de voir ce qui est advenu du latin. Et c'est précisément la pente fatale sur laquelle glissait la langue biblique, lorsque un certain Eliezer Ben Yehoudah, jeune Juif lituanien venant de France, débarqua en Palestine et s'installa à Jérusalem* avec en tête une idée folle : faire revivre l'hébreu sur la terre ancestrale du peuple juif. Et il commença par donner l'exemple, annonçant à sa femme qu'il ne s'adresserait plus à elle et à leur fils autrement qu'en hébreu. Évidemment, depuis tant de siècles qu'il était en quelque sorte réservé au seul usage sacré, l'hébreu biblique n'avait pas suivi l'évolution du monde, et les mots pour dire certaines choses, y compris les plus quotidiennes, faisaient cruellement défaut. Aussi, pour pouvoir converser, Ben Yehoudah dut-il inventer des termes qui jusqu'alors n'avaient aucune correspondance en hébreu – j'ai ainsi découvert avec un certain sourire que le premier terme qu'il créa de toutes pièces pour l'hébreu n'était autre que le mot dictionnaire… Ça tombait bien, puisque, à partir de là, Ben Yehoudah entreprit de composer un monumental *Dictionnaire de la langue hébraïque ancienne et moderne* dont il n'eut le temps d'écrire que cinq des dix-sept volumes (les autres furent achevés par ses proches). Disparu en 1922, Ben Yehoudah ne sut pas que son utopie était devenue réalité et qu'en 1948, l'État d'Israël avait adopté l'hébreu comme langue officielle aux côtés de l'anglais et de l'arabe.

La Bible a permis la longue survie, puis la renaissance de la langue hébraïque. Celle-ci a aujourd'hui sept millions de locuteurs. Plus tous ceux qui rêvent de l'approcher au plus près, mais qu'elle impressionne – ce qu'exprimait si bien, avant de la fréquenter assidûment, l'écrivain bibliste et calligraphe Frank Lalou que j'ai déjà cité : « Je la respectais trop. J'aimais trop sa pure beauté pour la traiter comme on traite un autre alphabet. Je la voyais comme une femme, si belle qu'on n'ose même pas lui demander l'heure dans la rue. Peut-être savais-je aussi que je n'étais pas prêt à pouvoir l'aborder et pour cette raison m'inventais mille et une raisons pour ne pas la courtiser. »

Hiram

La Bible* cite deux Hiram. L'un fut roi de Tyr, cité phénicienne aujourd'hui jumelée à la ville de Perpignan. Souverain éclairé, il se consacra au développement et à la prospérité de sa cité, agrandissant ses ports, creusant un canal et faisant ériger de nouveaux temples dédiés à Melqart (dieu tutélaire de la ville) et à Astarté (déesse des batailles, de l'amour et de la fertilité). L'autre Hiram, lui aussi de Tyr, n'était qu'un artisan spécialisé dans le travail du bronze. C'est pourtant lui, et non son roi, qui est entré dans la mémoire des hommes.

Récit d'une *success story* : Jérusalem*, dix siècles avant notre ère ; sur l'emplacement où, selon le Talmud*, l'Éternel recueillit l'argile dont il forma Adam*, Salomon* est en train de réaliser le rêve de son père David* : construire un temple* pour le Nom de Yahvé*…

De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu pareil chantier : rien n'étant trop précieux pour Dieu, tout n'est ici que grandeur et raffinement poussés à leur paroxysme. Malgré les nuées de poussière soulevées par l'agitation fébrile de dizaines de milliers d'ouvriers, l'air est embaumé des fragrances du bois de cèdre et de genévrier dont Salomon a négocié des quantités colossales auprès de son ami le roi de Tyr, lequel a obtenu en contrepartie la cession de vingt villes de Galilée, le versement d'une rente annuelle de vingt mille muids (soit sept millions trois cent mille litres) de blé, et vingt mille mesures d'huile d'olive.

Si les essences boisées employées sur le chantier chatouillent agréablement le nez, l'ouïe est plutôt malmenée par le crissement suraigu des scies découpant les blocs de pierre, par les hurlements des contremaîtres auxquels font écho les cris de détresse des ouvriers tombés d'un échafaudage, écrasés sous une charge mal arrimée, ou impliqués dans une de ces querelles dues à la fatigue, à la chaleur, à l'énervement, disputes si violentes qu'il n'est pas rare qu'elles se soldent par un meurtre…

Des innombrables victimes qui perdirent ainsi leur vie sur le chantier du Temple, la Bible n'a gardé mémoire que d'une seule : Hiram, également connu sous les noms de Hiram Abi, Hiram Abiff, Huram ou Adonhiram. Selon le premier Livre des Rois, cet homme, à l'érudition profonde et à la sagesse exceptionnelle, était un artisan phénicien, fils d'une veuve de la tribu de Nephtali. Mais si la Bible (1 R 7, 13-45) cite ses vertus et détaille les travaux qu'il exécuta à la demande de Salomon (depuis la décoration des chapiteaux des colonnes du Temple jusqu'aux douze bœufs de bronze poli soutenant l'immense vasque appelée la Mer, en passant par tous les accessoires nécessaires au rituel), elle ne nous en dit guère plus sur cet Hiram dont la mémoire a pourtant traversé les millénaires et qui fait référence pour les six millions d'adeptes que recense aujourd'hui la franc-maçonnerie.

Ce sont en effet les francs-maçons du XVIIIe siècle, désireux de placer leurs loges et leurs travaux sous les auspices de bâtisseurs mythiques, qui, vers 1730, « récupérèrent » le très anecdotique Hiram et en firent le héros d'une légende tragique et magnifique à partir de laquelle se développa tout un rituel.

« … indifférent aux femmes qui le contemplaient à la dérobée […] aussi dédaigneux de la terreur inspirée par son aspect imposant, par sa taille haute et robuste, que de l'impression produite par son étrange et fascinante beauté » (*dixit* Gérard de Nerval qui, dans son *Voyage en Orient*, a écrit une des plus éblouissantes versions de la légende), Hiram aurait travaillé sept ans durant, comme architecte, à l'édification du Temple. Alors que les maîtres d'œuvre de son époque traitaient les travailleurs à peine mieux que des bêtes de somme, il

montrait beaucoup de considération pour ses ouvriers. Il les avait classés en trois grades : les apprentis, les compagnons et les maîtres. Les salaires étant fonction du grade auquel on appartenait, les trois groupes avaient reçu un mot de passe secret grâce auquel, lors de la paie, chacun était assuré de toucher l'argent qui lui revenait.

Alors que la construction du Temple approchait de son terme, trois compagnons, Jubelas, Jubelos et Jubelum, se mirent en tête de passer maîtres. Mais ils n'étaient pas compagnons depuis assez longtemps pour prétendre au grade supérieur, et ils n'avaient surtout pas encore acquis les connaissances nécessaires. Peu importe : ce qu'ils ne pouvaient gagner par leurs mérites, ils décidèrent de l'obtenir par la force.

Ayant remarqué que tous les soirs, après le départ des ouvriers, Hiram se livrait à une longue inspection solitaire pour évaluer la qualité et l'avancée des travaux, les trois hommes se mirent en embuscade, chacun à une porte du Temple. Lorsque Hiram voulut sortir par la porte du Nord, il se heurta au premier compagnon, Jubelas, qui le somma de lui révéler le mot de passe réservé aux maîtres. Hiram refusa. Fou de rage, Jubelas le blessa à la gorge avec sa règle. Échappant à son agresseur, Hiram tenta alors de s'enfuir par la porte du Sud. Mais Jubelos l'y attendait et, brandissant son équerre, il en frappa l'architecte au sein gauche, à hauteur du cœur. Rassemblant ses dernières forces, Hiram essaya de passer par la porte de l'Est où le troisième compagnon, après lui avoir à son tour réclamé – sans succès – le mot secret des maîtres, le tua d'un violent coup au front.

Dans l'espoir de dissimuler leur crime, les trois meurtriers se hâtèrent d'ensevelir Hiram, enterrant aussi dans la tombe les outils avec lesquels ils l'avaient assassiné. Et parce qu'ils avaient l'intention de revenir exhumer son cadavre pour l'enfouir plus profond et plus loin, ils plantèrent là un rameau d'acacia afin de retrouver l'emplacement de cette première et provisoire sépulture. Mais en signalant une portion de terre fraîchement remuée, la branche d'acacia causa leur perte : le cadavre fut découvert, ainsi que les outils qui permirent de remonter jusqu'à leurs propriétaires. Jubelas eut la gorge tranchée, le cœur de Jubelos fut arraché de sa poitrine, et le bourreau coupa en deux le corps de Jubelum.

Ce rameau d'acacia, symbole de relèvement, de retour à la vie, enracine plus profondément encore – si besoin était – la franc-maçonnerie dans le légendaire biblique. Car avec l'olivier, le figuier* et le palmier, il n'y a rien de plus biblique, botaniquement parlant, que l'acacia. C'est de son bois presque imputrescible que furent construits le Tabernacle (cette sorte de temple portatif que Moïse*, après la sortie d'Égypte*, fit confectionner pour pouvoir célébrer le culte de l'Éternel tout en cheminant à travers le désert*) et l'Arche d'alliance* qu'il abritait.

Le fait est que « l'arsenal symbolique de la maçonnerie tourne autour de la Bible » – si les francs-maçons se disent les « enfants de la veuve », n'est-ce pas parce que l'expression renvoie à Hiram dont la Bible dit qu'il est « le fils d'une veuve de la tribu de Nephthali » ?

« Être franc-maçon, confirme un vénérable maître de loge[4], ce n'est […] pas chercher le dépassement de soi ou de ses limites. C'est accepter d'être dépassé par plus grand que soi – un plus grand que soi que la franc-maçonnerie régulière nomme Grand Architecte de l'Univers, vocable parmi d'autres pour dire l'idée de Transcendance héritée des traditions monothéistes. C'est aussi pour cette raison que le maçon prendra son obligation sur ces trois Grandes Lumières que sont la Bible […], l'Équerre et le Compas. La Bible : quoique la franc-maçonnerie interdise dans ses Loges toute discussion religieuse ou politique et se refuse à toute définition dogmatique, elle sait aussi que son message puise sa source dans cet Écrit. Écrit qui, comme tout Écrit sacré, devient le signe d'une Vérité qui nous dépasse et qui reste à découvrir… »

Histoire sainte

Il y avait de tout dans la bibliothèque paternelle qui, très basse et donc à portée des convoitises enfantines, courait tout au long des murs de l'appartement : de gros livres aux ors éteints que la femme de ménage utilisait parfois comme marchepied pour aller titiller une moulure du bout de son plumeau, des alignements sans fin de romans français, tous les titres parus (ou

peu s'en fallait) de la *Série noire*, du *Masque*, de *Un Mystère* (qui avait pour logo un petit éléphant tenant un livre ouvert), des encyclopédies et dictionnaires de tout ce qu'on avait déjà classé par ordre alphabétique, et enfin deux volumes rangés flanc contre flanc que j'étais à peu près le seul de la famille à ouvrir avec passion : l'un était une *Histoire sainte* maigrelette, à la couverture d'un bleu triste, égayée tout de même à l'intérieur par quelques vignettes en noir et blanc, sorte de bible* étriquée, épurée, destinée aux petits catholiques en première année de catéchisme, et l'autre ouvrage, incomparablement plus charnu, qui était une somptueuse *Mythologie* grecque dont certaines illustrations en pleine page, protégées (lorsqu'elles étaient en couleur) par une fine feuille de papier de soie, me rendaient étrangement fébrile – entre autres une reproduction du tableau de Gustave Doré montrant une adorable Andromède enchaînée à son rocher.

Ouvrant côte à côte l'*Histoire sainte* et la *Mythologie*, je passais des heures réjouissantes à imaginer des rencontres improbables entre les héros bibliques et ceux de la mythologie. L'une de mes dramaturgies de prédilection consistait à envoyer le jeune David*, armé de sa célèbre fronde, estourbir l'horrible monstre marin qui prétendait se repaître de ma chère Andromède, à la suite de quoi j'inventais une brûlante liaison entre cette ravissante fille du roi d'Éthiopie et le futur roi d'Israël*, tandis que Persée, arrivé trop tard pour sauver Andromède, se consolait dans les bras de Bethsabée qu'il finissait par enlever sur le dos de Pégase.

Malheureusement, je quittai l'enfance avant d'avoir pu peaufiner

l'ultime histoire mythologico-biblique à laquelle je rêvais : Moïse* escaladant les cimes neigeuses de l'Olympe pour imposer aux dieux et aux déesses qui y résidaient le culte de YHVH*, le Dieu unique. Il va sans dire que Moïse aurait profité d'être là-haut pour faire ample provision d'ambroisie, la célèbre nourriture* olympienne qui confère l'immortalité, et de nectar, la sublimissime boisson des dieux, lesquelles friandises, reconnues comme aliments cachers, auraient fait de la cuisine juive tout simplement la plus divine du monde.

L'heure étant venue pour moi d'entrer au collège, je dus laisser Zeus, Héra, Poséidon, Hermès, Héphaïstos, Athéna, Apollon, Artémis et les autres, dormir dans leur bibliothèque. Oh, il y eut bien un jour où je les retrouvai dans ma classe – mais alors ils n'étaient plus que de simples et tristounets personnages de versions et de thèmes grecs…

1- Le Livre de Tobie, le Livre de Judith, certains passages du Livre d'Esther, les premier et deuxième Livres des Maccabées, le Livre de la Sagesse de Salomon, le Siracide (ou Ecclésiastique), des morceaux grecs du Livre de Baruch – et bien sûr, l'extrait du Livre de Daniel dont il est ici question.

2- Autre orthographe admise pour Habacuc.

3- Lire absolument sa passionnante *Calligraphie de l'invisible*, Albin Michel, 1995.

4- Membre de l'Étoile du Jura, une loge suisse.

Images

Fils de cinéaste, je me suis toujours senti directement concerné par le deuxième des Dix Commandements qui défend à l'homme de faire « des images de ce qui est dans les cieux en haut, ou de ce qui est sur la terre en bas, ou de ce qui est dans les eaux » (Ex 20, 4).

Malgré sa position de numéro deux qui montre assez son importance dans la hiérarchie du Bien et du Mal, ce commandement est sans doute celui qui se trouve le plus fréquemment violé. Et pour commencer par Dieu lui-même : lorsque vient le moment pour les Hébreux de construire l'Arche d'alliance* où YHVH* habitera, c'est lui, YHVH en personne, qui désigne l'orfèvre Betsaleel pour ciseler les deux chérubins (*kerouvim*) en or pur, aussi impressionnants que somptueux, destinés à protéger ce lieu de la Présence divine (Ex 37, 6-9).

Dieu se contredirait-il ? À dire vrai, ça lui est déjà arrivé (plus souvent qu'on n'imagine, il se laisse influencer par nous autres), et il n'est pas exclu qu'on l'y reprenne. Mais ici, le paradoxe n'en est pas un : le Dieu « jaloux » de l'Ancien Testament n'a jamais eu l'intention de frapper d'interdit les

images. Enfin, pas toutes. On a cru longtemps qu'il était un Dieu iconoclaste, mais non, c'est lui faire un mauvais procès – il est vrai qu'à propos de Dieu, nous n'en sommes pas à un égarement près…

L'interdit du deuxième commandement porte en réalité sur les seules images déifiées, tels le soleil ou les chats de l'Égypte* que les Hébreux venaient de quitter, tel l'imbécile Veau d'or qu'ils s'apprêtaient à fondre. C'est un fait que tout peut devenir idole, y compris (surtout de nos jours) des notions impossibles à représenter ; Jérôme Cottin, théologien protestant qui a beaucoup réfléchi (et écrit) à propos de l'iconoclasme, cite ce mot très juste d'un psychanalyste : « Les idoles sont du mental, non du métal. »

Le premier des iconoclastes (littéralement : casseur d'icônes) fut l'empereur byzantin Léon III. Un homme qui ne manquait pas d'idées : il avait aboli la peine de mort au profit de mutilations diverses et variées, comme trancher les mains du condamné, lui couper le nez, ou lui arracher la langue, ou bien lui crever les yeux. La même année 726 où il avait promulgué ce nouveau code, Léon III fit détruire une imposante icône du Christ placée sur une des portes du Grand Palais de Constantinople. Le prétexte invoqué était de lutter contre l'idolâtrie, mais sans doute la raison profonde était-elle plus politique : les icônes évoquant aux yeux du peuple la puissance et la suprématie divines, l'empereur se débarrassait ainsi de la « concurrence » de Dieu. Et peut-être aussi subissait-il l'influence de ses voisins musulmans, l'islam se montrant radical dans sa condamnation des images. Rome, qui n'appréciait évidemment pas que l'Empire byzantin se mît à penser comme le monde arabe, s'offusqua. À quoi Léon III répondit en décrétant cette fois la destruction de toutes les icônes. Accompagnée de persécutions sanglantes contre les iconodules (ainsi appelait-on les partisans des images), la Querelle des Images perdura près d'un siècle. Puis, la fièvre retombant d'un côté comme de l'autre, on crut l'affaire réglée. Que nenni ! Huit siècles plus tard, le conflit entre catholiques et protestants ralluma la mèche. Sincèrement convaincu que Dieu attendait des hommes un culte qui fût « pure religion de la parole », Calvin prêcha que toute représentation du divin était une forme de paganisme – on lui rendra cette justice qu'il ne passa jamais à l'acte, contrairement à quelques enragés qui prétendaient éradiquer les images aussi bien du cœur des hommes que du chœur des églises, blanchissant à la chaux des fresques polychromes admirables, mutilant des statues, les jetant dans les flammes quand elles étaient en bois et dans les fleuves quand elles étaient de pierre, amputant les lectionnaires de leurs enluminures, brisant les cloches que les fondeurs avaient enjolivées de quelque figure sainte, allant jusqu'à crever les tuyaux des grandes orgues.

Ces furieux ne savaient-ils donc pas lire la Bible* dont ils se réclamaient ? Dieu n'a jamais voulu la mort des images. La seule proscription sur laquelle il soit intransigeant, c'est celle de sa propre représentation, ou plus exactement de sa figuration. Nous n'avons pas droit à l'image de Dieu, pas encore, pas maintenant. Ce qui ne nous empêche d'ailleurs pas de

continuer à faire des portraits de lui. Mais y en a-t-il seulement un qui lui soit à peu près ressemblant ? Pas sûr du tout, et même très improbable. Nous savons à peu près *qui* est Dieu, mais nous ignorons *comment* il est – vieillard à barbe blanche, insoutenable brasier dans un buisson, est-il nuée, est-il l'enfant qui pleure dans une sorte d'étable, ou bien cet être disloqué cloué sur une traverse de bois ? Des millénaires après qu'il s'est révélé en paroles et en actions, le visage du Dieu de la Bible reste inconnu : « Si tu me voyais, dit Dieu à Moïse, tu en mourrais ! » Sous-entendu : ton regard humain, pauvre Moïse*, est incapable de moi, et il faut que je te reste invisible car je suis d'une beauté insoutenable – je serais pour toi un éblouissement terrible, un trait de feu dans tes pupilles, la cécité peut-être.

« Dieu est esprit et ne peut être représenté », rappelle Maïmonide*, qui fait de cette croyance un article de foi.

Mesure-t-on alors la rupture inouïe, limite intolérable, qu'a été pour le peuple de la Bible, pour les Juifs, le passage du Dieu invisible au Dieu incarné en Jésus* ? Non seulement l'inattendu, l'improbable Dieu-fait-homme s'offre à tous les regards, mais il se laisse humilier, il souffre, il meurt au vu de tout le monde – et *tout le monde* est à prendre ici dans son sens absolument littéral.

Jésus, rappellent certains théologiens, n'a jamais levé l'interdit biblique concernant la représentation de Dieu. Exact – mais il a fait mieux : il a permis que le voile d'une femme de Jérusalem*, une femme des ruelles grimpant vers le Golgotha, Véronique, recueillît l'empreinte de sa face à l'heure où ce visage suait, se crispait, et presque se défigurait sous le paroxysme de la souffrance. Sans doute n'est-ce qu'une légende, car le gentil geste compassionnel de Véronique n'est cité dans aucun des quatre Évangiles* – cette excellente personne apparaît pour la première fois dans un rajout latin à l'Évangile Apocryphe de Nicodème : légende + rajout + Apocryphe, c'est assez dire que les chances d'authenticité de cette jeune dame, de son voile blanc et de l'image bouleversante imprimée dessus, sont plutôt minces. N'importe. En cet instant, fût-il imaginaire, où Véronique tend ce linge à Jésus pour qu'il essuie son visage maculé de la poussière de Jérusalem mêlée de sang, de crachats, de larmes involontaires, en cet instant l'image interdite de Dieu devient image d'adoration. Ce qui n'est pas rien du tout. Dès lors, Véronique, que d'aucuns assurent être morte à Soulac (diocèse de Bordeaux…) à l'âge de quatre-vingt-sept ans, a bien mérité d'être faite patronne des lingères et des photographes.

Isaac

Il y a tant de façons de raconter l'histoire d'Isaac ! L'angle, déjà, selon qu'on se place du point de vue d'Abraham* (on parle alors du *sacrifice* d'Abraham) ou de celui d'Isaac (là, on dira plutôt la *ligature* d'Isaac). Une des

façons les plus émouvantes de relater ce drame, c'est celle de Leonard Cohen, né à Montréal en 1934, poète, romancier (*Les Perdants magnifiques*, 1966, bouquin fou, complètement déjanté, époustouflant – tenez, un extrait : « Ô Dieu, Ta Matinée Est Parfaite. Les Gens Sont Vivants Dans Ton Univers. J'Entends Les Petits Enfants Dans L'ascenseur. L'Avion Vole Dans L'Air Bleu Originel. Des Bouches Mangent Des Petits Déjeuners. La Radio Est Pleine D'Électricité. Les Arbres Sont Excellents. Tu Écoutes Les Voix Des Hommes Sans Foi Qui S'Attardent Sur Le Pont Des Épines. J'Ai Laissé Ton Esprit Dans La Cuisine […] J'Essaie De Te Connaître Dans La Cuisine Où Je Suis Assis. Je Crains Mon Petit Cœur. Je Ne Comprends Pas Pourquoi Mon Bras N'Est Pas Un Lilas. J'Ai Peur Car La Mort Est Ton Idée. Or Je Ne Crois Pas Qu'Il Soit Convenable Pour Moi de Décrire La Mort. […] Ô Dieu, Je Crois Que Cette Matinée Est Parfaite. […] Je Suis Une Créature Dans Ta Matinée En Train D'Écrire Des Mots Qui Tous Commencent Par Une Majuscule…) – Léonard Cohen, disais-je, auteur-compositeur, chanteur bouleversant, voix si grave, si profonde, timbre de baryton, voire de baryton-basse, petit-fils de rabbin, juif observant qui respecte le shabbat même s'il est en tournée, mais qui se fait ordonner moine bouddhiste zen en 1996 – « Et alors quoi ? dit-il. Il n'y a ni service de prière ni divinités dans le zen, je ne suis donc pas idolâtre. » Il a raison. Bien que descendant d'Aaron comme tous les *cohanim* (pluriel de *cohen*, nom donné aux prêtres du Temple* qui s'occupaient des holocaustes), il évoque plutôt David* dansant et jouant de la harpe.

Quoi qu'il en soit, Isaac selon Cohen, c'est très beau – et comme c'est aussi très bref puisqu'il s'agit des paroles d'une chanson, en voici la presque intégralité (dans une traduction réussie, celle de Jean Guiloineau) :

Histoire d'Isaac

La porte elle s'ouvrit lentement,
mon père il entra ; j'avais neuf ans.
Il était tellement grand à côté de moi,
ses yeux bleus ils brillaient
et il avait une voix glaciale.
Il dit : « J'ai eu une vision
tu sais que je suis fort et pieux,
je dois faire ce qu'on m'a dit. »
Alors nous avons escaladé la montagne ;
je courais, il marchait,
et il portait une hache d'or.

Les arbres ils devinrent plus petits
le lac comme un miroir de dame,
nous nous arrêtâmes pour boire du vin.
Puis il jeta la bouteille,
je l'entendis se briser une minute plus tard,
et il posa sa main sur la mienne.
Je pensai voir un aigle
mais c'était peut-être un vautour,
je n'ai jamais su.
Puis mon père construisit un autel,
Il jeta un regard par-dessus son épaule,
mais il savait que je ne me cacherais pas…

Israël

Transportons-nous à une vingtaine de kilomètres de Jérusalem*, sur la route de Bersabée à Harân, où Béthel grésille sous la lune – Béthel, ce n'était alors que quelques feux de bivouac sur une haute terre du Pays de Canaan ; notons au passage, sans certitude aucune (mais c'est aussi ce que j'aime dans la Bible* : cette liberté de la remise en question, de l'hypothèse, et donc du rêve), que le site de Béthel pourrait bien être Oulammaus, que deux pèlerins, plus tard, rendront célèbre sous le nom d'Emmaüs*.

Là, le visage protégé des étincelles du feu de bois par la couverture de laine blanche dans laquelle il s'est enroulé, dort un homme. Il s'appelle Jacob, fils d'Isaac* et de Rebecca, il a pour grand-père l'homme le plus célèbre (du moins pour l'instant) du monde : Abraham*. Jacob a aussi un frère jumeau, Ésaü*, né une fraction de minute avant lui. On connaît l'histoire du brouet de lentilles (voir Ésaü) qui engendra l'animosité entre les deux frères, et l'on sait la façon malhonnête dont Jacob persuada Isaac de le bénir en lieu et place de son jumeau, ce qui revenait à faire de lui l'héritier non seulement des riches propriétés paternelles, mais aussi des promesses de Dieu : « Dieu te donne la rosée du ciel, le gras de la terre tant de blé, tant de vin, des peuples entiers à ton service, des peuples à genoux devant toi, maître de tes frères, tous tes frères à genoux devant toi… » (Gn 27, 28-29).

Rusé, sournois, dissimulateur, prince des faux frères, Jacob m'horrifiait quand j'étais enfant (c'est que, voyez-vous, je m'identifiais à son frère Ésaü, qui était, paraît-il, velu à l'extrême, le poil tirant sur le fauve, la peau tannée par le soleil de Canaan, l'allure bestiale, la voix rugissante, mais cavalier émérite, excellent tireur à l'arc – tout ce que je n'étais pas à huit ans, et qui me paraissait donc éminemment désirable.

Scandaleusement spolié de son droit d'aînesse, Ésaü manigance alors de tuer son frère ; et là, franchement, même si l'on n'aime pas les assassins, il n'est pas totalement impossible de comprendre (comprendre n'est pas un synonyme d'approuver) la pulsion d'Ésaü – la Bible pullule de gens qui ont fait pire, et avec des motifs moins recevables. Mais Rebecca l'apprend et prévient Jacob de ce que son frère trame contre lui. Il ne reste plus à Jacob qu'à s'enfuir pour trouver refuge chez son oncle Laban, à Harân. Et c'est au cours de cette fuite qu'il s'arrête à Béthel.

Là, endormi près des braises du feu de camp, ayant glissé sous sa nuque une pierre en guise d'oreiller, Jacob voit en rêve une échelle qui relie le ciel* et la terre. Des anges* escaladent et dévalent sans fin cette échelle tout en haut de laquelle se tient l'Éternel. Celui-ci promet à Jacob de lui donner la terre sur laquelle il s'est allongé : « Je la donnerai à toi et à ta postérité. Celle-ci sera comme la poussière de la terre. Tu t'étendras à l'occident et à l'orient, au septentrion et au midi ; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité […] Je suis avec toi, je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai dans ce pays » (Gn 28, 13-15).

Le long séjour de Jacob chez son oncle Laban n'est pas une sinécure. Les deux hommes ne cessent de s'affronter, notamment pour une sombre histoire de mariage – Laban a deux filles, Rachel et Léa, Jacob est fou amoureux de Rachel mais Laban s'est juré de lui faire épouser Léa, Jacob finira par les avoir toutes les deux (je vous le dis, moi, que c'est un fin renard !), et non seulement elles mais leurs servantes Bilha et Zilpa, ce qui fait que Jacob va se retrouver père de douze enfants, on se croirait dans une pièce d'Arthur Schnitzler (au mieux), dans un épisode de *Dallas* (au pis), toujours est-il qu'après vingt ans passés au service de Laban, Jacob jette l'éponge et s'en retourne chez lui avec ses femmes et ses enfants. C'est au cours de ce voyage que, s'étant isolé pour la nuit sur les bords du Yabboq (cours d'eau peu engageant, aujourd'hui du moins, manière de torrent se frayant un étroit chemin au milieu de collines râpées, caillouteuses), Jacob est défié en combat singulier par un inconnu qui refuse de lui dire qui il est. Ils se battent jusqu'à l'aube, et c'est une lutte qui ne connaît ni répit ni pitié.

Lorsque le jour point enfin, l'inconnu, qui a blessé Jacob à l'emboîture de la hanche sans pour autant réussir à le vaincre, le supplie de le laisser partir : « On ne t'appellera plus Jacob, lui dit-il, mais Israël, car tu as lutté avec Dieu et avec des hommes, et tu l'as emporté. »

Nuit prémonitoire, duel prophétique : Israël n'en a pas fini d'être mis au défi, souvent par (beaucoup) plus fort que lui.

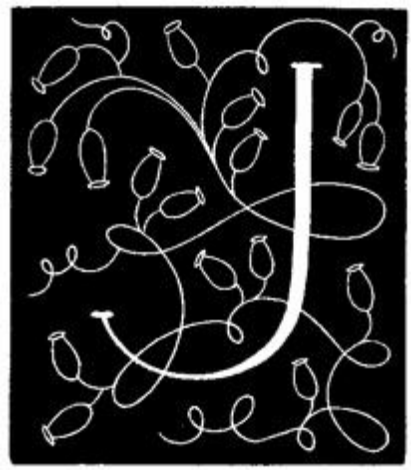
Au XIII^e^ siècle avant notre ère, déjà, la première mention de la disparition d'Israël – qui par une étrange coïncidence se trouve être aussi la première mention extrabiblique de son nom – figure sur une stèle dédiée aux victoires du pharaon Merneptah (fils de Ramsès II, il avait de qui tenir) sur tout un

ramassis de peuples : « Canaan, peut-on lire, est dépouillé de toute sa malfaisance, Ashqelôn est déporté, on s'est emparé de Guézer, Yanoam est comme si elle n'était plus, Israël est anéanti et n'a plus de semence, le Harou est en veuvage devant l'Égypte, tous les pays sont unis et pacifiés… »

Le drapeau de l'État d'Israël, créé par David Wolfsohn pour le premier Congrès sioniste à Bâle en 1897, reproduit un objet de culte (le *talith*, le châle dans lequel le juif se drape quand il prie), et arbore en son centre un symbole dont on ignore généralement (quel dommage !) qu'il est commun au légendaire des trois religions du Livre – judaïsme, christianisme et islam : l'hexagramme étoilé, appelé bouclier ou étoile de David*, ou encore sceau de Salomon*, bijou miraculeux confié par Dieu au grand roi, et donnant à celui-ci le pouvoir de commander aux vents et aux démons, et de converser avec les animaux*. Au temps de Jacob, chacune des tribus marchait sous une bannière dont la couleur rappelait celle d'une des pierres précieuses ornant le pectoral du grand prêtre. Et l'on sonnait du shofar. Et si besoin était, Josué* arrêtait la course du soleil et de la lune le temps de tailler en pièces les armées ennemies.

« Josué s'empara de tout le pays, exactement comme Yahvé l'avait dit à Moïse, et il le donna en héritage à Israël, selon sa répartition en tribus. Et le pays se reposa de la guerre » (Jos 11, 23).

On sait aujourd'hui, notamment grâce aux recherches de l'archéologie*, que la geste guerrière et conquérante d'Israël, cette formidable campagne éclair menée par Josué contre les villes fortes qui, sur le modèle des cités-États de l'ancien Orient, tenaient les points stratégiques du Pays de Canaan, est un roman, une première tentative des scribes judéens de composer une « histoire d'Israël » qui fût assez exaltante pour rendre aux Israélites captifs à Babylone* la foi en YHVH* que l'Exil* risquait d'avoir ébranlée.



Jardin

Le mot jardin se traduit en grec par *paradeisos* qui désigne un parc verdoyant peuplé d'animaux*. Ce qui correspond à la description du Paradis terrestre selon la Genèse. Un paradis* aujourd'hui perdu. Et pourtant, jusqu'au XVII^e^ siècle au moins, son emplacement figurait sur de très nombreux documents cartographiques. Il faut dire que les quatre fleuves supposés le circonscrire – dont deux, le Tigre et l'Euphrate, étaient bien connus, et les deux autres, le Pishôn et le Gihôn, pouvant être raisonnablement assimilés au Nil et au Gange – plaidaient en faveur d'une localisation plausible. Au point qu'il ne manqua jamais d'explorateurs prêts à braver tous les périls pour tenter de retrouver le jardin d'Éden. Ce qui était tout de même plus difficile à faire qu'à rêver. D'abord parce que les rêveurs, justement, ne s'en tenaient pas au périmètre délimité par le quatuor Tigre-Euphrate-Pishôn-Gihôn : même si l'on continuait de privilégier la Mésopotamie, l'Arménie et l'Éthiopie, on n'excluait pas la Chine, ni l'Inde (parce que son nom sonnait presque comme Éden…), ni l'autre moitié du globe, c'est-à-dire l'hémisphère Sud, Thomas d'Aquin ayant déclaré qu'il verrait assez bien le Paradis terrestre « sous

l'équateur en un lieu très tempéré ». Sans oublier quelques illuminés qui soutenaient que, devenu inutile après le renvoi d'Adam* et Ève*, l'Éden avait certainement été détaché de la Terre et transféré sur quelque autre planète du système solaire.

Mais écoutez plutôt ce qu'en disait déjà, en 1691, Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches et membre de l'Académie française : « Rien ne peut mieux faire connaître combien la situation du Paradis terrestre est peu connue que la diversité des opinions de ceux qui l'ont recherchée. On l'a placé dans le troisième ciel*, dans le quatrième, dans le ciel de la lune, dans la lune même, sur une montagne voisine du ciel de la lune, dans la moyenne région de l'air, hors de la Terre, sur la Terre, sous la Terre, dans un lieu caché et éloigné des hommes. On l'a mis sous le pôle arctique, dans la Tartarie, à la place qu'occupe présentement la mer Caspienne. D'autres l'ont reculé à l'extrémité du midi, dans la Terre de Feu. Plusieurs l'ont placé dans le Levant, ou sur les bords du Gange, ou dans l'île de Ceylan. […] On l'a mis dans la Chine et même par-delà le Levant, dans un lieu inhabité ; d'autres dans l'Amérique ; d'autres en Afrique, sous l'équateur ; d'autres à l'orient équinoxial ; d'autres sur les montagnes de la Lune, d'où l'on a cru que sortait le Nil ; la plupart dans l'Asie ; les uns dans l'Arménie Majeure ; les autres dans la Mésopotamie, ou dans l'Assyrie, ou dans la Perse, ou dans la Babylonie, ou dans l'Arabie, ou dans la Syrie, ou dans la Palestine. Il s'en est même trouvé qui en ont voulu faire honneur à notre Europe, et, ce qui passe toutes les bornes de l'impertinence, qui l'ont établi à Hédin, ville d'Artois, fondés sur la conformité de ce nom avec celui d'Éden. Je ne désespère pas que quelque aventurier, pour l'approcher plus près de nous, n'entreprenne quelque jour de le mettre à Houdan… »

La fièvre du Paradis, c'est un peu comme la fièvre de l'or : les plus grands, les plus pragmatiques, les plus sages s'y laissent prendre. Ainsi Christophe Colomb qui, lors de son quatrième voyage qui le mena jusqu'à l'Orénoque, était persuadé de voir bientôt s'ouvrir la porte de l'Éden devant la proue de ses caravelles : « Il y a de grands indices [que je me trouve à proximité immédiate] du Paradis terrestre, écrit-il alors au roi Ferdinand et à la reine Isabel d'Espagne, car le site est entièrement conforme à l'opinion des saints et judicieux théologiens […] et le climat est d'une douceur admirable… »

Au XIVe siècle, rentrant d'une ambassade en Chine, un franciscain de Florence, Jean de Marignolli, fit une escale forcée à Ceylan. Là, tout ce qu'il découvrit – les paysages, la faune, la flore, et surtout la douceur et la joie de vivre des indigènes – le conforta dans la certitude que la Providence lui avait fait retrouver le jardin d'Éden. Bible* en main, il vérifiait en jubilant que les merveilles qu'il avait sous les yeux fussent conformes au texte de la Genèse. Et il ne s'affolait pas outre mesure quand une légère discordance apparaissait, comme par exemple l'absence totale de vigne à Ceylan : « C'est donc qu'il n'y en avait pas non plus au Paradis terrestre, se disait-il. Un scribe de la

Bible a dû certainement se tromper de mot et écrire “vigne” là où, d’évidence, il fallait marquer “bananier”… »

En 1898, le Père François-Xavier Burque rapporta « l’étonnante nouvelle que le vrai site du paradis terrestre vient enfin d’être découvert par un explorateur anglais du nom de W. H. Seton-Karr. En poursuivant un lion sur la côte de Somalie, en Afrique, le célèbre explorateur a pénétré dans un lieu qui correspond exactement à la description de l’Éden donnée dans la Genèse. Mr. Seton-Karr est convaincu qu’il a trouvé le berceau de la race humaine. Un groupe de rivières correspond aussi exactement à la description biblique. L’explorateur a trouvé au même endroit des milliers d’instruments en pierre qu’il ne doute pas avoir été fabriqués par Adam lui-même… ».

Aussi longtemps qu’il en fut l’hôte – à en croire certains, Adam et sa compagne n’auraient vécu que huit jours au Paradis terrestre avant d’en être chassés –, le rôle d’Adam fut de soigner ce jardin des délices, ce qui ne dut pas lui donner beaucoup de peine car les végétaux devaient être aussi malléables que les animaux étaient dociles et charmants. Mais après son renvoi, la tâche d’Adam, tâche vitale au sens propre du mot, fut de reconstituer, quelque part sur la Terre, un jardin qui pût nourrir Ève et les enfants qu’elle ne manquerait pas de lui donner ; et cette fois, il aurait affaire à des plantes rebelles (le pauvre garçon allait découvrir les épines, les poils urticants et tous les stratagèmes odieux dont les végétaux sont capables pour éviter d’être déracinés ou cueillis) et à des animaux nuisibles, mordeurs, griffeurs, piqueurs, bien décidés à ne pas faire de cadeaux à ce jeune couple de punis. De là date pourtant l’une des plus nécessaires et des plus belles inventions de l’homme : le jardinage.

Si le Paradis est de l’ordre des jardins, alors je crois savoir où le trouver. Il suffit de se rendre en Angleterre : dans le Kent, près de Cranbrook, s’élève le château de Sissinghurst dont le jardin fut créé dans les années 1930 par l’écrivaine Vita Sackville-West et son mari Sir Harold Nicolson. Quand ils achetèrent le domaine, il s’en dégageait pourtant davantage une impression de purgatoire, le château ayant servi à la fin du XVIIIe siècle de lieu de détention pour quelque trois mille prisonniers de guerre français, puis d’abri pour des nécessiteux, avant d’être plus ou moins abandonné aux corneilles, aux rats, au salpêtre et aux plantes rudérales. Mais le purgatoire est l’antichambre du paradis, et Vita eut vite fait de sauter le pas. Elle savait jardiner comme elle savait aimer, elle qui fut l’amante de Virginia Woolf et de Violet Trefusis, c’est-à-dire avec effusion, raffinement et sensualité. Sissinghurst se présente comme une succession de jardins, ou « chambres », chacune dédiée à une couleur dominante. L’une de ces chambres s’appelle le jardin blanc. Le paradis, c’est lui. Après l’avoir rêvé et dessiné, Vita le planta en hiver. Il neigeait. Elle avait extrêmement froid aux mains, et aux genoux aussi parce qu’elle était obligée de s’agenouiller pour creuser la terre. Je n’oublierai jamais la vision que j’eus de ce jardin par un après-midi de pluie fine, les hampes argentées des onopordons, les corolles des arums, les grappes

neigeuses du rosier Iceberg, les fleurs lourdes de l'argyranthemum, les armoises et les hostas, les nigelles et les pois de senteur immaculés, le gris platine des grands chardons et les reflets bleutés des mélianthes et des élymus se détachant sur le vert sombre des feuilles crépues du crambé. (Je reprends ici la description que j'avais déjà donnée dans un de mes romans[1] où ce jardin de Sissinghurst joue un rôle important. Peut-être ces quelques lignes ne sont-elles vraiment éclairantes que pour des jardiniers ; mais je pressens qu'en paradis nous parlerons cet argot-là, le langage des pistils et des corolles, plutôt que le latin d'Église.) Il m'est impossible d'exprimer en quoi ce jardin, l'espace de quelques secondes, de singulières secondes qui se mirent alors comme entre parenthèses du temps qui court, me fit l'effet non pas d'*un* mais *du* paradis. Je ne sais pas à quoi cela a tenu. Il faut dire que nous étions seuls, ma femme et moi, sous l'arche de briques anciennes qu'on appelle la porte aux Évêques et par où l'on accède au jardin, tout à fait seuls elle et moi sous la pluie lente, seuls et amoureux.

Jazz

La Bible* est une musique ; il suffit, pour s'en convaincre, d'en psalmodier les versets ou d'aller les entendre chanter à la synagogue. Une musique bouleversante dont chaque syllabe est une note, chaque phrase tout un solfège. Certains passages semblent avoir été écrits pour être trillés, rossignolés par une limpide, pure, et néanmoins sensuelle voix de soprano. Tels sont, entre mille, la « partition » de la Sulamite du Cantique des Cantiques*, mais aussi l'épisode de la fille de Jephté. De celle-ci on sait l'histoire : engagé dans une guerre terrible contre les païens Ammonites, Jephté, chef d'armée d'une des tribus israélites de Transjordanie, fait un vœu imbécile : si Yahvé* lui donne la victoire, Jephté lui offrira, en holocauste d'action de grâces, le premier être vivant qui sortira de sa maison pour venir à sa rencontre. Or, la victoire acquise, la première personne à jaillir de la maison de Jephté et à se précipiter vers lui « en dansant au son des tambourins » n'est autre que sa fille adorée – elle est d'ailleurs son seul enfant, et il a toujours veillé sur elle comme sur la prunelle de ses yeux. En la voyant qui vient vers lui, radieuse et ondulant de toute la souplesse de son jeune corps, Jephté est horrifié en se rappelant le vœu sanglant qu'il a prononcé. Mais il n'ose pas reprendre la parole qu'il a donnée à Dieu. Il informe donc sa fille qu'il va devoir l'égorger, puis la découper et la faire griller sur l'autel des holocaustes dans l'espoir que le parfum de sa chair brûlée (sa *chère* brûlée, rectifierait sans doute un psychanalyste lacanien) sera agréable à l'Éternel. La Bible ne nous a malheureusement pas transmis le nom de la jeune demoiselle, que pour ma part j'ai toujours secrètement appelée Isabelle (ce prénom ne figure nulle part dans la Bible, je sais, mais il m'émeut

profondément, comme m'émeut aussi l'histoire de la fille de Jephté), toujours est-il qu'elle accepte son horrible destin avec grandeur d'âme : « Père, si tu t'es engagé devant YHVH […] traite-moi selon ce serment. Accorde-moi cependant un sursis de deux mois durant lequel j'errerai dans les montagnes et, avec mes compagnes, pleurerai sur mon adolescence » (Jg 11, 36-37).

Jephté la laissa aller, accompagnée de ses amies, dans la montagne où, soixante jours durant, on l'entendit sangloter sur sa tendre jeunesse sacrifiée : vierge elle était, vierge elle mourrait, sans jamais connaître l'amour humain, ni la joie d'être mère. Les deux mois écoulés, « Isabelle » Jephté redescendit de la montagne, se coiffa, se parfuma, revêtit ses plus beaux habits, et alla docilement offrir sa gorge au couteau du sacrificateur. Des larmes coulaient sur ses joues encore gonflées d'enfance. Cela, la Bible ne le précise pas, mais moi je vous le dis.

Cette histoire rappelle étrangement celle d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, que son père n'hésite pas à sacrifier pour que soufflent enfin les vents qui pousseront la flotte athénienne jusqu'aux rivages de Troie. Histoire que nous connaissons surtout par Jean Racine, lequel, à mon humble avis, l'a loupée – il en néglige en effet le mouvement le plus important, qui est la tentative désespérée de la jeune princesse pour faire le deuil d'elle-même : il manque en somme deux mois à la tragédie racinienne, ces mêmes deux mois pendant lesquels, au-delà de toute pudeur, la fille de Jephté pleura sur elle-même.

Certains épisodes, à l'inverse de celui-ci, appellent la tessiture dramatique de la basse ou du baryton, tandis que d'autres semblent avoir été écrits pour des castrats. Mais tout cela que j'entends dans ma tête quand je lis la Bible, c'est à peine de la musique – du récitatif, plutôt.

La vraie musique de la Bible, c'est le jazz. Pas n'importe quel jazz, il faut au jazz biblique du cuivré, de l'âpre, du rocailleux, des sons qui rappellent celui du chofar[2] ; ou du pincé, vibrations prolongées, un rien larmoyantes, pour retrouver l'idée de la harpe davidienne (voir : David) ; et de la voix, encore et toujours de la voix, parce que la Bible est un opéra assourdissant de paroles, de plaintes, de gémissements ineffables, de cris.

Joyeux l'un et l'autre, le jazz et la Bible sont indissociables de mes jeunes étés en Normandie, lorsque ma sœur et moi passions nos vacances dans la propriété familiale qui disposait d'un jardin clos façon Paradis terrestre – à cette nuance près que l'Arbre de la Connaissance était remplacé, dans notre Éden, par un Bosquet de l'Imagination (sapin, tilleul, prunier, acacia et sureau) que nous métamorphosions, selon les rêveries où nous entraînaient nos lectures, en gréement de trois-mâts, chemin de ronde de forteresse médiévale ou de fortin du 7e de cavalerie du général Custer, en plate-forme d'élan pour couple de trapézistes volants ou en fragment de forêt amazonienne (nous emberlificotions alors un tuyau d'arrosage dans les branches de manière à figurer un dangereux anaconda que j'attaquais au canif – au grand dam de nos parents qui ne comprenaient pas ni où ni quand leur

cher tuyau pouvait bien recevoir de telles estafilades).

Une année, une mienne cousine me prêta le disque que Louis Armstrong avait consacré à un florilège de negro spirituals inspirés des *Work Songs*, ces chants que les esclaves noirs entonnaient autrefois dans les plantations et qui racontaient des épisodes fameux de l'Ancien Testament, notamment ceux relatifs à l'Exode, car les Noirs s'identifiaient aux Hébreux soumis au travail forcé par les Égyptiens et attendaient comme eux un Moïse* pour les libérer.

Par un après-midi d'août particulièrement caniculaire, je me réfugiai dans ce qu'on appelait pompeusement la salle de jeux, en réalité une ancienne bergerie dont les murs avaient été chaulés, où l'on trouvait en vrac des boules de pétanque, des arceaux et maillets de croquet, des jokaris et des cerfs-volants, un ou deux vélos, un transistor si rafistolé au Rubafix qu'on le surnommait Scarface, et où trônait surtout une table de ping-pong. Je déposai sur celle-ci un électrophone Teppaz pour lire le disque d'Armstrong, et un Polydict (un des premiers magnétophones à bande, cadeau de mon père) pour l'enregistrer. Le Polydict n'avait évidemment aucune interface avec le Teppaz, ce qui m'obligeait à approcher le micro tout près du haut-parleur pour saisir la voix sublimement éraillée de Satchmo[3] et les vibrations profondes (que dis-je, profondes : le mot juste est abyssales) de sa trompette. J'avais déjà enregistré l'époustouflant *Shadrack* (avec Billy Kyle au piano) et je m'apprêtais à lancer *Didn't It Rain* (qui fait référence au Déluge* et qu'on peut traduire par : *Qu'est-ce qu'il est tombé !*…), lorsqu'un formidable orage éclata. Quel ciel* hideux, tout à coup ! On se serait cru à Jérusalem*, colline du Golgotha, un certain vendredi à trois heures : « Les ténèbres s'abattirent sur toute la terre […] la lumière du soleil disparut… » (Lc 23, 44-45). L'installation électrique, qu'un rien suffisait à effaroucher, défaillit au premier éclair, rendant muet le Teppaz et sourd le Polydict.

C'est alors qu'une chose extraordinaire (ça oui, elle l'était, on ne m'en fera pas démordre !) arriva : comme pour prendre le relais, le transistor se mit en marche – avais-je involontairement effleuré la touche ON/OFF ? Je ne m'en souviens pas, mais c'est la seule explication – et une voix sortit de Scarface qui disait : « … et à présent, extrait du 33 tours *Louis and The Good Book*, voici *Didn't It Rain*. »

Jolie coïncidence. Presque un petit, un tout petit miracle. D'ailleurs, c'est tout le disque que Louis Armstrong a consacré au *Good Book* qui est miraculeux, les douze gospels qu'il chante – qu'il *prie* – entouré de Trummy Young au trombone, d'Everett Braksdale à la guitare et de Barrett Deems à la batterie.

Il y a longtemps, c'était encore en été, j'eus la chance d'assister à un concert au cours duquel Armstrong interpréta (voix et trompette) quelques-uns des gospels du *Good Book* – il chanta *Sometimes I Feel Like a Motherless Child* et *This Train*, le mouchoir blanc dont il s'épongeait le front palpitait sur le noir bleuté de son visage comme la toile des tentes dans la nuit de l'Exode.

« J'ai eu trois éducations, confie un autre géant du jazz, Duke Ellington.

La rue, l'école, la Bible. C'est finalement la Bible qui compte le plus. »

Jérimadeth

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'horizon, et Ruth se demandait,
Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Victor Hugo,
Booz endormi

Ruth appartient au peuple des Moabites, peuple d'éleveurs et de cultivateurs, gens des hauts plateaux à terres rouges. On disait d'eux qu'ils s'étaient établis sur l'ancien territoire des Émim, une peuplade de géants comme les Rephaïm, les Zamzoummim, les Anaqim (Dt 3, 11), des races qui faisaient plus de deux fois la taille d'un homme – mais là, on n'a plus qu'un pied dans la Bible*, l'autre est déjà dans la légende. N'importe, on comprend que Victor Hugo ait été séduit par Ruth la Moabite. Et par Booz, homme très puissant, très riche, qui se montre si charitable, si compatissant envers Ruth – un personnage si hugolien, en somme.

Selon la Bible, l'épisode où Ruth, veuve encore jeune mais pauvre, passe la nuit aux pieds de Booz dans l'espoir qu'il la prendra sous sa protection, se situe à Bethléem*. Dans *Booz endormi* (que Marcel Proust tenait pour le plus grand poème de la littérature française – c'est en tout cas l'un des plus finement construits et l'un des plus émouvants), Hugo ne précise pas le lieu de la rencontre ; mais il indique que *les souffles de la nuit flottaient sur Galgala* et que *tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth*. Va pour Galgala (aujourd'hui Gilgal), située entre Jéricho et le Jourdain*. Mais Ur, en Chaldée, est à un bon millier de kilomètres de Bethléem. Quant à Jérimadeth, on a beau étudier à la loupe toute la cartographie de la Terre sainte, interroger les tablettes de terre cuite et les papyrus, peine perdue : Jérimadeth est introuvable. Or si Victor Hugo, de lui-même, atténue la véracité historique de sa *Légende des siècles* (« C'est, nous dit-il, de l'histoire écoutée à la porte de la légende… »), il n'en est pas moins vrai qu'il travaille à partir d'une documentation des plus sérieuses tirée des si nombreux et si savants ouvrages de sa bibliothèque. D'où la perplexité, puis l'agacement, et enfin la rage trépignante des sommités de l'archéologie* et de l'exégèse biblique : derrière quel repli de colline, derrière quelle dune du désert*, sur quelle pierre gravée ce diable de Hugo avait-il déniché une ville dont nul autre que lui n'avait jamais ouï parler ? Quand on lui posait la question, il éludait en souriant dans sa barbe.

Aujourd'hui, on sait. En partie grâce à Charles Péguy qui fut un

admirateur inconditionnel de Jérimadeth : « De tous les noms hébreux que Hugo pouvait choisir pour couronner un vers, il faut avouer qu'il n'y en avait certainement aucun qui sonnât aussi bien, aussi beau que Jérimadeth, et surtout qui sonnât aussi hébreu… » C'est lui, Péguy, qui nous a révélé le nom du découvreur de la très mystérieuse Jérimadeth : un certain Eugène Marsan, né en 1882. L'homme n'était pourtant ni bibliste ni archéologue : plumitif, collaborateur de la *Revue critique des idées et des livres*, Marsan s'honorait surtout de son appartenance au Club des Longues Moustaches qui réunissait chaque soir au café Florian « une troupe de dandys amers et doux [qui] n'aimaient que la Provence et l'Italie, Stendhal et les bibelots. Le destin les avait suspendus à leurs bacchantes – huilées, impérieuses – comme à des cintres […] la rêverie fut leur unique déraison d'être », dit (fort joliment) d'eux l'écrivain Jean-Paul Enthoven.

Un jour qu'il étudiait *Booz endormi*, Marsan remarqua que le vers qui rimait avec l'improbable Jérimadeth se terminait par :... *et Ruth se demandait*. Marsan eut comme un éblouissement : et si, tout simplement, Hugo avait cherché à faire rimer le vers commençant par *Tout reposait dans Ur*… avec celui se terminant par *demandait* ? Peut-être arpentait-il le *look-out* au troisième étage de sa maison d'exil à Guernesey en se répétant : « Voyons, j'ai une rime à dait… j'ai rime à dait… » jusqu'au moment où il résolut son problème en transformant *j'ai rime à dait* en Jérimadeth – nom fictif d'une ville qui n'avait jamais existé, mais dont la consonance hébraïque sonnait parfaitement juste, et qui rimait avec *se demandait* !

C'est à un auteur contemporain, l'Argentin Alberto Manguel, que l'on doit la description la plus juste et la plus réjouissante de la cité fictive : « Jérimadeth est une ville du Proche-Orient, de quatre pieds de long, célèbre pour son calme la nuit. Son nom rime avec la troisième personne de l'imparfait des verbes du premier groupe. On ne possède aucune autre information sur cette ville… »

Des innombrables écrivains à avoir été sous l'influence de la Bible comme on marche au soleil, Hugo est celui dont l'imaginaire gigantesque fut le plus (et peut-être le seul ?) apte à restituer le « format biblique », c'est-à-dire la vision à très grand spectacle du « Livre des livres » et des mondes qu'il renferme. Pourtant, sa découverte de la Bible, que Hugo relate en 1856 dans un texte des *Contemplations*, est un modèle d'intimité, de clair-obscur dans un grenier, chuchotements partagés, petit remugle sec des hannetons morts, une bête à bon Dieu palpite sur le fond de voilettes grises des toiles d'araignées, la scène est aux Feuillantines, dans les dépendances d'un ancien couvent devenu bien national à la Révolution. Victor Hugo a entre sept et dix ans, il joue là avec Abel et Eugène, ses deux frères :

Nous montions pour jouer au grenier du couvent.
Et là, tout en jouant, nous regardions souvent,
Sur le haut d'une armoire, un livre inaccessible.

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir ;

Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible.

Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir.
Nous allâmes ravis dans un coin nous asseoir ;
Des estampes partout ! quel bonheur ! quel délire !

Nous l'ouvrîmes alors tout grand sur nos genoux,
Et, dès le premier mot, il nous parut si doux
Qu'oubliant de jouer, nous nous mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi, tout le matin,
Joseph, Ruth et Booz, le bon Samaritain,
Et, toujours plus charmés, le soir nous le relûmes.

Tels des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieux,
S'appellent en riant, et s'étonnent, joyeux,
De sentir dans leurs mains la douceur de ses plumes.

D'une mystification poétique à une évocation nostalgique du tendre paradis des amours enfantines : contrairement à ce qu'on aurait pu penser, la Bible, avec Hugo, n'est pas qu'airain, bronze et sanguinolences.

Jérôme (saint)

Jérôme ou le paradoxe : ce jouisseur-né qui adorait la belle vie, la bonne chère, les jolies femmes, les lectures raffinées, fut le modèle des ascètes, donnant lui-même l'exemple d'une mortification pratiquée jusqu'à la folie : « Un sac de grosse bure couvrait mes membres décharnés. Faute de faire mes ablutions, ma peau était devenue écailleuse et aussi noire que celle d'un Éthiopien […] Quand le sommeil finissait par avoir raison de mes forces, je tombais tout endolori sur le sol nu sans que ma pauvre carcasse y puisse trouver de repos. La crainte de l'enfer m'avait poussé à aller m'enfermer dans cette geôle où je n'avais pour compagnons que des scorpions et des bêtes sauvages. Pourtant, que de fois il m'est arrivé de me voir entouré de jeunes femmes qui m'entraînaient dans leurs rondes folles !… »

Pour repousser les tentations qui le taraudent et atténuer un peu les ardeurs de son tempérament (Jérôme est non seulement chaud lapin, mais aussi ripailleur et buveur sans modération), il décide de pratiquer le jeûne. Mais les régimes pour apaiser les brûlures d'âme ne valent guère mieux que ceux pour maigrir : ça marche, oui, mais surtout sur les autres. Pour Jérôme, le jeûne ne produit pas les effets escomptés. L'idée lui vient alors de demander à un Juif converti (et si bien converti qu'il s'est fait moine) de lui enseigner l'hébreu*, langue difficile dont Jérôme pense que l'apprentissage l'empêchera de penser à la gaudriole : « … et c'est ainsi qu'après avoir goûté aux subtilités de Quintilien, à la grande rhétorique de Cicéron […] et à la suavité de Pline, je me remis à l'étude pour apprendre l'alphabet des Hébreux et m'exercer à

comprendre les mots de leur langue si gutturale, si rocailleuse. […] Je me suis souvent senti près d'abandonner la partie. Ce qui m'a sauvé, c'est la fureur que j'avais de dominer le sujet… »

Si elle n'éteint pas forcément toutes ses passions, la connaissance quasi parfaite de l'hébreu lui vaut de devenir le secrétaire du pape Damase Ier. Celui-ci veut faire du latin la langue de l'Église, et il charge Jérôme de réaliser une nouvelle traduction* latine de la Bible*, plus cohérente et surtout plus fidèle parce qu'on partira cette fois non plus du texte grec comme c'était le cas jusqu'alors, mais des manuscrits en hébreu. La tâche est tellement énorme que Jérôme est conscient qu'elle va monopoliser son énergie pendant de longues années ; sans compter qu'il est certain que son travail, aussi honnête et consciencieux soit-il, va lui valoir des volées de bois vert, car proposer une nouvelle traduction des saintes Écritures, c'est d'abord renier les précédentes : « … or y a-t-il un seul homme au monde, écrit-il au pape, qui, ayant mon livre entre les mains, et voyant discréditer le texte dont il se sert habituellement et dans lequel il a appris à lire, ne soit tenté de laisser éclater sa colère et de me traiter de profanateur et de falsificateur ? »

De fait, les protestations outrées ne manquèrent pas, d'autant que Jérôme s'était rendu en Palestine pour s'informer aux sources des traditions rabbiniques et demander l'avis des docteurs juifs : du coup, « sa » Bible était accusée d'être celle des Juifs déicides ! John Romer rapporte que le bouillant Jérôme réussissait le plus souvent à se contenir en public, mais qu'en privé il traitait ses détracteurs de « petits ânes aux petits sabots pointus », ou les soupçonnait d'avoir « une louchée de porridge en guise de cervelle », ce qui était pour lui l'injure suprême car il avait été épouvanté par la cuisine anglaise

en général, et en particulier par la bouillie d'avoine, *alias* le porridge.

On était alors au tout début du v^e^ siècle. La Bible en latin, la fameuse Vulgate, venait de naître. La gastronomie britannique, elle, allait devoir attendre encore de longs siècles avant qu'un Richard Bridgeman, septième comte de Bradford et pair d'Angleterre, ose donner le nom de bible à un livre de recettes de cuisine anglaise, la *Porters English Cookery Bible*…

Jérusalem

Florence, 1817. En sortant de la basilique Santa Croce où il est longtemps resté en extase devant des œuvres de Giotto, de Taddeo et Agnelo Gaddi, de Maso di Banco, de Donatello, d'Antonio Rossellino, de Benedetto da Maiano et de Cimabue, Stendhal sent brusquement son cœur s'emballer et la respiration lui manquer. Nauséeux, en proie à d'atroces vertiges, il se croit sur le point de mourir. Le médecin qu'il se hâte de consulter est formel : ce genre de malaise est à mettre sur le compte d'un excès de beauté – le mot *overdose*, qui n'existait pas, est en fait celui qui décrit le mieux le malaise ressenti par Stendhal : « Ici, à Florence, on voit ça tous les jours, lui explique le médecin. C'est que, mon cher monsieur, on n'affronte pas impunément un tel foisonnement de chefs-d'œuvre : les suées profuses, l'oppression de poitrine, la crise de palpitations, c'est le prix à payer pour la contemplation de nos œuvres d'art – et heureux êtes-vous si vous n'en mourez point ! »

Connu sous le nom de syndrome du voyageur, ou de syndrome de Florence, ou encore de syndrome de Stendhal, cet étrange malaise se manifeste aussi à Jérusalem. Sauf qu'en Terre sainte, ce n'est plus l'excès d'art et de beauté qui fait déraper la raison de certains voyageurs, mais la profusion, la surabondance, la saturation de religiosité.

Dès la tombée du jour, faux* messies et illuminés de toutes sortes, surgis d'on ne sait où, sont invinciblement attirés, tels des papillons de nuit, par la lumière invisible – la lumière mystique ? – qu'exhalent les pierres des édifices sacrés, et plus particulièrement celles du mur des Lamentations. Des touristes qui, la veille encore, suivaient docilement l'ombrelle de ralliement brandie par leur guide, revêtent soudain d'étranges péplums « à la biblique » qu'ils ont taillés dans les draps blancs ou les couvertures poil de chameau* de leur chambre d'hôtel ; s'immergeant dans les fontaines publiques pour se purifier, haranguant la foule avec l'accent texan, marseillais ou teuton, ils appellent au repentir et à la pénitence.

Leah Abramowitz, qui a conduit des travaux remarquables (et remarqués !) sur les psychoses des personnes âgées, signale le cas d'un enseignant d'une université scandinave qui poussait des cris stridents pour attirer l'attention de la Vierge Marie* qu'il affirmait voir assise au sommet de la coupole de la mosquée d'Omar ; Leah Abramowitz rapporte également le

cas d'un touriste californien qui cherchait désespérément, à travers les rues de Jérusalem, une vache rousse pour pratiquer sur elle le rituel aussi sanglant que complexe minutieusement décrit au chapitre 19 des Nombres – et non seulement notre homme devait-il mettre la main sur cette fichue vache rousse, mais encore lui fallait-il la tuer selon les règles de l'abattage casher, puis faire brûler en holocauste sa peau, sa chair, son sang et même ses bouses.

Ces dérives psychiques sont heureusement provisoires : après un traitement idoine, les victimes du syndrome de Jérusalem retrouvent rapidement leur état normal, et elles sont les premières à présenter leurs excuses pour cette bouffée de délire qui s'est emparée d'eux.

D'après le psychiatre israélien Yair Bar-El, qui fut le premier à décrire ce dysfonctionnement dans *The British Journal of Psychiatry*, cette « décompensation psychotique subaiguë » viendrait de ce que les malades, par ailleurs souvent dépressifs et instables, ont intensément rêvé Jérusalem, mais une Jérusalem idéale et idéalisée qu'ils cherchent désespérément (et vainement) à faire coïncider avec la cité réelle, ses soldats bardés de pistolets-mitrailleurs Uzi, ses odeurs de carton (oui, Jérusalem sent le carton, ce n'est pas désagréable mais quelque peu étrange, d'autant que personne n'a jamais pu m'expliquer pourquoi), de glycines à la fois tendres et somptueuses, de tapis poussiéreux, d'encens quand s'entrouvrent les portes des églises, de café, d'épices, de hummous, le tout quelquefois submergé par de vagues relents de détritus.

Nonobstant le Talmud* de Babylone* qui affirme que sur dix mesures de beauté accordées au monde, neuf ont échu à Jérusalem, la ville n'est pas la plus belle des cités des hommes ; mais elle est beaucoup mieux, et surtout beaucoup plus, que cela : « Jérusalem, c'est la ville suspendue entre la fin et le début du monde », vision aussi juste que saisissante qu'on doit au photographe David Sauveur, qui a intitulé *To the Last Path* l'extraordinaire série de portraits de la ville qu'il a saisis au Polaroid 600.

Capitale de la Bible*, « ville tapageuse, pleine de vacarme, ville joyeuse » (c'est du moins ainsi que la voyait le prophète Isaïe), Jérusalem est aussi la cité des chats de toutes les fourrures, des religieux de toutes les obédiences, des chiens de toutes les errances, des pies, des cloches, et même des derviches qui ont leur maison de retraite dans l'ancien patriarcat latin. Est-ce parce qu'elle est perchée sur une colline à sept cents mètres d'altitude que son ciel* semble plus bleu qu'ailleurs, qu'il arrive que la neige la recouvre, et qu'Amos Oz[4] a pu écrire que même l'été Jérusalem évoquait l'hiver ?

La Vieille Ville est un labyrinthe de venelles ténébreuses, avec des trous de lumière comme on en voit aux haillons des mendiantes quand elles marchent au soleil.

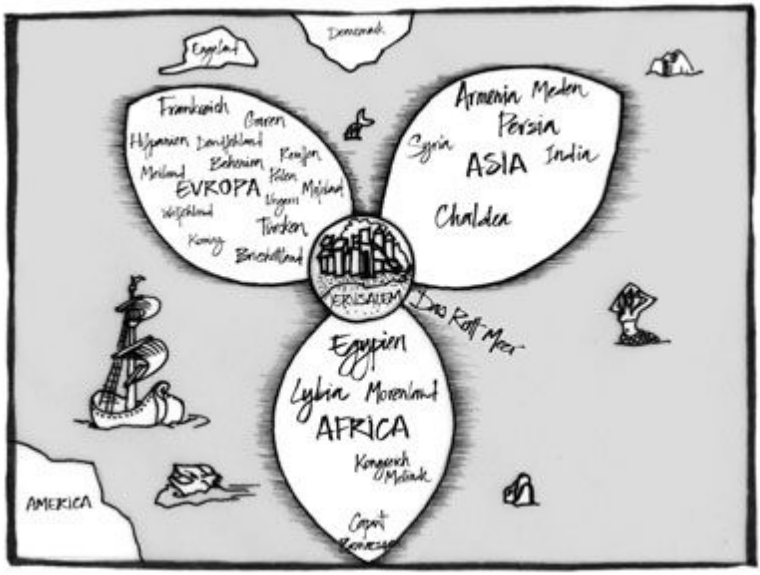
Mais la *petite mendigote* des ruelles sans nom qui a *sur les lèvres une odeur de fièvre de gosse mal nourrie* (comme le chantait Cora Vaucaire sur des paroles de Jean Renoir) n'a rien à craindre : aussi bien que les moulins de Montmartre, Jérusalem la couvre de son aile – comment en serait-il autrement au point de rencontre des trois religions du Livre qui font de l'aumône un de leurs *piliers* (les musulmans ne m'en voudront pas de leur emprunter ce mot qui dit si bien l'importance racinaire de la charité) ? D'ailleurs, Jérusalem, c'est aussi Cendrillon. Pas la Cendrillon devenue coqueluche de bal princier, pas encore, mais la Cendrillon de la suie, du seau et de la serpillière, dont se gaussent la marâtre embijoutée et les deux pestes qui lui tiennent lieu de filles – et Jérusalem, en effet, de balayer inlassablement, façon Sisyphe, les cendres des combats innombrables, des violences sans fin qui ont souillé son âtre et son être, et des dégradations ineptes comme celle (une parmi tant d'autres, ce n'est qu'un exemple) qu'on lui infligea en 1898 : pour faciliter le passage de la calèche de Guillaume II qui visitait la Terre sainte, on n'hésita pas à abattre une partie de la muraille à la Porte de Jaffa. Finalement, le Kaiser choisit de faire son entrée à cheval, pensant qu'il retrouverait ainsi l'émotion qu'avaient dû ressentir les croisés.

Theodor Herzl lui-même, fondateur du sionisme, eut des mots d'une grande dureté à l'égard de la Ville sainte – dont il faut préciser qu'elle était, de son temps, sous domination ottomane : « Quand je me souviendrai de toi, ô Jérusalem, dans les jours à venir, ce ne sera pas avec joie. Les dépôts

poussiéreux de deux mille ans d'inhumanité, d'intolérance et d'insalubrité couvrent tes ruelles puantes… »

Mais Jérusalem a appris la patience. Elle sait qu'un jour son prince viendra. Un prince qui ne sera pas un arrogant Kaiser démolisseur de portes, mais qui sera Dieu. Ce n'est certes pas pour tout de suite, et la ville devra d'abord en passer par l'épreuve de la fin des temps, mais enfin la Rencontre est certaine. Alors, la vieille Jérusalem dépouillera les oripeaux de Cendrillon pour devenir la Jérusalem nouvelle, la ville la plus belle du monde, l'éblouissante, la parfaite : « Il me montra la cité, écrit le visionnaire de l'Apocalypse, la sainte, Jérusalem qui descendait du ciel […] éclatait de lumière comme une pierre très précieuse […] Le revêtement de sa muraille était de jaspe et la ville était d'or pur semblable à du verre limpide. Les fondations de la muraille de la ville étaient ornées de toutes sortes de pierres précieuses : la première fondation, de jaspe ; la deuxième, de saphir ; la troisième, de calcédoine ; la quatrième, d'émeraude ; la cinquième, de sardonyx ; la sixième, de sardoine ; le septième, de chrysolithe ; la huitième, de béryl ; la neuvième, de topaze ; la dixième, de chrysoprase ; la onzième, d'hyacinthe ; la douzième, d'améthyste. Les douze portes, douze perles : chacune des portes était faite d'une perle […] La ville n'a nul besoin que le soleil et la lune brillent sur elle : la gloire de Dieu l'illumine… »

En 1581, lorsque le pasteur allemand Heinrich Bünting composa son *Itinerarium sacrae scripturae*, ouvrage qui recensait tous les trajets accomplis par les personnages de la Bible depuis Abraham* jusqu'à Jésus* et ses apôtres, il dessina une carte où Jérusalem figurait comme centre du monde : « Afin que la disposition de toute l'étendue des terres puisse être perçue plus facilement, expliqua-t-il, j'ai voulu placer en avant de mon ouvrage une cosmographie universelle en forme de trèfle […] avec, au centre, la très sainte ville de Jérusalem. Les trois feuilles étendues vers le levant, le couchant et le midi, représentent les trois parties principales du monde, à savoir l'Europe, l'Asie et l'Afrique… » Et d'ajouter, ce qui aujourd'hui n'est pas dénué d'une certaine ironie : « En ce qui concerne la quatrième partie du monde, nommée Amérique, qui a été récemment découverte, il n'est pas besoin d'en dire plus car elle n'est pas mentionnée dans les saintes Écritures. » Pas rancuniers, les États-Unis sont aujourd'hui l'un des pays où ces saintes Écritures revêtent le plus d'importance dans la vie citoyenne.



Yahvé*, Dieu de l'Ancien Testament, a longtemps « habité » Jérusalem. Cette ville est vraiment sa ville et, même si le Temple* qui abritait sa Présence n'existe plus, Dieu est resté *yeroushalmi* (mot hébreu pour hiérosolymitain, habitant de Jérusalem) : s'il est *autrement*, il n'est pas *ailleurs*, et l'on continue de ressentir sa palpitation indicible qui est le cœur battant de Jérusalem.

Lorsque le jeune roi David* s'en empara, Jérusalem existait déjà depuis environ deux mille ans sous forme – pense-t-on – d'un enchevêtrement de bergeries et de maisons flambées par le soleil. Habitée par la tribu cananéenne des Jésubites, elle avait pendant plus de quatre siècles résisté on ne sait trop comment aux divers et violents assauts dirigés contre elle. Prise et parfois ravagée à trente-six reprises, on ne peut pas dire qu'elle porte bien son nom hébreu de Yerushalayim qui signifie « La paix apparaîtra » – à moins évidemment qu'il ne s'agisse d'un patronyme prophétique.

On ne manque pas de vestiges archéologiques intéressant l'époque du royaume de David, mais on en a en revanche très peu concernant sa capitale. D'aucuns pensent que Jérusalem se résumait alors à une sorte de gros village non fortifié d'environ mille cinq cents habitants, probablement bâti sur une pente (plutôt raide) du mont Sion avec une surface totale inférieure à 6 hectares. À la veille de sa destruction par les légions de Titus, elle atteignait 178 hectares. Aujourd'hui, elle en revendique 20 000. Alors oui, elle a réussi, sans doute, mais à la façon de ces stars très belles, très riches, et qui marchent au bord du gouffre, éblouies par les sunlights : elle n'est pas heureuse, Jérusalem, et c'est peu de le dire ! Ses fleurs sont belles, les animaux* de son Zoo biblique engendrent et prolifèrent, mais partagée, tiraillée, enfermée, apeurée, agressive et agressée, Jérusalem subit ce que Dominique Bourel, directeur de recherche au CNRS, appelle très justement la surenchère des

mémoires, « mémoires qui ne se soutiennent pas mais, au contraire, se déchirent et se combattent… ».

Jérusalem serait-elle devenue indéfendable ? Pas pour Elie Wiesel* : « Jérusalem : la face visible et secrète, le sang et la sève de ce qui nous fait vivre ou renoncer à la vie, l'étincelle qui jaillit dans le noir, le murmure qui traverse les clameurs d'allégresse, de bonheur. Pour les exilés, une prière. Pour les autres, une promesse. Jérusalem : cité qui miraculeusement transforme tout homme en pèlerin ; nul ne peut la visiter et s'en aller inchangé. » Au fond, les raisons juives d'aimer Jérusalem sont principalement historiques et prophétiques. Les raisons chrétiennes nettement mystiques. Et je dirai que les raisons musulmanes sont plutôt poétiques et lyriques, ce qui ne les dévalue en rien. Démonstration : selon la tradition, Mahomet, sous la conduite de l'archange Gabriel, aurait voyagé de La Mecque à al-Aqsa sur al-Buraq, cheval ailé à tête de femme et à queue de paon, puis il se serait élancé vers le ciel pour y recevoir la révélation de la loi coranique, laissant l'empreinte de son pied sur le rocher sacré (Qubbat el-Sakhra) abrité dans la grotte située sous le dôme de la mosquée d'Omar. Au cours de son voyage pour recevoir la loi coranique, Mahomet aurait traversé les sept cieux et prié avec les anciens prophètes juifs et chrétiens, ainsi qu'avec Dieu lui-même. C'est pourquoi Jérusalem est considérée par les musulmans comme la Porte du Ciel. Jean Ferniot conte parfaitement la chose : « Sur le toit de la maison attend al-Buraq, la nerveuse jument aux fines attaches, la monture préférée de Mahomet. Sa queue s'envole en panache. À peine Mahomet est-il en selle, d'un seul bond, que la jument, aux flancs de laquelle semblent battre des ailes, se dresse sur ses arrières et pique vers le ciel. La grande tache de lumière de l'archange [il s'agit de Gabriel] la précède, comme si elle la guidait dans la nuit ou le songe […] Un troisième galop l'amène à Jérusalem, sur l'esplanade du Temple. C'est là que, conduit par le Tout-Puissant, Abraham manifesta sa totale soumission ; là, sur ce mont Moriyya, Akedat Izhak, le rocher du sacrifice, qu'un bélier fut substitué à Isaac, selon la clémence divine ; là que s'élèvera Masjid el-Aqsa, la Mosquée lointaine. Comme Abraham laissa son empreinte sur la pierre sacrée de La Mecque, la Maquam Ibrahim, Mahomet impose la sienne sur le rocher de Jérusalem, Qubatt el-Sakhra, avant d'enfourcher une quatrième fois la jument noire, qui pique droit vers la voûte céleste […] Tour à tour, il rencontre Adam, Jésus et saint Jean, Joseph, Idris, Aaron, Moïse, et enfin, dans le septième ciel, le plus élevé, Abraham […] et il se réveille dans sa maison au toit intact, à l'heure où le soleil se lève sur La Mecque. »

Ce voyage nocturne dut se dérouler à une vitesse foudroyante, car, en rentrant chez lui, Mahomet trouva son lit encore tiède, tandis que l'eau d'une cruche qu'il avait renversée en partant continuait de s'écouler sur le sol !

Cette histoire m'enchante, et d'autant plus qu'elle a tout de la perle rare : l'islam, en effet, n'accorde guère de place aux miracles. Mais la nuit de Jérusalem, tiède, parfumée et bruyante, incite peut-être à accorder foi à

l'impossible – « Il semble que tout doive être extraordinaire dans cette ville extraordinaire », disait déjà Chateaubriand –, et à tout le moins au prodige de la jument al-Buraq, puisque la sourate 17 (intitulée d'ailleurs *Le Voyage nocturne*) et le hadith[5] 95 officialisent ce périple aérien du Prophète. La merveilleuse jument al-Buraq sera le premier animal que Dieu ressuscitera. Les anges* lui mettront une selle de rubis, un mors d'émeraudes, et la conduiront au tombeau de Mahomet. Celui-ci ressuscitera à son tour et enfourchera al-Buraq pour monter au paradis*.

Est-ce alors que s'accomplira – Bible et Coran réconciliés – la prophétie d'Isaïe : « Je désignerai la paix pour te surveiller et la justice pour dominer sur toi. Il ne sera plus jamais question de violence dans ton pays, ni de destruction et de malheur sur ton territoire… » (Is 60, 17-18) ?

Jésus

Vous disais-je « tu », ou bien te disais-je « vous » ? Je ne sais plus. C'était il y a longtemps déjà. À la suite d'un frôlement de vous, j'avais écrit quelques mots sur toi. Enfin, sur vous. Un petit livre intime et mince, ça s'appelait *Il fait Dieu*. Comme on dirait il fait beau, ou il fait jour.

Malgré des études dans un collège religieux (de la sixième à la philo, sept années de bonheur), je crois bien que je n'avais jamais lu un livre qui vous fût consacré. Le peu que je savais de vous, c'était surtout à travers vos ami(e)s : Bernadette Soubirous, Thérèse de l'Enfant-Jésus, Don Bosco, sainte

Blandine (à qui je prêtais le visage de chat de Debra Paget, la jeune chrétienne des *Gladiateurs* de Delmer Daves), le curé d'Ars qui m'exaspérait avec tous ces anathèmes qu'il avait lancés contre la danse et les bals du samedi soir, c'est que j'étais à l'âge des surboums, j'adorais flirter sur *Retiens la nuit* ou *J'irai pleurer sous la pluie*, alors je vous laisse imaginer la rage dans laquelle me mettaient les sermons du vieux petit prêtre, lequel, en revanche, m'enthousiasmait par ses démêlés avec le grappin (lequel, bien sûr, n'était autre que Satan*), et, je m'en souviens, j'avais aussi un faible pour saint Dominique Savio, mort de la tuberculose à l'âge de quinze ans, je lui trouvais une bouille adorable, une vraie tête d'ange, du moins sur les dessins car il n'existe aucune photo de Dominique, juste des portraits reconstitués à partir d'un croquis qu'un de ses camarades d'école avait fait de lui. Comprenez bien, Jésus : ce n'est pas que vous m'intéressiez moins que votre petit Dominique ou votre douce Blandine, mais tant de gens m'assuraient que vous aviez surtout en commun avec votre Père du Ciel* de n'être qu'un mythe, une légende, un rêve… Alors, bon, j'ai cru en votre inexistence à tous les deux. En le regrettant un peu, surtout vous concernant, parce que les propos et les actes qu'on vous attribuait étaient joliment séducteurs.

Et puis, il y eut ce… cette… voyons, comment appelleriez-vous ce drôle de tour que vous m'avez joué un certain 8 septembre au soir, alors que je ne vous avais rien demandé (est-ce qu'on converse avec quelqu'un qui n'existe pas ?), et que j'avais encore ma brosse à dents dans la bouche, et que je me suis retrouvé à genoux sur les tommettes rouges de ma chambre, et comme ça jusqu'à l'aube ? Je ne dirai pas que ce fut une rencontre, car je n'ai rien vu de vous, rien entendu, rien respiré, rien effleuré. Mais ce fut bouleversant. Et après une nuit de larmes et de joie, j'ai eu la certitude que vous existiez. Alors, forcément, vous ayant trouvé, je me suis mis à vous chercher. Et j'ai peu à peu découvert qui vous étiez – c'est-à-dire une infinitésimale, une lilliputienne, une nanopartie de qui vous étiez. Car la complétude de vous nous est inaccessible, elle ne nous sera révélée qu'après que nous serons passés de l'autre côté du miroir, sur l'autre versant du Styx – peu importe l'appellation, peu importe à quoi ça ressemble vraiment, toujours est-il que mourir nous fait peur. Au point que des tas de gens sont intimement persuadés, comme je l'ai été moi-même, que vous avez été inventé par les hommes pour aider à faire passer cette pilule plus qu'amère. Pour beaucoup, vous ne seriez que l'excipient qui enrobe les principes actifs que nous sommes contraints d'avaler – à savoir la mort, la souffrance, l'injustice, etc. Pauvre Jésus, relégué du stade de Dieu à celui de simple dragée pharmaceutique… Et pourtant, pour ceux qui vous récusent, dragée et excipient, ça n'est pas encore assez bas, ça n'est pas encore assez rien. Avec quelle violence ils me rabrouent quand je parle de vous, me méprisent, me traitent *in petto* de débile, ceux-là qui vous prennent pour une illusion ! Tenez, l'autre jour, cette femme qui s'est dressée parce que je venais de faire allusion à l'historien Flavius Josèphe en rappelant qu'il avait mentionné par deux fois votre nom dans son

ouvrage *Antiquités judaïques*, au chapitre XX : « Hanne le Jeune […] convoqua les juges du Sanhédrin et traduisit devant eux le frère de *Jésus appelé le Christ*[6] – son nom était Jacques – en même temps que d'autres. Il les accusa d'avoir transgressé la Loi et les livra pour qu'ils soient décapités… », et de façon plus significative au chapitre XVIII : « Vers ces temps-là un homme sage est né, *s'il faut l'appeler un homme*. Il accomplissait notamment des actes étonnants et est devenu un maître pour des gens qui acceptaient la vérité avec enthousiasme. Et il est parvenu à convaincre beaucoup de Juifs et de Grecs. *Le Christ c'était lui*. Et quand, par suite de l'accusation de la part des gens notables parmi nous, il avait été condamné par Pilate à être crucifié, ceux qui l'avaient aimé dès le début n'ont pas cessé. *Il leur est apparu le troisième jour de nouveau vivant* selon les paroles des divins prophètes qui racontent ceci et mille autres merveilles à son sujet. Et jusqu'aujourd'hui le peuple qui s'appelle chrétien d'après lui n'a pas disparu[7]. » Carabistouilles, sottises et balivernes, s'écrient les incrédules : Flavius Josèphe, qui était un juif pratiquant, n'aurait jamais pu écrire de telles sornettes ; les phrases « s'il faut l'appeler un homme », « il était le Christ » et « il leur est apparu le troisième jour de nouveau vivant » sont manifestement des rajouts malhonnêtes effectués par des moines copistes. Curieusement, l'idée d'une falsification (il faut appeler un chat un chat) trouve ses meilleurs soutiens parmi des croyants indiscutables, dont Daniel-Rops, auteur d'une magistrale biographie de vous, *Jésus en son temps*, qui défend manifestement l'hypothèse d'un texte « remanié sous prétexte d'amélioration […] par des copistes plus emplis de bonnes intentions que de scrupules ».

Mais y a-t-il vraiment matière à polémique ? Dans leur version supposément falsifiée, ces textes prouvent seulement qu'un historien du nom de Flavius Josèphe a reconnu qu'un homme appelé Jésus avait existé en Palestine à l'époque où Tibère régnait sur Rome (donc aux alentours des années 30 de l'ère chrétienne), que cet homme avait marqué les esprits, et qu'il avait fini de façon plutôt pitoyable – ce qui le décrédibilisait bien plus que de n'en pas parler du tout…

Qu'on ôte le témoignage de Flavius Josèphe, mon pauvre Jésus, et vous n'êtes plus qu'un songe, ou peu s'en faut ; car ni les *Actus senatus*, ni les *Commentarii principis*, documents officiels de l'histoire romaine, ne soufflent mot de vous. Si Ponce Pilate, comme c'est plus que probable, a adressé un ou plusieurs rapports à Rome, ces dossiers ont disparu. Indifférence, négligence, malveillance ? Parmi la correspondance administrative, commerciale ou privée, échangée entre la Palestine et Rome, aucune mention non plus des événements qui ont tout de même dû passablement secouer Jérusalem*.

Au fond, tout se passe comme si votre naissance si ravissante, votre vie si fertile, votre mort si poignante, votre résurrection si stupéfiante (si bondissante aussi, vous tout neuf, le jardin* tout ensoleillé, les saintes femmes tout émues, et la petite Marie-Madeleine, notre sœur, toute éperdue, toute rosissante de joie !) n'avaient pas, en leur temps, éveillé la curiosité d'aucun

de ces intellectuels dont, pourtant, il devait bien y avoir des échantillons bouillonnants à Jérusalem comme il y en a partout. C'est à croire que vous avez voulu ce silence, que vous l'avez délibérément organisé. Mais pourquoi ? Pour permettre à votre message d'amour et votre promesse de bonheur de croître, de se fortifier, de s'épanouir sur un humus que vous aviez choisi, comme on laisse certaines plantes précieuses se développer sous la protection d'une serre avant de les confronter aux périls de l'air libre ? Marie-Madeleine, le matin de Pâques, avait-elle à ce point raison de vous prendre pour le jardinier ?

Oh, bien sûr, après quelque temps, il naquit un bruissement. Un *buzz*, comme nous disons aujourd'hui. Pline le Jeune, envoyé sur les bords de la mer Noire comme légat impérial de la province du Pont-Bithynie, fit part à l'empereur Trajan de quelques démêlés qu'il avait eus avec les membres d'une secte, les chrétiens, qui adoraient un prétendu Christ en qui ils voyaient Dieu lui-même, Dieu fait homme. Pline n'en disait guère plus sur vous, comme s'il était certain que Trajan savait qui vous étiez. Mais le courrier de Pline – par ailleurs un écrivain remarquable – était daté de l'an 112, soit près de quatre-vingts ans après votre mort sur la croix*. Pour un historien, le document est un peu trop éloigné de l'événement qu'il concerne pour être pris au pied de la lettre.

Quatre ans plus tard, un autre littérateur, Tacite, revint dans ses *Annales* sur l'incendie de Rome qui avait eu lieu en l'an 64 (donc trente ans seulement après votre crucifixion), et dont on avait accusé les chrétiens d'être les auteurs. Tacite précisait que « ce nom [de chrétiens] leur vient du Christ qui, sous le règne de Tibère, fut condamné au supplice par le procureur Ponce Pilate… ».

C'est succinct, certes, mais cette fois le doute n'est plus permis quant à la réalité de votre passage sur la terre. Cela dit, découvrirait-on demain une mine de données indubitables sur votre vérité* historique qu'on n'en saurait probablement pas beaucoup plus sur d'autres vérités – celles par exemple de votre Incarnation ou de votre Résurrection. Et je rejoins le père Joseph Moingt, théologien et ancien directeur de la revue *Recherches de science religieuse*, quand il déclare que « le Jésus de l'histoire ne livre pas le secret de sa personne, qui est son rapport à Dieu […] La connaissance du milieu du Nouveau Testament s'est incontestablement accrue, mais les données de l'histoire de Jésus n'en ont guère été modifiées… ».

Toujours est-il qu'en multipliant les recoupements et les données de toutes sortes (archéologiques surtout), on parvient à dresser de vous une fiche biographique à peu près indiscutable. Voici par exemple celle qu'a établie John Paul Meier, prêtre de l'archidiocèse de New York, président de l'Association biblique des États-Unis et auteur de *Un certain Jésus, les données de l'Histoire* : « Il ressort que Jésus est né aux environs de l'an 7 ou 6 avant notre ère, quelques années avant la mort d'Hérode le Grand, très probablement à Nazareth en Galilée, mais peut-être à Bethléem* en Judée. Il a

grandi à Nazareth dans un milieu familial qui participait au réveil de l'identité religieuse et nationale juive en Galilée, un milieu qui attendait la restauration d'Israël* dans toute sa gloire. Jésus suivit vraisemblablement les traces de Joseph et reçut donc une formation d'artisan du bois. Sa langue habituelle était l'araméen, mais il acquit probablement aussi une connaissance de l'hébreu en écoutant les Écritures et peut-être en apprenant à lire cette langue sacrée à la synagogue. Il n'était sans doute pas plus pauvre que la grande majorité des Juifs galiléens. Il ne s'est jamais marié et il aurait pu choisir de passer ses années dans la tranquillité et l'obscurité d'une petite ville comme Nazareth. Mais il fit un autre choix. Aux environs de l'an 28 de notre ère, il rompit avec son statut socio-économique honorable mais modeste pour assumer le rôle inhabituel d'un laïc célibataire itinérant qui proclamait l'arrivée imminente du royaume de Dieu.

« Il a sans doute même fait partie du cercle restreint des proches disciples de Jean[8]. Mais à un certain moment, il a quitté le cercle de Jean, peut-être avec quelques-uns de ses disciples, pour exercer son propre ministère. À l'inverse de Jean, il a également entrepris une mission itinérante qui lui a permis de parcourir la Galilée, certaines contrées de Judée, de Pérée, de la Décapole et peut-être des régions situées au nord de la Galilée jusqu'à Tyr et Sidon, et il a fait de nombreux voyages à Jérusalem… »

Or donc, vous avez existé sur la terre de Palestine, il serait aujourd'hui difficile de le nier. Mais moi qui n'en doute pas, ça ne me suffit pas. Je veux votre visage. Votre regard. Votre sourire. Votre façon d'enjamber les murets de pierres chaudes, d'y cueillir des lézards dans le creux de vos mains. Savoir ce que vous sentez – non, je ne suis pas trivial, pas du tout, mais tout être vivant a son odeur*, ce n'est pas parce que vous êtes Dieu que vous ne sentez rien, après tout vous aimiez le poisson grillé, le pain chaud et le vin, vous étiez un vrai homme comme vous êtes un vrai Dieu, et à propos de vérité, peut-être est-ce le livre de Khalil Gibran, *Jésus Fils de l'Homme*, qui dit le plus vrai de vous, non pas le plus vrai de l'Histoire (tous ces prétendus « témoignages », Gibran les a inventés – quel immense talent il a, n'est-ce pas, Jésus ?), mais le plus vrai de l'homme – celui que vous avez été comme celui qu'ils ont cru que vous étiez.

« Pour parler de cet homme, Jésus, et de sa mort, explique le grand prêtre Caïphe, nous devons prendre en considération deux réalités : il est indispensable que nous défendions la Torah*, et que ce royaume soit protégé par Rome. Or cet homme était une menace pour Rome et pour nous. Cet homme, Jésus, était un profane et un corrupteur. Nous l'avons assassiné dans un acte délibéré et avec la conscience pure. »

« À présent, dit Jean [le fils de Zébédée], vous voudriez savoir pourquoi certains parmi nous l'appelaient le Fils de l'Homme. Lui-même désirait être appelé ainsi, car il connaissait la faim et la soif de l'homme, et admirait l'homme en quête de son moi suprême. Le Fils de l'Homme était Christ le Gracieux, qui voulait être avec nous tous. »

« Jésus ne fut jamais marié, dit Jeanne, l'épouse de l'intendant d'Hérode, mais il était l'ami des femmes. Il les connaissait comme on devrait les connaître, en douce amitié. »

« Il recherchait les femmes de Jérusalem et les femmes de la campagne avec la ruse de l'araignée qui guette les mouches, dit un jeune prêtre de Capharnaüm. Et elles tombaient dans sa toile. […] J'ai dit maintes fois que je hais cet homme. Oui, je le hais plus que je ne hais les Romains qui dominent notre pays. »

« C'était un poète, confirme Romanos, poète lui-même. Je l'ai vu, maintes fois, se courber pour caresser les brins d'herbe. »

« Sa bouche était comme le cœur d'une grenade et les ombres dans ses yeux étaient profondes, dit Marie-Madeleine. Je voudrais parler de son visage, mais comment ? […] C'était un visage triste et c'était un visage joyeux. »

« Et une fois de plus, se lamente André, je dis et redis que l'amertume de la mort est moins amère que la vie sans lui. »

« Et n'avez-vous pas senti, conclut Rachel, une des femmes qui le suivaient, lorsque nos yeux furent privés de son visage, que nous étions réduits à des souvenirs dans la brume ? »

Stendhal n'avait pas tort d'écrire dans ses *Chroniques italiennes* : « Ce sentiment, cet état d'âme singulier que les anciens n'auraient pas connu, et qui fut l'invention du christianisme, c'est une tristesse vague, un vague à l'âme plein de rêveries, partagé par le mal de vivre et les folles espérances du paradis promis pour l'autre vie. »

Je n'ai pas fini de chercher votre visage. Mais ma quête se fait de moins en moins impatiente et nerveuse à mesure que mon âge croît, car forcément l'heure se rapproche où elle sera satisfaite – non comblée, oh non, jamais rassasiée, car je partage cette conception du bonheur éternel selon laquelle la jubilation de vous voir fera naître simultanément – et merveilleusement – autant de désir de vous voir, encore et encore, qu'elle en assouvira. Être insatiable de vous, et pour l'éternité, voilà le délicieux enfer qui nous attend au paradis*.

Job

Oubliez l'image dégradante que vous en avez peut-être (surtout si vous connaissez l'impressionnante gravure que Gustave Doré a faite de lui), à savoir celle d'un pauvre hère gisant sur un tas de fumier parce qu'il n'a plus d'autre couche où s'étendre, usant d'un morceau de poterie pour râcler les croûtes d'une effroyable maladie de peau qui rend son corps purulent depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds, et le tout sans cesser de chanter les louanges de l'Éternel qui l'a mis dans cet état abominable. Job, ce n'est pas ça du tout. Ou du moins, ce n'est pas que ça.

En fait, Job est l'un des personnages les plus sympathiques de la Bible*. Sa première qualité étant de n'avoir probablement jamais existé : nonobstant ce qu'on peut lire çà et là, il s'agit d'un personnage légendaire, ce qui évite de devoir prendre parti entre diverses hypothèses sur son historicité. Disons seulement que l'auteur du Livre de Job a choisi comme décor le pays d'Outs (c'est-à-dire les confins d'Édom, au sud de la mer Morte), ce qui fait de Job un étranger : les fils d'Israël* et de Juda, en effet, n'auraient peut-être pas apprécié que YHVH* traitât avec autant d'iniquité un homme de son peuple. Une autre indication de décor (de décor social, cette fois) nous est fournie par le style de vie de Job : il mène une existence éminemment pastorale, où la richesse se mesure à l'importance des troupeaux et au nombre des serviteurs, ce qui laisse à penser que l'auteur a situé son drame à l'époque patriarcale.

Job, âgé d'environ soixante-dix ans, est alors un chef de famille comblé : il a sept fils (chiffre biblique symbole de perfection), trois filles, sept mille brebis, trois mille chameaux, mille bœufs, cinq cents ânesses. Et avec ça, c'est un homme bien : il sait jouir de ses richesses (bien qu'il ne soit pas juif, il semble partager le point de vue du judaïsme : Dieu n'a pas créé le monde physique pour que nous y puisions des idées de frustrations masochistes, mais pour que nous y trouvions du plaisir), mais son immense fortune ne l'a pas corrompu pour autant.

Or, un jour que Dieu discute avec Satan*, voici qu'ils en viennent à évoquer Job – on voit par là que notre homme était connu dans les plus hautes sphères. Dieu ne cache pas son admiration : Job est tellement exceptionnel, il possède tellement de vertus, qu'il n'est aucun homme au monde qui puisse lui être comparé. Satan ne dit pas le contraire, mais il explique la perfection de Job par le fait que Dieu le protège et le soutient. Que Dieu s'écarte de lui, qu'il lui retire toutes les bénédictions dont il l'a comblé, et on verra bien si Job conserve sa belle droiture !

Avant même de savoir si la foi de Job peut résister à l'épreuve de la privation et du dénuement, c'est Dieu qui affiche sa foi en Job en acceptant de relever le défi : « Eh bien, soit, dit-il à Satan, tout ce que Job possède est en ton pouvoir, mais ne touche pas à sa personne. »

Alors le drame commence : une tempête soudaine fait s'écrouler la maison sur les sept fils et les trois filles de Job qui périssent ensevelis sous les décombres, tandis que ses sept mille brebis et leurs bergers sont foudroyés par le feu du ciel* et que des bandits lui volent tous ses chameaux et passent ses serviteurs au fil de l'épée. L'horreur. Mais Job tient bon, il déchire ses vêtements et se rase le crâne en signe de deuil, et il s'écrie : « YHVH a donné, YHVH reprend, que le nom de YHVH soit béni ! »

Dépité (le mot est faible) d'avoir perdu la première manche, Satan demande à Dieu de pouvoir, cette fois, éprouver Job dans sa chair. « Je te le livre, dit Dieu, mais tu devras lui laisser la vie sauve. »

Aussitôt, Satan accable Job d'une maladie de peau hideuse (un ulcère malin, d'après les spécialistes) qui provoque des démangeaisons abominables.

Job subit, s'empare d'un tesson de terre cuite pour gratter son pauvre corps qui n'est plus qu'une plaie vive, et n'en continue pas moins de chanter la gloire de YHVH. La femme de Job, qui jusque-là n'a rien dit (elle a pourtant perdu dix enfants !), le conjure de se détourner d'un Dieu si cruel – et c'est pour moi l'occasion de vous inviter à la contemplation d'un tableau de Georges de La Tour ; il s'intitule officiellement *La Visite au prisonnier*, mais de plus en plus nombreux sont ceux, et j'en suis, qui pensent qu'il s'agit en réalité de Job et de sa femme. « Quoi ! lui dit celle-ci, tu persévères encore dans ta piété ? Allons, mon pauvre ami, laisse là ce Dieu qui se joue de toi, et meurs donc ! » À quoi Job répond : « Tu parles comme une femme insensée. Nous avons reçu le bien de Dieu, comment refuserions-nous de recevoir le mal ? » L'auteur du Livre n'a pas cru nécessaire de donner un nom à la femme de Job (bien qu'un Apocryphe prétende qu'elle se serait appelée Sitis et qu'elle aurait vendu sa magnifique chevelure à Satan en échange d'un peu d'argent et de nourriture*), mais Andrée Chedid lui a rendu justice en faisant d'elle l'héroïne d'un magnifique roman éponyme dans lequel elle apparaît comme « la fidèle, l'aimante, la juste, en toutes circonstances ».

C'est alors que trois amis de Job, Élifaz, Bildad et Tsofar, auxquels va se joindre un peu plus tard un certain Élihou, ayant appris ses malheurs, viennent lui rendre visite. Ils s'assoient avec lui dans la poussière (n'oublions pas que la maison de Job n'est plus que ruines et désolation), ils déchirent leurs vêtements et poussent des lamentations à fendre l'âme. Ils restent là sept jours et sept nuits, sans oser seulement parler tellement ils sont atterrés de trouver leur ami dans une situation aussi désespérée. Mais Job, lui, va leur faire entendre sa plainte sous la forme d'un poème tragique et beau :

Soyez perdus
jour où j'ai vu le jour, et nuit
qui a dit : un garçon va naître !
[…]
Réclamez le jour, tombes d'ombre
Nuage écrase-le, éclipse
terrifie-le !
[…]
Comme pain je n'ai que des plaintes
et ce flot de rugissements.
J'ai peur de la peur qui me gagne
[…]
Je n'ai ni répit ni repos
ni paix.
J'accueille le chaos…

Ses amis lui conseillent de prendre son mal en patience : au fond, si Job est tombé aussi bas, c'est forcément sa faute, car les malheurs qui frappent les hommes leur sont envoyés par Dieu, lequel, lorsqu'il châtie, le fait toujours en connaissance de cause et avec justice. Loin de réconforter Job, ce discours le met en rage : c'est qu'il se sait innocent, lui ! S'il accepte la déréliction morale et physique, la perte de ses enfants, de ses biens, de son statut d'homme le plus considérable parmi tous les Orientaux, il refuse de passer

pour un coupable sous le regard de Dieu : « Jusqu'à mon dernier soupir, je défendrai mon innocence ; je tiens à me justifier et je ne faiblirai pas ; mon cœur ne me fait de reproches sur aucun de mes jours » (Jb 27, 5-6).

Job, pourtant, ne peut pas faire l'économie de ce qu'il redoute presque autant que le déni de son innocence : à bout de forces, poussé dans ses derniers retranchements par la dialectique impitoyable de ses trois amis (sa femme, elle, a quitté la scène, c'en est trop pour elle et on la comprend), il finit par s'en prendre à Dieu qui, au nom de sa justice, bafoue… sa justice ! « Ignorant tout des débats célestes qui sont à l'origine de sa souffrance, commente le théologien John Westerdale Bowker[9], Job réclame une confrontation et une explication ; Dieu lui répond, mais refuse de lui accorder une explication… » Et la réponse de Dieu est plutôt cinglante : « Qui es-tu pour noircir mes desseins de tes mots d'ignorant ? […] Où étais-tu quand j'ai créé la terre ? Réponds, toi qui te crois intelligent ! » (Jb 38, 1-4).

Si ce n'est pas Dieu lui-même qui afflige Job, Dieu se croise les bras, Dieu regarde, Dieu se tait, Dieu laisse faire. Au-delà du problème du Mal, c'est la question, toujours sans réponse, du silence du Ciel que pose le Livre de Job. Un silence que ceux qui en sont assourdis appellent le scandale de Dieu.

Est-ce parce qu'il interroge la souffrance de l'innocent sous le regard (apparemment) indifférent de Dieu que le Livre de Job a la réputation d'être l'un des plus difficiles de la Bible ? Pour moi, je ne lui trouve aujourd'hui rien de coriace ni d'inextricable, mais c'est peut-être que je ne suis pas théologien, et que certaines très hautes (ou très abyssales…) controverses me passent au-dessus de la tête. Tant pis pour moi. Ou plutôt tant mieux, car mon ignorance des grandes considérations me laisse toute latitude pour apprécier la seule beauté du texte. S'agissant de Job, on peut parler de splendeur. Et même risquer le mot chef-d'œuvre. Aussi tragique, affolant et même paniquant soit-il, car tout un chacun peut se retrouver un jour nu, purulent et encroûté comme Job, cet écrit composé comme un oratorio pour cinq hommes, une femme, un Dieu et un Satan, est littérairement parlant l'un des deux plus beaux textes de la Bible – l'autre étant, bien sûr, le Cantique des Cantiques*. Et non seulement il est cette splendeur, mais il est passionnant : qui, de YHVH et de Satan, va gagner le pari qu'ils ont engagé sur Job ? Et ce dernier, comment va-t-il s'en tirer ?…

Victime emblématique d'une erreur judiciaire d'autant plus odieuse que Dieu sait parfaitement à quel point il est irréprochable, Job pourrait être le saint patron de tous les souffrants, et surtout de tous les innocents accusés sans fondement – et leur cohorte est longue ! Malheureusement, comme je l'ai rappelé au début de cette entrée, Job est un héros de fiction ; et les accusés à tort seront mieux inspirés d'appeler au secours saint Arnvald, fondateur de l'ordre cistercien, procureur et cardinal, protecteur attitré des magistrats, des avocats et des justiciables, des journalistes et de la chevalerie, en somme de tout ce qui sent bon la justice, la vérité et l'intégrité, avec l'inconvénient que

saint Arnvald est à la fois le champion des juges et celui des accusés ; ou bien devront-ils recourir au bon saint Nicolas, mais celui-ci est déjà passablement occupé, car, s'il est le saint patron des gens de droit, il l'est aussi des enfants, des prêteurs sur gage, des filles non mariées, des parfumeurs et des marins. La vérité, au fond, c'est qu'il n'y a pas de véritable saint patron des opprimés à tort, des innocents condamnés, des non-coupables exécutés – en revance, à Innsbruck, à l'époque du haut Moyen Âge, on ne comptait pas moins de douze saints protecteurs des personnels de justice, bourreaux compris.

Mais revenons à Job dont les tourments qu'il endure ont troublé et bouleversé des générations de croyants. Pourtant, sa tragédie, au fond plus psychique que somatique (que sont quelques grattouilles en face de la mort de dix enfants ?), n'est pas le plus sombre tableau de la Bible qui abonde en descriptions de supplices plus effroyables les uns que les autres. Bande-annonce de ce qui attend les fils d'Israël qui, pauvres fous, n'obéiraient pas à la voix de YHVH : « fièvres, inflammations, brûlures […] pluies de sable et de poussière […] incurables eczémas, tumeurs irrémédiables, insoignables prurits, croûtes inguérissables, cécité, folie […] faim, soif, nudité, dénuement le plus total, [les maudits en viendront] à dévorer la chair même de leurs fils et de leurs filles, [la femme qui accouche] sera réduite à manger en cachette le placenta s'écoulant entre ses jambes et même son nouveau-né. À tous ceux qui auront abandonné son alliance, YHVH donnera « un cœur tremblant, un regard éteint, un extrême épuisement […] leur terre sera brûlée par le soufre ou par le sel […] affamés ils se traîneront, rongés par la peste […] dévorés par les crocs des fauves et la brûlante morsure des reptiles… » (Dt 28-32).

Mais Job, c'est autre chose. Il n'a trahi aucune alliance, lui. À l'énormité de ses souffrances, son histoire ajoute une monstruosité : l'injustice. Le long supplice de Job annonce et préfigure les iniquités que va souffrir Jésus*. Dans un cas comme dans l'autre, c'est l'innocence indiscutable qui est broyée. Livre terrible que le Livre de Job. Pourquoi, questionne inlassablement le lecteur, mais enfin pourquoi ?

Job figurait en bonne place dans ma fameuse *Histoire sainte* à couverture bleue. À l'âge tendre, chacun ausculte les entrailles de poulet qu'il peut. Moi, je faisais tourner au hasard, façon roulette, les pages de mon livre. Et je considérais comme un très mauvais augure le fait de tomber sur l'image de ce pauvre vieux Job accroupi sur son tas d'immondices – oh ! pour sûr, ma journée allait être pourrie. Et elle l'était ; ou du moins, influencé par l'oracle, me la représentais-je ainsi. Or, un jour que j'étais une fois de plus tombé sur Job, elle fut incomparablement radieuse. Du matin jusqu'au soir, tout alla mieux que bien. Un des plus beaux jours, en vérité, de mes années d'enfance.

J'avais été tellement révolté à ma première lecture de cette navrante histoire (je devais avoir alors une dizaine d'années), que j'avais renoncé à aller jusqu'au bout, certain que Job allait devoir endurer une mort encore plus inique et cruelle que tout ce qu'il avait déjà subi. Pourtant, les heures lumineuses que je venais de passer me donnant la curiosité – et le courage –

de savoir comment s'achevait l'existence de cette espèce de criquet humain déglingué de partout, je repris le Livre de Job là où je l'avais laissé. Et je cabriolai de joie (décidément, quelle journée !) en découvrant le happy end que je n'attendais pas : « Dieu bénit les nouvelles années de Job plus encore que les premières. Il eut quatorze mille moutons et six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses. Il eut aussi sept fils et trois filles. La première, il la nomma Tourterelle, la deuxième eut nom Fleur-de-Cannelle, et la troisième Ombre-à-paupière. On ne trouvait pas dans tout le pays d'aussi belles femmes que les filles de Job, et leur père leur donna une part d'héritage avec leurs frères. Job vécut encore après cela cent quarante ans, et il vit ses fils et les fils de ses fils jusqu'à la quatrième génération. Puis Job mourut vieux et rassasié de jours » (Jb 42, 12-17).

Joseph

Si nombre d'adultes se reconnaissent en Job*, c'est à Joseph que s'identifient les enfants tristes. Remplacez le soleil par le fog, le désert* par les solitudes de Whitechapel, les caravanes par des fiacres, et voilà une histoire à la Dickens. Ou à la Dumas. Ou à la Hugo, peut-être. C'est l'une des figures les plus romanesques de l'Ancien Testament – Thomas Mann lui a d'ailleurs consacré un roman en quatre volumes publiés de 1933 à 1943, donc en pleine période de la montée et de l'expansion du nazisme contre lequel cette tétralogie se présentait comme un défi ; Mann considérait ce livre « psycho-épique » comme son œuvre majeure. Mais au-delà de la mise en scène du monde spectaculaire des patriarches, des pharaons et des dieux, l'histoire de Joseph est aussi l'un des passages de la Bible* les plus intimistes : pour une fois, YHVH* n'en est pas, ou si peu ; on reste entre hommes, j'allais dire : entre frères…

Joseph est l'un des fils de Jacob et de Rachel. Ce garçon, Jacob l'aime plus que les autres. Peut-être parce qu'il est le premier enfant que lui a donné Rachel, et qu'il a dû payer le prix fort pour épouser celle-ci : quatorze ans à travailler pour Laban, son beau-père, quatorze ans de bagne avant de pouvoir seulement embrasser Rachel, quatorze ans au terme desquels Jacob se retrouve père de douze enfants – mais onze sont des fils ou des filles des servantes de Laban, un seul est de Rachel, et celui-là c'est Joseph.

Jacob ne fait rien pour cacher la préférence qu'il a pour Joseph. Au contraire, il l'affiche. C'est ainsi qu'il lui dessine, lui coupe et lui coud (pour un homme de cette époque, ce n'était pas abdiquer sa virilité que de tirer l'aiguille) une tunique d'un confort exceptionnel : contrairement aux robes courtes des bergers qui ne dépassent guère le charnu des cuisses, celle de Joseph lui descend sous les genoux, et elle a des manches longues alors que les gardiens de moutons vont le plus souvent les bras nus. Les frères de

Joseph prennent ça plutôt mal.

La jalousie est un ressort dramatique récurrent de la Genèse : jalousie de Caïn* vis-à-vis d'Abel, d'Ésaü* envers Jacob, de Sara pour Agar. YHVH lui-même se définit par rapport à ce « vice » – qui cesse d'en être un dès lors que l'Éternel lui-même y succombe : « Car moi, Yahvé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui punis la faute des pères sur les enfants, les petits-enfants et les arrière-petits-enfants… » (Dt 5, 9).

Envié et détesté par ses frères, Joseph va encore aggraver son cas. Car ce garçon fait des rêves, de ces songes puissants qui ne se délitent pas au réveil en même temps que les brumes matinales, mais qui continuent de vous hanter longtemps. Je me souviens ainsi de deux rêves qui datent pourtant du lointain de mon enfance : dans le premier, je devais revêtir un chandail jaune, tricoté grain de riz (une maille à l'endroit, une maille à l'envers), avant de subir une intervention chirurgicale dont l'issue risquait de m'être fatale ; dans le second rêve, je visitais une vaste demeure dont toutes les poignées de portes, de fenêtres, de placards, étaient des pattes naturalisées de grands animaux* de la forêt – pattes de cerfs, de renards, de sangliers, et elles étaient tièdes sous ma main.

Comme la plupart des gens, Joseph n'aimait rien tant que raconter ses rêves et chercher à les interpréter. D'ailleurs, à l'époque des Patriarches, cela se pratiquait beaucoup. Le seul problème était (il est toujours…) que les auditeurs sont généralement bien moins fascinés que le narrateur. Normal : rien n'étant plus personnel qu'une expérience onirique, un rêveur a peu de chance de transmettre et partager le véritable suc de ses songes. Livrés au public, mis en mots et en syntaxe alors qu'ils ne sont en réalité que du silence – dans les rêves, aucune parole n'est audible, et pourtant nous saisissons à merveille le sens précis de tout ce qui se joue –, les rêves les plus intenses tournent en bouillie pour les chats.

Mais aussi, et justement parce qu'il sont d'ordre privé, les rêves s'accordent aux grandes solitudes, aux grands désarrois. Jean Cayrol me racontait qu'au camp de concentration de Mauthausen où il avait été interné, les déportés n'ayant rien (mais ce qui s'appelle rien, vraiment rien) d'autre à s'offrir que le récit de leurs rêves les plus encourageants, les plus lumineux, on les surprenait quelquefois, allongés côte à côte sur le bat-flanc, les lèvres du donneur toutes palpitantes de mots contre l'oreille du receveur, se transfusant de l'un à l'autre un rêve qui, telle une poche de sang, allait soutenir et aider le plus faible – celui qui, peut-être, n'avait même plus la force de rêver – à vivre encore un peu.

Pour Joseph et les siens, se raconter leurs rêves était aussi un moyen agréable de meubler les longues heures d'oisiveté dans les pâturages au milieu des troupeaux. Or, dans l'un de ses songes, Joseph liait des gerbes (c'était le temps des moissons) en compagnie de ses frères. Sa gerbe à lui se dressait orgueilleusement, tandis que celles de ses onze frères s'inclinaient devant la sienne comme pour la saluer. Pas besoin d'être devin pour comprendre que ce

rêve traduisait l'ambition qu'avait Joseph de dominer ses frères – c'est du moins ce que ceux-ci en déduisirent.

Le second rêve qu'il leur avoua était encore plus parlant : Joseph avait vu le soleil, la lune et onze étoiles, se prosterner devant lui. Cette fois, son père Jacob lui-même se reconnut dans la métaphore du soleil, identifia Rachel à la lune, et ses autres fils aux étoiles. Il s'inquiéta : cela voulait-il dire que lui, sa chère épouse et onze de leurs fils, allaient devoir se soumettre à Joseph – aussi charmant que fût celui-ci dans sa longue et seyante tunique de berger de grand luxe ?

L'affaire en resta là, provisoirement du moins, les frères de Joseph devant conduire leurs moutons et leurs chèvres du côté de Sichem, entre les monts Garizim et Ébal, où ils espéraient trouver des pâturages de qualité. Joseph était resté avec Jacob et Rachel. Il battait le blé au fléau. Il le broyait entre deux meules de pierre. Il trempait son doigt dans la farine et barbouillait de blanc son visage qu'il donnait ensuite à lécher à une servante. La fluidité de la farine alliée à celle de la salive de la servante formait comme une croûte de pain légère sur la figure de Joseph. Comme il était farce, ce garçon ! Il aimait la vie. Il ne rêvait plus.

Après quelques mois, anxieux de savoir si ses fils allaient bien et si leurs troupeaux prospéraient, Jacob leur dépêcha Joseph. Arrivé à Sichem, le jeune homme ne trouva pas ses frères. Les habitants lui dirent que leur terre, en principe irriguée par des eaux pures et rafraîchissantes, était devenue si sèche, si caillouteuse, que les fils de Jacob étaient partis pour Dothan, dans le nord de la Samarie, où l'on disait que l'herbe était abondante et grasse.

Dothan est une plaine, la vue porte loin. Dans cette silhouette mince qui s'avançait vers eux, et malgré les ondes de chaleur qui en déformaient les traits, les fils de Jacob reconnurent aussitôt Joseph. Lui, il courait vers eux en dansant. Mais ses frères n'avaient pas oublié la façon dont il les avait humiliés dans ses rêves. En fait, ils n'avaient cessé d'y penser depuis tout ce temps qu'ils avaient quitté la maison de leur père, et plus ils y avaient pensé plus ils en avaient exagéré les menaces. À présent, celui qu'ils appelaient « l'homme aux songes » s'approchait d'eux en écartant les bras comme pour les serrer tous les onze contre lui. Les étreindre pour mieux les étouffer, oui !

« Tuons-le, feula l'un des onze. Ensuite, jetons son corps dans le puits. » De la pointe du menton, il désignait une citerne qui était à sec. Des moutons de leurs troupeaux étaient déjà tombés dedans. C'était si profond que même l'odeur* des chairs en décomposition ne remontait pas jusqu'au niveau du sol. « Et qu'est-ce qu'on racontera à notre père quand il nous verra revenir sans son cher Joseph ? – Eh bien, nous dirons qu'une bête sauvage l'a attaqué et dévoré. » Mais Ruben, l'aîné des fils de Jacob, estimait qu'on pouvait se débarrasser de Joseph sans se souiller en répandant son sang : « Pas la peine de le tuer. Il suffit de le précipiter dans le puits. Il finira de toute façon par y mourir de faim et de soif. »

Les onze firent ce que Ruben suggérait. Dès que Joseph fut à portée (lui

toujours dansant et souriant et appelant ses frères chacun par leur nom), ils se ruèrent sur lui pour lui arracher la longue tunique que lui avait confectionnée Jacob. Puis ils le jetèrent au fond du puits.

Alors ils s'assirent tous en rond sur la margelle, et ils mangèrent avec le meilleur appétit du monde. Comme il est dit dans *Biologie des passions*[10] du neurobiologiste Jean-Didier Vincent : « La haine et la faim, usant des mêmes voies neuronales, sont décidément inséparables… »

Ils terminaient leurs agapes lorsqu'ils virent apparaître une caravane de marchands. C'étaient des madianites – une autre tradition penche plutôt pour des ismaélites, peu importe, les uns comme les autres pratiquaient le commerce des esclaves, ce qui donna aux onze l'idée de vendre Joseph. Ils réussirent à l'extraire des profondeurs du puits, et le remirent aux caravaniers en échange de vingt sicles d'argent. Lorsque ceux-ci eurent disparu dans la vallée derrière les dunes où l'herbe était si dense qu'on aurait cru de petites montagnes de fourrure, les frères indignes égorgèrent un bélier et maculèrent de son sang la tunique de Joseph afin de faire croire à Jacob que son fils préféré avait été déchiqueté par des fauves.

On sait la suite de l'histoire : emmené en Égypte* par les marchands d'esclaves, Joseph fut acheté par un certain Putiphar, homme important dont il devint l'intendant. Après diverses mésaventures dont un séjour en prison (la femme de Putiphar ayant prétendu qu'il avait voulu la violer, alors qu'en réalité c'était elle qui… mais bon, refrain connu), Joseph eut l'occasion de dévoiler à Pharaon la signification de deux songes prophétiques que celui-ci avait faits : « Tu as vu sept vaches grasses qui paissaient sur les rives du Nil se faire dévorer par sept vaches d'une maigreur effrayante ; puis, dans un deuxième rêve, te sont apparus sept épis de blé magnifiques, bientôt contaminés par sept épis desséchés. Le sens de tout cela est très clair : l'Égypte connaîtra sept années d'abondance suivies de sept années de disette. Choisis donc un homme intelligent et sage qui saura stocker et gérer les excédents de vivres des années d'abondance afin que ton peuple ait de quoi subsister quand viendront les années de disette. »

Pharaon fit le bon choix : il désigna Joseph pour être son Premier ministre, son grand vizir, son homme de confiance. Et Joseph remplit à ras bords les greniers du Delta et tous les entrepôts de la vallée du Nil.

Ayant appris que l'Égypte regorgeait de bon grain doré, Jacob, en chef de clan prévoyant, envoya ses fils en acheter. Admis en présence de l'homme le plus puissant d'Égypte après Pharaon, les fils de Jacob ne reconnurent pas en lui le frère qu'ils avaient voulu tuer avant de le vendre comme esclave. C'est finalement Joseph qui, après les avoir tout de même soumis à quelques épreuves purificatrices, leur ouvrit les bras – leur ouvrant du même coup la terre d'Égypte où ils devaient séjourner quatre cents ans, et faisant d'eux les premiers immigrants hébreux.

Ah, la belle histoire !… Quel enfant ne s'est pas imaginé être le fils préféré de son père, puis la victime innocente jetée au fond d'un puits rempli

de ténèbres et d'eau croupie, d'où il apercevait, se découpant tout là-haut au-dessus de sa tête sur un rond de ciel* bleu, les silhouettes impavides de ses frères en train de festoyer, tandis que des miettes tombaient jusqu'à lui ? Le puits de Joseph est la métaphore de toutes les réclusions enfantines, réellement vécues ou fantasmées – car il ne faut pas nier une certaine jouissance adolescente à être quelquefois l'innocent bafoué : le masochisme subtil, artistique, homosexuel et finalement mortel de Mishima, prit source dans la contemplation de peintures du martyre de saint Sébastien au corps transpercé par les flèches de ses « frères » archers.

La Bible n'est pas vraiment un jardin d'enfants. On y trouve infiniment plus de criminels en tout genre que de mouflets. Mais on y rencontre tout de même quelques adorables bambins (le petit Abel [voir : Caïn], le petit Benjamin, le petit Isaac*, le petit Samuel à qui sa maman faisait chaque année une mignonne robe de lin [1 S 2, 19], et bien sûr le petit Joseph…), quelques sales mioches (le vilain Caïn, les enfants d'Osée – des morveux infréquentables, ces trois-là : leur père est un prophète tout ce qu'il y a de convenable, certes, mais leur mère se vautre dans la prostitution), ainsi que des mouflets très injustement traités, tels ce pauvre Ismaël dont Abraham* se débarrasse en l'expédiant dans le désert* où il manque de peu mourir de soif, les premiers-nés des Égyptiens que l'Ange* exterminateur passe au fil de l'épée, ou encore les bébés de deux ans et moins massacrés sur l'ordre d'Hérode. Citons enfin Moïse*, Gédéon et le petit Salomon*, Jean-Baptiste et l'Enfant Jésus*, et le compte doit y être, ou peu s'en faut.

Si tout enfant angoissé (et lequel ne l'est pas ?) se reconnaît dans le jeune Joseph croupissant au fond de sa citerne, le meilleur moyen de s'extraire du puits gluant qu'est la peur consiste à s'identifier au Joseph toujours jeune, mais devenu un homme puissant, numéro deux du royaume d'Égypte, que ses onze frères, voyageant sur les bords du Nil, rencontrent sans le reconnaître. Quelle stupeur mêlée d'effroi lorsque leurs yeux s'ouvrent enfin et qu'ils identifient le jeune frère qu'ils croyaient, sinon mort, du moins dans les chaînes de l'esclavage ! Les ai-je savourés par procuration, ces instants, quand l'existence me paraissait froide, grise, hostile comme un solstice d'hiver : la très miséricordieuse revanche de Joseph sur ses frères est une médecine aussi revigorante, rassérénante et jubilatoire, que la « justice » qu'applique Edmond Dantès devenu comte de Monte-Cristo.

À l'en croire, Alexandre Dumas aurait écrit ce livre (peut-être son chef d'œuvre – je dis peut-être parce qu'il y a un certain *Vicomte de Bragelonne* qui, morbleu ! vole haut lui aussi) à la suite d'une sortie en mer vers l'île déserte de Montecristo en compagnie du jeune fils de Jérôme Bonaparte. Ce qui est certain, c'est qu'il s'est inspiré d'un fait divers concernant un ouvrier cordonnier d'origine nîmoise, un certain François Picaud, que lui avait sans doute déniché Auguste Maquet en fouinant dans les archives de la police de Paris.

Mais Dumas connaissait aussi fort bien la Bible : « … Monsieur Collard

avait beau jardin, bon visage, et, en outre, une Bible magnifique […] C'est dans cette Bible que j'ai appris mon histoire sacrée, encore aujourd'hui si présente à ma mémoire que je ne crois pas avoir eu besoin de la relire depuis […] Un soir que j'étais, *selon mon habitude*[11], occupé à feuilleter les gravures de ma belle Bible[12]… » Etc.

« Vendu » par ses meilleurs amis, jeté au fond d'un « puits » (difficile de ne pas faire le rapprochement avec le cul-de-basse-fosse du château d'If !), avant de « régner » sur la haute société parisienne comme le fils de Jacob sur le royaume d'Égypte, Edmond Dantès, *alias* Monte-Cristo, ne serait-il pas une sorte d'avatar du Joseph biblique ?

D'ailleurs, n'est-ce pas la même question que posent l'histoire de Joseph et celle de Dantès : l'homme est-il en droit de prendre la place d'un Dieu indifférent ou trop lent à faire justice ? Et le métissage d'Alexandre Dumas ne se retrouve-t-il pas dans celui de Joseph, à la fois hébreu par sa naissance et égyptien par son destin ? *At last but not least*, est-ce vraiment tout à fait par hasard que le navire de l'armement Morrel sur lequel sert le jeune Edmond Dantès s'appelle le *Pharaon* ?…

La Bible est la mère de tous les romans.

Josué (L'affaire)

En octobre 1969, Mary Kathryn Bryan, qui tenait une chronique au *Spencer Evening World*, le principal organe de presse de Spencer, coquette petite ville de l'Indiana, publia les déclarations d'un certain Harold Hill, président de la Curtis Engine Company de Baltimore et membre consultant du programme spatial de la Nasa.

À peine parue, on s'arracha l'édition du *Spencer Evening World*, tandis que les journaux du monde entier se disaient prêts à payer n'importe quoi pour avoir l'autorisation de reproduire l'article de miss Bryan.

Qu'avait donc raconté Harold Hill pour déchaîner une telle fièvre médiatique ? Il avait tout simplement (si j'ose dire) rapporté un « incident » qui démontrait qu'un des épisodes de la Bible* les plus spectaculaires, et bien sûr les plus invraisemblables, était au contraire d'une véracité confondante : « Je crois, témoignait-il, que l'une des choses les plus stupéfiantes dont Dieu puisse favoriser les hommes de notre temps vient d'arriver à une équipe d'astronautes et de techniciens de l'espace du centre de GreenBelt, Maryland… »

D'après Hill, ces responsables de la Nasa travaillaient à déterminer la position extrêmement précise que le soleil, la lune et les autres corps célestes occuperaient au cours du prochain millénaire – prospective indispensable pour éviter que les satellites lancés par l'homme ne les percutent. Pour effectuer ces calculs, les scientifiques se servaient d'un ordinateur IBM parmi les plus

puissants et surtout les plus fiables. Or un clignotant d'alerte s'était soudainement allumé, signalant que les données fournies à la machine comportaient une erreur grave. Après avoir reconsidéré tous leurs paramètres, les spécialistes découvrirent ce qui avait provoqué le bug : il manquait au programme une journée entière, soit vingt-quatre heures perdues quelque part dans le lointain passé – car pour calculer les orbites futures, l'ordinateur était supposé intégrer celles d'hier, et même d'avant-hier. Les techniciens n'en revenaient pas : où, quand, et surtout comment le Temps avait-il pu en quelque sorte bégayer au point que deux jours avaient compté pour un seul ? Scientifiquement parlant, c'était inexplicable. Et donc impossible.

C'est alors, poursuivait Harold Hill, qu'un des techniciens s'était souvenu d'avoir lu dans la Bible un récit où, à la requête de Josué qui commandait les colonnes d'Israël* surgies du désert* pour se lancer à la conquête de la Terre promise, l'Éternel avait consenti à suspendre la course du soleil (et de la lune) le temps que son peuple vînt à bout de la coalition que lui opposaient cinq rois amorrhéens : « "Soleil, s'était écrié Josué, arrête-toi sur Gabaon. Et toi, lune, sur la vallée d'Ayyalôn." Et le soleil s'arrête. Et la lune reste sur place. Jusqu'à ce que la nation ait été vengée de ses ennemis […] Un jour entier, différant son coucher, le soleil se tient au milieu du ciel. Ni avant ni après ce jour, il n'en est un pareil à celui-ci… » (Jos 10, 12-13).

En d'autres circonstances, le petit groupe de scientifiques, au nom du bon sens élémentaire, aurait qualifié de grotesque cette historiette de soleil arrêté « un jour entier ». Là, jusqu'à preuve du contraire, elle était une des explications possibles, l'ordinateur signalant en effet un « gap » temporel d'environ vingt-quatre heures. La machine fut donc reprogrammée en incluant cette nouvelle information. Mais d'après le calendrier en vigueur à l'époque de Josué (un calendrier dit luni-solaire, c'est-à-dire basé sur des années solaires et des mois lunaires), le « trou » qu'on allait ainsi combler ne ferait que vingt-trois heures et vingt minutes, et non pas vingt-quatre heures. La lacune était réduite, certes, mais il manquait encore quarante minutes ; or en reportant ce déficit sur mille ans et plus, ces quarante minutes égarées Dieu sait où risquaient de fausser gravement les probabilités orbitales.

Le technicien qui s'était fort à propos rappelé l'histoire du soleil arrêté déclara alors qu'il se souvenait également d'un autre passage de la Bible susceptible de justifier les quarante minutes manquantes : « Ézéchias était sur son lit de mort, dit-il, lorsque le prophète Ésaïe vint lui annoncer que, contre toute attente, il allait survivre à sa maladie. Le pauvre Ézéchias se sentait si mal qu'il n'en crut pas un mot : si Dieu avait vraiment décidé de le sauver, alors qu'il le lui prouve en lui envoyant un signe. Ésaïe lui désigna une ombre portée : "Seras-tu convaincu si YHVH fait avancer de dix degrés l'ombre qui est là-bas ? – Bah ! soupira Ézéchias, il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'une ombre se projette plus loin au fur et à mesure que le jour croît. Mais si, au lieu d'avancer de dix degrés, l'ombre recule d'autant, alors là oui, je croirai que l'Éternel a choisi de me garder en vie » (2 R 20, 9-11).

Le lecteur aura deviné, bien sûr, que la durée nécessaire à l'ombre pour reculer de dix degrés correspondait très précisément à un laps de temps de quarante minutes.

Ainsi, en additionnant les quarante minutes retrouvées dans l'histoire d'Ézéchias et d'Ésaïe aux vingt-trois heures et vingt minutes déjà récupérées chez Josué, on obtenait la fameuse journée de vingt-quatre heures qui manquait à l'appel. Et Harold Hill pouvait jubiler : grâce à lui, la Bible venait de prouver que, loin d'être un recueil de légendes improbables, elle pouvait contribuer à éclairer et faire avancer des sciences aussi sophistiquées que l'astrophysique.

Malheureusement, il semble que Harold Hill ait menti.

Non seulement il n'a jamais été consultant pour la Nasa – le plus qu'il ait fait pour l'agence spatiale ayant été, semble-t-il, de lui fournir deux petits moteurs diesel – mais encore la scène des scientifiques trouvant dans la Bible la réponse à un bug informatique n'a jamais eu lieu que dans son imagination. Lorsqu'on lui demanda de justifier cette histoire, il expliqua – oh, d'une façon finalement beaucoup plus touchante que choquante – qu'il avait égaré les documents qui prouvaient son authenticité, mais que ces sources existaient, qu'il les avait eues sous les yeux, qu'il avait l'impression de les voir encore, et qu'il n'aurait évidemment rien de plus pressé que de les transmettre à qui voudrait les consulter aussitôt qu'il les aurait retrouvées. Il mourut en 1987 sans avoir réussi à remettre la main dessus…

J'aime assez bien Harold Hill. Converti à l'âge adulte, sans doute manifestait-il cet enthousiasme souvent aveugle et brouillon des néophytes : ils sont si heureux d'avoir déniché ce qu'ils cherchaient (ce qu'au fond tout le monde quête sans se l'avouer : la révélation que la vie a un sens et qu'elle continue après la mort) qu'ils sont prêts aux plus folles surenchères pour convaincre les autres, les indécis, les incrédules, les adversaires quelquefois, de la splendeur de leur découverte.

En dépit des démentis de la Nasa, l'affaire de la Journée manquante (*The Missing Day*) caracola en tête des légendes urbaines[13] pendant une bonne trentaine d'années sans que personne cherche vraiment à en démontrer l'imposture. Présentée au premier degré sous une forme non critique, elle nourrit encore un nombre impressionnant de sites Web. Et de rêves, j'imagine.

Jourdain

Moïse* n'était plus là. Il venait de mourir sur le mont Nebo d'où il avait seulement pu contempler la Terre promise – et malgré ses cent vingt ans, précise le Deutéronome*, il avait toujours une excellente vue. Il reposait désormais face à Beth-Peor, dans une sépulture connue de Dieu seul.

Trente jours durant, les plaines de Moab retentirent des lamentations des

enfants d'Israël* qui pleuraient leur guide (Dt 34, 6-8).

Puis, Josué* s'étant mis à leur tête, ils se dirigèrent vers Béthabara (en hébreu : « la Maison du Passage ») pour franchir le Jourdain à gué et pénétrer en Canaan, la Terre promise. Après l'accablante et monotone traversée du désert*, comme elle était belle, cette terre au-delà du Jourdain ! Frémissante, ondulante et blonde, car c'était la période des moissons, et toutes les récoltes étaient debout dans leur pleine opulence. Ce jour-là, la manne* cessa de tomber du ciel*. Ils étaient arrivés. Ou presque. Car avant de découvrir le pays « où ruissellent le lait et le miel » que l'Éternel leur avait attribué, il leur fallait franchir le Jourdain ; or l'époque de la moisson était aussi celle où le fleuve sortait de son lit pour se ruer par-dessus ses rives, courant loin sur les plaines. Mais l'Éternel renouvela pour Josué le miracle qu'il avait déjà accompli pour Moïse : les eaux qui descendaient du lac de Tibériade vers la mer Morte s'arrêtèrent brusquement de dévaler pour permettre le passage à gué des prêtres portant l'Arche d'alliance*, et du peuple qui les suivaient.

Aujourd'hui, franchir le Jourdain à pied (presque) sec n'est pas un miracle : rien qu'au cours des soixante dernières années, son débit a diminué de plusieurs milliards de mètres cubes. Bien que l'eau du Jourdain soit chargée de limons, polluée, exhalant à certains endroits des relents d'égout, les Israéliens la pompent pour irriguer le désert du Néguev, Jordaniens et Syriens y établissent des barrages – tandis que les Palestiniens crèvent de soif. Le fleuve merveilleux par où les enfants d'Israël entrèrent en Canaan et sur les rives duquel Jésus* vint au-devant de Jean-Baptiste pour être baptisé, est devenu une artère économique, un enjeu vital.

D'aucuns vont jusqu'à prédire qu'il sera un jour l'enjeu d'une guerre.

Je n'en crois rien. Car voyez-vous, le petit fleuve a plus d'un tour dans son lit. S'il coule sur terre (et même « sous mer » : il est à près de quatre cents mètres sous le niveau de la Méditerranée quand il se jette dans la mer Morte), le Jourdain, en réalité, est du Ciel. Car non seulement le peuple d'Israël en émergea littéralement « lavé » de son passé d'esclavage en Égypte*, mais c'est au gué de Béthabara[14], là où Josué et les Israélites sont supposés avoir franchi le fleuve, que Jean le Baptiste baptisa Jésus dans ses eaux. Le Jourdain, c'est le Jourdain, qui n'a que faire d'être libanais, syrien, israélien, jordanien ou palestinien, qui n'est pas seulement sacré mais presque saint. Loin d'éclater, de diviser, de séparer, il recolle – ou à tout le moins maintient ensemble – les pots cassés : alors que l'intifada avait rompu toutes relations entre Palestiniens et Israéliens, raconte Béatrix Grégoire[15], les seuls qui continuaient à se parler étaient les responsables de l'eau des deux adversaires…

« Où trouver, s'interroge Bernard de Clairvaux[16], un fleuve […] comme lui consacré par une sorte de présence sensible de la Trinité ? Car sur ses bords la voix du Père se fit entendre, le Saint-Esprit se fit apercevoir et le Fils fut baptisé… » Le fait est. Malgré sa végétation poussiéreuse, ses eaux marronnasses, ses poissons au ventre en l'air et sa pauvre bouille

d'anorexique, le Jourdain est peut-être bien le plus grand fleuve, sinon du monde, du moins de l'humanité.

Judas

Un jour, il y a longtemps, une femme m'a troublé. Ce ne fut pas tant par sa beauté (je crois me rappeler que Lorène était pourtant jolie, pommettes hautes, lèvres gourmandes, yeux égyptiens) que par le récit qu'elle me fit à propos de Judas. J'étais alors jeune échotier alimentant une rubrique sur le monde du spectacle, Lorène était attachée de presse chargée de la promotion d'un film. Nous marchions boulevard Saint-Germain, il faisait très beau. J'avais envie de l'embrasser, mais je ne savais pas trop comment m'y prendre. Plutôt que de m'empêtrer dans des allusions au parfum léger de fruits d'été qui ne pouvait provenir que de son rouge à lèvres, je tentai d'épater Lorène en lui parlant de Carl Theodor Dreyer. Je n'avais pas une connaissance exégétique de Dreyer, mais c'était un cinéaste assez élitiste, et donc mal connu, pour que – pensais-je – quelques lieux communs sur son œuvre suffisent à me conférer un commencement de prestige aux yeux de la jeune femme. Mauvaise pioche. Lorène en savait beaucoup plus que moi sur Dreyer (je découvris par la suite qu'elle en savait beaucoup plus que moi sur beaucoup de choses, y compris sur l'art et la manière d'embrasser), et ce fut elle qui m'éblouit en me parlant d'un scénario sur Judas auquel le cinéaste danois avait travaillé pendant quarante ans de sa vie, et qui n'avait finalement jamais été tourné. Après avoir passé en revue toutes les explications possibles de la trahison de Judas, et lu ce qu'en pensaient les innombrables écrivains qui s'y étaient intéressés, Dreyer en était arrivé à la conclusion que Judas Iscariote n'était pas le traître des traîtres sur qui tout le monde criait haro depuis deux mille ans. Tout au contraire devait-on voir en lui une figure emblématique de la foi, un champion des croyants. Lorène n'aurait pas juré que cette thèse fût à la virgule près celle de Dreyer, mais elle en reflétait certainement l'esprit, et elle entreprit de me l'exposer : Judas avait livré le Christ parce qu'il était sûr et archisûr, lui au moins, que la mort ne pouvait rien contre son Jésus*. Ce dernier l'avait assez répété : « Détruisez ce temple, et moi en trois jours je le rebâtirai » – et là, Judas avait compris que Jésus parlait de lui-même, de sa chair, sa peau, ses muscles, ses os et ses organes, alors que les autres disciples prenaient ça au premier degré, persuadés que le Maître évoquait le Temple* de Jérusalem* auquel travaillaient vingt mille hommes depuis quarante-six ans, et dont les travaux n'étaient pas encore achevés…

Alors Judas n'avait eu aucun scrupule. Tout au contraire, en faisant arrêter Jésus, il allait offrir à celui-ci l'occasion rêvée de prouver à la face du monde qui il était vraiment. C'est assez dire que Judas ne tremblait pas en embrassant Jésus, au contraire il jubilait, lui chuchotant dans le creux de l'oreille : « À toi de jouer, rabbi, à toi de les confondre, de leur montrer ta puissance, ton pouvoir sur la Terre comme au Ciel, à ces Romains, à ces Juifs, à ces prêtres, eh ! eh ! leurs têtes, rabbi, leurs tronches d'ahuris quand tes anges – toute une armée, n'est-ce pas ? ah, il ne faudra pas lésiner sur les moyens ! – piqueront du haut du ciel, et que de chacun des crachats sur ta face ils feront un diamant, et de chacune des gouttes de ton sang un rubis, et que le doux bruissement de leurs ailes assèchera les larmes de ta Mère, quelle victoire t'attend ce vendredi à Jérusalem, ô mon doux Seigneur, quelle victoire ! »

Les Actes des Apôtres affirment qu'avec les trente deniers qu'il toucha pour avoir livré Jésus, Judas « s'acheta un champ, y tomba la tête la première, son corps éclata par le milieu et tous ses intestins se répandirent » (Ac 1, 18), mais saint Matthieu, selon qui Judas aurait jeté l'argent de son crime aux pieds des prêtres avant d'aller se pendre (Mt 27, 3-5), est psychologiquement plus crédible : constatant que rien de ce qu'il avait espéré n'était advenu – Jésus n'avait pas appelé les anges* à son secours, ou alors il les avait appelés mais les anges n'étaient pas intervenus parce que Jésus n'était qu'un pauvre homme comme les autres, et il était resté cloué sur les poutres de sa croix*, et il était mort, et tout était vain –, Judas avait ressenti, en plus du remords d'avoir causé la perte de son ami, ce vertige du croyant qui voit s'effondrer tout ce sur quoi il a fondé sa vie et son espérance : ce n'était pas Jésus qui avait été trahi par Judas, c'était Judas qui avait été floué par Jésus. À présent

que le prétendu Christ était mort, tout ce que celui-ci avait raconté à ses disciples sur l'amour de Dieu, le pardon des péchés, la vie éternelle – tout ce qui avait fait danser le cœur de Judas dans sa poitrine, cette chaude et lumineuse certitude qui l'avait habité, tout cela n'était que chimère et baratin.

Pauvre Judas, saint patron des illusions perdues, des espoirs déçus…

Il paraît que, lorsqu'il était enfant, Bernanos faisait dire des messes « pour une âme en peine » : celle de Judas. Il n'avait peut-être pas tort.

En 1978, on découvrit dans les sables du désert* d'al-Minya, à quelque 250 kilomètres au sud du Caire, un manuscrit de vingt-six pages, en plutôt piètre état, rédigé en langue copte entre les IIe et IVe siècles de notre ère. Appelé Évangile* de Judas (évangile bien entendu apocryphe, ô combien !), ce texte a reçu diverses interprétations, dont l'une qui veut que Jésus lui-même ait ordonné à Judas de le livrer, afin que « l'homme qui le porte (la chair qui le revêt, son enveloppe charnelle[17]) » souffre et meure pour la rédemption de l'humanité.

Il est probable que ce prétendu évangile de Judas soit en réalité l'œuvre des Caïnites, une très ancienne secte gnostique qui vénérait Caïn* et les Sodomites, et pour qui Dieu était le Mal – « Il » aurait créé un monde délétère, malsain, corrompu, hostile, cruel – satanique en somme. Judas, le plus illustre des descendants de Caïn, le savait (il était même le seul…), et c'est pourquoi il avait livré ce Jésus qui nourrissait le projet dangereux de réconcilier les hommes avec un Dieu qui ne songeait qu'à leur nuire.

On n'avait pas encore fait cette fameuse trouvaille à al-Minya lorsque Jorge Luis Borges écrivit ses *Trois Versions de Judas* (1944), une nouvelle dans laquelle le romancier argentin met en scène un théologien imaginaire, Nils Runeberg, qui défend la thèse que, pour racheter l'humanité, Dieu s'est fait homme (j'ai envie de dire : que Dieu a plongé au fin fond des abysses de l'homme) jusqu'à l'infamie : « Pour nous sauver, Il aurait pu choisir n'importe laquelle de ces destinées qui tissent la toile complexe de l'Histoire : Il aurait pu être Alexandre ou Pythagore ou Rurik [fondateur de l'Empire russe, premier prince de Novgorod] ou Jésus ; Il choisit le plus infâme parmi les destins : Il fut Judas… »

1- *Madame Seyerling*, Le Seuil, 2002.

2- En souvenir du bélier sacrifié à la place d'Isaac. « Sonnez le cor fait de la corne du bélier, dit Dieu, et moi je me souviendrai du sacrifice d'Isaac, et je penserai à vous comme si vous étiez prêts à offrir votre vie pour moi. »

3- Surnom de Louis Armstrong.

4- Écrivain, il est également le cofondateur du mouvement « La paix maintenant » qui prône un double État israélien et palestinien.

5- En arabe, *hadith* signifie récit, propos, communication. Dans l'islam, un *hadith* désigne toute tradition qui rapporte les paroles ou les actes du Prophète, ou son approbation tacite de paroles prononcées ou d'actes accomplis en sa présence.

6- C'est moi qui souligne.

7- Traduction d'Herman Somers.

8- Jean le Baptiste, bien sûr.

9- *The Problems of Suffering in the Religions of the World*, 1970.

10- Odile Jacob, 1999.

11- C'est moi qui souligne…

12- Alexandre Dumas, *Mes mémoires*.

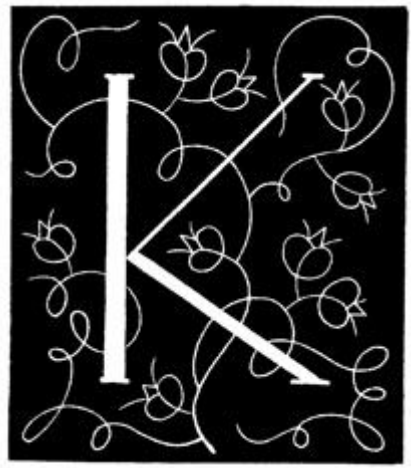
13- De l'anglais *urban legend* : histoire abracadabrante mais ayant toutes les apparences d'une vérité possible, souvent basée sur un ancien fait-divers, qui se propage autour du monde à une vitesse phénoménale en circulant grâce au bouche à oreille, ou aujourd'hui par courriel ou Internet.

14- On envisage depuis peu une autre localisation : Wadi Kharrar, sur la rive orientale, en territoire jordanien. Des pourparlers sont en cours pour classer le site comme patrimoine de l'humanité.

15- Web magazine *newzy.fr*

16- *De laude novae militiae*.

17- D'après la traduction du copte de Pierre Cherix.



Kabbale

Imaginer le judaïsme comme une religion formaliste où il suffit d'accomplir des rituels (par ailleurs souvent d'une très grande beauté) est une erreur : « Malheur – dit le Zohar – à celui qui croit que la Torah ne contient que des récits communs et des paroles ordinaires, car, s'il en était ainsi, nous pourrions encore de notre temps composer une loi beaucoup plus admirable… Il est évident que dans chaque parole gît un mystère profond, et les mondes inférieur et supérieur sont pesés sur la même balance (c'est-à-dire : tout ce qui vient d'en haut doit tout d'abord, pour devenir accessible, revêtir une enveloppe mortelle). Les anges envoyés sur la terre n'ont-ils pas pu prendre des vêtements humains (autrement ce monde n'aurait pas pu les recevoir) ? Comment alors la Sainte Torah, laquelle est tout entière destinée à notre usage, pourrait-elle se passer de vêtements ? Eh bien ! les récits sont le vêtement… Il y a des hommes qui, lorsqu'ils voient un de leurs semblables bien vêtu, se contentent de cette vue et prennent le vêtement pour le corps. À plus forte raison ne recherchent-ils pas et n'apprécient-ils pas l'âme qui est encore supérieure au corps. Il en est ainsi pour la Loi divine : les récits

constituent son vêtement, la morale qui en ressort est son corps, enfin le sens caché, mystérieux, est son âme… »

De fait, lorsque Moïse* reçut la Torah* sur le mont Sinaï, il reçut également une autre loi intimement liée à la première (YHVH* ne se contredit évidemment pas), mais celle-ci non écrite, secrète et ésotérique : la Kabbale (*Qabalah* en hébreu, ce qui signifie « réception »).

Si la Kabbale n'est pas une autre Bible* hébraïque, c'est une autre façon de lire et de comprendre celle-ci. Mais quant à y parvenir, c'est une autre paire de manches ; et l'entreprise, sans être désespérée, demande (non : *exige*) une sacrée dose de patience et d'humilité. Car pour le néophyte, la Kabbale paraît de prime abord aussi complexe à déchiffrer que l'étaient les hiéroglyphes avant Champollion. Je précise que la Kabbale dont il est ici question – l'authentique et fascinante Qabalah dont le judaïsme réserve l'étude à des hommes, nécessairement juifs, âgés d'au moins quarante ans et ayant déjà une solide connaissance de la Torah et du Talmud* –, est bien autre chose que ce qu'« enseigne » (et surtout vend – et là, nul besoin de guillemets…) le Centre de la Kabbale de Philip Berg symbolisé par les célèbres petits bracelets de fil rouge que les adeptes se nouent autour du poignet ou par l'eau « kabbalistique » censée guérir à peu près tous les maux.

La Kabbale, la vraie, est tout sauf du tape-à-l'œil et du raccolage. Elle est une des clés de la plus extraordinaire des aventures : la découverte de Dieu à travers la compréhension de l'origine de l'univers, du sens de l'homme dans ce monde et de son devenir. C'est-à-dire l'essentiel. C'est à ce point vertigineux que je comprends la prudence de Jacques Attali qui, au mot Kabbale auquel il a consacré une entrée de son *Dictionnaire amoureux du judaïsme*, avoue : « Longtemps je me suis gardé de m'en approcher ; pour un esprit formé à la science, rien de moins supportable a priori que ces discours métaphoriques et filandreux sur des univers imaginaires » – mais j'applaudis le même Attali quand il remet sa méfiance en question : « Et si ces gens se posaient depuis des millénaires les mêmes questions que nous sur l'origine de l'Univers [car] la Kabbale se veut, comme la science, une histoire de l'Univers, dont celle de l'homme ne constitue qu'une anecdote ? »

Ce qu'illustre à merveille la boutade – très sérieuse en fait – de Rabbi Azulai : « Il est formellement interdit de ne pas étudier la Kabbale. »

Comment pratiquer cette étude (du moins pour ceux qui y sont autorisés par la tradition juive) si la Kabbale est une révélation orale et secrète ? Grâce, entre autres, au *Sefer Ha Zohar* (*Livre de la Splendeur*), plus simplement appelé Zohar. Pour les uns, son auteur serait Shimon Bar Yochaï, un rabbin du IIe siècle de notre ère ; condamné à mort pour avoir proféré des accusations contre le pouvoir romain, il aurait vécu treize ans caché dans une grotte de Galilée, et en aurait profité pour rédiger (certains disent *dicter*) le Zohar. Pour d'autres, l'auteur du Zohar serait un rabbin espagnol du XIIIe siècle, Moïse de León (1240-1305). Mais que ce soit le Galiléen ou l'Espagnol, le grand kabbaliste Yeoudah Ashlag avait sûrement raison quand il disait que le nom

de l'auteur, en l'occurrence, comptait peu en regard de l'importance et de la profondeur d'un tel livre.

Le Zohar s'est longtemps imposé à moi comme l'un des textes les plus inextricables, les plus obscurs, les plus indéchiffrables qui soient. Je m'y étais immiscé par curiosité, puis je m'y suis promené comme un aveugle dans un immense jardin planté de milliards de fleurs que l'infirme ne voit pas mais dont il respire les parfums, un jardin* peuplé de milliards d'oiseaux qu'il ne voit pas davantage mais dont il entend les chants – et de tout cela dont il se délecte dans ses ténèbres, l'aveugle déduit avec certitude que ce jardin est d'une splendeur incomparable. Ainsi en est-il du Zohar, qui, comme le Cantique des Cantiques* dont il emprunte d'ailleurs souvent la poésie délicieuse, est un livre (mais est-ce vraiment un livre ?) plus enthousiasmant que sa définition d'« exégèse ésotérique et mystique de la Torah ».

« La vie est simple pour ceux qui ne cherchent pas à comprendre, soit parce qu'ils sont très naïfs, soit parce qu'ils sont très intelligents. Mais ceux qui ne sont ni assez naïfs, ni assez intelligents, ne trouvent aucune réponse à leurs questions », s'inquiète Samuel Joseph Agnon, prix Nobel de littérature en 1966.

Et si certaines de ces réponses introuvables se cachaient bel et bien dans la Kabbale, et donc dans le Zohar ? Après tout, on n'est jamais perdant à ouvrir un livre, même si l'on n'est pas qualifié pour le faire…

Lazare

J'aime Lazare, passionnément – on comprendra pourquoi si l'on me suit jusqu'au terme de cette entrée.

Tout à la fois énigmatique et éblouissante, son histoire est l'un des épisodes les plus importants du Nouveau Testament. Lazare n'est pas un mythe, il a bel et bien existé : frère de Marthe et de Marie (la ménagère de moins de quarante ans et la mystique) avec lesquelles il habite, il est issu d'une famille de notables influents et fortunés ; ami très proche de Jésus*, il vit à Béthanie de Judée, à moins de trois kilomètres de Jérusalem* ; là, le ciel* est d'un bleu profond, presque maritime, sèches sont les collines hérissées d'oliviers et bruissantes de moutons, le monde de Lazare sent bon le caillé et le suint, on entend grincer les sandales sous lesquelles crépite cette poussière judéenne qui ne se résout pas à être grise.

« Encore aujourd'hui, dit (au IVe siècle) Eusèbe de Césarée, prélat, théologien, créateur de l'*Histoire ecclésiastique*, on y montre l'emplacement de la tombe de Lazare. »

La résurrection de Lazare ne s'est pas déroulée en catimini, mais au

grand jour et devant une foule considérable. Ah ! pour du spectacle, ce fut du spectacle ! La famille de Lazare étant composée de notables fortunés (quelques jours plus tard, Marie répandra sur les pieds de Jésus un demi-litre d'un parfum très cher, fait du nard le plus pur, valant au moins trois cents pièces d'argent – ce qui fera enrager Judas* qui faisait fonction de trésorier-payeur), les plus hautes personnalités juives de Jérusalem entouraient déjà Marthe et Marie lorsque Jésus arriva. Marie sanglotait, Marthe se désolait : « Ah ! si Jésus était venu plus tôt, il aurait supplié Dieu de guérir son ami ; et comme l'Éternel accède à toutes les prières de celui qui se dit son Fils, notre bien-aimé Lazare ne serait certainement pas mort ! »

Le fait est que Jésus, pourtant dûment averti de la gravité de la maladie de Lazare, a curieusement laissé traîner les choses. Comme s'il n'avait pas voulu intervenir avant l'issue fatale, avant que le décès de Lazare n'eût été officiellement constaté. Explication : Jésus a déjà réanimé des gens qui présentaient toutes les apparences de la mort, tels la fille de Jaïre ou le fils de la veuve de Naïm ; j'emploie à dessein le verbe réanimer et non ressusciter, car peut-être la fillette et le jeune homme n'étaient-ils pas vraiment morts, mais juste tombés en catalepsie, ou dans le coma. Pour Lazare, dont le retour à la vie « doit servir à montrer la puissance glorieuse de Dieu et à manifester ainsi la gloire du Fils de Dieu » (Jn 11, 4), il faut que rien ne puisse entacher ni diminuer le miracle : le prodige doit être indiscutable – et il le sera.

Sauf pour quelques incrédules chroniques, au premier rang desquels ricane Ernest Renan. Ah ! Renan (un odieux raciste, soit dit en passant : « Et quant à la mort d'un sauvage, ce n'est guère un fait plus considérable dans l'ensemble des choses que quand le ressort d'une montre se casse, et même ce dernier fait peut avoir de plus graves conséquences, par cela seul que la montre en question fixe la pensée et excite l'activité d'hommes civilisés », si, si, c'est du Renan, il a écrit ça dans *L'Avenir de la science, Pensées de 1848*[1]), c'est à lui, paradoxalement, que je dois les plus sincères et les plus vibrants credo de mes jeunes années. Que voulez-vous, une mauvaise foi aussi systématique que la sienne avait pour effet de me faire prendre – tout aussi systématiquement – une position antipodique. En tout cas, concernant Lazare, Renan s'est surpassé : « Il est donc vraisemblable, écrit-il[2], que le prodige dont il s'agit ne fut pas un de ces miracles complètement légendaires et dont personne n'est responsable. En d'autres termes, nous pensons qu'il se passa à Béthanie quelque chose qui fut regardé comme une résurrection. » La difficulté, pour Renan, consiste à donner de ce « quelque chose qui fut regardé comme une résurrection » une explication rationnelle. Eh bien, ça n'est pas triste : « Il semble, reprend Renan, que Lazare était malade, et que ce fut même sur un message des sœurs alarmées que Jésus quitta la Pérée. La joie de son arrivée put ramener Lazare à la vie. » Mais même pour Renan, cette hypothèse de la joie thérapeutique n'est apparemment pas très convaincante, aussi se dépêche-t-il d'en échafauder une autre : « Peut-être Lazare, pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort et

enfermer dans son tombeau de famille. » Quel épatant « baron » aurait fait ce Lazare au service d'un magicien de fête foraine ! Prêt à tout pour abuser de la crédulité des braves gens, et pas claustrophobe pour trois sous. Parce que se faire entortiller dans des bandelettes qui vous entravent en vous recouvrant des orteils jusqu'au sommet du crâne, puis se laisser enfermer dans les ténèbres d'une niche étroite et profondément creusée dans la roche, laquelle niche est encore scellée par une énorme pierre, tout ça alors qu'on relève à peine de maladie et qu'on n'a pas la moindre idée du temps pendant lequel on va rester ainsi ligoté et claustré, moi j'appelle ça de l'extrême héroïsme. Ou de l'extrême masochisme. Heureusement, Jésus « désira voir encore une fois celui qu'il avait aimé, et, la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire ». Quelle chance ! Parce que si Jésus n'avait pas émis le désir de se recueillir devant le cadavre de son ami, combien de temps encore le malheureux Lazare aurait-il croupi dans son tombeau ?

Mais je me gausse à bon compte, et j'ai tort : Ernest Renan, avec sa tête à la Robert De Niro, estimait que la biographie de Jésus devait être écrite comme celle de n'importe quel autre homme, ce qui lui valut d'être accusé de blasphème, et il préconisait aussi que la Bible* fût soumise aux mêmes examens critiques que n'importe quel autre document devant servir à l'Histoire – et il avait raison de réclamer l'objectivité dans un cas comme dans l'autre.

Renan ne croit pas en la divinité du Christ, c'est son droit. Il veut nous faire partager son incrédulité en nous prouvant que nous sommes des ânes, des naïfs, des gogos, libre à lui. Dommage qu'il s'y prenne mal. Dommage surtout, lui qui tient à sauver de Jésus tout ce qui peut l'être – c'est-à-dire ce qu'il appelle « l'homme admirable » –, qu'il passe à côté d'une des images les plus fortes de l'histoire de Lazare : le trouble de Jésus, son frémissement intérieur, et par-dessus tout ses larmes (Jn 11, 33-38).

Voyant pleurer Jésus (un homme en larmes était aussi incongru à cette époque qu'aujourd'hui), les Juifs mirent ses sanglots sur le compte de l'affection qu'il avait pour Lazare : « Voyez comme il l'aimait ! » (Jn 11, 36). Oui, bien sûr. Mais pas seulement. Je pense que Jésus, ce jour terrible où il se confronte avec elle, pleure aussi par horreur de la mort. Il a beau savoir qu'il va rappeler Lazare à la vie, il n'ignore rien du hideux, du nauséeux, du rebutant, de l'infect, de l'obscène de la mort – Marthe l'a d'ailleurs mis en garde quand il a demandé qu'on ôte la pierre qui scelle l'entrée du sépulcre : « Seigneur, il doit déjà sentir mauvais : il est dans la tombe depuis quatre jours… » Il suffit d'avoir reniflé l'odeur d'un corps humain en décomposition, surtout le corps d'une personne que l'on a aimée, pour comprendre ce que je veux dire. Ce que voulait dire Marthe. Et ce que savait Jésus. Entre tout de suite et l'instant imminent de la résurrection de Lazare, il y a l'odeur* intolérable, l'odeur tellement contraire à l'homme, l'odeur du cadavre. Les larmes du Christ, ai-je écrit dans *Il fait Dieu* – et Dieu sait que je ne renie pas

un mot de ce livre –, sont la réponse de Jésus à la mort des hommes : la mort est détestable, nous avons reçu de la part de Dieu le droit de la haïr car elle a fait pleurer son Fils. Je la hais donc. Elle est ma seule haine, je l'atteste, mais cette haine est sans appel.

Contrairement à une idée reçue, on continue d'avoir des nouvelles de Lazare. C'est ainsi que six jours avant la fête de la Pâque, on le retrouve attablé en compagnie de Jésus chez un certain Simon le lépreux (c'est la version de Marc et de Matthieu), lequel Simon, vraisemblablement guéri de sa lèpre par Jésus, pourrait bien être le père de Lazare. Peu importe. Ce qui est assuré, c'est que « la foule nombreuse des Juifs apprit que Jésus était à Béthanie. Ils y allèrent non seulement à cause de Jésus, mais aussi pour voir Lazare que Jésus avait ramené d'entre les morts. Les chefs des prêtres décidèrent alors de faire mourir aussi Lazare, parce que beaucoup de Juifs les quittaient à cause de lui et croyaient en Jésus » (Jn 12, 9-11).

En fait, tout à leur obsession de perdre Jésus, ils en oublièrent Lazare.

Pour s'en souvenir dix ans plus tard : d'après la Tradition (qui prend donc ici le relais des Évangiles*, évidemment sans prétendre à la même authenticité), Lazare, ses sœurs Marthe et Marie, ainsi que d'autres fidèles du Christ, furent alors jetés sur un navire qui, n'ayant ni voiles ni rames, était condamné tôt ou tard à se fracasser contre un récif. Par miracle, la sinistre nef réussit à traverser la Méditerranée. Elle aborda à Marseille, où Lazare et ses compagnons prêchèrent tout ce que Jésus leur avait enseigné par ses paroles et par sa vie. Lazare fut pendant trente ans l'évêque de la jeune communauté chrétienne de Marseille (« Ô pôvre, comme dit quelquefois l'exquise Edmonde Charles-Roux, ils ont bien de la chance, ces Marseillais ! ») jusqu'au jour où les païens, inquiets de la concurrence que leur faisait cette nouvelle religion, sommèrent Lazare d'abjurer sous peine de mort. Mais la mort, Lazare en était déjà revenu. Il ne la craignait plus. Il n'en fut pas moins condamné à mourir, non sans avoir auparavant été écorché vif par des peignes en fer, et après avoir dû supporter sur ses épaules une cuirasse rougie au feu, et avoir été lié sur un gril reposant sur des charbons ardents, et avoir eu la poitrine transpercée par des flèches. Bien qu'il fût alors un fragile vieillard, ces divers supplices ne réussirent pas à le tuer, et l'on dut se résoudre à le faire décapiter par le glaive du bourreau.

Du *Colonel Chabert* au *Comte de Monte-Cristo*, en passant par le *Lazare* de Léonid Andreïev ou celui de Malraux, ou encore le *Frankenstein* de Mary Shelley, voire même *L'Homme qui revient de loin* de Gaston Leroux, les Lazare littéraires sont légion.

Mais avec Jean Cayrol, c'est brusquement toute une littérature, celle de l'après-guerre, qui devient – ou est appelée à devenir – *lazaréenne*.

Arrêté en 1942 pour faits de Résistance, déporté au camp de concentration de Mauthausen, Jean Cayrol, petit, frêle, le plus souvent de gris (léger) vêtu, sorte d'homme nuage qu'un rien (croit-on !) pouvait souffler, était poète. Mais à son retour des camps (toujours aussi petit, toujours aussi

frêle, et désormais si taiseux qu'il en était presque muet), il aborda un genre nouveau : la prose, la fiction. Il publia un texte concis, ramassé, « Pour un romanesque lazaréen[3] », où il exposait sa vision de la littérature surgissante, celle qui s'extrayait de la guerre comme d'une gangue. Pour lui, elle serait lazaréenne ou ne serait pas. Car c'était la société des hommes, désormais, qui était marquée par les camps de façon aussi indélébile que l'avaient été les chairs tatouées des déportés. Puisqu'on ne vivrait plus jamais comme avant, on n'écrirait pas (et on ne lirait pas) non plus comme avant. Je simplifie, bien sûr. Au risque de réduire l'intuition de Cayrol. Mais il me le pardonnera. Il sait combien je l'aime. Il a été mon père en littérature. C'est lui qui a édité mon premier livre. C'est lui qui m'a accompagné aussi longtemps qu'il en a eu la force. Je lui dois tout. Il n'est plus de ce monde, mais de l'autre. Lazare, il a retrouvé son royaume. Qui n'est pas la mort, mais l'après-vie. Voilà, vous comprenez maintenant pourquoi j'aime Lazare.

Licorne

C'est à la Bible* que la licorne doit en grande partie la reconnaissance officielle de son existence. Certes, il existait déjà, à Babylone* et en Chaldée, des sceaux où figurait une sorte d'équidé au front orné d'une corne. Mais la licorne, la vraie, a réellement obtenu ses lettres de créance lorsque fut composée, vers 270 av. J.-C., la première version en grec de la Bible hébraïque, appelée la Septante parce qu'elle est supposée avoir été transcrite dans la langue d'Homère par quelque soixante-dix (septante, donc) traducteurs. Il semble que ceux-ci aient alors achoppé sur le mot hébreu *Reem*, ou *Remim*, dont le sens actuel se rapprocherait de buffle, de cerf, voire de ce *bos primigenius*, ou auroch, qui vécut au Moyen-Orient. Toujours est-il que les septante traduisirent *Reem* par *monoceros*, terme flou qui voulait peut-être désigner une sorte de rhinocéros.

À la fin du IVe siècle (de notre ère), on entreprit, sous la houlette de saint Jérôme*, une nouvelle traduction* de la Bible, en latin cette fois, et qui, sous le nom de Vulgate (c'est-à-dire vulgaire, mais au sens de courante, d'usuelle, de commune à tous), devait devenir la Bible officielle de l'Église romaine. Or, plutôt que de se fonder sur le texte hébreu, les traducteurs latinistes choisirent de partir de la version grecque des Septante. Où ils ne tardèrent pas à rencontrer le mystérieux *monoceros* dont eux non plus ne surent d'abord pas trop que faire : qu'est-ce que c'était donc que cette bête-là ? Une chose était sûre : le préfixe *mono* impliquait que l'animal* possédait une seule et unique corne, aussi décidèrent-ils de le baptiser *unicornis*, qui donna unicorne, nom par lequel on désigne aussi la licorne.

« Vingt jours après avoir quitté Jérusalem, nous entrâmes dans un désert montagneux dont la végétation se bornait seulement à quelques buissons

épineux ; les pèlerins en cueillirent quelques branches parce que, disait-on, la couronne du Christ avait été tressée de ces épines. Il était à peu près midi quand nous vîmes dans le désert un étrange animal. Nous pensâmes d'abord à un chameau, mais notre guide nous assura qu'il s'agissait d'une licorne, ou rhinocéros des sables. Il nous montra sa corne unique, longue de quatre pieds[4], si pointue et si dure qu'il n'est rien qui par elle ne soit percé ; et par conséquent la plus grande prudence devait accompagner nos faits et gestes si nous ne voulions pas, par elle, être tous décousus… »

Le voyageur qui s'exprime ainsi s'appelle Bernard von Breydenbach. Doyen de la cathédrale Saint-Martin de Mayence, il entreprit en 1483 un voyage à Jérusalem* et au mont Sinaï, dont il publia au retour un récit très documenté, *Peregrinatio in Terram sanctam*, qui connut un incroyable succès pour l'époque puisqu'il fut réimprimé treize fois en trente ans. Il faut dire que Breydenbach avait eu l'excellente idée de se faire accompagner par un peintre et graveur sur bois, Erhard Reuwich, d'Utrecht, dont les illustrations contribuèrent pour beaucoup au retentissement du livre. L'ouvrage ne comportait qu'une seule planche consacrée aux animaux rencontrés par les voyageurs, mais elle est étonnante : à côté d'une girafe, d'un crocodile et d'un dromadaire, on voit en effet une licorne, la légende du dessin précisant que ces animaux « sont véritablement représentés tels que nous les avons vus en Terre sainte ».

Alors, la blanche et gracieuse licorne ne serait donc pas un mythe, et elle aurait paisiblement vécu près des rives du Jourdain* ?

C'était la conviction du jésuite Athanase Kircher, surnommé le Maître des Cent Savoirs, sorte de génie dont l'étendue des connaissances le faisait comparer à Léonard de Vinci, et qui, dans le volume qu'il consacra en 1675 à l'Arche de Noé, ne manqua pas de faire figurer la licorne à bord du navire :

« Ceux qui assurent qu'une espèce aussi illustre a péri dans le Déluge nient la Providence divine. Cela revient à dire que Dieu ne voulut, ou ne put, sauver cet animal… celui qui dit cela ne craint pas le blasphème ! » Était-ce une pierre dans le jardin d'un de ses prédécesseurs en histoire licornienne, Conrad Gesner, auteur d'une époustouflante *Historia animalium* qui recensait tout ce qu'on pouvait savoir au XVIe siècle sur tous les animaux existant ou ayant existé ? Car Gesner était formel : jusqu'au Déluge*, on pouvait rencontrer des licornes à chaque coin de rue (enfin, à chaque angle de clairière…) ; mais quelque chose que Gesner ne s'expliquait pas avait empêché les pauvres licornes d'embarquer dans l'Arche, et c'est ainsi qu'elles avaient été noyées par les flots du Déluge et effacées de la surface de la terre.

Bruno Faidutti, historien, sociologue, auteur d'une thèse épatante sur les licornes, répond aujourd'hui qu'il n'est pas impossible que ce soit la longueur excessive de sa corne, signe d'orgueil d'après une tradition talmudique, qui ait en effet interdit à la licorne de monter dans l'Arche où, de toute façon, la hauteur sous barrots[5] était limitée. Oui, mais si la licorne ne pouvait trouver place à bord à cause de la taille de sa corne, *quid* de la girafe ? Faut-il supposer que la licorne et son interminable appendice étaient moins logeables que la girafe emmanchée d'un long cou ? La licorne n'en finit pas d'être une énigme…

Ce qui est certain, c'est qu'une iconographie abondante montre des licornes embarquant dans l'Arche – avec cette singularité que souvent elles sont solitaires, alors que les autres animaux vont par couples. Serait-ce le signe qu'elle n'était pas appelée à se reproduire une fois le Déluge apaisé ? Si oui, pourquoi ? En quoi la chère petite avait-elle démérité ?

Parce que, enfin, elle est adorable ! Qu'elle appartienne au règne animal ou à celui des légendes, il est difficile de trouver plus exquis, plus gracieux qu'une licorne : de taille modeste mais admirablement proportionnée, le menton orné d'une barbiche soyeuse qui lui donne un petit air de sagesse, la robe immaculée, couronnée par cette fameuse longue corne spiralée dotée de vertus extraordinaires, elle aurait même, aux dires de certains auteurs, les yeux d'un bleu attendrissant. De caractère farouche – d'aucuns, sans doute vexés de n'avoir pas réussi à la caresser, ont eu le triste culot de la prétendre féroce –, la licorne est l'un des animaux les plus difficiles à capturer. Il n'existe qu'une méthode, pas très honnête avouons-le, mais dont les amateurs de licornes assurent qu'elle est imparable. Il s'agit d'attirer la jolie bête avec ce qui, pour elle, représente une tentation à laquelle elle est incapable de résister : une jeune fille vierge. Seule de tous les êtres vivants, la licorne a en effet le privilège de pouvoir humer le parfum suave et délicieux (c'est du moins l'opinion des licornes) de la chasteté. Alors, aussitôt qu'elle repère une jeune vierge, la licorne s'en approche et, abdiquant toute méfiance, pose sa tête sur les genoux de la demoiselle (en ayant garde de ne pas la blesser avec sa corne), et elle s'endort presque instantanément. Au veneur, alors, de sortir du bois…

À en croire les vieux grimoires sur ce sujet, des quantités considérables de licornes auraient été attrapées de cette façon. Mais Martin Luther s'inscrit en faux : parce que cet animal extraordinaire représente Jésus-Christ (voir : Jésus), licorne céleste venue se loger dans le sein de la Vierge, jamais nul ne s'en emparera. C'est peut-être pourquoi la licorne continue de courir dans mes rêves. La Bible est ravissante.

Lilith

Certaines traditions voient en Lilith la première moitié (presque au sens littéral) d'Adam*, la femme dont la version première de la Genèse rapporte qu'elle fut façonnée en même temps que lui : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa » (Gn 1, 27).

Était-ce Lilith ? On ne peut que le supposer, car elle n'est pas nommée. D'ailleurs, à peine a-t-elle ouvert l'histoire la plus prodigieuse de tous les temps qu'elle quitte déjà la scène. Remplacée par une autre femme à laquelle Adam, dans une deuxième relation de la création* du monde, cette fois donne un nom : « Ève, c'est-à-dire la Vivante, car c'est elle la mère de tous les vivants » (Gn 3, 20).

Lilith réapparaît sous son nom au chapitre 34 du Livre d'Ésaïe (et encore, pas dans toutes les traductions*) à l'occasion d'une description des épouvantables cataclysmes dont Dieu afflige Édom, royaume fondé par Ésaü* et devenu un des ennemi mortels d'Israël* : « … ses torrents tourneront en naphte, son sable en soufre, sa terre sera de naphte en feu, nuit et jour enflammée […] dans ses citadelles croissent ronces, orties, chardons dans ses villes fortes, elle est la closerie des chacals, la volière des nichées d'autruches, les chats-huants côtoient les hyènes, le vieux bouc crie après son frère – là au moins s'arrête Lilith, elle va y trouver le repos… »

Quelle femme étrange est donc Lilith pour trouver à se reposer dans un tel environnement ? D'après un livre kabbalistique, l'*Alphabet de Ben Sira*, la vraie nature de Lilith se serait révélée très peu de temps après la Création, à la suite d'un violent affrontement (la toute première dispute conjugale, donc !) l'ayant opposée à Adam : Lilith refusait en effet que, dans l'acte sexuel, l'homme se tienne au-dessus d'elle. Elle avait pour ça un argument difficilement réfutable : créée en même temps qu'Adam et pétrie de la même glaise que lui, elle ne voyait vraiment pas au nom de quelle prétendue prééminence son partenaire adopterait une posture qu'elle jugeait dominatrice.

De son côté, Adam devait manquer de curiosité en matière de sexualité, car il refusa de tenter l'expérience que lui proposait sa compagne : il déclara qu'il resterait dessus et qu'elle se tiendrait dessous, et que cela vaudrait pour tout le temps qu'ils vivraient ensemble – autant dire l'éternité, puisque le jeune couple habitait le Paradis terrestre où la mort n'avait pas encore été

inventée.

Lilith fit alors ce que des millions de femmes allaient faire après elle : elle quitta Adam, ses obsessions machistes et son Paradis ; et pour tirer plus vite sa révérence, elle demanda à Dieu de lui donner des ailes. De son côté, Adam éprouva ce que des millions d'hommes allaient connaître après lui : un chagrin d'amour. Devant le désespoir d'Adam, Dieu dut regretter d'avoir doté Lilith des ailes qu'elle lui avait réclamées – de grandes ailes membraneuses, paraît-il ; c'était assez inélégant, mais ça lui permettait de voler vite et loin –, et il dépêcha trois anges* aux trousses de la belle fugueuse avec mission de la convaincre de réintégrer le paradis conjugal. Mais rien n'y fit : Lilith refusa de revenir sur sa décision.

Qu'elle ait repoussé Adam, passe encore. Mais qu'elle dise non à Dieu, c'était autrement grave. Pour son châtiment, elle fut condamnée à voir mourir chaque jour une centaine de ses enfants – elle devait en avoir tant et plus, car elle possédait le pouvoir de concevoir des myriades de petits démons à partir du sperme que les hommes répandaient sur le sol. Ce verdict la rendit si enragée qu'elle jura alors de tuer et de dévorer tous les nouveau-nés qu'elle pourrait.

La mort subite du nourrisson serait-elle une des conséquences de la fureur vengeresse de Lilith ? Dans certains pays d'Europe centrale, et jusqu'au XVIIe siècle bien sonné, l'usage voulait qu'on réveille les bébés qui souriaient béatement dans leur berceau – car ce n'était pas aux anges qu'il faisaient risette, croyait-on, mais à la cruelle et séduisante Lilith qui se penchait sur eux pour les étrangler.

Lilith s'était en tout cas vite consolée de ses amours manquées avec

Adam. Elle avait rencontré et épousé un certain Samaël (étymologiquement : le venin de Dieu), un des pires démons des royaumes obscurs : vêtu de feu, lui aussi muni d'ailes membraneuses, il n'est autre que l'Ange de la Mort ; parmi ses horribles facéties, on lui prête celle d'avoir fécondé Ève* à son insu : Caïn* serait son fils.

Mise au ban de la Bible*, Lilith a été largement « récupérée » par la littérature. De la *Lilith* de George MacDonald (1895) trop injustement oubliée (c'est pourtant une formidable *high fantasy*, je ne saurais trop vous la recommander), au conte que lui a consacré Marcel Schwob, en passant par Primo Levi qui en a fait un référent de la vie concentrationnaire (la *vie-Lilith*, la vie des camps toute de ténèbres et d'effroi, en opposition à la *vie-Ève*, la vie lumineuse et blonde de l'autre côté), Lilith a connu d'éblouissants avatars. Dont évidemment *Lolita* : la nymphette, Dolores Haze de son vrai nom (*haze* signifiant brume légère, c'est-à-dire un milieu ambigu et trouble), est une métaphore parfaite de Lilith – laquelle, en 1938, avait déjà inspiré un poème à Nabokov. Jouant de l'ange et du diable, inconsciemment parfois, la jeune fille Lolita est aussi dangereuse pour l'homme que Lilith la démone. À cause d'elle, Humbert Humbert, le héros du roman, finira désespéré, meurtrier et prisonnier. « Humbert Humbert était parfaitement capable de forniquer avec Ève, mais c'était Lilith qu'il rêvait de posséder. » Ainsi parle Maurice Couturier dans *Nabokov ou la cruauté du désir*. Une chance pour notre humanité qu'Adam n'ait pas eu les mêmes rêves qu'Humbert Humbert, sinon vous et moi serions probablement des démons issus de démons…

« Pas une goutte de son sang n'était humaine, pourtant elle était faite comme la plus tendre et la plus douce des femmes », écrit le peintre-poète Dante Gabriel Rossetti qui a travaillé plus de dix ans sur le canevas de celle qu'il a peinte sous le nom de Lady Lilith.

Loti (Pierre)

1894. Précédé par ses moustaches à la Hercule Poirot ou à la Marcel Proust, Pierre Loti, de son vrai nom Julien Viaud, quarante-quatre ans, officier de marine et académicien français depuis trois ans, mais aussi grand professionnel de l'angoisse (*dixit* très justement François Bon dans son blog excellent : « Le Tiers Livre »), part en expédition en Terre sainte. Avec pour but avoué de « ressaisir [là-bas] quelques bribes de foi… ».

Il embarque à Marseille le 4 février 1894 sur l'*Oxus*, l'un des paquebots des Messageries Maritimes. Il est accompagné de son ami Léo Thémèze (le marin à gueule d'ange qui lui a inspiré le roman *Matelot* écrit deux ans auparavant) et du duc de Dino, arrière-petit-neveu de Talleyrand. Après cinq jours d'une traversée sans histoire, l'*Oxus* est à Alexandrie. À l'oasis de la fontaine de Moïse* (là même où Moïse, frappant le rocher de son bâton, fit

jaillir une source pour étancher la soif du peuple immense qui le suivait), Loti et ses compagnons rejoignent une caravane composée de bédouins et d'une vingtaine de chameaux qui doit les mener vers le mont Sinaï, à travers les montagnes, les déserts* d'Arabie et le Djebel de Tih.

Pour Loti, cette marche d'approche dans le désert est l'occasion de se préparer au choc qu'il espère de toutes ses forces : retrouver à Jérusalem* la foi qu'il a perdue lorsque Dieu a laissé mourir du choléra son jeune frère Gustave, puis une petite amie d'enfance qu'il aimait profondément, puis le propre père de Loti (celui-ci n'ayant alors que vingt ans) qui n'avait pas supporté des accusations mensongères portées contre lui.

Arrivés à Gaza le 26 mars, Loti, le marin et le duc rallient Jérusalem en passant par Hébron et Bethléem*.

À sa grande déception – on peut même parler d'une réelle souffrance spirituelle –, Loti ne ressent rien en visitant Jérusalem. En proie à une sécheresse intérieure qui enferme son âme comme dans une gangue, il ne voit de Jérusalem que l'exploitation qu'on fait des Lieux saints : lui qui avait espéré entendre chanter les anges* se retrouve assourdi par les criailleries des marchands, des guides et des zélotes des trois religions. Il n'emporte de la Ville sainte qu'une vision de touriste exténué, suant et poussiéreux, qui repart les mains vides : « Jérusalem !… Oh ! l'éclat mourant de ce nom !… Comme il rayonne encore, du fond des temps et des poussières, tellement que je me sens presque profanateur, en osant le placer là, en tête du récit de mon pèlerinage sans foi ! […] Vraiment, mon livre ne pourra être lu et supporté que par ceux qui se meurent d'avoir possédé et perdu l'Espérance Unique ; par ceux qui, à jamais incroyants comme moi, viendraient encore au Saint-Sépulcre avec un cœur plein de prière, des yeux pleins de larmes, et qui, pour un peu, s'y traîneraient à deux genoux… […] Nous quittons Jérusalem sous des nuages de tourmente. C'est le côté des concessions européennes, des hôtels, des toits en tuiles rouges – et la Ville sainte, derrière nous, s'éloigne avec des aspects de ville quelconque… »

Le cœur en berne, Loti chevauche vers Damas et Beyrouth, où il montera à bord du bateau pour l'Europe, il passe par Jéricho, Samarie et le puits de Jacob où Jésus* demanda à boire à la Samaritaine, par Tibériade, par Nazareth, la cité christique par excellence – toujours sans ressentir d'émotion particulière. Il faut dire que les conditions sont exécrables, même le désert ne se ressemble pas, il y pleut à verse, on s'y enrhume : « Nous ne sommes plus que des errants quelconques, en lutte physique contre un temps d'hiver, et, par moments, contre nos chevaux qui tournent le dos à l'ondée cinglante, refusant d'avancer […] Il vente en tempête. […] Transis, nous nous séchons là devant un grand feu de branches, qui nous enfume à nous faire pleurer. Dans le désert rocheux qui nous environne, les rafales sifflent, la pluie s'abat, furieuse… »

Après une escale à Constantinople, il débarque à Marseille le 7 avril. Il n'a rien retrouvé de sa foi disparue. Il était parti en quête d'un signe du Ciel*, et il ne rapporte qu'une mémoire de terre caillouteuse, ravinée, aride, de

petites cités aux noms sans doute magiques mais que toute magie a désertées : les ruelles où la poussière n'en finit pas de retomber exhalent non plus le nard dont Marie-Madeleine baigna les pieds du Christ, mais des odeurs* d'urine.

Sans la foi, Loti n'a plus rien à opposer à la mort. Celle-ci reste ce que, malgré tout ce qu'il a pu tenter contre elle, elle n'a au fond jamais cessé d'être : une destruction abjecte de toute chair selon une méthode particulièrement hideuse, visqueuse, puante.

Cette idée le terrifie. Et il n'est pas le seul.

C'est pourquoi Pierre Loti, tout autant que tel ou tel champion de la foi, a sa place dans ce *Dictionnaire amoureux de la Bible*. Ce livre ne se concevait pas sans un porte-drapeau de l'incroyance – oh, pas de l'incroyance triomphante, arrogante, des déicides, mais de celle, poignante, d'un « agnostique qui, comme l'écrit son ami Claude Farrère, ne se résigna jamais à renoncer à Dieu ». Alors oui, j'ai choisi Loti, le prétendu mondain qui porte à merveille l'uniforme de capitaine de vaisseau et tout aussi bien l'habit vert d'académicien, mais qui, lors de sa visite au jardin des Oliviers, n'est plus qu'une plainte, cette longue plainte aussi vieille que la Bible*, cette plainte assoiffée des hommes sans foi : « Contre l'olivier mon front lassé s'appuie et se frappe. J'attends je ne sais quoi d'infini… et rien ne vient à moi, et je reste le cœur fermé, sans même un instant de détente un peu douce […] Non, rien, personne ne me voit, personne ne m'écoute, personne ne me répond… »

1- Sans doute n'avait-il que vingt-cinq ans quand il écrivit cet essai. Qu'il ne publia d'ailleurs que quarante ans plus tard (Calmann-Lévy 1890), mais sans pour autant revenir sur ce passage.

2- *Vie de Jésus*, 1863.

3- Dans son recueil *Lazare parmi nous*, 1950.

4- Environ un mètre vingt-deux.

5- Ce que les Terriens appellent la hauteur sous plafond…

Maïmonide

— Je suis désolé, monsieur, dit le maître d'hôtel de ce palace de l'avenue Montaigne en s'adressant à mon invité, mais je vois que… je constate… enfin, il me semble… eh bien, vous n'avez pas de cravate !

C'était vrai : Youssef Chahine, le plus grand des cinéastes égyptiens, le réalisateur de *Gare centrale*, d'*Alexandrie*, *pourquoi ?* ou du *Sixième Jour*, était en chemisette de coton blanc, col ouvert, veste de lin couleur sable jetée négligemment sur l'épaule. Je me souviens d'avoir dévisagé le maître d'hôtel comme s'il eut été l'abominable obus qui, dans le film de Georges Méliès, s'enfonce de façon obscène dans l'œil de la Lune. Je lui chuchotai que je n'avais pas l'intention de faire un scandale, mais que, s'il refusait de laisser entrer Youssef Chahine au prétexte que celui-ci n'avait pas de cravate, alors là oui, nonobstant le prestige du restaurant où j'avais réservé une table pour deux, nonobstant aussi ma fonction de directeur de la fiction de France 2 censée m'inciter à une certaine réserve (service public oblige), j'allais très certainement réagir d'une façon « animée » qui risquait de choquer la clientèle du palace bien plus que si mon ami Youssef s'y faufilait sans cravate.

L'objet du déjeuner qui nous réunissait, Youssef (sans cravate) et moi (qui me dépêchai d'ôter la mienne pour être à l'unisson), était l'un des projets parmi les plus enthousiasmants auxquels il m'ait été donné de contribuer : confier à Youssef Chahine la réalisation d'un film de télévision sur la vie de Moïse Ben Maimon (1135-1204), dit Maïmonide, philosophe, médecin, et surtout l'un des plus grands penseurs juifs.

Le film ne se fit pas, faute d'argent – il est vrai que la reconstitution de l'Espagne, de Fez, de la Sicile, de la Terre sainte et de l'Égypte* du XIIe siècle, ça ne coûtait pas *peanuts* –, mais peut-être y eut-il aussi quelque frilosité, de la part des partenaires pressentis par France 2, à investir dans un film aussi audacieux que celui dont nous rêvions, Chahine et moi ?

Nous partions pourtant d'un best-seller : l'ouvrage majeur de Maïmonide, le *Guide des égarés*, entré dans le Top Ten de l'histoire des idées comme l'une des œuvres les plus illustres de tous les temps.

En écrivant le *Guide des égarés*, Maïmonide tentait de concilier l'enseignement de la Bible* avec la philosophie d'Aristote, en proposant, hors les dogmes et les institutions juives, une approche rationnelle de la Bible en général et du Talmud* en particulier. Ce *Guide des égarés* (dont Jacques Attali nous apprend qu'il devait, à l'origine, s'intituler *Guide de ceux qui sont perplexes*[1]) aurait pu aussi s'appeler le *Guide des écartelés*, car il fut écrit pour des intellectuels qui se sentaient réellement écartelés entre la Loi religieuse figée, immuable, et les hypothèses toujours plus audacieuses de la science et de la philosophie.

En composant son chef-d'œuvre, Moïse Maïmonide se rappelait cette confidence de son père, alors qu'ils s'embarquaient pour l'Afrique : « Nous autres Juifs, nous avons pour chaque acte de notre vie des interprétations différentes. Comment veux-tu que le fidèle s'y retrouve, quand la réflexion de nos sages ne suit pas une direction unique mais s'éparpille en de multiples pistes ? Sans parler du mélange invraisemblable et touffu de nos lois, différentes selon les personnes, les villes, les pays ! Vois-tu, Moïse, il y aurait une œuvre grandiose et ambitieuse à accomplir pour servir toutes les communautés d'Israël : codifier toutes les règles traitant d'un même sujet afin d'établir une seule et même conduite – et ensuite, mais c'est déjà une autre histoire, avoir l'autorité nécessaire pour l'imposer… »

D'abord rédigé en arabe[2], langue que Maïmonide maîtrisait parfaitement, le *Guide des égarés* fut diffusé sur tout le pourtour de la Méditerranée où il reçut partout un accueil enthousiaste. Il faut dire que la règle d'or de l'auteur était d'une simplicité… biblique : « J'écris de façon à intéresser pareillement l'étudiant débutant et l'érudit qui cherche à approfondir et affiner son savoir. »

Quand le texte de la Loi était contredit par une proposition dont la démonstration scientifique était indiscutable, Maïmonide en remplaçait le sens littéral par une lecture allégorique. « Il existe une union, une rencontre, entre la recherche ésotérique à laquelle je me consacre depuis toujours, et

l'intellect, l'intelligence. Dans cet état de grâce, l'homme devient un ange car il s'unit à la compréhension cosmique. On s'échappe de notre terre pour embrasser l'univers… » Lucidité géniale ! s'écrie Emmanuel Lévinas.

Docteur de la Loi, Maïmonide fut aussi docteur en médecine, et sans doute le plus illustre de son siècle. Il avait été attiré par « l'art médical » après la maladie et la mort de sa mère, Rebecca.

Fais que je ne voie que l'Homme dans celui qui souffre, telle était la prière qu'il adressait à Dieu avant chaque auscultation.

L'exercice de la médecine lui permit de subvenir à ses besoins, car il ne voulait évidemment tirer aucune rétribution de ses travaux sur la Torah*. Il eut ainsi l'occasion de soigner Richard Cœur de Lion en route pour Jérusalem*, puis le sultan Saladin qui fit de lui le médecin officiel de sa cour – où on venait le consulter depuis la Syrie, la Palestine, et de plus loin encore.

Il écrivit dix-huit traités de médecine, dont la plupart ont, hélas, disparu. Ceux qui sont parvenus jusqu'à nous sont d'une modernité qui laisse pantois, tel ce *Traité des aphorismes* où il est question des troubles cardio-vasculaires, du diabète sucré, des tumeurs, des affections psychosomatiques, des nerfs, du tube digestif, des troubles respiratoires, des maladies infectieuses et parasitaires, de l'anatomie, de l'embryologie, de la gynécologie-obstétrique, et même de l'anesthésie ; dans un autre ouvrage, le *Traité de la vie conjugale*, il s'interroge sur les facteurs psychologiques qui influent sur la sexualité, le nombre des partenaires, sur le rôle de la nourriture* dans la vie sexuelle (aliments et boissons contre-indiqués, recettes aphrodisiaques et hygiène de vie).

Grand bibliste, grand scientifique, grand médecin, Maïmonide fut aussi – et c'est une autre des raisons pour lesquelles je souhaitais le faire mieux connaître grâce au talent de Chahine – un grand écrivain. À preuve, cette trouvaille littéraire si touchante : « Le monde ne se maintient que grâce à l'haleine que dégagent les enfants dans leur étude… »

Manne

« Y a-t-il quelqu'un avec moi pour se rappeler ces dernières années de Moïse, quand nous commencions à nous dégoûter pour de bon du désert et de la manne et que le vent du nord nous apportait l'odeur de la vigne en fleur et des baumiers d'Engaddi ? Et tous ces croquants de l'autre côté de la Ligne – la Ligne sainte, on l'appelait – que nous regardions regarder leurs femmes qui binaient la terre sous les oliviers pour en obtenir toute espèce de choses succulentes. Nous, c'était la manne qui nous attendait, et encore la manne, pour le déjeuner et pour le dîner, et le dimanche pour changer, encore la manne !… » Ainsi grogne, au nom des enfants d'Israël*, Paul Claudel* dans *Le Poète et la Bible*[3] – deux mille pages de commentaires bibliques que

Michel Malicet, l'un des meilleurs connaisseurs de Claudel, présente comme « une rêverie magique sur la destinée humaine, le roman claudélien de la Création ».

Cette grogne du peuple errant, on la comprend – mettez-vous à la place de ces gens : le même régime pendant quarante ans, sans jamais la moindre fantaisie…

Le Livre de la Sagesse dit pourtant que la manne, cette « nourriture* d'anges* », prenait le goût de tout ce qu'on voulait (Sg 16, 21), ce que confirme l'*Encyclopédie* de Diderot : « La manne avoit tous les goûts possibles, hormis celui des poireaux, des oignons, de l'ail, & celui des melons & concombres, parce que c'étoient-là les divers légumes après lesquels le cœur des Hebreux soupiroit, & qui leur faisoient si fort regretter la servitude. […] Quelques rabbins sont allés plus loin (Schemat Rabba, sect. XXV) & n'ont pas eu honte d'assurer que la manne devenoit poule, perdrix, chapon, ortolan… »

Saint Augustin ne met pas en doute l'assertion des rabbins, mais il la tempère : certes, la manne était gustativement malléable, mais seulement par les âmes les plus pieuses – c'était en quelque sorte la récompense de leur ferveur ; or les cœurs purs ne fourmillaient pas parmi les Hébreux, et c'est pourquoi la grande masse des errants se plaignait amèrement de la monotonie du menu.

Quand j'étais enfant, je me fabriquais de la manne en écrabouillant du nougat de Montélimar que j'épandais ensuite sur mon drap de lit. J'étais à la fois YHVH* qui distribue la manne et Moïse* qui s'en régale. Mes parents me reprochaient de mettre des miettes collantes partout, je leur reprochais de ne pas croire aux miracles.

Man hou, c'est-à-dire « qu'est-ce que c'est ? » (et de là viendrait le nom de manne), s'étaient écriés les Hébreux en découvrant « au matin sur la surface du désert […] quelque chose de menu et de rond, comme du grésil sur la terre, [quelque chose] comme de la semence de coriandre, blanche, et ayant le goût de beignets au miel » (Ex 16, 13-15).

La manne n'est pas née de l'imagination des auteurs de l'Exode : elle existe dans la nature, elle suinte, à la manière des gommes et des résines, du tronc, des grosses branches, voire des feuilles de certains arbres, notamment des frênes. D'après Diderot, décidément très au fait du sujet, « après que l'on a fait l'incision dans l'écorce des frênes, on y insère des pailles, des chalumeaux, des fétus, ou de petites branches. Le suc qui coule le long de ces corps s'épaissit et forme de grosses gouttes pendantes, ou stalactites, que l'on ôte quand elles sont assez grandes ; on en retire la paille et on les fait sécher au soleil : il s'en forme des larmes très belles, longues, creuses, légères, comme cannelées en dedans, blanchâtres, et tirant quelquefois sur le rouge. Quand elles sont sèches, on les renferme bien précieusement dans des caisses. On estime beaucoup cette manne stalactite, et avec raison ; car elle ne contient aucune ordure. On l'appelle communément chez nous : manne en larmes. »

D'un goût douceâtre corrigé par une pointe d'âcreté, cette manne était à peu près inodore, sauf celle que l'on recueillait aux environs du mont Sinaï et qui dégageait, paraît-il, une odeur* prononcée que lui communiquaient les herbes sur lesquelles elle tombait.

Les auteurs de l'Antiquité, grecs, romains (notamment Pline dans son *Histoire naturelle*) et arabes, ont quelquefois fait allusion à la manne, décrite par eux comme un miel de rosée qu'on récoltait sur des feuilles d'arbres. Encore aujourd'hui, dans certaines boutiques spécialisées dans l'ésotérisme, on trouve de la manne de Sicile en grains, destinée à être brûlée comme un encens, vendue à un peu plus de quatre euros les cinquante grammes.

Autrefois, la manne s'achetait chez les apothicaires, car elle était réputée pour ses vertus laxatives : « La manne est de tous les remèdes employés dans la pratique moderne de la Médecine, celui dont l'usage est le plus fréquent, surtout dans le traitement des maladies aiguës, parce qu'elle remplit l'indication qui se présente le plus communément dans ces cas, savoir l'évacuation par les couloirs des intestins, et qu'elle la remplit efficacement, doucement et sans danger. » Il va de soi que la manne céleste devait avoir des propriétés autres, car on imagine mal le peuple d'Israël se nourrissant de laxatifs pendant la longue marche de l'Exode.

Aussi monotone et lassante fût-elle, la manne de l'Exode n'en fascina pas moins les Hébreux, au point qu'ils en remplirent une urne d'or et dissimulèrent celle-ci, avec les sanctissimes Tables de la Loi, dans la plus sacrée des caches : l'Arche d'Alliance* elle-même (He 9, 4) !

Bien entendu, ce précieux vase n'a jamais été retrouvé – une vraie manne pour les amateurs d'énigmes et de chasse aux trésors…

Manuscrits de la mer Morte

Un jour du printemps 1947, à un kilomètre de la colline de Qumran qui surplombe la mer Morte, colline dont la forme évoque la patte d'un animal* antique et fabuleux, un jeune Bédouin de la tribu des Taamireh, prénommé Mohamed, perdit une des chèvres du troupeau dont il avait la garde. En pâtre responsable qu'il était, il se mit aussitôt à sa recherche. Découvrant une faille dans une paroi rocheuse, il se dit que sa chèvre était peut-être tombée dedans, et il y jeta une pierre dans l'espoir de provoquer une éventuelle réaction de l'animal. Aucun braiment ne lui parvint ; en revanche, il perçut comme un bruit de verre brisé ou de vaisselle cassée. Peut-être s'agissait-il d'une sorte de décharge sauvage – même s'il était peu probable que des bergers comme Mohamed (et qui d'autre fréquentait ce désert* ?) se fussent donné la peine de porter leurs détritus jusqu'à cette espèce de grand vide-ordures naturel ; d'ailleurs, les bergers ne jetaient rien, ils étaient bien trop pauvres pour ça. Si donc ce n'étaient pas des rebuts qui s'empilaient, invisibles, de l'autre côté de la faille, peut-être était-ce un trésor ? À moins, évidemment, qu'une bande de djinns mal intentionnés n'eût décidé de s'amuser un peu aux dépens de Mohamed…

Prudent, celui-ci retourna au campement et raconta ce qui lui était arrivé à son cousin Ahmed. Lequel proposa de retourner le lendemain sur les lieux après s'être équipés de cordes et de lampes.

Ce qui attendait les deux garçons de l'autre côté de la faille allait bouleverser des millénaires d'histoire biblique : ils débouchèrent dans une grotte étroite où ils découvrirent une soixantaine de cruches en terre cuite, la plupart brisées, mais dont huit étaient à peu près intactes ; l'une d'elles renfermait, protégés par des tissus de lin, trois rouleaux constitués de peaux de mouton cousues ensemble et recouverts de signes bizarres.

Mohamed et son cousin étaient bien incapables de déchiffrer les rouleaux, c'était d'ailleurs la dernière de leurs préoccupations, mais ils les emportèrent avec eux : du cuir, même tout desséché, poussiéreux et fendillé, ça pouvait toujours être utile à des nomades. Ne serait-ce, écrivent avec un frisson rétrospectif Farah Mébarki et Éile Puech[4], que pour s'y tailler de bonnes semelles de sandales…

Heureusement, lors d'une halte des Bédouins à Bethléem*, Khalil Sahin, un cordonnier arabe qui était aussi antiquaire – et qui surtout ne manquait pas de flair –, vit les rouleaux et les acheta pour cinq dollars. Il espérait réussir à les décrypter, mais il dut vite déchanter : il n'arrivait même pas à savoir de quelle écriture il pouvait s'agir !

Finalement, le cordonnier arabe soumit ses rouleaux à un professeur d'archéologie* de l'université hébraïque de Jérusalem*, Éléazar Sukenik. Pendant ce temps, les Nations unies se préparaient à annoncer la partition de la Palestine pour permettre la création d'un État juif. Malgré le paroxysme de tension que cette décision risquait de provoquer, Sukenik se rendit à Bethléem où il annonça à Khalil Sahin que ses rouleaux, vieux de plus de deux millénaires, étaient d'une authenticité indiscutable, et, ce qui était plus

extraordinaire encore, qu'ils contenaient des passages de certains des plus fameux livres de la Bible* – dont le Livre d'Ésaïe – dans leur version originale hébraïque.

Lorsque Khalil Sahin, d'une voix tremblante, demanda combien cela pouvait valoir, le professeur Sukenik se contenta de laisser entendre que même l'homme le plus riche du monde n'était peut-être pas assez fortuné pour les acheter : à son avis, le seul acquéreur possible serait l'État d'Israël* dont la radio était justement en train d'annoncer que la communauté internationale venait de se prononcer pour son instauration – derrière les volets de la cordonnerie que Sahin avait prudemment fermés, on pouvait d'ailleurs entendre les vociférations de la foule envahissant les ruelles de Bethléem, la foule juive qui chantait, dansait, riait, et la foule palestinienne qui pleurait et criait son désespoir et sa colère.

Tandis que le professeur Sukenik authentifiait et traduisait les premiers rouleaux, les Bédouins, pressentant qu'il y avait peut-être d'autres objets à exhumer, avaient poursuivi l'exploration des falaises de calcaire de Khirbet Qumran, là où Mohamed et son cousin Ahmed avaient fait leur trouvaille. Et de nouveaux rouleaux avaient été découverts, que le cordonnier Sahin, qui ignorait encore leur réelle valeur, s'était empressé d'acheter à un prix défiant toute concurrence pour les revendre un peu plus cher à Mar Athanasios Samuel, supérieur du monastère syrien de Saint-Marc à Jérusalem.

En mai 1948, la proclamation de l'État d'Israël par David Ben Gourion eut pour conséquence immédiate l'embrasement de toute la région : neuf cent mille Palestiniens furent expulsés ou préférèrent s'enfuir, tandis que les troupes égyptiennes, syriennes, jordaniennes, ainsi que des éléments des armées libanaise et irakienne, se dressaient contre Israël. Mar Samuel jugea plus prudent de quitter ce pays en ébullition, et se réfugia aux États-Unis. Il emportait dans ses bagages quatre rouleaux qu'il comptait bien négocier un bon prix. Mais Qumran n'avait pas encore acquis sa célébrité et la guerre judéo-arabe faisait rage, aussi les acheteurs se montrèrent-ils frileux. Ce n'est qu'en 1954 que Mar Samuel réussit à vendre ses quatre rouleaux, et pour « seulement » deux cent cinquante mille dollars.

À Qumran, le mouvement était lancé : entre la tribu des Taamireh qui continuait son « pillage » systématique des grottes dans un but mercantile, et les fouilles plus sporadiques – mais ô combien plus sérieuses – des archéologues, le site allait livrer tous ses trésors (ou presque).

Les plus impressionnants sont les documents écrits. Enveloppés dans des linges et enfermés dans des jarres, elles-mêmes à peu près protégées des excès climatiques et des voleurs par les cavernes où elles sont enfouies, et qui sont le plus souvent indécelables de l'extérieur, les rouleaux, dont certains sont longs de plusieurs mètres, ont traversé les millénaires sans subir trop de dégradations irréparables, faisant de Qumran l'une des plus grandes découvertes archéologiques du XXe siècle.

Tous les écrits de l'Ancien Testament y sont représentés (sauf le Livre

d'Esther*) : huit cents manuscrits éparpillés, parfois en lambeaux, à travers la boue séchée, la poussière et les ténèbres de onze grottes principales. Ces textes bibliques, de mille ans plus anciens que tous ceux qu'on connaissait alors, ne montrent que des différences minimes avec les écrits sur lesquels on travaillait jusque-là, ce qui prouve que les copies qui ont été effectuées pendant près de deux mille ans sont parfaitement fiables.

Certains documents n'ont aucun rapport avec la Bible. Il s'agit de textes mystiques, d'apocryphes, de rituels et de règles communautaires – d'aucuns étant même cryptés (en mélangeant plusieurs alphabets, en changeant l'ordre des lettres ou des mots), preuve qu'ils étaient destinés à des « élites » de la communauté.

Une communauté, en effet, et qui n'est pas le moindre des trésors de Qumran : celle des Esséniens.

« À l'ouest de la mer Morte, écrivait Pline l'Ancien, vivent depuis les temps anciens d'étranges ascètes juifs, sans femmes et sans argent, avec les palmiers pour toute compagnie. Ils se renouvellent non à travers les naissances mais par les nouveaux arrivants, des hommes que le dégoût du monde conduit ici sans interruption […] C'est un peuple unique, admirable entre tous les peuples du monde entier… »

De Philon d'Alexandrie à Pline, en passant par l'incontournable Flavius Josèphe, tous s'accordent à dire des Esséniens – que certains pensent avoir constitué une branche dissidente des Pharisiens – qu'ils étaient des gens d'une piété incomparable, aimant le calme, lents à la colère et prompts au pardon, et observateurs rigoureux de la Loi.

Ah, les Esséniens ! S'ils exercent encore aujourd'hui une telle fascination sur nous, c'est à cause de l'influence qu'ils sont susceptibles d'avoir eue sur Jésus*. Il existe en effet des passerelles indéniables entre ce qu'ils croyaient et ce qu'enseignait le Christ. De là à faire de Jésus un membre, un initié, voire un grand maître de la « secte » essénienne, il n'y a qu'un pas que beaucoup ont franchi. D'autant que la fin des Esséniens, qui coïncide avec le sac de Jérusalem par les légions romaines, est aussitôt suivie par la naissance du christianisme « organisé » – un peu comme la chrysalide se dessèche après avoir libéré cet organisme définitivement abouti qu'est le papillon. Sauf qu'il est difficile d'envisager que l'intégrisme des Esséniens, leur rigorisme, leur croyance en la prédestination, leur *pharisianisme au superlatif* [5], aient pu inspirer le prodigieux message d'amour et de liberté du Christ…

Mais revenons à Khirbet Qumran. Dans les années 1950, les fouilles permirent de dégager plus d'un millier de tombes, ainsi que des édifices importants constituant le centre religieux (une sorte de monastère, en somme) des Esséniens. Car bien qu'habitant des grottes ou des cabanes rustiques, ces gens se réunissaient pour prier et étudier dans un grand bâtiment communautaire dont les archéologues ont retrouvé les vestiges, bâtiment qui devait abriter un vaste réfectoire, une impressionnante bibliothèque, et un

scriptorium où étaient minutieusement copiés les textes bibliques.

C'est du moins ce que l'on a supposé pendant de longues années. Aujourd'hui, une autre hypothèse tient la corde – et elle n'est pas moins fascinante. Résumé : en 68 de notre ère, les mouvements de révolte des Juifs contre Rome tournent à la guerre ouverte ; deux ans plus tard, après un siège de quelques mois qui conduit la population au bord de la famine, les légions placées sous les ordres de Titus investissent Jérusalem : le Temple*, symbole le plus sacré d'Israël, est profané et incendié ; la ville elle-même est rasée, à l'exception des trois tours du palais d'Hérode et d'une partie de la muraille.

C'est alors que des rescapés, peu nombreux, du grand incendie du Temple et des massacres qui l'ont suivi, réussissent à rejoindre Qumran. Ils apportent avec eux tous les livres sacrés qu'ils ont arrachés de justesse aux incendies et qu'ils viennent mettre en sécurité dans la cité sainte des Esséniens. Mais c'est reculer pour mieux sauter : il est évident que les légions ne feront qu'une bouchée de cet éparpillement de nids troglodytes et de cabanons de terre sèche rassemblés autour de la « maison commune ». Alors, plutôt que d'essayer de sauver leur vie, les Esséniens choisissent de protéger ce qui est le sens même de cette vie : les textes par lesquels sont parvenus jusqu'à eux la Shekhinah et la Torah*, c'est-à-dire la Présence et la Loi de YHVH*. Ils ont juste le temps, avant le déferlement des cohortes romaines, de soumettre les manuscrits qu'on leur a apportés du Temple, et ceux de leur propre bibliothèque, à un traitement qui rappelle celui destiné aux momies : après avoir enveloppé les rouleaux dans des linges imprégnés de bitume et de poix pour les protéger contre la corruption, la vermine et les nuisibles, ils les enferment dans des vases en terre qui, tels des sarcophages, sont scellés hermétiquement avant d'être enfouis dans le secret des cavernes de Qumran.

Je sais : tout le monde n'adhère pas au scénario à grand spectacle de ces fragiles manuscrits arrachés d'extrême justesse à la bibliothèque de Jérusalem en proie aux flammes et aux écroulements. J'avoue pourtant que je partage cette thèse, défendue notamment par les éminents chercheurs israéliens que sont le Dr Yitzhak Magen et Yuval Peleg, ne serait-ce que parce que je trouve follement romanesque cette course contre la mort, cette échappée belle de milliers de manuscrits partis pour un voyage dans le temps, un sacré voyage immobile de plus de deux mille ans !

Que Qumrat n'ait pas livré tous ses secrets, c'est une quasi-certitude. Que le site recèle encore des écrits capables de modifier notre approche de la Bible, c'est plus que probable. Qu'il faille s'attendre à de nouvelles trouvailles inouïes, qui pourrait en douter ? *Le Figaro* n'annonçait-il pas en 1956 : « Les Manuscrits de la mer Morte révèlent un trésor de 200 tonnes d'or et d'argent enfoui près de l'actuelle frontière israélo-jordanienne » ? Ce n'était pas un gag – l'article n'était d'ailleurs pas daté du 1er avril, mais du 1er juin. Et *Le Figaro* tenait son information d'un antique rouleau, de cuivre celui-là, exhumé à Qumran, et inventoriant les trésors du Temple de Salomon* qui, pour être sauvés de la rapacité des assaillants, avaient été enfouis dans plus de

soixante cachettes à travers la Palestine.

Certes, la plupart de ces planques ont été depuis longtemps découvertes et pillées. Mais quelques-unes restent encore inviolées. Et quand on sait que le trésor du Temple s'élevait à environ trois milliards de dollars, on se dit qu'il y a encore des coups de pelle qui valent la peine d'être donnés. Reste à savoir où. Car la plupart des noms de lieux cités par le rouleau ne correspondent à rien de connu aujourd'hui. Tenez, juste pour le plaisir du jeu : la *cour de Matia*, cela vous dit quelque chose ? Non ? À moi non plus. Dommage, car quelque part dans cette cour ont été enterrés six cents vases d'or et d'argent massif…

Marie

Mes respects, mademoiselle. Mes respects et mon amour (j'espère ne choquer personne – pas en disant à Marie que je l'aime, mais en l'appelant mademoiselle). Je n'ai jamais pu me résoudre à lui dire madame (terme qui eût été déjà d'une vulgarité inouïe aux oreilles de saint Grignion de Montfort qui ne tolérait pas qu'on l'appelât autrement que Très Sainte Vierge). Si je l'avais rencontrée au hasard d'une ruelle de Nazareth, près du puits par exemple, je l'aurais saluée d'un « bonjour, mademoiselle » très déférent mais aussi très chaleureux, très joyeux, quand bien même elle eût bercé un Jésus* dans ses bras ; peut-être aurait-elle pensé : « Bah ! en voilà un nigaud qui n'a pas l'air de savoir qui je suis ! » Bien sûr que si, j'aurais parfaitement su qui vous étiez – dites, vous n'allez tout de même pas croire qu'on puisse vous confondre avec les autres femmes ?

Pour commencer, mademoiselle, laissez-moi vous dire que j'appréhendais rudement d'en arriver là, à cette entrée à vous dédiée, sans doute l'entrée la plus difficile de tout ce dictionnaire. Au point que j'avais songé à gagner du temps en repoussant l'obstacle : pas de *Marie* à la lettre M, mais rendez-vous plus loin, à la lettre V comme *Vierge (Sainte)*. Mais vous n'auriez pas apprécié, n'est-ce pas ? Les petites combines, les bidouillages, les stratégies étriquées, c'est tellement loin de vous !

Pour votre fils Jésus – et ça n'était pas forcément très simple non plus ! –, je crois m'en être à peu près bien tiré : j'ai fait appel à un autre écrivain, quelqu'un qui me surpasse d'aussi haut que la lune que je voyais, la nuit dernière, rouler comme un cerceau au-dessus des champs de blé : je m'en suis remis à Khalil Gibran[6].

À propos de Gibran, lui aussi devait être immensément troublé et intimidé à l'idée d'avoir affaire à vous, mademoiselle, car il n'a pas osé, dans son livre, vous donner la parole. Il a préféré laisser s'exprimer Suzanne de Nazareth, une de vos voisines – il est vrai qu'elle parle assez joliment de vous : « Quand Marie était enceinte, elle avait l'habitude de se promener entre

les collines et de revenir le soir, les yeux emplis de beauté et de douleur […] En voyant [Jésus] elle avait l'habitude de dire : "Il est vraiment trop grand pour être mon fils, trop éloquent pour mon cœur silencieux. Comment pourrai-je prétendre qu'il est mon fils ?" Il nous semblait que Marie ne pouvait pas croire que la plaine eût donné naissance à la montagne. Dans la candeur de son cœur, elle ne voyait pas que le versant de la colline est le chemin qui mène au sommet. […] Elle me dit : "Qu'est-ce que l'homme, sinon cet être inquiet qui désire s'élever de la terre ? Qu'est-ce que l'homme, sinon une aspiration qui désire les étoiles ? Mon fils est une aspiration. Il est nous tous aspirant aux étoiles." [Quand Jésus fut arrêté] elle ne pleura pas. Elle se déplaçait parmi nous comme le fantôme d'une mère qui se refuse à déplorer le fantôme de son fils. […] Avez-vous jamais entendu une grive chanter tandis que son nid brûle au vent ? Avez-vous jamais vu une femme dont le chagrin est trop grand pour s'écouler en larmes ou un cœur blessé qui veut s'élever au-dessus de sa propre douleur ? Vous n'avez pas vu une telle femme parce que vous n'avez pas été en la présence de Marie et que vous n'avez pas été enveloppés par la Mère Invisible. »

Après Gibran, comment voulez-vous que je puisse, moi qui n'ai ni son intuition ni sa palette, écrire sur vous sans vous dénaturer, sans vous offenser ? Je l'ai déjà fait, c'est vrai, mais c'était il y a lurette : un livre[7] consacré à quelques-unes de vos apparitions sur la Terre, à votre façon de vous choisir un âge (le plus souvent juvénile, c'est d'ailleurs en partie ce qui m'incite à vous servir du mademoiselle plutôt que du madame), une couleur d'yeux (fréquemment bleus, alors que vous êtes une jeune Sémite et que, par suite, vos yeux devraient être sombres), un lieu inattendu pour vous montrer (un pont de chemin de fer à Beauraing, une grotte dépotoir à Lourdes, un pauvre village d'Irlande – Knock – sous une pluie battante, la rive boueuse d'un fleuve d'Amazonie).

Je n'avais aucune légitimité pour parler de vous, et je n'en ai toujours aucune. D'autant que la Bible*, vous ne faites qu'y passer. Franchement, mademoiselle, vous êtes un cas ! Après Jésus, vous êtes la personne la plus immensément importante de la partie néotestamentaire de la Bible, et vous en êtes en même temps la plus absente, la plus effacée, la plus discrète, la plus silencieuse. À croire qu'entre l'Annonciation* et le matin de Pâques, votre vie biblique (qui coïncide peu ou prou avec votre vie humaine) n'aura été qu'un long samedi.

Le samedi étant votre jour, comme le dimanche est celui de votre fils.

En effet, une veille de samedi, un vendredi terrible à Jérusalem*, colline du Golgotha, vous avez vu votre enfant mort, vous l'avez touché, essuyé (il ruisselait de viscosités, suée, sang, salive), et serré dans vos bras. Vous avez compris qu'on vous l'avait tué pour de bon. Jusqu'à cet instant indiscutable, j'imagine que vous n'aviez pas pu retenir je ne sais quel espoir fou. Nous sommes tous comme ça, mademoiselle. Surtout qu'avec Jésus, l'impossible avait souvent été possible. Mais là, c'était bel et bien fini. Vous avez alors

accompli les gestes rituels pour laver et honorer le corps de votre fils, pour le préparer à l'embaumement qui, pour cause de shabbat, ne pourrait avoir lieu avant le dimanche matin. Aidée des femmes qui vous accompagnaient, vous avez tenté d'effacer les traces les plus visibles, pour vous intolérables, de son supplice – ou plutôt de *ses* supplices, car il portait aussi les blessures sanglantes de la flagellation, les meurtrissures du portement de croix*, les entailles de la couronne d'épines. Et puis vous avez regagné le cénacle[8], le petit édifice où se trouvait cette chambre haute où Jésus avait célébré la Pâque avec ses disciples.

C'était le début du shabbat, chacun resterait calfeutré chez soi, sauf les Romains, les impies et quelques chiens errants – des chats aussi, mais les chats ne sont pas à proprement parler des errants, ce sont des promeneurs.

Autour de vous, il y avait les Onze (vous veniez d'apprendre la mort de Judas*, la nouvelle vous avait profondément navrée, vous n'avez jamais su ce que c'était d'en vouloir à quelqu'un), il y avait aussi quelques femmes dont Marie-Madeleine, il y avait le silence du shabbat qui succédait aux vociférations qui avaient accompagné le procès, les tortures et la mort de Jésus, un silence à présent d'autant plus étrange qu'un violent orage avait éclaté vers les trois heures, même que la terre avait tremblé, que des tombeaux s'étaient ouverts et que des morts – dit-on – étaient remontés des profondeurs. Il y avait aussi le souvenir de Jésus qui imprégnait tout, les pains tressés, tendres et savoureux comme l'avaient été ses paroles, les deux bougies qu'on avait allumées pour marquer le début du shabbat, les *nerot chel shabbat* dont la lumière vient effacer les ténèbres apportées par la faute du premier homme, et qui rappelaient les étincelles de joie dans les yeux de Jésus.

Avez-vous passé la nuit à parler de votre bel enfant à présent livide et disloqué, mademoiselle ? Non, vous avez plutôt laissé parler les autres, là encore vous vous êtes estompée. Les autres qui discouraient parce qu'ils cherchaient à comprendre. Vous, vous étiez en attente. De quoi ? Vous ne présagiez rien, mais vous attendiez tout – demoiselle comme une libellule, suspendue entre la plus grande horreur et la plus grande espérance.

La nuit du vendredi au samedi passa, et passa de même la journée du samedi jusqu'à l'apparition des étoiles. Fin du shabbat. Encore un peu de nuit, et l'on irait prodiguer les soins ultimes au corps de Jésus. Vous-même, iriez-vous ? Je suppose que Jean vous en avait dissuadée : il était responsable de vous, alors il ne voulait surtout pas prendre le risque de vous exposer et de vous bouleverser à nouveau. Quand on vous avait remis le cadavre de votre fils, il était encore chaud. Enfin, encore tiède – de la chaleur orageuse du jour, et puis de la fièvre due aux souffrances, à l'agonie. Mais là, après deux nuits et un jour dans la profondeur du tombeau, il serait froid. Jean voulait vous épargner cela. Vous aviez accepté d'attendre encore – toujours sans savoir ce que vous attendiez, mais vous *croyiez*, vous *vouliez croire*, qu'il y avait quelque chose à attendre.

« Elle a cru avant tous les autres, disait Jean-Paul II, mieux que tous les

autres. »

Vous avez cru. Toute une nuit du vendredi au samedi, tout un samedi, et de nouveau toute une nuit – du samedi au dimanche, celle-ci. Bon, mais croire n'est pas savoir. C'est déjà quelque chose, bien sûr, c'est mieux que rien. Nous, il nous arrive de ne même plus savoir croire – vous vous rendez compte, dites ? Oui, vous comprenez. Vous *nous* comprenez. Marie du samedi saint, c'est nous autres de tous les jours. C'est bon de savoir que vous êtes passée par là vous aussi, vous surtout, que vous savez ce que nous éprouvons quand notre âme s'empêtre dans la nuit, quand nos mains tendues devant nous ne rencontrent que du vide.

Mais j'en reviens à vous, dans cette chambre haute où les premières lueurs du jour s'apprêtent à poser cette couleur de pêche qu'ont les aubes de Jérusalem. Encore un peu de patience, mademoiselle, et vous allez savoir ce que vous préparait votre merveilleux enfant terrible. Votre cœur de mère, j'en suis sûr, va rater un battement (que dis-je, un battement ! tout plein de battements, ça se verra dans vos yeux qui papillonnent, dans vos lèvres qui tremblent, dans votre poitrine qui ne saura plus si elle doit se gonfler ou se relâcher) quand les femmes vont entrer en courant dans la chambre haute, mais vous les aurez déjà entendues rire et vous appeler joyeusement dans l'escalier – et votre âme aura deviné ce qu'elles vont vous dire alors, parlant toutes à la fois : Marie, Marie, il est ressuscité, je l'ai vu, même que je l'ai d'abord pris pour le jardinier, mais c'est lui, c'est bien lui…

Par votre grâce, mademoiselle, le torrent bouillonnant, quelquefois furieux, de l'Ancien Testament, devient ruisselet intime : scènes domestiques, pudeur, humilité, on découvre une autre Bible, une adorable Bible où votre affolement de mère cherchant pendant trois jours son petit Jésus de douze ans dans la cohue des pèlerins (Lc 2, 41-51) rejoint nos sempiternelles inquiétudes pour ceux que nous aimons (oh, toutes ces mères en chemise de nuit, guettant à travers le rideau à demi tiré qu'elles froissent dans leurs mains moites, à travers la fenêtre entrebâillée, le volet entrouvert, surveillant la longue rue déserte où leur enfant tarde tant à se montrer), une Bible où le pépiement des oiseaux remplace le hurlement des chofars, où l'odeur* de résine et de sciure de l'atelier du charpentier chasse la senteur des puissants encens, le remugle de graisse brûlée des holocaustes, la puanteur des champs de bataille, une Bible où l'Amour dépasse l'Alliance.

Avec vous, mademoiselle, se clôt la Bible des héros, et s'ouvre la Bible des hommes, des femmes et des enfants.

Messiaen (Olivier)

Pour moi, Olivier Messiaen est le musicien de la Bible* comme Marc Chagall* en est le peintre. Faites l'expérience de vous laisser emporter au fil

des dix-sept grandes toiles du *Message biblique* de Chagall tout en écoutant *Et Expecto resurrectionnem mortuorurm* de Messiaen – volume à fond, à en faire imploser vos baffles, cette musique immense est comme le Dieu Unique de Moïse* : elle doit dominer tout ce qui n'est pas elle.

D'ailleurs, la musique de Messiaen est en couleurs : le compositeur était en effet atteint de synopsie, une étrange manifestation neurologique dont les « victimes[9] » perçoivent des couleurs quand elles entendent des sons. Messiaen éprouva ce phénomène de façon particulièrement sensible pendant son internement comme prisonnier de guerre au Stalag VIII-A, à Görlitz, en Silésie. Il mettait sur le compte de la malnutrition et du froid intense les visions qu'il avait de magnifiques tournoiements de couleurs lorsqu'il répétait, avec des musiciens prisonniers comme lui, son *Quatuor pour la fin du temps* que lui avait inspiré l'Apocalypse* de Saint Jean, et que les musicologues considèrent aujourd'hui – bien que n'ayant aucune compétence, je leur donne raison et les en loue ! – comme l'œuvre de musique de chambre la plus importante de la seconde moitié du XXe siècle.

Messiaen a raconté ce qu'avait été la première audition mondiale de son *Quatuor pour la fin du temps* au Stalag VIII-A, le 15 janvier 1941. Le camp était sous la neige, il faisait 5 ˚C sous zéro dans le baraquement qui faisait office de salle de concert. Les quatre instrumentistes jouaient sur des instruments cassés : le violoncelle n'avait que trois cordes, les touches du piano s'abaissaient après avoir été frappées, mais, coincées par le froid, refusaient de se relever, il manquait des clés à la clarinette, et les costumes étaient invraisemblables – on avait notamment affublé Messiaen d'une veste verte complètement déchirée et de sabots de bois.

En dépit de quoi le concert, donné devant une assistance frigorifiée mais réunissant toutes les classes de la société – ce qui, déplorait avec raison Messiaen, n'est malheureusement jamais le cas dans une salle de concert traditionnelle –, fut un formidable triomphe et un moment d'émotion inégalé. Et probablement inégalable.

Moïse

Il n'est pas nécessaire d'être juif pour estimer que Moïse fut – et reste – l'un des hommes les plus importants de l'histoire de l'humanité.

Les circonstances de sa vie forment un roman époustouflant – faut-il rappeler l'histoire du bébé que sa mère, pour le sauver de l'extermination, dépose dans un panier qu'elle abandone aux eaux du Nil, et que recueille la fille de Pharaon, ou l'affaire de ce contremaître égyptien que Moïse tue parce qu'il le surprend à martyriser un ouvrier israélite, ou l'épisode du Buisson ardent qui flambe sans jamais se consumer et d'où sort, impérative, la voix de YHVH* appelant Moïse à libérer son peuple opprimé, ou Moïse affrontant les

plus grands magiciens d'Égypte* dans un duel de sorcelleries plus spectaculaires les unes que les autres (Moïse fut un des héros de mon enfance, mon Merlin à moi : je me souviens d'avoir tenté d'imiter ses sortilèges, répandant subrepticement de l'encre rouge dans l'eau du bain de mes parents pour simuler l'eau du Nil changée en sang, ou lâchant dans la maison une trentaine de lombrics bien gluants pour parodier l'invasion de l'Égypte par les grenouilles…), ou encore l'épisode fameux du passage de la mer Rouge, celui des Tables de la Loi, du Veau d'or, de l'interminable errance dans le désert*, et enfin la mort de Moïse en vue de cette Terre promise gorgée de lait et de miel ? Il y a là de quoi nourrir quelques réjouissants best-sellers et autres blockbusters – et Hollywood ne s'en est pas privé, dont la version des *Dix Commandements*, vieille pourtant de plus d'un demi-siècle, occupe aujourd'hui encore la cinquième place du box-office.

Ce qui laisse penser que, de Moïse, nous savons tout ou presque. Or c'est exactement le contraire, à commencer par son existence même : « Est-il bien vrai qu'il y ait eu un Moïse ? » se demande Voltaire* – certes, nous savons tous que Voltaire ne manquerait pour rien au monde une occasion de mettre en doute une affirmation de l'Église, mais ce qu'il ajoute ensuite ne laisse pas d'être troublant : « Si un homme qui commandait à la nature entière eût existé chez les Égyptiens, de si prodigieux événements n'auraient-ils pas fait la partie principale de l'histoire de l'Égypte ? » On en revient toujours à cet assourdissant silence égyptien : comment expliquer que Moïse ne soit jamais nommé dans aucun des documents égyptiens, alors que ceux-ci

désignent nommément les notables de l'entourage des pharaons ? Grande est la tentation de répondre, en faisant chœur avec la plupart des archéologues, philologues et autres savants spécialistes de la Bible* : parce que Moïse est un personnage légendaire.

Comme toute légende, il aurait une origine : Babylone*, bien sûr, où les Israélites en exil* ont patiemment, et génialement, constitué une histoire de leur peuple, des relations passionnelles de ce peuple avec son Dieu – et tant qu'à faire, une histoire de la création* du monde.

De même que le Déluge* a peut-être pour source narrative l'épopée de Gilgamesh*, de même il se pourrait que la matrice de Moïse fût un très ancien texte sumérien, à propos d'un certain Sargon, le roi qui unifia la Mésopotamie au cours du IIIe millénaire avant notre ère : « Je suis Sargon, le roi puissant, le roi d'Agadé [ou d'Akkad]. Ma mère était une grande prêtresse. Mon père, je ne le connais pas […] Ma mère me conçut et me mit au monde en secret. Elle me déposa dans une corbeille de jonc, dont elle ferma l'ouverture avec du bitume. Elle me jeta dans le fleuve sans que j'en puisse sortir. Le fleuve me porta ; il m'emporta jusque chez Aqqi, le puiseur d'eau. Aqqi, le puiseur d'eau, en plongeant son seau me retira du fleuve. Aqqi, le puiseur d'eau, m'adopta comme son fils et […] me mit à son métier de jardinier. Alors que j'étais ainsi jardinier, la déesse Ishtar se prit d'amour pour moi et c'est ainsi que, pendant cinquante-six ans, j'ai exercé la royauté. »

Mais revenons au Moïse que nous connaissons – ou que nous croyons connaître. À supposer qu'il ait existé indépendamment de Sargon (et d'éventuels autres « modèles »), était-il au moins israélite ? De nombreux historiens font de lui un Égyptien bon teint. Pour Manéthon, qui écrivit au IIIe siècle av. J.-C. une colossale histoire de l'Égypte, Moïse était un hiérophante[10] des sanctuaires d'Héliopolis. Son vrai nom était Osarseph. D'après Flavius Josèphe, qui assure avoir trouvé l'information dans un texte (malheureusement disparu dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie) dudit Manéthon, Osarseph était le meneur charismatique d'une communauté de gens « qu'une maladie rendait différents » (des lépreux ?), et que le pharaon de l'époque avait finalement expulsés d'Égypte vers la terre de Canaan.

Jusqu'au XVIe siècle, juifs et chrétiens étaient d'accord pour reconnaître à Moïse la paternité des cinq premiers livres de la Bible (Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome*). On en sourit aujourd'hui : Moïse est un personnage (principal si l'on veut) du Pentateuque, mais il ne peut pas en être l'auteur – on voit mal, entre autres impossibilités, comment il aurait pu écrire le récit de sa propre mort.

Sublime mort, d'ailleurs, selon certains rabbis pour qui Moïse étant mort, littéralement parlant, « sur la bouche de Yahvé », on peut penser que ce fut dans un baiser sur sa bouche que Dieu lui reprit le souffle de vie – et ce fut Dieu lui-même qui enterra Moïse, et nul n'a jamais vu son tombeau.

Ne le cherchons pas. Pauvre grand Moïse, laissons-le tranquille, car

chaque nouvelle investigation rogne, ronge, délite un peu plus sa statue.

Mais pas sa stature. Et au fond, l'identité de Moïse, la réalité de Moïse, l'historicité de Moïse, quelle importance ? Ce qui compte, ce qui est essentiel, ce qui a fait rêver le petit garçon à l'encre rouge et aux lombrics que je fus, et qui continue d'enthousiasmer l'homme vieillissant que je suis, c'est l'idée même de Moïse, le Dit et le Fait de Moïse. « L'Éternel allait devant eux, le jour dans une colonne de nuée pour les guider sur le chemin et la nuit dans une colonne de feu pour les éclairer, afin qu'ils marchent jour et nuit » (Ex 13, 21). Il n'y a rien de décevant à ce que Moïse – peut-être – ne soit qu'un songe : ce qui existe et nous conduit, ce qui sait où va le monde et où nous allons sur la peau du monde, ce n'est pas la nuée, mais Dieu qui est dedans.

Monreale (Bible de)

Pour une drôle d'idée, c'était une drôle d'idée. Certes, la splendeur des 6 000 mètres carrés de mosaïques qui tapissent jusque dans ses moindres recoins la vaste basilique du XII^e^ siècle sise à Monreale, près de Palerme, en Sicile, laisse chaque visiteur bouche bée ; et l'histoire que racontent, comme une bande dessinée géante, ces millions de petits carrés d'or et de chatoyantes couleurs, est la plus fascinante du monde puisque c'est tout simplement la Bible* – l'Ancien et le Nouveau Testament, sans pratiquement aucune omission majeure. Que ces mosaïques fassent l'objet de livres somptueusement illustrés, cela se comprend. Mais en tirer un film documentaire d'une heure et demie destiné non pas à la télévision mais aux salles de cinéma, voilà qui paraissait un projet complètement fou : quel spectateur (j'emploie volontairement le singulier…) irait voir quatre-vingt-dix minutes de film sur quelque chose d'aussi absolument statique que ces petits cubes multicolores ? Quel réalisateur accepterait d'entreprendre un film qui, d'après les rumeurs qui agitaient le petit Landerneau du cinéma, promettait d'être l'œuvre la plus soporifique de la décennie ? Le producteur André Tranché était confiant – et il avait raison : Marcel Carné, soixante et onze ans, releva le défi sans hésiter : « Ces fresques ne bougent pas ? Eh bien, c'est ma caméra qui va bouger, les frôler, les lécher, virevolter, danser, planer au-dessus d'elles. Quant au scénario, on ne peut pas rêver mieux que la Bible. Moi, personnellement, je ne crois pas que Dieu existe – mais je ne crois pas non plus en l'existence de Mickey, et ça n'empêche pas cette fichue souris d'être une des plus grandes stars du monde. »

Le problème était que certaines des mosaïques se trouvaient plaquées à des hauteurs vertigineuses. Planer au-dessus d'elles, les « lécher » comme le rêvait le metteur en scène des *Enfants du Paradis*, nécessitait une caméra téléguidée – ça existait, bien sûr, mais Carné n'en voulait pas : il avait besoin d'être lui-même, charnellement, au contact des mosaïques. Il eut alors l'idée

de faire construire dans la nef de la basilique, sur près de cent mètres de long et quarante de large, un formidable échafaudage de poutrelles métalliques et de planchers qui grimpait presque jusqu'au plafond, et sur lequel avait été installé un réseau de rails où glissait le chariot travelling emportant la caméra (une splendide Panaflex) au ras des fresques. Cette énorme structure, qui avait l'air d'une cathédrale dans la cathédrale, était équipée d'impressionnantes batteries de projecteurs qui, sous la direction du chef-opérateur Jean Collomb, devaient faire étinceler les mosaïques, les faire frétiller sous la lumière – les faire vivre, quoi !

Lorsque cette espèce de « Meccano » géant fut assemblé, Carné et moi allâmes le visiter pour nous assurer de sa fonctionnalité. Mon rôle, dans cette histoire, avait été d'écrire le film, non seulement son commentaire – c'est-à-dire le récit biblique – mais aussi de le rythmer avec les mots : « Ne m'écrivez pas un documentaire, m'avait recommandé Carné, composez-moi un oratorio. » Je devais suivre le tournage de bout en bout, car Carné ne connaissant à peu près rien à la Bible, il comptait sur moi pour lui expliquer *in vivo* le contenu théologique (!) de chaque fresque.

Le soir où nous validâmes l'échafaudage sur lequel nous allions vivre perchés pendant au moins deux mois, un petit homme fluet et moustachu nous attendait en souriant au pied des échelles métalliques. « *Signor* Carné, dit-il dans un français à la Mastroianni, je suis *oune* grand admirateur de votre œuvre. Et nous formulons mille vœux, moi et mes amis, pour que ce nouveau film soit une réussite. – Oh, il le sera ! répondit Carné avec assurance. – *Certo*, *certo*, reprit le fluet moustachu. *Ma*, vous savez, *signor* Carné, *oune* accident, il est vite arrivé. – Un accident ? Quel accident ? – Voyez comme c'est haut, *questa cosa* que vous avez fait construire ! Tomber de là-haut, ce serait… enfin, vous me comprenez, mon cher *signor* Carné ?… Remarquez, mes amis et moi sommes certains qu'en échange d'une petite contribution financière… – Je vois ce que c'est, éructa Carné, c'est du chantage ! – Non, *signor* Carné, non ! Notre "famille" ne fait pas chanter les gens : elle les prévient. Dans leur intérêt. Vous saisissez la nuance ?… »

Carné et moi avions parfaitement compris : nous avions affaire à la Mafia. Après un rapide conseil de guerre, André Tranché décida que la production ne verserait pas une lire à la Mafia. Avis en fut donné au moustachu qui attendait paisiblement dans le hall de l'hôtel, et tout le monde alla se coucher, la conscience en paix, pour être en forme le lendemain, premier jour de tournage.

En arrivant sur le plateau, nous comprîmes tout de suite, à la mine des machinistes et des électros italiens, que quelque chose n'allait pas. Par terre, au pied de l'échafaudage géant, gisait dans la flaque de lumière d'un projecteur tout ce qui restait de la fragile Panaflex qui, bien que fermement verrouillée sur son support, avait fait durant la nuit une chute de plusieurs dizaines de mètres. Un borniol[11] recouvrait en partie les entrailles éclatées de la malheureuse caméra, et, sur le borniol, un petit papier épinglé disait

laconiquement : *La prossima volta sarà uno dei vostri tecnici*[12]…

André Tranché, qui était déjà consterné en pensant que, même sans l'aide de la Mafia, Carné, qui ne regardait jamais où il mettait les pieds, surtout quand il y avait des câbles électriques sur son chemin, finirait bien par basculer dans le vide du haut de sa construction pharaonique, décida de payer aux mafiosi la taxe exorbitante qu'ils lui réclamaient.

À dater de cet instant, le tournage se déroula comme dans un rêve.

Choqués de nous voir déjeuner de sandwichs au sommet de notre échafaudage, ces messieurs de la Mafia insistèrent pour mettre à notre disposition un des meilleurs restaurants qu'ils contrôlaient, et où, tous les midis, nous furent désormais offerts des festins d'antipasti, de pasta et de poissons grillés. Nous avions honte, mais Carné était formel : refuser nous aurait exposés à d'autres « avertissements ». On mit également à notre service une flotte de voitures qui étaient les seules à pouvoir foncer dans des sens interdits sans se faire siffler par les *carabinieri*, et tous les soirs une salle de cinéma suspendait ses programmes pour permettre à Carné de visionner ses rushes. Chaque week-end des distractions nous étaient proposées – uniquement du culturel haut de gamme : les peintures de Giuseppe Velasco au palais des Normands, la chapelle de Sainte-Rosalie, les catacombes du couvent des Capucins où l'on peut voir huit mille dépouilles de Palermitains momifiées, certaines encore vêtues des costumes de leur époque, le palais Gangi dans un salon duquel Visconti avait tourné la scène de bal du *Guépard*, etc.

Lorsque la basilique accueillait un mariage ou des funérailles, des *mafiosi* faisaient patienter les cortèges jusqu'à ce que Carné leur envoyât un assistant prévenir que, « le signor Carné ayant dit "Coupez !", à présent le mort peut entrer, mais dans le plus grand silence, parce que le signor Carné il se concentre déjà sur la prochaine prise »…

Cette situation délirante n'était pas sans inquiéter Carné qui disait que, s'il ne croyait pas en Dieu, il s'en méfiait quand même : « Pauvre Bible ! Quand je pense que c'est moi, un sodomite et un mécréant, qui porte cette sainte histoire à l'écran – et avec le concours de la mafia sicilienne, en plus ! Ne croyez-vous pas, me demandait-il avec une inquiétude qui n'était pas feinte, que votre cher bon Dieu risque de me faire payer ça au prix fort ? »

Apparemment, le Ciel* n'en voulut pas trop à Carné : le film obtint l'année suivante le prix Œcuménique du Festival de Cannes et le prix de l'Office catholique du Vatican.

1- Voir le *Dictionnaire amoureux du judaïsme*, Plon, 2009.

2- Traduit en hébreu par Samuel Ibn Tiboun, un des rabbins les plus lettrés de Syrie ; mais Moïse Maïmonide s'éteindra avant d'avoir la joie de feuilleter cette traduction – comme cet autre Moïse dont il portait le nom était mort avant d'entrer en Terre promise…

3- Gallimard, 1998.

4- *Les Manuscrits de la mer Morte*, Éditions du Rouergue, 2009.

5- Cette excellente formule est de Marcel Simon dans *La Civilisation de l'Antiquité et le christianisme*, Arthaud, 1972.

6- Auteur du *Prophète*, Casterman, 1995 et de *Jésus Fils de l'Homme*, Albin Michel, 1990.

7- *La Sainte Vierge a les yeux bleus*, Le Seuil, 1984.

8- Du moins le bâtiment identifié comme tel, mais sans aucune certitude. De toute façon, si c'est bien lui, il a été tellement modifié qu'il est extrêmement difficile de se faire une idée de ce que furent vraiment le cénacle et sa chambre haute.

9- Certains artistes recherchent des sensations similaires *via* des substances hallucinogènes.

10- D'après le Littré : « Titre du prêtre qui présidait aux mystères d'Éleusis et enseignait les choses sacrées aux initiés. »

11- Drap noir servant, lors d'un tournage, à obturer les fenêtres pour ne travailler qu'à la seule lumière artificielle.

12- « La prochaine fois, ce sera un de vos techniciens… »

Newton

Si je vous dis que mon premier est une pomme, mon deuxième une adorable fille, et mon troisième un homme portant un prénom biblique, vous en déduirez que mon tout doit avoir quelque rapport avec le Paradis terrestre et les sottises d'Adam* et Ève*. Eh bien, non ! La pomme dont il est question est une *Flower of Kent*, rouge avec des stries de jaune et de vert, l'adorable fille s'appelle Catherine Barton, et l'homme au prénom biblique n'est autre qu'Isaac Newton.

On a lontemps cru que l'histoire d'une pomme tombant sur la tête de Newton, et lui faisant du même coup découvrir la loi de la gravitation universelle, relevait de la pure légende. La vérité est qu'il s'agit peut-être d'une histoire d'amour : Newton s'était épris de sa nièce, Catherine Barton, une ravissante jeune personne de dix-sept ans qui s'était installée chez lui plus ou moins comme sa gouvernante. Catherine était une fille particulièrement intelligente, et qui n'aimait rien tant que soutenir de longues et savantes discussions avec son oncle – enfin, savantes jusqu'à un certain point, car il était des domaines où Catherine avait tout de même quelques difficultés à

suivre ; la question de la gravitation en faisait partie, et il semblerait que ce soit pour se faire mieux comprendre de sa nièce adorée que Newton ait choisi cette image de la chute d'une pomme.

Il existe des variantes de ce récit, bien sûr incontrôlables, mais qui toutes intègrent une pomme tombant d'un arbre. En somme, le scénario est le même, c'est le casting qui change : le confident de Newton n'est plus sa nièce, mais tel ou tel de ses amis ou collègues – par exemple l'archéologue William Stukeley qui fut aussi son biographe, ou Voltaire* qui raconte l'anecdote comme s'il en avait reçu confidence de la bouche même de Catherine Barton.

Quoi qu'il en soit, la pomme sied à Newton. Celui-ci était en effet un passionné de Bible*, se considérant comme faisant partie d'une catégorie d'élus choisis par Dieu pour décrypter les écrits bibliques. Pour lui, la philosophie qui traite à la fois des fins dernières et du quotidien de l'homme n'est pas seulement une des données du grand livre de la Nature : elle est pareillement révélée par les textes sacrés tels que la Genèse, le Livre de Job*, les Psaumes*, le Livre d'Ésaïe, etc. Et Newton d'en conclure que le plus grand philosophe du monde était probablement Salomon*, dont le Temple* avait été un modèle mathématique et initiatique parfait, à partir duquel l'homme pouvait déchiffrer les mystères de l'univers.

À la mort de Newton, qui, à la manière des kabbalistes, avait toute sa vie fouillé la Bible en quête d'un code* secret qu'il y croyait caché, on constata qu'il avait écrit quatre millions de mots sur le thème de la religion contre un million seulement se rapportant à la science. Mais il lui arrivait aussi de mêler les deux, comme en 1704, lorsqu'il avait annonça la fin du monde pour 2060. Précisant qu'il ne s'agissait pas là d'une prédiction (il laissait cela aux charlatans), mais d'un calcul. À la fois biblique et mathématique. Et donc imparable…

Noli me tangere

« *Noli me tangere*, ne me touche pas », dit Jésus* à Marie-Madeleine en larmes – larmes de joie, mais qui brouillent ses yeux, du coup elle a besoin de palper pour vérifier –, alors qu'elle avance la main pour s'assurer qu'elle ne rêve pas, que l'homme souriant qui se tient devant elle est bien Jésus, celui qu'elle a vu mourir sur la croix*, et que voilà ressuscité des morts, plus beau, plus radieux que jamais. *Noli me tangere*, une des plus fascinantes et des plus mystérieuses phrases prononcées par Jésus. Trois mots qui n'ont plus rien à voir avec les prêches, les paraboles, les objurgations, les conseils fraternels. Trois mots prononcés (criés, peut-être ?) dans l'urgence, trois mots qu'on n'attendait pas : *Noli me tangere* – est-ce la première chose à dire à une femme qui vous a cru mort, et à travers cette jeune femme à toute l'humanité qui elle aussi vous a cru mort ? Mais Jésus pare au plus pressé, car il y a

urgence : il ne faut surtout pas que cette jeune femme le touche !

Revoyons la scène. Dimanche matin. Marie de Magdala se tient sur le seuil du tombeau, sanglotante. Tout à la fois elle veut et ne veut pas voir le corps de Jésus dans son linceul. Malgré les premières précautions prises le vendredi soir, le linge a dû s'imprégner de sang. De sanies. Les morts, ça se vide de partout. C'est pourquoi il fallait venir ce matin, apporter des parfums, des aromates. Maintenant qu'elle est là, autant regarder. D'ailleurs, la mère de Jésus lui demandera certainement de raconter ce qu'elle a vu. Alors, sans cesser de pleurer, Marie-Madeleine se penche vers l'intérieur du sépulcre. Elle voit deux jeunes hommes en vêtements blancs, assis sur la banquette de pierre, là où reposait le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Elle ne sait pas qu'ils sont des anges*. Étranglée par son chagrin, elle s'attend à tout instant à être confrontée à quelque chose de mortifère, de répugnant, d'immonde, elle est à des années-lumière de pouvoir imaginer quoi que ce soit de féerique. « Les anges lui demandèrent : "Femme, pourquoi pleures-tu ?" Elle leur dit : "Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis." Ayant dit cela, elle se retourna, et elle voit Jésus qui se tenait là, mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : "Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?" Le prenant pour le jardinier, elle lui dit : "Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je le reprendrai." Jésus lui dit : "Marie !" Elle se tourna vers lui et lui dit en hébreu : "Rabbouni !", ce qui veut dire : "Maître". Jésus lui dit : "Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père…" » (Jn 20, 13-17).

Pourtant, huit jours plus tard, alors qu'il n'est toujours pas *monté vers le Père*, Jésus commandera à Thomas de mettre sa main dans la blessure qu'il porte au côté. Pourquoi a-t-il repoussé l'attendrissante Marie-Madeleine et obligé Thomas à accomplir le geste un peu morbide d'enfoncer les doigts dans une plaie ouverte ? Est-ce parce que Thomas est toujours englué dans le monde du paraître, alors que Marie-Madeleine a déjà quelque chose d'un ange – les hommes s'empoignent, les anges s'effleurent ? Conjectures, supputations, jeux de l'esprit, aucune des explications que l'on m'a proposées ne m'a vraiment satisfait. Au fond, je ne suis pas sûr d'avoir envie de savoir : il est si joli, le mystère de l'intouchable !…

Ce *Noli me tangere* est pour moi l'instant le plus éblouissant, l'apogée, le zénith de la Résurrection : il est l'aveu, pudique mais incontestable, de la réappropriation par le Christ de sa nature pleinement divine. Les morts, nos morts, ne seront plus aussi morts qu'avant. Le Mal a perdu la guerre – certes, il y aura encore des contre-offensives, des batailles des Ardennes à l'échelle de Satan*, c'est dire les tragédies effroyables que la longue agonie diabolique va encore engendrer, mais au bout du compte la victoire de Dieu est inéluctable : *Noli me tangere*, c'est l'évidence de la Résurrection, trois petits mots pour signer le plus grand des prodiges – comprenez-vous à quel point cette modeste mise en garde sonne plus vrai que si l'Évangile* avait fait entonner au Christ je ne sais quoi de triomphaliste ? Sur les routes de Galilée

et de Judée, dans toutes ces villes de Palestine où il a fait halte, Jésus n'a cessé de toucher et de se laisser toucher. Le *Noli me tangere* marque donc une rupture radicale avec les années de vie publique. C'est une autre signature. Vraiment, les temps ont changé. *Noli me tangere*, petite fille de Magdala, mais que cela ne t'empêche pas de continuer à me regarder avec tout ton amour…

Il existe de nombreux et admirables tableaux illustrant le *Noli me tangere*. Il en est un qui m'émeut plus que d'autres – plus joyeusement, surtout : celui de Hans Baldung Grien, daté de 1539, qui montre une Marie-Madeleine toute blonde, en robe blanche et pourpoint de velours pourpre. Au fond, on voit le tombeau où deux petits anges semblent folâtrer comme des chatons dans le sarcophage vide. C'est la fin des ténèbres. Voici que monte un jour radieux, une trouée d'or au milieu des nuées en fuite. Ciel de traîne, c'est le signe que la tempête est passée.

Nomade

Pendant environ six siècles, depuis le temps d'Abraham* jusqu'à la fin du temps de Moïse*, le peuple d'Israël* a été en état de pérégrination chronique. Parfois en quête de mieux (ailleurs, l'herbe est plus verte…), parfois par punition. Car on oublie trop souvent que si les Hébreux ont erré quarante ans dans le désert*, ce n'est pas parce qu'ils n'avaient pas le sens de l'orientation : c'est parce qu'ils étaient punis.

Redécouvrez l'affaire, si vous l'aviez oubliée : relativement peu de temps après avoir quitté l'Égypte* (quelque chose comme seize mois, ce qui n'est pas tant que ça pour tout un peuple allant à pied, emportant ses biens et ses troupeaux), les enfants d'Israël arrivent à proximité des collines de Canaan, le pays que leur a promis l'Éternel. Moïse envoie alors des explorateurs vers ces terres supposément « gorgées de lait et de miel », avec mission de reconnaître « le pays, ce qu'il est, et le peuple qui l'habite, s'il est fort ou faible, s'il est en petit ou en grand nombre ; ce qu'est le pays où il habite, s'il est bon ou mauvais ; ce que sont les villes où il habite, si elles sont ouvertes ou fortifiées ; ce qu'est le terrain, s'il est gras ou maigre, s'il y a des arbres ou s'il n'y en a point. Ayez bon courage, et prenez des fruits du pays… » (Nb 13, 1-20).

Les explorateurs reviennent au bout de quarante jours en disant que la terre de là-bas a tous les aspects de l'excellence, qu'elle donne une abondance de fruits magnifiques, à preuve les grappes d'énormes raisins qu'ils rapportent. Le problème, c'est que les Cananéens sont à l'image de leurs fruits : d'une force physique colossale (certains sont même carrément des géants), très bien armés, ils possèdent des villes fortifiées qui semblent inexpugnables – bref, d'après les explorateurs, toute tentative de conquérir ce pays est vouée à l'échec et se soldera par un massacre. À l'écoute de ce

rapport, les Israélites déchirent leurs vêtements. Ils sont consternés : pourquoi YHVH* les a-t-il fait sortir d'Égypte si c'était pour les jeter dans ce piège ? Ah ! comme ils regrettent déjà le temps de l'esclavage, et comme ils auraient préféré mourir sur la route plutôt que de connaître cette terrible désillusion !…

L'Éternel, alors, laisse éclater sa colère : ce peuple ne fera-t-il donc jamais confiance à son Dieu ? N'a-t-il donc pas encore compris que celui qui a YHVH à ses côtés n'a rien à craindre de qui que ce soit ? Un tel manque de foi mérite une punition exemplaire – et le verdict tombe : aucun des hommes âgés de vingt ans et plus ne connaîtra les délices de la Terre promise. « Vous mourrez dans le désert, leur annonce l'Éternel. […] Vous avez mis quarante jours pour vous renseigner sur le Pays de Canaan ? Eh bien, vous souffrirez à cause de vos fautes pendant quarante ans, c'est-à-dire une année pour un jour. Ainsi, vous saurez que cela coûte cher de vous opposer à moi » (Nb 13 et 14).

Le peuple parti joyeux à la conquête de la Terre promise se transforme en une troupe de prisonniers sans chaînes ni barreaux, mais qui n'en sont pas moins désormais des condamnés à mort. Seuls leurs enfants (ceux que les Israélites ont déjà et ceux qu'ils ne manqueront pas d'engendrer au cours de leur errance) et les femmes (du moins les plus jeunes d'entre elles), ainsi que Josué* et Caleb qui ne se sont pas montrés aussi pusillanimes que les autres, entreront en Canaan.

Curieusement, après l'énoncé de ce verdict, les récits de l'Exode ne reviendront plus sur les prolégomènes de la longue errance. On ne fait pas appel des jugements de Dieu, alors bon, c'est parti pour quarante ans de marche et de mort ; les rédacteurs de l'épopée en oublient complètement qu'il s'agit d'une espèce de marche au supplice (ou à tout le moins d'une marche suppliciante) pour ne plus s'intéresser qu'aux péripéties du voyage, lesquelles ne manquent pas de piquant grâce aux incessantes jérémiades des nomades-jusqu'à-ce-que-mort-s'ensuive, lesquelles vont de récriminations à propos du boire ou du manger à des rebellions plus sérieuses, comme celle de Korah contre le leadership de Moïse et la primauté du grand-prêtre Aaron.

Pendant ces quarante années, Israël n'a évidemment pas de temple*, pas de lieu fixe pour adorer Dieu. C'est alors Dieu qui se nomadise pour accompagner son peuple. Lui aussi a sa tente : la Tente de la rencontre ou Tente du rendez-vous, un espace mobile délimité par une enceinte formée de quatre (riches) tentures superposées et de poteaux, dont Dieu lui-même, à la fois architecte et décorateur, fournit à Moïse une description détaillée : « Les Israélites me feront une tente sacrée pour que je puisse habiter au milieu d'eux. Vous fabriquerez la tente et tous les objets sacrés conformément au plan et aux modèles que je vais te montrer » (Ex 25, 8-9). La précision divine s'étend aux dimensions, aux textures, aux couleurs, aux matières, rien n'est laissé au hasard. C'est sur le plan de cette Tente que sera très fidèlement calqué celui du Temple de Jérusalem*.

Le nomadisme est à ce point inscrit dans la culture des enfants d'Israël qu'après l'arrivée des survivants du désert en Terre promise, certains d'entre

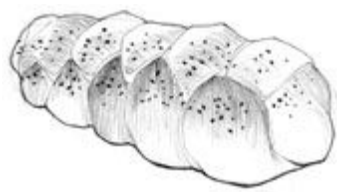
eux firent sécession. Sous l'influence d'un certain Jonadab ben Rekab, ils refusèrent d'adopter une vie sédentaire. Ne bâtissant pas de maisons, ne semant pas de graines (ils craignaient que la culture du sol ne fît d'eux des paysans plus attachés au culte de leur champ qu'à celui de YHVH), ils continuèrent à vivre sous la tente, à l'écart des villes. Ils s'abstenaient de tout ce qui vient de la vigne (vin, vinaigre, jus de raisin, raisin lui-même, etc.) de peur de se laisser entraîner dans les orgies liées au culte du dieu Baal, ce vieux paganisme qui prédominait en Canaan, et auquel les Israélites s'abandonnaient parfois, lorsque l'ivresse et la débauche leur faisaient oublier qui ils étaient.

Le nomadisme est inséparable de la Bible*, comme le déplacement et la dispersion sont les thèmes récurrents – et tragiques – d'Israël. L'Exode dans le désert, les Exils* babyloniens annoncent la Déportation, dont une des images les plus insoutenables est pour moi celle dont l'écrivain bouleversant que fut Jean Cayrol s'est fait le parolier dans *Nuit et Brouillard*, le film d'Alain Resnais : « Même un paysage tranquille, même une prairie avec des vols de corbeaux, des moissons et des feux d'herbe, même une route où passent des voitures, des paysans et des couples, même un village pour vacances, avec une foire et un clocher, peuvent conduire tout simplement à un camp de concentration… »

Nourriture

On mange beaucoup et souvent, dans la Bible*. Les Juifs aiment à se régaler, comme d'ailleurs le leur prescrit sagement leur chère (et sage) Torah* : « Tu mangeras à satiété… » Dans le Nouveau Testament, où le Christ lui-même se fait nourriture, la félicité suprême est souvent présentée comme une noce où le repas, bien sûr, tient une place prépondérante.

L'Ancien Testament est délibérément carnivore. Des cailles de l'Exode aux viandes sacrificielles du Temple*, la Bible hébraïque fleure bon la grillade, le rissolé. Ce qui n'empêche pas d'apprécier aussi les produits de la terre – légumes, fruits, et surtout céréales : le bibliste suisse Paul Bruin a dénombré plus de deux cents mentions du mot pain.



À l'époque du prophète Jérémie, il existait même tout un quartier de Jérusalem* entièrement dédié aux boulangers. Mais en cas de famine,

notamment lorsqu'une ville est assiégée comme ce fut le cas de Samarie (capitale du royaume d'Israël*, bâtie vers l'an 800 av. J.-C.), on savait se contenter de nourritures à la fois moins roboratives, et surtout moins gustatives, comme la fiente de pigeon qui se négociait alors autour de cinq sicles d'argent les cinquante grammes – je vous laisse à penser ce que pouvait valoir le pigeon lui-même…

Parmi les rites du shabbat, les trois repas pris en famille, entre amis, sont primordiaux. Ils ne manquent d'ailleurs pas d'être délicieux, aussi est-il recommandé de manger modérément la veille afin de garder bon appétit pour shabbat ; pour avoir eu le bonheur d'être quelquefois convié à partager un de ces repas, je confirme l'excellence du conseil !

À lire la Bible, on trouverait presque chaque jour une occasion de festoyer pour célébrer ceci ou cela. Parmi les « petites » fêtes, il en est une que je trouve particulièrement charmante : *Tou Bichevat*, le nouvel an des Arbres, qui marque la fin de l'hiver. L'essentiel du menu se compose de quinze sortes de fruits, dont en priorité sept espèces cultivées en Israël : d'abord le blé, l'orge, puis le raisin, la grenade, la figue, la datte et l'olive, auxquels s'ajoutent le fruit du caroubier, emblématique d'Erets Israël, et l'amandier, premier arbre dont la floraison signe la fin des froidures et des ciels gris. On boit aussi quatre coupes de vin (la première de vin rouge, la deuxième comportant deux tiers de vin rouge et un tiers de blanc, dans la troisième on mêle un tiers de rouge et deux tiers de blanc, et la quatrième est remplie seulement du vin blanc) qui symbolisent le changement de couleur des arbres, ainsi que le combat entre la saison froide représentée par le vin blanc, et le renouveau de la nature personnifié par le vin rouge.

Pour la pâque juive (*Pessah*), on consomme le pain azyme qui rappelle ce pain de misère, ce pain sans levain confectionné dans la précipitation la veille de la sortie d'Égypte*. On chasse de la maison tout aliment contenant du levain, ainsi que tout produit qui renferme, même à dose infinitésimale, du *hamets*, c'est-à-dire de la farine de blé, d'orge, d'avoine, d'épeautre ou de seigle. Et non seulement il est hors de question d'en consommer, mais il est même interdit d'en voir. C'est une traque acharnée à laquelle on se livre, quitte à mettre la maison sens dessus dessous. D'aucuns voient dans ce rituel l'origine de l'incontournable grand nettoyage de printemps chez les non-juifs.

La Bible accorde une importance toute particulière au miel : la Terre promise est le pays du miel et du lait, l'amant du Cantique des Cantiques* susurre à la Sunamite : « Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée, il y a sous ta langue du miel et du lait », tandis que les Proverbes mettent en garde : « Les lèvres de la dévergondée distillent le miel et sa bouche est plus onctueuse que l'huile ! » (Pr 5, 3). Le miel de la Bible n'est pas qu'une métaphore : en 2007, à Tel Rehov, ville « biblique » située dans la vallée du Jourdain*, des fouilles dirigées par Amichaï Mazar, de l'Institut d'archéologie* de l'Université hébraïque de Jérusalem, ont mis au jour une trentaine de ruches qui sont les plus anciennes découvertes à ce jour – elles datent de Salomon* ! Des

apiculteurs qui les ont examinées estiment qu'elles devaient produire environ une demi-tonne de miel par an.

Que sont les agapes bibliques devenues (je rappelle en passant que le mot *agapè*, en grec, veut dire amour, et qu'il a été choisi de préférence à éros pour qualifier l'amour chrétien) ? Eh bien, l'Église catholique les a vilipendées. Manger ? Pouah ! Et de surcroît en se régalant ? Horreur ! La damnation est au bout de notre fourchette… laquelle n'est pas sans rappeler les fourches dont usent les démons pour asticoter les damnés et les pousser plus avant dans la fournaise. Les protestants n'ont pas la même répulsion de la gourmandise qu'ils ont supprimée de la liste des « péchés capitaux » – recommandant tout de même de s'abstenir de viande le vendredi saint. Cela dit, la Réforme a longtemps manifesté une indifférence un peu méprisante vis-à-vis des nourritures terrestres, ce qui a fait dire à certains que, pour les protestants, la pénitence alimentaire était en quelque sorte chronique. Ainsi le sociologue belge Léo Moulin, spécialiste des pratiques alimentaires et historien de la vie religieuse, fait-il remarquer dans son ouvrage *Liturgies de la table*[1] que ce n'est peut-être pas un hasard si la plupart des pays sociologiquement protestants ont une cuisine que l'auteur qualifie de « décapitée », tandis que les pays sociologiquement catholiques ont une cuisine infiniment savoureuse. La Bible, en tout cas, avait – et a toujours – sacrément bon goût, comme en témoigne le grand prophète Ézéchiel : « Celui qui parle me dit : "Toi, l'homme, mange ce qui est devant toi. Mange ce rouleau [de la Torah, donc de la Bible] puis va parler aux Israélites." J'ouvre la bouche, et il me fait manger le rouleau. Ensuite, il me dit : "Toi, l'homme, remplis ton ventre, nourris-toi avec ce rouleau que je te donne." Je le mange donc. Dans ma bouche, il est doux comme du miel » (Ez 3, 1-3).

1- Albin Michel, 1989.

Odeur(s) de Dieu

Dans *Célébration de la Rencontre*[1], Frédérique Hébrard décrit les senteurs paradisiaques, ou du moins terrestro-paradisiaques, car il ne s'agit encore que de l'Éden : dans le jardin* de Dieu, nous dit-elle, flottait l'odeur de Dieu, c'est-à-dire le parfum des fleurs, le parfum de l'herbe, la fraîcheur vive des sources ruisselantes, la douceur du vent qui caresse les jeunes feuilles…

Puis vint la Chute. Chassés du paradis, Adam* et Ève* durent vite apprendre à froncer les narines, voire à se boucher le nez : le monde antique, dont ils allaient bâtir les fondations, n'a jamais été réputé pour la suavité de ses effluves.

Le Temple* lui-même, villégiature terrestre de l'Éternel, n'embaumait pas la rose – il exhalait un souffle chaud et putride : lourdes odeurs de bergerie, d'étable, de suint, de déjections, épouvante des bêtes, sécrétions de peur et de fureur, remugles de graisses brûlées, de chairs grillées, fadeur du sang, âcreté des entrailles ; malgré l'encens qu'on faisait fumer sur l'autel (de ce verbe *fumare* vient parfum), une pestilence montait vers le ciel, puis

retombait sur la ville en un brouillard puant.

La Bible* est un livre odoriférant. Yahvé*, qui peut-être n'appréciait que modérément les débauches d'animaux* grillés qu'on lui offrait, recommande à Moïse* de se procurer « des aromates, de la résine, de l'ongle odorant [il s'agit d'un coquillage], du galbanum, des substances aromatiques et de l'encens pur ; ils seront à parts égales. Tu en feras un parfum à brûler, un parfum œuvre de parfumeur ; il sera salé, pur et saint… » (Ex 30, 34-38).

En tête des aromates, la myrrhe. Elle provient d'un arbrisseau dont la sève, en se desséchant à l'air libre, donne une résine au goût très amer mais à l'odeur agréable. C'est avec un mélange de myrrhe et d'aloès que Joseph d'Arimathie et Nicodème traitent provisoirement le corps de Jésus* qu'on vient de déclouer de sa croix*.

La Bible fait aussi la part belle au cinnamome aromatique, notre cannelle moderne, qui me rappellera toujours Torremolinos, au sud de l'Espagne, où mon cinéaste de père mettait en scène *Les Amants de Tolède*[2], et où tout, absolument tout, de la longe de veau au pain de mie, en passant par les tartelettes et le lait du petit déjeuner, avait un goût de cannelle. Et là, franchement, trop c'est trop ! J'avais alors sept ans, il m'en fallut vingt de plus pour accepter de fréquenter à nouveau cette maudite écorce. Aujourd'hui, je l'adore – je dirais même que je l'idolâtre, si je ne craignais de commettre le péché absolu que dénonce la Bible.

Autre chef-d'œuvre de la parfumerie biblique : la casse, dont l'odeur est proche de celle de la cannelle, et que Job* donnera comme prénom (Quessia, Ketsia ou Fleur-de-Cannelle, les traductions* varient mais l'idée est la même) à l'une des filles qu'il aura après que Dieu lui aura rendu tout ce dont il avait été dépouillé (Jb 42, 14).

Rappelons encore la férule gommeuse, plus connue sous le nom de galbanum, qui ne sent pas franchement bon à son état naturel de suc blanc et laiteux, mais qui se marie génialement avec d'autres essences. On la (re)trouve dans des parfums aussi exquis que *Chanel n° 19*, l'adorable *Anaïs Anaïs*, l'impérissable *Cabochard*, ou *Giorgio*, l'une des plus américaines des senteurs.

Le nard, très pur et très cher, dont Marie-Madeleine baigna les pieds de Jésus avant de les essuyer avec sa chevelure, est une huile extraite du rhizome d'une plante de la famille des valérianacées qui pousse au nord de l'Inde. La Bible l'associe souvent à d'autres essences comme le safran – voir le Cantique des Cantiques* (4, 14), ou le passage que Catherine Donzel, dans son livre *Le Parfum*[3], consacre au rituel auquel se soumit Esther* avant d'être présentée au roi de Perse Assuérus : « Esther pendant six mois dut rester quotidiennement de nombreuses heures dans des bains parfumés avant d'être massée à l'huile de myrrhe. Pendant les six mois suivants, elle fut exposée aux fumigations de nard, de safran et d'oliban. Le jour de la présentation, elle fut abondamment aspergée de lait de benjoin et sa chevelure parfumée à l'huile de jasmin. »

On déduira de tout cela que si les cités bibliques, Jérusalem* en tête,

empestaient la tripaille à l'air et le rôti carbonisé, les gens, eux, avaient à cœur de sentir plutôt bon. Encore fallait-il qu'ils en eussent les moyens.

Origène

Origène naquit en Égypte* dans une famille chrétienne. En 202 de notre ère, sous le règne de Septime Sévère, l'Église d'Alexandrie fut persécutée et le père d'Origène condamné à être décapité. Origène, qui n'avait que dix-sept ans, assista au supplice. Si sa mère ne l'en avait empêché, il aurait suivi son père dans le martyre. Mais ce n'était que partie remise : à la fin de sa vie, sous le règne de Dèce, il fut emprisonné et torturé pour sa foi. Libéré, il ne tarda pas à mourir de ses blessures.

Je l'aime bien, moi, cet Origène. D'abord pour son double courage – courage d'adolescent, puis courage de vieil homme. Ensuite parce qu'une de ses théories (qui lui valut d'ailleurs d'être poursuivi pour hérésie : l'origénisme, ça s'appelait…) prônait qu'il était impossible que l'enfer fût éternel : à la fin des temps, tous seraient sauvés, même les damnés, même les démons, ils iraient tous au paradis* – en somme, du Polnareff avant la lettre. Le fait est que j'ai du mal à concevoir (en vérité, je n'y parviens pas du tout) un monde finalisé par Dieu, un univers illuminé par le rayonnement de l'amour de Dieu (imaginez-vous *vraiment* ce que c'est, l'amour de Dieu ?), et qui, quelque part en son sein, couverait, tel un cancer, une ténébreuse boule de haine et de désespoir. Ce système-là ne fonctionne tout simplement pas, dans la mesure où il envisage qu'après l'affrontement final et sa conclusion le Mal serait encore capable de maintenir une poche de résistance face au Bien. Pour moi, il n'y aura qu'un vainqueur, et j'en connais le nom : Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit.

Mon autre raison de bien aimer Origène, c'est son insistance à nous faire lire la Bible* selon quatre points de vue différents – ce qu'il appelle « les quatre sens de l'Écriture », et qui sont le sens historique, le sens allégorique, le sens tropologique (c'est-à-dire qui fait emploi du langage figuré), et enfin le sens anagogique (interprétation des Écritures afin de donner une idée de l'avenir – essentiellement des réalités dernières).

Il ne vous aura pas échappé que c'est un peu le jeu auquel nous nous livrons, vous et moi, à travers les entrées de ce dictionnaire – ce qui me fait songer qu'il existe un cinquième sens de l'Écriture, un cinquième point de vue auquel n'a pas pensé mon excellent Origène : le point de vue amoureux…

1- Albin Michel, 2002.

2- 1952, d'après *Le Coffre et le Revenant* de Stendhal.

3- Le Chêne, 2000.

Paradis

Cette entrée sera brève. Forcément : comme tout le monde, je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi ressemble le paradis. Je sais seulement que c'est un lieu où nous serons avec Dieu, dans le plus immense et le plus intense bonheur qui se puisse rêver, et que ce bonheur ne finira jamais.

Une éternité au paradis, c'est donc une affaire sérieuse qui vaut qu'on s'en informe. Et justement, les apôtres réunis autour de Jésus* pour célébrer la Pâque ne laissaient pas d'être troublés – ils sentaient bien que l'on arrivait à un tournant, et qu'après cette nuit-là plus rien ne serait comme avant. Jésus les rassura – ou du moins essaya : « Que votre cœur ne se trouble point […] Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je vais vous préparer une place. Et lorsque je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi. Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin… » L'un des disciples protesta (c'était Thomas, faut-il le préciser ?) : Eh bien non, dit-il, personne ne savait où Jésus prétendait aller, personne n'avait la moindre idée de la route qu'il allait prendre !

Thomas avait raison. Et l'on peut en effet s'étonner de la discrétion, sinon du mutisme, de Jésus à propos du paradis : plusieurs demeures à l'intérieur d'une maison, ça n'est pas une description très poussée. Je me sens comme Cyrano, moi, dans cette affaire-là, et j'ai fort envie de dire à Jésus : « Ah ! Non ! C'est un peu court, jeune homme ! On pouvait dire… oh ! Dieu !… bien des choses en somme… » Quelles choses ? Eh, est-ce que je sais, moi ! c'est à toi de parler, Seigneur, c'est ton paradis. Jésus a choisi le silence. Nous n'en saurons pas plus sur le paradis. Certes, je doute fort d'y aller, aussi ne devrais-je avoir aucun motif de m'en préoccuper autant. Mais je connais des gens qui, eux, vont y monter tout droit. Et ça m'aurait fait rudement plaisir d'avoir une petite idée de ce que va être leur bonheur éternel. Il y a une raison, bien sûr, pour laquelle Jésus n'a rien dit. La plus simple, la plus évidente des raisons : nous ne sommes pas encore mentalement aptes à seulement commencer de concevoir le paradis – ni notre cerveau ni nos sens ne sont formés pour l'inimaginable, l'indescriptible, l'invisible, l'indicible.

Alors, on se console avec ce qu'on peut. Les plus impatients, par exemple, notent avec satisfaction que l'accès au paradis n'est pas renvoyé à la fin des temps : il semble qu'on y entre le jour même de sa mort, comme le confirme l'assurance que Jésus donne à celui qu'on appelle le bon larron et qui n'en était pas moins une infâme crapule : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis… » (Lc 23, 43).

D'aucuns affirment qu'il n'y a pas de virgule entre *je te le dis* et *aujourd'hui*, ce qui modifie notablement le sens de la phrase : dans cette seconde version, si c'est en effet aujourd'hui que Jésus promet le paradis au bon larron, il n'est pas dit que cette promesse va s'accomplir le jour même – ce qui peut laisser supposer que notre larron, avant de jouir du bonheur éternel, aura à se purifier en séjournant quelque temps au Purgatoire.

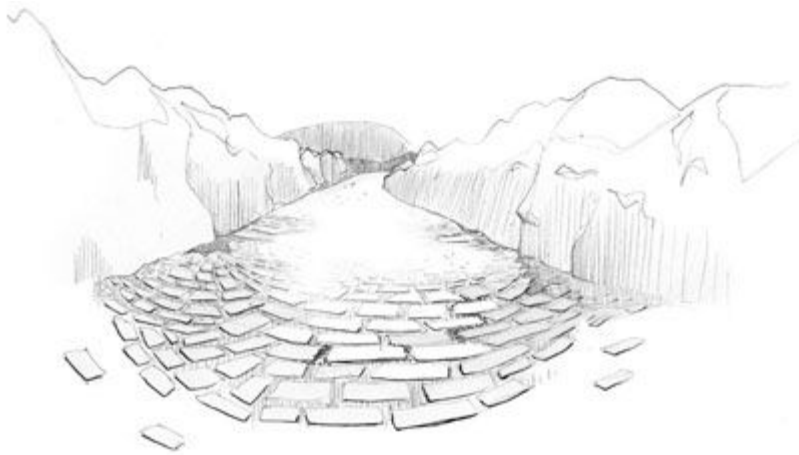
Mais la part de paradis qu'il y a déjà dans cette petite phrase que le Christ adresse à l'homme crucifié près de lui, et quoi qu'on fasse de la virgule, c'est moins la promesse de la béatitude que l'assurance du pardon. Un pardon qui s'étend à notre multitude humaine, à nous autres qui marchons encore sur la terre et à ceux qui sont déjà enfouis dessous – dans les profondeurs du Shéol, disaient les juifs du temps de Jésus : « Un grand silence règne aujourd'hui sur la terre, un grand silence et une grande solitude. Un grand silence parce que le Roi dort. La terre a tremblé et s'est calmée parce que Dieu s'est endormi dans la chair et qu'il est allé réveiller ceux qui dormaient depuis des siècles. Dieu est mort dans la chair et les enfers ont tressailli. Dieu s'est endormi pour un peu de temps et il a réveillé du sommeil ceux qui séjournaient dans les enfers… Il va chercher Adam*, notre premier Père, la brebis perdue. Il veut aller visiter tous ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Il va, pour délivrer de leurs douleurs, Adam dans ses liens, et Ève* captive avec lui, lui qui est en même temps leur Dieu et leur Fils. Descendons donc avec lui pour voir l'Alliance entre Dieu et les hommes… » Sacré beau texte, n'est-ce pas ? C'est une homélie de saint

Épiphane de Salamine, qui vécut entre 315 et 403. Les sermons de ce temps-là, ça vous avait déjà comme un avant-goût de paradis…

Paul

Longtemps, j'ai rêvé d'écrire une biographie de saint Paul (de son vrai nom Saul). Mille pages au moins, pleines de bruit et de fureur, portées à bras-le-corps par ce géant de la foi qui, paradoxalement, se qualifiait d'avorton. On y aurait vu comment ce jeune juif de stricte observance, citoyen romain, fin connaisseur de la culture grecque, travaillait comme tisserand (Tarse, sa ville d'origine, était en Cilicie, région alors réputée pour ses tissages à base de poils de chèvres – d'où le mot cilice désignant cette étoffe rugueuse qu'on porte à même la peau par esprit de mortification). Je l'aurais montré assistant au supplice d'Étienne, le premier martyr de la chrétienté, lapidé pour avoir défendu la doctrine du Christ ; Paul avait été chargé de surveiller les vêtements dont s'étaient dépouillés les bourreaux afin d'être plus à l'aise pour lancer les pierres, et il s'était grandement réjoui du spectacle de la mort cruelle du jeune diacre à figure d'ange*. J'aurais ensuite raconté pourquoi cette lapidation l'avait convaincu de se consacrer lui-même à la traque, à l'arrestation et à l'élimination des chrétiens.

Puis serait venu le *nec plus ultra* de l'histoire de Paul, le sommet, l'apogée, le zénith, le cent quatre-vingts degrés, le saut périlleux qui fait jubiler le romancier : l'instant où sur la route de Damas, à midi, alors qu'il chevauche à la tête de son escorte, Paul est soudainement jeté à bas de son cheval tandis que le Christ lui apparaît dans une lumière éblouissante et lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? – Qui es-tu ? – Je suis Jésus, c'est moi que tu persécutes… » (Ac 9, 5). Ah ! que j'aurais aimé vous peindre ce Saul rendu aveugle par son illumination, Saul n'y comprenant rien, essuyant ses yeux brûlants en bredouillant des phrases incompréhensibles, Saul gagnant Damas à pied, guidé comme un petit enfant par ses soldats qui lui tenaient la main !…



Une fois Saul guéri, l'aventure reprend, mais cette fois notre héros a basculé dans le camp des persécutés : à Damas, il est arrêté et doit s'évader en se laissant glisser dans un panier le long de la muraille. À Lystres, en Lycaonie, où il prêche en compagnie de Barnabé, il réalise son premier miracle en guérissant un paralytique ; du coup, la foule croit qu'il est le dieu Hermès ; surviennent alors des juifs qui le lapident et le laissent pour mort – il s'en sort, mais d'extrême justesse. À Philippes, Paul (il a finalement opté pour son nom romanisé) est arrêté, frappé de verges, chargé de chaînes et jeté en prison ; mais un tremblement de terre miraculeux fait sauter la porte de son cachot. Parvenu à Athènes, il déclenche des huées et des rires moqueurs lorsqu'il parle de la résurrection, et il doit quitter la ville sans avoir même réussi à prononcer le nom de Jésus*. Il n'en poursuit pas moins son épopée, fondant des églises dans toutes les villes où il fait halte, ou visitant celles qui y ont déjà été établies. Devenu l'apôtre des Gentils (c'est-à-dire des non-juifs), ses succès sont éclatants. Lors d'un passage par Jérusalem* où il est encore une fois arrêté et emprisonné, Jésus lui apparaît pour lui demander d'aller évangéliser Rome ; arguant de son titre de citoyen romain, Paul, selon la formule consacrée, « en appelle à César » pour être jugé devant les tribunaux de la Rome impériale… et c'est ainsi qu'on l'embarque, en compagnie de prisonniers destinés aux jeux du cirque, à bord d'une espèce de petit caboteur.

Devinez mon enthousiasme à l'idée de décrire la furieuse tempête qui, pendant quatorze jours et autant de nuits, assaille, secoue, démantibule le pauvre bateau dont l'équipage est en proie à une panique sans nom – seul Paul garde son calme, car un ange lui a fait savoir que Jésus, qui tient absolument à ce que son apôtre aille à Rome, leur sauverait la vie à tous. Et en effet, le vaillant petit navire finit par s'échouer sur une grande île : Malte, dont les habitants s'empressent de réconforter les deux cent soixante-seize naufragés. Et la course folle repart de plus belle. À Rome, où il arrive début 61, Paul entreprend sa prédication malgré le régime auquel il est soumis – il peut circuler à sa guise dans une maison qu'il loue, et y recevoir qui bon lui

semble, mais en restant enchaîné à un gardien, celui-ci faisant en quelque sorte office de bracelet électronique avant la lettre ! Acquitté par le tribunal impérial et remis en liberté, Paul reprend sa route et ses prêches. Oh, pas pour longtemps : Néron revient de Grèce où il a participé aux jeux Olympiques (il avait obtenu qu'on les retarde de deux ans pour pouvoir y prendre part – il y a chanté, versifié, déclamé, lutté, conduit des chars, etc. ; et nonobstant sa myopie et son obésité, son auguste front a été ceint de la couronne des vainqueurs à mille huit cents reprises…). Malgré un retour triomphal à Rome où les rues qu'emprunte son char sont poudrées de safran[1], ce qui aurait dû le mettre d'excellente humeur, l'empereur est toujours très irrité contre les chrétiens ; il fait de nouveau arrêter Paul, qui, cette fois, est condamné à mort et décapité sur la via Ostiense.

Voilà donc la trame, le synopsis, le *pitch* comme on dit aujourd'hui, du livre que je voulais écrire.

J'en aurais profité pour tordre le cou à cette idée reçue selon laquelle Paul était un infâme misogyne.

J'aurais aussi tenté d'en apprendre (c'est-à-dire d'en *comprendre*) un peu plus sur un passage de la deuxième Épître aux Corinthiens qui ne laisse pas de m'intriguer ; car si Paul l'a rédigé à l'occasion d'une de ses douloureuses tribulations (je pense notamment à ce qui lui arriva à Lystres, où il fut lapidé et abandonné à l'état de cadavre… avant de se relever et de reprendre sa route !), alors il relate une des toutes premières expériences de mort imminente (*near death experience*) à avoir été rapportées : « Je connais un disciple du Christ. Il y a quatorze ans, Dieu a enlevé cet homme jusqu'au plus haut des cieux. Est-ce que c'était avec son corps ? Je n'en sais rien. Est-ce que c'était sans son corps ? Je n'en sais rien, mais Dieu le sait. […] Là, cet homme a entendu des paroles qu'on ne peut pas dire avec des mots. Ces paroles, personne n'a le droit de les répéter… » (2 Co 12, 2-4).

Mais je n'ai pas écrit ce livre, et je ne l'écrirai probablement jamais. Il est un peu tard, à présent. Ça n'a d'ailleurs aucune importance, les biographies de Paul de Tarse sont légion, et j'en sais d'excellentes. Et surtout, plus j'ai rêvé ce livre et plus j'ai rêvé Paul, et plus j'ai rêvé Paul et plus je l'ai aimé, car « l'amour est patient, l'amour est serviable, l'amour n'est pas envieux, il ne se vante pas, il ne se gonfle pas d'orgueil, il ne fait rien de malhonnête, il n'est pas intéressé, il ne s'emporte pas, il n'entretient pas de rancune, il ne se réjouit pas de voir l'autre dans son tort, mais il se réjouit avec celui qui a raison ; il supporte tout, il fait confiance en tout, il espère tout, il endure tout. L'amour ne passera jamais » (1Co 12, 4-8).

Paysanne (Bible)

Voyez : les troupeaux d'oies ont remplacé les caravanes de chameaux.

Cette bible* exhale de lourds effluves de terre, d'étable, de bétail chaud, de *jokai bableves* (soupe aux haricots), de *barack pálinka* (eau-de-vie d'abricot – j'y ai goûté, c'est délicieux), de paprika et de potiron bleu. Nous sommes en Hongrie, sur la Grande Plaine de la Puszta ou sur les rives du Balaton. Ce sont ces terres préorientales (Metternich ne disait-il pas que l'Orient commençait en pays magyar ?) qui inspirèrent la longue quête de deux ethnologues hongroises, Annamaria Lammel et Ilona Nagy, qui, pendant plus de trente ans, collectèrent dans les villages de Hongrie (et les territoires linguistiques hongrois) cinq cents récits, formant une bible de tradition orale, une bible des veillées, dont les historiettes leur étaient apportées par des voyageurs qui prenaient place au coin de l'âtre pour partager leur foi.

Les paysans-conteurs n'ont pas détourné la Bible, ils se la sont appropriée. Ils l'ont pliée à leur langage, enluminée de leurs rêves comme de leurs détresses. Les confusions elles-mêmes sont réjouissantes – c'est Bethsabée qui, au lieu de Dalila, coupe étourdiment les cheveux de Samson*, et le pharaon qui permet la fuite du peuple d'Israël* n'est pas égyptien mais roi des Tziganes ; quant à Jésus*, il fait plus fort qu'à Cana* : c'est l'eau d'un puits tout entier qu'il change en vin, tandis que les bergers tranchent leur pain avec des couteaux de Fehérvár – ville de Hongrie qui, comme chacun sait, produit de la coutellerie depuis l'âge du bronze.

N'est-ce point la merveilleuse liberté de la Bible que de pouvoir être ainsi tourneboulée ? Elle y perd peut-être un peu de sa gravité, mais rien de sa saveur ni de son fumet de bonne soupe réconfortante et réjouissante.

Péplums

Le plus grand, le plus beau, l'incomparable, c'est *Ben-Hur*. Que certains détestent, comme le critique québecois Stéphane Michaud que je ne résiste pas au plaisir (masochiste) de citer : « Tous les sacro-saints poncifs canoniques du genre y sont dans leur plus éléphantesque opulence : approche hyperrévérencieuse, manichéenne du sujet, héros impossiblement vertueux, admirable et plus grand que nature, adversaire bien crasse et machiavélique […] obscène étalage de moyens, le tout constituant une métaphore à peine voilée du soutien yankee au nouvel État d'Israël, et de la guerre froide (le "rouge communiste" arboré par les Romains, dont Messala, qui incite son pote à "tourner les yeux vers l'ouest"). »

À l'opposé, les adorateurs. Dont moi. À ce jour, j'ai vu quarante-deux fois ce film, et je n'ai pas dit mon dernier mot. Ni surtout essuyé ma dernière larme. Car le film de William Wyler a sur moi un effet lacrymogène. Par déférence pour les autres spectateurs, je dois mordre dans un mouchoir ou dans une de ces balles en caoutchouc après lesquelles on fait courir les chiens. Car il est arrivé trop souvent que mes épanchements provoquent des « Chut,

silence, cessez de chouiner ou bien sortez ! », et que je sois en effet contraint de régresser jusqu'au sas d'accès à la salle – ce qui, au demeurant, n'est guère gênant puisque je connais le film absolument par cœur.

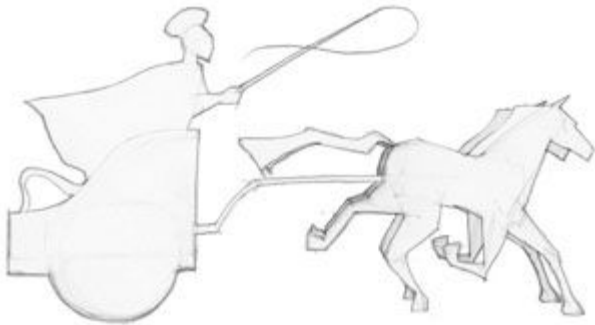
Ce n'est pas la course de chars qui m'impressionne (depuis 1959, date de sortie du film, on a fait plus spectaculaire), ni le combat des galères (les bateaux sentent le bois de balsa des maquettes, et les vagues donnent l'impression d'avoir été filmées en piscine), ni la vallée des lépreux (certaines exclusions massives pratiquées dans nos sociétés modernes dépassent cette abomination) : ce qui me bouleverse, c'est la scène où Juda Ben-Hur, emmené aux galères, à moitié mort d'épuisement et de soif, découvre la charité du Christ. Ce jour-là, la cohorte lamentable des condamnés a fait halte dans un village. Des femmes sortent des masures et portent secours aux malheureux, leur distribuant de l'eau qu'ils boivent avec avidité. Ben-Hur, lui, n'aura rien : « Pas d'eau pour cet homme ! » a dit le centurion qui mène la chiourme. Mais voici que, depuis l'une des maisons, un charpentier a vu la scène et entendu l'injonction. À la chevelure opulente, auburn, très lisse, qui retombe sur ses épaules, on devine qu'il est jeune – je dis : on devine, car on ne verra pas son visage.

Le voici qui sort de son atelier, avec une cruche d'eau fraîche. Il s'approche de Juda Ben-Hur. Le centurion glapit : « J'ai dit pas d'eau pour cet homme ! » Et de lever son fouet pour en frapper le jeune charpentier. Alors, il se passe cette chose qui m'a déjà fait sangloter de joie à quarante-deux reprises : le charpentier ne dit rien, il se contente de plonger ses yeux dans ceux du centurion ; et l'on voit se décomposer les traits du soudard, vaincu par ce regard d'incommensurable douceur et de certitude – la certitude de Celui qui sait que rien, aucune force au monde, pas même celle de la haine, ne peut s'opposer à sa détermination d'aimer.

Ecce homo, et voici le Dieu parfait : tellement fraternel dans sa compassion, dans sa solidarité avec celui qui a mis genou à terre, tellement divin dans l'économie des attributs de sa gloire et de sa puissance – il est Dieu, alors bien sûr il lui suffit de l'ineffable lumière de son regard pour museler le guerrier. Et le visage levé vers cet homme qui porte un vêtement très simple, une tunique d'homme laborieux, Juda Ben-Hur boit, et il n'oubliera jamais cette eau fraîche qui coule dans sa gorge, cette eau qui lui rend la vie. Scène tout à la fois de baptême et de résurrection. Ce n'est pas seulement magique, c'est mystique. Le tout nimbé de la musique de Miklos Rozsa (quatre oscars dont, bien sûr, un pour *Ben-Hur* – mais puis-je aussi vous recommander, même si ça n'a rien à voir avec la Bible*, le solo de violon dont Rozsa accompagne la balade en vélo de Geneviève Page dans *La Vie privée de Sherlock Holmes* de Billy Wilder ?).

D'une manière générale, presque tous les péplums, y compris certains navets italiens, finissent par trouver leur cercle de fanatiques. Je connais des universitaires de (très) haut niveau qui fondent de plaisir devant un péplum de la grande époque (les années 1960), genre *Barabbas* (de Richard Fleischer),

Maciste dans les mines du roi Salomon (de Riccardo Freda) ou *Ponce Pilate* (de Gian Paolo Callegari et Irving Rapper).



Picoler

Très courte entrée rafraîchissante – du moins je l'espère. D'après le *Trésor de la langue française*, c'est en 1901 qu'apparaît pour la première fois le verbe picoler, tandis que le *Dictionnaire du français non conventionnel* situe son premier emploi en 1890, ce que le *Dictionnaire Larousse de l'argot* date plutôt de 1874. Mais si les avis diffèrent sur la naissance, tout le monde semble à peu près d'accord sur l'étymologie : picoler viendrait de l'italien *piccolo*, qui veut dire petit, et que les immigrés italiens utilisaient pour désigner un vin léger, un petit vin par comparaison aux grands crus capiteux.

Or voici que d'autres étymologistes, dont les rangs grossissent un peu plus chaque jour (j'ai d'ailleurs personnellement contribué à enrichir leur nombre), pensent avoir déniché une autre origine. Dans la Bible*, bien sûr, et plus exactement dans la Genèse, au chapitre 26, où Abimélec, roi des Philistins, accompagné de son inséparable ami Ahuzath, et surtout du chef de son armée qui répond au nom de Picol, rend visite à Isaac*. Lequel, avec le sens de l'hospitalité qui caractérise les Orientaux en général et les héros bibliques en particulier, offre à ses visiteurs, et donc au général Picol, un festin où, comme le veut la tradition, on va boire plus que de raison. Soit, rétorquent les adversaires de cette hypothèse, mais alors pourquoi avoir choisi le nom du général plutôt que celui du roi Abimélec ou de son noble compagnon Ahuzath pour qualifier l'acte de s'alcooliser avec excès ? La réponse coule de source : picoler est plus facile à conjuguer que les verbes abiméléquer ou ahuzather, surtout quand on a la diction embarrassée pour cause de libations poussées.

À noter la mansuétude de la Bible envers les buveurs, dont voici deux illustrations axiomatiques : « … les morts […] n'auront plus jamais aucune part à tout ce qui se fait sous le soleil. Va, mange avec joie ton pain, et bois gaiement ton vin, recommande l'Ecclésiaste (Ec 9, 5-10), car il n'y a ni

œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, dans le séjour des morts. » Et le Livre des Proverbes de faire écho : « Donnez des liqueurs fortes à celui qui périt, et du vin à celui qui a l'amertume dans l'âme ; qu'il boive et oublie sa pauvreté, et qu'il ne se souvienne plus de ses peines » (Pr 31, 4-7).

Psaumes

Les psaumes sont parmi les plus beaux textes de la Bible* – et sans doute aussi parmi les plus beaux de toute la littérature. André Chouraqui[2] en donne une définition parfaite : « Cent cinquante poèmes, cent cinquante marches érigées entre la mort et la vie ; cent cinquante miroirs de nos révoltes et de nos fidélités, de nos agonies et de nos résurrections. »

Ils sont de toutes les fêtes, de toutes les cérémonies, ils sont d'église ou de temple comme ils sont de synagogue, ils sont de tous les temps, de tous les hommes. Qui les a écrits ? On n'en sait rien. Le pasteur suisse Félix Bovet[3], passionné de psaumes, en attribuait soixante-quinze à David*, mais on estime aujourd'hui que c'est très improbable – plusieurs de ces psaumes, par exemple, parlent du Temple* de Jérusalem*, or celui-ci n'existait pas du temps de David, de même que David ne pouvait avoir connaissance de l'Exil* qui eut lieu quatre cents ans après sa mort ! Pour Paul-André Durocher, évêque en Ontario, et qui fait autorité en matière de psaumes, « l'origine des psaumes individuels est donc perdue dans la brume des temps. Ce que l'on sait, c'est que des gens de divers lieux en Palestine, et d'époques différentes, ont créé ou retravaillé ces textes. Au fil des siècles, ils les ont rassemblés en recueils plus ou moins longs. Et à peu près trois cents ans avant Jésus-Christ, ces divers recueils ont été colligés en un seul livre, celui que nous avons aujourd'hui dans la Bible ».

Dans le Temple de Jérusalem, les psaumes étaient mis en musique, chantés, sans doute même les dansait-on – ces danses, selon le rabbin et kabbaliste italien Elie Benamozegh, seraient d'ailleurs à l'origine de la façon qu'ont les juifs de prier en se balançant d'avant en arrière[4]. Plus tard, ces mêmes psaumes inspirèrent de grands compositeurs classiques tels que Monteverdi, Lully, Josquin des Prés, Liszt, Donizetti, Gounod, Mendelssohn, etc., de même que des musiciens contemporains parmi les plus novateurs comme l'immense Stravinski (sa *Symphonie de psaumes* est une merveille), Arnold Schoenberg (dont je vous recommande la version du psaume 130, sa dernière œuvre achevée), Arthur Honegger (lui aussi, le psaume 130), Leonard Bernstein ou Benjamin Britten – liste non exhaustive, bien sûr !

Pour moi, les psaumes restent à jamais indissociables d'une des plus violentes – et, à dire vrai, inexplicables – émotions de mes lectures de jeunesse. J'avais découvert, dans l'un des *Reader's Digest* auxquels mon grand-père était abonné, un texte de Sterling North, l'auteur alors célébrissime

de *Rascal* (deux millions et demi d'exemplaires vendus !) intitulé *Danny l'agneau noir*. L'illustration représentait un préadolescent à la bouille d'ange naïf qui avait inscrit son animal* chouchou, un agneau noir, à l'un de ces concours dont raffolent les Américains, surtout dans les États ruraux où le moindre *blue ribbon contest* donne lieu à des ripailles de maïs dégoulinant de beurre fondu, de *cheese-cakes* et de bière *Budweiser*.

Ô mon Dieu, pensait Bouille d'Ange dont le cœur battait plus fort à mesure que les juges, qui s'arrêtaient longuement pour examiner chaque animal, se rapprochaient de lui, ô mon Dieu, il faudrait que ces messieurs fussent aveugles pour voir en mon Danny la plus jolie petite bête du concours – et pourtant, pour qui connaît Danny, il n'est aucun agneau au monde qui lui soit comparable !…

Le garçon, contait Sterling North, avait alors eu l'inspiration de réciter silencieusement le psaume 22, le psaume de toutes les confiances : « Le Seigneur est mon berger, rien ne saurait me manquer. Sur des prés d'herbe fraîche, il me fait reposer. [Ce soir, Danny s'endormira sur sa litière de paille toute neuve, odorante, il oubliera cette journée exténuante, ridicule, inutile – qu'est-ce qu'un agneau en a à fiche, sincèrement, de gagner un ruban bleu ?] Il me mène vers les eaux tranquilles et me fait revivre. [Dommage que ce ne soit qu'un psaume, parce que moi, gorge râpeuse, bouche sèche, lèvres gonflées, je n'ai jamais eu aussi soif de ma vie, même que ça me fait l'haleine fade, je dois pourtant prendre garde à n'indisposer le jury d'aucune façon.] Il me conduit par le juste chemin pour l'honneur de son nom. [À toi d'en décider, ô mon Dieu, mais est-ce que ça ne te ferait pas honneur, justement, si Danny remportait le ruban bleu ? N'y vois aucun chantage de ma part – a-t-on jamais vu un petit garçon faire chanter l'Éternel, le Dieu de l'univers ? –, mais sois assuré que je dirai à tous quelle part tu as prise à notre victoire, car si mon petit agneau noir l'emporte sur tous ces béliers magnifiques, ce ne sera pas loin d'être un miracle, et les miracles, ô mon Dieu, c'est ta partie.] Tu prépares la table pour moi devant mes adversaires, tu répands le parfum sur ma tête, ma coupe est débordante… »

Le monologue est mien, mais autant qu'il m'en souvienne c'était quelque chose de ce genre. Ce qui est sûr, c'est que Danny remporta le *Blue Ribbon*, que les juges accrochèrent le trophée à son front noir et bouclé, que le bonheur rendit Bouille d'Ange encore plus adorable que jamais (enfin, j'imagine, parce que sur la vignette, c'était toujours le même petit garçon anxieux), et moi j'aurais volontiers embrassé Dieu sur la bouche. Le psaume 22 et l'histoire de Danny l'agneau noir furent longtemps un des abracadabras de mon enfance – de ceux qui chassent les monstres tapis sous le lit. Il m'arrive d'y recourir encore aujourd'hui…

1- D'après l'Encyclopédie de l'Agora, en général bien informée…

2- Écrivain, penseur, politicien, on lui doit, entre autres, une des plus célèbres traductions de la Bible.

3- *Les Psaumes de Maaloth, un essai d'explication*, Éditions Fischbacher, 1889.

4- Une autre interprétation très belle de ce balancement serait, d'après le rabbin Eusebio Marquez, que l'âme en prière, cherchant à se connecter à la source divine, est comparable à la flamme dansante d'une chandelle.

Qohéleth

Autrement appelé l'Ecclésiaste, c'est le dernier livre à avoir été inclus dans la Bible* hébraïque. Où il a bien failli ne jamais figurer. Forcément, un texte dont l'auteur (ce prétendu Qohéleth, ou Ecclésiaste, que l'on a longtemps cru être Salomon* parce qu'il se désignait lui-même comme le fils de David* ; titre que lui dénient formellement les biblistes d'aujourd'hui qui préfèrent avouer qu'ils n'ont pas la moindre idée de qui il peut être) – dont l'auteur, disais-je, affirme ne discerner aucun projet divin dans les choses de la nature les plus belles et les mieux pensées, ni dans l'existence personnelle de l'homme, ni dans le cours événementiel de l'Histoire ; un texte qui ne mentionne ni la sortie d'Égypte* des Israélites, ni le face-à-face de YHVH* et de Moïse* sur le mont Sinaï, ni la transmission des Dix Commandements, ni la longue migration dans le désert*, ni la conquête de Canaan, ni rien de ce qui constitue l'histoire d'Israël* et de son Dieu, ce qui est pourtant la raison d'être de la Bible…

« Vanité des vanités, soupire le Qohéleth, vanité des vanités, tout est vanité[1]. Quel avantage revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne

sous le soleil ? Une génération s'en va, une autre vient, et la terre subsiste toujours. Le soleil se lève, le soleil se couche ; il soupire après le lieu d'où il se lève de nouveau. Le vent se dirige vers le midi, tourne vers le nord ; puis il tourne encore, et reprend les mêmes circuits. Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est point remplie… »

Les seules satisfactions que, d'après lui, l'homme puisse espérer, résident dans les richesses qu'il acquiert, les plaisirs qu'il se procure dans le cadre de sa famille, de ses amis, de sa profession. Le seul sens que l'homme puisse donner à sa vie, c'est de la vivre intensément avant le grand voyage de l'Éternité ; et la meilleure chose qui puisse l'aider à vivre, mais qui n'empêchera pas que cette vie demeure absurdité des absurdités, fumée des fumées, c'est la joie sous toutes ses formes (Ec 8, 15). Encore que l'idéal, le vrai, serait de ne pas être. « Je fais l'éloge des morts qui sont déjà morts ; ils sont à féliciter plutôt que les vivants qui sont encore en vie. Et plus heureux que les deux, celui qui n'est jamais né puisqu'il ne connaîtra pas tout le mal qui se réalise sous le soleil » (Ec 4, 2). Mais cette inexistence, que l'on peut se risquer à rapprocher du nirvana bouddhiste, sauf que la première est un « avant » et le second un « après », est évidemment indépendante de notre volonté : pour pouvoir hurler que c'est non, non et non, qu'on ne veut pas naître, eh bien, il faut ouvrir la bouche ; or si l'on a une bouche pour crier, c'est qu'on a aussi un corps, ce qui prouve qu'il est déjà trop tard, que c'est raté, qu'on est déjà au monde…

Alors, désespérant, le Qohéleth ? Les uns le jugent pour le moins pessimiste, les autres désabusé, déprimé – « Je déteste la vie, se lamente-t-il, j'en suis écœuré… » Mais peut-être est-il tout simplement lucide. En omettant de conclure son livre sur un happy end (il préfère reprendre son antienne : « Vanité des vanités, tout est vanité… »), il nous rappelle que la Bible n'est pas un conte de fées – et puis, dites, qu'il est donc beau, son chant désespéré :

Il y a un moment pour tout
et un temps pour toute chose sous le ciel :
un temps pour enfanter, et un temps pour mourir ;
un temps pour planter,
et un temps pour arracher le plant ;
un temps pour tuer, et un temps pour guérir ;
un temps pour détruire, et un temps pour bâtir ;
un temps pour pleurer, et un temps pour rire ;
un temps pour gémir, et un temps pour danser ;
un temps pour jeter des pierres,
et un temps pour en ramasser ;
un temps pour embrasser,
et un temps pour s'abstenir d'embrasser ;
un temps pour chercher, et un temps pour perdre ;
un temps pour garder, et un temps pour jeter ;
un temps pour déchirer, et un temps pour coudre ;
un temps pour se taire, et un temps pour parler ;
un temps pour aimer, et un temps pour haïr ;
un temps pour la guerre, et un temps pour la paix.

1- Dans le sens de vain, vide de sens, absurde.

Rasta

« L'Éternel dit à Moïse : parle aux Israélites, et tu leur diras : lorsqu'un homme ou une femme se séparera des autres en faisant vœu de naziréat pour se consacrer à l'Éternel […], le rasoir ne passera pas sur sa tête ; jusqu'à l'accomplissement des jours pour lesquels il s'est consacré à l'Éternel […] il laissera pousser librement les cheveux de sa tête » (Nb 6, 1-5).

Deux mille six cents ans plus tard, à quelques décennies près, ceux qu'on appelle les Rastas (dont le nom provient de l'amharique[1] *rastafari*, où *ras* signifie « leader, seigneur » et *tafari*, « celui qui sera craint »), continuent de laisser croître leur chevelure qu'ils organisent en *dreadlocks*, mèches tressées ou cadenettes dont la mode déferle sur le monde à partir de 1976.

Arborer des *dreadlocks* est un signe, sinon d'appartenance, du moins d'empathie avec le rastafarisme, mouvement religieux « éthiopianiste » où l'interprétation occidentale de la Bible* est furieusement remise en question. Mais quelles que soient les raisons de s'en hérisser la tête, il faut savoir que les *dreadlocks* demandent patience et longueur de temps (huit jours au moins pour dessécher les cheveux par des lavages quotidiens au savon de Marseille),

puis une bonne journée pour se faire crêper et tresser des mèches (en écoutant du Bob Marley), sans oublier surtout de les waxer de cire synthétique ou de miel naturel mille fleurs, voire d'avocat écrabouillé – cette manipulation étant à répéter quotidiennement pendant une semaine. Il ne faut évidemment pas craindre d'exhaler une odeur capillaire pour le moins déconcertante ni de devoir changer fréquemment d'oreiller.

Les Rastas croient en la Bible, même si, comme je l'ai dit, ils en réfutent de nombreux épisodes : « Laissons le Dieu d'Isaac* et le Dieu de Jacob exister pour la race qui croit au Dieu d'Isaac et de Jacob, prêche en 1924 le Jamaïcain Marcus Garvey. Nous, les Noirs, nous croyons au Dieu d'Éthiopie, le Dieu éternel, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, le Dieu de tous les âges. » Au prétexte que la Bible aurait été rédigée à l'avantage exclusif des Blancs, Garvey et ses disciples fondent en effet leur foi sur la *Holy Piby*, ou *Bible de l'homme noir*, traduction revue et corrigée par Robert Aathlyi Rogers (révision plutôt drastique puisque cette nouvelle bible ne comporte qu'une trentaine de pages !) qui tend à prouver que Moïse*, Jésus*, et en fait tous les enfants d'Israël*, sont noirs.

En 1930, dans les temples de Harlem, Marcus Garvey, fondateur de l'hebdomadaire *The Negro World* qui appelle de tous ses vœux la naissance d'un *black power*, prophétise qu'un roi noir sera bientôt couronné en Afrique. Prophétie qui ne tarde pas à se vérifier : en novembre de la même année, à plus de onze mille kilomètres de Harlem, Ras Tafari Makonnen, que la tradition fait descendre de David* et Salomon*, est couronné empereur sous le nom de Son Impériale Majesté Hailé Selassié I^{er}, Roi des Rois d'Éthiopie, Seigneur des Seigneurs, Lion conquérant de la Tribu de Judah, Lumière du Monde, élu de Dieu…

Pour les adeptes de Marcus Mosiah Garvey, il ne fit alors aucun doute que ce nouvel empereur était le Messie annoncé par la Bible, et même le dirigeant légal de toute la Terre. Son accession au trône les persuada que la fin des souffrances et des humiliations du peuple noir était proche, et que tous, à l'appel de l'empereur d'Éthiopie, allaient bientôt retourner à leurs racines africaines.

Mais Hailé Selassié, malgré un voyage en Jamaïque où il fut reçu avec la ferveur qu'on réserve à un dieu, se garda bien d'entrer dans ce jeu. Se tenant prudemment en retrait du mouvement rasta, cet ancien élève des missionnaires français évita prudemment tout ce qui pouvait ressembler à des manifestations d'adulation.

Fiers et altiers, rarement belliqueux, marginaux (ou marginalisés par nous ?), fumeurs de chanvre (la *ganja*, « l'herbe de la sagesse », étant réputée avoir poussé sur la tombe de leur ancêtre Salomon), portés par la musique reggae dont Bob Marley reste l'immense et charismatique leader – cette musique, qui est moins un emblème que le vecteur d'un message idéologique, comme il en va souvent dans les cultures de transmission orale –, les rastas ont largement contribué à répandre l'idée que l'Occident avait perdu le sens

des valeurs fondamentales que sont la prééminence de l'aspect spirituel de la vie, le nécessaire respect de la nature, l'amour de l'autre, etc., au profit d'une civilisation dédiée aux valeurs matérielles, à l'argent, au profit, à la réussite personnelle.

Pour eux, le prophète Jérémie, six cents ans avant que ne commence notre ère, avait parfaitement anticipé ce que nous vivons aujourd'hui : « Voici ce que déclare le Seigneur : "Je vais faire souffler un vent destructeur sur Babylone et sur ses habitants. […] Babylone était une coupe d'or dans la main du Seigneur. Elle enivrait le monde entier, les nations buvaient de son vin à en perdre la tête. [À présent] tout le monde reste là, stupide, sans comprendre. Ceux qui ont moulé leurs idoles sont tout honteux de les avoir faites, car leurs statuettes sont illusion : elles n'ont aucun souffle de vie… » (Jr 51).

De la même façon que Dieu a détruit l'arrogant système babylonien, les Rastas prophétisent l'effondrement du *shitstem*[2] de l'Occident.

S'ils se trompent quant à la conclusion définitive (du moins espérons-le !), les récents événements prouvent qu'en ce qui concerne les prémices, ils ont vu plutôt juste…

Rois mages

Matthieu est le seul à les citer dans son Évangile* : « Or, voici que des mages venus d'Orient arrivèrent à Jérusalem et demandèrent : "Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu se lever son étoile…" » (Mt 2, 1-2). Il ne précise pas qu'ils étaient trois (on en compte d'ailleurs jusqu'à douze dans certains récits légendaires), ni qu'ils étaient rois. Ce sont surtout les peintres qui, semble-t-il, les ont faits rois, histoire d'enrichir un peu le tableau plus que rustique de cette grange où les seuls contemplateurs du Dieu fait homme étaient des bêtes et des bergers, ces derniers considérés à l'époque comme des hommes particulièrement frustes et peu fréquentables. En fait, les mages étaient probablement des prêtres spécialisés dans l'oniromancie (interprétation des songes), des occultistes très certainement venus d'Orient, c'est-à-dire de Perse, de Mésopotamie ou d'Arabie. Seule certitude : ils n'appartenaient pas au peuple d'Israël*. Quant à leurs noms (Melchior le roi blanc, Gaspard le roi jaune, et Balthazar le roi noir), ils ne leur ont été donnés qu'au VIe siècle.

En dépit des hypothèses de quelques astronomes évoquant des phénomènes célestes, notamment l'apparition d'une nova, qui auraient intéressé le ciel* d'Orient à l'époque de la naissance du Christ, il est peu vraisemblable que les rois mages aient suivi une étoile réelle – la célèbre comète de Halley a effectivement traversé le ciel biblique, mais des années plus tôt. Il est plus probable que l'astre dont ils parlent (« Nous avons vu se lever son étoile ») ait été une composante du ciel zodiacal.

Pour moi, le plus touchant des mages est peut-être le quatrième, qui fait une apparition remarquée dans divers récits des XIXe et XXe siècles, où il est chaque fois signalé comme arrivant en retard au rendez-vous de la crèche. L'une des plus savoureuses (le mot étant presque à prendre au sens propre) de ces versions est le conte de Michel Tournier, *Gaspard, Melchior et Balthazar*. L'histoire est celle du jeune prince indien de Mangalore, Taor Malek. Devenu accro au rahat-loukoum à la pistache (et comme je le comprends !), il décide de s'en procurer la recette. Mais on sait qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, et le pauvre garçon va mettre trente-trois ans avant de rejoindre enfin celui qu'il tient pour le divin confiseur de la friandise de ses rêves : Jésus*. Mais quand il arrive à Jérusalem*, il trouve vide la salle où s'est déroulée la dernière Cène. Pourtant, il n'aura pas tout perdu, et, à défaut de se régaler de rahat-loukoum, le jeune mage va recevoir… mais lisez plutôt : « Il y a treize coupes sur la table, dans certaines il reste un peu de vin. Taor a un vertige : du vin ! Il tend la main vers l'une des coupes, l'élève vers sa bouche. Puis il ramasse sur la table un morceau de ce pain azyme en usage ce soir de Pâques. […] L'éternel retardataire vient de recevoir l'eucharistie le premier… »

Quand j'étais (très) jeune, l'une de mes contributions à la fête de Noël était la confection d'une crèche (bâtiment, personnages, animaux*) que je réalisais à partir de matériaux recyclés les plus humbles possible : bouchons, cailloux, coquillages, pommes de pin, petits nébuliseurs pharmaceutiques, fragments de miroir brisé (cette crèche-ci fut l'une des plus réussies, enfin l'une des moins piteuses, car on ne voyait d'elle que les reflets qu'elle renvoyait des scintillantes décorations du sapin). J'avoue que j'aime les crèches de bric et de broc, les étables improbables, les mangeoires tricotées avec les moyens du bord – cette évidence, en somme, de la présence de l'homme au cœur du mystère adorable, présence manifestée par ce qui résume si bien l'humain : un mélange d'audace et de mocheté.

C'est ainsi que je regretterai toujours de n'avoir pas vu la crèche « détournée » par le grand-père de l'écrivain Louis Nucéra, ami des vélocipèdes et des chats, et dont j'ai retrouvé la description dans l'*Abécédaire amoureux du vélo* de Paul Fournel[3] : « Le comble fut atteint le soir où [ma grand-mère] découvrit l'apparition de bicyclettes dans la crèche. […] Paysans et bergers se rendaient à Bethléem en vélocipède ! Même Gaspard, Melchior et Balthazar suivaient l'étoile en des trains dont l'Évangile ne faisait pas état. […] mon grand-père les avait affublés de casaques qui les apparentaient à des coureurs cyclistes. Il les avait rebaptisés. L'un se prénommait André, l'autre Antonin, le troisième Roger, à l'instar de Leduc, Magne et Labépie[4] […] Une banderole portant l'indication ARRIVÉE était tendue au-dessus de l'entrée de la sainte étable. "C'est un outrage à la religion !" s'écria grand-mère[5]… »

Outrage ? Bien au contraire : Alléluia ! Car puisque c'est Noël, tout est joie.

1- Langue nationale éthiopienne et deuxième langue sémitique la plus parlée au monde.

2- Jeu de mots : *shit* signifie excrément.

3- *Méli-Vélo, Abécédaire amoureux du vélo*, Le Seuil, 2009.

4- Célèbres coureurs de l'époque où Nucéra était petit garçon.

5- Louis Nucéra, *Mes rayons de soleil*, Grasset, 1987.

Sacrifices

Pour Israël*, rien n'était plus sacré que le Temple*. Témoin grandiose de la présence de Dieu au milieu de son peuple, il était le centre de la foi juive, le cœur battant de Jérusalem*, la palpitation même de la vie. Privés de Temple (le premier, celui de Salomon*, pillé et incendié par Nabuchodonosor ; le second, reconstruit au retour de Babylone* puis agrandi et embelli par Hérode, à son tour détruit par les Romains), les enfants d'Israël se désespéraient : comment allaient-ils faire, maintenant, pour offrir leurs sacrifices à l'Éternel ?

Pourtant, Dieu ne s'était pas privé de leur répéter qu'il était « rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des veaux gras ; et le sang des taureaux, et des agneaux et des boucs, je n'en veux pas ! […] Vos solennités, mon âme les hait, elles me sont un fardeau, je suis las de les supporter. Quand vous étendez les mains, je ferme les yeux devant vous ; vous avez beau multiplier la prière, je n'écoute pas ! Vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos actions. Cessez de faire le mal… » (Is 1, 11-17). Et YHVH* d'appuyer par la bouche du

prophète Osée : « “Je veux la piété et non le sacrifice, la connaissance de Dieu plutôt que les holocaustes… » (Os 6, 6) – ce que Jésus* reprendra avec force : « C’est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice ! » (Mt 9, 13).

Amos, Isaïe, Jérémie, Osée, Qohéleth* et les autres, tous plaident, au nom de Dieu, pour le non-sacrifice. Ou plus exactement pour la transfiguration du sacrifice sanglant en regard levé vers Dieu, en main tendue vers le prochain. Il y a, dans le Livre de la Sagesse[1], ouvrage anonyme mais qu’on suppose avoir été écrit par un juif très hellénisant, une des phrases parmi les plus belles et les plus consolantes de la Bible* : « Sachez-le, Dieu n’a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de voir mourir les êtres vivants… » (Sa 1, 13).

La fin du Livre de Job (chapitres 38, 39 et 40) témoigne de l’attention que le Créateur porte à ses créatures, de sa connaissance profonde, mais aussi comme attendrie, du monde animal (voir : Animaux). « Qui es-tu [demande-t-il à Job*] pour oser rendre mes plans obscurs à force de parler de ce que tu ignores ? […] Qui a fait de l’ibis l’oiseau plein de sagesse ? Qui a donné au coq l’art du discernement ? […] Saurais-tu chasser une proie pour la lionne ? Saurais-tu apaiser l’appétit des lionceaux quand ils sont accroupis au fond de leur tanière ou qu’ils se tiennent à l’affût dans les fourrés ? […] Connais-tu la saison où naissent les petits bouquetins des rochers, et as-tu vu les mères leur donner le jour ? As-tu compté combien de mois elles les portent ? Sais-tu à quel moment se produit la naissance ? Elles se baissent en mettant bas leurs petits, afin de déposer leur portée sur le sol. […] Quand [l’autruche] abandonne ses œufs sur la terre et les laisse incuber à même la poussière, elle ne pense pas qu’on peut marcher dessus, que les bêtes des champs peuvent les écraser. […] Est-ce sur ton ordre que le vautour s’envole, ou qu’il place son nid à très grande hauteur ? Il s’établit dans les rochers, et il séjourne sur une dent rocheuse impossible à atteindre. De là-haut, il guette une proie, ses yeux l’aperçoivent de loin, car ses petits sont avides de proies saignantes. […] Regarde bien ce monstre qu’est l’hippopotame […] C’est un simple mangeur d’herbe, comme le bœuf. […] Les hauteurs lui fournissent sa part de fourrage sur les lieux où s’ébattent les bêtes sauvages. Mais il va se coucher à l’abri des lotus, il se cache parmi les roseaux des marais… »

De la Genèse à l’Apocalypse*, la Bible grouille ainsi d’animaux, foisonne de végétaux, fait notation des sécheresses et des pluies, des froidures et des canicules, des tempêtes et des calmes. Dieu n’est pas indifférent à notre relation au monde, car « la terre et ce qui la remplit appartiennent au Seigneur » rappelle le psaume 24 – et le Lévitique de préciser : « Les terres ne se vendront pas à titre définitif [dit l’Éternel] car le pays est à moi, car vous êtes chez moi comme immigrants et comme résidents temporaires » (Lv 25, 23).

D’aucuns pensent que la Bible donne de piètres (pour ne pas dire pire) leçons d’écologie, car il y est dit que Dieu a ordonné à l’homme de dominer et de maîtriser la Terre. Mais, que je sache, ni maîtriser ni dominer ne veulent

dire massacrer, saccager ou détruire…

Salomé

Les malheurs d'Oscar Wilde ont quelque chose de biblique : leur accumulation me rappelle ceux de Job*. D'abord souffre-douleur de ses condisciples de collège oxfordien qui se moquaient de ses manières raffinées, il tomba amoureux d'une femme que lui souffla Bram Stoker, l'auteur de *Dracula*, puis il fut condamné aux travaux forcés pour homosexualité, tous ses biens lui furent confisqués, sa femme s'enfuit en Allemagne, ses fils préférèrent changer de nom – lui aussi, d'ailleurs, et c'est sous le patronyme de Melmoth qu'il choisit, à sa sortie de prison, de s'exiler en France où il mourut dans la déchéance, âgé de seulement quarante-six ans. Voilà pour les gros ennuis. Parmi les contrariétés de détail, notons qu'en 1893, soit deux ans avant d'être incarcéré, Wilde écrivit une pièce sur Salomé. Excellente pièce au demeurant, mais qu'il fut forcé de rédiger en français et de faire jouer à Paris, car il était interdit, en cette fin du règne de Victoria, de représenter des scènes bibliques au théâtre.

La pièce d'Oscar Wilde fit beaucoup pour la renommée de Salomé.

Certes, celle-ci n'était pas une inconnue, Flavius Josèphe ayant déjà largement conté son histoire : Hérode Antipas, tétrarque de Galilée et de Pérée, que Jésus lui-même qualifiait de renard, avait épousé sa propre belle-sœur et nièce, Hérodiade, femme ambitieuse et totalement dénuée de scrupules. Le scandale avait secoué toute la Palestine. Depuis les rives de son cher Jourdain* où il baptisait des foules de plus en plus nombreuses, Jean le Baptiste avait fait savoir qu'il désapprouvait ce mariage : « Ô prince, il ne t'est pas permis de prendre pour épouse la femme de ton frère ! » (Mc, 6, 14-30). Hérode Antipas avait haussé les épaules (que lui importaient, à lui, les imprécations d'un pauvre ermite vêtu de peaux de bêtes ?), mais Hérodiade, qui ne supportait pas d'être critiquée, avait obtenu de son royal époux qu'il fît payer son insolence à l'anachorète mangeur de sauterelles. C'est ainsi que Jean le Baptiste s'était retrouvé emprisonné à Machaerous, ou Macharonte, sur la rive orientale de la mer Morte.

Cependant le châtiment avait paru trop léger aux yeux d'Hérodiade qui ne cessait de réclamer la mort de son imprécateur.

Un soir qu'Antipas donnait un grand banquet, Hérodiade poussa sa fille Salomé, qu'elle avait eue d'un précédent mariage, à danser devant le tétrarque et ses invités. Salomé était alors une jeune adolescente qui n'avait guère plus de treize ou quatorze ans. La parfaite Lolita, dont elle avait la grâce et le troublant mélange d'innnocence et de sensualité. Dans son récit *Hérodias*, qui, à mon sens, vaut largement *Salammbô*, Flaubert décrit ainsi la danse étrange de Salomé dans ses petites pantoufles en plumes de colibris : « Elle se jeta sur

les mains, les talons en l'air, parcourut ainsi l'estrade comme un grand scarabée ; et s'arrêta brusquement. Sa nuque et ses vertèbres faisaient un angle droit. Les fourreaux de couleur qui enveloppaient ses jambes, lui passant par-dessus l'épaule, comme des arcs-en-ciel, accompagnaient sa figure, à une coudée du sol. » Si l'on enrobe tout cela du « vent chaud [qui] apportait, avec l'odeur du soufre, comme l'exhalaison des villes maudites, ensevelies plus bas que le rivage sous les eaux pesantes », on comprend qu'une sorte de folie se soit emparée des convives en général et d'Antipas en particulier : « Elle plut à Hérode… » (Mc 6, 14-29).

Envoûté, le tétrarque promit à Salomé de lui accorder tout ce qu'elle désirait. Il était même prêt, dit-il, à lui céder la moitié de son royaume. Mais d'un royaume, la petite danseuse n'avait que faire. Elle se tourna alors vers sa mère, quêtant une suggestion. Hérodiade se pencha et chuchota à l'oreille de sa fille : « La tête de Jean le Baptiste, demande sa tête !… » D'aucuns pensent que l'idée de se faire apporter la tête du prophète sur un plat serait un caprice de Salomé, une de ces extravagances dont sont friandes, dit-on, les jeunes filles languides et capricieuses. Malgré sa cruauté légendaire, le tétrarque, qui appréciait Jean avec qui il avait fréquemment des conversations sur des sujets éminents, fronça les sourcils : était-ce vraiment là ce dont rêvait Salomé ? Attention, jeune fille, vous n'avez droit qu'à un seul vœu ! À dire vrai, Salomé se fichait éperdument de la tête de Jean le Baptiste. D'ailleurs, en parfaite adolescente qu'elle était, elle se fichait d'à peu près tout. Mais elle sentait que la demande qu'elle avait exprimée contrariait son père, et elle trouvait amusant de voir jusqu'où elle pouvait aller trop loin avec cet homme dont le seul nom suffisait à terroriser la Galilée : « Je veux qu'on m'apporte la tête de Jean le Baptiste sur un plateau d'argent », répéta la ravissante.

Elle obtint sa tête, dont la base, tranchée net, baignait dans une flaque de sang qui se balançait au fond du plat. Plutôt écœurée, Salomé fit passer le plat à sa mère.

Dans sa biographie d'Oscar Wilde, Richard Ellmann rappelle que « Salomé, qui dansait depuis des siècles dans l'imagination des peintres et des sculpteurs, avait décidé au XIXe siècle d'aguicher la littérature à son tour. Heine, Flaubert, Huysmans et Laforgue avaient, entre autres, cédé à ses appas. Blasés par les exaltations de la nature et de l'humanisme, ils s'emparèrent avec volupté de cette image biblique de la perversité pour recréer hardiment la Salomé des Écritures ». Recréer est le verbe qui s'impose, car si l'on s'en tient aux Écritures, on ne saurait presque rien de cette affriolante jeune personne que l'Évangile* se contente d'appeler la fille d'Hérodiade.

Il est vrai qu'elle porte mal son nom de Salomé qui, en hébreu, signifie « paisible ».

La grande et belle idée de Wilde est d'avoir fait de Salomé une amoureuse éperdue : la jeune fille ne réclame pas la tête de Jean le Baptiste parce que sa mère le lui souffle à l'oreille, mais parce qu'elle-même est tombée amoureuse du prophète et que celui-ci l'a repoussée.

Oscar Wilde aurait adoré faire subir à Salomé un sort identique à celui de Jean le Baptiste. Elle aussi devait finir décapitée, mais pas par le glaive d'un bourreau. Wilde imaginait qu'après une vie d'errance et de remords, Salomé se retrouvait au bord du Rhône (il fallait en effet qu'elle eût longuement vagabondé !) saisi par le gel. Elle s'y aventurait, mais la glace se disloquait, se rompait, et ses éclats décapitaient l'imprudente. Puis la glace se reformait, à la surface brillante de laquelle demeurait enchâssée la tête tranchée – comme, sur son plat d'argent, avait reposé celle du Baptiste.

Sarah Bernhardt s'enthousiasma pour le rôle au point non seulement de vouloir jouer la pièce, mais de la produire. Elle avait raison : Salomé est un chef-d'œuvre, un bouleversant chef-d'œuvre. La générale eut lieu au Théâtre de l'Œuvre en 1896. Pour souligner davantage l'extrême sensualité du texte, on avait prévu de disposer des cassolettes emplies de parfums capiteux. Ce soir-là, Oscar Wilde n'était pas dans l'assistance : il était alors détenu à la geôle de Reading.

Salomon

La publication en 2002 de *La Bible dévoilée* d'Israel Finkelstein et Neil Asher Silberman suscita de violentes polémiques (voir Archéologie). Un tonnerre moindre, mais tout de même assez tapageur encore, accompagna la parution en 2006 des *Rois sacrés de la Bible*[2] sous la signature des mêmes auteurs. Y avait-il dans leurs propos – et y a-t-il encore – de quoi déclencher une si grande controverse ? En fait, ce qu'il y a de plus novateur dans les conclusions de Finkelstein et de Silberman, ce sont surtout les bases scientifiques – essentiellement archéologiques et difficilement discutables – à partir desquelles ils déploient leur raisonnement. Car au moins en ce qui concerne Salomon, ils ont eu un précurseur, quelqu'un qui, un peu plus de deux siècles avant eux, était parvenu aux mêmes déductions : « Il est dit dans le même Livre des Rois qu'il [Salomon] était maître d'un grand royaume qui s'étendait de l'Euphrate à la mer Rouge et à la Méditerranée. […] Je dirai hardiment que jamais Salomon, ni aucun prince juif, n'eut tous ces royaumes. […] Qui jamais avait entendu dire que des Juifs aient régné de l'Euphrate à la Méditerranée ? Il est vrai que le brigandage leur valut un petit pays au milieu des rochers et des cavernes de la Palestine, depuis le désert* de Bersabée jusqu'à Dan (voyez la lettre de saint Jérôme*) ; mais il n'est point dit que jamais Salomon ait conquis par la guerre une lieue de terrain. » N'est-ce point exprimer, même si le style est différent, la même idée que Finkelstein et Silberman, à savoir que le royaume de Salomon devait regrouper tout au plus quelques milliers d'habitants, vivant sans doute de l'élevage et de la culture, et ayant pour capitale un modeste village juché sur une colline ?

« [David*, son père] lui donna comptant cent trois mille talents d'or, et

un million treize mille talents d'argent, [ce qui fait] vingt-cinq milliards six cent quarante-huit millions de francs. […] On servait par jour, pour le dîner et le souper de sa maison, cinquante bœufs et cent moutons et de la volaille et du gibier à proportion ; ce qui peut aller par jour à soixante mille livres pesant de viande. […] En vérité cela ressemble aux cinq cents aunes de drap employées pour la braguette de la culotte de Gargantua ! » conclut Voltaire*[3] – car le précurseur, peut-être l'aviez-vous deviné, c'est lui.

Mais foin de Voltaire, Finkelstein et Silberman, et que vive la légende ! Je suis romancier, que diable, et j'aime le romanesque, le merveilleux, le colossal, l'inouï, l'impossible, le funambulesque, l'épatant, l'exceptionnel, l'ébouriffant, le renversant, le rocambolesque – or donc, messieurs Voltaire, Finkelstein et Silberman (et autres doctes savants), propagez votre vérité, qui est probablement « la » Vérité, et laissez-moi mon Salomon de légende, lequel, n'en doutez pas, a beaucoup fait pour la promotion de la Bible*.

Or donc, Salomon – le Salomon biblique – s'entendait bien avec Hiram*, roi de Tyr. Hiram lui fournissait du bois de cèdre et de cyprès, Salomon lui livrait en échange de l'huile d'olive et du blé (je sais : impossible, d'après Voltaire, que du blé ait pu pousser sur les pentes rocailleuses, presque montagnardes, de la Jérusalem* biblique – mais jusqu'à la fin de cet articulet, nous récusons Voltaire qui aura prochainement son entrée rien qu'à lui). Les flottes des deux rois rapportaient tous les trois ans de l'or, tellement « [qu'] en une seule année, le roi Salomon vit arriver à Jérusalem vingt tonnes d'or » (1 R 10, 14), de l'argent, bien qu'on ne fît à peu près rien en argent « car à l'époque de Salomon on considérait l'argent comme sans grande valeur » (1 R 10, 21), de l'ivoire, des singes et des paons. C'est ainsi que le roi se fit faire « un grand trône d'ivoire et le revêtit d'or pur. Ce trône avait six degrés, et la partie supérieure du trône était arrondie par-derrière ; il y avait des bras de chaque côté du siège ; deux lions se tenaient près des bras, et douze lions se tenaient là, sur les six degrés, six de chaque côté » (1 R 10, 18-20). La surenchère atteignit son paroxysme avec la visite de la reine de Saba, sans doute l'une des plus spectaculaires jamais rendues par un chef d'État à un autre. La souveraine arriva à Jérusalem avec un cortège impressionnant de courtisans, de musiciens, de magiciens (elle-même étant un peu sorcière), de suivantes, d'esclaves, de chameaux chargés de parfums et d'or en quantité (trois tonnes et demie, précise la Bible) et de pierres précieuses (1 R 10, 2). Comme elle avait la réputation d'être une belle femme, Salomon avait imaginé la recevoir dans une pièce de son palais dont il avait fait recouvrir le sol de verre et de marbre bleu – habile stratagème : croyant qu'il s'agissait d'une surface liquide, la reine releva sa robe, dévoilant ainsi ses jambes splendides au regard admiratif de son hôte.

Pour gouverner, Salomon s'appuyait sur onze ministres et douze préfets. Son pouvoir s'étendait depuis le pays des Philistins jusqu'à la frontière d'Égypte*. Pour maintenir la paix – oserai-je parler de *pax hiérosolymitaina*[4] ? – il disposait de mille quatre cents chars de combat et de

douze mille cavaliers avec quarante mille chevaux à leur disposition (1 R 10, 26).

Dieu fit surtout don à Salomon de la plus grande des richesses : la sagesse. Durant mes années de collège, je raffolais de l'histoire des deux femmes qui, se disputant un petit bébé dont chacune prétend être la mère, en appellent à la fameuse sagesse de Salomon. S'arrachant les cheveux, elles rampent et se tortillent à ses pieds comme deux couleuvres. Le roi se fait alors apporter un grand sabre dont il éprouve le fil sur la pulpe de son index. Puis, s'adressant aux deux éplorées : « Puisqu'il semble impossible de déterminer laquelle de vous deux est la vraie mère, je vais couper cet enfant en deux parts égales, et remettre à chacune une moitié du bambin. » À ces mots, l'une des femmes pousse un cri terrible : « Ô mon roi, ne tue pas ce pauvre petit ! Donne-le plutôt à ma rivale, car je préfère qu'on m'enlève injustement mon enfant plutôt que de le voir mis à mort ! » Salomon en déduit que cette femme est la vraie mère, et il lui fait rendre son bébé tandis que l'usurpatrice est jetée en prison.

Ce qui me fascinait dans cette histoire, c'était le plaisir que je prenais à lui donner des suites. J'imaginais par exemple que, pour une raison ou pour une autre, la « gentille » était empêchée de parler – en ce cas, à quoi Salomon allait-il se résoudre ? Aurait-il vraiment le cœur de couper le bébé en deux ? Non, bien sûr, pas ça et pas lui ! Mais d'un autre côté, s'il l'épargnait, ne se déjugeait-il pas devant toute sa cour, mettant son autorité en péril ? Autre hypothèse : la « méchante » était plus perspicace que la « gentille » (cela s'est déjà vu), et, éventant le piège tendu par Salomon, s'écriait la première : « Ô mon roi, donne l'enfant à ma rivale plutôt que de le tuer !… », auquel cas c'est à elle que le roi remettait l'enfant. Des possibilités infinies s'ouvraient ainsi, qui me faisaient rebondir, avec une excitation croissante, de cas de conscience en cas de conscience. Pourquoi, me disais-je, n'en ferais-je pas une grande tragédie classique, en cinq actes et en alexandrins ? Je me souviens, un soir en étude, d'en avoir écrit les toutes premières lignes : *La scène est à Jérusalem, dans le palais du roi Salomon*… Ma tragédie s'arrêta là, car le surveillant, que je n'avais pas senti s'approcher dans mon dos, s'empara de mon cahier : « C'est quoi, ça, Decoin ? – Une tragédie, monsieur. Enfin, le début. – Vous êtes supposé faire un devoir de maths. – Précisément, monsieur, ma tragédie est basée sur les mathématiques : le partage d'un entier en deux parties égales… vous savez, le bébé que Salomon veut couper en deux… » Le surveillant n'apprécia pas. Il me gratifia d'une heure de colle. Il faut dire que lui-même s'appelait Salomon, et qu'il avait passé sa scolarité à traîner comme un boulet cette affaire de bébé découpé. N'empêche, je dois peut-être à Salomon (le roi, pas le pion) mes premières rêvasseries d'écrivain en herbe ressassant, remâchant, ruminant le sujet d'une future tentative littéraire.

Le point faible de Salomon, ce furent les femmes. Il est réputé en avoir connu (bibliquement) jusqu'à mille : sept cents princesses « régulières » et

trois cents concubines. Elles venaient de partout, chacune avec son dieu : Astarté la Phénicienne, déesse belliqueuse et luxurieuse, Moloch, la divinité ammonite qui se repaissait de sacrifices* d'enfants, Kamosh, un sanguinaire lui aussi, etc. Pour complaire à ses favorites, Salomon coiffait les collines de Jérusalem de temples en l'honneur de leurs divinités exotiques, dressait à celles-ci des autels, leur offrait des sacrifices. Faiblesse d'un homme qui ne voulait surtout pas d'histoires avec ses femmes, paroxysme de tolérance, ou bien avait-il, au nom de l'amour, inventé l'œcuménisme ? Toujours est-il que YHVH* l'en punit à travers sa descendance. À sa mort (qu'on date généralement de - 931), un schisme éclata qui conduisit à la partition du pays en deux : dix tribus se regroupèrent au nord et formèrent le royaume d'Israël*, tandis que les tribus de Juda et de Benjamin constituaient au sud le royaume de Juda. La postérité, qui encensa David* malgré ses péchés, fut loin d'être aussi indulgente envers Salomon – il est vrai que l'idolâtrie est une faute majeure –, à preuve ce passage du Siracide (livre sapiential du IIe siècle av. J.-C., absent des bibles hébraïque et protestante) : « Tu livras tes flancs aux femmes, tu les laissas dominer ton corps. Tu imprimas une souillure à ta gloire, tu profanas ta descendance, amenant la colère sur tes enfants, les jetant dans l'affliction par ta folie, au point que l'empire fut partagé en deux… », et cette appréciation au vitriol du rabbi Simon bar Yohaï que rapporte Mireille Hadas-Lebel[5] : « Ce roi aurait mieux fait d'être égoutier… »

Si les richesses inouïes du roi Salomon relèvent définitivement du mythe, ses fameuses mines, celles qui ont inspiré tant de livres et de films d'aventures, ont peut-être existé. Sauf qu'il ne s'agissait pas de prodigieux gisements de diamants ou d'émeraudes, mais de mines de cuivre (métal indispensable à l'obtention du bronze, alliage d'étain et de cuivre) et de carrières de pierres employées pour certaines constructions entreprises par le roi, notamment le Temple*. Situées dans la vallée de Timna, à environ trente kilomètre au nord du golfe d'Eilat, ces mines occupent une surface d'environ soixante-dix kilomètres carrés au pied de falaises impressionnantes. Le nom de Mines du roi Salomon leur a été donné en 1930 par le rabbin américain Nelson Glueck, également archéologue et spécialiste des poteries antiques, qui avait acquis la conviction que Salomon était le responsable des premières extractions réalisées à Timna. Rien n'est jamais venu étayer cette hypothèse. Dommage. Ce qui n'empêche pas que les mines du roi Salomon, réelles ou fantaisistes, soient une mine d'or (et une vraie, cette fois !) pour le cinéma : un premier film en 1919 réalisé par Horace Lisle Lucoque, un deuxième en 1937 signé Robert Stevenson, un remake en 1950, un *Allan Quatermain et les Mines du roi Salomon* en 1977, un autre *Allan Quatermain* en 1985, puis des « enfants naturels » comme l'inénarrable *Maciste dans les Mines du Roi Salomon*, ou des citations très appuyées comme la présence du personnage d'Allan Quatermain dans l'épatante *Ligue des gentlemen extraordinaires* – et la liste n'en restera pas là.

N'oublions pas de rendre à César ce qui appartient à César : tous ces

films ont une matrice commune, à savoir le palpitant roman de Henry Rider Haggard, *Les Mines du roi Salomon* (1885). La Bible a aussi cette particularité : plus on la lit, plus elle donne faim de lecture(s). Peut-être parce qu'elle est à elle seule toute une bibliothèque.

Samson (et Dalila)

Samson avait tout pour être un parfait héros biblique, et un super héros tout court. Dès sa naissance, ses parents avaient fait de lui un nazir, c'est-à-dire un être consacré à Dieu – consécration limitée dans le temps, mais renouvelable. On accédait au naziréat par un triple engagement : ne consommer ni vin ni aucune boisson alcoolisée, ne pas même croquer un grain de raisin, ne pas couper ses cheveux et fuir absolument tout contact avec un cadavre.

Il semble que Samson n'ait respecté que la règle concernant la chevelure. Car sa participation à des banquets, notamment lors de repas de noces dont certains ont défrayé la chronique, est établie. Quant à ne pas approcher des cadavres, il eût fallu qu'il commençât par ne tuer personne – or il abattait du Philistin comme on gaule des noix.

De fait, Samson avait du caractère à revendre. Il aimait les filles, et peu lui importait qu'elles fussent de son clan (la tribu de Dan) ou philistines – je serais même tenté de dire qu'il avait un faible pour les Philistines, et qu'il aurait pu faire sien le poème d'Aragon :

> *Elle avait la marche légère, et de longues jambes de faon,*
> *J'aimais déjà les étrangères quand j'étais un petit enfant…*

Jusqu'à l'entrée en scène de Dalila, Samson se conduisit comme le plus sympathique des voyous : comment ne pas s'enthousiasmer lorsqu'on le voit terrasser un lion à mains nues, ou bouter le feu aux récoltes des Philistins grâce à trois cents renards (des fennecs ?) dont il avait attaché les queues deux par deux ; après avoir équipé chaque couple d'une torche enflammée, il lui avait suffi de lâcher ses goupils de feu au milieu des récoltes philistines pour que celles-ci partent en fumée. Il est aussi connu pour avoir démoli mille Philistins en faisant des moulinets avec une mâchoire d'âne.

Et puis, Dalila entra en scène. Ah ! Dalila… Dès qu'il vit cette femme de la vallée de Soreq, Samson en tomba amoureux. Elle avait tout fait pour ça, les Philistins ayant acheté ses services (assez cher : chacun des gouverneurs philistins donnera onze cents sicles d'argent) pour qu'elle leur procure le secret de la force colossale de Samson : « Tâche de découvrir […] de quelle manière nous devrions nous y prendre pour *l'humilier en le ficelant*[6]. »

Dalila posa franchement la question à Samson : « Avec quoi faudrait-il te ligoter afin de te maîtriser ? » Par trois fois, Samson, comme si le jeu l'émoustillait, suggéra à sa troublante maîtresse divers liens et méthodes pour

l'attacher : des cordes d'arc fraîches qu'on n'aurait pas encore fait sécher, ou des cordes de chanvre n'ayant jamais servi dont il fallait l'entraver très serré, ou encore l'attacher en se servant d'un tissu renforcé des sept tresses de sa chevelure. Dalila essaya, et chaque fois Dalila échoua : rien n'était assez solide pour entraver Samson.

En fin de compte (et de conte), Samson avoua la vérité : c'était sa longue chevelure de nazir qui lui conférait sa force stupéfiante et le rendait invincible.

Alors Dalila convoqua des Philistins dans la chambre où elle avait réussi à endormir Samson. Elle profita de son sommeil pour faire raser sa tête qui reposait sur ses genoux. Et quand Samson se réveilla, il était non seulement chauve, mais également faible et vulnérable comme un petit enfant.

Capturé par les Philistins qui lui crevèrent les yeux et le jetèrent en prison, il n'était extrait de son cachot que pour amuser ses bourreaux par les « pitreries » qu'on lui ordonnait d'exécuter – encore une vexation à laquelle il se prêtait sans révolte.

Certes, le mot de la fin lui revint : ayant recouvré sa force légendaire, il fit s'écrouler le temple dédié au dieu Dagôn, faisant trois mille victimes – dont lui-même.

Que devint Dalila ? La Bible* ne le dit pas. Devenue riche par sa trahison, sans doute coula-t-elle des jours heureux (du moins selon ses critères), bien à l'abri sous le parapluie philistin. Dalila, femme fatale, traîtresse ? Nuançons : Samson, dont la naissance avait été annoncée par un ange*, et qui fut vingt ans durant à la tête d'Israël*, n'était pas la brute épaisse au front bas qui ne sait que cogner. Samson était un Juge, c'est-à-dire un de ces chefs que se donnaient les Juifs quand ils ressentaient la nécessité d'être dirigés. Les Juges n'étaient aucunement des rois : leur pouvoir, c'était leur connaissance parfaite de la Torah* ; non seulement ils comprenaient la loi juive, mais ils savaient les moyens de la faire appliquer.

Samson avait trouvé, sensuellement parlant, la partenaire idéale en Dalila. Comme tant d'hommes de grand pouvoir, peut-être avait-il le besoin secret de compenser sa puissance en s'abandonnant à la domination d'une femme. Les adeptes du masochisme sont plus souvent des notables que des mendiants. Le drame de Samson, qui est assez fréquent dans le rituel masochiste, c'est de n'avoir pas su, ou pas voulu, rester en deçà de la limite de sécurité : tant qu'il jouait à se faire ligoter par Dalila, tant qu'il restait le maître de la situation et qu'il pouvait se débarrasser de ses liens, il ne risquait rien. Mais en franchissant la limite, en passant du jeu à la réalité, et donc en livrant le véritable secret de sa force, il était perdu.

Dans Gaza aux senteurs fortes – odeurs* animales d'une ville qui ne fonctionne plus que par bribes, par bégaiements, par éclaircies entre deux orages de guerre –, on vous montre l'église Saint-Porphyrus, pas bien grande, mais dont la nef et le chœur brasillent de dorures orthodoxes. Elle aurait été bâtie sur les vestiges du temple au dieu Dagôn. Un très vieux pilier, proche de

l'autel, serait l'une des colonnes que brisa Samson pour faire s'écrouler le temple sur les impies.

Qui seraient-ils aujourd'hui, les impies ?

Satan

Le Diable sera le premier surpris, j'imagine, en découvrant cette entrée. Je reconnais que sa présence dans un *Dictionnaire amoureux de la Bible* ne s'imposait pas. Mais à en croire les calculs de certains spécialistes du monde satanique, nous serions présentement environnés, donc espionnés, et peut-être manipulés, et bien sûr à notre insu, par un milliard sept cent cinquante huit millions six cent quarante mille cent soixante seize démons en activité, soit près du quart de l'humanité[7]. Leur but : nous nuire, nous perdre, nous détruire. Alors, comme moi, vous pensez sans doute qu'il est vital de questionner la Bible* à leur propos, puisque c'est le livre qui, *a priori*, doit pouvoir nous informer le mieux sur l'ennemi de Dieu (… et le nôtre) le plus acharné.

Eh bien, détrompez-vous : après une entrée en scène que l'humanité n'est pas près d'oublier – même s'il avait, pour l'occasion, endossé le déguisement plutôt bas de gamme d'un *na'hash* (un serpent, en hébreu) –, le Satan de l'Ancien Testament se fait incroyablement discret.

La première raison est que cette copieuse, cette exubérante, cette opulente et fourmillante première partie de la Bible, se préoccupe surtout des querelles (de ménage, ai-je envie de dire, non sans attendrissement) entre YHVH* et le peuple qu'il s'est choisi ; or il n'est pas besoin du Malin pour envenimer une situation conjugale déjà tohu-bohuesque. La seconde raison, plus profonde, est liée au monothéisme pur et dur que professe le judaïsme, et qui n'admet aucun partage de souveraineté ; dès lors, ne pouvant plus prétendre au devant de la scène même en situation d'ex aequo, Satan doit se contenter d'un rôle secondaire.

Sa première prestation biblique sous son nom de Satan se situe au début du Livre de Job, où il est curieusement présenté comme une sorte d'agent secret mâtiné de procureur, ayant mission d'informer le Très-Haut sur les mauvaises actions des hommes : « Le jour où les anges de Dieu venaient se présenter devant Yahvé, le satan aussi s'avançait parmi eux. Yahvé dit alors au satan : "D'où viens-tu ? – De parcourir la terre, répondit-il, et de m'y promener." L'Éternel dit au satan : "As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a personne comme lui sur la terre ; c'est un homme intègre et droit, qui craint Dieu et s'écarte du mal." Le satan répondit […] : "Est-ce d'une manière désintéressée que Job craint Dieu ? Ne l'as-tu pas protégé, lui, sa maison et tout ce qui lui appartient ? […] Étends ta main, touche à tout ce qui lui appartient, et je suis sûr qu'il te maudira…" » (Jb 1, 6-11).

On retrouve Satan dans les psaumes* où il apparaît sous plus de cent

pseudonymes (qui confirment que sa fonction est la délation, l'accusation, la calomnie, le réquisitoire) tels que : l'Homme de violence, de ruse et d'iniquité, le Dévoreur du peuple, le Perfide, l'Homme de sang, l'Œil hautain, le Porteur d'infamie, le Forgeron du trouble, l'Ouvrier d'iniquité, la Langue perfide, le Guetteur d'âme, l'Âme de l'assemblée des horribles, les Yeux agressifs, le Conseil des railleurs, le Détenteur du sceptre du Mal, etc.

Il est l'Adversaire, celui de Dieu (qu'il prétend servir), celui de l'homme (qu'il s'est promis de détruire), les englobant tous deux dans une même exécration.

Satan n'est pas Lucifer. Le premier n'a jamais été un ange*, bien qu'il porte (aussi) un nom angélique, Samaël, dont l'étymologie signifie « Venin de Dieu », et auquel le Talmud* fait souvent référence. D'après certains commentaires rabbiniques, c'est Samaël qui, ayant « investi » le serpent de la Genèse, aurait poussé Ève* à commettre le péché originel. Il n'est pas impossible qu'il ait, ensuite, continué à pervertir la pauvre Ève jusqu'à l'engrosser d'un enfant qui ne serait autre que Caïn*. Accessoirement, au titre de qui peut le plus peut le moins, Samaël serait aussi le père du vent brûlant qui retrousse les dunes de sable du désert*.

Lucifer, lui, est un ange. Un vrai. Son nom vient du latin *lux* « lumière » et *ferre* « porter », et veut dire le Porteur de Lumière. Au temps de sa splendeur, il était radieux entre tous les anges, beau comme on n'a pas idée, son intelligence était comme un océan de lumière, il faisait l'admiration du Ciel* tout entier : « Tu étais l'empreinte de la ressemblance de ton Créateur, tu étais plein de sagesse et parfait en beauté. Tu étais dans les délices du paradis de Dieu. Toutes les pierreries ornaient ton vêtement : la sardoine, la topaze, le jaspe, la chrysolithe, l'onyx, le béryl, le saphir, l'escarboucle et l'émeraude. L'or brillait sur tes vêtements et toutes sortes d'instruments de musique ont été préparés pour célébrer ta naissance. En un mot, tu étais parfait dans tes voies dès le jour de la création, jusqu'au moment où l'iniquité s'est trouvée en toi » (Ez 28, 12-15).

Que s'est-il donc passé pour que Lucifer dévale du haut du ciel jusqu'au plus profond des abîmes ? Ce sont l'envie et la jalousie qui l'ont perdu. Ayant eu connaissance que le Fils de Dieu devait s'incarner, Lucifer éprouva un violent sentiment de dépit : pourquoi était-ce la morne et maussade et terne nature humaine, et non celle des anges, tellement plus éblouissante, que Dieu avait choisie pour l'unir à sa nature divine ? En accordant cet honneur excessif à l'humanité, le Seigneur ne niait-il pas l'éminence des anges, leur supériorité sur les pauvres hommes si limités en tout ? Lucifer n'eut pas trop de mal à persuader d'autres anges – un tiers d'entre eux, pourcentage considérable ! – de renoncer à servir un Dieu qui reconnaissait si mal leur excellence. Au cri de « *Non serviam !* », ces anges entrèrent en rébellion ouverte contre le Très-Haut, crachant contre son fils Jésus* toute la haine dont ils étaient capables.

Alors, Michel et ses anges s'élancèrent contre Lucifer et ses légions. Il y

eut une guerre dans le ciel, une guerre inimaginable, guerre immatérielle, spirituelle, décharges psychiques, bombardements mystiques, les flèches de l'amour faissant barrage aux lances de fiel – et les forces finirent par manquer aux anges séditieux, et ils tombèrent du ciel, « et leur place ne s'y trouva plus… » (Ap 12, 8).

À l'inverse de l'Ancien, le Nouveau Testament accorde toute sa place au Diable qui rassemble en lui la mortelle séduction de Lucifer et la mortelle dangerosité de Satan. Désormais plus faustien qu'apocalyptique, il a remisé ses ailes membraneuses, ses cornes et sa queue fourchue, au magasin des accessoires, il s'habille à la mode du temps – de tous les temps –, se fond dans les paysages de Galilée, dans les foules de Judée. Relisons, en ouvrant grands nos yeux, nos oreilles, et surtout notre intuition, ce long face-à-face dans le désert entre Jésus et son Contraire – suite de scènes extraordinaires où l'on sent que tous deux se connaissent depuis si longtemps qu'ils n'ont plus de secrets l'un pour l'autre, qu'ils savent qui va l'emporter, et comment, et de combien, de même que je savais très précisément, quand je m'essayais aux échecs, combien le maître allait me renverser de tours, me tuer de chevaux, me camisoler de fous, je le savais et je jouais pourtant, ce n'était pas pour la gagne mais pour le jeu, et je crois que le Diable, dans le désert, lui aussi tenta Jésus sans se faire aucune illusion, mais parce qu'il était dans sa nature éternelle d'être à la fois le tentateur et le maudit, de proposer ses plus beaux artifices tout en pressentant que l'Homme-Dieu n'y mordrait pas, le Diable savait parfaitement qu'il n'attraperait pas Jésus avec des histoires de pierres transformées en pains (c'était son propre corps dont Jésus allait bientôt faire du pain, et quel pain !), ni avec des t'es-pas-chiche de collégien, genre : « Jette-toi dans le vide du haut du Temple*, qu'on voie si tes anges viendront te cueillir dans la corolle de leurs mains ! » A-t-il seulement l'ombre d'un espoir, le Diable, d'un espoir même minuscule, quand il montre à Jésus tous les royaumes du monde et leur splendeur (et alors, c'est comme s'il poussait toutes ses plaques et tous ses jetons au centre du tapis vert, il y ajouterait volontiers sa montre s'il en portait une, mais personne n'a besoin de savoir l'heure dans l'Éternité), lui disant : « Je te donnerai tout cela, si tu te mets à genoux devant moi pour m'adorer… » (Mt 4, 8-9) ?

Par la suite, se montrant toujours plus séducteur qu'agresseur, le Diable se fait moins visible, mais il reste à l'œuvre. Les Évangiles*, comme les Actes et les Épîtres, ne manquent pas une occasion de le débusquer. Ce n'est plus dans le désert qu'il traque ses proies, c'est chez nous – « Votre partie adverse, écrit saint Pierre dans sa première Épître, le Diable, comme un lion rugissant, rôde, cherchant qui dévorer » –, et ce n'est pas seulement chez nous, c'est en nous. Oh, les dégâts qu'il y peut faire, oh, les ravages ! « Vous avez pour père le diable et vous voulez faire ce que votre père désire. Il a été meurtrier dès le commencement. Il ne s'est jamais tenu dans la vérité parce qu'il n'y a pas de vérité en lui… » (Jn 8, 44).

Satan, Lucifer, Belzébuth, Astaroth, Asmodée ou Méphistophélès, quel

que soit son nom, ce nom est un non, car il se résume à la négation de Dieu : le rêve du Diable, ce n'est pas *Dieu est mort*, c'est Dieu *n'est pas*.

Schibboleth

Le délit de sale ceci ou de sale cela n'est pas le (triste) apanage de notre époque. Il existait déjà dans les temps bibliques un délit de sale accent.

On trouve le mot *schibboleth* (qui signifie épi) dans un passage du Livre des Juges consacré à Jephté – celui-là même qui, rentrant victorieux d'une rude bataille, égorgea sa propre fille parce qu'il avait fait le vœu imbécile d'offrir en holocauste à Yahvé*, en cas de succès de ses armes, la première personne qui, sortant de sa maison, viendrait à sa rencontre : ce fut sa fille unique, qu'il adorait, qui s'élança vers lui, dansant au son des tambourins.

Bien que rendu inconsolable, Jephté continuait, en tant que Juge[8], à veiller sur la prospérité et la sécurité des Galaad – région particulièrement convoitée en raison de la richesse de ses pâturages. Or les hommes d'une tribu voisine, celle d'Éphraïm, enviant la suprématie qu'avait acquise Jephté, décidèrent de tuer celui-ci. Ils franchirent le Jourdain* pour envahir Galaad, mais ils se heurtèrent à Jephté à la tête de ses fidèles galaadites. La terrible bataille qui s'engagea tourna à l'avantage de Jephté – bien que, cette fois-ci, il se fût gardé de prononcer le moindre vœu ! – et les éphraïmites durent abandonner le terrain.

Mais il ne leur suffisait pas de battre en retraite pour sauver leur vie. Les hommes de Galaad avaient pris position à tous les gués du Jourdain, et, dès qu'un individu prétendait gagner l'autre rive du fleuve, ils lui barraient la route : « Tu es un de ces chiens d'éphraïmite, pas vrai ? – Moi ? disait l'autre en tremblant. Non, non, je ne suis pas de ces gens-là ! – Vraiment ? Prononce donc le mot *schibboleth*, pour voir… » Le test était imparable : les galaadites faisaient chuinter le début du mot : *Schhhhh*ibboleth, tandis que les éphraïmites ne réussissaient pas à le prononcer autrement que *Siiiii*bboleth. Cette différence d'accent suffisait à perdre les fuyards qui étaient égorgés sans autre forme de procès. D'après le Livre des Juges, quarante-deux mille hommes d'Éphraïm, ce jour-là, furent mis à mort pour cause d'accent douteux…

1- Qu'on ne trouve ni dans la bible hébraïque ni dans la bible protestante.

2- Bayard, 2006.

3- Voir notamment son *Dictionnaire philosophique*.

4- Hiérosolymitaine veut dire « de Jérusalem ».

5- Voir le magazine *L'Histoire*, n° 13, octobre 2001.

6- C'est moi qui souligne.

7- Michèle Brocard, *Lumières sur la sorcellerie et le satanisme*, Éditions Cabédita, 2007.

8- Rappelons que les Juges ne se contentaient pas de rendre la justice : ils étaient des chefs, civils et militaires, avec pratiquement les mêmes pouvoirs – surtout guerriers – qu'un roi.

Talmud

Pour faire simple – ce qui est déjà en contradiction flagrante avec le Talmud –, disons que ce fameux Talmud, dont l'*Encyclopédie juive* rappelle qu'il fut toujours « presque considéré comme l'autorité suprême par la majorité des juifs [et que] même la Bible* fut reléguée à une place secondaire », est un ensemble de textes associant la Michna (mise par écrit d'un commentaire de la Loi censé remonter à Moïse*, et précisant comment appliquer en pratique les commandements de cette Loi) à la Gemara (commentaire de ce commentaire, auquel viennent s'ajouter quelques autres contenus juridiques). Pour reprendre une définition lapidaire, le Talmud est un recueil de droit civil et religieux juif comportant des commentaires sur la Torah*.

Ayant dit cela, on n'a strictement rien dit. Car à vouloir être trop concis et trop clair à propos du Talmud, on risque surtout d'affadir le mot, de pâlir ce qu'il recouvre, d'assourdir son extraordinaire résonance. Mieux vaut admettre qu'il faut probablement consacrer toute une vie (sinon plusieurs…) à comprendre ce qu'est vraiment le Talmud. Mais ce ne serait pas des vies

perdues, car la pratique du Talmud est rien moins que jubilatoire : imaginez une discussion, un décorticage, un écorçage, une dissection, une critique, une évaluation, une expertise, une investigation, une spéculation portant sur le moindre terme de la Loi donnée par le Très-Haut. Long et patient labeur de clarification et de synthèse de la loi juive, le Talmud est comme un passeur reliant un code de lois, concrètes jusque dans leurs plus infimes recoins, à un ensemble de hautes notions abstraites ; il mérite alors cette autre définition, qui, pour être la plus lapidaire, n'est pas la moins juste : « Qu'est-ce que le Talmud ? C'est la métaphysique dans la vie quotidienne… »

Mais métaphysique n'est pas illuminisme, et le Talmud a les deux pieds sur terre. Il existe un texte célèbre, que je trouve particulièrement savoureux, où le Talmud récuse l'intervention du surnaturel dans la fixation de la Loi. Dans cette scène, Rabbi Eliezer et ses collègues sont en désaccord à propos d'une question de pureté ou d'impureté. Rabbi Eliezer a développé les meilleurs arguments du monde en faveur de sa thèse, mais les autres persistent à ne pas accepter sa version. Alors Rabbi Eliezer leur désigne un caroubier : « Si la Loi est comme je le dis, certainement ce caroubier le prouvera. » Et il ordonne au caroubier de se déraciner et de se déplacer de quatre cents coudées. Les autres lui rétorquent qu'un caroubier, ça ne prouve rien. « Soit ! fait Rabbi Eliezer en s'approchant d'un cours d'eau. Mais si la Loi est comme je le dis, certainement cette rivière le prouvera. » À peine a-t-il prononcé ces mots que la rivière renverse son cours et se met à remonter vers sa source. Les contradicteurs répondent qu'une rivière, ça ne prouve rien. « Fort bien, déclare alors Rabbi Eliezer, mais si la Loi est comme je le dis, certainement les murs de cette *yeshiva*[1] le prouveront. » Aussitôt les murs de la maison d'étude commencent à s'incliner. Un des opposants, Rabbi Yehochoua, les arrête net avant qu'il ne penchent au point de s'effondrer : « Si des savants s'affrontent à propos de la Loi, cela ne vous regarde pas ! » Les murs ne s'écroulent donc pas par respect pour Rabbi Yehochoua, mais ils ne se redressent pas non plus par respect pour Rabbi Eliezer. Ce dernier reprend : « Si la Loi est comme je le dis, certainement le ciel le prouvera. » Alors une voix tombe du ciel* : « Qu'avez-vous à contredire Rabbi Eliezer ? La Loi est comme il le dit ! » Rabbi Yehochoua se dresse et, regardant vers les nuées, s'écrie : « La Torah n'est pas au ciel ! » Et Rabbi Jérémie d'ajouter que la Torah ayant déjà été donnée une fois pour toutes à Moïse au mont Sinaï, on n'a plus à prêter attention aux voix célestes. Un peu plus tard, Rabbi Natan a la chance de rencontrer le prophète Élie*. Il lui parle de la controverse si considérable qui les a tous opposés à Rabbi Eliezer, et lui demande ce que faisait le Saint-Béni-Soit-Il, c'est-à-dire Yahvé*, pendant tout ce temps. Le prophète Élie répond : « Oh, il riait… »

Il n'est pas nécessaire d'être juif pratiquant, ni même juif tout court, ni non plus d'avoir une connaissance poussée des Écritures, pour apprécier ce festin d'intelligence qu'est le Talmud. Tentez l'expérience de vous y glisser, infiltrez-vous avec un esprit à la fois curieux, ludique et respectueux, et vous

verrez combien ces textes, rédigés pour l'essentiel au Ve siècle de notre ère et constituant la synthèse d'un énorme travail d'environ huit cents ans, sont une formidable stimulation intellectuelle. Le judaïsme n'a pas eu besoin de se doter d'une instance centrale dont le rôle aurait été de formuler une doctrine officielle précise : il avait le Talmud.

Temple

Le premier Temple était portatif. Une caravane divine, en somme. Il servit durant les quarante années de pérégrination dans le désert*. Comme le rappelait l'exégète Henri Cazelles[2] : « Le Dieu d'Abraham n'était pas lié au sol. Il accompagnait ses fidèles partout où ils allaient, de la Mésopotamie à l'Égypte. » D'ailleurs, Yahvé* ne manque pas de le faire remarquer à David* : « Est-ce toi qui vas me construire une maison pour que j'y habite ? Depuis le jour où j'ai fait sortir d'Égypte les enfants d'Israël jusqu'à maintenant, je n'ai pas habité de maison. Je n'ai fait que me déplacer sous une tente, sous un abri de fortune » (2 S 7).

Ce n'est pas David, mais son fils Salomon* qui, au Xe siècle avant notre ère, bâtira le premier Temple en dur sur une colline de Jérusalem*, le mont Moria, que David avait justement achetée dans cette intention. Les travaux durèrent sept ans. De par ses dimensions imposantes pour l'époque (soixante coudées de long, vingt de large, trente de haut) et sa somptuosité (lambrissé de cèdre sculpté, il rutilait d'or pur), la construction du Temple avait mobilisé toutes les énergies aux quatre coins du royaume : rien que pour extraire les pierres (probablement des falaises de Timna) et les transporter jusqu'au chantier, on rapporte que Salomon employa quatre-vingt mille carriers et soixante-dix mille porteurs.

Même si l'on est impressionné par le nombre spectaculaire d'ouvriers supposément affectés au seul transfert des pierres (par comparaison, la plupart des auteurs modernes estiment qu'ils n'étaient que dix ou trente mille *en tout* à avoir travaillé à l'érection d'une pyramide comme celle de Khéops), la construction du Temple n'aurait rien de si étourdissant si elle n'avait été l'occasion d'utiliser un outil absolument extraordinaire, quasi miraculeux, dont il n'existe malheureusement plus aucun exemplaire – à moins que…

Mais n'allons pas trop vite, et prenons cette étrange histoire au commencement.

Tout en pressant Salomon de lui bâtir un Temple pour qu'il pût habiter au milieu de son peuple, YHVH* avait clairement récusé l'emploi de pierres taillées selon les méthodes classiques, c'est-à-dire en se servant des outils traditionnels du carrier, peut-être parce que ceux-ci étaient en fer, matériau utilisé pour la fabrication des armes de guerre alors que le Temple devait être un symbole de paix. Mais il fallait pourtant bien les façonner, ces pierres !

Salomon croyait savoir qu'il existait un « quelque chose » – il n'avait pas la moindre idée de ce à quoi ça pouvait ressembler – qui n'était pas en métal et qui était néanmoins capable de couper les matériaux les plus durs. La légende veut qu'il ait envoyé des émissaires jusqu'aux confins les plus reculés du monde connu pour tenter de se procurer ce « quelque chose », mais en vain. Il aurait alors dépêché Benaiah ben Jehojada, le chef de sa garde, auprès d'Asmodée, un des rois des démons. Il n'était pas très beau, Asmodée, avec ses trois têtes (une d'homme, une de buffle, une de bélier), sa queue de serpent et ses pattes de palmipède, mais il avait un don : il connaissait l'emplacement des trésors cachés. Asmodée confirma à Benaiah que ce que cherchait son maître existait bel et bien : c'était un chamir. Asmodée n'avait personnellement jamais vu de chamir, mais il savait qu'un oiseau ravissant, la huppe fasciée, en possédait. La huppe étant assez commune en Palestine, Benaiah ben Jehojada n'eut pas trop de difficultés à convaincre un de ces oiseaux de lui céder un chamir, qu'il s'empressa de rapporter à Jérusalem. À noter que la huppe fasciée a été tout récemment choisie par référendum pour être l'emblème d'Israël – c'était bien le moins qu'on pouvait faire pour elle, vu le signalé service qu'elle avait rendu trente siècles auparavant !

Le chamir n'avait l'air de rien : il se présentait comme une sorte de petit ver gros comme un grain d'orge – soit à peu près la moitié d'un asticot. Le savant Maïmonide* a confirmé que le chamir était bien un organisme vivant, et que sa faculté de couper les pierres les plus résistantes avec autant de facilité que s'il s'agissait de mottes de beurre, résidait dans son « regard » surnaturel : il suffisait de promener le tout petit chamir sur la surface d'un bloc rocheux pour que celui-ci se fende de façon parfaite.

Le seul problème que posait le chamir était qu'on ne pouvait pas le garder dans n'importe quel type de récipient, car son « regard » étant toujours actif, aucune matière, pas même le fer, ne pouvait le contenir sans être aussitôt fissurée, clivée, fendue. On finit tout de même par découvrir un moyen de conserver le terrible et merveilleux chamir : il devenait inopérant quand, après l'avoir emmailloté dans de la laine, on l'enfermait dans une boîte en plomb pleine de son d'orge.

Le plomb étant une barrière efficace contre les rayons gamma, certains scientifiques n'hésitent pas à dire aujourd'hui que le chamir n'était peut-être pas une légende : il pourrait avoir été (et continuer d'être, d'où mon « à moins que… ») un noyau de matière radioactive ; l'allusion à son « regard » serait alors une manière imagée, la seule dont disposaient les gens du temps de Salomon, et reconnaissons qu'ils avaient le don de la métaphore, pour décrire un rayonnement capable de détruire la matière à laquelle on le confrontait. Mais dans ce cas, il faudrait pouvoir expliquer comment les carriers s'y prenaient pour éviter d'être eux-mêmes irradiés à mort…

Selon une autre hypothèse, le chamir aurait été une pierre verte émettant un rayon « tranchant » que d'aucuns croient pouvoir identifier au pinceau lumineux et destructeur d'un puissant laser.

Que ce soit grâce au chamir ou au génie de l'architecte Hiram* (ou à l'action conjuguée des deux), le Temple de Salomon fut un chef-d'œuvre, ainsi que le théâtre de prodiges qui se répétaient quotidiennement – on rapporte que la viande provenant des sacrifices* ne se corrompait pas, qu'on ne vit jamais la moindre mouche dans le secteur où l'on procédait à l'abattage des animaux*, que jamais la pluie n'éteignit le feu qui brûlait sur l'autel ni le vent ne perturba la droiture de la colonne de fumée qui montait des sacrifices, que jamais serpent ni scorpion ne blessèrent un pèlerin…

On comprend que les anges* eux-mêmes aient pleuré lorsque, après un peu plus de deux siècles de gloire, le Temple fut pillé, dévasté et jeté bas par Nabuchodonosor en - 587.

Le second Temple, courageusement reconstruit sur les ruines du premier au retour de l'Exil* à Babylone*, mais qui ne fut achevé que plus de vingt ans après cette date, en - 515, n'égala jamais la splendeur du premier, ne fût-ce que parce que des symboles essentiels du judaïsme avaient disparu : l'Arche d'alliance*, les Tables de la Loi, la jarre contenant un peu de la manne* qui avait nourri le peuple au désert, etc. Sa consécration donna lieu néanmoins à de formidables manifestations de liesse : la présence de YHVH se manifestait de nouveau dans son sanctuaire, parmi son peuple !

Et puis, la population augmentant au point que les pèlerins ne réussissaient pas tous à pénétrer dans l'enceinte sacrée, le roi Hérode décida de procéder à un aménagement du mont sur lequel était bâti le deuxième Temple et à une extension spectaculaire de celui-ci. Considérablement agrandi – il occupait désormais 15 % de la surface de Jérusalem –, rehaussé de marbre et d'or, considéré par ses contemporains comme une merveille de l'architecture religieuse, il est le Temple que fréquenta le Christ. Après sa destruction par les légions de Titus en l'an 70, il n'en reste aujourd'hui qu'une partie du mur de soutènement de l'esplanade, appelé désormais le mur des Lamentations.

Dans *Le Monde de la Bible*, Jean-Claude Margueron fait cette constatation : « Mettez bout à bout les écrits concernant le temple de Salomon, et il vous faudra d'interminables rayons de bibliothèque pour les loger. Pourtant, il ne reste quasiment rien – archéologiquement, s'entend – de ce temple dont la connaissance repose uniquement sur les textes. »

Tant que les hommes se souviendront d'écrire, quelque chose du monde – son âme, la leur ? – ne mourra jamais.

Torah

« La Torah de Dieu est parfaite, chante le psalmiste, elle apaise l'âme ; le témoignage de Dieu est sûr, il donne de la sagesse au simple ; les ordonnances de Dieu sont droites, elles réjouissent le cœur ; le commandement de Dieu est

clair, il illumine les yeux […] ; les jugements de Dieu sont vérité, ils sont justes […] plus désirables que l'or […] plus doux que le miel et le suc de ses rayons… » (Ps 19, 8-11).

Fort bien – mais la Torah, au juste, qu'est-ce que c'est ? *A priori*, rien de plus simple à définir : il s'agit du Pentateuque (les cinq premiers livres de l'Ancien Testament : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome*, tous réputés avoir été écrits par Moïse*), c'est-à-dire, au sens large, l'ensemble des textes légaux, éthiques et religieux, sur quoi se fonde le judaïsme. Mais en vérité, et c'est ce qui la rend si fascinante même pour le goy que je suis, la Torah est infiniment (je ne choisis pas cet adverbe au hasard) plus complexe.

Son contenu juridique, pourtant, devrait faire ancre, l'empêcher de s'envoler trop haut, la retenir à portée d'homme. D'autant qu'il pèse bon poids, ce juridisme : Moïse a en effet reçu six cent treize commandements (*mitzvot*), répartis en deux cent quarante huit prescriptions positives (*tu feras*…) et trois cent soixante-cinq interdictions (*tu ne feras pas*…) ; le nombre des prescriptions positives correspond à une division du corps humain en deux cent quarante-huit parties (mais il y a évidemment d'autres décomptes possibles), tandis que le nombre des interdictions est égal à celui des jours dans une année solaire (ce qui ne manque pas de piquant, sachant qu'à l'époque biblique, c'étaient les mois lunaires qui avaient cours).

Plutôt impressionnante, cette liste de *mitzvot* a fait naître quelques joyeuses polémiques. Si je l'ai bien lu, Rav Abraham ben Meir ibn Ezra, rabbin andalou du XIIe siècle, assure que le nombre des commandements est sans fin. À l'inverse, vers 760 avant notre ère, Amos, berger devenu prophète, réduisit les six cent treize obligations à une seule (un peu comme Jésus* allait affirmer plus tard que tous les commandements pouvaient se résumer à celui qui consiste à aimer son prochain comme soi-même) : « Ainsi parle l'Éternel à la maison d'Israël : cherchez-moi, et vous vivrez ! » (Am 5, 4).

De toute façon, il semble que personne ne soit jamais parvenu à dresser une liste indiscutable des six cent treize *mitzvot*. Dans certains cas, en effet, comment déterminer si l'on a affaire à une loi générale prenant en compte plusieurs cas de figure possibles, ou bien si chacun de ces cas de figure est une loi en soi ? Même difficulté lorsqu'une prescription concerne une période précise, comme par exemple l'ordre donné au peuple errant dans le désert* de ne récolter que la quantité de manne* qu'il peut consommer le jour même (au-delà, celle-ci se gâtait et sentait affreusement mauvais) : un précepte de cet ordre, qui n'avait de sens que durant la traversée du désert, devait-il être comptabilisé parmi les six cent treize ?

Mais cessons d'ergoter. Il suffit d'entreprendre son étude pour deviner que la Torah ne se limite évidemment pas à un catalogue d'obligations et d'interdits, ni même à une histoire (au demeurant passionnante) du peuple juif de la Création* du monde à l'arrivée en Terre promise. Car si l'on admet que Dieu est à l'origine de la Torah, qu'il en est au moins l'inspirateur sinon

l'auteur au mot près, on admettra aussi que le Tout-Puissant avait certainement à proposer aux hommes d'autres sujets de réflexion que la folle passion d'Ésaü* pour les lentilles ou des histoires de miettes de pain à balayer dans nos maisons. Conclusion : au-delà du discours juridique et de la geste héroïque, la Torah a quelque chose de plus vertigineux à nous dire.

Pour Maurice-Ruben Hayoun[3], les versets de la Torah constituent ainsi une sorte de corpus mystique : une Torah purement spirituelle, empreinte de grâce divine originelle, existerait dans le texte de la Torah actuelle, mais elle n'apparaîtrait qu'aux adeptes du sens ésotérique, auxquels elle se révélerait lorsque les circonstances s'y prêtent : « Les voies et les chemins de la Torah sont si beaux ! Chacune de ses paroles contient tant d'idées, tant de choses bénéfiques pour l'humanité, et tant de joyaux qui renvoient leur éclat dans tous les sens. Il n'est pas un seul mot de la Torah qui ne renvoie son éclat dans toutes les directions… »

« Selon le Deutéronome (Dt 9, 10), rapporte de son côté Sonia Fellous[4], le texte de la Torah fut écrit du doigt de Dieu ; on associa donc révélation et alphabet hébreu. L'écriture était dorénavant considérée d'essence divine, en tant qu'instrument de la Création. Le rouleau de la Torah liait dès lors de manière indissoluble une langue, une écriture et un texte auquel rien ne devait être changé. […] La mystique de la lettre hébraïque, qui considère la lettre comme sacrée, fait de sa destruction un sacrilège. Elle lui consacre un traitement égal à celui du corps humain en tant que composante de la création divine […] Les rouleaux de la Torah [étaient ensevelis] dans la terre quand ils devenaient inutilisables […] On ne détruisait aucun texte écrit en caractères hébreux car il pouvait contenir le nom divin. Depuis la plus haute Antiquité, des lieux servaient à entreposer les manuscrits et les livres saints endommagés. »

Un traité du Talmud rapporte que lorsque l'Éternel a parlé de donner la Torah à Moïse, les anges* se sont affolés : « Quoi ! ont-ils dit à Dieu, voilà un trésor que tu tiens caché depuis neuf cent soixante-quatorze générations avant même la création du monde, et tu vas le livrer aujourd'hui à une créature de

chair et de sang ? Mais qu'est-ce donc que l'homme pour que tu penses à lui ?… »

Certains disent que la réponse à cette question est enfouie dans la Torah.

Tour de Babel

La tour de Babel (porte [*bab*] de Dieu [*el*]) a réellement poussé sous le ciel de Babylone* – aujourd'hui Tell el-Mukayyar, en Iraq. C'était une ziggourat, haute pyramide à degrés. Hérodote l'a vue et admirée lorsque, au Ve siècle avant notre ère, il visita la Mésopotamie : « Au milieu [de Babylone] se dresse une tour massive, longue et large d'un stade, surmontée d'une autre tour qui en supporte une troisième, et ainsi de suite jusqu'à huit tours. Une rampe extérieure monte en spirale jusqu'à la dernière tour… »

Il en reste aujourd'hui des vestiges encore saisissants, notamment un mur monumental qui donne une idée de sa majesté. Dédiée au dieu Mardouk (le dieu de la Lune), la ziggourat de Babylone s'appelait Etemenanki, c'est-à-dire « maison du ciel et de la terre ». Construite en briques d'argile et en bitume, ce dernier faisant office de mortier, la tour de Babel devait sentir bon la terre chaude et le goudron. Mais Hérodote a dû être ébloui par le soleil tandis qu'il les comptait, car il semble que les huit étages dont il parle n'étaient en réalité que sept, qui n'en culminaient pas moins à la hauteur impressionnante de quatre-vingt-dix mètres. Etemenanki n'était pas à proprement parler un temple, car elle ne renfermait aucune salle intérieure : sa fonction était plutôt celle d'un piédestal géant qui, en s'élevant aussi haut que possible vers le ciel, devait permettre au dieu Mardouk de s'y poser – et même de s'y reposer, car certains témoignages parlent d'un lit dressé tout en haut à l'intention de la divinité. La ziggourat babylonienne était en somme une manière d'attrape-dieu : on attendait d'elle que le dieu, attiré par la commodité qu'elle offrait, l'empruntât non seulement pour son bien-être, mais aussi et surtout pour descendre parmi les hommes et leur prodiguer ses bienfaits.

Pour la Bible*, c'est tout le contraire : la tour de Babel est un moyen pour les hommes de se hisser aussi haut que le Ciel où réside l'Éternel. Pas tant pour y chanter la gloire de celui-ci que pour faire obstacle à ses projets. En effet, si l'on en croit les *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe, le roi Nemrod, un des descendants de Noé, aurait promis aux Israélites « de les défendre contre une seconde punition de Dieu qui voulait inonder la terre : [Nemrod] allait construire une tour assez haute pour que les eaux ne puissent s'élever jusqu'à elle et il vengerait même la mort de leurs pères. Le peuple était tout disposé à suivre les avis de [Nemrod], considérant l'obéissance à Dieu comme une servitude ; ils se mirent à édifier la tour […] ; elle s'éleva plus vite qu'on eût supposé ».

Mais une forme de division régnait parmi les bâtisseurs de Babel dès les prémices de leur entreprise, car ils n'avaient pas les mêmes raisons de construire leur tour immense. Les uns voulaient rejoindre Dieu pour s'empoigner avec lui, d'autres souhaitaient faire de la tour un autel prestigieux pour leurs idoles, d'autres encore avaient tout bonnement l'intention de squatter et de mettre à sac le Ciel, demeure céleste de Yahvé*. Mais tous communiaient dans une même effervescence – un midrasch précise qu'ils étaient à ce point obsédés par l'avancée de leur projet qu'ils s'affligeaient davantage de la chute d'une brique que de celle d'un de leurs compagnons.

On comprend que Dieu n'ait apprécié ni le but ni la méthode, et qu'il ait manifesté son courroux : « Allons ! Descendons mettre le désordre dans leur langage, et empêchons-les de se comprendre les uns les autres » (Gn 11, 7). Brusquement incapables de communiquer entre eux, les hommes de la tour en vinrent à se méfier les uns des autres – et quand le soupçon fut à son comble, ils commencèrent à s'entretuer. Dieu avait mis en route la plus efficace des machines à perdre. L'humanité, depuis lors, n'a jamais cessé de la perfectionner.

L'opinion de la plupart des commentateurs est que Dieu, dans un premier temps, avait laissé les hommes s'organiser et installer à leur guise le chantier babélien, comme s'il ne croyait pas que son peuple fût capable de quelque chose d'un peu grandiose. Ce chantier, pourtant, n'était pas rien : il y avait une aire d'écorçage des poutres destinées aux échafaudages, un ensemble de bûchers ardents pour les durcir au feu, un espace où l'on moulait des millions de briques de terre crue additionnée de paille, un autre où on les soumettait au brasier du soleil, un autre encore où, à la demande des architectes de la tour, on affinait leurs formes à coups de burin ou de scie… sans oublier les magasins, les dortoirs, les réfectoires, les ateliers de ceci ou de cela. C'est en découvrant à quel point les bâtisseurs allaient (trop) vite et (trop) bien en besogne que Dieu décida d'intervenir.

Franz Kafka, l'auteur de *La Métamorphose*, a une vision passablement différente des événements : « Au début, écrit-il, quand on commença à construire la tour de Babel, tout était plus ou moins en ordre, […] il semblait qu'on eût des siècles devant soi pour travailler à sa guise. Bien mieux, l'opinion générale était qu'on ne saurait jamais être assez lent.[…] L'essentiel de l'entreprise était [cette] idée de bâtir une tour qui touche aux cieux. Tout le reste, après, est secondaire. Une fois saisie dans sa grandeur l'idée ne peut plus disparaître ; tant qu'il y aura des hommes, il y aura le désir puissant d'achever la construction de la tour. Or […] la science humaine s'accroît, l'architecture a fait et fera des progrès, un travail qui demande un an à notre époque pourra peut-être, dans un siècle, être exécuté en six mois, et mieux, et plus durablement. Pourquoi donc s'épuiser dès aujourd'hui jusqu'à la limite de ses forces ? […] De telles idées paralysaient les énergies, et, plus que de la tour, on s'inquiétait de bâtir la cité ouvrière. Chaque nation voulait le plus beau quartier, il en naissait des querelles qui finissaient dans le sang. Ces

combats ne cessaient plus ; ils fournirent au chef un nouvel argument pour prouver que, faute d'union, la tour ne pouvait être bâtie que très lentement […]. Ce fut ainsi que passa l'époque de la première génération ; mais aucune de celles qui suivirent ne fut différente ; […] à la deuxième ou troisième génération on reconnut l'inanité de bâtir une tour qui touchât au ciel… »

Cette inanité a fait long feu. Et les enfants de Babel sont innombrables. Parmi les plus remarquables d'entre eux, et même s'ils n'ont pas dépassé le stade de la planche à dessin, rappelons l'interminable et phallique « fanal tronconique » d'Étienne-Louis Boullée, architecte génial de la fin du XVIIIe siècle, ainsi que le rêve que fit en 1900 Marie Bordoy, femme richissime autant qu'influentissime, d'ériger dans le bois de Boulogne une nouvelle tour de Babel prévue pour attirer chaque année trente millions de visiteurs, et offrant jardins suspendus, restaurants, salles de spectacle et boutiques répartis sur plus de cent étages.

La tragédie des Twin Towers, où d'aucuns ont voulu voir une réplique de la colère de Dieu, n'a pas diminué l'engouement des hommes pour Babel. Avec ses 492 mètres de haut, la tour de Shanghai aurait pu briguer le titre de plus haut gratte-ciel du monde si elle n'avait été dépassée par les 508 mètres de la Taipei 101 taïwanaise, laquelle va devoir elle-même s'incliner devant la tour de Dubaï prévue pour atteindre 800 mètres. Sans parler de la future Bionic Tower qui annonce trois cents étages, une population de dix mille personnes et une altitude de 1 228 mètres. Bien que construite à Shanghai, on n'y parlera qu'une seule langue : l'anglais.

Traductions

À ce jour, la Bible* a été traduite en deux mille deux cent soixante-quatre langues ou dialectes. On se doute bien qu'une telle quantité de traductions a donné lieu à un florilège d'anecdotes. En voici quelques-unes qui ont particulièrement touché le *bible lover* impénitent que je suis.

C'est à la Bible que les célèbres initiales CCCP (transcription d'URSS en russe) doivent leur existence. Reportons-nous en 862 : il neige sur Kiev, il gèle à pierre fendre sur Novgorod, la Russie est encore au berceau, il s'en faut encore de deux cent quatre-vingt-cinq hivers avant que Moscou n'existe, et de quatre siècles avant que la première goutte de vodka ne perle au bec d'un alambic – on se console en attendant avec l'alcool de rose, suave et somptueux paraît-il, que distille à Bagdad un certain al-Kindi. C'est alors que Cyrille et Méthode, deux frères issus d'une noble famille de Thessalonique, furent désignés par l'empereur byzantin Michel III, surnommé l'Ivrogne (c'était en vérité une catastrophe d'empereur, sauf en cette circonstance précise), pour se rendre en Grande-Moravie où le prince Rostislaff venait de lancer un véritable appel au secours. Ce territoire d'Europe centrale avait en

effet été évangélisé par des missionnaires francs, sans doute fort dévoués, mais qui ne s'exprimaient qu'en latin – le *globish* de l'époque. Les livres, évangiles*, psautiers, épîtres, etc., dont ils avaient généreusement fait don aux Moraves avant d'aller porter la bonne parole ailleurs, étaient eux aussi en latin. Or les sujets du prince Rostislaff étant slavophones, ils ne comprenaient pas un traître mot de cette religion qu'ils avaient adoptée, la prenaient en dégoût et s'en détachaient.

Dès leur arrivée en Grande-Moravie, Cyrille et Méthode entreprirent de traduire en slavon (la langue vernaculaire des Moraves) la liturgie ainsi que de larges passages de la Bible. Mais cette langue n'ayant jamais été écrite, Cyrille dut commencer par inventer un alphabet. Partant de l'alphabet grec, il créa l'alphabet glagolitique, qui devint rapidement l'alphabet qui porte son nom : l'alphabet cyrillique dans lequel CCCP (initiales de Союз Советскиѯ Социалистическиѯ Республик) signifie URSS (Union des Républiques Socialistes Soviétiques en français), cqfd…

En 1849 éclatèrent en Laponie, plus précisément à Koutokaeino, paradis des rennes et des poissons (plus de 9 000 kilomètres carrés de superficie et plus de dix mille lacs et étangs), de graves troubles religieux dont le bilan se traduisit par plusieurs morts et de nombreuses maisons incendiées. Parmi les meurtriers arrêtés, une vingtaine furent condamnés à mort. Lars Haetta, un jeune pêcheur, était parmi ces derniers. Mais à cause de son âge, sa peine fut commuée en détention à perpétuité.

À peine la porte du pénitencier se fut-elle refermée sur lui que Lars comprit qu'il ne survivrait pas longtemps en détention. Ce n'était pas que le régime fût particulièrement sévère, ni la nourriture détestable : non, ce qui allait le tuer, c'était l'ennui. Lars n'avait rien à faire de toute la journée, et il en serait ainsi jusqu'à son dernier jour. Mourir d'oisiveté, on n'imagine pas quel supplice cela peut être ! Heureusement, Lars Haetta ne savait ni lire ni écrire. Je dis bien « heureusement », car le garçon vit là un moyen de tuer le temps : il allait apprendre l'alphabet, le vocabulaire, la grammaire. N'ayant que cela à faire, il progressa très vite. Une fois qu'il sut lire, il demanda un livre. Le seul autorisé par le règlement était la Bible, ou du moins une partie de la Bible, car celle-ci n'avait été traduite en lapon que partiellement – le reste étant sans doute en suédois, la langue noble, celle de l'administration. Lars s'y plongea. Pendant deux ans, il la lut, la relut, la re-relut. La Bible ne se contentait pas de le distraire : elle l'enthousiasmait, le passionnait, grâce à elle il s'évadait loin de sa cellule ; quand il avait décidément trop froid, il s'imaginait marchant dans le désert* brûlant aux côtés de Moïse* et d'Aaron, et quand une bouffée de désespoir l'envahissait, il rêvait qu'il entrait dans l'atelier du charpentier, à Nazareth, où Jésus*, son rabot à la main, lui dévoilait les merveilles de l'amour de Dieu qu'il allait bientôt enseigner aux foules de Galilée et de Judée.

Un jour, Lars Haetta se dit qu'il avait peut-être mieux à faire que de rêvasser égoïstement : puisqu'il savait écrire, pourquoi n'essaierait-il pas de

traduire la Bible dans la langue des Saamis, les Lapons éleveurs de rennes ? Il se mit au travail, aidé par un universitaire, le professeur Jens Andreas Friis.

Et c'est ainsi que la Bible que lisent aujourd'hui encore les quelque trente-cinq mille Saamis qui font transhumer leurs troupeaux à travers les steppes glacées est pour partie l'œuvre de Dieu, et pour une autre partie le travail d'un condamné à perpétuité. Lars Haetta fut libéré après treize ans de détention. Et lui qui, une dizaine d'années plus tôt, était encore analphabète, fut aussitôt engagé comme professeur à Koutokaeino…

Ce n'est pas un aussi joli happy end qui conclut l'aventure linguistique de John Eliot, un pasteur issu du puritanisme anglais, qui débarqua en Amérique comme missionnaire en 1631. Dix ans plus tard, il commençait à prêcher la religion du Christ aux Algonquins et aux Mohicans, vivant au milieu d'eux comme un véritable Amérindien. Jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans, John Eliot s'acharna à traduire la Bible dans les deux dialectes que parlaient ses ouailles. Aujourd'hui, la Bible en mohican du pasteur Eliot est l'un des très rares témoignages écrits que nous ayons de cette langue qui s'est éteinte avec le dernier de ses locuteurs (qui ne fut pas vraiment le dernier des Mohicans puisque cette tribu, bien que divisée et contrainte de se fondre avec d'autres, a survécu), une langue où Dieu se disait *Pachtamawas*, et amour *achwahndowagan*[5]…

Au début du XVIIe siècle naquit en Pologne un certain Albert Bobowski. Encore enfant, il fut victime d'une razzia des Tartares, lesquels l'enlevèrent à sa famille pour le vendre comme esclave à un noble de Constantinople. Celui-ci le revendit au sérail de Topkapi, où Albert reçut une éducation raffinée, musicale surtout, comme savait en dispenser la culture ottomane. Évidemment, cette éducation était aussi religieuse, et suffisamment prosélyte pour pousser Albert à se convertir à l'islam. Le jeune homme céda – il ne pouvait d'ailleurs guère faire autrement. Mais, de cœur, il resta secrètement chrétien.

Albert, ou plutôt Ali Bey puisque tel était son nouveau nom, était un véritable polyglotte : il parlait parfaitement dix-sept langues. Il attira l'attention du sultan Mahomet IV qui le nomma premier interprète. Et c'est en exerçant cette importante fonction qu'il rencontra l'ambassadeur hollandais auprès de la Sublime Porte, Levin Warner. Ce dernier, préoccupé de voir l'extension que la religion musulmane prenait aux portes de l'Europe, persuada Ali Bey de traduire la Bible en langue turque. Albert-Ali Bey acheva cet énorme travail en 1666. Mais il ne vit jamais sa traduction publiée : la première édition mise en circulation – et à Venise, pas à Constantinople ! – fut celle des psaumes*, en 1782 ; le Nouveau Testament parut en 1826, et il fallut attendre 1941 pour que la traduction de la totalité de la Bible « Ali Bey » paraisse enfin à Constantinople – qui, depuis, était devenue Istanbul…

La Bible pose parfois des problèmes de traduction insurmontables. C'est ainsi que, pendant plus de deux siècles, on a cherché quel mot, en chinois, pourrait rendre le nom de Dieu de façon acceptable – on avait, semble-t-il,

assez rapidement renoncé à la façon « satisfaisante », et définitivement fait une croix sur la façon « idéale ». Je crois qu'il s'agit là d'un cas unique, à tout le moins rarissime, dans l'histoire pourtant mouvementée des traductions de la Bible : le chinois n'a apparemment aucun mot qui corresponde à ceux qui, en hébreu, désignent Dieu. Aujourd'hui, on considère que trois termes ou expressions peuvent convenir : *Schang-Ti* (maître suprême), *Shen* (esprit), et *Tien-Tchéou* (Seigneur du ciel). N'étant pas locuteur de chinois, je ne me permettrai évidemment pas de prendre parti…

At last but not least, j'avoue avoir beaucoup ri – et, j'en suis sûr, les Kanaks aussi ! – en découvrant l'historiette suivante. En Nouvelle-Calédonie, les Kanaks se servaient d'une expression chiffrée pour désigner un poisson dont ils raffolent : le flétan. Le premier traducteur des Évangiles en langue kanak, qui n'en savait rien, utilisa ces mêmes chiffres pour traduire ce passage de l'Évangile de saint Matthieu : « Là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je me tiens au milieu d'eux », faisant ainsi dire au texte : « Partout où des flétans sont réunis en mon nom, j'y suis… »

1- Maison d'étude, école dans laquelle est dispensé l'enseignement du Talmud.

2- Mort en janvier 2009, cet immense connaisseur de la Bible, prêtre de Saint-Sulpice, fut notamment secrétaire de la Commission biblique pontificale.

3- Spécialiste de philosophie médiévale juive, directeur du Centre de recherches et d'études hébraïques de l'Université de Strasbourg, Maurice-Ruben Hayoun est l'un des meilleurs exégètes de la Torah.

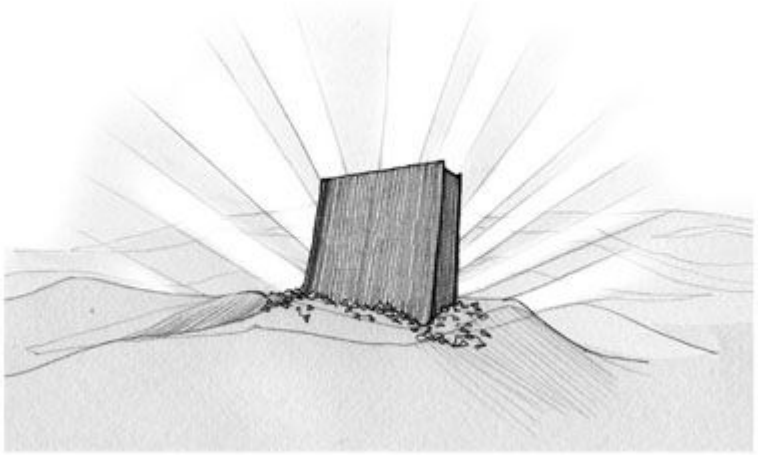
4- Historienne, docteur en sciences des religions, chargée de recherches au CNRS.

5- Traduction de Carl Masthay.

Vérité(s)

Une des dernières entrées de ce dictionnaire, et non la moindre. La Bible* pose en effet la question de son authenticité. De sa vérité.

Dans *Le Monde de la Bible*, Jean-Luc Pouthier rappelle qu'en 1865, sous le patronage de la reine Victoria, fut fondé en Grande-Bretagne le *Palestine Exploration Fund* dont le but était de vérifier que « l'histoire biblique était une histoire réelle, à la fois dans le temps, dans l'espace et à travers les événements afin d'offrir une réfutation à l'incroyance ». En France, pour des raisons similaires, les Dominicains missionnèrent à Jérusalem* l'un des leurs, le père Marie-Joseph Lagrange, qui créa en 1890 l'École pratique d'études bibliques de Jérusalem (qui devait devenir en 1920 la célèbre École biblique et archéologique française) dont le but était « d'enlever l'arme de la critique aux incrédules et aux rationalistes sur le domaine de l'Écriture ». Un peu plus tard, après la Première Guerre mondiale, ce fut au tour des Américains d'envoyer en Terre sainte des chercheurs chargés, eux aussi, de faire coïncider les découvertes archéologiques avec les données bibliques.



Parfois, leurs entreprises sont couronnées de succès. C'est le cas de la ville forte de Lakish que, d'après le récit biblique, les Israélites auraient prise au cours de leur guerre contre les Amorites, puis qui leur aurait été reprise par Sennakérib, roi d'Assyrie. Les références bibliques abondaient. Après localisation du site en 1929 par l'Américain William F. Albright, les fouilles confirmèrent de façon incontestable les violents combats pour Lakish tels que rapportés par la Bible, chez Josué* d'abord (Jos 10, 3-5, 10, 31-33 et 15, 39), puis au Livre des Rois (2 R 14, 19, 18, 14-17 et 19, 8), dans les Chroniques (2 Ch 11, 19, 25, 27 et 32, 9) ou chez Isaïe, Michée ou Jérémie.

Dans d'autres circonstances, il faut au contraire se rendre à l'évidence : non seulement le terrain ne confirme pas la lettre, mais il peut aller jusqu'à la contredire.

Trois ans après son arrivée en Terre sainte, en 1893 donc, le père Lagrange partit explorer la région du Sinaï où il comptait bien trouver trace de ces Hébreux qui y avaient vécu pendant une longue période. Il revint bredouille, tourmenté, angoissé : « Le voyage me laissa une impression profonde, raconte-t-il dans ses *Souvenirs*[1], je dirai même une inquiétude secrète et douloureuse. […] Ce que je cherchais surtout, c'était la trace des Israélites, la confirmation du Pentateuque. [Mais] le Pentateuque, tel que nous le possédons, est-il le récit historique de ces faits selon notre manière de dire ? […] Ne fallait-il pas conclure que des faits parfaitement historiques avaient été comme idéalisés pour devenir le symbole du peuple de Dieu, de la future Église de Dieu ? […] Il fallait admettre une manière de raconter qui n'était pas l'Histoire telle que nous la concevons… » Ce que confirmera, un siècle et quelques sabliers plus tard, l'assyriologue Jean-Marie Durand, membre du Collège de France : « Jusqu'au XIX^e^ siècle, on pensait que l'histoire était inscrite dans la Bible ; il fallait désormais inscrire la Bible dans l'histoire… »

Quatre ans plus tard, après avoir subi ce qu'il appelle lui-même « une vraie crise biblique » et être « passé par de terribles angoisses », le père Lagrange fait la paix avec lui-même, avec sa foi et avec la science, et il

déclare au supérieur général des Dominicains : « Je me crois obligé de renoncer à l'authenticité mosaïque [c'est-à-dire l'attribution à Moïse*] du Pentateuque comme ensemble de rédaction. Je pense que c'est sur ce terrain qu'on peut le plus efficacement défendre l'intervention surnaturelle de Dieu dans l'histoire d'Israël*. J'ai longtemps hésité à le faire ouvertement, quoique ma conviction soit faite depuis longtemps, mais je crois que le même mouvement s'accentue de divers côtés du monde catholique… »

Il n'était en effet pas le seul à penser ainsi. Mais en essayant d'avancer dans sa quête de vérité en ménageant tant les conservateurs que les modernistes, le père Lagrange allait prendre sciemment – « C'est en toute connaissance de cause que j'ai plongé la main dans le brasier ! » – des coups des deux côtés. Une trentaine de livres et des articles à foison, soit quelque seize mille pages de commentaires de la Bible selon la méthode historico-critique, le rendront suspect – et pour longtemps ! – aux yeux de Rome. Ce qu'on a appelé « le temps du soupçon » durera en effet presque jusqu'aux années 1930. Mais aucune attaque, aucune rebuffade, aucune défiance n'entameront sa loyauté sans faille envers l'Église. Comme le dit le frère Jean Luc Vesco, « sa recherche de la vérité a libéré la foi de tous les enfantillages qui n'en font pas partie, de toute lecture naïvement fondamentaliste et de toute tentative qui voudrait privilégier une fausse piété aux dépens de la science ». Cette recherche, à en croire le père Lagrange lui-même, n'est pas près de finir : « Dans cet immense océan qu'est la Bible, dont on ne peut suivre les rives sans que le regard demeure attiré vers les profondeurs de l'infini […] Dieu a donné un travail interminable à l'intelligence humaine… »

Villes de Refuge

C'est la terrible – et totalement indéfendable – loi du talion (œil pour œil, dent pour dent, et surtout vie pour vie), qui a donné naissance aux vengeurs du sang : « Si un homme frappe son prochain […] et que la mort en soit la suite, c'est un meurtrier : le meurtrier sera puni de mort […] Le vengeur du sang fera mourir le meurtrier ; quand il le rencontrera, il le tuera » (Nb 35, 16-19). Cette vendetta, car c'est bien de cela qu'il s'agit, dont hérite le parent mâle le plus proche de la victime, est un devoir sacré auquel nul ne peut se soustraire.

Mais qu'en est-il dans l'hypothèse d'un homicide involontaire ? Eh bien, ça ne change rien à la question. Du moins jusqu'à ce que le peuple s'installe en Terre promise. La sédentarité autorisant certains aménagements, la Loi subit alors quelques amendements intéressants, dont la création des Villes de Refuge. Il s'agit de six bourgades confiées aux Lévites, désignées pour donner asile aux meurtriers involontaires et garantir leur sauvegarde. À noter que le vengeur du sang n'est pas dégagé pour autant de l'obligation de jouer les

exécuteurs, mais il ne pourra tuer le meurtrier par imprudence que si celui-ci s'aventure hors des limites de la cité.

Une fois ce meurtrier involontaire (ou qui se prétend tel) en sécurité dans la Ville de Refuge, un tribunal examinera son affaire. Si les juges reconnaissent que l'homme a tué sans intention de donner la mort, il sera autorisé à demeurer dans la Ville de Refuge jusqu'à la mort du grand prêtre en exercice ; alors seulement il pourra rentrer sans avoir plus rien à craindre là où il habitait auparavant. Cette étrange clause qui voulait que le grand prêtre servît en quelque sorte de sablier n'était pas aussi farlelue qu'il y paraît : s'il était judicieux de laisser les choses s'apaiser en maintenant le fauteur de troubles à l'écart de la famille qu'il avait endeuillée, il ne fallait pas que son exil* durât trop longtemps – or le grand prêtre étant souvent un personnage chargé d'ans, le meurtrier par imprudence pouvait espérer recouvrer sa pleine liberté avant d'être lui-même devenu un vieillard.

Le principe des Villes de Refuge a été réactualisé de nos jours à travers une initiative du Parlement international des écrivains[2] : créer un ensemble de cités du monde entier qui se regroupent en réseau, afin d'offrir un asile temporaire aux écrivains et journalistes persécutés. L'idée est devenue une (belle) réalité : à l'heure où j'écris ces lignes, l'ICORN (International Cities of Refuge Network) regroupe une vingtaine de villes. Ce qui, j'en suis sûr, aurait enchanté le personnage auquel je consacre l'entrée suivante…

Voltaire

Dieu, oui. Mais les religions, non. Il les détestait, qu'elles fussent juive, catholique, réformée, orthodoxe ou musulmane – vu la réaction provoquée en 2005 par la publication de caricatures du Prophète dans le journal danois *Jyllands Posten*, Voltaire aurait très certainement été condamné à mort par une fatwa pour avoir écrit sa pièce *Mahomet*. L'un des grands combats de son existence, qu'il mena au cri de « Écrasons l'infâme ! », fut de faire rendre gorge à l'idéologie fanatique en général et à l'intolérance religieuse en particulier.

Malgré son allergie cléricale, ce diable en robe de chambre et bonnet de nuit (il se donna toute sa vie pour mourant, peut-être d'ailleurs le croyait-il sincèrement, en tout cas cette hypocondrie ne l'empêcha pas de vivre jusqu'à plus de quatre-vingts ans), est l'auteur inattendu d'une bible* tout aussi inattendue : *La Bible enfin expliquée par plusieurs aumôniers de SMLRDP*, ces initiales signifiant Sa Majesté le Roi de Prusse, que Voltaire transformait en Roi de Pologne quand il craignait qu'une de ses impertinences ne compromît son ami Frédéric II. Personne n'a jamais été dupe : les prétendus aumôniers-commentateurs se résument au seul Voltaire qui chipote, chicane, conteste, ergote, dispute, objecte, tatillonne sur presque tous les versets de la

Bible. Le fait est qu'il avait une connaissance parfaite de l'Ancien comme du Nouveau Testament. Car aussi étonnant que cela puisse paraître s'agissant d'un anticlérical aussi convaincu que lui, la Bible fut toujours une de ses lectures de prédilection. À l'époque heureuse (1729-1749) où il habitait le château de Cirey avec sa maîtresse, la savante et sensuelle Émilie du Châtelet, l'usage était de lire tous les matins un chapitre de la Bible, sur lequel chacun des hôtes (le château débordait à temps plein d'invités brillantissimes, intellectuels, scientifiques, politiques…) était appelé à apporter des appréciations – il va de soi que Voltaire réclamait qu'elles fussent narquoises, impertinentes, voire les plus féroces possible. Ce sont ces reflexions qui, trente ans plus tard, servirent de base à *La Bible enfin expliquée*… qui parut en 1776, deux ans avant la mort de Voltaire. Fort curieusement, ce livre ne fut pas mis à l'index par Rome, ni interdit par la censure comme le furent d'autres ouvrages de Voltaire pourtant bien moins corrosifs.

La bible voltairienne est un monument de mauvaise foi, de persiflage, de sarcasme. Mais ça n'en est pas moins une bible, et je m'en serais voulu de la passer sous silence. Et puis, j'aime assez bien le bonhomme Voltaire qui, à soixante-dix ans, eut le courage de prendre, seul contre tous, le parti d'un Calas, d'un Sirven, d'un chevalier de La Barre, d'un Lally-Tollendal. Cette bible, enfin, c'est du Voltaire : on rit jaune, peut-être, mais on rit. Au reste, toutes les inconduites auxquelles il se livre avec délectation ne sont pas horrifiques. L'une d'elles est même charmante : Voltaire, qui n'avait évidemment jamais su le moindre mot d'hébreu, n'hésita pas à en inventer un pour désigner l'amant de la Sulamite du Cantique des Cantiques* : en hébreu, d'après lui, amant se disait chaton…

1- Écrits en 1926 à l'intention des seuls Dominicains, ils furent finalement publiés en 1967.

2- Créé en 1993 pour répondre à la fatwa lancée contre Salman Rushdie, et à l'assassinat de l'écrivain algérien Tahar Djaout, il eut comme président Salman Rushdie lui-même, puis Wole Soyinka et Russel Banks. Dissous en 2003.

Wiesel (Elie)

Shoah, dont Claude Lanzmann a fait le titre de son immense film documentaire (neuf heures et demie de projection d'images et de témoignages) consacré à l'extermination systématique des Juifs par les nazis, est un mot hébreu signifiant calamité. Isaïe, notamment, l'emploie à l'occasion d'une prophétie sur Babylone* : « Oui, un malheur va t'arriver, que tu ne sauras pas détourner ; un désastre va t'assaillir sans que tu puisses t'en protéger : un orage fondra soudain sur toi, dont tu n'as pas idée » (Is 47, 11). Résonance tragique du même mot à plus de vingt-cinq siècles de distance[1], même si la tragédie moderne l'emporte en horreur, infiniment, sur celle qui frappa Babylone.

Il me semblait impossible de clore ce dictionnaire sans une évocation de l'événement le plus inacceptable, le plus incompréhensible, de cette histoire des Israélites dont la Bible* conte la naissance, la jeunesse, l'adolescence – avec tout ce que ce dernier terme sous-entend aujourd'hui de grâce mais aussi de révolte, d'exaltation mais aussi de mal-être. Je cherchais le lien entre le cri d'Isaïe et le silence du monde sur les camps de la mort pendant que ceux-ci

« produisaient » leurs millions de cadavres. Et je ne trouvais pas. Car aussi violente que soit la Bible, ses violences demeurent humaines. Mais pas la Shoah. Elle, elle n'a plus rien d'humain : « Concernant les corps [des déportés], les Allemands imposent de dire "Figuren", c'est-à-dire marionnettes, poupées, ou "Schmattes", chiffons… » relate Shoshana Felman[2] ; et Anne Henry d'ajouter, dans *Shoah et Témoignage*[3], qu'en privant la victime de sa mort, on la prive de son humanité, « et on prive aussi son assassin de sa culpabilité ». Or voici qu'en ouvrant l'ouvrage de Françoise Mies[4], spécialiste de l'Ancien Testament, je suis tombé sur ce passage qui m'a semblé être la réponse parfaite à la question, devenue lancinante, que je me posais à propos de l'entrée du mot Shoah et de son emplacement dans ce Dictionnaire : « Pour Elie Wiesel, prix Nobel de la paix 1986, explique-t-elle, la Shoah est un événement de l'Histoire sainte. Wiesel l'appelle d'abord la nuit, puis l'holocauste, jusqu'à s'arrêter au terme *hurbān* qui signifie catastrophe. Mot employé pour dire la destruction du Temple. Ce mot, poursuit Françoise Mies, nous situe dans une histoire : la première destruction (en - 587), la deuxième (en 70) et la troisième (la Shoah) […] Mais ce troisième *hurbān* est pire que la destruction des deux Temples : cette fois, le Temple a été détruit six millions de fois… »

Certaines communautés songent, paraît-il, à ajouter à la Bible un livre sur la Shoah – ce qui, on s'en doute, ne serait pas sans poser une multitude de questions théologiques, dogmatiques, canoniques, éthiques, etc[5]. C'est en tout cas le rêve du rabbin David Meyer. Il a déjà fait réaliser par un scribe, avec les outils traditionnels et selon les règles les plus strictes de la calligraphie sacrée, un manuscrit sur parchemin, le *Megillat Hashoah*, ou rouleau de la Shoah, enroulé autour d'un axe en bois et comportant douze colonnes de texte en hébreu. En attendant, il existe le texte d'Elie Wiesel dédié à Yom Hashoah, qui est le jour où les Juifs font mémoire de la Shoah : *Six Days of Destruction*[6], admirable (pas seulement admirable, d'abord bouleversante) liturgie où les récits de six survivants de l'Holocauste sont confrontés au récit des six jours de la Création*.

Plus récemment, Elie Wiesel a demandé à l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé) de déclarer la haine maladie contagieuse, donc fléau mondial…

1- Pour ce calcul, je fais partir la Shoah de ce que j'appelle sa préméditation, c'est-à-dire de la date (1925) de la publication de *Mein Kampf* en Allemagne. Mais il y a, bien sûr, d'autres décomptes possibles.

2- *Au sujet de Shoah : le film de Claude Lanzmann*, Belin, 1990.

3- L'Harmattan, 2005.

4- *Bible et Littérature*, Presses Universitaires de Namur, 1999.

5- Source : Thierry Boutte, *La Libre Belgique*, mars 2004.

6- Paulist Press (États-Unis), Pergamon (Grande-Bretagne), 1988.

Yahvé (YHVH)

Dieu ne manque pas de noms. Arthur C. Clarke (*2001, Odyssée de l'espace*) a écrit une nouvelle épatante où Dieu est crédité de neuf milliards de noms possibles[1]. Certains sont archiconnus : Adonaï, Élohim et autres Shaddaï, ou Hashem quand il s'agit de nommer Dieu dans un contexte « banalisé », c'est-à-dire pas celui de la prière. Mais dans la tradition juive, et donc dans la Bible*, Dieu a un nom au-dessus de tous les autres : YHVH, le nom que Moïse* aurait entendu sur le mont Horeb, dans le feu du buisson ardent.

Privilège de Moïse, car YHVH est un tétragramme impossible à prononcer. Non pour des raisons mystiques, mais tout simplement parce que ces quatre lettres ainsi assemblées n'ont pas de correspondance phonétique indiscutable. Certes, on pourrait toujours inventer pour elles toute une série de sons, mais quelle certitude aurait-on que c'est en effet la juste prononciation ? Aucune ! Alors, dans le doute, et s'agissant de ce qu'on présume être le nom propre de Dieu, mieux vaut se taire.

André-Marie Gérard[2] explique que « la racine du mot doit être recherchée dans *hayah*, le verbe "être", qui n'existe pas au présent et que voici à l'"inacompli", temps de la conjugaison qui indique la durée. Dieu dit *éhyeh* : "Je serai", c'est-à-dire "Je suis". Ce qui donne à la troisième personne : *yihheyeh* ; d'où "Yahvé" qui est la forme la plus généralement admise aujourd'hui, encore qu'il soit bien prétentieux de tenir cette transcription phonétique pour pleinement et sûrement la bonne… ». Vous trouvez cela compliqué ? Moi aussi. Et nous ne sommes pas au bout de nos peines, car si le tétragramme est imprononçable, il est aussi intraduisible de façon pleinement satisfaisante – une interprétation acceptable, qui a au moins l'avantage d'être belle et profonde à faire rêver, serait : « Je suis celui qui suis. »

C'est d'ailleurs en déclarant solennellement : « En vérité, en vérité, je vous le dis : avant qu'Abraham fût, moi, je suis » (Jn 8, 58), que Jésus*, dans le Temple*, devant une assistance médusée, donne à comprendre qu'il est vraiment Dieu. Les Juifs qui sont là ne s'y trompent pas : scandalisés par ce qu'ils tiennent pour un effroyable blasphème, ils prennent des pierres pour lapider Jésus…

En poussant le raisonnement, et les précautions, à l'extrême, on en conclut qu'il n'y a pas vraiment d'équivalent du mot Dieu en hébreu – il n'en existe que des avatars. Sublime paradoxe d'une langue dont le peuple locuteur a fait de Dieu sa raison d'être, la justification de son existence et de son destin. Mais si le nom de Dieu est trop grand pour être exprimé par l'homme, que dire alors de tout son Être ?

Rien que pour avoir un jour la réponse à cette question, cela vaut la peine de vivre et de mourir.

2004-2009

1- *Les Neuf Milliards de noms de Dieu et autres nouvelles*, J'ai lu, 1996.

2- *Dictionnaire de la Bible*, Robert Laffont/Bouquins, 2000.

Bibliographie succincte

J'ai utilisé pour ce Dictionnaire amoureux plusieurs bibles – la *Bible Bayard*, la *Bible Segond*, la *Bible d'André Chouraqui*, la *Bible de Jérusalem*, etc. Sans en privilégier aucune : chaque fois que j'ai utilisé une citation biblique, j'ai reproduit celle dont le sens et la fluidité m'ont paru les meilleurs.

Animaux de la Bible (Les), Olivier Cair-Hélion, Éd. du Gerfaut, 2004.

Au jardin d'Éden, Giovanni de Marignolli, traduit du latin, présenté et annoté par Christine Gadrat, Anacharsis, Toulouse, 2009.

Bible (*La*), ouvrage collectif dirigé par Françoise Briquel-Chatonnet, avec des contributions de Jean Bottéro, Joël Cornette, Pierre Chuvin, Pierre Grandet, Mireille Hadas-Lebel, André Lemaire, Jean-Luc Malterre, Hedwige Rouillard-Bonraisin, Maurice Sartre, Jean Yoyotte, Tallandier, 2003.

Bible avait raison (*La*), Joseph Davidovits, Jean-Cyrille Godefroy, 2005.

Bible dévoilée (*La*)*,* Israel Finkelstein et Neil Asher Silberman, Bayard, 2002.

Bible et l'Histoire (*La*), John Romer, trad. de Geneviève Jackson, Oxus, 2006.

Bible et Littérature, ouvrage collectif, Presses Universitaires de Namur, 1999.

Bible, nouvelle traduction (*La*), dirigée par Frédéric Boyer, Bayard, 2005.

Bible paysanne (*La*), Annamaria Lammel et Ilona Nagy, traduit du hongrois par Joëlle Dufeuilly, Bayard, 2006.

Cabale, nouvelles perspectives (La), Moshe Idel, Cerf, 1998.

Cantique des Cantiques (*Le*) *suivi des Psaumes*, traduits et présentés par André Chouraqui, Presses Universitaires de France, 1984.

Christ aux mille visages (Le), Heinrich Pfeiffer, Nouvelle Cité, 1986.

Circoncision chez les Hébreux (*La*), Mémoire de l'humanité, Larousse, 1995.

Comment lire le Pentateuque, Félix Garcia Lopez, Labor et Fides, 2005.

Dictionnaire amoureux de l'Égypte, Robert Solé, Plon, 2002.

Dictionnaire amoureux de l'Islam, Malek Chebel, Plon, 2004.

Dictionnaire amoureux du judaïsme, Jacques Attali, Plon, 2009.

Dictionnaire de la Bible, André-Marie Gérard, Robert Laffont/Bouquins, 2000.

Dictionnaire des mondes juifs, J.-C. Attias, E. Benbassa, Larousse, 2008.

Dieu qui vient à l'homme, Joseph MOINGT, 2 vol., Cerf, 2002-2007.
Dix Clés pour ouvrir la Bible, Jacques VERMEYLEN, Cerf, 1998.
Dreams of Subversion in Medieval Jewish Art and Literature, Marc Michael EPSTEIN, Pennsylvania State University Press, 1997.
Écriture hébraïque, son origine, son évolution et ses secrets (L'), Joseph COHEN, Éd. de Cosmogone, Lyon, 1997.
Énigme Amish (L'), Jacques LÉGERET, Labor et Fides, 2000.
Évangiles de l'ombre (Les), Apocryphe du Nouveau Testament, Lieu Commun, 1983.
« Un étranger dans une ville étrangère », Amos OZ *in Ariel*, revue israélienne des arts et des lettres, n° 102, 2003.
Figuier (*Le*), Alain PONTOPPIDAN, coll. Le Nom de l'Arbre, Actes Sud, 1999.
Flavius Josèphe, Patrick BANON, Presses de la Renaissance, 2007.
Flavius Josèphe, Mireille HADAS-LEBEL, Fayard, 1989.
Genèse, Alain MARCHADOUR, Bayard/Centurion, 1999.
Goût de Jérusalem (Le), Eglal ERRERA, Mercure de France, 2003.
Grands Courants de la mystique juive (les), Gershom SCHOLEM, Payot, 1994.
Grand livre de la Bible (Le), John BOWKER, Larousse/Cerf, 1999.
Grand Livre du Cantique des Cantiques*,* Albin Michel, 1999.
Grandes Énigmes de la Bible, Éric DENIMAL, First Éditions, 2005.
Guerre des Juifs (La), FLAVIUS JOSÈPHE, trad. P. Savinel, Éd. de Minuit, 1976.
Guide Terre sainte – Routes bibliques, Louis HURAULT, Fayard, 1998.
Histoire ancienne des peuples de l'Orient, Gaston MASPERO, Hachette, 1968.
Histoire de l'art – l'art antique, Élie FAURE, Folio, 1988.
Histoire de la Bible en France et fragments relatifs à l'histoire générale de la Bible, Daniel LORTSCH, Paris, 1910.
Histoire de Jésus ? Nécessité et limites d'une enquête, Étienne NODET, Cerf, 2003.
Histoire des enfers, Georges MINOIS, Fayard, 1991.
History of the Jewish People in the Age of Jesus-Christ (The), E. SCHÜRER, Clark Ltd., 1973.
How to Live Like a King's Kid, Harold HILL, Plainfield NJ. Logos, 1974.
Il était une fois la Mésopotamie, Jean BOTTÉRO, Marie-Joseph STEVE, Gallimard, 2009.
Image interdite (L'), Alain BESANÇON, Fayard, 1994.
Invention du monothéisme (L'), Jean SOLER, De Fallois, 2002.
Jérusalem, nombril du monde, Jean FERNIOT, Grasset, 1994.
Jérusalem revisitée, André CHOURAQUI, Rocher, 2001.
Jésus, Jean-Paul ROUX, Fayard, 1989.
Jésus en son pays, Jacques POTIN, Bayard/Centurion, 1996.
Jésus en son temps, DANIEL-ROPS, Fayard, 1979.
Jésus Fils de l'Homme, Khalil GIBRAN, Albin Michel, 1995.
Jésus juif pratiquant, ÉPHRAÏM, Fayard/Lion de Juda, 1998.
Jésus parmi nous, Georges SONNIER, Albin Michel, 1980.

Kabbale (La), Roland GOETSCHEL, Presses Universitaires de France, 2002.
Légende des anges (La), Michel SERRES, Flammarion, 1993.
Lettre à un ami arabe, André CHOURAQUI, J.-C. Lattès, 1994.
Livre des déserts (Le), sous la direction de Bruno DOUCEY, Robert Laffont, 2006.
Ma Bible est une autre Bible, Meir SHALEV, Éd. des Deux Terres, 2008.
Manuscrits de la mer Morte (*Les*), Farah MÉBARKI, Émile PUECH, Éd. du Rouergue, 2002.
Mendiant de Jérusalem (Le), Elie WIESEL, Le Seuil, 1968.
Monde de la Bible (*Le*), ouvrage collectif présenté par André LEMAIRE, Gallimard & Le Monde de la Bible, 1998.
Monde où vivait Jésus (Le), ouvrage édité par Hugues COUSIN, Cerf, 1998.
Nabokov ou la cruauté du désir, Maurice COUTURIER, Champ Vallon, 2004.
Oscar Wilde, Richard ELLMANN, Gallimard, 1994.
Parfums et aromates de l'Antiquité, Paul FAURE, Fayard, 1987.
Passion Lippi (La), Sophie CHAUVEAU, Folio, 2006.
Patriarches à l'annonce du Messie (*Des*), in *Bible et catéchèse*, 2, Alfred LÄPPLE, Fayard Mame, 1966.
Peuple de la Bible (Le), Gérard SINDT, Éd. de l'Atelier, 1994.
Philosophy and Opinions of Marcus Garvey, Amy JACQUES GARVEY, The New Marcus Garvey Library, 1986.
Pierre Loti. Le voyage entre la féerie et le néant, Dolores TOMA, L'Harmattan, 2008.
Plantes de la Bible (Les), Wolfgang KAWOLLEK, Henning FALK, Ulmer, 2006.
Psaumes nuit et jour, Paul BEAUCHAMP, Le Seuil, 1980.
Ramses II and His Time, Immanuel VELIKOVSKY, Garden City, NY, Doubleday, 1978.
« The Stone of the Shamir », Frederic JUENEMAN, *R & D Magazine*, sept. 1990.
Symboles du judaïsme, Marc-Alain OUAKNIN, Éd. Assouline, 1995.
Tentation du christianisme (La), Luc FERRY, Lucien JERPHAGNON, Grasset, 2009.
Visions d'Anne Catherine Emmerich, Anna Katharina EMMERICK, P. Tequi, 2009.
Voyage en Égypte (Le), Sarga MOUSSA, Robert Laffont, 2004.

Du même auteur

Romans

Le Procès à l'amour, bourse Del Duca, Seuil, 1966
La Mise au monde, Seuil, 1967
Laurence, Seuil, 1969
Elisabeth ou Dieu seul le sait, prix des Quatre Jurys, Seuil, 1971
Abraham de Brooklyn, prix des Libraires, Seuil, 1972
Ceux qui vont s'aimer, Seuil, 1973
Un policeman, Seuil, 1975
John l'Enfer, prix Goncourt, Seuil, 1977
La Dernière Nuit, Balland, 1978
L'Enfant de la Mer de Chine, Seuil, 1981
Les Trois Vies de Babe Ozouf, Seuil, 1983
Autopsie d'une étoile, Seuil, 1987
Meurtre à l'anglaise, Mercure de France, 1988
La Femme de chambre du Titanic, Seuil, 1991
Docile, Seuil, 1994
La Promeneuse d'oiseaux, Seuil, 1996
La Route de l'aéroport, Fayard, 1997
Louise, Seuil, 1998
Madame Seyerling, Seuil, 2002
Est-ce ainsi que les femmes meurent ?, Grasset, 2009.

Ouvrages de spiritualité

Il fait Dieu, Julliard 1975 et Fayard 1997
La Bible illustrée par les enfants, Calmann-Lévy, 1980
La Sainte Vierge a les yeux bleus, Seuil, 1984
L'Enfant de Nazareth (avec Marie-Hélène About), Nouvelle Cité, 1989
Elisabeth Catez ou l'obsession de Dieu, prix de Littérature religieuse, Balland, 1991 et Cerf, 2003
Sentinelles de lumière (photographies de Jean-Marc Coudour), DDB, 1997

Sentinelles de lumière (texte seul), DDB, 2009
Jésus le Dieu qui riait, Stock / Fayard, 1999
Célébration de l'inespéré (avec Eliane Gondinet-Wallstein), Albin Michel, 2003

Essais

Trois Milliards de voyages, Seuil, 1975
Il était une joie… Andersen, Ramsay, 1982
Béatrice en enfer, Lieu Commun, 1984
La Hague (photographies de Natacha Hochman), Isoète, 1991
Cherbourg (photographies de Natacha Hochman), Isoète, 1992
Lewis et Alice, Laffont, 1992
Presqu'île de lumière (photographies de Patrick Courault), Isoète, 1996
L'Archipel anglo-normand (photographies de Patrick Courault), Isoète, 2000
La Hague (peintures de Jean-Loup Eve), Aquarelles, 2004
Chroniques maritimes, Larivière éditions, 2004
Avec vue sur la mer, prix Henri Queffélec, prix littéraire du Cotentin, Nil éditions, 2005
Henri ou Henry, prix littéraire du Festival du Cinéma américain de Deauville, Stock, 2006

Dans la même collection

Ouvrages parus

Claude ALLÈGRE
Dictionnaire amoureux de la science

Jacques ATTALI
Dictionnaire amoureux du judaïsme

Alain BAUER
Dictionnaire amoureux de la franc-maçonnerie

Yves BERGER
Dictionnaire amoureux de l'Amérique (épuisé)

Jean-Claude CARRIÈRE
Dictionnaire amoureux de l'Inde
Dictionnaire amoureux du Mexique

Jean DES CARS
Dictionnaire amoureux des trains

Antoine de CAUNES
Dictionnaire amoureux du rock

Michel DEL CASTILLO
Dictionnaire amoureux de l'Espagne

Patrick CAUVIN
Dictionnaire amoureux des héros (épuisé)

Malek CHEBEL
Dictionnaire amoureux de l'Islam
Dictionnaire amoureux des Mille et Une Nuits

Bernard Debré
Dictionnaire amoureux de la médecine

Alain Decaux
Dictionnaire amoureux de Alexandre Dumas

Didier Decoin
Dictionnaire amoureux de la Bible

Jean-François Deniau
Dictionnaire amoureux de la mer et de l'aventure

Alain Ducasse
Dictionnaire amoureux de la cuisine

Dominique Fernandez
Dictionnaire amoureux de la Russie
Dictionnaire amoureux de l'Italie (deux volumes sous coffret)

Claude Hagège
Dictionnaire amoureux des langues

Daniel Herrero
Dictionnaire amoureux du rugby

Christian Laborde
Dictionnaire amoureux du Tour de France

Jacques Lacarrière
Dictionnaire amoureux de la Grèce
Dictionnaire amoureux de la mythologie (épuisé)

André-Jean Lafaurie
Dictionnaire amoureux du golf

Michel le bris
Dictionnaire amoureux des explorateurs

Jean-Yves Leloup
Dictionnaire amoureux de Jérusalem

Paul Lombard
Dictionnaire amoureux de Marseille

Peter MAYLE
Dictionnaire amoureux de la Provence

Christian MILLAU
Dictionnaire amoureux de la gastronomie

Bernard PIVOT
Dictionnaire amoureux du vin

Gilles PUDLOWSKI
Dictionnaire amoureux de l'Alsace
Pierre-Jean RÉMY
Dictionnaire amoureux de l'Opéra

Pierre ROSENBERG
Dictionnaire amoureux du Louvre

Elias SANBAR
Dictionnaire amoureux de la Palestine

Jérôme SAVARY
Dictionnaire amoureux du spectacle (épuisé)

Jean-Noël SCHIFANO
Dictionnaire amoureux de Naples

Alain SCHIFRES
Dictionnaire amoureux des menus plaisirs

Robert SOLÉ
Dictionnaire amoureux de l'Égypte

Philippe SOLLERS
Dictionnaire amoureux de Venise

Michel TAURIAC
Dictionnaire amoureux de De Gaulle

Denis TILLINAC
Dictionnaire amoureux de la France

Trinh Xuan Thuan
Dictionnaire amoureux du ciel et des étoiles

Jean TULARD
Dictionnaire amoureux du cinéma

Mario VARGAS LLOSA
Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine

Dominique VENNER
Dictionnaire amoureux de la chasse

Jacques VERGÈS
Dictionnaire amoureux de la justice (épuisé)

Pascal VERNUS
Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique

Frédéric VITOUX
Dictionnaire amoureux des chats

À paraître

Alain REY
Dictionnaire amoureux des dictionnaires

Denis TILLINAC
Dictionnaire amoureux du catholicisme